This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

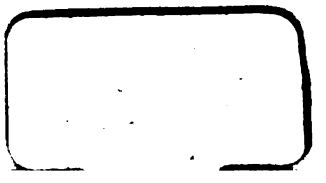
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08158296 1



COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LA COUR ET DES GÉNÉRAUX

RÉDIGÉS AU DÉPÔT DE LA GUERRE, DE 1763 À 1788

SOUS LA DIRECTION DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE VAULT

MORT EN 1790

ET PUBLIÉS AVEC LE CONCOURS DU MINISTRE DE LA GUERRE

PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

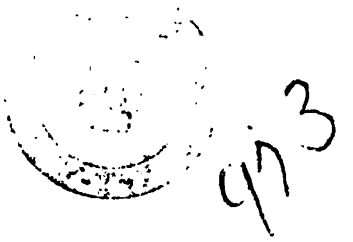
TOME XI

PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

1862

M DCCC LXII



MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

CAMPAGNES

DE FLANDRE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

EN 1712.

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE FLANDRE.

Les efforts que les différentes puissances belligérantes avaient faits pour mettre en campagne, l'année précédente, des armées formidables, et pour fournir aux dépenses de la guerre, rendaient plus nécessaire que jamais à tous les peuples une paix que la France avait voulu en vain, depuis plusieurs années, procurer à l'Europe. La rupture des conférences de Gertruydenberg avait fermé la voie des négociations, et les succès des alliés en Flandre éloignaient toute espérance de vaincre l'orgueil de ceux d'entre eux qui, par un désir immodéré d'abattre la France, et par une ambition démesurée, s'étaient déjà plusieurs fois refusés à tous moyens de conciliation; mais, tandis que les Hollandais jouissaient ainsi du barbare plaisir de perpétuer le trouble et la misère, il se préparait en Angleterre une révolution qui devait imposer à leur

fierté, et leur enlever l'empire des négociations, dont ils ne s'étaient emparés que pour les faire échouer. La reine Anne ayant enfin ouvert les yeux et sur les malheurs de ses peuples et sur les dangers auxquels elle était elle-même exposée, en laissant l'autorité entre les mains de ministres occupés à dominer la sienne et d'un général livré aux Hollandais et guidé plutôt par son intérêt personnel que par le bien de la cause commune, le ministère fut changé, l'esprit hollandais ne présida plus aux délibérations de l'Angleterre; le duc de Marlborough, privé de ses amis, et la duchesse sa femme ayant été disgraciée, n'eut plus de crédit qu'à la Haye. La reine et son conseil voulaient la paix; on le fit savoir secrètement à la France, et bientôt on entra en négociation. Les Hollandais en furent instruits. Alors, inquiets de voir leur sort et celui de l'Europe entre les mains de deux puissances qui pouvaient décider de leurs propres intérêts, et qui allaient peut-être leur enlever l'honneur, qu'ils avaient refusé, de procurer la paix, ils parurent se prêter aux vues de la reine, et on commença à traiter ouvertement; mais on ne traita pas avec eux. Londres et Versailles furent le siége des négociations directes. Cependant ils trouvèrent moyen de jeter de la défiance entre les deux cours, et d'apporter des obstacles à la négociation. La bonne foi de Louis XIV et de la reine, le désir que l'un et l'autre avaient de la paix, les surmonta malgré les menées du duc de Marlborough, du prince Eugène et du pensionnaire Heinsius. On força les Hollandais de venir à Utrecht, d'écouter les plénipotentiaires français et de respecter ceux de l'Angleterre. Mais les lenteurs inséparables d'un congrès, la difficulté de concilier les intérêts de tant de puissances, ne permirent pas d'arrêter le cours des opérations militaires avant le moment où les armées devaient entrer en campagne; et malgré

la réconciliation tacite de la reine Anne et de la France, cette princesse, ne croyant pas pouvoir se dégager ouvertement, fut forcée de fournir encore à l'armée alliée un corps de douze mille hommes sous les ordres du duc d'Ormond, et de payer beaucoup de troupes allemandes. Elle parvint cependant à faire ôter le commandement au duc de Marlborough, qu'on accusa d'avoir malversé, et qui se retira. Le prince Eugène fut chargé de finir seul la guerre. Les autres puissances, principalement les Hollandais, firent des efforts extraordinaires pour avoir en campagne des forces qu'elles avaient perdues dans le cabinet. Ces derniers, qui n'avaient jamais fourni à toutes les dépenses auxquelles ils s'étaient engagés, allèrent au delà de leur contingent. Le nouvel empereur [1] n'épargna rien pour attacher plus étroitement que jamais à son parti les princes et États de l'empire, et pour se mettre en état de pousser la guerre plus vivement que jamais; l'objet des alliés était d'abattre la France, de rompre ses liaisons avec la reine Anne, d'obliger cette princesse à abandonner ses idées pacifiques, ou du moins de s'acquérir eux-mêmes, par de nouvelles conquêtes et sans sa médiation, le droit de former de nouvelles prétentions.

Le roi, presque assuré d'avoir un ennemi de moins à combattre, ne fit que se préparer avec plus d'activité à se mettre en état, non-seulement de résister à tous ceux qui lui restaient encore, mais aussi d'agir offensivement contre eux. Il eut, comme l'année précédente, cinq armées: celle de Flandre, dont M. le maréchal de Villars continua d'avoir le commandement; celle du Rhin, sous les ordres de M. le maréchal d'Harcourt; celle du Dauphiné, sous ceux de M. le maréchal de Berwick; celle de Roussillon, que commanda M. le maréchal de Noailles;

[1] L'archiduc Charles avait été élu empereur le 12 octobre 1711.

et celle d'Espagne, commandée par M. le duc de Vendôme, sous les ordres de sa majesté catholique.

Les alliés n'eurent que quatre armées : l'une aux Pays-Bas, dont le commandement fut confié au prince Eugène de Savoie; l'autre sur le Rhin, aux ordres du duc de Würtemberg; la troisième en Italie, commandée par le comte de Thaun, sous les ordres du duc de Savoie; et celle de Catalogne, sous ceux du comte de Stahremberg.

Les négociations qui occupèrent les différentes puissances depuis la fin de la campagne précédente n'empêchèrent point que pendant l'hiver il se fît de part et d'autre, en Flandre, des actes d'hostilité que la raison de guerre rendait indispensables, et pour la sûreté des quartiers et pour les dispositions relatives à l'ouverture de la campagne. Le comte d'Albemarle commandait ceux des alliés; M. le maréchal de Montesquiou ceux de l'armée du roi.

On se souviendra qu'à la fin de la campagne précédente ce dernier général, pour priver les ennemis des moyens de faire avec facilité les approvisionnements pour la suivante, avait détruit la navigation de la Scarpe et de la Deule en comblant une partie du lit de ces deux rivières. Cette opération, qui eut tout le succès qu'on pouvait désirer, dérangea effectivement leurs projets en les privant de la seule voie facile qu'ils eussent pour faire arriver leurs convois à Douai, où devait être leur principal dépôt, et les força de chercher à se procurer de nouveaux moyens; ils ne trouvèrent que celui de rétablir la navigation; mais comme la saison ne leur permettait pas d'entreprendre de dégager en même temps les deux rivières, ils résolurent de commencer par la Scarpe, qui avait été comblée depuis Anchin jusqu'à Marchiennes.

Afin de diminuer le volume des eaux qui arrivaient dans

cette rivière et d'y travailler plus commodément, ils essayèrent d'abord de faire une digue au Moulinet, près d'Arleux; mais M. de Vieuxpont, commandant à Cambrai, y fit marcher, le 1er janvier, quatre cents grenadiers et deux cents travailleurs, qui détruisirent leur ouvrage.

Quelques jours après ils détachèrent des garnisons de Douai et de Tournay environ trois mille hommes, dont deux mille cantonnèrent le long de la Scarpe dans les villages depuis Lalaing jusqu'à l'abbaye d'Hasnon. Six cents pionniers se rendirent à la suite de ces détachements à Marchiennes, et commencèrent à débarrasser la rivière.

M. le maréchal de Montesquiou, qui était encore à la cour, ne fut pas plutôt instruit du dessein des ennemis qu'il en partit et arriva le 21 à Cambrai, d'où il se rendit le 30 à Valenciennes, afin d'être plus à portée de prendre des mesures pour s'y opposer; mais il était trop tard: les ennemis, pour se couvrir, avaient rejeté les eaux de la Scarpe sur la droite de cette rivière. Tout le pays depuis Lalaing jusqu'à Hasnon était inondé et inabordable.

Comme leur travail avançait et que M. de Montesquiou eut avis le 1er février que, lorsqu'il serait achevé, les ennemis iraient faire la même opération sur la Deule, et que, pour en assurer le succès, leur projet était de tirer une ligne depuis Cuincy, sur le ruisseau d'Esquierchin, jusqu'au marais de Harnes sur le ruisseau de Lens; que dans les villages qui se trouveraient entre cette ligne et le canal de la Deule ils feraient cantonner vingt bataillons, outre ceux qu'ils tireraient de Douai, et qu'ils avaient déjà préparé dans cette place vingt-quatre pièces de canon pour protéger leur entreprise, il fit ses dispositions pour aller premièrement détruire l'écluse de Thun près de Mortagne, afin, non-seulement d'interrompre de nouveau la navi-

gation de la Scarpe, mais aussi de rendre inutiles les travaux que les ennemis avaient faits pour la rétablir, et ensuite d'aller les empêcher de travailler à la Deule.

Le 5 au soir, il fit sortir les garnisons de Valenciennes, de Condé et du Quesnoy, et arriva à trois heures du matin à Thun, sans que les ennemis en fussent instruits; mais les eaux se trouvèrent si hautes qu'elles couvraient l'écluse, ce qui ne permit pas de la détruire; d'ailleurs, ayant remarqué que, quand elle l'aurait été, on n'en aurait pas retiré l'avantage qu'on avait espéré, il se remit en marche à neuf heures du matin, et renvoya les troupes dans leurs garnisons.

Après ce mouvement, qui se réduisit à l'enlèvement d'un poste de dix hommes des ennemis, M. le maréchal de Montesquiou donna ordre aux commandants de Valenciennes et de Condé de se concerter pour troubler la navigation de la Scarpe; et comme il voulait se mettre à portée de veiller lui-même à ce que celle de la Deule ne fût point rétablie, il retourna le 7 à Cambrai.

La tentative qu'il venait de faire donna de l'inquiétude aux ennemis pour la Scarpe; et, afin d'accélérer les travaux qu'ils y faisaient autant que pour assurer les convois qu'ils se proposaient de faire remonter à Douai, ils tirèrent de différentes garnisons de leurs derrières vingt hommes par compagnie, qui vinrent cantonner entre la haute Deule, la Scarpe et l'Escaut. On eut aussi avis que les garnisons de Lille, de Douai et de Tournay avaient ordre de se tenir prêtes à marcher, ce qui fit juger que l'objet principal des ennemis, pour pouvoir former des dépôts à Douai, était de commencer le travail de la Deule aussitôt que celui de la Scarpe serait achevé. Bientôt on les vit en mouvement; mais ils avaient d'autres vues. Un de leurs détachements, composé de six cents hommes d'infanterie et

de huit cents chevaux, venu de Mons par Bavay, parut aux portes de Landrecies, et chercha à brûler les fourrages qui étaient assemblés dans cette place; la garnison s'opposa au succès de cette entreprise, et le détachement se retira. Il en fut de même à Arras; M. de Hompesch, commandant à Douai, étant sorti de cette place le 9 au soir avec deux cents grenadiers et six cents chevaux, quinze petits mortiers, des artifices et une grande provision de grenades, arriva devant Arras à deux heures après minuit, et, après s'être emparé des faubourgs, il établit des batteries près de la communication de Bourgogne, devant l'endroit où les magasins de fourrages étaient placés; mais quelques fausses attaques qu'il fit faire pour favoriser sa manœuvre ayant averti la garnison, toutes les troupes se rendirent à leurs postes, et firent un si grand feu que M. de Hompesch fut forcé de se retirer, non-seulement sans avoir causé aucun dommage aux magasins, mais aussi en abandonnant une partie de ses mortiers et de ses munitions.

Ces tentatives firent craindre à M. le maréchal de Montesquiou que les ennemis, n'ayant point encore de magasins, ne s'obstinassent à chercher à détruire les siens pour empêcher l'armée du roi d'entrer en campagne plus tôt qu'eux; et afin de veiller de plus près à leurs mouvements ainsi qu'à la sûreté d'Arras, il se rendit le 13 dans cette place.

Il y fut informé que les troupes qui avaient pris des cantonnements entre la Deule, la Scarpe et l'Escaut, étaient déjà au nombre de douze à quatorze mille hommes, et quelques jours après il eut avis qu'on faisait des dispositions pour y en joindre de nouvelles; instruit en même temps que, malgré le travail continuel que les ennemis faisaient depuis près de deux mois, la navigation de la Scarpe n'était pas entièrement

rétablie, et qu'elle ne comportait encore que de petits bateaux, ce qui ne suffisait même pas aux magasins nécessaires pour la subsistance des troupes qu'ils devaient employer aux travaux de la Deule, il ne douta point que ces mêmes travaux ne fussent l'objet de ces grands préparatifs, et vit avec satisfaction que les embarras que leur occasionnait une expédition qui ne lui avait coûté que trois jours[1] les occupassent autant de temps et leur causassent autant de peines et de fatigues.

Mais le comte d'Albemarle avait d'autres projets; ce général, après avoir fait de sa personne plusieurs voyages tant à Mons et Bruxelles que dans différentes autres places, fit marcher de ces garnisons vingt hommes par compagnie qui se portèrent à Binch, tandis que de pareils détachements de chacune des garnisons de Tournay, d'Audenaerde, de Courtray, Lille, Menin, Aire et Béthune, se rassemblaient à Douai, ce qui, avec la garnison de cette place, forma un corps de vingt-cinq à trente mille hommes. M. d'Albemarle s'y rendit lui-même le dernier du mois de février, et fit distribuer à ces troupes du pain pour quatre jours.

Le 1er mars, à l'entrée de la nuit, elles se mirent en marche sans tentes et sans équipages avec deux mille travailleurs tirés des cantonnements de la Scarpe, et parurent le 2 au matin dans la plaine d'Arras après avoir passé par Vitry, Biache et Fampoux. En arrivant elles se placèrent, la droite au faubourg Saint-Laurent, la gauche au Crinchon; et aussitôt les travailleurs commencèrent une ligne qui s'étendit depuis la porte de Ronville jusqu'à la citadelle, tenant la crête d'une hauteur située devant la communication de Bourgogne, et d'où on découvrait les magasins de fourrages placés sur l'esplanade.

[1] M. de Montesquiou avait employé trois jours à combler le canal de la Deule et la Scarpe.

Cette hauteur était à environ cinq cents toises de la place. Ce fut là que M. d'Albemarle établit deux batteries, l'une de huit pièces de canon, l'autre de six mortiers.

M. de Montesquiou ne fut averti qu'au jour de l'arrivée des ennemis et de leur manœuvre. Aussitôt il fit prendre les armes à la garnison, et détacha trois cents grenadiers pour attaquer une maison située à la tête du faubourg de Ronville, assez près du chemin couvert, de laquelle un pareil nombre de troupes des ennemis s'était emparé. M. de Belsunce, qui commandait ce détachement, les attaqua avec vigueur, et après un combat opiniâtre, où ils perdirent beaucoup de monde, il les chassa et mit le feu à la maison et à quelques autres; mais, s'étant trop avancé, il fut fait prisonnier avec deux autres officiers; ses troupes se retirèrent en bon ordre.

Vers onze heures, M. le maréchal apprit par des déserteurs que les ennemis n'étaient venus que dans le dessein de brûler les magasins. Dans le moment il fit travailler la moitié de la garnison à transporter au bord de la rivière les meules qui étaient sur l'esplanade. Cette opération demandait du temps, et elle était peu avancée à quatre heures du soir, lorsque les ennemis commencèrent à jeter des bombes et des matières combustibles; quelques meules furent enflammées; les bourgeois furent employés à les éteindre; mais les ennemis ayant tiré à boulets rouges avec une vivacité extraordinaire, il ne fut plus possible d'apporter du remède. Ils continuèrent pendant toute la nuit à jeter des bombes; mais le 3 au matin, voyant les meules de fourrage en feu, ils s'imaginèrent sans doute que tout était embrasé, et, soit qu'ils craignissent que la garnison ne sortît sur eux, ou qu'il arrivât des secours, ils rassemblèrent à la hâte leurs troupes, et se retirèrent par le même chemin qu'ils avaient tenu en venant. Leur retraite fut si précipitée,

qu'ils laissèrent dans leur retranchement une partie de leurs munitions. Cependant on sauva quelques meules, et on ne perdit que cent quarante mille rations.

Pendant cette expédition, les troupes qui avaient marché à Binch furent jointes par des détachements de la garnison d'Ath, ce qui forma un corps de quinze à seize mille hommes. M. de Dohna, gouverneur de Mons, alla en prendre le commandement, et marcha la nuit du 3 au 4 vers la Sambre. Il arriva sur le bord de cette rivière le lendemain à neuf heures du matin, et s'empara d'abord du château d'Erqueline et du village de Merbes-le-Château, où il y avait un pont de pierre; il en fit faire un autre de pontons.

M. le marquis de Vivans, commandant à Maubeuge, marcha aussitôt avec sa garnison et celle d'Avesnes pour s'opposer à son passage; mais il arriva trop tard : la plus grande partie des troupes de M. de Dohna était déjà passée, et commençait à camper près de Buissière. Il prit le parti de se retirer et de replier les postes de Beaumont, de Thuin et de Chimay, qu'on ne pouvait défendre.

M. le maréchal, averti de cette nouvelle entreprise des ennemis, se rendit le 5 au matin d'Arras à Cambrai, et fit marcher à Maubeuge huit mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux de différentes garnisons; il manda en même temps à M. de Saillans, commandant à Namur, de se porter diligemment à Charleroi avec quatre mille hommes tant de sa garnison que de celles des places d'entre Sambre et Meuse.

Le 6, M. le maréchal se rendit lui-même à Maubeuge, où il trouva les dispositions faites pour marcher aux ennemis; mais ils ne l'attendirent point; ils se retirèrent le même jour vers Binch, et, sans s'y arrêter, ils allèrent cantonner près de Mons; et on eut avis que le lendemain les troupes qui étaient venues

du Brabant reprenaient le chemin de Soignies et de Braine-le-Comte.

La retraite de M. de Dohna fit naître à M. le maréchal l'idée d'attaquer Binch en y employant les troupes qu'il avait rassemblées. Ce poste était fermé d'une ancienne muraille épaisse de cinq pieds, terrassée d'un rempart de douze à quatorze pieds d'épaisseur, sur lequel les ennemis avaient élevé un parapet épais de six pieds et élevé de quatre, flanqué de petites tours dans toute son étendue; mais il y avait quelques brèches. Ce fut le compte que les ingénieurs en rendirent à M. le maréchal; il envoya le reconnaître plus particulièrement. En attendant il fit marcher, le 7, M. de Saillans avec six mille hommes d'infanterie et dix-huit escadrons qu'il avait sous Charleroi; ces troupes passèrent la Sambre au village de Marchiennes, et s'avancèrent jusqu'à Anderlues, situé à une lieue de Binch. M. le maréchal se disposait à les joindre avec les dix mille hommes qui étaient sous Maubeuge; mais le 8 au matin, au moment où il allait se mettre en marche, on lui rapporta que les brèches étaient réparées avec un bon fascinage, au pied duquel on avait planté une palissade, ce qui nécessitait à ouvrir la muraille. Les ingénieurs l'assurèrent qu'en moins de trois jours on ne pouvait se flatter de faire brèche avec les pièces de douze et de huit qu'il avait avec lui, ce qui serait même très-difficile, attendu le manque de canonniers, et ne pouvant faire servir le canon que par des soldats; ils demandaient des pièces de vingt-quatre. Cependant il paraît que ces motifs n'auraient pas arrêté M. le maréchal sans la difficulté des chemins qui le forçait à prendre celui des Estinnes pour pouvoir mener son artillerie, et sans le danger d'approcher Mons d'aussi près [1], surtout lorsqu'il apprit que le corps

[1] Les Estinnes n'étaient qu'à deux lieues de Mons.

de M. de Dohna, au lieu de continuer sa marche vers Soignies et Braine-le-Comte, s'était arrêté dans les environs de cette place; d'ailleurs M. le maréchal, jugeant que, si les ennemis voulaient s'y opposer, la jonction avec M. de Saillans serait impossible, pensa ne devoir pas se compromettre pour un poste qu'il ne pouvait garder, et qu'il n'aurait pas le temps de raser; il abandonna donc son projet, et envoya à M. de Saillans l'ordre de se replier sur la Sambre. Dès le même jour, les troupes qui étaient sous Maubeuge reprirent le chemin de leurs quartiers; les ennemis firent de même lorsqu'ils les surent en marche.

M. le maréchal, avant de retourner à Cambrai, alla visiter la Sambre, où les ennemis avaient causé quelque dommage en faisant sauter une des piles du pont de Merbes, et rasé à fleur d'eau les écluses de Marpent et de Buissière. C'était une contravention formelle au traité par lequel ils avaient assuré la liberté de la navigation de la Sambre dans tout son cours, à condition que celle des rivières de Willebrock, du Rupel, de la Nèthe et du Demer ne serait pas inquiétée. M. le maréchal, en conséquence, envoya ordre à M. de Saillans d'user de représailles sur ces rivières, principalement sur le canal de Willebrock, et d'y faire tout le désordre qui serait possible; on y rompit des écluses, on brûla des bateaux chargés de fourrage et on battit les détachements qui les escortaient.

M. le maréchal retourna le 11 à Cambrai, et se rendit à Arras le 15. Ayant été informé alors que les ennemis faisaient de nouveaux mouvements et qu'ils avaient des desseins sur l'une de ces deux places, il fit avancer quelques troupes pour en renforcer les garnisons, de sorte que, peu de jours après, il se trouva à Arras vingt-deux bataillons, un régiment de cavalerie et un de dragons. Il y avait à Cambrai à peu près le

même nombre de troupes. On prit aussi des précautions pour la sûreté des places de la tête de la frontière et pour la conservation des magasins de Saint-Omer, de Bapaume, de Landrecies et des autres villes de seconde ligne.

La cour, de son côté, fit marcher vers la frontière l'infanterie et la cavalerie de l'armée qui étaient répandues dans les provinces du royaume; elle y joignit même huit bataillons de ceux qu'elle avait résolu de laisser dans les Évêchés. Toutes ces troupes devaient être rendues vers la fin du mois sous les ordres de M. le maréchal de Montesquiou.

Toutes les nouvelles annonçaient que les ennemis faisaient avancer un corps de troupes pour augmenter jusqu'à vingt mille hommes le nombre de celles qui cantonnaient entre la Deule, la Scarpe et l'Escaut; qu'un autre corps devait camper vers le 20 entre Courtray et Audenaerde, que des troupes venant de la Meuse marchaient vers Tirlemont pour s'approcher de Tournay, que toutes les garnisons de leurs derrières avaient ordre de se tenir prêtes à marcher avant la fin du mois, et que les troupes impériales, au nombre de vingt-trois mille hommes, dont la plus grande partie avait été détachée l'année précédente de l'armée des Pays-Bas, avaient aussi reçu ordre de partir du Rhin pour la rejoindre.

Les avis sur ce qui regardait les desseins des ennemis n'étaient pas aussi uniformes; suivant les uns, c'était Arras qu'ils devaient investir avant la fin du mois; suivant les autres, c'était Cambrai; quelques-uns assuraient qu'ils n'avaient en vue que le rétablissement de la navigation de la Deule.

C'était un petit objet pour d'aussi grands mouvements que ceux qu'on annonçait, et M. le maréchal pensa que leur projet était plutôt de profiter de ce prétexte pour assembler peu à peu un corps de quarante mille hommes, afin d'entreprendre

sur quelque place, en attendant le reste de leurs troupes, et avant que l'armée du roi fût en état de s'y opposer; c'est ce qu'il manda à la cour en lui proposant de faire avancer sans perte de temps toute l'infanterie dans les places de la tête de la frontière les plus exposées, de faire en même temps cantonner quarante bataillons sur la Scarpe et la Censée, depuis Arras jusqu'au Bac-Abencheul, et toute la cavalerie sur la Somme et sur l'Oise, de manière qu'elle fût à portée de joindre l'infanterie en trois ou quatre jours.

La cour avait peine à croire que les ennemis fussent de si bonne heure en état de faire une entreprise importante, et elle craignait que si on faisait avancer sitôt les troupes, on ne consommât mal à propos les magasins; mais sentant en même temps la nécessité de ne pas se trouver au dépourvu, elle prit le parti de laisser à M. le maréchal de Montesquiou la liberté de rapprocher seulement l'infanterie des places les plus éloignées, comme celles de la Meuse et de la mer, et de faire cantonner, lorsqu'il le jugerait nécessaire, environ quarante bataillons derrière la Censée. M. Voysin lui écrivit le 20 pour lui expliquer les intentions du roi et les moyens dont il pourrait faire usage pour les remplir.

M. de Puységur, ayant été consulté sur ces dispositions, remit le 22 un mémoire tendant à prouver que, si les ennemis avaient effectivement le dessein d'une entreprise prématurée sur Arras, les troupes cantonnées sur la Censée ne seraient pas en état de les empêcher de s'approcher de cette place; que si on y faisait avancer l'armée de trop bonne heure, elle ne pourrait y subsister seulement pendant huit jours; qu'il valait mieux mettre les troupes à portée de s'assembler entre Péronne, Brai et Corbie, comme centre des quartiers, et de marcher ensuite aux ennemis, avant qu'ils fussent établis

dans la ville; et que, s'ils n'entreprenaient rien, on aurait le temps de rapprocher toutes les troupes de manière qu'elles pussent, le jour qui serait fixé pour leur assemblée, aller camper entre Arras et Cambrai.

M. le maréchal de Montesquiou avait déjà fait de son côté les mêmes réflexions, et, en conséquence, il suspendit l'exécution du projet des cantonnements sur la Scarpe et sur la Censée. Il le regarda alors, non-seulement comme sujet à beaucoup d'inconvénients, mais même dangereux pour l'infanterie, qui aurait été trop exposée tant que la cavalerie n'aurait pas été à portée de la soutenir.

Il préféra le parti de laisser de fortes garnisons dans les places de la tête de la frontière, et d'en rapprocher peu à peu l'infanterie, qui était dans les quartiers les plus éloignés. Comme on avait déjà fait avancer la cavalerie pour la cantonner sur la Bresle, sur l'Oise et sur la haute Scarpe, il espéra qu'à l'époque du 10 avril, si cela devenait nécessaire, toutes les troupes pourraient être assemblées.

D'après ces combinaisons et sur les avis que reçut M. le maréchal de la marche des troupes que les ennemis faisaient venir de leurs derrières, il donna des ordres pour faire marcher quelques-uns des régiments qui étaient dans les places du côté de la mer et dans celles de la Meuse. Il chercha en même temps les moyens d'ôter aux ennemis la facilité de faire une entreprise prématurée.

Dans la nuit du 21 au 22 il fit marcher trois détachements, dont l'un alla couper le pont de l'Écluse sur la Censée. C'était dans cette partie le seul passage qu'ils eussent pour se porter sur Arras ou Cambrai. L'objet des deux autres détachements fut de les priver de la navigation de Lens à Arras; l'un alla détruire les écluses de Courrières et de Harnes sur le canal

de Lens, l'autre, celles de Vitry, de Biache et de Fampoux sur la Scarpe. La garnison de Douai sortit pour s'y opposer; mais elle arriva trop tard, l'opération était finie, et la navigation de ces rivières détruite de manière à ne pouvoir être de longtemps rétablie.

Pendant qu'on prenait ces précautions, les ennemis achevèrent de rétablir la navigation de la basse Scarpe, et se disposèrent à travailler de même à celle du canal de la Deule, qui avait été comblé depuis Courrières jusqu'à Pont-à-Sault; ils en rapprochèrent leurs cantonnements, établirent des postes depuis Douai jusqu'à Pont-à-Vendin, et y envoyèrent des pionniers qui commencèrent, le 22, à dégager le canal; mais, afin de diminuer le travail, ils se bornèrent à ouvrir un passage pour un seul bateau, et ils prirent si bien leurs mesures qu'on jugea impraticable de s'opposer à leur opération.

Comme ils étaient toujours restés maîtres de la navigation de la Lys et de la basse Deule, leurs convois continuaient de venir à Lille. M. le comte de Villars qui commandait à Ypres, ayant eu avis qu'il en était parti un fort considérable de Menin pour remonter ces rivières, sortit avec tous les grenadiers de sa garnison, quatre cents carabiniers et cent dragons; il joignit au moulin de Houthem, près du village de ce nom, l'avant-garde de l'escorte qu'il poussa jusqu'au gros des troupes; mais voyant qu'elles étaient au nombre de quatre ou cinq mille hommes disposés à le bien recevoir, il prit le parti de se retirer, emmenant avec lui quatre officiers et cinquante soldats qu'il avait faits prisonniers.

Dans le même temps, un détachement de six cents chevaux sortit de Mons sous les ordres de M. de Scravemour, brigadier, beau-frère du comte d'Albemarle, passa la Sambre près de Berlaimont, entre Maubeuge et Landrecies, et enleva quelques

chevaux des vivres qui étaient à Solre-le-Château. M. le marquis de Vivans, en ayant été informé, envoya aussitôt à leur poursuite quatre cents grenadiers et trois cent cinquante chevaux commandés par M. de Fraula, colonel espagnol. Les ennemis avaient déjà gagné la Cense de Bleron, près de Malplaquet; mais M. de Fraula les y joignit avec sa cavalerie, et les chargea si brusquement, qu'il les culbuta, et les poussa à plus de trois quarts de lieue sans leur donner le temps de se reconnaître. Ils eurent plus de cent hommes tués, parmi lesquels étaient un lieutenant-colonel, deux capitaines et plusieurs autres officiers. Leur commandant fut pris avec trois capitaines, autant de subalternes, soixante à soixante et dix cavaliers et plus de cent chevaux. Le reste se sauva dans les bois. Cette action fut d'autant plus heureuse pour M. de Fraula, qu'il n'eut qu'un cavalier blessé.

Les ennemis, qui avaient toujours mal réussi du côté de la Sambre, ne pensèrent plus à y faire de nouvelles courses. L'établissement qu'ils avaient fait à Binch, dans la vue de se procurer des facilités pour troubler la navigation de cette rivière et donner des inquiétudes dans cette partie, leur devint inutile à cause de la grande quantité de troupes qui arrivaient chaque jour à Maubeuge et à Charleroi. Dans la crainte qu'on ne tentât de nouveau de leur enlever ce poste, ils prirent le parti de l'abandonner. Les ouvrages qu'ils y avaient faits pendant l'hiver furent rasés, les palissades transportées à Mons, où la garnison se retira le 22, ainsi qu'un détachement de quinze cents hommes qui y avait été envoyé pour favoriser la démolition.

En abandonnant Binch, les ennemis voulurent essayer de faire d'un autre côté un établissement qui leur assurât un passage sur la Censée. Des détachements de la garnison de

Douai et des pionniers se portèrent le 28 au matin à l'Écluse, et commencèrent à rétablir le pont qu'on avait rompu et à retrancher le village et le château.

Ce poste pouvant devenir important et donner aux ennemis un débouché pour couper la communication d'Arras à Cambrai, M. le maréchal de Montesquiou jugea ne devoir pas leur laisser le temps de s'y établir; et, pour les en chasser, il fit marcher dix mille hommes d'infanterie, dont six mille d'Arras, mille de Bapaume et trois mille de Cambrai, avec la cavalerie de ces trois places.

M. le comte de Broglie, chargé de cette expédition, se mit en marche le 29 au soir avec les troupes d'Arras et de Bapaume, et fit tant de diligence qu'il arriva à deux heures après minuit au village de Dury, près de l'Écluse, qui fut investi de tous côtés; et, en attendant les troupes venant de Cambrai, on fit les dispositions de l'attaque. Comme ces troupes n'arrivaient point et que le jour commençait à paraître, on attaqua sans les attendre, et on le fit par cinq endroits avec tant de vigueur et de succès qu'après un quart d'heure de résistance les ennemis furent obligés de se rendre. De mille hommes, tant infanterie que cavalerie, sept cents furent faits prisonniers, parmi lesquels étaient le sieur Savary, fameux partisan, et beaucoup d'officiers et ingénieurs; le reste fut tué. On ne perdit que trois officiers et trente soldats. On rasa les travaux que les ennemis avaient déjà faits, et on rompit les ponts; les troupes de Bapaume, en se retirant, tombèrent sur un parti des ennemis et firent quelques prisonniers.

Les travaux que les ennemis faisaient à la Deule avançaient; et, autant pour leur sûreté que pour se mettre en état de s'assembler bientôt, ils firent avancer de nouvelles troupes dans leurs cantonnements sur cette rivière; c'est ce qui engagea

M. de Montesquiou à donner, le 30, des ordres pour faire mouvoir aussi quelques troupes; mais, dès les premiers jours du mois d'avril, il apprit que l'expédition de l'Écluse avait occasionné parmi eux un mouvement plus considérable, et que, craignant sans doute qu'on n'eût le projet de combler le Moulinet, ils étaient venus par Pont-à-Raches se placer derrière ce canal. Cependant, sur l'avis de la retraite des troupes qui avaient été employées à cette opération, ils rentrèrent dans leurs cantonnements.

Quelques jours après, ils cherchèrent de leur côté à nous donner de nouvelles inquiétudes; différents détachements marchèrent au poste de Saint-Éloi, que M. de Montesquiou avait fait occuper; mais ce général, le regardant dans ce moment comme inutile et fort exposé, venait de le faire évacuer. Quelques autres troupes, détachées de leurs cantonnements sur la Deule ou de Douai et de Bouchain, ayant passé l'Escaut dans cette dernière place, s'avancèrent vers Cateau-Cambrésis dans le dessein d'enlever les trois cents hommes qui l'occupaient. Ces troupes marchèrent toute la nuit du 4 au 5; mais, soit qu'elle ne fût pas assez longue pour favoriser l'exécution du projet, soit que ces troupes eussent été averties de la marche d'un gros détachement sorti de Cambrai pour aller au-devant d'un convoi, elles rentrèrent à la pointe du jour dans Bouchain.

Enfin le travail que les ennemis avaient entrepris dans le canal de la Deule fut achevé : c'était un fossé creusé dans toute l'étendue qui avait été comblée; il n'avait de largeur et de profondeur que ce qui était nécessaire pour le passage d'un bateau à demi chargé. Ils commencèrent le 7 à faire usage de cette nouvelle navigation pour remonter de Lille à Douai.

M. d'Albemarle n'attendait que ce moment pour assembler l'armée. Les garnisons de Mons et d'Ath sortirent de ces

places le 8, et arrivèrent le lendemain à Tournay; celles d'Aire et de Béthune se rendirent en même temps à Douai; celles de la Lys et des places du côté de la mer remontèrent vers Lille; celles de la Meuse et du pays de Limbourg marchèrent vers Saint-Tron, Tirlemont et Louvain, et s'avancèrent avec celles du Brabant vers l'Escaut. Les troupes de Brandebourg partirent du bas Rhin pour prendre la même route; celles de l'Empereur s'assemblèrent sur le Mein et prirent le chemin de Cologne pour y passer le Rhin et marcher vers la Meuse.

En attendant l'arrivée de toutes ces troupes, le comte d'Albemarle fit marquer un camp à Orchies, et donna des ordres pour transporter, de Tournay et de Lille à Douai, du gros canon et tout ce qui était nécessaire pour une entreprise importante.

M. le maréchal de Montesquiou, informé de ces dispositions, jugea qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour se mettre en force à la tête de la frontière. La crainte d'être prévenu sur la Scarpe et sur la Censée lui fit prendre des mesures pour y devancer les ennemis; et le 10 il donna des ordres pour faire cantonner le long de ces deux rivières, depuis Montenescourt jusqu'à Paillencourt près de Bouchain, soixante et douze bataillons qui devaient y arriver successivement en trois jours.

Il fit en même temps rapprocher la cavalerie en ordonnant à M. de Nugent, qui commandait dix-sept escadrons cantonnés sous Saint-Omer, de venir se placer sur la Canche, entre Frevent et Cercamp, et à M. le marquis de Mézières, cantonné sur la Bresle avec vingt-huit escadrons, de se porter sur la Somme, entre Abbeville et Amiens. La cavalerie qui cantonnait sur l'Oise eut ordre de se porter entre cette rivière et la haute Somme, et celle qui était sur la haute Somme descen-

dit vers Landrecies, où elle fut jointe par huit autres escadrons. Dans la position que ces différentes troupes devaient prendre, elles pouvaient en deux marches se rendre entre Arras et Cambrai.

Le 11, M. le maréchal de Montesquiou eut avis que le comte d'Albemarle venait de passer la Scarpe à Pont-à-Raches avec environ quarante mille hommes qu'il avait rassemblés à Orchies; qu'il campait dans la plaine sous Douai, qu'il avait fait jeter des ponts sur le Moulinet à Ferin et à Goeulzin, et qu'il devait marcher la nuit suivante ou le lendemain pour s'emparer des postes de la Censée.

Une partie des bataillons qui devaient se porter sur ce ruisseau ne pouvaient arriver assez tôt. M. le maréchal, pour y suppléer, détacha d'Arras et de Cambrai six mille hommes, la plupart grenadiers, qui marchèrent le 11 à l'entrée de la nuit et furent rendus à minuit dans les différents postes de Biache, Sailly, l'Écluse, Arleux, Palluel et Étrun. Les troupes qui allèrent à Biache travaillèrent aussitôt à une forte digue qui jeta les eaux de la Scarpe dans la Censée, et rétablirent la redoute qu'on avait faite l'année précédente; celles d'Arleux élevèrent de même une digue pour empêcher les eaux de la Censée d'entrer dans le Moulinet; les autres rompirent les ponts, firent des coupures sur les chaussées et retranchèrent leurs postes; mais, pour les soutenir, M. le comte de Broglie et M. de Vieuxpont se portèrent, le 12 à la pointe du jour, le premier à Monchy-le-Preux, avec huit bataillons et quatre mille cinq cents hommes détachés de la garnison d'Arras; le second, à Oisy, avec douze bataillons et un régiment de dragons tirés de Cambrai; l'un commandait depuis Fampoux jusqu'à l'Écluse, l'autre depuis Arleux jusqu'à Étrun, et ils firent venir quelques pièces de canon.

A peine étaient-ils arrivés que l'avant-garde des ennemis parut sur les hauteurs, et bientôt on vit leur armée marchant sur trois colonnes avec beaucoup d'artillerie et de chariots chargés d'outils. Elle fit halte un moment et s'avança ensuite sur Arleux, Palluel et le Bac-Abencheul. Vers le déclin du jour M. le comte d'Albemarle fit mine de vouloir attaquer ces postes; M. le maréchal de Montesquiou, en étant averti, envoya à sept heures du soir à MM. de Broglie et de Vieuxpont vingt bataillons, qui venaient d'arriver à Arras et à Cambrai.

Le 13 au matin il se rendit lui-même sur la Censée; mais il n'y trouva plus les ennemis. Le comte d'Albemarle, ayant reconnu l'impossibilité de forcer quelques postes sur ce ruisseau, où il arrivait des secours qui pouvaient être suivis de nouvelles troupes, avait rassemblé les siennes pendant la nuit et s'était retiré pour aller camper le long de la Scarpe, la droite sous Douai, la gauche à l'abbaye d'Anchin.

M. le maréchal visita tous les postes de la Censée et ordonna d'en perfectionner les retranchements; c'était un point essentiel de les avoir occupés assez tôt pour arrêter les ennemis. Quelques heures plus tard ils auraient pris poste à l'Écluse et à Oisy, et auraient pu s'y retrancher de manière à s'assurer un débouché sur Arras ou sur Cambrai.

On ne pouvait plus douter qu'ils n'eussent en vue l'attaque de l'une de ces deux places; l'assemblée prématurée de leur armée et des préparatifs pour un grand siége l'annonçaient. Les difficultés qu'ils avaient rencontrées sur la Censée pouvaient avoir retardé l'exécution de leur projet; mais leurs nouvelles dispositions indiquaient qu'ils ne l'avaient point abandonné; ils assemblaient des fascines à la tête de leur camp; ils se faisaient joindre par leur artillerie et par toutes leurs troupes. Les quarante bataillons et les quatre-vingt-quinze

escadrons des troupes qui venaient de la Meuse et du Brabant avaient ordre de presser leur marche; on avait avis que ce corps devait arriver le 18; leur armée devait alors être composée de soixante et dix mille hommes; ils devaient se mettre aussitôt en marche pour faire une nouvelle tentative. On avait même les détails suivants sur le projet de leurs opérations.

Leurs premiers efforts devaient se faire sur les postes de la Censée et de la Scarpe, du côté de Biache; et en cas de trop de résistance ou de trop de difficultés, leur cavalerie devait marcher sur Saint-Éloy pour attirer l'armée du roi sur la haute Scarpe, leur infanterie suivre lentement et retourner rapidement sur la Censée, lorsque les postes en seraient dégarnis; cette manœuvre ne réussissant pas, toute leur armée devait aller passer l'Escaut à Bouchain, et leur cavalerie se porter droit sur Cambrai, tandis que leur infanterie irait chercher à repasser l'Escaut entre Bouchain et Cambrai pour aller investir cette place à la rive gauche de ce fleuve.

M. le maréchal de Montesquiou, instruit de ces projets, jugea ne devoir plus hésiter à faire avancer la cavalerie à la tête de la frontière. Le 15, il envoya ses ordres pour que quatre-vingt-quinze escadrons, tant des cantonnements de la Canche et de la Sambre que de quelques places des derrières, se rendissent dans les environs d'Arras et de Cambrai; mais afin de ménager les magasins qu'il avait jusqu'alors évité d'entamer, ces troupes portèrent avec elles de l'avoine pour dix-huit jours et du fourrage pour quatre.

M. le maréchal prit en même temps de nouvelles précautions pour la sûreté de la Scarpe et de la Censée; il envoya à Biache quatorze bataillons aux ordres de M. d'Aubigné, renforça les autres postes, fit cantonner dans les villages qui en étaient les plus proches l'infanterie qu'il avait fait venir de ses

derrières, et, afin d'être lui-même plus à portée de donner ses ordres, il se rendit le 17 au camp de Mouchy-le-Preux.

Il s'attendait que les ennemis marcheraient le lendemain; mais ils ne parurent point, et il eut avis que le comte de Tilly, qui venait d'arriver pour commander les Hollandais, avait apporté un contre-ordre, et qu'il avait déterminé le comte d'Albemarle à différer la marche de l'armée jusqu'à ce que le prince Eugène fût arrivé.

M. le maréchal de Montesquiou retourna le 19 à Arras. Toute la cavalerie qu'il avait fait marcher ayant joint, il lui fit prendre des cantonnements derrière ceux de l'infanterie, de même qu'à quelques escadrons qui étaient à Arras et à Cambrai; soixante furent placés entre ces deux villes, et cinquante-cinq depuis Arras jusqu'à Montenescourt; en même temps, pour opposer de nouveaux obstacles aux ennemis, il fit rompre les ponts de Ferin et de Goeulzin sur le Moulinet, combler une partie de ce canal et achever de détruire les écluses de Brebières, de Vitry, de Biache et de Fampoux sur la Scarpe.

Toutes les mesures étaient si bien prises qu'on ne craignit plus que les ennemis pussent tenter quelque entreprise de vive force sur ces rivières. On jugea qu'ils chercheraient plutôt à tourner la position de l'armée du roi, soit du côté de Montenescourt, soit par Bouchain; ils avaient dans cette dernière place un passage assuré sur l'Escaut; et on connut alors mieux que jamais combien sa possession leur était avantageuse; mais les temps devenaient depuis quelques jours si fâcheux, qu'on présuma qu'à moins de vouloir ruiner leurs troupes, qui souffraient déjà beaucoup sous la toile, tandis que celles du roi étaient à couvert, ils ne feraient aucun mouvement considérable, et qu'on aurait le temps de se rassembler avant qu'ils pussent commencer leurs opérations.

Ce fut dans ces circonstances que M. le maréchal de Villars vint prendre le commandement de l'armée. Il arriva le 19 à Péronne et se rendit le 21 à Cambrai, où M. le maréchal de Montesquiou le joignit. L'état dans lequel ce général lui remit les affaires était aussi satisfaisant qu'il pouvait le désirer; il avait, par sa vigilance et son activité, fait échouer toutes les entreprises que les ennemis avaient faites pendant l'hiver, et dérangé leurs projets pour le commencement de la campagne. Les deux généraux concertèrent alors les moyens de les tenir, dans la suite, toujours éloignés d'Arras et de Cambrai, qui paraissaient être leur principal objet; et, afin de veiller également à la sûreté de ces deux places, M. de Montesquiou retourna à Arras et M. le maréchal de Villars resta à Cambrai.

Le 21, on fit rentrer à Arras dix-huit bataillons, un régiment de cavalerie, un de dragons et un de hussards, destinés à la défense de cette place. La garnison de Cambrai devait être composée d'un pareil nombre de troupes. Il y en avait autant à Valenciennes; mais, comme il était difficile de secourir cette dernière place, on résolut, si elle venait à être attaquée, de l'abandonner à ses propres forces, et de faire en sorte, pendant que les ennemis seraient occupés au siége, d'entreprendre celui de Douai.

Le 23, on eut avis que toutes les troupes des ennemis, excepté celles de l'Empereur et celles de Brandebourg, étaient arrivées, et qu'elles campaient en front de bandière, des deux côtés de la Scarpe, partie sur la droite depuis Douai jusqu'à l'abbaye d'Anchin, partie sur la gauche depuis le canal de la Deule jusqu'à Orchies et Marchiennes; comme on assura en même temps que les troupes de ces deux corps se disposaient à faire un mouvement, M. le maréchal de Villars se détermina

à rapprocher sa cavalerie pour la mettre plus à portée de joindre l'infanterie. Il fit avancer entre Péronne et Bapaume la cavalerie et les dragons qui cantonnaient entre la Somme et l'Oise, sous les ordres de MM. de Saint-Fremont et de Coigny, et il rapprocha des cantonnements de Landrecies la cavalerie qui était dans l'entre Sambre et Meuse.

L'économie dont il fallait user pour ne pas consommer trop tôt les magasins ne lui permit pas d'augmenter la cavalerie qui cantonnait à la tête de la frontière derrière l'infanterie. Elle était même, à cet égard, déjà trop nombreuse, et la nouvelle du mouvement des ennemis ne se confirmant pas, M. le maréchal prit le parti de renvoyer, le 26 avril, vingt-trois escadrons dans des quartiers plus reculés, du côté de Bapaume, et de faire retourner à Doullens les dix escadrons de carabiniers qui étaient près de Montenescourt. Ils arrivèrent dans leurs cantonnements le 28, et furent remplacés par quelque cavalerie qui était en meilleur état qu'eux et qu'on tira des environs de Doullens.

On apprit le 28 que le prince Eugène, qui était parti le 22 de la Haye, était arrivé le 26 à Tournay, que les troupes de Brandebourg, composées de six bataillons et de trente-deux escadrons, avaient joint l'armée, que celles de l'Empereur, qui se montaient à vingt mille huit cent quarante hommes, marchaient à tire d'ailes de Bonn vers Maestricht, pour se rendre aux Pays-Bas, que quarante pontons et l'artillerie de campagne, consistant en cent cinquante pièces de canon, étaient sortis de Douai et allaient au camp, dont la droite venait d'être portée à Ferin et à Goeulzin sur le Moulinet, près de la Scarpe, la gauche à l'abbaye d'Anchin, et que les Anglais campaient à Baisieux du côté de Pont-à-Marcq; que le duc d'Ormond, parti de Londres le 20 pour prendre le commandement de ces

troupes, était débarqué le 24 à Rotterdam, et qu'on n'attendait que son arrivée pour mettre l'armée en mouvement.

Quelques avis assuraient qu'elle irait camper dans la plaine de Lens, d'autres qu'elle s'avancerait vers la Censée, ou qu'elle marcherait vers l'Escaut, du côté de Bouchain.

L'armée ennemie, ainsi assemblée et prête à marcher, semblait annoncer qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour mettre aussi ensemble celle du roi, et la faire camper en front de bandière; mais plusieurs raisons s'y opposaient: on craignait de ne pouvoir lui fournir de la subsistance pendant plus de six jours; l'artillerie n'était pas prête; de cent pièces de canon dont elle devait être composée, il manquait plus de la moitié; aucun ponton n'était arrivé, et on n'avait pas le nombre de chariots et de chevaux nécessaire pour le transport des munitions de guerre et des vivres.

Dans cette situation, M. le maréchal de Villars pensa qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de tenir toute l'infanterie sur la Scarpe et sur la Censée, et de placer la cavalerie de manière que, sans la faire vivre des magasins destinés pour les premiers mouvements, elle fût à portée de joindre en vingt-quatre heures. En conséquence il envoya ordre aux bataillons restés dans quelques places de venir renforcer l'infanterie qui cantonnait en première ligne depuis Montenescourt jusqu'à Étrun sur l'Escaut. Il laissa derrière cette ligne la cavalerie qu'on y avait placée. Il fit avancer entre Arras et Doullens celle qui devait composer l'aile gauche; celle qui cantonnait entre Péronne et Bapaume, aux ordres de MM. de Saint-Fremont et de Coigny, vint camper entre Bapaume et le haut Escaut; la maison du roi alla de Saint-Quentin au Catelet, et la cavalerie qui était sous Landrecies se porta à moitié chemin de Cambrai. Toute cette cavalerie eut ordre de continuer à aller prendre

ses fourrages à Doullens, à Bapaume, Péronne, Albert, Bray, Corbie, Saint-Quentin et Landrecies.

M. le maréchal de Villars employa les trois derniers jours du mois à visiter les postes de la Censée et de la Scarpe, et assigna à chacun des officiers généraux ceux auxquels il les avait destinés. Il confia à M. d'Albergotti la défense de la Scarpe depuis sa source jusqu'à Arras, et à MM. de Broglie et de Vieux-pont celle de la Scarpe et de la Censée depuis Arras jusqu'à l'Escaut; et, pour veiller lui-même de plus près à cette dernière partie, qui paraissait la plus exposée, il établit son quartier à Oisy. M. le maréchal de Montesquiou resta à Arras, qui se trouvait à peu près au centre de la ligne.

Telles furent les mesures que l'on prit pour mettre la frontière en sûreté, et ménager les subsistances. La situation dans laquelle on se trouvait semblait exiger qu'on se bornât à ces deux objets jusqu'à ce qu'on vît quel parti les ennemis prendraient. C'est ce que M. le maréchal de Villars exposa dans la lettre qu'il écrivit le 28 au roi, pour rendre compte de l'état des affaires, et pour demander à sa majesté ses ordres sur la conduite qu'il aurait à tenir, et la supplier de lui donner les moyens de faire face à ses ennemis, s'ils venaient à lui présenter le combat. Le roi approuva ses dispositions, et l'on verra par la réponse que sa majesté lui fit le 30, ce qu'elle pensait sur tout le reste.

Le 1er mai, M. le maréchal de Villars alla reconnaître le camp des ennemis. On lui rapporta qu'ils faisaient des dispositions pour un grand mouvement; mais ayant vu par lui-même qu'ils étaient dans la même position, il jugea que ces rapports étaient sans fondement, et il espéra qu'ils lui laisseraient le temps de recevoir le reste de son artillerie.

Cependant, la nuit suivante, ils marchèrent par leur gauche

sans détendre, tandis qu'un corps détaché de leur droite et commandé par M. de Hompesch se portait vers l'Écluse et Arleux. A la pointe du jour, ces troupes commencèrent à canonner les redoutes de Palluel et à déblayer le Moulinet, qu'on avait comblé dans l'étendue de cinq cents pas; mais elles ne purent rompre la digue qu'on avait faite près d'Arleux pour empêcher la Censée d'entrer dans ce canal.

Un corps plus considérable, composé d'infanterie et de cavalerie, aux ordres du général Fagel, se porta en même temps vers Bouchain. La cavalerie borda la Censée depuis cette place jusqu'à Bugnicourt; l'infanterie, ayant avec elle trente pièces de canon, alla passer l'Escaut à Neuville et se dirigea sur une colonne vers Lieu-Saint-Amand, comme pour venir prendre la tête de la ravine d'Iwuy. Cette colonne était suivie par d'autres troupes.

M. le maréchal de Villars, craignant que les ennemis ne voulussent forcer un passage sur l'Escaut, soit au-dessous, soit au-dessus de Cambrai, porta sur cette rivière, aux ordres de M. de Vieuxpont, vingt bataillons, qui s'étendirent depuis Étrun jusqu'à Cambrai, et envoya ordre à M. de Coigny de venir soutenir cette infanterie avec sa réserve, composée de neuf régiments de dragons. Il rapprocha de Cambrai la brigade des gardes et celle des Irlandais avec vingt pièces de canon, et manda à M. de Saint-Fremont de marcher avec la maison du roi, la gendarmerie et neuf brigades de cavalerie, et de placer ces troupes sur l'Escaut depuis Marcoing jusqu'à Cambrai.

Pendant qu'il faisait ces dispositions à sa droite, M. le maréchal de Montesquiou fit marcher l'aile gauche de cavalerie qui cantonnait entre Arras et Doullens, et l'envoya camper, la droite au moulin de Wancourt, la gauche à Boiry-Notre-Dame, et manda à M. le chevalier de Pezeux de se porter

sur le Crinchon, entre Agny et Wailly, avec deux brigades d'infanterie et neuf escadrons qui étaient à Duisans et à Montenescourt.

Toutes ces différentes troupes firent tant de diligence que, le 3 avant le jour, elles arrivèrent, tant à la droite qu'à la gauche, dans les endroits pour lesquels on avait le plus à craindre; mais le mouvement des ennemis n'eut point de suite. Soit qu'ils eussent manqué leur entreprise, soit qu'ils n'eussent d'autre dessein que de s'assurer un débouché par Bouchain, ils s'arrêtèrent à la hauteur de cette place sur la droite de l'Escaut, et commencèrent, le 3 au matin, un retranchement depuis Hordain jusqu'à Neuville. Ils y laissèrent quarante bataillons avec vingt-cinq pièces de canon, aux ordres du général Fagel, et firent rentrer au camp sous Douai le reste des troupes qui en étaient sorties.

Sur l'avis de leur retraite, M. le maréchal de Villars, qui s'était porté lui-même à Étrun, retourna le 4 à Oisy, et renvoya les troupes dans leurs quartiers, excepté quelques postes d'infanterie qu'il laissa sur l'Escaut; mais toute la cavalerie rentra dans ses cantonnements, où elle continua de vivre des fourrages qui étaient sur les derrières; elle pouvait se rassembler promptement, comme elle venait déjà de le faire.

On ne vit pas bien quel pouvait avoir été le véritable objet du mouvement des ennemis. On pensa qu'ils avaient peut-être voulu tenter d'investir Cambrai ou de nous déposter de la Scarpe et de marcher par leur droite à Arras en traversant la plaine de Lens; ou bien que, n'ayant pu réussir, ils s'étaient contentés de faire un retranchement, soit pour couvrir Bouchain, soit pour se donner la facilité d'aller faire le siége de Valenciennes ou celui du Quesnoy.

L'avis de M. le maréchal de Villars était que, de préférence

à tout, leur dessein avait été d'engager une action, et que c'était encore leur projet. Pour y parvenir, il fallait qu'ils tournassent ou sa droite ou sa gauche, car son centre était impénétrable; sa gauche ne l'était guère moins, étant couverte par les lignes de Montenescourt; et il parut qu'effectivement leur premier mouvement dénotait le dessein réel, de leur part, de surprendre un passage sur notre droite. Le débouché que leur procurait pour cet objet le camp retranché qu'ils faisaient sous Bouchain, et les fours qu'ils avaient dans cette place, furent de nouveaux motifs pour persuader à M. le maréchal que toutes leurs vues se tournaient de ce côté-là, pour gagner ensuite la tête de l'Escaut, et nous forcer à combattre.

Dans cette supposition M. le maréchal pensait que, loin d'éviter le combat, il était de toute nécessité d'aller au-devant d'eux, parce que, si l'on se réduisait à tenir seulement la Scarpe et la Censée pour leur couper la communication de Douai et leur ôter les moyens d'assiéger Arras et Cambrai, ce serait leur laisser la liberté d'aller se placer à Montenescourt, et en vivant de Béthune, d'investir Hesdin, place qu'il regardait comme aussi importante qu'Arras et Cambrai. Il craignait même qu'en prenant le parti de se mettre derrière les rivières, il n'eût ni le temps ni la facilité de les passer devant un ennemi qui pouvait en deux marches se porter de Bouchain à la tête de l'Escaut, et tomber sur son arrière-garde.

Il n'y avait donc plus à balancer de chercher à les arrêter sur le haut Escaut. MM. de Puységur et de Coigny furent chargés de reconnaître le pays depuis les sources de cette rivière jusqu'à la Sambre; l'étendue en était de plus de six lieues, et il n'était pas facile d'y prendre un poste qui pût donner un grand avantage sur les ennemis. Quoiqu'il y eût beaucoup de bois, ils n'étaient pas épais; il y avait des taillis où l'on pou-

vait marcher, et plusieurs parties de plaines où l'on pouvait être forcé de combattre.

Mais il n'était pas seulement question de choisir un bon poste, il fallait se mettre en force devant un ennemi qui devait être fort supérieur en cavalerie, lorsque les troupes impériales, qui n'étaient plus qu'à quelques journées de Tournay, seraient arrivées; c'est pourquoi M. le maréchal fit venir d'Ypres et de Saint-Omer quatre bataillons de campagne qui y étaient restés, et résolut de tirer trente-cinq escadrons de différentes autres places. Il sollicita en même temps l'électeur de Cologne de faire marcher ses troupes, qui consistaient en neuf escadrons, et demanda à la cour de lui envoyer incessamment quatorze bataillons et dix-sept escadrons des Évêchés, et d'approuver qu'en attendant l'arrivée de ces troupes, il retînt à Saint-Quentin sept escadrons qui étaient destinés pour la Franche-Comté. Ce fut dans ce temps que M. de Montesquiou, pour se rapprocher de M. le maréchal de Villars, alla établir son quartier à Vis en Artois.

M. le maréchal jugea ces précautions d'autant plus nécessaires, que toutes les nouvelles annonçaient que les ennemis continuaient à assembler une prodigieuse quantité de voitures; que le duc d'Ormond avait joint, le 7, à Tournay, le prince Eugène; qu'il n'attendait, pour se mettre en route, que l'arrivée des troupes impériales; qu'alors toute leur armée s'avancerait vers Bouchain pour longer l'Escaut, et qu'ils se flattaient de pouvoir passer ou de tourner cette rivière. Ces nouvelles unanimes confirmaient de plus en plus M. le maréchal dans l'idée où il était que les ennemis voulaient en venir à une action, et dans le dessein qu'il avait de marcher au-devant d'eux. La cour pensait, au contraire, que si les ennemis portaient toutes leurs forces sur le haut Escaut, ce serait plutôt

dans la vue de déposter l'armée du roi que de chercher à la combattre; que si l'on s'avançait à la tête de cette rivière, ils pourraient passer au-dessous de Cambrai, et tomber sur cette place ou sur Arras, ce qui ferait perdre l'avantage des postes de la Censée, qui les avaient arrêtés dans leur première entreprise; qu'il n'était pas vraisemblable qu'ils voulussent s'engager avec tous les embarras d'une armée au milieu de nos places, au risque d'être séparés des leurs par l'armée du roi; mais que, s'ils prenaient ce parti, il vaudrait mieux les attendre entre l'Escaut et la tête du Marquion que de se porter plus loin, et que ce serait le moyen, non-seulement de les forcer à attaquer avec désavantage ou de se retirer avec grand péril, mais encore de conserver Arras et Cambrai, que le roi ne voulait pas qu'on perdît de vue; c'est ce que M. Voysin expliqua à M. le maréchal de Villars dans la lettre qu'il lui écrivit le 10, pour lui faire connaître les instructions du roi et les mesures qu'on prenait pour renforcer l'armée.

M. le maréchal voulut reconnaître par lui-même le pays. Il partit de Cambrai le 11, et employa trois jours à parcourir celui qui était entre les sources de l'Escaut et la Sambre, ainsi que la tête de la Somme et celle des ruisseaux de Vermand et du Marquion (ou la Gache), afin de voir dans quels endroits on pourrait placer l'armée entre ces ruisseaux, l'Escaut, le Catelet, Saint-Quentin et Péronne; sa lettre du 14 à M. Voysin contient les détails de sa reconnaissance et ses idées sur les postes qu'il jugeait possible d'occuper. Le plus avantageux était celui qui barrait le pays de l'Escaut au Marquion, le long du chemin de Cambrai à Arras; mais il ne jugeait pas qu'en l'occupant on fût en état d'empêcher l'investissement de cette dernière place; et il pensait qu'à moins qu'il n'eût la liberté de chercher lui-même à combattre, les ennemis pourraient,

sans en venir à une action, tourner la tête du Marquion, et qu'en ce cas, plutôt que de les attendre dans ce poste, il vaudrait mieux, lorsqu'on les verrait déboucher du haut Escaut, se retirer derrière la Scarpe et la Censée pour couper leur communication.

On pensait différemment à Versailles; on y regardait le poste du Marquion comme capable de mettre en état d'attendre l'ennemi en sûreté, et le roi voulut qu'on y plaçât son armée plutôt que de lui faire faire ce mouvement rétrograde. L'état des négociations avec l'Angleterre exigeait qu'on ne cherchât pas à engager de grandes actions. Cependant l'intention de sa majesté n'était pas qu'on les évitât au point de donner des soupçons et de laisser tout entreprendre aux ennemis; elle voulait même qu'on profitât de toutes les occasions qui se présenteraient de les combattre avec avantage.

Pour les empêcher de venir par la tête de l'Escaut et d'attaquer l'armée du roi, M. le maréchal de Montesquiou fut d'avis de faire une ligne depuis le Catelet jusqu'à la source du ruisseau de Vermand, qui tombait dans la Somme près de Péronne. M. le maréchal de Villars convint que de tous les postes qu'il avait reconnus c'était le seul où l'on pût se retrancher; mais comme la nature du pays fort couvert, quoique rempli de hauteurs et de rideaux, ne pouvait donner aucune facilité, et qu'il n'y avait ni ruisseau, ni ravine, ni bois qui pussent tenir lieu de retranchement et diminuer le travail, il craignait de n'avoir ni le temps de faire cet ouvrage, ni même la facilité d'y employer les troupes, à cause de la proximité où étaient les ennemis. En même temps, quoique persuadé qu'à tous égards il valait mieux travailler à leur opposer des obstacles que de s'exposer à recevoir un combat à avantage égal, il regardait comme plus dangereux encore, dans les circons-

tances où l'on se trouvait, de marquer de la timidité, et que de s'enfermer dans des lignes, ce serait augmenter l'audace des ennemis, décourager l'armée et donner de la terreur aux peuples exposés à leurs incursions. Cependant, ne voulant rien prendre sur lui, il fit part à la cour du projet de M. le maréchal de Montesquiou, et, en attendant des ordres, il commanda des pionniers.

La cour ne l'approuva point, et, préférant le poste qui tenait le pays entre le Marquion et l'Escaut, qui était à peu près le même que celui de Bourlon qu'on avait pris l'année précédente en présence des ennemis, M. Voysin écrivit le 20 à M. le maréchal de Villars pour lui expliquer la manière dont le roi désirait qu'il s'y plaçât, et les avantages qu'il pourrait trouver dans cette position.

M. le maréchal alla de nouveau la reconnaître, et manda le 22 à la cour qu'il ne pourrait l'occuper sans laisser aux ennemis la facilité d'assiéger Arras et sans se mettre dans le cas de ne pouvoir les attaquer qu'avec désavantage, et qu'après avoir bien examiné le pays, il ne voyait d'autre parti à prendre, si les ennemis longeaient l'Escaut, que d'en défendre les passages jusqu'à sa source; et, s'ils le tournaient par cette dernière partie, de se rassembler à Havrincourt et de marcher à eux lorsqu'ils s'étendraient dans la plaine.

La cour lui laissa enfin la liberté de faire ce qu'il jugerait le plus convenable, et se contenta de lui faire quelques nouvelles observations sur la manière dont il pourrait se conduire.

Pendant qu'on cherchait ainsi les moyens de s'opposer aux desseins des ennemis, ils se préparaient à agir en faisant remonter par la Deule et par la Scarpe une grande quantité d'artillerie et de munitions de guerre, et en rassemblant leurs

troupes; celles qui étaient derrière ces rivières passèrent la Scarpe à Pont-à-Raches et joignirent le camp sous Douai. Les Anglais qui étaient à Baisieux y allèrent le 19; les troupes impériales y arrivèrent le 20 et le 21; le prince Eugène et le duc d'Ormond s'y rendirent en même temps de Tournay. Le premier établit son quartier à l'abbaye d'Anchin; le second prit le sien à Marchiennes. Il se fit un mouvement pour faire occuper à chaque troupe sa place dans l'ordre de bataille. Les impériaux eurent la droite qui appuya à Goeulzin sur le Moulinet, les Hollandais le centre qui se trouva à hauteur de Lewarde, les Anglais la gauche qui fut à Helesmes près de la ligne de Denain. La première ligne fut composée de l'infanterie, la seconde de la cavalerie.

M. le maréchal de Villars, de son côté, fit la revue de son infanterie qui bordait la Scarpe et la Censée, et celle de l'aile droite de cavalerie. M. le comte de Broglie fut chargé de voir l'aile gauche. Toutes les troupes se trouvèrent en meilleur état qu'on ne l'avait espéré. M. le maréchal visita aussi les postes qui étaient le long de l'Escaut, depuis Cambrai jusqu'à Étrun, et s'étant aperçu que le camp retranché des ennemis sous Bouchain était fort augmenté, il les renforça; et pour assurer la communication de Péronne à l'armée, il fit camper à Metz-en-Couture deux bataillons et neuf escadrons, faisant la tête des quatorze bataillons et des dix-sept escadrons que la cour avait fait partir des Évêchés pour joindre l'armée.

Le 24, M. le maréchal alla avec une escorte de sept cents chevaux reconnaître le pays entre l'Escaut et la Selle, pour voir si l'on pourrait le fermer par quelque retranchement; mais il le trouva trop ouvert, et il se contenta de donner des ordres pour faire des fourrages dans tous les endroits où les ennemis pourraient venir camper. Il se confirma d'autant mieux dans

l'idée où il était que leur dessein était de s'y porter incessamment, lorsqu'il apprit que le général Top venait de visiter le même pays avec douze cents chevaux, dont cent étant restés en arrière furent attaqués par nos hussards, et perdirent quatre officiers et trente cavaliers.

Sur l'avis que M. le maréchal eut le 25 que les gros bagages des ennemis étaient chargés et leurs ponts faits sur l'Escaut, il rapprocha du Marquion (ou la Gache) l'infanterie qui était du côté d'Arras; et afin d'être plus à portée de placer les troupes suivant la position que prendraient les ennemis, il quitta Oisy et établit le quartier général à Cambrai.

Dans la nuit du 25 au 26, l'armée ennemie marcha vers l'Escaut, passa cette rivière sur huit ponts entre Bouchain et Denain, et campa le long de la Selle, qu'elle laissa derrière elle, la droite à Lieu-Saint-Amand, près de l'Escaut, au-dessous de Bouchain, la gauche entre Solesmes et Cateau-Cambresis, le quartier du prince Eugène à Haspres, celui du duc d'Ormond à Solesmes. Pour couvrir leurs ponts et assurer leurs convois, ils laissèrent le long de la ligne de Denain treize bataillons et trente escadrons aux ordres du comte d'Albemarle.

Aussitôt que M. le maréchal de Villars fut informé de ce mouvement, il fit approcher de l'Escaut les troupes qui étaient restées sur les derrières, et l'armée campa le long de cette rivière, la droite sur la hauteur de Vaucelles, entre Cambrai et le Catelet, la gauche à Étrun, d'où elle se repliait derrière la Censée jusqu'à Palluel, la réserve de M. le marquis de Coigny à Honnecourt sur la droite, celle de M. le comte de Broglie à l'Écluse sur la gauche, le quartier de M. le maréchal de Villars à Noyelles et celui de M. le maréchal de Montesquiou à Cantaing, l'un et l'autre au-dessus de Cambrai.

Suivant l'ordre de bataille de l'armée du roi, elle était com-

posée de cent trente bataillons et deux cent cinquante-six escadrons, en y comprenant les troupes de Cologne, qui n'étaient point encore arrivées; elles venaient de l'entre Sambre et Meuse, et étaient dirigées sur Landrecies; mais, comme elles couraient risque d'être coupées par les ennemis, elles eurent ordre de marcher diligemment vers Guise et Saint-Quentin.

L'armée du prince Eugène et celle du duc d'Ormond, qui n'étaient séparées que par un petit intervalle, se montaient ensemble à cent cinquante-huit bataillons et environ trois cents escadrons. La première, qui avait la droite, était composée des troupes impériales, hollandaises, hessoises et palatines, au nombre de quatre-vingt-douze bataillons et environ cent soixante escadrons; la seconde, qui avait la gauche, était formée par les troupes anglaises, celles de Brandebourg, de Hanovre, de Wolfenbüttel et de Holstein-Gottorp, montant à soixante-six bataillons et cent trente-huit escadrons, parmi lesquels il n'y avait que vingt bataillons et vingt escadrons anglais; le reste était à la solde de l'Angleterre.

Il était à croire, et on ne douta même pas que les ennemis, pour profiter de leur supériorité, ne cherchassent à combattre, et que dans le cas où ils ne réussiraient pas à engager une action, ils n'attaquassent une des trois places qu'ils avaient derrière eux, le Quesnoy, Valenciennes ou Condé. On avait abandonné ces places à leurs propres forces; mais elles étaient bien munies de tout ce qui était nécessaire à leur défense.

Ce fut dans ces circonstances que M. le maréchal de Villars fut instruit par la cour que la négociation avec l'Angleterre était fort avancée, et que les troupes du roi qui composaient l'armée, ainsi que celles qui étaient aux ordres du duc d'Ormond, ne devaient point agir offensivement les unes contre

les autres. La cour le prévint en même temps que c'était un secret qu'on ne pouvait trop cacher.

Le général anglais avait reçu les mêmes ordres de sa cour; il en fit part le 26 à M. le maréchal de Villars; mais les termes de la lettre qu'il lui écrivit ne lui firent pas connaître si la suspension tacite d'hostilité s'étendait sur toutes les troupes à la solde de l'Angleterre ou seulement sur celles de cette couronne. C'était cependant une circonstance bien intéressante; celles-ci ne formant que vingt bataillons et vingt escadrons, ce qui n'affaiblissait pas assez M. le prince Eugène pour l'empêcher de livrer un combat avec le reste de ses troupes. L'avantage principal qui pouvait résulter de l'inaction des Anglais dans le cas d'une affaire tenait à la place qu'ils occupaient dans l'ordre de bataille. Ils formaient la gauche, et ce n'était que par ce côté que le prince Eugène pouvait marcher à M. le maréchal de Villars. Les impériaux, qui tenaient à l'Escaut, étaient de trois ou quatre lieues plus éloignés.

Soit que le prince Eugène eût quelque connaissance des ordres envoyés au duc d'Ormond, soit qu'il eût quelques soupçons sur la conduite des Anglais, il lui proposa d'entremêler les troupes anglaises avec celles des autres nations; mais le duc s'y refusa sous le prétexte que ce serait le priver du commandement de l'armée que la reine d'Angleterre lui avait confié. Le prince Eugène essaya un autre moyen d'éprouver le duc d'Ormond et de le mettre en même temps dans le cas de ne pouvoir se refuser à un combat.

Ayant fait reconnaître le pays vers les sources de l'Escaut par MM. Top et Cadogan, qui se portèrent le 28 avec de gros détachements de cavalerie jusqu'à Monbrechain et qui lui rapportèrent que les trouées de Bohain et de Prémont étaient assez ouvertes pour que vingt escadrons pussent y passer de

front, il donna ordre que l'armée se tînt prête à marcher, et commanda huit mille grenadiers qu'il destinait à tenir la tête des bois. Il se disposait à faire avancer ces troupes, peut-être moins dans la confiance de pouvoir déboucher avec l'armée que pour avoir l'air d'entreprendre quelque chose, et afin d'engager une portion de ses troupes, même avec désavantage, avec celles du roi pour forcer le duc d'Ormond, qui était le plus voisin de cette partie, de les soutenir de toutes ses forces. Mais celui-ci, pour éviter d'en venir à un éclat qui eût compromis ou son devoir ou son honneur, fit suspendre la marche des troupes, alla lui-même visiter les trouées de Bohain et de Beaurevoir, et après avoir rendu au prince Eugène un compte peu favorable à ses projets, il fit défiler la cavalerie de la gauche et l'envoya au fourrage sur les derrières.

Ce ne fut pas sans chagrin que le prince Eugène et les Hollandais virent échapper ainsi l'occasion de satisfaire le désir qu'ils avaient de combattre; ils ne se rebutèrent point, et mirent tout en usage pour engager le général anglais à les seconder dans le projet qu'ils avaient encore d'en venir à une action; mais ils ne purent y réussir, et ses refus furent toujours fondés sur l'impossibilité de l'exécution.

M. le maréchal de Villars fut instruit de ces particularités, ce qui le persuada plus que jamais que, sans les ordres arrivés au duc d'Ormond, les ennemis l'auraient combattu. L'avantage du terrain aurait été égal; mais les ennemis étaient supérieurs de vingt-huit bataillons et d'environ cinquante escadrons, et cette supériorité eût pu leur procurer dans l'action des avantages aussi funestes pour la négociation que favorables au projet qu'avait le prince Eugène de pénétrer dans le royaume.

La cour, craignant que ce général, forcé de renoncer à l'es-

poir d'engager une affaire, ne prît le parti de faire marcher par sa gauche des détachements pour aller ravager le Soissonnais, manda à M. le maréchal de Villars d'envoyer vers les têtes de l'Oise et de la Somme un corps de vingt-cinq à trente escadrons. M. le marquis de Coigny s'y porta avec trois régiments de dragons de sa réserve, et alla camper le 30 à Ribemont, entre Guise et Saint-Quentin. Les troupes de Cologne, que M. le comte de Saint-Maurice venait d'amener sous cette dernière place, l'y joignirent, ce qui forma un corps de vingt-deux escadrons que l'on jugea suffisant pour couvrir le pays; d'un autre côté, M. le maréchal détacha de l'armée une brigade d'infanterie qui alla camper sur la rive gauche du Marquion pour être à portée de soutenir les postes de la Scarpe et de la haute Censée.

Dans les premiers jours du mois de juin on eut avis que le prince Eugène et les Hollandais, n'ayant pas pu déterminer le duc d'Ormond à livrer une bataille, et peut-être la jugeant eux-mêmes impraticable, avaient pris la résolution de faire un siége, et qu'ils espéraient que, quoique ce général eût fait manquer une affaire décisive, il ne pourrait refuser de concourir à une entreprise plus facile, à moins que la paix, dont sa conduite semblait être le préliminaire, ne vînt à l'autoriser à ne prendre ouvertement aucune part aux affaires.

On ne douta plus du nouveau projet des ennemis lorsqu'on vit qu'ils n'étaient plus occupés qu'à des préparatifs de siége. Leur principal objet fut d'abord d'assurer leur communication et la marche de leurs convois; ils augmentèrent pour cet effet, jusqu'au nombre de vingt mille hommes, le corps que le comte d'Albemarle commandait entre l'Escaut et la Scarpe, le long de la ligne de Denain; ils firent réparer cette ligne et perfectionner celle qu'ils avaient faite l'année précédente, de-

puis Bouchain jusqu'au delà d'Abson. Ces deux lignes assuraient la communication de leur armée avec Marchiennes; c'était le lieu où arrivaient leurs convois par la Scarpe. Cent cinquante balandres y apportèrent un train de grosse artillerie et une grande quantité de munitions qui passèrent ensuite partie à Bouchain, partie à Denain, ce qui indiqua des vues de leur part également sur le Quesnoy et sur Valenciennes; mais leurs véritables desseins ne restèrent pas longtemps cachés.

Le 7 au matin, toute leur armée, s'étant mise en marche, passa la Selle, et campa le long de cette rivière, la droite à Denain, la gauche à Cateau-Cambresis, le quartier du prince Eugène à Verchin, celui du duc d'Ormond à Cateau-Cambresis, l'Écaillon derrière la ligne; la nuit suivante, le général Fagel fut détaché avec vingt-huit bataillons et quarante escadrons, et alla investir le Quesnoy; il établit son quartier à Ruesnes.

Lorsque M. le maréchal de Villars vit les ennemis décidés au siége de cette place, il écrivit à la cour pour demander qu'il lui fût permis de chercher à combattre le prince Eugène. Son projet était de marcher droit à la Selle, de faire passer à la gauche de l'Escaut un gros corps d'infanterie qui se portât au-dessous de Bouchain, et de faire agir en même temps les garnisons de Valenciennes et de Condé. Il espérait que, pouvant manœuvrer avec cent quarante bataillons, et le prince Eugène étant affaibli des troupes du siége, il aurait assez de supériorité pour l'entamer dans quelque endroit et couper ses communications; mais c'était dans la supposition que le duc d'Ormond resterait neutre et s'éloignerait, n'étant pas à croire que ce général, après avoir reçu ordre de n'agir ni directement ni indirectement, restât campé en front de bandière

avec les impériaux et les Hollandais; c'eût été favoriser l'opération du siége que de concourir ainsi au soutien de l'armée d'observation, et faire un acte de mauvaise foi.

La cour manda à M. le maréchal que, s'il pouvait tomber sur l'armée du prince Eugène sans attaquer celle du duc d'Ormond, il ne devait pas hésiter de le faire; mais que si les deux armées étaient postées de manière qu'on ne pût éviter d'attaquer les Anglais, il eût à écrire à leur général pour s'expliquer avec lui, et que, suivant sa réponse, le roi ferait savoir ses intentions; que cependant, si le duc d'Ormond promettait de ne point soutenir le prince Eugène, il ne devait point attendre un nouvel ordre pour marcher à ce dernier; mais que, s'il ne se croyait pas en état de le combattre, même dans le cas où les Anglais seraient neutres, il faudrait au moins essayer de se dédommager par la prise de Bouchain.

Le duc d'Ormond était toujours campé à la gauche de l'armée du prince Eugène. La rivière de Selle, qui couvrait le camp, était large et profonde dans toute la partie qui coulait sur le front des impériaux jusqu'à l'Escaut, où appuyait leur droite; le passage n'était praticable que dans sa partie supérieure, c'est-à-dire devant le camp des Anglais; il aurait fallu que ceux-ci s'éloignassent beaucoup pour laisser le passage libre, et pour que l'on n'eût pas à craindre que les troupes allemandes de la gauche du prince Eugène, qui étaient commandées par les princes de Würtemberg et d'Anhalt, ne missent des obstacles à leur manœuvre.

Ces motifs étaient bien suffisants pour retenir M. le maréchal de Villars; mais il eut bientôt un nouveau sujet de défiance sur la conduite du duc d'Ormond, lorsqu'il apprit qu'il avait envoyé une partie de ses troupes au siége; c'est ce

qui l'engagea à lui écrire de nouveau pour savoir de lui-même si cette nouvelle avait quelque fondement.

La réponse que lui fit ce général le 11 tendait à lui persuader que sa conduite n'avait rien que de conforme aux ordres qu'il avait reçus, qu'il n'avait pas été en son pouvoir d'empêcher que le Quesnoy fût investi, ni de se dispenser d'y envoyer des troupes; mais que ce n'était que de celles qui étaient à la solde des États généraux, et non pas de celles qui étaient payées par la reine d'Angleterre.

On avait ignoré jusqu'alors que le corps commandé par le duc d'Ormond fût composé d'autres troupes que des Anglais et de celles qui étaient à la solde de l'Angleterre. Mais M. le maréchal, peu satisfait de la réponse de ce général, lui demanda une nouvelle explication, et lui fit savoir que le roi, étant dans la confiance qu'il ne seconderait pas l'entreprise du siége et que ses troupes resteraient dans l'inaction, lui avait ordonné de combattre le prince Eugène.

La nouvelle réponse du duc d'Ormond ne fut point équivoque. Il manda que si l'on attaquait l'armée du prince Eugène, il la soutiendrait de toutes ses forces, et qu'il espérait qu'on ne le mettrait pas dans ce cas extrême, avant qu'il eût reçu de nouveaux ordres d'Angleterre, d'où il devait dans peu de jours avoir la nouvelle ou de la paix, ou de la continuation de la guerre.

Il était difficile que, dans de pareilles circonstances, le général anglais se déclarât assez ouvertement en faveur de la France, pour laisser attaquer tranquillement en sa présence une armée à laquelle il était joint. M. le maréchal le pensa aussi; mais il ne regarda pas comme inutile la démarche qu'il venait de faire, de lui donner à connaître que si l'on n'agissait point, c'était à cause de l'opposition qu'il y mettait; et M. le

maréchal jugea alors qu'il fallait s'en tenir là, jusqu'à l'arrivée des nouvelles d'Angleterre.

La cour fut du même sentiment et approuva que M. le maréchal de Villars n'agît point jusqu'à nouvel ordre ; mais elle lui demanda de bien examiner les différents partis qu'il y aurait à prendre, s'il survenait quelque incident qui éloignât la conclusion de la paix, soit de faire le siége de Bouchain, soit de traverser celui du Quesnoy ou de chercher à interrompre les convois des ennemis.

Tandis qu'on s'occupait ainsi des moyens de faire échouer les projets du prince Eugène, il chercha lui-même à donner à M. le maréchal de Villars de l'inquiétude pour les provinces voisines du théâtre de la guerre. Deux mille chevaux commandés par le comte de Grovestein marchèrent vers la rivière d'Oise, la passèrent le 11 à Vervins et à Provisy au-dessus de Guise, et commencèrent à ravager le Soissonnais et la Champagne.

M. le maréchal de Villars, averti de cette incursion et informé que ces troupes étaient au nombre de quatre ou cinq mille hommes, fit marcher le 11 cinquante-huit escadrons, commandés par MM. de Saint-Fremont, de Coigny et de Saint-Maurice, qui se portèrent à Montcornet, où ils arrivèrent le 13, et allèrent ensuite passer l'Aisne à Rethel et au château de Porcien.

M. de Saint-Fremont ayant appris alors que les ennemis étaient à Sainte-Menehould, M. de Coigny prit les devants avec deux mille cinq cents chevaux et s'avança jusqu'à Verdun, M. de Saint-Fremont se porta sur Sainte-Menehould avec dix escadrons; le reste des troupes demeura du côté de Rethel aux ordres de M. le comte de Saint-Maurice.

Malgré la diligence que firent MM. de Coigny et de Saint-Fremont, ils ne purent atteindre M. de Grovestein qui, forçant

sa marche, passa la Meuse à Saint-Mihiel, la Moselle à Pont-à-Mousson, la Sarre au-dessous de Sarre-Louis, et gagna Traerbach. Ses troupes laissèrent partout des traces de leurs ravages; mais elles n'eurent pas le temps de faire autant de mal qu'elles se l'étaient promis; et l'on sut que cette course leur avait coûté fort cher par la perte d'une grande quantité de chevaux et de beaucoup de déserteurs.

Lorsque M. le maréchal fut informé de la retraite de M. de Grovestein, il fit revenir à l'armée tous les détachements qui l'avaient poursuivi; mais la cour, dans la crainte de voir les ennemis faire de nouvelles incursions vers la tête de l'Oise et de la Somme, lui manda de laisser aux environs de Guise vingt-cinq escadrons sous les ordres de M. de Saint-Fremont ou de M. de Coigny.

Mais l'objet principal était l'entreprise des ennemis sur le Quesnoy; et l'intention de la cour était que M. le maréchal tentât le secours de cette place, ou qu'il fît quelque diversion; c'est pourquoi il alla, le 16, reconnaître les environs de Bouchain et les retranchements que les ennemis avaient faits entre la Scarpe et l'Escaut. D'après cette reconnaissance, il jugea que comme ils étaient à portée de soutenir ces retranchements avec toutes leurs forces, on s'exposerait à avoir affaire à leur armée entière. Les siéges de Bouchain et de Douai ne lui parurent pas plus praticables, à cause de la difficulté qu'il envisageait pour la subsistance de la cavalerie et pour les transports de l'artillerie et des munitions. Il ne vit d'autre parti à prendre que celui de marcher aux ennemis et de risquer une affaire générale; mais la cour avait décidé qu'il ne fallait pas y penser, tant que l'armée du duc d'Ormond resterait jointe à celle du prince Eugène, ou qu'on n'aurait point reçu de nouvelles d'Angleterre.

On fut donc forcé de laisser les ennemis faire tranquillement les dispositions du siége, et on se reduisit à envoyer ordre à M. de la Badie, qui commandait dans le Quesnoy, de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Depuis le 8, que le général Fagel avait formé l'investissement, il était occupé à disposer tout ce qui était nécessaire pour se mettre en état de commencer le siége dont la direction lui était confiée. Il établit son camp de manière à resserrer la place de fort près. La ligne commençait à la hauteur de la Cense du Febvre, et s'étendait par Louvignies jusqu'à Roucourt près de l'étang d'Écaillon; d'où longeant la Rhonelle par Jolimetz, Potelle et Orsinval, elle se dirigeait par la Cense de la Folie sur Ruesnes, où était le quartier général; de Ruesnes à la Cense du Febvre il y avait un vide que l'on ferma par un retranchement pour couvrir la communication avec la grande armée.

Le général Fagel forma ensuite une ligne de circonvallation par des retranchements qui n'étaient point liés les uns aux autres. Celui de ces retranchements qui était placé sur la hauteur du chemin de Bavay ayant paru à M. de la Badie susceptible d'être attaqué, ce général fit sortir le 12 au soir un détachement de sept cents hommes et de quatre-vingts travailleurs. M. le comte de Jarnac, qu'il chargea de l'expédition, chassa les ennemis du retranchement, qui était occupé par cinq cents hommes, fit quelques prisonniers, combla une partie des travaux, et, après avoir contenu quelque temps trois bataillons et les piquets qui s'avançaient sur lui, il se retira en bon ordre sans autre perte que celle de deux hommes tués et trois ou quatre blessés.

Les jours suivants, les ennemis rétablirent ce retranchement, perfectionnèrent les autres ouvrages qu'ils avaient faits, et les

lièrent les uns aux autres par des communications, en sorte que la circonvallation se trouva solidement établie; ils assemblèrent en même temps un grand nombre de fascines et de gabions, leur grosse artillerie arriva, de même qu'une grande quantité de munitions, et ils se disposèrent à commencer le siége.

Le Quesnoy, ville du Hainaut, situé dans un pays de plaines, à quelque distance de la rive gauche de la Rhonelle, à trois lieues de Landrecies et de Valenciennes et à quatre lieues de Maubeuge, avait été pris par les Français sur les Espagnols en 1654, et, depuis, cédé au roi par les traités. Il n'était défendu par aucun ouvrage extérieur ni par aucune inondation; la garnison était composée de dix bataillons et un régiment de dragons. Ces troupes formaient à peine cinq mille hommes. M. de la Badie, qui les commandait, avait sous ses ordres M. le chevalier de Damas, maréchal de camp, et MM. de Jarnac et de Lepinay, brigadiers.

Dans la nuit du 19 au 20, les ennemis ouvrirent la tranchée en deux endroits, à la droite et à la gauche de la porte de Forest ou de Landrecies. L'attaque de la droite fut celle des Impériaux, les Hollandais eurent celle de la gauche; le travail de la nuit fut fort considérable, et les jours suivants, ils commencèrent à établir des batteries.

A peine le siége était-il commencé, qu'on eut avis que le prince Eugène pensait déjà à entreprendre, aussitôt qu'il serait fini, celui de Landrecies ou celui de Maubeuge. La cour, en conséquence, envoya des ordres pour mettre ces deux places dans le meilleur état de défense qu'il serait possible. On travailla à en réparer les fortifications, on y fit entrer de nouveaux approvisionnements, et on renforça de deux bataillons la garnison de Landrecies, et de quatre celle de Maubeuge.

Les nouvelles qu'on attendait de Londres arrivèrent enfin. Le 22, on reçut à Versailles les conditions auxquelles la reine proposait une suspension d'armes entre les armées qui étaient aux Pays-Bas pendant deux, trois ou quatre mois, à commencer du jour auquel Dunkerque serait remis entre les mains des Anglais, comme un gage de la part de la France. On apprit en même temps que la reine, dans la harangue qu'elle avait faite le 17 au parlement, lui avait fait part de l'état de sa négociation, non-seulement pour un accommodement entre les deux couronnes, mais aussi pour une paix générale entre toutes les puissances engagées dans la guerre.

Le roi ratifia les articles proposés par la reine d'Angleterre, en fit adresser une copie à M. le maréchal de Villars, avec ordre de les communiquer au duc d'Ormond, et de prendre avec lui les mesures les plus promptes pour les mettre à exécution; M. le maréchal trouva le duc d'Ormond instruit : la reine lui avait déjà envoyé ordre de publier l'armistice et d'inviter les généraux des alliés à suspendre aussi les actes d'hostilité.

Le général anglais, ayant reçu le 24 la lettre de M. le maréchal de Villars qui le pressait de déterminer ces derniers à comprendre dans la suspension d'armes au moins toutes les troupes qui étaient à ses ordres, c'est-à-dire celles qui étaient à la solde de l'Angleterre, comme celles de la nation, eut le 25 une conférence avec le prince Eugène, le comte de Tilly et les députés des États généraux; il leur déclara qu'il avait ordre de publier dans quelques jours une suspension d'armes entre l'armée qu'il commandait et celle de France, et de détacher dix bataillons pour aller prendre possession de Dunkerque; il leur proposa de publier de même une suspension d'armes dans leur armée et d'abandonner l'entreprise du siége;

il leur fit entendre que, s'ils s'y refusaient, ils ne devaient plus compter sur lui, et qu'il se retirerait aussitôt avec son armée; il fit en même temps savoir ses intentions aux généraux des troupes à la solde de l'Angleterre; mais chacun se défendit de souscrire à ses propositions, sous le prétexte de ne pouvoir agir sans être instruit des intentions de ses maîtres.

Le duc d'Ormond informa le même jour M. le maréchal de Villars de l'état des choses, et ne lui dissimula point le peu d'espoir qu'il avait de pouvoir séparer de l'armée du prince Eugène les troupes à la solde de l'Angleterre; mais, comme il n'était pas moins déterminé à se retirer avec les Anglais, il demanda un ordre pour les faire recevoir dans Dunkerque.

Ce moment fut embarrassant pour M. le maréchal de Villars; mais il répondit, le 26, en termes généraux, à M. le duc d'Ormond que l'ordre du roi pour la remise de Dunkerque devait parvenir directement par la cour au gouverneur de cette place, et il manda en même temps à M. Voysin qu'il ne pouvait se persuader que, pour affaiblir les ennemis seulement de vingt bataillons et de vingt escadrons anglais au lieu des soixante-six bataillons et des cent trente-huit escadrons dont l'armée de la reine d'Angleterre était composée, le roi se crût obligé de faire remettre Dunkerque; que cette princesse même, qui avait intérêt de mener à sa perfection le grand ouvrage qu'elle avait commencé, ne pourrait croire avoir acquitté ses promesses, à moins que toute son armée ne fût comprise dans l'armistice et ne se séparât des ennemis, puisque c'était participer à leurs hostilités que de les protéger; que, si le duc d'Ormond se retirait avec les seules troupes anglaises, sans celles qui étaient à la solde de cette nation, le désavantage pour sa majesté serait plus grand que s'il restait à l'armée des alliés pour tenir dans l'inaction des forces aussi considé-

rables que celles qui composaient l'armée anglaise, et que si les Allemands, qui en faisaient la plus grande partie, restaient à la disposition du prince Eugène, ce général n'en serait que plus empressé à chercher l'occasion de combattre.

M. le maréchal de Villars pensait donc qu'il valait mieux que le général anglais demeurât pour balancer l'autorité du prince Eugène et s'opposer à ce qu'il donnât une bataille ou à l'entreprise d'un second siége; qu'il ne devait point être question d'une suspension d'armes, à moins qu'elle n'eût lieu pour toutes les troupes qui étaient à ses ordres, et qu'on ne devait pas songer à remettre Dunkerque avant qu'elles fussent éloignées de l'armée ennemie.

La cour fut du même sentiment; elle révoqua l'ordre qu'elle avait déjà fait expédier pour la remise de Dunkerque, et demanda à la reine d'Angleterre une explication nette et précise sur l'armistice. M. le maréchal de Villars eut ordre en même temps de communiquer au duc d'Ormond les motifs qui déterminaient le roi à prendre ce parti.

Le général anglais écrivit de son côté à la reine d'Angleterre pour lui demander de nouveaux ordres sur la conduite qu'il avait à tenir, et suspendit le départ des dix bataillons qu'il avait destinés à aller prendre possession de Dunkerque. Il avait dirigé leur route par les ponts de Ferin et de Gœulzin sur le Moulinet, par Lens, par Armentières sur la Lys et par Ypres; il n'ignorait pas que les Hollandais avaient envoyé ordre, dans les places conquises dont ils étaient les maîtres, de n'y laisser passer aucune de ces troupes; c'était assez pour faire connaître à la reine d'Angleterre qu'elle n'avait rien à ménager avec eux, et pour la faire repentir d'avoir donné trop de confiance au duc de Marlborough qui, sans rien assurer aux Anglais, avait abandonné aux Hollandais ses conquêtes; il était à croire que

si Douai ou Tournay eussent été entre ses mains, elle aurait rencontré moins d'obstacles à la suspension d'armes.

Le temps qu'il fallut à cette princesse pour les vaincre fut employé par le prince Eugène et par les Hollandais à lui en opposer de nouveaux. Ils mirent tout en usage pour détourner les princes alliés d'entrer dans ses vues. Ils sollicitèrent ceux dont elle payait les troupes de les leur laisser; ils n'épargnèrent ni soins ni promesses pour s'attacher d'avance ces troupes et leurs généraux; et, comme ils espéraient que la prise du Quesnoy les déterminerait entièrement en leur faveur, ils mirent le général Fagel en état de pousser vivement le siége.

L'ouvrage de la tranchée, qui avait été ouverte dans la nuit du 19 au 20 avait langui, tant à cause des sorties fréquentes de la garnison que par la répugnance qu'avaient les troupes des alliés à s'employer à cette entreprise sans être secondées par les Anglais. Tel était l'état du siége le 25, lorsque le duc d'Ormond déclara les intentions de la reine d'Angleterre pour la suspension d'armes; mais ce qu'il avait jugé devoir le faire suspendre ne servit qu'à lui donner de l'activité; dès ce moment le prince Eugène fit augmenter le nombre des travailleurs et donna ordre de pousser vivement les attaques.

Le 26 au matin, deux batteries de canon et trois de mortiers commencèrent à tirer; les assiégeants attaquèrent en même temps un retranchement qu'on avait fait sur le chemin de Bavay; et, après un combat d'une heure et demie, ils s'en rendirent maîtres.

Les jours suivants, ils démasquèrent plusieurs autres batteries, et firent un feu très-vif de soixante mortiers et de cinquante pièces de canon dont une partie battit en brèche. Ils poussèrent leurs tranchées jusque sur le glacis, où ils établirent une parallèle et des batteries.

Le 1er juillet, à l'entrée de la nuit, ils attaquèrent le chemin couvert avec quatorze cents grenadiers et deux mille fusiliers; ils furent repoussés trois fois, mais à la quatrième ils se logèrent sur l'angle saillant du bastion impérial et sur celui de la demi-lune de Forest. L'attaque dura deux heures, et ils perdirent beaucoup de monde; la garnison ne souffrit pas moins, et se trouva fort affaiblie.

Les deux jours suivants, les assiégeants perfectionnèrent leur logement, comblèrent une partie du fossé et élargirent les brèches.

M. de la Badie, voyant qu'elles devenaient praticables aux deux bastions de la porte de Forest, et que, quoique la demi-lune ne fût point entamée, la place pouvait être emportée d'assaut, battit la chamade le 3 à deux heures après midi et demanda à capituler; mais le prince Eugène ne voulut lui accorder d'autre condition que celle d'être fait prisonnier de guerre avec la garnison. Comme il ne put se résoudre à subir une loi aussi dure, le feu des assiégeants recommença avec tant de vivacité que, le lendemain matin, il se crut obligé de battre une seconde fois la chamade et de se soumettre aux volontés du prince Eugène. Il envoya à la cour la capitulation et le journal du siége. La place avait tenu douze jours de tranchée ouverte après un blocus de douze autres jours.

Les ennemis perdirent au siége environ quatre mille hommes, et la garnison deux mille, tant tués que blessés. Les derniers, au nombre de quinze cents, furent transportés en France; le reste de la garnison sortit le 6 pour être conduite à Bréda et à Bois-le-Duc; mais un grand nombre de soldats s'étant évadés pendant qu'on faisait la capitulation, et plusieurs s'étant sauvés pendant la route, il ne resta aux ennemis qu'environ cinq cents hommes. Les officiers furent renvoyés en

France avec un congé de six mois. M. de la Badie, qui avait eu l'ordre de défendre la place jusqu'à l'extrémité, fut accusé de n'avoir pas fait son devoir, et dut se rendre à la Bastille.

Pendant les derniers jours du siége, M. le maréchal de Villars avait écrit à la cour pour demander de nouveaux ordres sur ce qu'il aurait à faire, s'il marcherait vers la Selle ou s'il continuerait à rester dans l'inaction derrière l'Escaut; il pensait, d'un côté, que le parti le plus noble était de s'avancer vers les ennemis, ne fût-ce que pour paraître chercher une action, mais, de l'autre, il convenait que ce serait beaucoup risquer, parce que si le prince Eugène était soutenu par les troupes du duc d'Ormond, il pourrait passer la Selle en même temps que l'armée du roi passerait l'Escaut, et la combattre avec avantage entre ces deux rivières. Tous les avis assuraient que le prince, dans les circonstances où il se trouvait relativement à l'Angleterre, était plus que jamais porté à en venir à une action; on avait aussi avis qu'il recevait journellement des renforts et qu'il en attendait encore d'Allemagne, ce qui allait bientôt le mettre dans le cas de se passer du secours des Anglais. L'armée française, au contraire, s'affaiblissait par les renforts qu'on était obligé d'envoyer dans les places qui étaient exposées; elle était déjà diminuée de plus de quarante bataillons qui étaient à Condé, Valenciennes, le Quesnoy, Maubeuge et Landrecies. Dans cette situation et dans l'incertitude où l'on était si on aurait moins d'ennemis à combattre, M. le maréchal estimait qu'il ne convenait pas de se commettre à une affaire générale; mais, comme il prévoyait que tôt ou tard il faudrait s'y déterminer, à moins qu'on ne voulût laisser les ennemis prendre successivement toutes les places, il manda au roi que, si sa majesté se décidait pour une bataille, il était prêt à obéir; mais qu'en ce cas il plût à sa majesté de lui

envoyer, pour mener ses ailes, quelques officiers généraux des autres armées les plus expérimentés.

La cour, craignant l'événement d'un combat qui pourrait être malheureux, différa de s'expliquer jusqu'à ce qu'elle sût à quoi s'en tenir sur la suspension d'armes pour les troupes anglaises et pour celles qui étaient à la solde de l'Angleterre; en attendant, elle manda à M. le maréchal de Villars que, pouvant prendre un milieu entre l'inaction et une bataille dans laquelle on risquerait tout, il pouvait faire attaquer par quelques détachements les lignes que les ennemis occupaient depuis l'Escaut jusqu'à la Scarpe; elle jugeait que, sans commettre l'armée, cette entreprise pouvait produire de grands effets; elle lui fit part ensuite de ses idées sur ce qu'il y aurait à faire, suivant les mouvements ultérieurs des ennemis: c'était d'entreprendre le siége de Douai, si les ennemis se portaient à Maubeuge pour l'assiéger, et de laisser sous Landrecies un détachement, qui serait également à portée de couvrir le Soissonnais, et, en cas de besoin, de rejoindre l'armée; de hasarder une bataille, s'ils marchaient à Landrecies, plutôt que de laisser prendre cette place, qui leur donnerait une entrée dans le royaume; mais de se préparer d'avance les moyens de marcher à son secours, sans abandonner Arras ni Cambrai.

Ces différents motifs n'avaient point échappé à M. le maréchal de Villars, mais il avait aperçu en même temps les difficultés dont ils étaient susceptibles, et, ne croyant pas devoir s'en tenir à ses propres idées, il prit l'avis de M. le maréchal de Montesquiou et des officiers généraux les plus expérimentés. Tous convinrent unanimement que le premier projet de la cour d'attaquer les lignes des ennemis était impraticable en ce que, d'entreprendre sur des détachements soutenus par toute

la droite d'une armée, c'était exposer à une perte certaine toutes les troupes qu'on y emploierait.

Le second projet, tendant à faire le siége de Douai si les ennemis marchaient à Maubeuge, fut aussi regardé comme sujet à de grands inconvénients, parce que du moment où le roi aurait donné ses ordres, un mois serait à peine suffisant pour faire les préparatifs nécessaires, et qu'avant qu'on se rendît maître de la place, Maubeuge pourrait être au pouvoir des ennemis; qu'alors il faudrait abandonner le siége, pour les empêcher d'en faire un nouveau. Chacun jugea plus convenable d'assiéger Bouchain; on regardait cette opération comme devant être de peu de durée, et la prise de cette place comme un moyen de mettre l'armée à portée de donner la main à Landrecies et à Guise, et de couvrir Arras et Cambrai.

Quant au troisième projet, qui était de marcher au secours de Landrecies si les ennemis s'attachaient à cette place, les sentiments furent partagés. M. le maréchal de Villars persistait dans l'idée de passer l'Escaut pour s'approcher de la Selle et essayer d'abord d'attirer les ennemis à un combat entre ces deux rivières; et, si on ne pouvait les engager à passer la Selle devant l'armée du roi, de s'avancer vers l'Oise, tourner ensuite Guise par la droite de la Sambre, et chercher à tomber sur l'armée du siége. M. le maréchal de Villars ne prétendait cependant pas que cette manœuvre assurât le salut de Landrecies, parce que les ennemis, couverts par la Selle et par les bois qui étaient entre la source de cette rivière et la Sambre, n'étant pas accessibles dans cette partie, le chemin qu'il y avait à faire pour aller les chercher sur la droite de la Sambre exigeait de si longues marches, et le pays était si serré, qu'ils auraient le temps de faire des dispositions et même d'aller se placer devant Cambrai; mais dans l'opinion où il était qu'ils préféreraient une

bataille à un siége, il persistait à penser que le meilleur parti était de la leur présenter entre l'Escaut et la Selle, et que si cette démarche audacieuse ne réussissait pas, on pourrait trouver sur la haute Sambre des occasions plus favorables.

M. le maréchal de Montesquiou et le reste du conseil trouvèrent que la marche vers la Selle ne servirait à rien, ni pour déplacer les ennemis, ni pour secourir Landrecies; et que celle qui menait par les derrières de Guise laissait trop à découvert Arras et Cambrai. Leur avis fut de porter la droite de l'armée jusqu'à l'Oise, sa gauche au bois de Bohain, et de faire sur les derrières, depuis ce bois jusqu'à l'Oise, une ligne qui donnât au moins les moyens de protéger Guise et le Soissonnais, et la facilité de retourner vers Cambrai, si les ennemis portaient leurs vues sur cette place.

La cour n'adopta point ce dernier projet, parce qu'elle pensa que ce serait laisser aux ennemis la liberté de faire le siége de Landrecies, et qu'il serait humiliant de faire une démarche qui annonçât des craintes pour Guise. On n'approuva pas non plus à Versailles la marche qu'on proposait de faire par les derrières de cette dernière place, pour se porter dans le pays à la droite de la Sambre, parce que ce serait donner aux ennemis et le temps de se retrancher dans le camp qu'ils pouvaient prendre, et la facilité de se jeter sur Arras ou Cambrai. Elle se décida pour la marche vers la Selle, comme le parti le meilleur et le plus audacieux; mais, prévoyant que peut-être ce mouvement ne suffirait pas pour attirer les ennemis à un combat de ce côté-là, et le roi voulant néanmoins qu'on sauvât Landrecies, sa majesté fit connaître que son intention était qu'aussitôt qu'on les verrait déterminés à rester derrière la Selle, on remontât cette rivière pour chercher un passage entre sa source et la Sambre, et qu'on marchât à eux dans le moment où ils vien-

draient se poster devant la place. On peut voir à ce sujet la lettre que M. Voysin écrivit, le 6, à M. le maréchal de Villars.

Sa majesté s'était d'autant plus volontiers décidée pour une bataille, qu'elle ne craignait plus que l'armée des ennemis fût supérieure à la sienne, ni qu'ils fussent soutenus par les Anglais. Elle venait de recevoir les réponses de la reine d'Angleterre, qui persistait dans la résolution non-seulement de retirer ses troupes, mais encore de faire sa paix particulière; et elle paraissait espérer que quelques-uns des princes alliés dont elle payait les troupes suivraient son exemple. Pour les y engager, elle avait déjà déclaré aux ministres qu'ils avaient à Londres qu'elle était convenue d'un armistice avec le roi, et que, s'ils refusaient d'y accéder, elle cesserait aussitôt de payer leurs troupes et de leur donner des subsides. Elle avait chargé lord Stafford, l'un de ses plénipotentiaires au congrès d'Utrecht, de se rendre à l'armée du duc d'Ormond, et de faire, conjointement avec lui, la même déclaration aux généraux commandant les troupes de ces princes.

Dans le cas de refus de leur part, l'armée du prince Eugène ne se serait trouvée affaiblie que de vingt bataillons et de vingt escadrons, mais c'étaient ses meilleures troupes, et le roi jugeant que, si une fois la reine d'Angleterre retirait les subsides et la solde des autres troupes qu'elle payait, les Hollandais, sur qui tomberait tout le poids de la guerre, ne seraient pas longtemps en état de la soutenir, sa majesté pensa que, dans la nécessité où elle était elle-même de chercher à terminer la guerre, elle ne pouvait rien faire de plus avantageux que de faire la paix avec celle des puissances alliées contre elle qui avait le plus de moyens de continuer la guerre, et qui la première avait pris la résolution de se séparer de la ligue. La suspension d'armes avec l'Angleterre devait être générale, tant sur mer

que sur terre, et partout où la nation avait des vaisseaux et des troupes.

Le roi espérait que la séparation des troupes anglaises ferait impression sur les autres puissances lorsqu'elles se verraient ainsi abandonnées par celle avec laquelle elles étaient le plus intimement liées, surtout le Portugal, la Catalogne et la Savoie, peut-être aussi l'Allemagne. Il présumait du moins que, si le prince Eugène et les Hollandais continuaient la campagne, ce ne pouvait être de leur part qu'un dernier effort qui n'aurait pas de suite; et que, quand on les verrait hors d'état de prolonger la guerre, il y aurait moins de risques à prendre un parti, soit de hasarder une bataille, si on y était forcé par eux, soit de les laisser se détruire eux-mêmes devant quelque place, pourvu qu'elle ne leur donnât point une entrée dans le royaume.

Toutes ces considérations l'emportèrent sur les motifs qui avaient d'abord empêché le roi d'accepter la suspension d'armes avec les Anglais sans être assuré que les troupes à leur solde y seraient comprises. Sa majesté se détermina à y souscrire, au hasard de voir ces troupes continuer à lui faire la guerre, et sans avoir égard à ce qu'il lui en coûtait pour livrer Dunkerque aux Anglais; elle donna en conséquence ses ordres à M. le comte de Lomont qui y commandait, et M. le maréchal de Villars les communiqua au duc d'Ormond, qui devait faire prendre possession de la ville et de la citadelle le même jour que l'armistice serait publié.

Comme la cour prévit que le prince Eugène ne pourrait voir qu'avec peine l'intelligence qui régnait entre la France et l'Angleterre, elle craignit qu'il ne cherchât à se venger sur le Soissonnais et la Champagne, et qu'il n'y fît de nouvelles incursions; c'est pourquoi elle manda à M. le maréchal de Vil-

lars de prendre de nouvelles précautions pour garantir ces provinces, et de tenir sous Guise et sous Saint-Quentin des corps de cavalerie qui pussent remplir cet objet, et rejoindre l'armée si on en venait à une bataille.

M. de Coigny était déjà à Ribemont, où il était resté avec vingt-neuf escadrons du détachement qui avait poursuivi le comte de Grovestein; on fit, le 7, marcher de ce côté-là un renfort de sept escadrons aux ordres de M. de Saint-Fremont, et toutes ces troupes, au nombre de trente-six escadrons, formèrent différents camps entre Guise et Saint-Quentin, ce qui parut devoir mettre en sûreté tout le pays à la droite de l'armée.

Celui de la gauche était couvert par la réserve de M. le comte de Broglie placée sur la Censée, du côté de l'Écluse; il veillait aux mouvements que les ennemis pouvaient faire entre cette rivière, la Scarpe et l'Escaut; et pour les resserrer dans leurs subsistances, il allait souvent fourrager les plaines de Douai. Sur l'avis qu'il eut que M. de Saint-Amour, brigadier et colonel des cuirassiers de l'Empereur, et M. de Spleny, colonel de hussards, avaient été détachés de l'armée ennemie avec huit cents chevaux vers Vitry sur la Scarpe pour inquiéter ses fourrages, il marcha le 7 avec douze cents cavaliers ou dragons comme pour en faire un. La plus grande partie de son détachement porta des faux; le reste s'avança à la gauche de la Scarpe, entre Esquerchin et Montauban, comme pour faire l'enceinte, et on débanda les valets. Les ennemis prirent le change; et, s'avançant par Willerval divisés en seize troupes, ils marchèrent légèrement pour tourner les fourrageurs. A leur approche, M. le comte de Broglie rassembla ses troupes, marcha à eux et les attaqua avec tant de vivacité et de succès qu'ils furent presque tous défaits. Ils eurent plus de deux

cents hommes tués. On fit prisonniers M. de Saint-Amour, quatorze officiers de divers grades et quatre cents cavaliers. On enleva autant de chevaux, et, de tout ce détachement, il ne se sauva que deux cents hussards; il n'y eut du côté de M. de Broglie que quatre officiers blessés et quinze cavaliers tués ou blessés.

Peu de jours après, M. le prince de Tingry, qui commandait à Valenciennes, eut aussi une affaire heureuse. Le comte d'Albemarle, qui commandait les troupes que les ennemis avaient entre l'Escaut et la Scarpe, ayant fait occuper, pendant la nuit du 9 au 10, le village d'Anzin par trois à quatre mille hommes, pour contenir la garnison de cette place et couvrir un fourrage, M. le prince de Tingry fit sortir, sous les ordres de M. le comte de Laval, brigadier, tous les grenadiers et cent hommes de chacun des dix-huit bataillons qui composaient la garnison. Ces troupes marchèrent diligemment à Anzin, et trouvèrent le village barricadé de tous côtés avec des bois et des voitures; mais elles l'attaquèrent avec une telle vigueur, que malgré une résistance de plus d'une demi-heure elles l'emportèrent. Les ennemis perdirent deux cents hommes, tués ou blessés; on ne put les poursuivre ni troubler le fourrage, parce qu'ils étaient soutenus par des forces trop supérieures; M. de Laval n'eut que quarante soldats tués ou blessés.

Ces petits succès donnèrent de l'audace aux troupes, et chacun aspirait au moment de faire de plus grandes entreprises. La cour, de son côté, s'occupait d'objets plus importants; et M. le maréchal de Villars reçut le 12 une lettre du roi par laquelle sa majesté lui expliquait ses intentions sur l'exécution de la suspension d'armes et sur la conduite qu'il avait à tenir à l'égard du prince Eugène. Sa majesté voulait premièrement qu'aussitôt qu'il serait convenu avec le duc

d'Ormond du jour où l'armistice serait publié, il en donnât avis à M. le comte de Lomont, qui avait ordre de remettre le même jour Dunkerque aux troupes qu'on embarquait en Angleterre pour en venir prendre possession; en second lieu, que, si le prince Eugène faisait le siége de Maubeuge, il entreprît celui de Bouchain, qu'il paraissait préférer lui-même à celui de Douai, et qu'il commençât, sans perdre de temps, les préparatifs nécessaires; troisièmement, que, si le prince Eugène attaquait Landrecies, il allât l'attaquer entre la source de la Selle et de la Sambre, même quand il serait soutenu par les Anglais, si l'armistice n'était pas encore réglé.

Ce fut dans ces circonstances, c'est-à-dire le 12, que lord Stafford arriva à l'armée du duc d'Ormond avec les nouvelles instructions de la reine d'Angleterre sur la suspension d'armes et l'ordre de la publier lorsqu'on serait assuré que tout était prêt pour la remise de Dunkerque. Le duc d'Ormond écrivit le lendemain à M. le maréchal de Villars pour lui en donner avis, et l'engager à envoyer aussitôt un courrier à M. le comte de Lomont, afin que l'évacuation de Dunkerque et la publication de l'armistice pussent se faire trois ou quatre jours après.

En attendant, le général anglais et lord Stafford allèrent, le 15, prévenir de leur commission le prince Eugène, le comte de Tilly et les députés des États généraux. Ils leur déclarèrent que s'ils faisaient quelque nouvelle entreprise, ils ne devaient plus compter sur aucun secours de l'armée de la reine d'Angleterre. Ils annoncèrent ensuite aux généraux des troupes à la solde de cette princesse qu'elle ne doutait point qu'ils ne suivissent les Anglais; mais que, s'ils s'y refusaient, leurs souverains et leurs troupes n'auraient plus ni subsides ni paye. Les réponses furent remises au lendemain 16.

Ce jour même, le prince Eugène, avant de s'expliquer, décampa de Verchin, passa l'Écaillon, et, après avoir été joint par les troupes qui avaient fait le siége du Quesnoy, alla camper, la droite sur l'Escaut au-dessus de Maing, la gauche à Engle-Fontaine, tenant à la forêt de Mormal, l'Écaillon devant lui.

Il fut suivi par les troupes de Brandebourg, de Saxe, de Hanovre et de Wolfenbüttel à la solde de l'Angleterre; et il fit savoir au duc d'Ormond que, puisque la reine sa maîtresse n'avait plus besoin de ces troupes, il prétendait les retenir, et qu'elles seraient payées par l'Empereur et par la Hollande. Il ne resta avec les Anglais qu'un bataillon et quatre escadrons des troupes de Holstein-Gottorp, et deux escadrons de Waleff.

Le 17, ces troupes et les Anglais levèrent leur camp de Cateau-Cambresis, et allèrent à Avesnes-le-Sec, entre la Selle et l'Escaut. Aussitôt qu'elles y furent arrivées, le duc d'Ormond fit publier une suspension d'armes pour deux mois entre les Anglais et les Français. M. le maréchal de Villars la publia en même temps à la tête de l'armée. Le duc d'Ormond alla le même jour en faire part au prince Eugène et aux députés des États généraux, et fit dire aux généraux des troupes auxiliaires qui l'avaient quitté que si elles revenaient à son camp, elles participeraient avec les Anglais à la suspension d'armes; mais cette démarche fut inutile.

Le lendemain 18, il passa l'Escaut au-dessus de Bouchain, la Censée au Bac-Abencheul, la Scarpe à Pont-à-Raches, et campa entre ce lieu et Flines. Sur les difficultés que firent les Hollandais de le laisser passer dans les places qu'ils occupaient, il prit, les jours suivants, son chemin entre la Lys et l'Escaut, et arriva le 23 à Gand; il en fit sortir deux régiments suisses à la solde des États généraux, mit une garnison dans la ville,

augmenta celle du château, où il y avait déjà un détachement d'Anglais, envoya occuper Bruges et fit camper le reste de ses troupes le long du canal de Gand à Ostende.

Pendant ce temps, une flotte de quinze vaisseaux de guerre et de seize bâtiments de transport passaient la mer. Ils arrivèrent le 19 à la rade de Dunkerque et débarquèrent environ trois mille hommes aux ordres de M. Hill. M. le comte de Lomont lui remit aussitôt la place, et se retira à Bergues-Saint-Vinox avec sa garnison composée de quatre bataillons; le lendemain, il en envoya deux à Ypres et les deux autres à Saint-Omer pour y remplacer le même nombre de bataillons qui avaient ordre de joindre l'armée.

Les galères du roi restèrent dans le port de Dunkerque et les magistrats continuèrent dans la ville leurs fonctions ordinaires; M. Leblanc, intendant, y demeura aussi pour exercer la police; et tout se passa entre les Français et les Anglais avec des démonstrations de confiance, d'amitié et d'une parfaite réconciliation.

On avait espéré qu'après la retraite des troupes anglaises le prince Eugène ne penserait plus à de nouvelles entreprises, et que, quoique le poste qu'il avait pris le 16 derrière l'Écaillon l'eût mis également à portée de Valenciennes, de Maubeuge et de Landrecies, il hésiterait à attaquer quelqu'une de ces places devant l'armée du roi, qui se trouvait égale à la sienne. Mais ce prince, enflé des succès qu'il avait eus depuis quelques années, et de la conquête du Quesnoy, qu'il venait de réduire en peu de jours, se flatta de pouvoir faire avec la même facilité un nouveau siége, et que M. le maréchal de Villars, dans la crainte qu'un événement désavantageux ne rompît les négociations de paix, ne chercherait pas à s'y opposer; il se persuada même que si, par une nouvelle conquête, il pouvait

s'ouvrir l'entrée du royaume, ce serait un moyen assuré de prolonger la guerre, et de la faire avec succès sans le secours des troupes de la reine d'Angleterre, peut-être même d'engager cette princesse à rompre la suspension d'armes qu'elle venait de faire avec la France.

D'après ces idées, il porta ses vues sur Landrecies comme la place la plus propre à remplir ses desseins; et le 17, pendant qu'on publiait l'armistice entre les Français et les Anglais, elle fut investie par trente bataillons et quarante escadrons des troupes qui avaient été à la solde de l'Angleterre; et afin de se les attacher davantage, il donna le commandement du siége au prince d'Anhalt-Dessau, général des troupes de Brandebourg, qui eut ordre de faire travailler sans perdre de temps aux lignes de circonvallation.

L'armée d'observation resta derrière l'Écaillon, la droite entre Thiant et Maing, près de l'Escaut, la gauche à Preux-au-Sart vers la Sambre, le quartier du prince Eugène à Querenaing et celui du comte de Tilly à Sepmeries.

Pour couvrir la gauche et soutenir les troupes du siége, le prince Eugène fit faire une ligne depuis la source de l'Écaillon jusqu'à la Sambre près de Landrecies, et il y envoya douze bataillons aux ordres du général Fagel; et, afin d'assurer également sa droite et sa communication avec les lignes de Denain, il fit achever un retranchement qu'on avait commencé depuis Thiant jusqu'à Denain, et il y mit sept bataillons aux ordres du prince de Holstein-Beck. Le comte d'Albemarle resta au camp retranché de Denain avec dix bataillons et seize escadrons. On continua d'occuper par des postes Mortagne, Saint-Amand et l'abbaye d'Hasnon, où se terminait l'ancienne ligne de Denain. Il y avait aussi à Marchiennes un corps de troupes, tant pour protéger la navigation de la Scarpe que pour garder

la communication de cette rivière à l'Escaut, laquelle se faisait à couvert d'une double ligne pratiquée depuis Beaurepaire près de Marchiennes jusqu'à Denain et qui, d'un côté, la mettait à l'abri des insultes de la garnison de Valenciennes, et de l'autre la garantissait des attaques qu'on aurait pu faire par la Censée. De Denain la communication suivait le retranchement de Thiant et de là l'Écaillon jusqu'au Quesnoy, où l'on fit un nouveau dépôt pour le siége de Landrecies.

Telles étaient les dispositions des ennemis, de la Scarpe à la Sambre, c'est-à-dire dans une étendue de neuf lieues, lorsque M. le maréchal de Villars, informé de l'investissement de Landrecies, se détermina à rassembler ses troupes et à tenter le secours de cette place. Dès le 18, il rappela les trente-six escadrons qu'il avait envoyés entre Guise et Saint-Quentin, et se fit joindre par la réserve de M. le comte de Broglie et par les autres troupes qui étaient sur la Censée. Son dessein était de marcher droit au prince Eugène, et le roi qui, précédemment, avait pensé que, attendu l'éloignement où était Landrecies de toutes les places d'où les ennemis pouvaient tirer leurs subsistances et leurs munitions, il eût mieux valu chercher à interrompre les communications en attaquant la ligne de Marchiennes, laissa à M. le maréchal, par sa lettre du 17, la liberté de combattre les ennemis par les endroits qu'il jugerait les plus accessibles, et qui le conduiraient le plus sûrement à les empêcher de faire le siége de Landrecies.

M. le maréchal assembla le même jour, 18, les officiers généraux et leur fit part des dernières volontés de sa majesté, qui firent cesser l'éloignement que la plupart d'entre eux, croyant la paix faite, avaient témoigné jusqu'alors pour une bataille; c'était sur la Selle que M. le maréchal désirait de pouvoir combattre les ennemis, et, en conséquence, il proposa d'aller

mettre sa droite au Cateau-Cambresis, sa gauche à Haspres; mais le conseil de guerre ne fut point de cet avis, et revint à la proposition, qui avait été faite quelques jours auparavant, de passer l'Escaut entre Crèvecœur et le Catelet, et de marcher vers les sources de la Selle, et de là à la Sambre sur Catillon, ou tout au moins sur l'abbaye de Fesmy, afin de reconnaître quel serait le meilleur parti à prendre. Ce projet fut si fortement appuyé par MM. d'Albergotti et de Geoffreville que M. le maréchal de Montesquiou et tous les autres officiers généraux y donnèrent leur approbation. M. le maréchal de Villars se rendit à leur avis, et le 19, l'armée décampa de Noyelles, passa l'Escaut entre Crèvecœur et le Catelet, et campa sur quatre lignes, la droite au bois de Beaurevoir, la gauche à celui de Vaucelles; on laissa sous le Catelet les gros bagages et ceux des menus équipages dont on pouvait se passer.

Le 20 au matin, l'armée se remit en marche, s'avança vers la tête de la Selle et campa sur deux lignes, la droite à Molain, la gauche à Neuvilly, le quartier général au Cateau-Cambrésis, la haute Selle devant le camp. Les troupes témoignèrent pendant cette marche un grand désir d'en venir aux mains avec les ennemis.

Le prince Eugène, ne doutant plus qu'on ne voulût secourir Landrecies, fit un mouvement pour se rapprocher de cette place. Il remonta l'Écaillon, et campa, la droite à Bermerain sous le Quesnoy, la gauche près de Landrecies, le quartier général à Vaudegies-au-Bois, la forêt de Mormal derrière la ligne. Il fit en même temps perfectionner le retranchement qu'on avait fait depuis la source de l'Écaillon jusqu'à la Sambre, et on le garnit de canons. Les troupes du siége travaillèrent aussi avec toute la diligence possible aux lignes de circonvallation; celles qui étaient à la droite de la Sambre campaient depuis

Maroilles jusqu'au moulin d'Ors, où était leur pont, et à la gauche de cette rivière leur camp s'étendait depuis ce pont jusqu'à la hauteur de la forêt de Mormal.

MM. les maréchaux de Villars et de Montesquiou et plusieurs officiers généraux allèrent, le même jour après midi, reconnaître la position des ennemis à la gauche de la Sambre; ils les trouvèrent placés dans les bois qui joignaient Landrecies, et qu'il fallait percer pour les attaquer. La nature du pays ayant fait juger l'attaque impraticable, M. le maréchal de Villars écrivit sur-le-champ (le 20) au roi, pour lui en rendre compte et assurer sa majesté que si on voulait engager une action, ce ne pouvait être qu'en passant la Sambre, et qu'alors, non-seulement on trouverait un pays difficile et fort coupé, mais aussi qu'on aurait affaire à l'armée entière des ennemis, et que, si elle se plaçait la droite à la Sambre, la gauche derrière le ruisseau de Prisches, on ne pourrait l'attaquer qu'avec désavantage; en conséquence, M. le maréchal, jugeant ne devoir point se commettre à un combat général sans l'agrément de sa majesté, lui demanda de nouveau ses ordres, résolu cependant d'aller faire le lendemain de nouvelles reconnaissances, et d'attaquer si on y trouvait plus de facilité.

Le roi ne voulut point qu'on entreprît des choses impossibles, mais que l'on tentât tous les moyens praticables pour secourir Landrecies; et craignant seulement que M. le maréchal de Villars ne différât trop d'agir de quelque manière que ce fût, et que les ennemis ne profitassent de ce retardement, il lui répondit dès le 21, pour lui expliquer de nouveau ses intentions sur la nécessité de secourir la place et sur la liberté que sa majesté lui laissait d'employer, pour y parvenir, les moyens qu'il jugerait les plus praticables.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. De Fontainebleau, le 21 juillet 1712[1].

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite d'hier au soir, par laquelle vous marquez que la nature du terrain que vous avez été reconnaître ne vous permet pas d'attaquer les ennemis en deçà de la Sambre, et qu'en passant cette rivière avec mon armée entière, vous vous trouverez dans la nécessité d'engager une action générale, que le comte de Coigny vous a dit ne pouvoir être donnée qu'avec désavantage par la nature du lieu; et vous demandez mes ordres. Je ne crois pas pouvoir mieux m'expliquer que j'ai fait par mes lettres précédentes. Mon intention n'est pas de vous engager à faire ce qui est impossible; mais, pour tout ce qu'il est possible d'entreprendre pour secourir Landrecies et empêcher que les ennemis ne se rendent maîtres de cette place, vous devez le faire; votre lettre n'explique point en quoi consiste le désavantage qui peut se trouver en attaquant les ennemis entre la Sambre et le ruisseau de Prisches. Je suis persuadé que les ennemis ne manqueront pas de profiter du temps que vous leur donnez, et la chose demande une détermination plus prompte. Vous pourriez également prendre votre parti sur mes précédentes lettres, que je ne fais que vous confirmer par celle-ci, sans demander de nouveaux ordres. Je suis persuadé que vous n'omettrez rien dans toutes les meilleures dispositions qui peuvent se prendre pour le succès d'une chose aussi importante. Vous ne m'avez point mandé si toute l'armée des ennemis s'était rassemblée. Le sieur de Tingry pourrait profiter de ce temps pour attaquer les postes de communication des ennemis du côté de Marchiennes, qui seront apparemment bien dégarnis. Le marquis de Saint-Fremont pourrait aussi faire paraître quelques détachements pour le côté de Maubeuge pour donner de l'inquiétude aux ennemis dans le temps que vous voudrez les attaquer; enfin, c'est à vous à déterminer et le temps et le lieu de l'action, et à prendre tous les meilleurs arrangements pour y réussir.

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2422, 1re partie, 1re section, n° 20.

La nouvelle reconnaissance que M. le maréchal fit faire par MM. d'Albergotti, de Geoffreville et de Coigny à la droite de la Sambre, laissa entrevoir des facilités; et ces généraux, trouvant moins d'obstacles qu'on ne l'avait imaginé, jugèrent qu'on pourrait y donner une bataille à avantage égal.

Cependant, avant de se livrer à une entreprise de cette importance, et peut-être hardie, M. le maréchal, pressé par M. de Montesquiou, revint à l'idée d'attaquer le camp de Denain, projet que la cour avait eu plusieurs fois en vue avant de s'être déterminée à risquer une affaire générale, et dont MM. les maréchaux avaient jugé alors l'exécution impraticable, parce que l'armée ennemie appuyant sa droite à l'Escaut, elle était à portée de soutenir ce poste; mais depuis que le prince Eugène s'était approché du Quesnoy et de Landrecies, le camp de Denain se trouvant pour ainsi dire abandonné à ses propres forces, M. le maréchal de Villars, autant pour ne point engager une affaire générale qu'il ne voulait risquer qu'à la dernière extrémité, que pour profiter de ces heureuses circonstances, résolut de faire marcher à Denain trente bataillons et trente escadrons sous les ordres de MM. de Vieuxpont et de Broglie, et de faire avec l'armée toutes les démonstrations qui pourraient donner à M. le prince Eugène des jalousies pour le côté de la Sambre, sans cependant abandonner l'idée d'une attaque générale dans cette partie, si celle de Denain ne réussissait pas.

Mais ce projet s'évanouit presque aussitôt qu'il fut formé; M. le prince de Tingry, qui commandait à Valenciennes, et qui devait contribuer à l'opération avec une partie des troupes de sa nombreuse garnison, ayant mandé, le 22, que les ennemis étaient revenus la veille dans leur ancien camp de Quérénaing, et qu'il n'était resté qu'un détachement du côté de

Catillon, M. le maréchal de Villars se détermina à marcher à la Sambre, et, le 22 après midi, l'armée passa la Selle et alla camper sur quatre lignes, dont deux d'infanterie et deux de cavalerie, la droite et le quartier général à Mazinghien sur la Sambre, la gauche à Cateau-Cambresis, où resta M. le comte de Broglie avec la réserve. On devait attendre dans cette position que les ponts sur la Sambre fussent faits, pour passer cette rivière.

Les nouvelles qu'on eut alors des ennemis annoncèrent qu'aussitôt que le prince Eugène avait été informé du mouvement de l'armée du roi, il avait mis la sienne en bataille et renvoyé ses équipages à Marchiennes; que les députés des États généraux et le comte de Tilly voulaient qu'on repassât l'Escaut, où l'on allait faire de nouveaux ponts près de Denain; mais que le prince Eugène s'opposait à ce mouvement, et que, résolu de soutenir le projet du siége de Landrecies, il avait fait marcher à sa gauche six régiments de dragons, pour reconnaître la marche de l'armée du roi et s'approcher du camp d'investissement; les mêmes nouvelles assuraient que personne dans l'armée des alliés ne voulait combattre; que si on l'attaquait avant le 23, elle courrait de grands risques, mais qu'à cette époque les retranchements, auxquels le prince Eugène faisait travailler avec la plus grande activité, seraient dans leur état de perfection.

La cour ignorait ces détails et le mouvement que venait de faire M. le maréchal de Villars, lorsqu'elle reçut la lettre de ce général, du 22, qui l'instruisait de son projet sur Denain; mais on n'avait que trop prévu à Versailles que ces irrésolutions deviendraient aussi nuisibles au grand objet que l'attaque de Denain pourrait être utile dans les circonstances où il se trouvait. Il paraît même, par la lettre que M. Voysin lui écrivit

le 23, que le roi fut peu satisfait de sa conduite et du peu de diligence qu'il avait apporté à l'exécution des ordres précis que sa majesté lui avait donnés plusieurs fois.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars.

De Fontainebleau, le 23 juillet 1712[1].

J'ai rendu compte au roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de ce mois. Je crois ne pouvoir me dispenser de vous dire, comme votre serviteur et de vos amis, que la première réflexion que le roi a faite sur cette lettre a été que vous vous trouviez en état de prendre un grand avantage sur les ennemis en cherchant à les attaquer et à les combattre de l'autre côté de la Sambre. Vous convenez que M. le marquis de Coigny et M. de Geoffreville ont trouvé que, par la disposition du terrain, il y avait assez d'égalité pour le combat entre les deux armées; et vous devez être fort supérieur en nombre de troupes, puisque celles des ennemis ne sont point rassemblées. Vous songez à faire attaquer le camp de Denain; il faut nécessairement que le prince Eugène y ait laissé un nombre de bataillons assez considérable; il y en a encore à Marchiennes, et ces bataillons, dispersés dans l'étendue de sept lieues, ne sont point à portée de joindre l'armée que vous auriez à combattre. Je souhaite fort que votre dessein sur le camp de Denain réussisse promptement; mais, si cela manquait, vous auriez peut-être grand regret dans la suite d'avoir donné aux ennemis le temps de rassembler toutes leurs troupes, d'établir quelque poste de l'autre côté de la Sambre, où vous croyez pouvoir les attaquer. Le principal objet du roi est d'empêcher qu'ils ne se rendent maîtres de Landrecies, et si vous y réussissiez en attaquant le camp de Denain, vous y aurez honneur, et sa majesté sera très-contente; mais si, après toutes les réflexions que vous faites, Landrecies se trouvait pris, il semble que vous en prenez sur vous l'événement et toutes les suites. Toutes vos lettres sont pleines de réflexions sur le hasard d'une bataille; mais peut-être n'en faites-vous pas assez sur les tristes conséquences de n'en point

[1] Cette lettre se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2422, 2e partie, 2e section, n° 115.

donner et de laisser pénétrer les ennemis jusque dans le royaume, en prenant toutes les places qu'ils veulent attaquer. Il me semble, à vous parler naturellement, qu'après les ordres réitérés de sa majesté, les plus fortes réflexions du général doivent être pour bien faire ses dispositions et profiter des moments. Je crois vous faire plaisir de vous parler avec cette liberté.

Le roi, après avoir entendu la lecture de votre lettre et après avoir fait la réflexion que je viens de vous marquer, m'a dit qu'il attendait votre courrier; ce ne sera pas sans quelque espèce d'inquiétude.

On ne peut disconvenir que la cour ne fût fondée à faire à M. le maréchal de Villars les reproches que contient la lettre de M. Voysin. Le roi ne pouvait voir qu'avec peine que, malgré ses ordres réitérés, il eût attendu aussi longtemps à marcher à la Sambre; et sa majesté avait sujet de regretter qu'au lieu d'attaquer Denain, comme elle l'avait désiré, lorsque l'armée avait passé l'Escaut, il prît, pour faire cette entreprise, le moment où la position des ennemis en rendait le succès trop incertain; mais cette lettre désormais devenait superflue. M. le maréchal de Villars ne pensait plus à Denain, il était déterminé pour le côté de la Sambre; et, quoique informé que le prince Eugène venait de se porter avec toute son armée sur Landrecies, il était résolu de passer la rivière pendant la nuit suivante (du 23 au 24) et d'attaquer à quelque prix que ce fût; c'est ce qu'il manda lui-même le 23 à M. de Saint-Fremont, qui était à Maubeuge, en lui marquant la satisfaction qu'il avait de le savoir dans cette place, si les ennemis venaient à en faire le siége, et le regret de ne l'avoir point auprès de lui dans le moment d'un combat aussi décisif que celui qu'il allait donner.

Mais tout à coup les affaires changèrent de face; le projet

de la Sambre fut abandonné; on reprit celui de Denain pour l'exécuter, non pas avec un détachement, mais avec toute l'armée. Il ne se trouve rien dans les papiers de la guerre qui fasse connaître positivement quel fut le motif d'un changement aussi subit; on a seulement lieu de croire, par ce qui est répandu dans les lettres du roi et de MM. les maréchaux, que l'on rapportera dans la suite au rang des pièces, que ce fut M. le maréchal de Montesquiou qui détermina M. le maréchal de Villars.

Le parti de marcher à Denain ayant été pris, il fallut du secret et de la diligence pour devancer le prince Eugène; il fallait aussi lui donner des jalousies du côté de Landrecies pour l'y retenir le plus longtemps qu'il serait possible; pour remplir ces différents objets, M. le maréchal de Villars ordonna que l'on fît des patrouilles le long de la Selle, afin d'empêcher toute communication avec l'armée des ennemis, et il régla que ses troupes ne marcheraient qu'à l'entrée de la nuit, et successivement par divisions. Quant à la diversion du côté de la Sambre, M. le maréchal de Villars ordonna que, pendant toute la nuit, on travaillât à couvrir cette rivière de ponts, et que le corps détaché à Fesmy sous les ordres de M. de Coigny fît des démonstrations capables de donner à croire au prince Eugène que c'était dans cette partie qu'il allait être attaqué; et, pendant la journée du 23, un gros détachement passa la Sambre pour aller reconnaître un champ de bataille à la rive droite de cette rivière[1].

[1] Suivant une lettre de M. le comte de Broglie, il paraît qu'on trouva de l'autre côté de la Sambre une plaine étendue, dont M. le prince Eugène aurait eu peine à défendre l'entrée, même en se portant sur les hauteurs de Fesmy, parce qu'il aurait été possible de marcher par notre gauche et d'aller attaquer Ors. Les ennemis y avaient fait des retranchements; mais, si on en croit M. de Broglie, M. le prince Eugène n'aurait pu les défendre, parce qu'ils étaient, de même que les lignes de circonvallation, si rapprochés de

Le 23 au soir, M. de Vieuxpont, avec trente bataillons, quelques pièces de canon et les pontons, se mit en marche pour jeter des ponts entre Bouchain et Denain. M. le comte de Broglie eut ordre de le joindre avec quarante escadrons de sa réserve campée à Cateau-Cambrésis; M. d'Albergotti suivit à l'entrée de la nuit avec vingt bataillons et quelques escadrons. A la retraite, le reste de l'armée se mit en marche par sa gauche; M. de Coigny en fit l'arrière-garde avec son corps détaché. D'un autre côté, M. le prince de Tingry, qui était à Valenciennes avec une nombreuse garnison, eut ordre de sortir avec quinze bataillons et les dragons qui en faisaient partie pour s'avancer sur Denain, sans cependant se commettre avant qu'il eût reçu de nouveaux ordres.

L'armée marcha toute la nuit, non sans quelque murmure de la part des troupes qui, ayant espéré qu'on allait les mener au combat du côté de la Sambre, regardèrent comme une marche rétrograde le mouvement qu'on leur faisait faire. M. de Vieuxpont arriva le 24 de grand matin sur le bord de l'Escaut, et jeta des ponts près du moulin de Neuville, sans aucune opposition de la part du comte d'Albemarle. M. le comte de Broglie le joignit avec sa cavalerie, passa le premier l'Escaut, et, laissant Lourches et Denain à sa droite, se porta vers le village d'Escaudin, d'où il marcha à la communication de Marchiennes; il la trouva dégarnie de troupes et y entra sans obstacle. Un grand convoi de pain, venant de Marchiennes, suivait cette communication pour aller à Denain et ensuite à l'armée du prince Eugène. M. de Broglie tomba sur son es-

Landrecies et si resserrés, que ses troupes n'auraient pu s'y mettre en bataille sans être exposées à tout le feu de la place. Il est vrai que les ennemis avaient fait rompre, dans cette partie, le pont de Catillon; mais la Sambre était si peu large et ses bords étaient tellement garnis de bois qu'on aurait eu beaucoup de facilité pour y pratiquer des passages.

corte, composée de mille hommes, et s'empara du convoi. Pendant ce temps, l'infanterie passait l'Escaut et se dirigeait sur les retranchements de Denain. Le comte d'Albemarle, qui ne fut averti qu'à sept heures du matin de la marche des troupes du roi, garnit ces retranchements avec les dix bataillons qu'il avait à son camp soutenus de seize escadrons. Le prince Eugène, trompé par les démonstrations qui s'étaient faites sur la Sambre, n'ayant de même été instruit que le 24 au matin de ce qui se passait sur l'Escaut, n'y arriva qu'à dix heures; et après avoir visité les retranchements de Denain, qu'il trouva en bon état, il en retira la cavalerie et y fit passer sept bataillons qui étaient dans celui de Thiant, de sorte que M. d'Albemarle eut alors dix-sept bataillons à ses ordres. M. le prince Eugène, après avoir fait cette disposition, retourna au-devant de son armée qu'il avait mise en marche aussitôt qu'il avait eu nouvelle de celle de M. le maréchal de Villars; mais ce fut en vain qu'il chercha à accélérer l'arrivée de ses troupes sur l'Escaut. MM. les maréchaux de Villars et de Montesquiou n'attendirent point que toute l'armée du roi eût passé la rivière. Quoiqu'à midi ils n'eussent encore que les troupes de la gauche, ils marchèrent aux retranchements; ils se chargèrent de la droite; M. d'Albergotti fut chargé de la gauche; M. le comte de Broglie occupait déjà, comme on l'a dit, la communication de Denain à Marchiennes, et M. le prince de Tingry paraissait déjà dans les plaines entre Denain et Valenciennes.

MM. les maréchaux disposèrent leur infanterie sur plusieurs colonnes de trois bataillons chacune, ayant à leur tête les grenadiers et les piquets. On marcha aux retranchements dans cet ordre le fusil sur le bras; et, malgré la vivacité du feu des ennemis et du canon à cartouches, ils furent emportés dans toute leur étendue. Les ennemis voulurent tenir dans le village et

dans l'abbaye de Denain; mais on les suivit si vivement qu'ils ne purent se rallier. Pendant ce temps, M. le prince de Tingry, qui n'avait pu attaquer de son côté parce que son infanterie était arrivée trop tard, s'empara du pont de Prouvy et contint les troupes de M. le prince Eugène qui venaient pour y passer l'Escaut. Celui de Denain rompit sous les fuyards au moment où ce prince y arrivait à la tête de son armée, ce qui coupa tout passage, et pour le secours qu'il portait à Denain, et pour la retraite des troupes du comte d'Albemarle; tout fut tué, pris ou noyé. Des dix-sept bataillons qui étaient sous ses ordres, il n'échappa, suivant ce que manda M. le maréchal de Villars, que cent hommes. Le comte d'Albemarle fut fait prisonnier, de même que deux lieutenants généraux, deux maréchaux de camp, plus de deux cents officiers de différents grades, et trois mille soldats. On prit plus de vingt drapeaux et on en retira quelques-uns de l'Escaut, où l'on trouva aussi plusieurs pièces de canon.

Les troupes du roi perdirent un colonel, sept capitaines et sept lieutenants tués; trois colonels, cinquante capitaines et cinquante-huit officiers subalternes blessés, huit cent soixante-cinq soldats tués, mille soixante et quinze blessés.

Pendant le combat, l'armée du roi arriva successivement, et, lorsqu'elle eut achevé de passer l'Escaut, M. de Coigny fut détaché avec les vingt-quatre escadrons de dragons qu'il avait avec lui à l'arrière-garde pour aller à Vendhuile, près du Catelet, afin de couvrir le pays et veiller en même temps à la partie de Guise. Toutes les troupes passèrent la nuit sur le champ de bataille sans tendre le camp, qui ne fut établi que le lendemain sur deux lignes, la droite à la Censée, la gauche vers Valenciennes, dépassant la Cense d'Urtebise. M. le prince de Tingry alla camper avec le gros de ses troupes à Wavre-

chain au-dessous de Denain, et plaça cinq bataillons à Prouvy, deux à Trith, et en fit venir vis-à-vis de la Folie, entre Valenciennes et Condé, deux de la garnison de cette dernière place. M. le maréchal de Villars fit commander dans l'Artois et la Picardie quatre mille pionniers qu'il destinait aux travaux qu'il y aurait à faire pour le siége de Douai, si on l'entreprenait, et à raser les lignes de Denain et la communication de Marchiennes[1]. M. le prince Eugène ne put rassembler toutes ses troupes que pendant la nuit qui suivit le combat, et ce ne fut que le 25 qu'il campa son armée sur deux lignes comme celle du roi, la première ayant l'Écaillon devant elle, la seconde faisant face à Valenciennes, et assez éloignée de l'Escaut pour être hors de la portée du canon. Il laissa devant Landrecies M. le prince d'Anhalt, qui continua de tenir cette place investie.

On ne trouve dans les papiers de la guerre aucun détail du combat; le compte n'en fut rendu au roi que verbalement par M. le marquis de Nangis, qui fut dépêché à sa majesté par M. le maréchal de Villars; et les lettres de ce général ne roulent que sur quelques circonstances de l'action et sur la bonne conduite des troupes et des officiers généraux chargés de besogne, tels que MM. d'Albergotti, de Vieuxpont, de Broglie, de Brendlé, de Dreux, de Nangis, d'Isenghien et de Mouchy. Tout ce qu'on vient de rapporter sur l'affaire et les mouvements qui l'ont précédée n'a été recueilli que dans les lettres de différents officiers généraux qui ont eu part au combat; il aurait été à désirer de trouver dans la correspondance de MM. les maréchaux quelques lumières qui eussent fait con-

[1] Les ennemis, ne doutant point du succès du siége de Landrecies, et jugeant s'ouvrir par la conquête de cette place une entrée dans l'intérieur du royaume, avaient nommé cette communication le chemin de Paris.

naître à qui peut être attribué le mérite du projet de l'opération sur Denain, et quels furent les motifs qui firent tout à coup renoncer M. le maréchal de Villars à celle qu'il était à la veille d'exécuter sur la Sambre. On voit bien, par les lettres que ce général écrivit au roi et à M. Voysin le lendemain du combat, qu'il n'avait marché qu'avec répugnance vers cette rivière, ne croyant pas pouvoir y combattre sans s'exposer à perdre l'armée, et qu'il n'avait tant différé à exécuter les ordres réitérés du roi à cet égard que dans l'espérance d'attirer les ennemis dans la plaine de Cambrai; mais on ne trouve aucune trace de ce qui se passa le 23, lorsqu'il prit la résolution de marcher à l'Escaut. On a lieu de croire que ce fut, comme on l'a déjà dit, M. le maréchal de Montesquiou qui non-seulement le détermina à abandonner l'attaque de la Sambre pour aller à Denain, mais aussi que, M. le maréchal de Villars et plusieurs officiers généraux ayant marqué de l'incertitude lorsqu'il fut question de passer l'Escaut, ce fut M. de Montesquiou qui, par sa fermeté, fit cesser les irrésolutions. L'embarras de rendre des faits aussi intéressants pour la gloire de M. le maréchal de Villars fut peut-être le motif qui l'engagea à ne point envoyer de relation de ce qui s'était passé; et on en sera sans doute convaincu par le trait de jalousie qu'il laissa éclater à l'égard de M. de Montesquiou, lorsqu'il vit, par la lettre que le roi lui écrivit le 27, la justice que sa majesté rendait à la part que ce dernier avait eue, non-seulement à l'action, mais aussi au projet. On ne voit point au reste par quelle voie le roi fut instruit de ce fait important, à moins que ce ne soit par M. de Nangis, car la lettre que M. de Montesquiou écrivit à sa majesté le jour même du combat n'eut pour objet que la demande d'un régiment pour son neveu, et ce n'est que par une lettre de lui à M. Voysin, en

date du 29, que l'on peut juger de la part qu'il avait prise au projet par ce qu'il dit de l'opposition qu'il avait rencontrée, non-seulement à la marche vers l'Escaut, mais aussi au passage de cette rivière, et de l'inquiétude dont il avait été agité pendant la marche, par la crainte de se voir responsable de l'événement, si le succès ne répondait pas à ses espérances [1].

Tous ces faits sont trop intéressants pour ne pas les justifier par les lettres originales du roi ou de MM. les maréchaux et des différents officiers généraux qui ont eu une part principale à l'opération. C'est pourquoi on les rapportera au rang des pièces dans l'ordre suivant. Elles donneront aussi des lumières sur les opérations qui suivirent le combat et sur les idées que l'on conçut à la cour de ce qu'il y avait à faire pour profiter des avantages que devait procurer un aussi heureux événement.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de

[1] Plusieurs historiens ont prétendu que ce projet avait été donné par M. Le Fèvre, conseiller au parlement de Douai, qui se trouvait alors à Cambrai. Il paraît même que, par la succession des temps, cette idée s'est accréditée de manière que c'est à lui qu'en est resté le mérite. M. Le Fèvre entretenait effectivement une correspondance avec le ministre de la guerre pour lui donner des nouvelles des ennemis. Il paraît même qu'il osait quelquefois ouvrir son avis sur les opérations des armées; mais on ne trouve dans ses lettres aucune trace du projet sur Denain, tel que M. le maréchal de Villars l'exécuta; on voit seulement dans ses lettres, fort antérieures, qu'il donna avis des dépôts immenses que les ennemis faisaient à Marchiennes, et des avantages qu'on retirerait si on s'emparait de ce poste. On voit de même que, jugeant par la position que les ennemis avaient prise derrière l'Écaillon, que leur projet était de faire le siége de Valenciennes, et non pas celui de Landrecies, il manda, le 17, à M. Voysin, que le moyen de secourir cette place serait de ramener toute l'armée sur l'Escaut, de lui faire passer cette rivière à Neuville et à Lourches, pour aller ensuite attaquer le retranchement que les ennemis avaient entre Denain et Marchiennes, et porter l'armée sur la Cense d'Urtebise. Cette idée seule peut faire connaître que les vues de M. Le Fèvre étaient fort différentes de celles de MM. les maréchaux. D'ailleurs, il est constaté, par une lettre qu'il écrivit le 31 janvier à M. Voysin, que non-seulement il n'avait aucune correspondance avec ces deux généraux, mais même qu'il suppliait le ministre de leur laisser ignorer celle qu'il avait avec lui.

Denain, le 24 juillet, pour annoncer à sa majesté l'heureux succès de l'entreprise sur Denain.

Cette lettre fut remise au roi par M. le marquis de Nangis, chargé de faire à sa majesté les détails de l'action.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Denain, le 25 juillet, contenant quelques détails sur le combat et sur ses suites. Dangers auxquels on aurait exposé l'armée en combattant sur la Sambre.

Lettre de M. de Contades à M. Voysin, du camp de Denain, le 25 juillet; renferme des détails sur l'attaque des retranchements.

Lettres du roi à MM. les maréchaux de Villars et de Montesquiou, de Fontainebleau, le 27 juillet. Sa majesté marque à ces généraux sa satisfaction de leur entreprise et de l'heureux événement du combat; elle fait connaître en même temps à M. le maréchal de Villars ses intentions sur la conduite qu'il doit tenir pour en retirer tous les avantages qu'elle présume devoir en résulter.

Lettres de M. Voysin à M. le maréchal de Villars et à M. le maréchal de Montesquiou, de Fontainebleau, le 27 juillet, sur les mêmes objets.

Extrait de la lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Denain, le 29 juillet, sur l'audace avec laquelle les troupes ont marché aux ennemis. Détails sur quelques circonstances du combat.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp de Denain, le 29 juillet, pour lui marquer sa sensibilité, tant au sujet des reproches que ce ministre lui avait faits précédemment sur ses irrésolutions, qu'à l'égard de ce que contient sa lettre à M. le maréchal de Montesquiou du 25, relativement au projet de l'expédition de Denain.

Extrait de la lettre de M. le maréchal de Montesquiou à M. Voysin, du 29 juillet, sur la fermeté dont il a eu besoin pour décider le passage de l'Escaut et l'attaque.

Extrait de la lettre de M. le maréchal de Montesquiou à M. Voysin, du 5 août, dans laquelle, en se plaignant de n'avoir reçu aucune grâce du roi, il marque que, positivement, c'est lui qui a dirigé l'action de Denain [1].

Après le combat, et aussitôt que l'armée eut été rassemblée, M. le maréchal de Villars fit des dispositions pour s'emparer non-seulement de Marchiennes, où étaient tous les dépôts des ennemis, mais aussi de tous les postes qu'ils avaient sur la Scarpe depuis Douai jusqu'à son embouchure. Les détachements destinés à cette opération se mirent en marche le 25. M. le comte de Broglie avec sa réserve alla investir Marchiennes, et s'empara de trente-trois balandres chargées de munitions de guerre et de vingt pièces de canon; il fit attaquer en même temps l'abbaye d'Anchin, où il prit deux cents hommes. Il occupa ce poste pour masquer Douai. M. d'Albergotti, avec une brigade d'infanterie et quelques pièces de canon, marcha à Saint-Amand et s'en empara le lendemain. Il prit six cents hommes, quatre pièces de canon et quatre balandres chargées de munitions de guerre et de bouche. On s'empara aussi de l'abbaye d'Hasnon et de Mortagne.

Il n'en fut pas de même de Marchiennes : cette ville, située sur un terrain étroit, environnée de ruisseaux et de marais,

[1] Aux différentes pièces qu'on vient de rapporter, on croit devoir en joindre une qui fut mise sous les yeux du roi par M. le maréchal de Montesquiou lui-même lorsqu'il fut obligé de produire ses titres et ses services pour être admis dans l'ordre du Saint-Esprit. Cette pièce paraît avoir d'autant plus d'authenticité que, suivant toutes les apparences, M. le maréchal de Montesquiou n'aurait pas eu la témérité d'avancer des faits aussi positifs dans un moment où les personnes intéressées étaient à portée de les détruire s'ils n'eussent pas été conformes à la vérité.

était fermée d'un côté par une muraille sèche entourée d'un large fossé plein d'eau, et de l'autre par un retranchement fraisé et palissadé. Il y avait trois demi-lunes, des parapets et des redoutes. Les ennemis en avaient fait une espèce de place d'armes pour la sûreté de leurs dépôts, et on ne pouvait y arriver que par deux chaussées; elle était gardée par six bataillons, trois escadrons de cavalerie et cinq cents hommes détachés des garnisons de Douai et de Tournay sous les ordres de M. Berghoffer. M. le comte de Broglie le somma de se rendre, mais inutilement; et jugeant alors qu'on ne pourrait l'y forcer que par une attaque en règle, il en donna avis à M. le maréchal de Villars, qui prit aussitôt des mesures pour le mettre en état de faire le siége, auquel il destina trente-sept bataillons.

M. le maréchal de Montesquiou se chargea de cette opération, et se rendit au camp devant Marchiennes le 26. Il annonça son arrivée au commandant de la ville, en lui faisant dire que, s'il détruisait les magasins et les dépôts qu'elle renfermait, il n'aurait à espérer aucune composition ni pour lui, ni pour sa garnison. On savait que les commissaires hollandais avaient déjà fait couler à fond cinq grosses barques chargées de poudre. En même temps M. de Montesquiou fit attaquer cinq redoutes qui défendaient la partie de la rivière où les balandres étaient rassemblées. On s'en empara, mais, comme on s'approcha fort près de la ville, on souffrit beaucoup du canon.

On ne put ouvrir la tranchée que le 27 au soir, à la porte de Saint-Amand et à une portée de fusil de la ville, dans un terrain qui n'avait qu'environ vingt-cinq toises de largeur. On travailla en même temps à établir différentes batteries de 24 et de 12; celle des mortiers commença à tirer le lendemain.

Dans la nuit du 28 au 29, on fit une autre attaque du côté de la porte de Douai, dans un terrain plus ferme et plus étendu que le premier.

Le 29 au matin, une des batteries commença à tirer sur une demi-lune qui couvrait la porte de Saint-Amand; et la nuit suivante, on poussa les travaux jusqu'à trente toises du fossé et on fit une nouvelle batterie de six pièces.

Le 30, à la pointe du jour, toutes les batteries tirèrent et firent brèche à la muraille de la ville. M. le maréchal de Villars se rendit aussitôt à la tranchée et fit les dispositions de l'assaut; mais M. de Berghoffer battit la chamade et demanda à capituler. On ne lui accorda aucune des conditions qu'il demanda, et toutes ses troupes furent prisonnières de guerre. Elles sortirent le lendemain, au nombre de quatre mille cinq cents hommes, et furent conduites dans les places appartenant au roi. On prit aussi quinze cents matelots hollandais chargés de la conduite des balandres, huit cents blessés ou malades, plusieurs commissaires des troupes et commis des vivres.

Outre les quarante balandres dont on s'était déjà emparé, on en trouva encore près de cent chargées d'artillerie, de munitions de guerre, de vivres et d'autres effets. L'artillerie consistait en soixante pièces de gros canon, dont la plus grande partie avait servi au siége du Quesnoy, et en quarante pièces de campagne. La quantité de munitions de toutes espèces était immense; mais celles de bouche furent pillées par les soldats; et, quelques précautions qu'on ait prises pour arrêter le désordre, il fut poussé fort loin, et on enleva pendant la nuit jusqu'aux chevaux de la garnison.

La prise de Marchiennes ne coûta qu'environ quatre cents hommes, tant tués que blessés; et on en aurait beaucoup moins perdu si M. le maréchal de Villars, qui craignait que le prince

Eugène ne tentât de secourir ce poste, n'eût ordonné de former les attaques de fort près.

M. d'Artaignan, neveu de M. le maréchal de Montesquiou, fut dépêché pour porter au roi la nouvelle de cette conquête, dont le produit, quoique évalué à plus de quatre millions, fut encore moins intéressant que l'avantage qu'elle procurait de pouvoir faire de plus grandes entreprises et de priver les ennemis de leurs principales ressources; elle les affaiblissait aussi d'un nombre de troupes considérable, et augmentait la supériorité de l'armée du roi. Les pertes qu'ils avaient faites en six jours se montaient à plus de douze mille hommes, dont huit mille prisonniers.

Pendant qu'on travaillait à réduire Marchiennes, M. le maréchal de Villars s'occupait des opérations qui lui restaient à faire pour achever de déjouer les projets de M. le prince Eugène et retirer des succès de la journée du 24 tous les avantages qu'on pouvait en espérer. Le roi, par sa lettre du 27, lui avait fait connaître que si les ennemis levaient le siége de Landrecies, son intention était qu'on fît celui de Douai; mais que, s'ils s'obstinaient à rester devant la place, on devait chercher à leur couper la communication avec Mons, qui était le seul point d'où ils pussent tirer leurs vivres et leurs munitions, et que, pour cet effet, il faudrait porter la moitié de l'armée à Quiévrain sur l'Hongnau, et laisser l'autre sur l'Escaut entre Bouchain et Valenciennes, et que si cela ne réussissait pas, il n'y aurait pas à balancer à marcher à eux pour profiter de la supériorité que donnaient la séparation des Anglais et les pertes qu'ils avaient faites à Denain[1]. Mais le roi, voyant que le

[1] L'armée des ennemis se trouvait alors réduite à cent quatre bataillons, et celle du roi était encore composée de cent soixante bataillons, en y comprenant ceux qu'on pouvait tirer de Maubeuge, de Valenciennes et de Condé.

prince Eugène, malgré l'échec qu'il venait de recevoir, continuait de tenir Landrecies investi, et jugeant que ce prince n'avait point abandonné l'idée d'assiéger cette place, fit de nouveau connaître à M. le maréchal de Villars l'importance dont il était de le combattre plutôt que de courir le risque de perdre une place qui pouvait lui ouvrir l'entrée du royaume.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. De Fontainebleau, le 28 juillet 1712[1].

Mon cousin, l'avantage que vous avez remporté sur les ennemis par la défaite du camp de Denain doit leur rendre la continuation du siége de Landrecies bien difficile. Il ne paraît pas néanmoins, jusqu'à présent, que le prince Eugène ait pris son parti pour la levée du siége, et cela peut faire croire qu'il est déterminé à chercher toutes sortes d'expédients pour la réussite de cette entreprise, qui seule est capable de conserver son crédit sur l'esprit des alliés. Je vous ai expliqué, dans mes lettres précédentes, les raisons essentielles que j'ai pour chercher à combattre et attaquer les ennemis plutôt que de courir le risque de voir prendre cette place; ces raisons subsistent toujours, et je ne croirais pas avoir besoin de vous donner de nouveaux ordres; je ne tirerais pas de la défaite du camp de Denain tout l'avantage que promettait d'abord un aussi heureux succès, si le prince Eugène, affaibli de quarante-quatre bataillons et d'un pareil nombre d'escadrons, depuis la séparation des Anglais et la défaite de ce camp, réussissait dans son entreprise. Ainsi, il est essentiel que vous trouviez les moyens de le traverser et de l'obliger à lever le siége; son armée ne peut être présentement que de cent trois ou quatre bataillons au plus; il y en a trente occupés au siége de Landrecies; ainsi il ne peut vous en opposer que soixante et quatorze; mon armée est présentement composée de cent soixante bataillons, en y comprenant ceux que vous pouvez tirer de Valenciennes, de Condé et de Maubeuge; pour ce qui est de la cavalerie, je compte le nombre d'escadrons

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2422, 1re partie, 1re section, n° 27.

à peu près égal, quoique les ennemis en aient quelques-uns de moins. Quelque résolution que prenne le prince Eugène, il ne peut se passer de pain pour ses troupes, et il ne lui est pas possible d'en tirer, présentement, d'ailleurs que de Mons. J'estime que, pour lui ôter la communication avec cette place, vous pourriez aller, avec une bonne partie de mon armée, camper à Quiévrain, sur l'Hongnau; soixante et dix ou quatre-vingts bataillons peuvent suffire avec ce que vous jugerez nécessaire de cavalerie pour garder l'Escaut entre Bouchain et Valenciennes, et vous aurez encore quatre-vingts bataillons et la meilleure partie de ma cavalerie pour former l'armée qui serait à Quiévrain; et je compte qu'elle sera aussi forte que tout ce que le prince Eugène peut rassembler de troupes, en supposant qu'il laisse devant Landrecies les troupes qui sont employées au siége. Mon armée ainsi campée à Quiévrain, ayant ce ruisseau devant elle, ne craindrait pas que les ennemis se présentassent pour l'attaquer, et elle couperait entièrement la communication de Mons, qui est l'objet que vous pouvez avoir, pour obliger le prince Eugène à lever le siége de Landrecies; il ne serait pas même possible au prince Eugène de dégarnir entièrement l'Escaut et de marcher à Quiévrain, parce que mes troupes qui resteront entre Bouchain et Valenciennes profiteraient en même temps de la liberté qui leur serait laissée de passer l'Escaut, et, marchant le long de l'Écaillon, elles iraient sans peine jusqu'au camp des ennemis à Landrecies. Je me remets à ce que M. le marquis de Nangis vous dira encore plus en détail. Je ne compte pas que Marchiennes puisse tenir plus d'un jour ou deux; ainsi ce ne vous sera point un obstacle ni un retardement pour marcher à Quiévrain. Il est important de ne pas perdre les moments, parce que la place de Landrecies pourrait ne pas tenir bien longtemps, n'étant pas des meilleures. Je n'apprends pas, néanmoins, que la tranchée y fût encore ouverte le 26 de ce mois; et la présente, etc.

M. le maréchal de Villars avait déjà prévenu en partie les intentions du roi, en faisant marcher, dès le 26, à Condé, vingt

escadrons destinés à inquiéter la communication des ennemis avec Mons. Après avoir reçu la lettre qu'on vient de rapporter, il assembla, le 29, un conseil de guerre. MM. de Montesquiou, d'Albergotti et tous les autres officiers généraux qui y assistèrent, furent d'avis du siége de Douai, parce que la garnison était très-peu nombreuse[1], et que chacun regardait la prise de cette place comme capable de rendre inutiles aux ennemis toutes les conquêtes qu'ils avaient faites les années précédentes, même celle de Landrecies, s'ils venaient à s'en rendre maîtres, cette dernière place ne pouvant les réduire qu'à des courses, et un corps derrière la petite rivière de Serre pouvant les arrêter. C'était aussi le sentiment de M. le maréchal de Villars, et c'était dans la vue du siége de Douai, qu'aussitôt après le combat du 24 il avait fait rassembler un grand nombre de pionniers; mais les ennemis étant encore devant Landrecies, il jugea ne devoir prendre aucun parti jusqu'à ce qu'on vît s'ils s'attacheraient au siége de cette place, et qu'alors il faudrait tout tenter, ou pour leur couper entièrement la communication avec Mons, ou pour les combattre.

La perte de Marchiennes parut à M. le maréchal de Villars devoir décider bientôt M. le prince Eugène. Jusqu'alors on ne voyait rien dans ses dispositions qui indiquât quels pouvaient être ses projets, si son dessein était d'attirer l'armée du roi à un nouveau combat, ou si, pour soutenir son crédit chez les alliés, il voulait faire le siége de Landrecies; on sut seulement que, se trouvant privé de toutes les ressources de la Scarpe et de l'Escaut, toutes ses dispositions tendaient à s'assurer une communication avec Mons; ce fut même pour cet objet que, le 26, il fit marcher son armée en remontant l'Écaillon, et qu'il

[1] A peine s'y trouvait-il dix-huit cents hommes.

alla camper, la droite à Bavay, la gauche à Poix, entre le Quesnoy et Landrecies. Il fit aussi travailler à retrancher Bavay et à établir solidement des postes sur le chemin de Mons. Il envoya en même temps ordre à M. le prince d'Anhalt de faire creuser, sur tout le front des lignes de circonvallation, un avant-fossé qui en défendît les approches.

M. du Barail, qui commandait à Landrecies, s'attendait chaque jour à être attaqué, et il se disposait à faire la plus vigoureuse défense; les travaux qu'il avait fait faire avaient mis la place en bon état. La garnison était de six régiments d'infanterie; il y avait une nombreuse artillerie et un grand approvisionnement de munitions et de vivres.

M. le prince Eugène jugea bien que la conquête de cette place pouvait lui coûter cher; mais il avait dans son propre camp des obstacles non moins effrayants à surmonter. Depuis le combat de Denain, il régnait parmi ses troupes une consternation et un découragement qui augmentaient à mesure qu'elles se voyaient privées des moyens nécessaires à leur subsistance. L'enlèvement du convoi dont M. de Broglie s'était emparé en attaquant la communication de Marchiennes occasionna une telle disette, que, depuis le 24 jusqu'au 30, on manqua de pain. Ce jour-là, il arriva de Mons un convoi de deux cents caissons, sous l'escorte de dix mille hommes; mais il ne fut pas, à beaucoup près, suffisant pour l'armée d'observation et pour celle qui était devant Landrecies. Il y avait même apparence que de longtemps Mons ne serait pas en état de fournir la subsistance nécessaire. Les magasins de cette place étaient peu considérables; il fallait tirer les matières de Bruxelles et de dépôts encore plus reculés, ce qui exigeait beaucoup de temps. D'ailleurs la communication était difficile à assurer. De Mons à Bavay il n'y avait qu'un chemin assez

étroit, et les troupes qui étaient à Quiévrain d'un côté et à Maubeuge de l'autre étaient fort à portée d'inquiéter les convois.

La nouvelle de la perte de Marchiennes et de celle de tous les magasins de la Scarpe, qui se répandit alors dans l'armée des alliés, acheva de décourager les troupes; et le prince Eugène commença à se convaincre de l'impossibilité de réussir dans son entreprise sur Landrecies. Craignant alors ou que M. le maréchal de Villars ne coupât sa communication avec la seule branche de subsistance qui lui restât, ou qu'il ne lui enlevât Douai, il se dispensa de se rapprocher de Mons; et dans les derniers jours du mois il fit revenir au Quesnoy l'artillerie qui était devant Landrecies.

M. le maréchal de Villars, informé le 1er août de ces dispositions, ne douta plus que bientôt le prince Eugène n'abandonnât entièrement ses projets de siége, et que sa retraite ne le dispensât et de marcher à lui pour le combattre et de chercher à couper ses communications. D'après cette idée, et en attendant qu'il se décidât, il fit investir Douai.

Ce fut M. le comte de Broglie qu'il chargea de cette opération avec une partie des troupes qui avaient été employées au siége de Marchiennes. M. de Broglie se mit en marche dès le même jour, et arriva le soir devant Douai. Il y campa, la droite à Belleforière, près du fort de Scarpe, la gauche à Brebières, sur la Scarpe, au-dessus de la ville, son quartier à Auby, sur la Deule, où il établit deux ponts de communication. On travailla en même temps à former l'inondation d'Auby, au pont de Raches, et à un retranchement à la tête du camp. L'investissement embrassait toute la partie de la ville située sur la gauche de la Scarpe, et les postes étaient si bien placés qu'il ne pouvait plus rien passer de ce côté-là. M. de Hompesch,

gouverneur de cette place, venait d'y entrer avec un renfort de trois bataillons aussi faibles que les cinq que les ennemis y avaient laissés, avec deux ou trois cents chevaux.

Le même jour, 1er août, M. le maréchal de Montesquiou repassa la Scarpe avec le reste des troupes qui avaient fait le siége de Marchiennes, et campa entre le prieuré de Beaurepaire et Écaillon. La position qu'il prit, et celle de la droite de l'armée qui masquait Bouchain, empêchaient les ennemis d'envoyer par la gauche de la Scarpe et par la Censée du secours à Douai. On laissa à Marchiennes cinq cents hommes aux ordres de M. de Creny, et deux cents pour garder les balandres jusqu'à ce qu'on les eût mises en état d'être conduites à Condé et à Valenciennes, où l'on devait déposer la grosse artillerie.

M. le maréchal de Villars alla en même temps reconnaître le camp du prince Eugène. Il remarqua qu'en portant toute l'armée du roi le long de la grande branche de la Rhonelle, on pourrait ôter aux ennemis la communication de Mons, même sans leur laisser libre celle de Douai par Bouchain; mais il jugea que désormais ce mouvement serait superflu, en voyant leurs bagages en mouvement vers Bavay et Mons; ce qui lui fit conjecturer que leur armée ne tarderait pas à prendre la même route.

Quelques avis portaient cependant que le prince Eugène avait encore beaucoup de peine à se déterminer à décamper, quoique les députés des États généraux cherchassent à lui persuader qu'il valait mieux marcher au secours de Douai que de s'opiniâtrer au siége de Landrecies, devenu impraticable.

Il céda néanmoins à leurs sollicitations: le 2, à quatre heures du matin, le siége fut levé, et l'armée entière se mit en marche sur trois colonnes, l'une par le glacis du Quesnoy, l'autre entre cette place et la forêt de Mormal, et la troisième

entre cette forêt et la Sambre. Elle alla camper ce jour-là, la droite à Gognies-Chaurvée, à une lieue de Mons, la gauche à Bavay, le quartier général à Taisnières.

Le manque de chevaux ne permit pas à M. le prince Eugène d'emmener sa grosse artillerie; elle resta au nombre de cinquante-six pièces et quelques mortiers. Les troupes du blocus de Landrecies laissèrent beaucoup d'effets que M. du Barail fit distribuer aux habitants de la campagne qui avaient le plus souffert pendant les dix-sept jours que les ennemis étaient restés campés devant la place.

Le 3, leur armée se remit en marche et alla camper, la droite à Béliant sous Mons, la gauche à Havré. Un détachement de huit mille chevaux passa la Haine à Saint-Ghislain et se porta sous Tournay.

Le 4, elle alla par Saint-Denis et Casteau camper, la droite à Cambron, la gauche à Neufmaison, le quartier général à Lens. Cette marche se fit avec beaucoup de confusion. L'infanterie était tellement harassée, qu'une grande partie resta derrière, et on fut obligé de séjourner pour lui donner le temps de rejoindre.

Le 6, M. le prince Eugène décampa à une heure après minuit, et marcha sur trois colonnes; celle de la droite alla camper à Leuze, celle du centre à Pipaix, celle de la gauche à Braffe, et on jeta des ponts sur l'Escaut au-dessus et au-dessous de Tournay.

Comme toutes les nouvelles annonçaient que le projet des ennemis était de secourir Douai, M. le maréchal de Villars alla visiter le camp que M. le comte de Broglie avait pris devant cette place et reconnaître dans le pays une position où il pût placer l'armée pour les recevoir. Celles qu'on pouvait prendre entre le ruisseau des Souchez et la Scarpe, en y faisant quelques re-

tranchements, lui parurent capables de les arrêter, soit que la droite fût placée à la tête des Souchez et la gauche à Fampoux, soit qu'on mît la droite près de Lens, la gauche à Biache, ou qu'on appuyât la droite à Hénin-Liétard et la gauche à Vitry. Cette dernière position était celle que les ennemis avaient prise en 1710, lorsqu'ils avaient fait le siége de Douai. Comme ils avaient négligé de raser les retranchements qu'ils y avaient faits alors, on s'en servit contre eux-mêmes, et on profita du temps que laissaient les trois marches qu'ils avaient encore à faire avant d'être à portée de la place, pour les réparer. M. le maréchal, pour ne pas se laisser prévenir, crut devoir se rapprocher de la Scarpe; et l'armée décampa de Denain le 6, pour aller à Anchin, où la droite fut appuyée, la gauche à Écaillon.

Celle des ennemis marcha, le 7, de Leuze pour se porter vers Tournay; elle passa l'Escaut le même jour, et alla camper, la droite à Cisoing, la gauche à Belmont.

Ce mouvement détermina M. le maréchal de Villars à prendre sa position devant Douai : trente et un bataillons, aux ordres de M. d'Albergotti, furent placés le long de la Scarpe, une partie à la gauche de la rivière depuis Lalaing, le reste jusqu'à Pont-à-Raches à sa rive droite, depuis Pont-à-Raches jusque vis-à-vis du château de Belleforière, où on avait établi un pont de pontons pour la communication.

M. le comte de Broglie avec vingt-trois bataillons occupa le terrain depuis Belleforière jusqu'au pont d'Auby, sur la Deule. Quinze bataillons, sous les ordres de M. de Goesbriant, campèrent du côté de Lens, entre Givenchy et Carency, et cinq entre Carency et Villers-au-Bois, sous ceux de M. d'Hérouville; huit escadrons seulement furent placés entre Planque et Flers, et vingt à Brebières. Le reste de l'armée campa, la droite à La-

laing, la gauche à Gœulzin, sur le Moulinet, le long duquel on mit des postes.

Le 8, l'armée ennemie fit un nouveau mouvement: sa droite se porta à Haubourdin, sur la Deule, à une lieue au-dessus de Lille, et sa gauche à Ennetières.

M. le maréchal de Villars, jugeant que le projet de M. le prince Eugène était de marcher vers Lens, envoya ce jour-là après midi toute sa gauche à M. de Goesbriant; il allongea en même temps sa droite vers le Moulinet et la Scarpe, du côté de Vitry, et afin de soutenir le poste de Lalaing, il laissa l'arrière-garde à Lewarde; le quartier général fut établi à Hénin-Liétard.

Pour mettre le camp en sûreté, on fit partout des retranchements, et on y employa vingt mille pionniers tirés des provinces de la frontière. Les travaux furent poussés avec tant de vivacité qu'ils furent achevés le 10. Ces retranchements, la Scarpe, la Deule, le canal de Lens, le ruisseau des Souchez, les marais qui se trouvaient dans différents endroits et quelques inondations formèrent une espèce de circonvallation qui, quoique fort étendue, n'en était pas moins difficile à percer.

Elle commençait à Lalaing sur la basse Scarpe par un très-bon retranchement que M. d'Albergotti avait fait faire jusqu'à Pont-à-Raches, et auquel la Scarpe servait d'avant-fossé. Le pont qu'on avait établi entre Pont-à-Raches et le fort de Scarpe, pour communiquer au château de Belleforière, où était la droite de M. le comte de Broglie, était couvert d'un grand redan qui défendait aussi le passage d'un vieux canal qui était devant la ligne. De chaque côté de ce canal il y avait une digue qui n'était vue du fort de Scarpe qu'à l'endroit où elle finissait, et où le ruisseau de Planque tombait dans le canal. On fit en cet endroit un épaulement de quinze toises seule-

ment, ce qui parut suffisant pour se mettre à couvert du fort. De là on entrait dans l'avenue du château de Belleforière, le long de laquelle il y avait, de chaque côté, de grands fossés pleins d'eau, et sur la droite des marais fort étendus. Le château, qui était très-bon, était aussi entouré de larges fossés pleins d'eau, et n'avait besoin d'aucune autre défense. Près du château était un petit bois à travers lequel on avait pratiqué des communications pour joindre la droite de M. le comte de Broglie, qui appuyait à un marais. De là jusqu'au pont d'Auby, sur la Deule, où était sa gauche, il avait fait un retranchement de quinze pieds d'épaisseur, avec un fossé profond de neuf pieds creusé à dix toises en avant du retranchement, et couvert à la demi-portée du fusil par le vieux canal et des marais qui en rendaient l'accès très-difficile. Par ces dispositions, toute cette partie qu'on regardait comme la plus faible et la plus exposée, c'est-à-dire celle qui s'étendait depuis la Scarpe jusqu'à la Deule, devint inattaquable.

Les marais et les tourbières qui bordaient le canal de la Deule depuis le pont d'Auby jusqu'à Courrières, et celui de Lens depuis Courrières jusqu'à la ville de ce nom, rendaient toute cette étendue de la ligne inabordable. Le ruisseau des Souchez qui coulait en avant formait un nouvel obstacle. Il ne se trouvait sur ce ruisseau que deux passages, l'un à Harnes, l'autre à Loison : on en avait rompu les ponts; deux postes suffisaient pour les garder.

De Lens jusqu'à Aujons, c'était un marais, et d'Aujons jusqu'à la montagne de Givenchy on avait fait gonfler l'eau du ruisseau de Lens; et cette montagne, qui occupait le terrain d'environ une demi-lieue jusqu'au ruisseau des Souchez, était bien retranchée. L'espace depuis la tête des Souchez jusqu'à Carency, qui était aussi d'une demi-lieue, était de même fermé

par une hauteur retranchée et par de bons châteaux couverts de deux ravines très-profondes. On avait de même retranché le château de Carency et un terrain d'un quart de lieue qui joignait le bois et le mont de Saint-Éloi qui barrait ensuite le pays jusqu'à Bray, sur la haute Scarpe. Ces derniers postes étaient encore couverts par la montagne de Bouvignies, que les ennemis ne pouvaient tourner que par un détour de plus de trois lieues.

De Bray à Arras et d'Arras à Biache, des postes suffisaient pour garder la Scarpe. Il y avait ensuite, à la droite de cette rivière, une inondation qui s'étendait jusqu'à Ferin, sur le Moulinet, et on accommoda l'ancien retranchement que les ennemis avaient fait depuis Ferin jusqu'à Dechy à la tête du marais de Sin, lequel terminait la circonvallation près du village de Lalaing; tout ce côté-là n'exigeait des précautions que parce que c'était celui par lequel les ennemis pouvaient jeter de Bouchain du secours dans Douai, ce qui ne méritait pas beaucoup d'attention; néanmoins il devint aussi impraticable que les autres.

Pour tenter le secours de Douai, les ennemis avaient trois partis à prendre : le premier, de venir par la plaine de Lens; le second, de s'ouvrir un passage entre le pont d'Auby et Pont-à-Raches; le troisième, de tenter de pénétrer par la basse Scarpe.

Ils ne pouvaient marcher vers Lens sans qu'on en fût averti, parce que toutes les nuits on tenait à Pont-à-Vendin un corps qui éclairait le pays jusqu'à la Bassée et Berclau; et, en cas de mouvement de la part des ennemis, on aurait eu le temps de porter toute l'armée entre le ruisseau des Souchez et la Scarpe; on y avait déjà placé la gauche, et elle était bien couverte autant par la nature du pays que par les travaux qu'on y avait faits.

Il n'était pas plus facile aux ennemis de surprendre un passage entre le pont d'Auby et Pont-à-Raches. MM. d'Albergotti et de Broglie avaient, dans cette partie, rendu la ligne pour ainsi dire inaccessible, et ils la gardaient avec soin. Effectivement six mille hommes d'infanterie et mille chevaux, qui se présentèrent la nuit du 9 au 10 du côté de Pont-à-Raches, ne purent s'en approcher.

Quant à la basse Scarpe, on ne pouvait la passer, depuis Lalaing jusqu'à Saint-Amand, que par trois chaussées que tenaient les postes d'Anchin, de Marchiennes et d'Hasnon; et pour mieux soutenir ces postes on envoya à Saint-Amand, sous les ordres de M. de Puynormand, trois cents chevaux et neuf cents hommes d'infanterie tirés des garnisons de Condé et de Valenciennes; on était, outre cela, à portée de soutenir Saint-Amand par un corps de dragons qu'on pouvait y porter légèrement; mais dans le cas où, contre toute apparence, les ennemis seraient parvenus, par une marche forcée, à dérober un passage de ce côté-là, comme ils avaient ensuite à traverser les bois de Vicogne et de Raismes pour arriver dans les plaines d'Urtebise, et qu'on ne pouvait manquer d'être averti d'un tel mouvement par les hussards qui étaient répandus dans toute cette partie, M. le maréchal de Villars ne doutait point qu'alors il n'eût le temps de porter l'armée dans l'ancienne ligne qu'il avait fait faire en 1709, depuis Denain jusqu'à Hasnon. Il paraît même que c'était dans cette vue qu'il avait conservé cette ligne, qui était encore dans son entier.

Mais pour pouvoir être le plus en force qu'il serait possible, il se fit rejoindre par les vingt-quatre escadrons de dragons qu'il avait envoyés sous les ordres de M. de Coigny vers la tête de l'Escaut pour couvrir le Soissonnais, où l'on n'avait plus à craindre de courses de la part des ennemis; il retira de

même de Maubeuge, de Valenciennes et de Condé, qui ne couraient plus risque d'être attaqués, toutes les troupes dont il avait renforcé la garnison de Landrecies, et il en fit venir quelques-unes de celles qui étaient sur les derrières; mais, en même temps, Ypres se trouvant exposé par la nouvelle position des ennemis, il envoya ordre d'y faire entrer un bataillon de Gravelines, un de Bergues et un de Saint-Omer.

Le 11, la totalité des troupes dont M. le maréchal pouvait faire usage furent rassemblées, et elles firent ce jour-là un mouvement pour prendre la place que chacune d'elles devait tenir dans l'ordre de bataille et au siége. Elles se montaient à cent soixante-six bataillons et deux cent cinquante-six escadrons, desquels cent vingt-quatre bataillons et deux cent vingt-deux escadrons furent destinés pour l'armée d'observation, et quarante-deux bataillons et trente-quatre escadrons pour le siége, aux ordres de cinq lieutenants généraux et de six maréchaux de camp.

Suivant l'état que l'on a trouvé de la position que M. le maréchal fit prendre à l'armée d'observation, vingt-trois bataillons furent placés à Auby, seize depuis Pont-à-Sault jusqu'à Courrières, trente-cinq et les deux lignes de cavalerie de la gauche depuis Aujons jusqu'au village de Souchez, cinquante bataillons depuis Beaumont jusqu'à Brebières, sur la Scarpe, entre Brebières et Gœulzin, sur le Moulinet, les deux lignes de cavalerie de la droite, et, depuis Gœulzin jusqu'à Lewarde, la réserve de dragons de M. de Coigny. Tous ces camps séparés pouvaient se rassembler en deux heures.

Les troupes du siége étaient plus rapprochées de Douai. Depuis Ferin, sur le Moulinet, jusqu'à Dechy à la tête du marais de Sin, il y avait neuf bataillons et douze escadrons; depuis Dechy jusqu'à Lalaing et de là à Belleforière, dix-neuf

bataillons et six escadrons; depuis Belleforière jusqu'au pont d'Auby, douze bataillons et trois escadrons, et depuis ce pont jusqu'à la Scarpe au-dessus de Douai, treize bataillons, qui fermaient l'investissement de ce côté-là.

La cour approuva ces dispositions et travailla de son côté à procurer à M. le maréchal de Villars tous les moyens qui dépendaient d'elle pour accélérer son opération; et elle envoya ordre aux intendants de la frontière, qui avaient déjà envoyé à l'armée vingt mille pionniers, de fournir mille chariots pour le transport des munitions de guerre qu'on tira d'Arras, de Cambrai, de Valenciennes et du dépôt de Marchiennes qu'on avait pris aux ennemis. Tout fut conduit à Dechy, où l'on établit le parc d'artillerie; c'était le côté où l'on se proposait d'ouvrir la tranchée, et la cavalerie fut employée à y apporter des fascines et des gabions. Le pain fut fourni des fours d'Arras, et comme la subsistance de la cavalerie devenait difficile dans les environs de Douai, M. de Bernières fit des achats d'avoines et de fourrages dont on fit des magasins à Arras et à Bapaume; mais, pour en diminuer la consommation, on mangea autant que l'on put le pays, à la gauche de la basse Scarpe et à la droite de la Deule, du côté de la Bassée, et tous les endroits où les ennemis pourraient venir.

Le prince Eugène, dont l'armée était encore de plus de cent bataillons et de deux cent cinquante escadrons, faisait de son côté des dispositions pour tenter de secourir Douai, et faisait ouvrir des marches vers la Bassée, vers Pont-à-Vendin et vers Pont-à-Raches. Il tint, avec ses généraux et avec les députés de la Hollande, un conseil dans lequel il fut résolu de chercher à forcer le retranchement qui était entre le pont d'Auby et Pont-à-Raches.

Ce fut pour exécuter ce projet que, le 12, il s'avança avec la

plus grande partie de son infanterie et trente escadrons sur les hauteurs de Raimbeaucourt, où il campa, la droite à Carvin-Épinoy, la gauche à Saint-Roch, entre Flines et Coutiches, son quartier à Raimbeaucourt, vers le centre. Le gros de sa cavalerie, quelques brigades d'infanterie et les bagages restèrent dans la plaine de Lille, près de Seclin. Il mena avec lui cent cinquante pièces de campagne, vingt de gros canons tirés de Lille, de Menin et de Tournay, et fit faire une grande quantité de fascines, de gabions et de claies pour combler les fossés.

M. le maréchal de Villars fut averti de son projet, et aussitôt il fit travailler à épaissir les parapets et à faire un double retranchement derrière celui qui devait être attaqué; et, quoique la ligne fût gardée par un grand nombre de troupes aux ordres de MM. d'Albergotti et de Broglie, soutenues par d'autres corps, il fit encore avancer, entre Courcelles et Auby, seize bataillons commandés par M. le duc de Guiche.

L'arrivée de ces troupes et cette nouvelle disposition arrêtèrent le prince Eugène; il resta sur les hauteurs de Raimbeaucourt, spectateur des préparatifs qu'on faisait pour lui enlever la plus importante de ses conquêtes, qui couvrait toutes celles qu'il avait faites depuis trois ans. A la vérité la place était en bon état, et, depuis 1710 qu'elle était au pouvoir des alliés, on y avait fait de nouveaux ouvrages, un avant-chemin couvert, un avant-fossé, de nouvelles écluses, et on n'avait rien oublié pour la mettre dans un parfait état de défense; mais M. le prince Eugène avait négligé d'y faire entrer une garnison suffisante, ou du moins le malheur arrivé à Denain ne lui en avait pas laissé le temps; elle n'était composée que de neuf bataillons très-faibles et de cent cinquante chevaux, ce qui formait à peine trois mille hommes, dont quatre cents détachés au fort de Scarpe.

Le 14, à l'entrée de la nuit, on ouvrit la tranchée. La principale direction du siége fut confiée à M. d'Albergotti, M. de Valory dirigea le génie, et M. le chevalier Destouches commanda l'artillerie. On forma deux attaques : l'une à la ville, l'autre au fort de Scarpe. Celle de la ville partait des crêtes de Sin et embrassait tout le front, depuis la porte Notre-Dame jusqu'à celle de Saint-Éloi. On fit, la première nuit, environ trois cents toises d'ouvrage, et la parallèle fut portée à quatre-vingts toises du chemin couvert.

Celle du fort de Scarpe partait de l'épaulement que les ennemis avaient fait à la hauteur de Waziers : la parallèle fut établie à cinquante toises de l'avant-fossé.

Du 15 au 20, toute l'artillerie, consistant en cinquante-six pièces, dix-huit mortiers et six pierriers, arriva au parc, et, dès le 18, quatre batteries commencèrent à tirer aux deux attaques.

Celle de la ville éprouva des difficultés à cause des inondations, et, le 20, les assiégés ayant ouvert leurs écluses, les tranchées, principalement à la gauche, furent remplies d'eau, ce qui ralentit considérablement le travail. On fut obligé d'employer deux mille travailleurs pour faire un canal d'écoulement; et ce même travail fut interrompu par les eaux que les assiégés jetèrent de nouveau sur le terrain, de sorte que, pendant sept jours, on ne put cheminer à l'attaque de la porte de Saint-Éloi, et on fut réduit à n'y faire qu'une parallèle le long de l'inondation. Mais, à l'attaque de la porte Notre-Dame, on poussa des sapes pour embrasser une espèce de demi-lune avancée qu'on nomma l'ouvrage de Piedmont, et on la battit de dix pièces.

Comme rien n'interrompit l'attaque du fort de Scarpe, elle fut poussée vivement, et même avec plus de succès qu'on ne

l'avait espéré. Dans la nuit du 20 au 21, on se rendit maître de l'avant-fossé; on jeta un pont sur la Scarpe et on ouvrit une nouvelle tranchée à la gauche de cette rivière.

Dans la nuit du 22 au 23, on se logea sur l'avant-chemin couvert, et on y établit une batterie qui voyait jusqu'au pied des faces des deux bastions attaqués. La nuit suivante, on chassa les ennemis d'une lunette qui était entre les deux chemins couverts, et on commença à battre en brèche.

Dans la nuit du 25 au 26, on se logea sur le second chemin couvert, et on commença à combler le fossé, en même temps on plaça des grenadiers entre la ville et le fort pour empêcher la garnison de s'y retirer.

Le 27, on prolongea en plein jour le logement du chemin couvert, et, comme les brèches étaient praticables, on se prépara à faire la descente du fossé; mais le commandant du fort battit la chamade et demanda à capituler, ce qui lui fut refusé. Il se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison qui, de quatre cents hommes dont elle avait été composée, était réduite à deux cent cinquante hommes. On trouva dans le fort dix-huit pièces de canon.

Le même jour, les attaques de la ville reprirent vigueur; celle de la droite fut poussée jusqu'au chemin couvert de l'ouvrage de Piedmont, et on se logea près de la pointe de l'angle dans l'entonnoir d'une mine des assiégés qu'on éventa et qu'on fit sauter.

Celle de la gauche était encore embarrassée par l'inondation de la porte Saint-Éloi; mais on acheva le canal pour l'écoulement des eaux, et on tira de trois batteries de vingt-cinq pièces sur le corps de la place.

Le prince Eugène était encore sur les hauteurs de Raimbeaucourt, d'où il découvrait tout le camp de l'armée du roi.

Il vint plusieurs fois reconnaître le retranchement qui était entre le pont d'Auby et Pont-à-Raches; mais voyant, même avant la réduction du fort, qu'il lui serait impossible de forcer ce retranchement et de jeter du secours dans la ville, pressé d'ailleurs par les députés des États généraux de songer à se retirer, il commença dès le 25 à prendre des mesures pour le faire avec sûreté. Il envoya du côté de Lille son artillerie et ses équipages, et, après avoir fait mettre le feu aux fascines et aux gabions qu'il avait rassemblés, il décampa le 26, et alla rejoindre les troupes qu'il avait laissées dans la plaine de Lille, où il reprit son ancien camp, la droite à Seclin, la gauche à Pont-à-Bouvines.

Sur l'avis de ce mouvement, M. le maréchal de Villars conçut quelques craintes pour Ypres, et, quoiqu'il eût déjà renforcé la garnison de cette place de quatre bataillons, il fit marcher à Saint-Omer deux régiments de dragons, pour observer les mouvements des ennemis et se jeter dans Ypres s'ils s'avançaient du côté de cette place.

M. le prince Eugène avait d'autres objets: il craignait lui-même que la prise de Douai n'engageât M. le maréchal de Villars à faire quelque nouvelle entreprise; d'ailleurs il lui fallait pourvoir à la sûreté d'un convoi de munitions de guerre et de bouche, qu'il faisait venir de Gand par la Lys, et dont son armée avait un pressant besoin. La marche des troupes qu'on envoya vers Ypres lui donna de l'inquiétude et lui persuada qu'elles étaient destinées à attaquer ce convoi; d'un autre côté, il lui fallait donner du secours aux frontières de la Hollande, que le partisan Pasteur ravageait, en représaille des exactions que le comte de Grovenstein avait faites en Champagne et dans le pays Messin[1]; c'est ce qui engagea M. le prince

[1] Ce partisan avait été détaché de l'armée le 20, avec quatre cents dragons, auxquels

Eugène à faire marcher deux détachements, l'un de cinq mille hommes, qui se porta sur Menin pour protéger la marche du convoi, l'autre de trente escadrons, qui alla passer l'Escaut à Tournay, pour donner la chasse au sieur Pasteur; mais ce partisan avait déjà fait son expédition et rentra à Namur le 27, après avoir évité le détachement des ennemis, qui ne s'avança que jusqu'à Bruxelles. M. de Villars, croyant que l'objet de ce dernier détachement était de retirer du Quesnoy la grosse artillerie que le prince Eugène y avait laissée après le siége de Landrecies, fit avancer le 27, vers Valenciennes, la réserve de dragons de M. de Coigny, qui campa au mont d'Anzin, et la brigade de Picardie avec six escadrons à Denain pour le soutenir. Comme il voulait se mettre, en même temps, à portée de veiller de plus près à ce qui se passait au siége, et de retourner sur l'Escaut, si les ennemis de leur côté en reprenaient le chemin, il porta, le 28, son quartier général à Henin-Liétard, à Lewarde, et rapprocha de ce lieu la droite de sa cavalerie.

Dans la nuit du 28 au 29, les eaux ayant commencé à s'écouler à la gauche, on fit un pont sur le courant, et on établit une place d'armes au delà du terrain inondé, à environ vingt-cinq toises du chemin couvert.

Le 30, à l'entrée de la nuit, on attaqua l'avant-chemin couvert entre la porte Notre-Dame et celle de Saint-Éloi; et, malgré la vigoureuse résistance des assiégés, on se logea sur deux angles. La nuit suivante, on joignit les deux logements, et à l'attaque de la droite on s'empara de l'ouvrage de Piedmont, que les assiégés ne défendirent pas.

Il restait à attaquer, avant d'arriver au chemin couvert de

s'étaient jointes, à Diest, les compagnies franches de Namur; il s'était porté jusqu'à l'île de Tholen, en Zélande, où il imposa à la ville de ce nom une contribution considérable. Il fit de même dans une partie de la frontière de Hollande, et enleva soixante otages.

la place, deux espèces de demi-lunes avancées qui étaient à la gauche de celle de Piedmont; c'était sur leur chemin couvert qu'on s'était logé le 30. On travailla le 1^er^ et le 2 septembre à établir des postes sur les fossés de ces deux demi-lunes, et, dans la nuit du 2 au 3, cinq compagnies de grenadiers marchèrent pour attaquer celle qui était la plus voisine de l'ouvrage de Piedmont: on comptait la prendre par la gorge, mais on échoua après y avoir perdu du monde. A l'attaque de la gauche, les sapes furent poussées jusque sur l'avant-fossé, et on commença à y faire des ponts; il n'y avait dans cette partie aucun ouvrage qui couvrît le corps de la place.

Il paraît que le prince Eugène, d'après les avis qu'il eut alors de l'état du siége, le jugea plus avancé qu'il n'était en effet, et que ce fut en conséquence qu'il se détermina à se rapprocher de l'Escaut. Le 2, la moitié de son armée marcha sous les ordres du comte de Tilly vers Tournay, et, le lendemain, il le suivit avec le reste de ses troupes et alla camper, la droite à Cysoing, la gauche à la Chartreuse sous Tournay, son quartier au château d'Ere.

Ce mouvement ne laissa à M. le maréchal de Villars aucun lieu de douter que le dessein du prince Eugène ne fût de se rapprocher du Quesnoy et d'en empêcher le siége, que la cour avait en vue après celui de Douai; mais comme il pouvait y arriver avant lui avec toute l'armée, il se contenta de faire marcher à Denain M. de Saint-Fremont, avec vingt-huit escadrons de l'aile droite, et d'y envoyer une nouvelle brigade d'infanterie, ce qui, joint aux troupes qui y étaient déjà et à la réserve de dragons de M. le marquis de Coigny, campée au mont d'Anzin, formait un corps de douze bataillons et soixante escadrons depuis Denain jusqu'à Valenciennes.

Pour se disposer à marcher lui-même en force de ce côté-là,

et l'éloignement des ennemis rendant inutiles les troupes qui étaient à l'extrémité de sa gauche, M. de Villars fit replier, de la ligne d'Anjous sur le village de Souchez, toute l'aile gauche de cavalerie et la fit camper, la droite à Brebières sur la Scarpe, la gauche vers Beaumont; l'aile droite resta entre Brebières et Lewarde.

Dans cette situation, M. le maréchal attendit que les ennemis eussent pris un parti, et s'occupa principalement du siége. On augmenta le nombre des batteries qui battaient le corps de la place, et on acheva six ponts, dont quatre de fascines et de radeaux sur les fossés des demi-lunes avancées que son projet était de faire attaquer en même temps que le chemin couvert de la place.

Le 7 au matin, il se rendit à la tranchée et fit les dispositions de l'attaque: elle devait se faire en plein jour par vingt-six compagnies de grenadiers, soutenues des cinq bataillons de tranchée qui étaient aux ordres de M. le marquis de Vieuxpont, lieutenant général, de M. le prince Charles, maréchal de camp, et de M. de Cressy, brigadier. Ces trois officiers furent chargés de l'attaque du centre; MM. de Valory et de Lesparre, de celle de la droite; MM. d'Albergotti, de Silly, le prince d'Isenghien et le chevalier de Broglie, colonel, le furent de celle de la gauche; M. le maréchal, qui voulait être présent à cette opération, se plaça derrière le centre avec monseigneur le duc de Bourbon, M. le maréchal de Montesquiou et plusieurs officiers généraux.

A trois heures après midi l'attaque commença. A peine trois ou quatre compagnies de grenadiers eurent débouché des ponts de fascines qu'ils se rompirent; celles qui les suivaient se jetèrent dans l'eau jusqu'au cou et les rejoignirent; les travailleurs ne purent faire de même, et l'on perdit beaucoup de

temps à réparer les ponts; mais les grenadiers surmontèrent tous les obstacles; ils se rendirent maîtres des trois demi-lunes et d'une partie du chemin couvert, à la gauche du côté de la porte Saint-Éloi, vis-à-vis les brèches du corps de la place; peu s'en fallut même qu'ils ne gagnassent les brèches par le pont de communication des ennemis, qui n'eurent que le temps de le rompre. L'action dura trois heures; on y perdit environ quatre cents hommes tués ou blessés. La lettre que M. le maréchal de Villars écrivit au roi, le 7, en contient le détail.

Après l'attaque, ce général, ayant eu avis que l'armée ennemie avait passé l'Escaut près de Tournay et qu'elle marchait vers Leuze, détacha aussitôt quarante-huit bataillons pour aller joindre les douze bataillons et les soixante escadrons qui campaient sur l'Escaut depuis Denain jusqu'à Valenciennes, aux ordres de MM. de Saint-Fremont et de Coigny, et le lendemain matin il décampa lui-même de Lewarde, avec le gros de l'armée, qu'il mena à Valenciennes, laissant devant Douai cinquante bataillons et trente-trois escadrons aux ordres de M. d'Albergotti, chargé de continuer le siége; mais sa commission ne fut pas de longue durée: M. de Hompesch, craignant d'être emporté d'assaut, battit la chamade à dix heures du matin; il offrit de rendre la place aux mêmes conditions qui avaient été accordées à M. d'Albergotti lui-même, lorsqu'en 1710 il avait défendu la place; mais M. le maréchal de Villars voulait qu'en représaille du traitement que le prince Eugène avait fait subir au gouverneur du Quesnoy on ne reçût celui de Douai que prisonnier de guerre, et M. de Hompesch fut forcé de s'y soumettre; il obtint seulement un congé de six mois pour lui et pour quelques officiers de sa garnison, qui fut conduite à Beauvais. Elle n'était plus que de dix-neuf cents hommes en état de porter les armes, y compris deux cents officiers; les ma-

lades et les blessés, au nombre de douze cents, restèrent à l'hôpital de Douai. On trouva dans la ville trente-cinq pièces de canon de fonte, cinquante de fer, neuf mortiers, seize obusiers, deux cents milliers de poudre, deux mille cinq cents sacs de blés et farines, seize mille sacs d'avoine et beaucoup d'autres effets.

Ainsi cette place qui avait tenu en 1710 pendant cinquante-quatre jours, sous le commandement de M. d'Albergotti, se rendit à lui après vingt-quatre jours de tranchée. Il ne perdit, pendant le siége, qu'environ mille hommes tant tués que blessés.

Il est vraisemblable, ainsi que MM. les maréchaux le firent remarquer à la cour, que le siége eût duré moins longtemps, et eût encore moins coûté, si les officiers du génie et de l'artillerie n'eussent été sans cesse divisés entre eux; et si, au lieu de laisser, comme on fit, chaque officier général de tranchée ordonner à son gré, la direction du siége, qui dès le commencement avait été confiée à M. d'Albergotti, lui fût restée sans interruption. On remarqua aussi que, comme depuis longtemps on n'avait pas fait de siége, le manque d'habitude avait beaucoup ralenti l'opération; que d'ailleurs on s'était attaché, mal à propos et contre l'usage, à prendre le fort avant la ville.

Le même jour que Douai se rendit on investit le Quesnoy. M. de Saint-Fremont, ayant passé l'Escaut au-dessus de Valenciennes avec quarante-huit bataillons et cinquante-quatre escadrons, alla camper, la droite à la forêt de Mormal, la gauche au bois de Vargnies, ayant une branche de l'Hongnau devant lui. Le lendemain 9, M. le maréchal de Villars lui envoya de nouvelles troupes; mais, avant de prendre le même chemin, il voulut voir quel pourrait être l'objet des mouvements que faisaient les ennemis.

Le prince Eugène, qui avait marché le 7 de Tournay à Leuze, alla camper le 8, la droite à Cambron, la gauche vers Soignies. Le 9, il passa la Haine, mit sa droite sous Mons, sa gauche à Beugnies, ayant devant lui la Trouille, sur laquelle il fit jeter des ponts.

Le 10, il passa cette rivière et campa, la droite à Quaregnon vers Saint-Ghislain, la gauche à Gognies-Chaussée, ses postes avancés vers Malplaquet, son quartier à Baliant. Il laissa de fortes garnisons à Tournay et à Lille, et y fit faire de nouveaux ouvrages. Les inquiétudes qu'il avait eues pour ces deux places l'avaient empêché de se rapprocher plus tôt du Quesnoy; et, n'ayant pu prendre la route la plus droite pour gagner Mons, il donna à M. le maréchal de Villars le temps de le prévenir avec toutes ses forces. Effectivement, le même jour 10, ce général, ayant marché avec les troupes qu'il avait sous Valenciennes, joignit celles qui étaient devant le Quesnoy et y fit venir celles qui étaient restées sous Douai, excepté dix bataillons et un régiment de dragons, qui entrèrent dans cette place pour y tenir garnison sous le commandement de M. le marquis de Vieuxpont. Quatre mille prisonniers furent employés à réparer les brèches, à combler les tranchées et raser les lignes, et à faire rentrer les rivières dans leur lit ordinaire.

Toute l'armée campa le long de l'Hongnau, qu'elle laissa devant elle; l'infanterie avait sa droite à la maison rouge à l'entrée de la forêt de Mormal, et sa gauche à Jenlain. La ligne avait derrière elle cinq brigades d'infanterie, ensuite la cavalerie de la droite campée sur deux lignes; excepté la maison du roi, qui était à Saint-Saulve, sur l'Escaut, entre Valenciennes et Condé, le flanc droit était couvert par la réserve de dragons de M. le marquis de Coigny, qui avait sa droite vers Jolimetz, sur la chaussée de Bavay, au Cateau-Cambresis, et sa gauche

à Herbigny. La cavalerie de la gauche était placée sur une ligne, la droite à Jenlain, près de l'infanterie, la gauche vers le pont de Quiévrain. Cette cavalerie était soutenue par trois brigades d'infanterie, dont une à Preseau, l'autre à Sebourg, la troisième à Rombies; la réserve de M. le comte de Broglie campa à la gauche de l'armée, depuis le pont de Quiévrain jusqu'à l'inondation de Condé. L'artillerie, séparée par brigades, fut placée à la tête des troupes, le quartier de M. le maréchal de Villars à Preseau et celui de M. le maréchal de Montesquiou à Saultain.

Comme le front de la droite n'était pas suffisamment couvert par les deux branches de l'Hongnau qui, depuis leurs sources jusqu'à leur jonction, coulaient dans les plaines de Bavay, on fit, le long de la ligne de l'infanterie, depuis la forêt de Mormal jusqu'à Jenlain, un retranchement qui avait trois quarts de lieue d'étendue; par ce moyen, tout le pays, depuis l'Escaut jusqu'à la Sambre, se trouva fermé.

L'Hongnau était d'une bonne défense, depuis Condé jusqu'à ce retranchement, qui fut achevé en peu de jours. De ce retranchement jusqu'à la Sambre était la forêt de Mormal, très-fourrée en plusieurs endroits, et coupée dans d'autres par des ravines et des fondrières. Sa largeur était d'environ une lieue et demie et n'était traversée que par un seul chemin ouvert qui était en arrière du Quesnoy, et qui débouchait au-dessous de Berlaimont. Entre la forêt et la Sambre, il n'y avait de terrain ouvert qu'environ un quart de lieue, qui pouvait être facilement fermé par un retranchement sur le ruisseau de Sambrette. La longueur de la forêt, depuis sa tête du côté de Maubeuge et de Bavay jusqu'à Landrecies, était de cinq lieues; et il n'y avait aucun chemin qui la traversât dans cette direction.

Indépendamment de l'avantage du poste que l'armée occu-

pait, elle avait encore celui d'une grande supériorité sur celle des ennemis. L'infanterie consistait en cent cinquante bataillons, et M. le prince Eugène n'en avait que soixante et quinze. On ne pensait pas qu'il osât hasarder un combat pour secourir le Quesnoy. Quoiqu'on ne le jugeât pas plus en état d'entreprendre sur Maubeuge ou sur Charleroi, qui étaient les seules places exposées, on envoya dans la première cinq bataillons et un régiment de dragons, et dans la seconde deux bataillons avec un régiment de dragons.

Pendant que M. le maréchal de Villars était occupé à prendre sa position et à la rendre inattaquable, on travaillait avec beaucoup d'activité aux préparatifs du siége. On assembla des pionniers et un grand nombre de voitures pour le transport de l'artillerie qu'on tira de Cambrai, de Landrecies, de Maubeuge, de Valenciennes et du parc qui avait servi au siége de Douai. Les premiers convois arrivèrent le 14 devant le Quesnoy; les autres vinrent successivement, et en peu de jours toute l'artillerie et les munitions, consistant en soixante et douze pièces de canon, trente mortiers et douze pierriers, en trois cent soixante milliers de poudre, vingt-quatre mille boulets, etc. furent rendues devant la place.

Ce fut aussi de Cambrai, de Landrecies, de Maubeuge et de Valenciennes qu'on tira les vivres. On déposa dans ces places quarante-quatre mille sacs d'avoine, indépendamment des seize mille qu'on avait trouvés à Douai; ces approvisionnements étaient nécessaires pour subvenir au manque de fourrages qui étaient rares dans un pays où l'armée ennemie avait séjourné si longtemps; ce qui en restait à la droite de l'Hongnau fut enlevé par celle du roi. M. le comte de Broglie fit aussi quelques fourrages à la droite de la Haine et de l'Escaut du côté de Condé, battit les détachements des ennemis qui vou-

lurent s'y opposer, et procura à la cavalerie des subsistances pour plus de quinze jours; on réserva celles de la droite de la Sambre.

Le général Yvoy commandait dans le Quesnoy : c'était un religionnaire français qui avait passé au service des États généraux, et aussi expérimenté dans l'art militaire que zélé pour ses nouveaux maîtres. Il fit perfectionner les ouvrages que les ennemis avaient faits depuis qu'ils s'étaient rendus maîtres de la place, principalement un ouvrage avancé sur la redoute de la porte de Forêt où ils avaient fait leur attaque, et une contregarde avec son chemin couvert entre la porte Saint-Martin et celle de Valenciennes. Il y avait sur le rempart cent quatre pièces de canon, dont faisaient partie celles que le prince Eugène avait fait déposer dans la ville après la levée du siége de Landrecies. Il y avait aussi beaucoup de mortiers, une grande quantité de munitions et cent vingt canonniers ou bombardiers; mais la force de la garnison ne répondait pas à celle de la place : elle n'était que de six bataillons faisant deux mille vingt hommes.

M. le maréchal de Villars alla plusieurs fois avec M. de Valory reconnaître la place, et détermina l'attaque sur le front, depuis la porte Saint-Martin jusqu'à celle de Valenciennes; mais jugeant que le feu des ennemis serait très-vif, il décida que les approches se feraient à la sape. Le nombre des troupes de tranchée fut fixé à six bataillons et quatre compagnies de grenadiers.

Dans la nuit du 18 au 19 on ouvrit une tranchée à trois endroits, et on porta jusqu'à soixante toises du chemin couvert la parallèle, qui embrassa par la droite la porte Saint-Martin, et par la gauche celle de Valenciennes. Les assiégés s'aperçurent de bonne heure de l'ouverture de la tranchée, et firent grand

feu; cependant il n'y eut que six hommes tués et vingt-deux blessés.

Les jours suivants furent plus meurtriers: quarante pièces de canon et vingt-six mortiers que les assiégés employèrent sur le front de l'attaque, firent beaucoup souffrir les troupes pendant sept ou huit jours, et causèrent beaucoup de dommages aux tranchées et aux batteries. M. de Vallière, commandant l'artillerie en l'absence de M. le chevalier Destouches qui avait été blessé au siége de Douai, fut d'avis, pour éteindre un si grand feu, de lui opposer tout à la fois celui de toutes les batteries; mais on eut beaucoup de peine à les établir, surtout celle de la gauche, que le canon des assiégés ruinait chaque jour, et l'on n'en vint à bout qu'à force de tourmenter celles des ennemis par un feu continuel de dix-huit mortiers.

Le 25, à la pointe du jour, on démasqua cinquante pièces de gros canon qui ralentirent, dès ce jour-là, le feu de la place; les jours suivants on augmenta les batteries de dix pièces et de douze mortiers, et le 28, le feu des assiégés fut complétement éteint. Quelques pièces des batteries de la gauche battirent à ricochet le chemin couvert et deux lunettes qui étaient dans cette partie. On attacha le mineur aux saillants de ces deux ouvrages, et on résolut de les attaquer en même temps que le chemin couvert de la place et une contregarde que les ennemis avaient faite à leur droite.

L'attaque fut fixée au 29. Ce jour-là M. le maréchal de Villars se rendit à la tranchée et fit ses dispositions. On commanda pour cet effet vingt-deux compagnies de grenadiers et les piquets des douze bataillons montant et descendant la tranchée. M. le marquis de Coigny eut le commandement de la droite, lord Galmoy celui du centre, et M. le marquis de Maillebois celui de la gauche. M. le maréchal se plaça entre

le centre et la gauche avec MM. de Valory, de Vallière et un grand nombre d'officiers généraux.

A sept heures du soir, au signal d'une bombe, on fit jouer les mines; aussitôt les grenadiers débouchèrent des sapes, attaquèrent les lunettes, la contre-garde et le chemin couvert, en chassèrent les ennemis et se logèrent dans tous ces ouvrages. Les troupes qui devaient les défendre ne tinrent nulle part; elles jetèrent leurs armes et abandonnèrent leurs tentes, sans que leur commandant pût les rallier. On ne perdit que deux cents hommes, tant tués que blessés. M. le maréchal écrivit le lendemain au roi pour instruire sa majesté du succès de cette expédition, et pour lui faire connaître les officiers qui s'y étaient distingués.

Le 1er octobre, on fit deux batteries sur le chemin couvert pour battre en brèche les deux faces du bastion gauche de la porte de Valenciennes, et, le 2 octobre, elles commencèrent à tirer. Le 3, on commença à faire des ponts sur le fossé.

Le 4, les ponts se trouvant fort avancés ainsi que les brèches, M. le maréchal de Villars ordonna qu'on se disposât à donner l'assaut; mais M. Yvoy battit la chamade à quatre heures après midi. Il demanda à faire une capitulation, ce qui lui fut refusé, et on le força de donner dans l'instant même entrée dans la ville aux bataillons des gardes françaises qui étaient de tranchée. Il se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison réduite à quinze cents hommes: elle fut conduite à Reims.

On trouva dans la place cent deux pièces de canon, quarante-cinq mortiers, beaucoup de munitions et d'autres effets. Le gouvernement de la ville fut donné à M. de Valory, qui n'avait pas peu contribué à sa prompte réduction; M. de Canillac fut chargé du commandement en son absence et du soin de réparer les brèches et de combler les tranchées.

M. le maréchal de Villars n'avait pas attendu la fin du siége du Quesnoy pour se disposer à faire celui de Bouchain, ainsi que la cour le désirait. Dès le 18 septembre, il avait commencé à prendre des mesures pour empêcher que rien n'entrât dans cette place, en envoyant à Haspres sur la Selle une brigade de cavalerie, et sur la Censée un détachement de cent chevaux. Les ordres étaient donnés pour l'artillerie et les munitions qu'on devait tirer de différentes places.

Le 1er octobre, Bouchain fut investi par vingt-six escadrons que M. le maréchal de Villars détacha sous les ordres de M. le marquis de Conflans, et par vingt-deux bataillons de campagne qui furent tirés de différentes places, comme de Maubeuge et Douai, et qui n'avaient point eu part aux précédentes opérations. Il les fit remplacer par un pareil nombre de ceux qui y avaient le plus souffert; il envoya en même temps sur la basse Scarpe trente escadrons, tant pour fourrager la gauche de cette rivière que pour faire des fascines et des gabions dans les bois de Marchiennes et de Saint-Amand; on en fit aussi dans la forêt de Mormal, et on les transporta à Lourches, sur l'Escaut.

Le 5 et le 7, M. le maréchal envoya devant Bouchain deux détachements de huit bataillons chacun, ce qui forma trente-huit bataillons et vingt-six escadrons qui furent destinés pour le siége. L'infanterie cantonna dans les villages les plus voisins de la ville, et la cavalerie dans ceux qui en étaient plus éloignés. M. le marquis d'Alègre fut chargé de la conduite du siége, ayant sous ses ordres sept lieutenants généraux et sept maréchaux de camp. Tous ces officiers généraux partirent le 7 avec MM. de Valory et de Vallière, pour se rendre à leur destination; et M: le maréchal, pour être à portée du siége, établit son quartier à Haspres. Il laissa M. le maréchal de Montesquiou à

Saultain, et l'armée dans la position qu'elle occupait le long de l'Hongnau. On fit baraquer l'infanterie et cantonner la cavalerie. Les fourrages de la gauche de la basse Scarpe et ceux de la droite de la Haine et de la Sambre assurèrent la subsistance jusqu'à la fin du mois.

Le prince Eugène, qui venait de voir prendre le Quesnoy sans avoir pu s'y opposer, était encore moins en état de sauver Bouchain. Ses troupes étaient consternées des progrès rapides que faisait l'armée du roi; lui-même, au lieu de faire quelque mouvement offensif, retira sa gauche derrière la Trouille, et resta dans sa position sous Mons, où il parut ne s'occuper que des moyens de se procurer des subsistances qu'il était forcé de tirer de ses derrières.

Cependant, au moment où l'on s'y attendait le moins, il donna de l'inquiétude pour le côté de la mer. Le fort de la Knocke fut surpris le 6 par un partisan d'Ostende, et la garnison, composée de soixante hommes, fut faite prisonnière de guerre. Des détachements des garnisons d'Ypres et de Furnes y marchèrent; mais ils y trouvèrent les ennemis si bien établis qu'on ne jugea pas pouvoir les en chasser sans s'exposer à perdre beaucoup de monde; et ces détachements, n'étant pas en état de faire une attaque en règle, rentrèrent dans les places dont ils étaient sortis.

M. le maréchal de Villars ne regardait pas ce poste comme capable de donner aux ennemis d'autre avantage que celui d'interrompre la communication d'Ypres à Furnes; mais, craignant qu'ils ne portassent plus loin leurs vues, il envoya deux bataillons dans la première de ces deux places et un dans la seconde, et il ne s'occupa plus que des moyens de pousser vivement le siége de Bouchain.

Cette place était abandonnée à ses propres forces; mais elle

était en meilleur état que lorsque les ennemis en avaient fait le siége. Depuis qu'ils s'en étaient rendus maîtres, ils avaient non-seulement rétabli mais encore augmenté considérablement ses fortifications. Ils y avaient construit deux nouvelles demi-lunes, trois lunettes, une contre-garde et beaucoup de mines. Le comte de Grovenstein, connu par la course qu'il avait faite au commencement de la campagne, dans la Champagne et le pays Messin, commandait dans la place, ayant sous ses ordres quatre bataillons, un détachement de deux cents Suisses et une compagnie franche; il ne manquait ni d'artillerie ni de munitions de guerre et de bouche, et il était en état de se défendre aussi longtemps qu'avait fait M. de Selve l'année précédente, lorsqu'il avait été assiégé par toutes les forces du prince Eugène et du duc de Marlborough.

Le 9, M. le maréchal de Villars se rendit devant Bouchain; et, après avoir reconnu la place, il régla qu'on ferait deux attaques à la haute ville, et que chaque jour il y aurait à la tranchée quatre bataillons et six compagnies de grenadiers.

Le même jour, à l'entrée de la nuit, la tranchée fut ouverte par quatre mille travailleurs; l'attaque de la droite partait de Wavrechain, celle de la gauche se fit...

Les deux attaques furent poussées d'un côté à quarante toises, et de l'autre à cinquante toises du chemin couvert; et on les communiqua par une parallèle qui embrassait tout le front de la haute ville, depuis le haut jusqu'à la basse Censée. On fit en même temps une fausse attaque à la basse ville sur le bas Escaut : malgré le grand feu de canon et de mousqueterie des assiégés, il n'y eut que cinquante-trois hommes blessés.

La nuit suivante, on chemina à la sape sur quatre lunettes qui étaient en avant du chemin couvert, et on travailla à des batteries pour battre ces ouvrages et ruiner les défenses.

Le 14 au matin, quarante pièces de canon et huit mortiers tirèrent avec tant de vivacité et de succès que, quelques heures après, le feu de la ville fut éteint et les deux lunettes de la droite fort endommagées.

Dans la nuit du 15 au 16, cinq compagnies de grenadiers marchèrent à ces lunettes : l'une fut emportée, l'autre se trouva abandonnée. La prise de ces ouvrages facilita l'établissement d'une batterie de quatre pièces qui commença le lendemain à battre en brèche le bastion de la droite. Les autres batteries firent un si grand feu sur les deux lunettes de la gauche que les ennemis furent contraints de les abandonner.

Le 17, M. le maréchal de Villars, s'étant rendu à la tranchée, fit une disposition pour l'attaque du chemin couvert qui, suivant la méthode qui avait réussi aux autres siéges, devait se faire avant la nuit. Il y destina seize compagnies de grenadiers soutenues des bataillons de tranchée, et il voulut être présent à cette opération avec MM. d'Alègre, de Valory, de Vallière et tous les autres officiers généraux du siége.

M. de Roye, qui commandait la tranchée, fit déboucher des sapes, une heure avant la nuit, les seize compagnies de grenadiers, dont huit à droite et huit à gauche; celles de la droite trouvèrent quelque résistance; mais elles attaquèrent avec tant d'ordre et de vivacité qu'elles chassèrent les ennemis et se logèrent sur le chemin couvert. Le logement se fit à la gauche encore plus facilement : on ne combattit point dans cette partie. Les ennemis, qui ne s'attendaient pas à être si tôt attaqués, abandonnèrent leurs postes, et laissèrent la liberté de ne les occuper qu'après avoir pris des précautions pour ne point s'exposer à l'effet des mines. On en éventa quatorze, et les assiégés ne firent sauter que deux fougasses qui ne causèrent aucun

dommage. On ne perdit dans l'attaque que cent cinquante hommes, tant tués que blessés.

Le 19, la brèche se trouvant praticable, le fossé comblé, et tout disposé pour donner l'assaut, le comte de Grovenstein battit la chamade à onze heures du matin, et demanda à capituler; mais M. le maréchal de Villars l'obligea de livrer sur-le-champ une porte et de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison, qui n'était plus que de six cents hommes. M. le comte de Choiseul porta au roi la nouvelle de la reddition de cette place.

C'est ainsi qu'elle rentra au pouvoir du roi après dix jours seulement de tranchée ouverte, et n'ayant coûté que quatre cents hommes tués ou blessés. Les Français l'avaient défendue l'année précédente pendant vingt-trois jours, quoique alors elle fût bien moins fortifiée. On y trouva vingt-quatre pièces de canon, deux mortiers, deux obusiers, cent cinquante milliers de poudre, beaucoup d'autres munitions, cinq mille armes et cinquante mille rations d'avoine.

M. le maréchal de Villars en donna le commandement à M. de Mauny, qui fit aussitôt travailler à réparer les brèches et à combler les tranchées. Les troupes de l'armée et du siége restèrent dans la position qu'elles occupaient; la plus grande partie était cantonnée, et, en attendant les ordres du roi, M. le maréchal de Villars se rendit le 21 de Haspres à Valenciennes, où M. le maréchal de Montesquiou le joignit. En y arrivant, il reçut une lettre du roi remplie des marques les plus flatteuses de la satisfaction que sa majesté avait des services qu'il avait rendus pendant cette campagne, et, M. le duc de Vendôme étant mort, il fut pourvu du gouvernement de Provence.

Le roi, non content d'avoir repris une partie des places

de sa frontière que ses ennemis lui avaient enlevées, voulait pousser plus loin les progrès de ses armes, et avait des vues sur Huy; mais M. le maréchal de Villars avait déjà représenté qu'on ne pouvait prolonger la campagne sans ruiner les troupes et sans les exposer à manquer de tout; qu'une aussi longue marche dans l'arrière-saison, les mauvais chemins, de nouveaux travaux après tant de fatigues, les mettraient hors d'état de faire la campagne suivante, et qu'il valait mieux leur donner quelques mois de repos, pour les remettre en mouvement à la fin du mois de janvier; il avait même formé un projet pour les opérations auxquelles il jugeait qu'on pourrait les employer alors. Le roi eut égard à ces représentations et lui permit de séparer les troupes aussitôt qu'il aurait avis de la retraite des ennemis. Ainsi les opérations de cette campagne se trouvèrent terminées par la prise de Bouchain.

Le prince Eugène, qui avait craint pendant le siége qu'il ne fût suivi de quelque autre entreprise, avait envoyé des renforts à Tournay, à Lille, à Béthune et à Aire, et détaché quelques corps de cavalerie, tant pour escorter les convois destinés à l'approvisionnement de ces places et du fort de la Knocke, que pour se procurer des fourrages dont il avait un extrême besoin; mais, étant obligé de les tirer de trop loin, et ses troupes souffrant beaucoup dans leur camp, il se disposa à les séparer. Le 19, il commença à renvoyer vers Mons son artillerie, ses munitions et ses gros bagages, et plusieurs régiments se mirent en marche pour se rendre les uns à Bruxelles, les autres à Maëstricht.

Le 21, toutes les troupes décampèrent de Beliant, et l'armée se rassembla sous Mons. Le lendemain matin, elle passa la Haine et marcha à Soignies. Ce fut là que le prince Eugène la sépara. La plus grande partie des troupes alla dans les places

de la frontière, le reste dans l'intérieur du pays hollandais, et le prince prit lui-même le chemin de la Haye pour retourner ensuite à Vienne.

M. le maréchal de Villars fit partir, le 21 et le 22, la maison du roi, la gendarmerie et quelque infanterie pour Douai, Guise et Cambrai, et congédia les officiers généraux qui n'avaient pas demandé à être employés pendant l'hiver.

Les jours suivants il fit encore partir quelques troupes, et, ayant reçu les ordres du roi, il sépara entièrement l'armée le 25. Les troupes marchèrent vers leurs quartiers par cinq débouchés : celui de Valenciennes, pour aller vers Douai et Arras, celui de Cambrai, vers Péronne et Saint-Quentin, celui de Cateau-Cambrésis vers Guise, et ceux de Landrecies et de Maubeuge vers les places de l'entre Sambre et Meuse.

On mit de fortes garnisons dans les places qu'on avait reprises sur les ennemis et dans toutes celles de la tête de la frontière. Cent escadrons qui avaient le plus besoin de rétablissement rentrèrent, suivant les ordres de la cour, dans l'intérieur du royaume; le reste de la cavalerie et de l'infanterie fut réparti dans les places de seconde et de troisième ligne.

M. le maréchal de Villars, après avoir donné les ordres nécessaires pour la sûreté des quartiers, partit le 27 de Valenciennes, et arriva le 29 à la cour, où il fut reçu du roi comme le méritaient les services qu'il venait de lui rendre. Ceux des officiers généraux qui l'avaient si bien secondé, comme MM. de Vieuxpont, de Broglie et quelques autres, eurent part aux grâces de sa majesté, et on fit un traitement extraordinaire aux troupes.

M. le maréchal de Montesquiou, qui avait principalement contribué aux succès de la campagne, fut chargé, comme il

l'avait été à la fin des deux précédentes, du commandement sur la frontière pendant l'hiver.

Au commencement du mois de novembre, il établit son quartier à Douai, mit des postes sur la basse Scarpe, sur la Deule et dans les parties de la frontière de l'Artois les plus exposées. Il prit les mêmes précautions sur la Sambre, sur la Selle, à la tête de l'Escaut et aux sources de la Somme, pour empêcher que les ennemis ne fissent des courses de ces côtés-là; et les commandants des places eurent ordre de veiller avec la plus grande attention sur les partis qui pourraient sortir d'Aire, de Béthune, de Lille, de Tournay et de Mons.

Les intendants reçurent, de leur côté, des ordres pour assembler des pionniers dont la destination était de travailler à rétablir la navigation de la Scarpe et de faire un nouveau réduit à Saint-Amand, qu'on avait déjà commencé à retrancher. La garnison de ce poste fut augmentée de deux bataillons; on renforça de même ceux de Marchiennes et de Mortagne, qui n'étaient pas moins importants, et on prit des mesures pour la sûreté d'Hasnon, d'Anchin et de Lalaing, de sorte que tous les passages de la Scarpe, depuis Douai jusqu'à son embouchure dans l'Escaut, se trouvèrent bien gardés. On travailla aussi à mettre les places à l'abri de toute surprise, à réparer leurs fortifications et à les approvisionner. Les ennemis firent, de leur côté, de nouveaux ouvrages à Lille et à Mons et occupèrent en force les passages les plus dangereux.

Mais bientôt toutes ces précautions devinrent inutiles; pendant qu'on se battait encore en Flandre, les négociations avaient pris le dessus à Utrecht. La réconciliation du roi et de la reine Anne, les heureux changements qu'elle avait produits dans les affaires militaires de la France, l'accession de l'Espagne à l'armistice convenu entre la France et l'Angleterre, imposè-

rent enfin aux puissances les plus obstinées à continuer la guerre. Le roi de Portugal, le duc de Savoie, le roi de Prusse, électeur de Brandebourg, furent les premiers qui se détachèrent de la ligue, en remettant leurs intérêts entre les mains de la reine d'Angleterre; et, au mois de décembre, leurs troupes furent comprises dans la suspension d'armes, qui fut prolongée de nouveau.

Leur exemple entraîna les Hollandais. Ces derniers, chargés, depuis la retraite des Anglais, et du fardeau de la guerre, et du payement de toutes les troupes qui avaient été à la solde de cette nation, prêts à se voir enlever leur commerce par l'Angleterre et par d'autres puissances, intimidés par les succès de la France, tremblants pour la sûreté de leur propre pays, s'adressèrent secrètement, dans les premiers jours du mois de janvier 1713, à la reine d'Angleterre, et réclamèrent ses bons offices. Le roi oublia leur conduite passée; ses ministres et ceux de la reine d'Angleterre dressèrent un plan général de pacification dans lequel ils furent compris; on le leur communiqua, ils en furent satisfaits et commencèrent à négocier ouvertement en signant, le 29 janvier, un traité pour leur barrière dans les Pays-Bas.

Dans le courant du mois suivant, ils renvoyèrent en Allemagne les Hanovriens, les Danois et les autres troupes qui avaient passé de la solde de l'Angleterre à la leur, ce qui ne laissa plus aucun lieu de douter de leurs bons sentiments pour la paix.

On eut cependant quelque inquiétude sur le mouvement que firent, au commencement du mois de mars, les troupes de leurs garnisons les plus voisines de Tournay, et quelques avis ayant annoncé qu'il était question d'une entreprise sur Saint-Amand, M. le maréchal de Montesquiou fit marcher, le 7, de

ce côté-là une partie des garnisons de Valenciennes, de Cambrai, de Cateau-Cambrésis, de Landrecies, du Quesnoy et d'Arras; mais ces mouvements n'eurent pas de suite. Les Hollandais, au lieu de s'avancer vers l'Escaut, prirent des cantonnements depuis Hal, près de Bruxelles, jusqu'à Ninove, et M. le maréchal de Montesquiou, persuadé que cette disposition de leur part n'avait qu'un objet défensif, renvoya les troupes dans leurs quartiers.

L'empereur se voyant ainsi, chaque jour, abandonné par quelqu'un de ses alliés, témoigna vouloir se relâcher de ses demandes exorbitantes sur la monarchie d'Espagne; mais il n'en résulta qu'un traité, qui fut signé le 14 mars, pour l'évacuation de la Catalogne et la neutralité de l'Italie. Ses plénipotentiaires refusèrent d'accéder aux principaux articles du plan de la pacification générale; et, comme on aperçut dans les motifs de leur refus un dessein marqué de continuer la guerre, les ministres des autres puissances prirent le parti de mettre, sans leur participation, la dernière main au traité de paix, et il fut signé le 11 avril par la France d'une part, l'Angleterre, le Portugal, la Prusse, la Hollande et la Savoie de l'autre. On y stipula pour le roi d'Espagne et pour les électeurs de Bavière et de Cologne, même pour l'empereur et l'empire, qui avaient refusé d'y souscrire; on leur donna le terme de six semaines pour y accéder.

Le 20 du mois d'avril, M. Voysin fit part à M. le maréchal de Montesquiou de la conclusion de la paix, et lui manda de faire cesser aussitôt toutes hostilités sur la frontière. Ce ministre écrivit aussi aux intendants pour les prévenir de ce qu'il y avait à faire pour l'évacuation des places qui devaient être restituées de part et d'autre, après l'échange des ratifications. Les premières dispositions que fit M. le maréchal de Montes-

quiou furent de retirer tous les postes de la Scarpe et de l'Artois, que la cessation des hostilités rendait inutiles.

Le traité fait avec les États généraux fut ratifié le 12 mai, et on ne songea plus qu'à en remplir les conditions, principalement celles qui étaient stipulées pour les cessions et les évacuations réciproques. Les villes de Luxembourg, de Namur, de Charleroi, de Nieuport, de Furnes et Ypres, dont la propriété était réservée à l'empereur avec le reste des Pays-Bas espagnols, devaient être remises aux Hollandais pour leur servir de barrière entre Tournay et Menin; et ils s'étaient engagés de restituer, en échange, à la France, Lille, Aire, Béthune et Saint-Venant. M. le maréchal de Montesquiou reçut à cet effet des instructions pour procéder aux évacuations, de concert avec le comte de Tilly, commandant les troupes hollandaises.

Le 21, les deux généraux se rendirent à Orchies, et signèrent une convention qui en fixa les époques. Elle portait en substance qu'on nommerait, de part et d'autre, des commissaires d'artillerie pour recevoir les munitions de guerre qui seraient laissées dans les places réciproquement rendues; que Namur, Béthune et Saint-Venant seraient évacués le 29 mai, Aire et Furnes le 1er juin, Charleroi, Ypres et Lille le 4 du même mois; que Luxembourg et Nieuport resteraient, jusqu'à nouvel ordre, dans l'état où ils étaient, et qu'à compter du 1er juin, on aurait six semaines pour les transports de tout ce qu'il y avait à retirer des places, et pour les remplacements à y faire.

Cette convention fut approuvée par le roi, et sa majesté envoya ses ordres aux intendants pour faire constater le nombre de canons et la quantité de munitions de guerre qui devaient être laissés dans chaque place, conformément à l'article 16 du

traité avec les Hollandais. Il portait que Luxembourg, Charleroi et Nieuport seraient remis avec l'artillerie et les munitions de guerre dont ces places étaient pourvues le jour du décès du roi catholique Charles II; que Lille, Aire, Béthune et Saint-Venant seraient rendus avec l'artillerie et les munitions qui s'y étaient trouvées lors de la prise de ces places; qu'Ypres serait cédé avec cinquante pièces de canon et la moitié des munitions qui y étaient, et Furnes avec l'artillerie et les munitions qui s'y trouvaient au commencement de l'année 1713.

Les commissaires préposés de part et d'autre ayant réglé tout ce qui concernait les évacuations, elles se firent aux jours fixés par la convention d'Orchies.

On a pu remarquer qu'on n'y avait point déterminé l'époque de l'évacuation de Luxembourg et de Nieuport, et cela pour deux raisons : la première, parce que le roi désirait qu'avant l'évacuation de Luxembourg le roi de Prusse fût mis en possession du haut pays de Gueldres, duquel l'électeur palatin exigeait des contributions, prétendant qu'il devait être traité comme ennemi de l'empire; la deuxième, parce que Nieuport, en vertu du traité de paix, devant être remis aux États généraux, il y avait eu entre eux et l'Angleterre des arrangements postérieurs, suivant lesquels cette place devait appartenir aux Anglais.

Ces difficultés ne subsistèrent pas longtemps. Les Hollandais ayant consenti à ce qu'elle leur fût remise, le roi donna ordre de l'évacuer, ce qui fut exécuté le 31 mai, et comme en même temps ils mirent le roi de Prusse en possession du haut pays de Gueldres, et qu'ils s'engagèrent à ne laisser tirer par l'électeur palatin aucune contribution de la ville de Luxembourg, cette dernière place leur fut livrée le 26 juin.

Aussitôt que Lille, Aire, Béthune et Saint-Venant furent rentrés sous la domination du roi, M. le maréchal de Montesquiou se rendit dans ces places, et fit prêter aux magistrats un nouveau serment de fidélité.

A l'égard de Dunkerque, qui avait été remis aux Anglais comme une place de sûreté, lors de la suspension d'armes faite avec eux, il ne devait être restitué, suivant l'article 9 du traité avec l'Angleterre, que lorsqu'il serait démantelé et que le roi serait mis en possession de tout ce qui lui était cédé en dédommagement de la démolition de cette place. Ces conventions n'eurent leur entier effet que cinq mois après la conclusion de la paix.

Cela n'empêcha pas M. le maréchal de Montesquiou de quitter la frontière, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du roi; il partit de Lille à la fin du mois de juin, pour retourner à la cour, laissant le commandement à M. le prince de Tingry, lieutenant général de la province de Flandre.

Il ne resta sous ses ordres que les troupes nécessaires pour les garnisons; toutes les autres passèrent à l'armée que le roi fut obligé d'avoir encore sur le Rhin, pour faire tête à celle de l'empereur qui, n'ayant voulu entrer dans aucun accommodement, continua la guerre sur la frontière de l'Alsace pour appuyer ses prétentions. Ce prince retira aussi de Flandre toutes ses troupes pour grossir son armée. Il en donna le commandement au prince Eugène, de même que le roi confia le commandement de la sienne au maréchal de Villars. Ces deux illustres rivaux se battirent encore pendant la campagne de 1713. La fortune du vainqueur de Denain ne l'abandonna point: il prit Landau et Fribourg, et, de plus, il eut l'honneur d'achever le grand ouvrage de la paix, par le traité qu'il signa avec le prince Eugène à Rastadt, le 6 du mois de mars de

l'année suivante. Ce traité régla les prétentions de l'empereur, et rétablit enfin le calme entre toutes les puissances dont les États, depuis douze ans, étaient accablés par les malheurs de la guerre.

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ITALIE.

DAUPHINÉ, SAVOIE ET PROVENCE.

Pendant l'hiver de 1711 à 1712, l'Europe fut plus occupée des affaires politiques que de la guerre.

Les préliminaires signés pendant le mois d'octobre précédent entre Louis XIV et la reine Anne d'Angleterre agitèrent les esprits. On assembla dans le mois de janvier un congrès à Utrecht; mais ce même congrès, loin de concilier les différents intérêts, ne fit que rendre les prétendants à la succession d'Espagne et leurs alliés plus animés contre la France, et leurs demandes plus exorbitantes. Les difficultés s'accrurent, l'hiver ne suffit pas pour les aplanir. Le temps de la campagne approchant sans apparence de conciliation, il fallut se disposer à continuer la guerre. L'empereur conserva ses amis, excepté l'Angleterre, qui ne le fut qu'en apparence. La reine Anne consentit à laisser ses troupes à l'armée des alliés aux Pays-Bas; mais, après être parvenue à en ôter le commandement au duc de Marlborough, elle le donna au duc d'Ormond, et lui défendit en secret de les mêler avec celles des alliés et de seconder leurs opérations.

C'en était assez pour diminuer considérablement la supériorité qu'avaient ces derniers sur l'armée du roi en Flandre,

mais cette disposition devait aussi influer sur celle que l'empereur prétendait avoir dans les autres parties où ce prince avait à soutenir la guerre. Le roi, prévenu des intentions favorables de la reine Anne, n'avait pas besoin de tirer de ses armées du Rhin et du Dauphiné des renforts pour celle de Flandre. D'un autre côté, l'armée du duc de Savoie avait déjà perdu de sa supériorité par le départ de quatre bataillons et de huit cents chevaux qui avaient passé à la fin du mois de novembre en Catalogne; elle allait encore être affaiblie par un nouveau détachement des troupes allemandes qui hivernaient en Italie, lequel devait être embarqué à Finale.

Ce fut d'après ces considérations que le roi régla la force de chacune de ses armées.

MM. les maréchaux de Villars et de Montesquiou continuèrent de commander l'armée de Flandre; celle du Rhin resta sous les ordres de MM. les maréchaux d'Harcourt et de Besons. Les troupes destinées pour l'Espagne furent commandées par MM. les ducs de Vendôme et de Noailles, et M. le maréchal de Berwick commanda, comme les années précédentes, l'armée du Dauphiné, qui fut composée de soixante-quatre bataillons et vingt-neuf escadrons, dont dix-huit de dragons[1].

A la fin de la campagne précédente, il n'était resté sur cette frontière que cinquante-six bataillons et vingt-six escadrons.

Ces troupes passèrent l'hiver tant en Dauphiné et en Savoie que dans le comté de Nice et en Provence. M. le comte de Medavi, qui eut son quartier général à Grenoble, commanda en Dauphiné et en Savoie, ayant sous ses ordres, dans cette dernière province, MM. de Silly et de Maulevrier, à Cham-

[1] La composition des armées de Flandre, du Rhin et d'Espagne n'a pas été trouvée dans les archives du dépôt de la guerre.

béry; à Briançon, MM. Dillon, Caraccioli et Cadrieu; M. Le Guerchois dans la vallée de Barcelonnette; M. le chevalier d'Asfeld commanda les troupes en Provence et dans le comté de Nice, subordonnément à M. le marquis de Grignan, commandant en chef dans cette province; il eut son quartier à Grasse, M. de Grignan resta à Marseille.

Les troupes de M. le duc de Savoie ne consistaient qu'en vingt-cinq bataillons et trois régiments de cavalerie, et trois de dragons répandus dans le Piémont et dans le Montferrat; les troupes allemandes qui devaient avec elles former l'armée, étaient dispersées dans le Milanais, le Mantouan, le Parmesan, le Plaisantin, le Modénais et le grand-duché de Toscane; leur nombre était à peu près le même que celui des troupes piémontaises; mais tout annonçait que la cour de Vienne, déterminée à faire de grands efforts en Espagne, devait faire passer dans peu onze bataillons et deux régiments de dragons de ces troupes en Catalogne.

Ce n'était pas de quoi inspirer de la confiance au duc de Savoie qui, déjà mécontent du retard que l'empereur apportait à la ratification des cessions que les empereurs Léopold et Joseph lui avaient faites en Italie, et aussi inquiet des négociations pour la paix, dont le succès devait le priver des subsides de l'Angleterre, que rebuté des tentatives inutiles qu'il avait faites pendant cinq campagnes, avec des forces supérieures, pour entamer la France, voyait avec peine que ces mêmes forces, déjà affaiblies par l'envoi d'un détachement en Catalogne, allaient éprouver une nouvelle diminution.

On eut même sujet de croire que, dans des circonstances aussi peu favorables à ses intérêts, il songeait plutôt à ménager la France jusqu'à ce qu'il arrivât quelque changement avantageux pour lui qu'à se livrer à des entreprises dont le

succès serait trop douteux, et qu'il était déterminé à rester sur la défensive. On en jugea par une réforme qu'il fit au mois de janvier dans ses troupes, et par la liberté qu'il donna au commerce entre le Piémont et le comté de Nice par le col de Tende, ce qui fut très-avantageux à cette dernière province, qui tira de ses États des blés et beaucoup de marchandises.

On crut aussi que le soin qu'il prit, pendant l'hiver, de faire de nouveaux retranchements dans toute l'étendue de sa frontière tendait plutôt à en assurer la défense qu'à se préparer des moyens d'attaque. Il fit agrandir le fort de la Brunette pour pouvoir l'occuper avec deux bataillons et donner par là à Suse une meilleure protection. Il fit augmenter les fortifications du château d'Exilles et les retranchements de Saint-Colomban qui couvraient cette forteresse. Il fit aussi de nouveaux ouvrages au château de Demonte et rétablir les retranchements des barricades dans la vallée de la Stura, que M. le chevalier d'Asfeld avait fait raser à la fin de la campagne précédente; on sut aussi que, pour mettre plus en sûreté les autres vallées voisines d'Exilles et de Fenestrelle qu'il espérait conserver à la paix, il faisait construire une redoute sur la hauteur de la Madeleine, entre Exilles et Jaillon; une autre au port de Chaumont, du côté de Ramas; une à Clapier; une au Fenier, avec un retranchement, et deux sur la montagne de Fattière, avec une communication palissadée de cette montagne au col de la Fenestre.

On ne fut pas longtemps dans l'idée que ces dispositions avaient fait concevoir; au mois de mars, M. le duc de Savoie en fit de nouvelles qui parurent annoncer de sa part, non-seulement des projets offensifs, mais aussi une entreprise prématurée; il forma alors de grands magasins de grains et de fourrages, tant à Avigliano qu'à Suse, à Exilles, Fenestrelle

et Pignerol, et il envoya ordre au comte de Schulemburg, qui avait sous son commandement douze bataillons piémontais et un détachement de mille hommes de troupes allemandes répandues dans ces différentes places, de les faire avancer dans des cantonnements à la tête de la frontière; douze autres bataillons piémontais devaient les remplacer et être suivis par les troupes allemandes qui étaient en Lombardie.

On attribua le changement que l'on crut apercevoir dans la conduite de M. le duc de Savoie et dans ses desseins, au mécontentement qu'il fit paraître lorsqu'il fut informé que le roi, dans les propositions qu'il avait faites le 11 février, pour parvenir à une paix générale, avait déclaré ne vouloir s'engager à son égard qu'à une restitution réciproque des prises faites de part et d'autre et au rétablissement des limites telles qu'elles avaient été avant la déclaration de la guerre; on vit, en effet, par les demandes qu'il fit alors, que ses prétentions exorbitantes indiquaient plutôt la résolution de sa part de continuer la guerre que le désir de contribuer à une conciliation générale[1].

La cour, informée des dispositions de M. le duc de Savoie et des mouvements de ses troupes, eut peine à se persuader

[1] M. le duc de Savoie exigeait :

1° D'être maintenu dans son droit de succession à la monarchie espagnole, après la maison d'Autriche, conformément aux termes du testament de Philippe IV;

2° La restitution du duché de Savoie et du comté de Nice;

3° La cession d'Exilles, de Fenestrelle, des vallées voisines du Mont-Genèvre, de Château-Dauphin, de Queiras, de Briançon et du Briançonnais, de Barraux, de Goncelin, la Rochette, et de toutes les terres et villages situés à la gauche du Rhône, du côté de la Savoie, depuis Genève jusqu'à Saint-Geniès;

4° Il demandait que le roi le mît en possession de Monaco, et se chargeât d'indemniser le prince de ce nom;

5° Que le roi approuvât les cessions qui lui avaient été faites par l'empereur Léopold, suivant les articles secrets de son traité avec ce prince, du 8 novembre 1703.

qu'ils eussent un objet offensif dans une saison qui ne permettait pas d'opérer dans les Alpes; cependant elle manda, le 13 mars, à M. de Medavi que les chemins qui conduisaient à Briançon étant libres dans presque tous les temps, il devait donner une attention particulière à cette place, et, au premier mouvement que feraient les troupes des ennemis, y faire entrer quinze ou seize bataillons pour soutenir le camp retranché.

Comme il n'y avait à portée de cette place que huit bataillons, M. de Medavi envoya ordre à deux autres bataillons qui étaient à Montélimart et à Vienne de marcher à Gap et à Embrun; on voit par ses dépêches que c'était tout ce qu'il pouvait tirer des quartiers du Dauphiné, parce que le reste des troupes était dans les vallées de Queiras et de Barcelonnette, où elles étaient nécessaires pour leur sûreté; et il assura en même temps la cour que les dix bataillons qu'il rassemblerait à Briançon seraient suffisants pour celle du camp retranché, parce qu'il regardait comme très-difficile pour M. le duc de Savoie d'y marcher avec un gros corps, tant à cause des neiges qui couvraient les montagnes que par le peu de ressources qu'il pourrait trouver dans le pays, M. le maréchal de Berwick ayant eu soin, à la fin de la campagne précédente, de faire consommer toutes les subsistances entre Suse, Fenestrelle et Briançon. D'ailleurs M. de Medavi était persuadé que les Piémontais n'entreprendraient rien sans le concours des troupes allemandes, et il parut n'ajouter aucune foi aux nouvelles qui avaient annoncé un mouvement de la part de ces derniers.

Il fut en effet informé que ce n'était que le 19 du mois de mars que huit bataillons des troupes de Brandebourg et de Saxe-Gotha qui avaient hiverné dans le Modénais devaient se mettre en marche pour joindre les Piémontais; qu'à la vérité l'empereur devait faire de nouveaux efforts pour procurer au

duc de Savoie la supériorité; que ce prince devait faire passer de Hongrie en Italie un nouveau corps de troupes, et que toutes celles qui y étaient déjà devaient être augmentées de dix hommes par compagnie et d'une compagnie de grenadiers par bataillon, ce qui remplacerait les troupes destinées à passer en Espagne; mais l'exécution de ces projets paraissait encore bien éloignée. On apprit aussi que le corps d'environ sept mille hommes de troupes impériales, commandé par le général Saumiong qui avait pris ses quartiers en Toscane, avait marché à Porto-Hercole pour en faire le siége, que cette place était déjà bloquée par terre, et que M. de Saumiong n'attendait, pour commencer le siége, que l'arrivée d'un convoi de munitions qu'une escadre devait lui amener de Naples.

Quoique rien ne pressât encore, la cour, jugeant que les dispositions des ennemis tendaient à ouvrir la campagne plus tôt qu'à l'ordinaire, envoya des ordres pour que l'on fît marcher en Dauphiné les bataillons qui, à la fin de la campagne précédente, avaient quitté la frontière des Alpes pour passer en Catalogne.

Dans les premiers jours du mois d'avril, on eut des nouvelles qui confirmèrent la marche, non-seulement des douze bataillons piémontais qui s'étaient avancés à la tête de la frontière, et de douze autres bataillons qui les avaient remplacés dans leurs quartiers, mais aussi celle des huit bataillons de troupes allemandes parties du Modénais pour se rendre dans le Piémont.

On fut de même informé que l'Empereur faisait lever quatre régiments dans le Milanais, où devaient arriver incessamment les troupes venant de Hongrie, et que l'armée austro-sarde serait forte de quarante à cinquante mille hommes; que le comte de Thaun la commanderait sous les ordres du duc de

Savoie, et que ce général était parti de Vienne pour se rendre à Turin.

M. de Medavi jugea alors qu'il était temps de prendre des mesures pour n'être pas surpris. Le 7, il fit entrer dans des cantonnements sous Briançon les huit bataillons qui avaient leurs quartiers à portée de cette place, ainsi que les deux qui s'étaient avancés à Gap et à Embrun; il y joignit cent vingt hommes de l'artillerie et résolut, en cas de besoin, de renforcer ces troupes de deux bataillons qui étaient dans la vallée de Queiras. Ce n'est cependant pas qu'avec ces troupes M. de Medavi espérât pouvoir soutenir le camp retranché, si M. le duc de Savoie, joint par un corps de troupes allemandes, venait à tenter une entreprise sur ce poste; il demanda en conséquence à la cour d'envoyer à M. de Grignan des ordres pour que, de la Provence, il lui fît passer quelques troupes: la cour y consentit.

Il y eut tant de contradictions dans les avis qu'on reçut des projets de M. le duc de Savoie, qu'on ne pouvait se dispenser de se mettre en état de prévenir les attaques prématurées qu'il pouvait faire; et, quoique dans Turin même le sentiment général fût que ce prince n'aurait pas, pendant toute la campagne, le moyen de faire d'entreprises importantes et qu'il se réduirait à faire en sorte, par des démonstrations, d'obliger la France à tenir sur la frontière un grand nombre de troupes, même d'en retirer de la Catalogne et de ses autres armées, les officiers généraux employés sur la frontière ne donnèrent pas moins d'attention à tout ce qui pouvait assurer la défense de tous les postes depuis la Provence jusqu'en Savoie. M. le maréchal de Berwick lui-même, quoiqu'il fût encore à la cour, ne perdait pas de vue les dispositions que chacun avait à faire pour y parvenir. Ce fut d'après ses ordres que M. Le

Guerchois fit construire au pied du centre du camp de Tournoux une redoute en maçonnerie capable de contenir deux cents hommes. L'objet de cet ouvrage était de pouvoir garder, avec peu de monde, le camp de Tournoux et la vallée, et d'empêcher les Barbets de faire des insultes, lorsqu'on serait dans le cas de porter ses forces d'un autre côté. La redoute fut construite de manière qu'on n'y manquait point d'eau, et qu'elle pouvait contenir un approvisionnement de farine et de bois; on y pratiqua un four et un emplacement pour des munitions de guerre.

Jamais on ne vit plus d'incertitude dans les nouvelles de ce qui se passait chez les ennemis; cependant tout concourait à confirmer que M. le duc de Savoie, loin d'avoir en vue de donner de l'inquiétude, en prenait lui-même depuis qu'on avait fait avancer des troupes à Briançon, que les siennes n'avaient fait aucun mouvement dans le pays entre Turin et les montagnes, que les douze bataillons qui avaient passé l'hiver, tant à Suse qu'à Chaumont, Exilles, Fenestrelle et Pignerol, occupaient encore leurs mêmes quartiers, que les douze autres bataillons qui, des quartiers plus reculés, étaient en marche pour s'approcher des montagnes, n'avaient d'autre destination que de relever les garnisons, que de ces troupes il n'en était encore arrivé qu'un bataillon à Suse et un à Meane, que les troupes allemandes qui avaient marché de Lombardie vers le Piémont avaient pris des cantonnements aux environs d'Alexandrie et de Montanara; que le maréchal Rehbinder, général des troupes piémontaises, était arrivé à Suse pour faire accélérer les approvisionnements et les travaux d'Exilles et de la Brunette, qu'il faisait construire des fours à Ramas et ouvrir un chemin de ce lieu à Giallione pour le transport des farines et du canon; que, d'un autre côté, il faisait rompre celui de

Chabrier à Salbertran, et celui de Saint-Colomban à la Frenée, de même que le pont de Galambre, pour le remplacer par un pont-levis; que toutes les nuits on tenait à Chaumont un bivouac assez nombreux et quatre compagnies de grenadiers à Sceaux; enfin qu'on avait renforcé les gardes d'Exilles et des retranchements de Saint-Colomban, et qu'on se préparait à mener du canon dans lesdits retranchements.

M. de Medavi, ainsi que la plupart des officiers généraux qui étaient sur la frontière, ne regardèrent ces dispositions que comme des préparatifs d'une simple défensive; mais M. le maréchal de Berwick ne vit pas les choses du même œil, et, persuadé que M. le duc de Savoie, sous les apparences de précautions pour sa propre sûreté, cachait quelque dessein offensif, il manda à M. de Grignan de faire marcher, sans perdre de temps, de Provence en Dauphiné, six bataillons, et à M. de Medavi de les pousser à Briançon aussitôt qu'ils seraient arrivés dans l'étendue de son commandement; mais M. de Medavi représenta que les sept bataillons qu'il avait fait avancer à portée de cette place et les deux qu'il pouvait tirer de la vallée de Queiras suffiraient pour la sûreté du camp retranché, parce que les neiges qui tombaient journellement ne pouvant prendre de la solidité, les passages étaient plus impraticables que dans le fort de l'hiver, et qu'ils ne seraient ouverts que lorsque les neiges seraient absolument fondues. Il fit observer aussi à la cour que, si on assemblait d'aussi bonne heure un nombre de troupes considérable à Briançon, on consommerait inutilement les farines et les fourrages secs dont on pourrait manquer lorsque le moment des opérations serait arrivé. D'ailleurs M. de Medavi, prétendant être mieux informé que les nouvellistes de la frontière, assura la cour que les mouvements qu'avait faits M. le duc de Savoie n'avaient été occasionnés

que par celui des bataillons qu'il avait fait avancer à Briançon. Pour éviter la consommation des magasins de cette place, il proposa de laisser sur les derrières les troupes que M. de Grignan devait lui envoyer; mais la cour lui fit savoir que M. le maréchal de Berwick, quoique aussi persuadé que lui que M. le duc de Savoie ne songeait point à entreprendre, persistait dans les ordres qu'il avait reçus, ayant pris, avec M. Dangervilliers, intendant de l'armée, des précautions pour la subsistance de ces troupes; que d'ailleurs, comme elles ne devaient arriver en Dauphiné que le 15 mai, c'était le temps auquel il convenait de faire approcher les troupes de la frontière; elle lui permit seulement de laisser sur les derrières un des bataillons qu'il devait recevoir. En même temps elle envoya ordre aux officiers généraux qui devaient être employés pendant la campagne de se rendre, le 1^er^ du mois de juin, à leur destination.

Ce ne fut que le 29 avril qu'on fut en état de démêler la vérité des nouvelles contradictoires d'après lesquelles on n'avait pu jusqu'alors établir un système. Un état qu'on reçut par des voies auxquelles on pouvait prendre confiance fit connaître qu'en effet vingt-quatre bataillons, dont seize piémontais et huit allemands, étaient déjà cantonnés dans le pays entre Turin, Suse et Exilles. Peu de jours après, on sut que ces derniers bataillons étaient ceux qui s'étaient arrêtés dans les environs de Montanara et de Chivasso, et qu'ils avaient été remplacés dans ces quartiers par la plus grande partie de l'infanterie allemande qui avait hiverné en Lombardie. D'un autre côté, quatre bataillons des quartiers voisins du col de Tende s'étaient portés dans la vallée de la Stura, pour camper sous Demonte; mais on ne vit faire à Coni aucunes dispositions qui pussent donner de l'inquiétude pour cette partie; tous

les préparatifs se faisaient à Suse et à Pignerol; un nombre prodigieux de mulets était employé au transport des vivres, de l'artillerie de campagne et des munitions dont les dépôts étaient à Turin.

C'est ce qui fit juger que toutes les vues de M. le duc de Savoie se portaient sur le Dauphiné. MM. de Grignan et d'Asfeld, craignant aussi que l'activité qu'on remarquait dans les dispositions de ce prince ne le mît en état de commencer bientôt ses opérations, firent mettre en marche, plus tôt que la cour ne l'avait ordonné, les six bataillons qu'ils devaient envoyer en Dauphiné; ils en firent passer deux autres dans la vallée de Barcelonnette et approchèrent du Var le reste de ceux qui étaient en Provence, autant pour garder cette rivière en attendant les troupes qui revenaient de Catalogne que pour réparer les retranchements qu'on avait faits les années précédentes sur sa rive gauche. On y employa six cents hommes. M. d'Asfeld fit aussi réparer les dégradations qu'avaient éprouvées, pendant l'hiver, les postes de Sospello et de Lantosca, dans le comté de Nice. On travailla de même aux chemins de Digne à Castellane, et de là jusqu'à l'extrémité de la haute Provence, pour le rétablissement des communications que M. le maréchal de Berwick avait fait ouvrir l'année précédente et que l'hiver avait fort endommagées. M. Le Guerchois fit ouvrir les chemins qui conduisaient, à la gauche, de la vallée de Barcelonnette à Colmars, et à sa droite au col de Vars et dans le Briançonnais. M. Dillon prit les mêmes précautions dans ce dernier pays pour ses communications avec la Savoie, et on fit quelques nouveaux ouvrages aux camps retranchés de Briançon et de Barraux.

Le 9, un des bataillons qui venaient de Provence arriva dans la vallée de Queiras, où il resta; les cinq autres joignirent

le 14 ceux qui étaient cantonnés sous Briançon, ce qui parut mettre cette partie dans une entière sûreté.

Les ennemis, de leur côté, se renforçaient à la tête du pays, entre Turin et les montagnes; six bataillons piémontais y étaient arrivés dans les premiers jours du mois, ce qui formait un corps de trente bataillons, dont la plus grande partie était cantonnée près de Pignerol et de Suse; c'étaient les deux principaux dépôts de vivres et de fourrages.

Ce qui était resté de troupes allemandes dans la Lombardie avait ordre de se mettre en marche, pour arriver à la fin du mois en Piémont, et le corps du général Saumiong, qui s'était rendu maître de Porto-Hercole le 4, devait aussi rejoindre l'armée. L'escadre anglaise, composée de cinquante voiles, dont vingt vaisseaux de guerre, le reste, bâtiments de transport, parut le 13 à la rade de Vado, pour y embarquer les troupes qui devaient passer en Catalogne; mais, ne s'y étant encore trouvé que sept ou huit cents hommes de recrue, elle fit route vers Livourne, pour y embarquer des provisions que le consul d'Angleterre y avait fait assembler. Suivant quelques avis, une partie des bâtiments de transport était chargée d'une grande quantité de bombes et de munitions de guerre, ce qui fit craindre que, sous le prétexte d'un embarquement pour la Catalogne, l'escadre ne fût destinée pour une expédition sur les côtes du comté de Nice ou de la Provence. M. de Grignan fit en conséquence des dispositions pour la sûreté de ces côtes: on mit en état les batteries des rades de Marseille et de Toulon, celle de la plage de Fréjus et celles du golfe Jouan, du Cros de Cagnes et de l'embouchure du Var. Le 21, cinq bataillons et un régiment de dragons marchèrent pour occuper différents postes sur la côte de Provence. M. d'Asfeld prit les mêmes précautions pour le comté de Nice : il approvisionna Monaco,

Villefranche, Antibes, et fit faire à Nice un dépôt de blés et de farines; il visita ces places, doubla les travailleurs qui rétablissaient les retranchements du Var, employa un grand nombre de pionniers aux communications, et renforça les postes de Sospello et de Lantosca qu'il avait fait réparer; c'étaient les plus avancés du comté de Nice au delà du Var, et ceux qui fermaient les avenues du Piémont vers cette rivière.

Mais les inquiétudes qu'on avait pu concevoir sur la destination de l'escadre se dissipèrent bientôt. On fut informé, à la fin du mois, que cette escadre, qui s'était rendue le 18 à Livourne pour s'approvisionner, s'était séparée le 26, que celle d'Angleterre était revenue peu de jours après à Gênes et à Vado, et qu'après avoir rassemblé tous les bâtiments anglais qui croisaient dans ces parages, elle avait aussitôt remis à la voile, au nombre de vingt vaisseaux de guerre ou frégates, et douze barques, pour retourner à Port-Mahon; que l'escadre hollandaise qui était restée à Livourne était destinée à faire seule le transport des troupes qui devaient passer en Catalogne, au nombre de six ou sept mille hommes, c'est-à-dire deux régiments suisses, des détachements de troupes allemandes et des recrues italiennes. Ces troupes avaient ordre de se mettre en marche, sur quatre colonnes, pour arriver à Finale le 13 du mois de juin.

On ne pénétra point les motifs de la séparation des deux escadres, ni du refus qu'avaient fait les Anglais d'embarquer les troupes destinées pour la Catalogne; mais on sut que M. le duc de Savoie, d'un côté, menacé de ne plus recevoir de subsides de la part de l'Angleterre, et de l'autre, mécontent du retardement dans la marche des troupes allemandes restées en Lombardie, était incertain du parti qu'il avait à prendre, de l'offensive ou de la défensive.

Néanmoins on continuait les approvisionnements du côté de Suse et de Pignerol, on faisait un magasin de farines et de fourrages à Limone et un autre à Busca, où devait arriver de la cavalerie; mais, comme on ne faisait aucune disposition à Coni, et que le gros de l'infanterie, qui était du côté de Suse et de Pignerol, se renforçait journellement, M. de Medavi jugea qu'on n'avait rien à craindre pour le comté de Nice, et que si M. le duc de Savoie avait quelque projet offensif, il ne pourrait regarder que le haut Dauphiné ou la Savoie.

M. le maréchal de Berwick allait être à portée de juger par lui-même des dispositions et des projets de M. le duc de Savoie. Il partit de la cour dans les premiers jours du mois de juin, prit la route de Lyon, et, après avoir visité les environs des Échelles et le passage de la Crotta, il se rendit le 15 à Chambéry. En conséquence des ordres qu'il avait envoyés aux différents officiers généraux qui commandaient sur la frontière, toutes les troupes se trouvèrent ce jour-là dans la position qu'il avait résolu de leur faire prendre pour les mettre à portée d'exécuter avec célérité tous les mouvements que les circonstances pourraient exiger. Cette position fut à peu près la même que celle du commencement de la campagne précédente; il garnit seulement la Savoie un peu plus qu'il n'avait fait alors. Il y laissa dix-neuf bataillons et vingt-six escadrons sous les ordres de MM. de Cilly, de Maulevrier et de Mauroy; l'infanterie fut placée dans la Maurienne, partie à Aiguebelle, partie à Saint-Étienne-de-Cuynes, à Saint-Jean-de-Maurienne et à Saint-Michel. La cavalerie et les dragons furent répandus dans la Tarantaise, depuis Montmélian jusqu'à Saint-Maurice.

Dix-huit bataillons, sous les ordres de MM. de Medavi, Dillon et de la plus grande partie des officiers généraux, campèrent au pont de Cervières, près de Briançon; M. de Cadrieu

à Roux, dans la vallée de Queiras, avec cinq bataillons; neuf autres bataillons furent placés sous Guillestre.

Le camp de Tournoux fut occupé par six bataillons sous le commandement de M. Le Guerchois, et M. le chevalier d'Asfeld resta à Grasse ayant sous ses ordres sept bataillons et trois escadrons qui occupèrent des postes, tant dans le comté de Nice qu'en Provence.

Toutes ces troupes formaient les soixante-quatre bataillons et vingt-neuf escadrons qui avaient été destinés à composer l'armée. Il paraît, par les comptes que rendirent les inspecteurs, qu'elles avaient été complétées et très-bien réparées; mais, dès les premiers moments de l'arrivée de M. le maréchal de Berwick, ce général eut à se plaindre de ce que la cour n'avait point encore envoyé de fonds pour le prêt du mois de juin, quoique la plus grande partie de ce mois fût déjà écoulée, ce qui commençait à causer de la désertion dans l'infanterie.

Suivant les nouvelles qu'on eut alors de l'autre côté des Alpes, les troupes allemandes étaient en marche pour arriver au rendez-vous général dans la vallée de Suse, mais toute l'armée ne devait y être rassemblée qu'à la fin du mois; M. le maréchal de Berwick jugea alors que les troupes pouvaient rester dans leur position jusqu'après la tournée qu'il se proposait de faire sur le haut du Rhône; mais il prévint la cour qu'alors il ferait son possible pour les porter plus en avant afin de se procurer une plus grande étendue pour ses subsistances. Cependant il se trouva obligé de faire mouvoir quelques troupes en Savoie. Les obstacles que M. le comte du Luc rencontra pour concilier les cantons protestants des Suisses avec les catholiques le mirent dans la nécessité, sur la demande de cet ambassadeur, de faire marcher, le 17, à Annecy, deux régiments de dragons et deux bataillons pour imposer aux Bernois. M. du Luc lui

demanda de faire avancer ses troupes jusque dans le pays de Vaud; mais M. le maréchal de Berwick, voyant les troupes allemandes à la veille d'entrer dans la vallée de Suse, ne jugea pas à propos d'éloigner davantage de lui des troupes dont il pouvait avoir besoin d'un moment à l'autre. Il espéra d'ailleurs que la tournée qu'il allait faire jusque sur le lac de Genève ne contribuerait pas peu à appuyer la négociation de M. le comte du Luc.

Il se mit en chemin le 17 et alla le même jour à Montmélian, le 18 à la Chartreuse-d'Aillon dans les Bauges, le 19 au Chatelard, le 20 à Annecy, le 22 à Fringy, où il reçut une députation des magistrats de Genève qui ne purent dissimuler les alarmes que leur avait fait concevoir, ainsi qu'aux Bernois, l'approche des troupes qui s'étaient avancées à Annecy. Son objet étant rempli dans cette partie, et sa présence devenant nécessaire sur la frontière du Piémont, il alla le 24 visiter le fort de l'Écluse, qui n'était gardé que par deux compagnies détachées fort faibles, ce qui l'engagea à y faire passer de Chambéry cinquante invalides. Il se rendit le même jour à Seyssel, le lendemain à Rumilly et, le 26, il arriva au camp de Montmélian, dans le dessein de se rendre peu de jours après à Saint-Michel, et de gagner ensuite Briançon, afin d'aller prendre à Jouvenceau le même camp qu'il avait occupé à la fin de la campagne précédente, en supposant que le pays au delà des montagnes fût en état de lui fournir des fourrages.

M. le maréchal de Berwick, en se refusant à la demande que lui avait faite M. le comte du Luc de faire avancer un corps de troupes dans le pays de Vaud, avait prévenu les intentions du roi. Quoique sa majesté désirât vivement de voir terminer les querelles dans les cantons entre les protestants et les catholiques, il eût été dangereux de porter une armée sur leur fron-

tière et de donner par là occasion aux malintentionnés du pays d'appeler les troupes de l'archiduc, ce qui pouvait exciter une nouvelle guerre. D'ailleurs, le roi n'était pas moins persuadé que M. le maréchal de Berwick que, jusqu'à ce qu'on fût assuré de n'avoir rien à craindre pour le Dauphiné, il n'était pas possible de détacher des troupes pour un objet étranger à la conservation d'une frontière aussi importante. C'est ce que M. Voysin lui fit connaître par sa dépêche du 20, en lui laissant la liberté de faire approcher de celle de la Suisse, s'il le jugeait à propos, quelques régiments sans rien risquer du côté du Dauphiné et seulement pour entrer dans l'esprit de M. le comte du Luc, sans rien entreprendre sur les terres des Suisses qui pût engager le roi au delà de ce qui convenait dans les circonstances où se trouvaient les affaires politiques. On était, en effet, au moment de recevoir des nouvelles de ce que la reine d'Angleterre avait fait avec son parlement, et l'on ne doutait point à Versailles que l'Angleterre ne se fût déterminée à faire sa paix séparément si les autres alliés s'étaient refusés à concourir à une paix générale. Dans ces circonstances et d'après le système de la cour, le parti qu'avait pris M. le maréchal de Berwick de s'en tenir à des démonstrations envers les Suisses fut approuvé du roi, et sa majesté lui manda que, quelque parti que prît M. le duc de Savoie, si une fois on était dans le cas de n'avoir point d'inquiétude pour le Dauphiné, on pourrait faire marcher un corps vers la Suisse, du moins pour faire voir aux Bernois que, s'ils continuaient à tourmenter les catholiques, sa majesté était en état de secourir ces derniers.

En attendant le moment de prendre un parti sur cet objet, M. le maréchal de Berwick, pour entretenir les Bernois dans l'inquiétude, laissa à Annecy les troupes qu'il y avait fait marcher et régla qu'elles ne s'en retireraient que lorsqu'il serait

dans le cas de porter en Dauphiné celles qui étaient en Savoie, et il les destina à faire leur arrière-garde.

Son projet était, comme on l'a dit précédemment, de passer les montagnes pour aller prendre le camp de Jouvenceau. Bientôt les grandes chaleurs qu'on éprouvait déjà allaient les dégarnir entièrement de neige; mais il prévit qu'il serait forcé, à cause du défaut de fourrage dans ce canton, de différer son mouvement jusqu'au 12 du mois de juillet. Il espéra que jusque-là l'herbe aurait le temps de croître; on n'était encore qu'au 26 du mois de juin, et, suivant les nouvelles qu'il eut du Piémont, les ennemis avaient alors du côté de Suse, d'Exilles et de Fenestrelle, trente-six bataillons, deux seulement dans le val d'Aoste et quatre sous Demonte, un régiment de dragons près de Coni et un à Fossano. L'infanterie venant de Lombardie ne devait arriver en Piémont qu'à la fin du mois; quant à la cavalerie, on sut que, le 15, elle n'était pas encore sortie de ses quartiers. On apprit en même temps que l'escadre de Hollande, composée de treize vaisseaux de guerre, deux galiotes à bombes, un brûlot, vingt-quatre bâtiments de transport et douze barques, et qui, de Livourne, était revenue à Vado, n'y avait embarqué que des recrues au nombre de six mille et que, la nuit du 16 au 17, elle avait fait voile pour la Catalogne, mais qu'elle devait faire un second convoi, qui serait composé d'infanterie et de cavalerie. C'était de quoi affaiblir l'armée du duc de Savoie, et M. le maréchal de Berwick présuma qu'elle pourrait l'être encore dans peu de temps par la retraite des troupes de Brandebourg, c'est-à-dire de onze bataillons de troupes de cette nation, si l'électeur suivait l'exemple des autres alliés et se déterminait à signer la paix.

Tout annonçait un commencement de campagne avantageux

aux armes du roi; on eut même sujet de croire que M. le duc de Savoie avait perdu de vue toute idée d'entreprise et qu'il se réduisait à une simple défensive, lorsqu'on aperçut moins de vivacité dans ses préparatifs, et qu'on fut informé qu'il avait congédié une partie des mulets qu'il avait fait rassembler pour le transport de ses vivres, et dont il ne conservait que cinq cents, et que, d'un autre côté, son équipage d'artillerie était très-peu considérable.

M. le maréchal de Berwick n'avait plus à attendre pour agir que le moment où la terre pourrait lui fournir de la subsistance dans les vallées et au delà des montagnes; il employa ce temps à des travaux dans différents postes, principalement au camp retranché de Briançon, et à voir les troupes. Il se rendit le 30 juin de Montmélian au camp d'Aiguebelle, le 1^er^ juillet à celui de Saint-Étienne-de-Cuynes, le 2 à Saint-Jean-de-Maurienne, où il apprit que l'infanterie allemande était arrivée en Piémont, et que la cavalerie était en marche pour s'y rendre; mais, en même temps, on lui confirma que M. le duc de Savoie ne faisait aucun préparatif considérable. Il séjourna le 3 à Saint-Jean et, le 4, après avoir vu les troupes campées à Saint-Michel, il se rendit à Valoire; il y séjourna deux jours, afin de ne point donner d'alarmes aux ennemis par son arrivée à Briançon, ni l'idée de s'avancer à Cézane, dont ils étaient fort à portée, ce qui ne lui aurait pas permis d'exécuter le projet qu'il avait d'aller occuper le camp de Jouvenceau, et l'aurait obligé de rester au pont de Cervières; mais le temps du mouvement général qu'il se proposait de faire approchant, et ayant besoin de dragons dans le camp qu'il devait prendre à Jouvenceau, il envoya ordre aux deux régiments qu'il avait laissés à Annecy de se rendre dans la Maurienne; il ne se fit d'ailleurs aucun autre changement dans la position des troupes, que celui de

deux bataillons que M. le chevalier d'Asfeld fit partir de Provence le 5 et le 6 pour aller à Colmars.

Le 6 mars, M. le maréchal de Berwick partit de Valoire, passa le Galibier et se rendit au Monestier-de-Briançon. Le 7, il arriva au camp du pont de Cervières, où il eut des avis certains que les troupes allemandes qui s'étaient arrêtées à Montanara avaient continué leur marche vers la vallée de Suse, et que M. le duc de Savoie, contre sa coutume, avait fait entrer plusieurs bataillons de campagne dans ses places, à la sûreté desquelles il paraissait donner une attention particulière. On fut aussi informé que le maréchal Rehbinder, son général, avait envoyé dans les vallées d'Oulx et de Bardonnèche l'ordre de couper toutes les herbes et de les transporter à Chaumont; ce fut pour M. le maréchal de Berwick un motif de plus pour ne pas différer son mouvement, afin d'empêcher l'exécution de ces ordres et profiter de ces fourrages, si les ennemis ne le prévenaient pas en occupant avec leur armée le camp de Saint-Sicaire. Il fit donc ses dernières dispositions pour être en état de marcher le 11 par le mont Genèvre, vers Cézane, afin de s'avancer le lendemain à la Saulce-d'Oulx avec vingt-huit bataillons et un régiment de dragons, et de s'y faire joindre par treize bataillons et un régiment de dragons des troupes qui étaient aux ordres de M. de Cilly en Maurienne; pour cet effet, cet officier eut ordre de partir le 11 de Saint-André, pour aller le même jour camper au col de la Roue.

Ce nombre de troupes était nécessaire pour occuper le camp que M. le maréchal de Berwick se proposait de prendre à Jouvenceau, parce qu'il était indispensable, pour en retirer tout l'avantage dont il était susceptible, de tenir les revers des deux vallées d'Oulx et de Pragelas; mais un plus grand nombre de cavalerie aurait été inutile et même nuisible; le pays n'aurait

pas été en état de la faire vivre; il ne pouvait fournir que la pâture pour l'infanterie. Quant à la position que l'on craignait de voir prendre aux ennemis à Saint-Sicaire, il paraît, par une lettre de M. de Broglie, qu'il doutait non-seulement qu'ils fussent en état de le faire, et par le peu de moyens que pouvait leur fournir pour leur subsistance un équipage composé seulement de cinq cents mulets, et par l'éloignement que devaient avoir les Allemands pour s'enfoncer dans les montagnes et se compromettre dans un moment où l'on devait croire que l'ouvrage de la paix était fort avancé; mais aussi que ce camp, que l'on regardait comme capable d'arrêter, pouvait se tourner par la vallée des Prez en passant par les cols de l'Échelle, des Turcs, et de Valestroit, ainsi que par la vallée de Bardonnèche; par ces chemins on pouvait tomber sur les derrières des ennemis, leur couper la communication avec Suze et Exilles, les forcer par là de se rejeter sur Fenestrelle, par la vallée de Pragelas, et se donner la facilité et le temps d'entreprendre sur les retranchements de Saint-Colomban.

La cour, informée par ses correspondants particuliers des mêmes nouvelles qui avaient appris à M. le maréchal de Berwick que les dispositions de M. le duc de Savoie ne ressemblaient à rien moins qu'à des préparatifs d'offensive, se persuada que rien ne l'empêcherait de prévenir ce prince et d'occuper la position de Jouvenceau; mais elle commença à craindre d'être dans la nécessité de diminuer ses forces en retirant de son armée quelques troupes pour les faire passer en Roussillon. C'est ce dont M. Voysin le prévint en lui faisant connaître la fâcheuse situation des affaires du roi d'Espagne dans le Lampourdan, où les ennemis étaient fort supérieurs et que M. le comte de Fiennes, qui commandait les troupes dans cette partie, avait été forcé d'abandonner pour se retirer en

Roussillon. Le roi craignait que la perte de M. le duc de Vendôme, qui venait de mourir en Espagne, ne rendît les ennemis encore plus audacieux, et qu'ils n'entreprissent sur Roses et Gironc, dont on ne pouvait espérer une longue résistance, du moins de la première de ces places; ce fut en conséquence que sa majesté pensa à faire repasser vers le Lampourdan les dix bataillons qui avaient hiverné dans ce pays et qu'on n'avait fait passer à l'armée du Dauphiné que dans la supposition de grandes entreprises de la part du duc de Savoie; mais les premières idées que l'on communiqua à M. le maréchal de Berwick sur cet objet ne furent que pour lui demander son avis sur ce qu'il jugerait pouvoir faire suivant les circonstances où il se trouverait vis-à-vis de M. le duc de Savoie.

Deux considérations furent la base de la réponse que ce général fit à la cour par sa dépêche du 10. La première regardait ce qui pouvait intéresser la sûreté de la frontière des Alpes, la seconde était relative à l'usage que M. le comte de Fiennes pourrait faire des troupes que le roi paraissait dans l'intention de lui envoyer de l'armée du Dauphiné.

Premièrement il fit observer à la cour que l'armée du duc de Savoie était à peu près de même force que la campagne précédente, n'ayant été détaché de cette armée pour la Catalogne que le régiment de l'Empereur, composé de trois bataillons, lequel avait été remplacé au commencement de l'hiver par le régiment de deux bataillons levé en Allemagne pour le maréchal Rehbinder, et qui était à Suse; de sorte qu'il restait environ soixante-cinq bataillons que M. le duc de Savoie pouvait mettre en campagne, au lieu que l'armée du roi n'était que de soixante-quatre bataillons, dont quatre étaient absolument nécessaires pour la garde de Monaco, de Villefranche et du comté de Nice. Il représenta en même temps que la fron-

tière qu'il avait à défendre était d'une telle étendue, et qu'il y avait tant de postes importants et nécessaires à garder, que, depuis trois ans, lorsque les ennemis avaient fait des mouvements, il avait été très-embarrassé pour faire face partout, et que ce n'avait été qu'après avoir trouvé une position qui lui avait donné le moyen de faire des navettes qu'il était parvenu à arrêter les ennemis; que, pour peu qu'on affaiblît l'armée, ses embarras deviendraient encore plus grands, parce qu'ils étaient dans une position qui lui donnait de la jalousie également pour sa droite et pour sa gauche, tandis que M. le duc de Savoie n'avait d'attention à donner qu'au camp retranché de Saint-Colomban, dont il avait beaucoup augmenté les fortifications depuis l'année précédente.

Quant à l'idée qu'on avait des difficultés que ce prince éprouverait pour ses subsistances à cause du petit nombre de mulets dont était composé son équipage des vivres, M. le maréchal de Berwick fit observer que, tout son pays étant rempli de mulets, il pouvait en deux fois vingt-quatre heures en rassembler un très-grand nombre, et qu'ayant à Suse et à Coni des magasins très-considérables, il serait en peu de temps en état de manœuvrer et d'entreprendre, s'il s'apercevait d'une diminution de forces dans l'armée du roi.

Il paraît, en second lieu, que, relativement à la situation dans laquelle étaient les affaires de l'Espagne du côté du Roussillon, M. le maréchal de Berwick doutait qu'un renfort de dix bataillons mît M. le comte de Fiennes en état de se présenter à M. le comte de Stahremberg, si ce général entreprenait de mettre le siége devant Roses ou Girone, ce qu'il pouvait faire en laissant une simple garnison dans Tarragone et marchant, avec le reste de ses troupes, dans le Lampourdan sans que l'armée du roi d'Espagne pût l'inquiéter, d'autant plus que ce gé-

néral pouvait pour ces opérations prévenir l'arrivée du secours que le roi désirait pouvoir envoyer à M. de Fiennes.

M. le maréchal de Berwick appuya son sentiment sur le danger d'affaiblir l'armée qu'il commandait par des nouvelles qui pouvaient faire présumer des desseins offensifs de la part des ennemis. Il apprit en effet le 10, en dépêchant son courrier, que M. le duc de Savoie et le comte de Thaun étaient attendus à Suse, que toutes les troupes qui étaient dans cette vallée avaient marché à Exilles, et qu'il en était arrivé de nouvelles à Fenestrelle, de sorte que le nombre de celles qui se trouvaient rassemblées près de ces différentes places pouvait être de cinquante bataillons; on lui avait déjà rapporté que, dès le 8, ils avaient fait réparer le pont de Vantou, sur la Doire, entre Salbertran et Oulx, et que le 10 ils marcheraient au Saulx-d'Oulx; mais ce dernier avis se trouva sans fondement, ce qui fit espérer à M. le maréchal de Berwick que rien ne s'opposerait à l'exécution de son projet.

Le 11, il marcha avec dix-sept bataillons et un régiment de dragons du camp du pont de Cervières et, après avoir passé le mont Genèvre, il alla camper sur les hauteurs de Cézane; M. de Cadrieu se rendit en même temps de Queiras, par le col d'Isoars, avec onze bataillons, sur les hauteurs de Bousson, à une demi-lieue de Cézane. M. de Cilly arriva le même jour avec treize bataillons et un régiment de dragons à Modane, dans la Maurienne, et détacha M. de Berville avec tous les grenadiers de son corps pour se rendre maître du col de la Roue. En arrivant à Cézane, M. le maréchal de Berwick détacha M. de Broglie avec quinze compagnies de grenadiers et les fusiliers de montagne pour s'emparer des hauteurs de Cotteplane, ce qu'il exécuta sans aucune opposition de la part des ennemis.

Le 12, les troupes campées à Cézane et à Bousson se mirent

en marche sur deux colonnes et allèrent au Saulx-d'Oulx, où elles prirent leur camp, la droite aux hauteurs de Cotteplane, la gauche à Oulx. M. de Cadrieu avait été détaché à la pointe du jour avec onze compagnies de grenadiers, et avait pris poste au col du Bourget; les fusiliers de montagne s'étaient avancés sur les hauteurs d'Argueil. Les ennemis qui, de leur côté, avaient occupé par un gros détachement le col de la Valette, tentèrent de les chasser, mais ils furent repoussés et poursuivis pendant une demi-lieue. Les fusiliers de montagne étaient commandés par M. Bourcet, dont M. le maréchal de Berwick rendit à la cour les témoignages les plus avantageux. Les généraux des ennemis étaient en personne à cette attaque.

Le même jour, 12, M. de Cilly passa le col de la Roue et alla camper à Bardonnèche et, le 13, il joignit l'armée au camp du Saulx-d'Oulx, ce qui donna à M. le maréchal de Berwick le moyen d'étendre sa droite en envoyant au Duc, en Pragelas, douze bataillons sous les ordres de MM. de Medavi, Dillon, Caraccioli et Grancey, pour occuper le revers du col du Bourget et se procurer une plus grande étendue de subsistance. Ces troupes campèrent, la droite au Duc, sur le Cluson, la gauche au Bourget, de sorte que, par ces deux camps, l'armée occupait tout le pays, depuis le Cluson, dans la vallée de Pragelas, jusqu'à la Doire, dans la vallée d'Oulx.

Comme il était nécessaire d'assurer la communication, non-seulement avec Briançon, mais aussi avec les vallées de Queiras et de Barcelonnette, et d'empêcher les ennemis d'envoyer des partis dans les vallées des Prez et de Neuvache, M. le maréchal de Berwick fit la disposition suivante : quatre bataillons restèrent dans la vallée de Queiras sous le commandement de M. de Miroménil, deux bataillons à Chanlas pour la garde du col de Sestrières, un régiment de dragons à Rouillé, entre ce

col et Bousson, un bataillon à Cézane, un au mont Genèvre, un au col de l'Échelle. M. Le Guerchois resta en Barcelonnette avec quatre bataillons, M. le chevalier d'Asfeld à Colmars, avec trois bataillons dont un parti le 11 d'Antibes, où il fut remplacé par des détachements de la garnison de Nice. Ces troupes étaient destinées à descendre en Barcelonnette si M. Le Guerchois venait à en avoir besoin. M. le maréchal de Berwick envoya aussi ordre à deux des trois escadrons qui étaient dans les environs de Fréjus de s'approcher de Colmars. Le troisième resta à Fréjus. La Savoie ne fut alors occupée que par six bataillons et vingt escadrons dont quatre bataillons et un régiment de dragons à Saint-Martin-d'Arc en Maurienne sous les ordres de M. de Maulevrier, deux bataillons et six escadrons de dragons avec M. de Prades, à la tête de la Tarantaise, soutenus par le reste de la cavalerie qui campait à Conflans, sous le commandement de M. de Mauroy. Il n'y eut plus alors que quatre bataillons dans le comté de Nice, dont deux à Nice, un à Villefranche et un à Monaco.

Par cette disposition les camps d'Oulx et du Duc ne furent composés que de trente-six bataillons et un régiment de dragons. Suivant ce que M. le maréchal de Berwick apprit de celle qu'avaient faite les ennemis, environ dix-huit bataillons occupaient le camp retranché de Saint-Colomban, cinq bataillons campaient près de Fenestrelle, le reste de leur armée était répandu depuis Exilles jusqu'à Suse, et on lui rapporta que M. de Thaun était arrivé le 13 à Suse avec le reste de l'infanterie allemande; peu de jours après, il fut informé plus particulièrement de la position générale des ennemis suivant laquelle, indépendamment des dix-huit bataillons qui gardaient le camp de Saint-Colomban, douze autres bataillons campaient à Suse, douze autres à Exilles, le reste à Bussolino, Fenestrelle et No-

tre-Dame-de-Lauze, pour assurer, par ce dernier poste, la communication avec le col de la Fenestre et, par conséquent, avec Fenestrelle; quatre bataillons à Demonte, quelques escadrons à Bussolino et à Coni, le gros de la cavalerie à Orbassano. Les états que le duc de Savoie fit répandre des troupes qui composaient son armée les faisaient monter à trente-quatre mille hommes d'infanterie et six mille chevaux. Il parut qu'il n'était plus question de faire passer toutes ces troupes en Catalogne, et que l'escadre hollandaise, qui était revenue à Vado le 12, n'embarquerait que des recrues et des remontes.

La position que venait de prendre M. le maréchal de Berwick remplissait tous les objets qu'il avait en vue : on y trouva de quoi faire subsister pendant longtemps les chevaux de l'infanterie et du peu de dragons qui étaient à l'armée, et ce général résolut d'y rester autant qu'il lui serait possible, à moins que les ennemis ne vinssent à se porter en Savoie ou du côté de Barcelonnette, auquel cas il avait pris ses mesures pour les suivre d'un côté ou de l'autre. Sa tranquillité sur les mouvements que pouvait faire M. le duc de Savoie était entière, mais il n'en était pas de même sur les malheurs qui pouvaient résulter du manque de moyens pour fournir aux besoins les plus instants des troupes. Les fonds pour le prêt du mois de juin n'étaient arrivés qu'à la fin dudit mois, et la plus grande partie du mois de juillet s'était écoulée sans que la cour eût envoyé ce qui était nécessaire pour cet objet. On était de même en souffrance pour la fourniture de la viande; elle se faisait avec très-peu de régularité et on ne voyait point, de la part des entrepreneurs, de dispositions capables d'assurer ce service; le soldat, inquiet de sa situation, commençait à déserter, et il était à craindre que l'indiscipline ne fît perdre le fruit des dépenses exorbitantes qu'avaient occasionnées la répara-

tion et le complétement des troupes et celui de la position avantageuse dans laquelle on était à l'égard des ennemis.

En effet, M. le maréchal de Berwick ayant examiné la situation de son camp d'Oulx et de celui du Duc, en Pragelas, ils lui parurent inattaquables, et il trouva les troupes dans un état très-satisfaisant et presque complètes.

Le roi n'eut pas de peine à apprécier lui-même et la célérité avec laquelle M. le maréchal de Berwick avait prévenu les ennemis et l'avantage de la position qu'occupaient ses troupes. M. Voysin, dans sa dépêche du 10, lui fit connaître la satisfaction de sa majesté et lui annonça en même temps que, persuadé de la légitimité de ses représentations sur la nécessité de laisser sur la frontière des Alpes toutes les troupes qui étaient sous ses ordres, il n'en serait fait avant le mois de septembre ou d'octobre aucun détachement, à moins que l'on ne fût mieux instruit du parti que devait prendre M. le duc de Savoie.

Ce prince allait être dans le cas de ne pouvoir plus différer de se décider; on avait des avis certains que la suspension d'armes avec l'Angleterre devait être publiée vers le 15 du mois en Flandre, et quoiqu'on ignorât encore si les troupes des princes alliés qui étaient à la solde de cette puissance et qui faisaient partie de l'armée aux Pays-Bas suivraient les troupes anglaises commandées par le duc d'Ormond, ou si elles resteraient aux ordres du prince Eugène, on espérait que la retraite des Anglais pourrait en entraîner une partie, la reine ayant pris la résolution de cesser de les payer. Mais, peu de jours après, on fut informé que la suspension d'armes ayant été publiée le 17, et les troupes anglaises ayant aussitôt quitté l'armée pour s'approcher de la mer, les généraux qui commandaient celles des princes alliés avaient refusé d'entrer dans la suspension d'armes et s'étaient rangés sous les ordres du prince

Eugène, parce que l'Empereur et les États généraux se chargeaient de leur payement. C'est ce qui ne laissa plus douter que ces puissances ne fussent déterminées, malgré la défection des Anglais, à continuer la guerre, et le prince Eugène, après s'être emparé du Quesnoy, faisait déjà des dispositions pour assiéger Landrecies[1].

Il était à croire que l'Empereur et les alliés qui lui restaient se croyaient assez forts pour soutenir eux seuls, sans le secours de l'Angleterre, tout le poids de la guerre, et que ce prince, animé par ses succès en Flandre et par le bon état de ses affaires en Espagne, exigerait du duc de Savoie des efforts qu'il ne paraissait pas disposé à faire; on eut même des avis qu'il annonçait qu'enfin il lui avait accordé la cession du Vigevanasque, une portion du Novarrais et plusieurs fiefs en Italie; qu'en conséquence le traité entre eux et les États généraux venait d'être renouvelé pour trois années. Cependant on ne voyait encore à Turin aucune disposition qui pût faire croire que M. le duc de Savoie eût le dessein de se mettre à la tête de l'armée; rien n'indiquait non plus d'augmentation dans ses équipages des vivres qui le mît en état de prendre l'offensive. M. le maréchal de Berwick remarqua d'un autre côté qu'il n'y avait en première ligne aucune troupe piémontaise, et même que, ce qui n'était jamais arrivé, toutes les troupes qui campaient près d'Exilles et à Saint-Colomban étaient allemandes. On eut aussi sujet de présumer qu'il régnait une extrême défiance entre M. le duc de Savoie et la cour de Vienne lorsqu'on fut informé que ce prince dépêchait fréquemment des courriers à Utrecht, et qu'afin d'en dérober la connaissance aux Allemands, il leur faisait prendre le chemin du val d'Aoste et de la Tarantaise; on apprit ces particularités par un de ses cour-

[1] Le Quesnoy avait capitulé le 4 octobre.

riers même auquel M. de Mauroy donna un passe-port à son passage au camp de Conflans.

Mais ce fut moins sur ces rapports et sur les conjectures qu'on pouvait en tirer que M. le maréchal de Berwick fonda le système de conduite qu'il avait à tenir. Étant parvenu à fermer aux ennemis l'entrée des deux principales vallées qui pouvaient les conduire en Dauphiné, il se prépara les moyens de les prévenir dans tous les autres passages qu'ils pourraient tenter; et l'on voit par toutes ses dispositions qu'il n'oublia rien pour se procurer des communications faciles et assurées pour se porter avec célérité d'un poste à l'autre depuis son camp d'Oulx, soit du côté de la mer, soit en Savoie. Ce fut le fruit de la parfaite connaissance qu'il avait des Alpes; et les précautions qu'il prit pour remplir cet objet peuvent servir à jamais d'instruction pour le système d'une défensive active sur la frontière des Alpes.

Quoique la position de l'armée du roi imposât aux ennemis, ils parurent vouloir chercher à donner de l'inquiétude et à engager M. le maréchal de Berwick à se déplacer. Le 20, les quatre bataillons piémontais qui campaient sous Demonte s'avancèrent jusqu'au défilé des Planches, près les Barricades, avec un régiment de dragons; leur commandant fit courir le bruit que ces troupes étaient suivies d'un corps plus considérable, et les communautés eurent ordre de réparer les chemins qui conduisaient à Tournoux et d'assembler des fourrages; il sortit même de Demonte quelques pièces de canon. M. le chevalier d'Asfeld, ayant été informé de ces circonstances par M. Le Guerchois, qui était à Tournoux, et de l'arrivée de nouvelles troupes dans la vallée de la Stura, marcha le 22 avec les trois bataillons et les deux escadrons de dragons qui campaient sous ses ordres à Colmars, et se rendit à Faucon, dans

la vallée de Barcelonnette, pour être à portée de donner la main au camp de Tournoux.

Le 24 au matin, la plus grande partie de l'armée ennemie décampa de Saint-Colomban et d'Exilles. Les premières nouvelles qu'on eut de ce mouvement ne firent point connaître quel en était l'objet; des déserteurs rapportèrent qu'elle allait camper près de Jallas, afin d'être plus à portée des cols de Fatière et de la Fenestre, et par conséquent de Fenestrelle. On sut seulement qu'il n'était resté au camp de Saint-Colomban que quatre bataillons que M. le maréchal de Berwick jugea être suffisants, d'autant que leur armée, supposée à Jallas, n'en était éloignée que d'une lieue; mais le même jour, 24, ils renvoyèrent quelques bataillons à Saint-Colomban et à Exilles; le soir on en compta douze campés près de cette place et dans les retranchements.

Le 27 on fut plus positivement instruit de la position qu'ils avaient prise. M. de Thaun avait son quartier à Chaumont, et vingt bataillons campaient près de ce lieu, la droite aux Gravières, la gauche du côté de Jallas, le ravin qui naissait au col des Valettes devant le camp. Cette position donnait en effet à M. de Thaun le moyen de communiquer par les cols de Fatière et de la Fenestre avec Fenestrelle aux environs duquel étaient cinq bataillons. On sut alors qu'il y en avait dix à Saint-Colomban, trois à Exilles, cinq à Sceaux et quelques autres près de Suse. Il ne se fit aucun nouveau mouvement dans la vallée de la Stura; les quatre bataillons et le régiment de dragons qui s'étaient avancés au défilé des Planches ne dépassèrent pas les Barricades.

M. le maréchal de Berwick ne prit aucune inquiétude du mouvement et de la nouvelle position des ennemis; il parut même tellement confiant dans la sienne et dans ses dispositions

sur le reste de la frontière, qu'il espéra les contenir jusqu'à la fin de la campagne. Ce fut dans cette idée que, considérant le mauvais état dans lequel étaient les affaires en Flandre, malgré la défection des Anglais, et jugeant que c'était une partie qui devait fixer la principale attention de la cour pour empêcher les alliés de pénétrer dans le royaume [1], il proposa au roi de détacher, le 1er du mois de septembre, vingt bataillons et dix-sept escadrons de l'armée du Dauphiné pour renforcer celle de Flandre. Il rassura en même temps la cour sur les dangers auxquels elle aurait pu croire la frontière exposée après le départ de ces troupes, en lui faisant observer qu'alors la saison serait trop avancée pour que les ennemis fissent quelque entreprise; qu'en gardant le camp retranché de Briançon, le haut Dauphiné serait à couvert, et que, du côté de la Maurienne, les ennemis n'avaient fait aucun préparatif qui pût leur donner le moyen d'y descendre, mais que, si, en affaiblissant l'armée, on s'exposait à éprouver quelques malheurs sur la frontière des Alpes, les affaires de Flandre étaient d'une telle importance qu'elles exigeaient qu'on en courût les hasards. Il offrait de mener lui-même ce renfort à M. le maréchal de Villars, et même de servir sous ce général quoiqu'il fût moins ancien que lui.

Mais à peine avait-il dépêché ce courrier, qui portait au roi ce témoignage de son zèle pour son service et de son désintéressement, qu'une lettre de M. Voysin, du 26 juillet, lui apprit l'heureux événement du combat que M. le maréchal de Villars avait livré le 24 à un corps de l'armée des alliés retranchés à Denain. Les détails de cette importante journée firent aisément connaître à M. le maréchal de Berwick tous les avantages qu'elle devait produire pour les affaires du roi, non-seulement par la

[1] Le prince Eugène venait d'investir Landrecies et annonçait déjà que, lorsqu'il serait maître de cette place, le chemin de Paris lui serait ouvert.

délivrance de Landrecies et le dérangement des vastes projets du prince Eugène, mais aussi par le découragement des alliés de l'Empereur, principalement des Hollandais.

Dans des circonstances aussi heureuses, M. le maréchal de Berwick jugeant que désormais tout renfort deviendrait inutile à l'armée de Flandre, et que rien ne le mettrait dans la nécessité d'être privé d'aucune des troupes qui étaient sous ses ordres, si en effet les suites du combat de Denain étaient telles qu'on devait l'espérer, il forma le projet de faire une course en Piémont, du côté de Saluces, tant pour y établir la contribution que pour rendre les subsistances plus difficiles aux ennemis, qui déjà, pour ménager les fourrages, avaient, le 1er août, renvoyé leurs équipages sur les derrières. Mais, en attendant le moment d'exécuter ce projet, ayant été informé que les ennemis avaient fait enlever et conduire à Suse quelques syndics des communautés de la haute Maurienne, et que ceux-ci, malgré sa défense, avaient souscrit à l'ordre que M. le duc de Savoie leur avait envoyé de faire transporter sur le haut du grand mont Cenis cent vingt mille rations de fourrage, il fit partir le 15 du camp d'Oulx M. le chevalier de Ray avec quatre compagnies de grenadiers et cent hommes d'infanterie, pour aller enlever tous les magistrats, les principaux habitants et les voitures de la haute Maurienne; il le fit soutenir par M. de Maulevrier, qui, de Saint-Martin-d'Acre, se porta avec quatre bataillons à Saint-André et de là s'avança de sa personne avec les grenadiers de ces bataillons et deux cents fusiliers à Sardières; M. le chevalier de Ray se porta à Lans-le-Bourg, d'où il envoya des partis à Bessan et Lannevillar. On enleva, dans tout le pays entre Lans-le-Bourg et Modane, magistrats, principaux habitants et voitures; et M. de Maulevrier eut ordre de les retenir jusqu'à ce que ceux qui avaient signé le traité pour

la livraison des fourrages l'eussent rétracté, et que les communautés eussent donné des assurances de n'en pas porter aux ennemis.

Cette opération priva ces derniers d'une ressource qui devait leur être précieuse, attendu la disette de fourrage qui régnait dans la partie des montagnes qu'ils occupaient. L'armée du roi, au contraire, était en état de suffire encore pendant longtemps à la subsistance des chevaux; mais un ennemi que M. le maréchal de Berwick avait chaque jour à redouter était le défaut de fonds pour le prêt des troupes, ainsi que l'insuffisance et l'irrégularité de la fourniture de la viande. Les soldats n'avaient souvent pour vivre que leur ration de pain; leur prêt d'un sou par jour manquait souvent [1], et ce ne fut qu'après avoir fait emprisonner le neveu du sieur Charpentier, entrepreneur de la viande, qu'on parvint à faire la distribution d'une portion de ce qui était dû aux troupes.

L'avantage que l'armée du roi avait remporté à Denain eut, ainsi que l'avait prévu M. le maréchal de Berwick, les suites les plus heureuses : M. le prince Eugène leva le siége de Landrecies, perdit tous les postes qu'il avait sur la Scarpe, et se retira vers Mons; on mit le siége devant Douai, et, dès le 14 du mois d'août, on ouvrit la tranchée; pendant ce temps on mit la dernière main au traité de la suspension d'armes, tant par mer, que par terre, entre la France, l'Espagne et l'Angleterre. Ces circonstances favorables firent espérer à la cour que bientôt le duc de Savoie se porterait aussi à des voies de conciliation; mais, en attendant que ce prince eût fait les démarches qu'on attendait de lui, le roi approuva le projet qu'avait formé M. le maréchal de Berwick de faire une course dans

[1] Les fonds nécessaires pour le prêt du mois de juillet n'arrivèrent à l'armée que le 20 août.

le Piémont, et ne douta point que ce ne fût un moyen de le déterminer plus promptement.

Ce général fixa, en conséquence, son mouvement au 1er du mois de septembre, pour se porter par la vallée de Vraita dans le marquisat de Saluces. Pendant qu'il était occupé de ces dispositions, on vit, le 25 au matin, les ennemis détendre leur camp de Saint-Colomban et se mettre en bataille; on crut d'abord que cette manœuvre annonçait un mouvement important, mais leurs troupes ne restèrent que pendant environ trois heures sous les armes; peu de temps après on vit le camp tendu de nouveau et l'on sut que ces mêmes troupes avaient joint l'armée, et que d'autres, pour partager les fatigues et les incommodités du camp de Saint-Colomban, les y avaient relevées.

Le 30, on fut informé par un parti de fusiliers de montagne qui avait enlevé des chevaux et des mulets aux ennemis, que M. le comte de Thaun avait envoyé à Bussolino cinq bataillons du camp de Chaumont, et qu'il n'avait laissé à celui de Saint-Colomban que trois à quatre mille hommes détachés de différents régiments.

Le mouvement que M. le maréchal de Berwick s'était proposé de faire le 1er septembre fut retardé par l'ordre qu'il reçut de la cour de détacher dix bataillons pour le Roussillon, et remis au 6. Il devait prendre le chemin de Briançon, y arriver le 7, et en partir le 8 pour se porter dans la vallée de Queiras, ensuite dans celle de Château-Dauphin, et s'avancer par celle de Saint-Pierre le plus avant qu'il lui serait possible dans le marquisat de Saluces; il imagina même que si les ennemis venaient à dégarnir les retranchements de Saint-Colomban pour marcher à lui avec la plus grande partie de leurs forces, il pourrait remarcher diligemment par le Queiras, pour faire

en sorte de s'emparer des postes entre Suse et Exilles, dans l'espoir de se rendre ensuite maître d'Exilles et d'enlever les troupes du camp de Saint-Colomban; mais, avant de mettre en marche, le 15, les dix bataillons destinés pour le Roussillon, il douta qu'il lui restât assez de troupes pour faire cette dernière entreprise; le départ de ces bataillons devint d'autant plus instant qu'on lui rapporta qu'indépendamment des trois embarquements de troupes et de recrues que les ennemis avaient faits pour la Catalogne, cinq bataillons allemands venaient de quitter leur armée pour aller s'embarquer à la rade de Vado.

Un nouveau motif qui lui fit perdre tout espoir d'être en état de faire une expédition plus importante que celle d'imposer la contribution fut l'avis qu'il eut de la marche prochaine de la cavalerie allemande pour sortir du Piémont[1], et qu'aussitôt que l'armée du roi quitterait sa position les ennemis feraient un détachement pour l'Allemagne. Ces nouvelles firent penser à M. le maréchal de Berwick que, si en effet ce détachement avait lieu, il conviendrait de prendre des mesures pour mettre M. le maréchal d'Harcourt en état de s'opposer aux efforts que les impériaux pourraient faire après l'arrivée de ce renfort, et que le seul moyen serait de détacher de la frontière des Alpes dix bataillons et vingt escadrons.

Mais ces considérations ne ralentirent point ses dispositions; d'ailleurs, l'armée ayant subsisté depuis près de deux mois dans les vallées, le fourrage devenait rare, et il était difficile d'y faire un plus long séjour. Comme il n'y avait à l'armée que deux régiments de dragons, la cavalerie, qui était en Savoie, eut ordre de se rendre à Briançon, en passant par le Galibier; d'un autre côté M. le maréchal de Berwick manda à M. Le Guerchois de

[1] Cette cavalerie était partie le 1er septembre pour aller cantonner à Montanara.

tenir prête à marcher l'infanterie qui était dans la vallée de Barcelonnette, pour faire une diversion dans celle de la Stura.

Enfin, le 6, l'armée leva ses camps du Saulx-d'Oulx et du Duc, en Pragelas; les troupes du premier de ces camps marchèrent à Césane, à l'exception d'une brigade d'infanterie, qui alla, sous la conduite de M. de Cilly, à Bardonnèche; celles qui campaient au Duc se rendirent à Bousson. Les ennemis ne firent aucun mouvement, et les arrière-gardes ne furent point inquiétées.

Le 7, toutes les troupes continuèrent leur marche; celles de Bardonnèche par le col des Échelles, celles de Césane par le mont Genèvre et celles de Bousson par le col de Cerveret. Tout se réunit le même jour au pont de Cervières, où se rendit aussi la cavalerie de Savoie au nombre de quatorze escadrons, commandés par M. de Mauroy. On laissa sous Briançon dix bataillons sous les ordres de M. Dillon, qui fut chargé de veiller à la sûreté du camp retranché et de cette partie de la frontière pendant que l'armée en serait éloignée.

Le 8, M. le maréchal de Berwick marcha avec vingt-cinq bataillons et vingt escadrons à Arvieux, dans la vallée de Queiras; il y campa avec seulement dix-huit bataillons; les sept autres avec la cavalerie sous les ordres de MM. d'Arènes et de Cilly s'avancèrent jusqu'à Villevieille, et M. de Cadrieu, les précédant avec vingt-cinq compagnies de grenadiers, autant de piquets et cent dragons, se porta à Molines afin d'ouvrir à la cavalerie le chemin pour entrer dans la plaine. Celle de M. le duc de Savoie était alors campée le long du Pô, du côté de Martignana; celle des Allemands n'avait point encore quitté, le 5, les environs de Montanara, et suivant les mêmes rapports, l'armée des ennemis n'avait encore fait aucun mouvement depuis que celle du roi s'était éloignée d'eux.

Le 9, M. le maréchal de Berwick, avec les dix-huit bataillons qu'il avait avec lui à Arvieux, alla camper à Molines, d'où M. d'Arènes s'avança au château du pont avec les sept qui étaient sous ses ordres, et M. de Cilly avec la cavalerie se porta à Chanas. M. de Cadrieu, avec son avant-garde, poussa jusqu'à Saint-Pierre, après avoir chassé un détachement de troupes réglées et les paysans qui gardaient les retranchements de la vallée de Vraita. Pendant ce temps, six bataillons qui étaient restés au pont de Cervières se rendirent à Arvieux; ils étaient destinés à assurer la communication avec Briançon par le col des Hayes, et avec l'armée par celui de Lagnel, que M. le maréchal de Berwick passa le 10 pour aller à Chanas, où il campa. MM. d'Arènes et de Cilly allèrent en même temps à Saint-Pierre remplacer M. de Cadrieu, qui s'avança jusqu'à Venasco, à l'entrée de la plaine de Piémont; ce dernier, en marchant à Venasco, détacha M. le chevalier de Ray avec cinq compagnies de grenadiers et cinq piquets pour aller par le col de Briansolle dans la vallée de Mayra, tant pour faire contribuer le bas de cette vallée que pour garder le revers de la montagne qui la séparait de la vallée de Vraita. Les six bataillons qui étaient à Arvieux se portèrent à Molines. Pendant ce temps M. d'Asfeld était occupé de la diversion qu'il avait à faire dans la vallée de la Stura. Il fit partir le 8 au soir du camp de Tournoux M. Le Guerchois avec quatre bataillons et un escadron de dragons pour aller s'emparer du défilé des Planches, poste très-avantageux et de bonne défense, lequel couvrait l'entrée de la vallée de la Stura du côté du Piémont, et le suivit, le 9, avec trois autres bataillons et deux escadrons de dragons qui, étant moins avancés dans cette vallée, ne purent arriver en même temps que lui. M. Le Guerchois s'empara en effet du poste, après en avoir chassé le détachement des ennemis qui le gardait.

M. le baron de Saint-Remy, officier général piémontais, qui était à deux lieues de là, avec quatre bataillons et un régiment de dragons, ayant été prévenu, ne put le soutenir et se retira à Demonte. M. le chevalier d'Asfeld joignit M. Le Guerchois aux Planches le 9 au soir, au moment où les ennemis venaient d'abandonner le poste; les dragons n'arrivèrent que le 10 au matin.

Cette expédition remplit parfaitement le projet de la diversion que M. le maréchal de Berwick avait en vue, et d'un autre côté, s'étant rendu maître du débouché de Château-Dauphin[1], il se trouvait dans la situation la plus avantageuse pour l'exécution de son entreprise en Piémont; il avait pris d'ailleurs les précautions nécessaires pour la sûreté de la frontière, ayant laissé à M. Dillon seize bataillons, dont douze furent placés sous Briançon et quatre dans la vallée de Queiras; six bataillons et six escadrons restèrent en Savoie, sous les ordres de MM. de Maulevrier et de Prade; quatre bataillons dans les places du comté de Nice et de Provence.

Dès que M. le maréchal de Berwick fut informé du succès des mouvements de ses corps avancés, et du peu d'opposition qu'ils avaient rencontré de la part des ennemis, il leur envoya l'ordre de déboucher dans la plaine. M. de Cilly fut chargé de la principale opération, et MM. d'Asfeld et Le Guerchois continuèrent d'agir dans la vallée de la Stura.

Les lettres que M. le maréchal de Berwick écrivit au roi, le 14 et le 15, ainsi que celles de MM. d'Asfeld et Le Guerchois, renferment tous les détails que l'on peut désirer sur l'exécution de cette entreprise.

[1] Castel-Delfino.

Lettre de M. le maréchal de Berwick au roi.

Du camp de Chanas, le 14 septembre 1712[1].

Sire, M. de Cadrieu s'avança le 10 à Venasque, sur le bord de la plaine du Piémont, avec vingt compagnies de grenadiers, autant de piquets et cent dragons; il détacha en même temps M. le chevalier de Ray, qui passa par le col de Briansolle, dans la vallée de Mayra, avec cinq compagnies de grenadiers et cinq piquets, tant pour faire contribuer le bas de la susdite vallée de Mayra que pour garder le revers de la montagne qui sépare la vallée de Vraita d'avec celle de Mayra.

Le 11, à une heure après minuit, M. de Cilly se mit en marche de Saint-Pierre avec les vingt escadrons. Votre majesté verra par la copie ci-jointe de la lettre que m'a écrite M. de Cilly le détail de ce qui s'est passé dans la plaine. Les troupes de votre majesté y ont fait leur devoir, et l'on a fait voir à M. le duc de Savoie que ses montagnes ne sont pas impénétrables. Nous avons une cinquantaine d'otages de la plaine; je crois que nous en avons pareil nombre des communautés du bas de la vallée de Mayra et de celles du Pô, où j'envoyai hier M. de Buranlure avec neuf cents hommes.

M. le chevalier d'Asfeld arriva le 9 auprès du village des Planches; M. le baron de Saint-Remy vint le même jour, d'auprès de Demonte, camper à Vinay avec quatre bataillons et un régiment de dragons; le lendemain, M. le chevalier d'Asfeld, ayant reconnu les hauteurs où était appuyée la droite du baron de Saint-Remy, résolut de l'attaquer, et, pour cet effet, marcha avant jour; mais le susdit baron s'étant retiré la même nuit sous Demonte, M. le chevalier d'Asfeld l'y suivit, et comme il était posté trop avantageusement, M. le chevalier d'Asfeld, se voyant sous le canon du fort, se contenta de prendre dans la ville de Demonte trente des plus riches pour otages, et puis revint camper au village des Planches. Une troupe des dragons de Caylus en chargea une des dragons de Savoie, qui furent battus, eurent six hommes de tués et autant de pris.

Comme j'ai eu avis que tous les Barbets et les milices des vallées

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2398, n° 353.

de Luzerne et de Saint-Martin se devaient rendre hier au soir au col de la Croix, j'ai détaché ce matin M. le marquis de Broglie avec la brigade de Flandre pour aller camper dans la vallée de Queiras, à Ristollas au débouché du susdit col de la Croix, afin de n'être point inquiété sur nos derrières.

Aujourd'hui les onze escadrons de cavalerie m'ont joint ici, et demain je repasserai le col de Lagniel pour aller camper à Molines. MM. d'Arènes, de Cilly et de Cadrieu viendront camper ici avec la brigade d'Anjou, les trois régiments de dragons et les détachements de M. de Cadrieu. Le 16, ils iront à Molines.

Les dix bataillons que votre majesté m'a ordonné d'envoyer en Roussillon commenceront à se mettre en marche le 15 de ce mois, et arriveront à Perpignan vers le 10 du mois prochain.

Lettre de M. de Cilly à M. le maréchal de Berwick.

Du camp de Saint-Pierre, le 13 septembre 1712, à deux heures après midi[1].

Suivant vos ordres et pour les accélérer, je partis à une heure après minuit d'ici le 11. Telle diligence que je pus faire, je n'ai pu arriver à Venasco qu'à sept heures du matin avec la tête de la cavalerie; je priai M. de Cadrieu de détacher six compagnies de grenadiers et quarante mignons aux ordres du marquis de Maubourg, lequel j'envoyai devant à Piasco, où commence le débouché de la plaine; en arrivant, il trouva en deçà les fourriers des régiments de Cavaillac et Birague qui venaient marquer le camp audit Piasco; après quelques coups de fusil, ils repassèrent ledit Piasco; comme notre arrière-garde n'était pas arrivée à dix heures du matin à Venasco par la rupture des ponts et des mauvais chemins, je laissai ordre à la brigade d'Heudicourt, aux régiments de Foix et de Sommery lorsqu'ils arriveraient, de faire manger du grain et de me suivre; dans l'instant je marchai avec le reste; en arrivant à Piasco, où M. de Maubourg s'était placé en homme de guerre, il m'informa de ce qu'il avait vu. On arrêta un paysan venant de Saluces, qui assura avoir marché avec ces deux régiments composés de dix escadrons; aussitôt je débouchai au delà de

[1] Cette pièce se trouve en copie-original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2398, n° 355.

Piasco, où je mis les troupes en bataille à mesure qu'elles arrivaient; dans l'instant je détachai M. Gaulming avec cinquante dragons Dauphin, cinquante cavaliers du régiment de Germinon, pour s'avancer sur le chemin de Saluces et avoir des nouvelles pour favoriser sa marche. Je poussai les mignons sur ma gauche le long de la montagne. M. Gaulming, en arrivant à Villa-Noveta, trouva les ennemis; il m'envoya avertir qu'il voyait neuf escadrons à étendards sans pouvoir voir le fond; à mesure que les troupes arrivaient, M. de Saint-André faisait un détachement de six cents chevaux aux ordres de M. du Boscq, commandant de la cavalerie; comme j'entendais tirer, je le fis toujours marcher avec ce qu'il y avait d'assemblé, pour soutenir M. Gaulming, avec ordre de charger tout ce qu'il trouverait, pour tâcher de faire des prisonniers. Il fallait passer un pont de pierre qui est fort étroit, qui est sur une naville et à la tête duquel étaient les ennemis; il fit mettre pied à terre à la troupe des dragons Dauphin pour les éloigner, ce qu'ils firent; lui passa avec le reste de son détachement, à la réserve des cent dragons par régiment de Foix et de Sommery, lesquels je fis mettre pied à terre. MM. de Mauroy, de Cadrieu, de Maubourg et de Creil étant avec moi, je passai la naville à droite, les dragons dans l'eau jusqu'aux genoux, me portant où l'on tirait; je fis suivre deux troupes du régiment et du Tronc, commandées par MM. de Cossade et de Bongar; à peine étaient-elles formées que deux troupes ennemies parurent; je les fis charger avec ordre de prendre des prisonniers, ce qu'ils firent à merveille. J'appris par ces prisonniers que ces deux régiments étaient partis une heure avant jour de Barges; qu'on avait envoyé ordre à deux régiments de dragons qui avaient marché la veille du côté de Demonte de revenir à Piasco; alors je priai M. de Mauroy d'aller chercher les troupes en intention de pousser ces deux premiers régiments. Comme j'avais envoyé M. Gaulming dire à M. du Boscq de charger de son côté et de tâcher de prendre des prisonniers, il fit marcher M. de Germinon avec cent chevaux qu'il soutint avec le reste; dans la charge M. Gaulming a été tué ou pris, M. du Boscq pris et blessé à la joue d'un coup de sabre par un lieutenant de Ca-

vaillac, repris avec le lieutenant par trois cavaliers de Marsillac. J'ai appris par ledit officier et un brigadier du même régiment, que les Allemands n'étaient campés qu'à quatre milles de Barges, qu'ils avaient reçu ordre la veille de marcher. Comme j'étais à trois grands quarts de lieue du gros de nos troupes, je demandai les avis de MM. de Mauroy et de Cadrieu; nous fûmes de même sentiment, qu'il était aisé de pousser ces deux régiments jusqu'à Saluces, mais que l'on commettrait les troupes du roi si les Allemands joignaient, ce qui était vraisemblable; d'ailleurs vous m'avez fait l'honneur de me mander et de me dire que si je trouvais que les ennemis fussent en force de ne les pas commettre; voyant qu'il était cinq heures du soir, que je ne pouvais plus aller à Saluces, Scamafy et autre lieux, je me contentai de les faire suivre doucement, retirer une partie des détachements à portée du gros, d'envoyer M. de Saint-André avec trois cents chevaux à Cossillone et Rossane prendre des otages, et M. de Maubourg à Piasco pour en faire autant. Il reparut une troupe à l'arrière-garde; on marcha à elle, elle disparut. A six heures du soir, suivant l'avis de ces messieurs, je passai de l'autre côté de Piasco pour attendre M. de Saint-André; lorsqu'il fut arrivé je me mis en marche pour me retirer à Brozasco. Nous avons perdu M. Gaulming, le sieur Bernard, cornette dans les dragons Dauphin, trente à quarante hommes tués, douze ou quinze blessés; les ennemis ont perdu deux fois plus que nous. Le pays est si couvert qu'il m'a été impossible de tout voir et d'aller partout. M. du Boscq s'est distingué à son ordinaire; les troupes ont bien fait et marqué beaucoup de bonne volonté. J'avais pris un lieutenant de grenadiers avec vingt hommes en allant visiter M. du Boscq pour me ramener au gros; il s'est mis avec les dragons à pied, s'est fait tuer et écharper tout son détachement par trop de courage. Je ne puis mieux vous expliquer cette petite affaire, heureux si vous approuviez le parti que j'ai pris, vous assurant que ces messieurs avaient grande envie d'en faire davantage, qu'il était aisé de les pousser jusqu'à Saluces, nous étant près de la Manta; mais j'ai craint que la retraite ne fût trop dangereuse.

Je ne saurais trop vous dire de bien de MM. d'Arminville et La Borde, capitaine dans Sommery.

Lettre de M. le maréchal de Berwick au roi. Du camp de Molines, le 15 septembre 1712[1].

M. le marquis de Broglie ayant marché hier, comme je l'ai ci-devant marqué à votre majesté, pour aller camper à Ristollas, trouva en son chemin près du hameau de la Chalpe, entre Ristollas et le col Vieux, sept à huit cents hommes des ennemis qui gardaient un pont par où il fallait nécessairement qu'il passât; comme il y avait des bois auprès des troupes ennemies qui le voyaient, il fit halte et campa vis-à-vis d'eux, ne pouvant discerner si ce n'était point l'avant-garde d'un corps plus considérable, d'autant que les habillements des ennemis étaient de différentes couleurs. Ayant eu avis de ce qui se passait par un officier que m'envoya M. le marquis de Broglie, je fis partir à minuit M. de Saint-Pater avec la brigade des Irlandais pour gagner le col Vieux, et y être à portée de se joindre au marquis de Broglie, s'il en était besoin. Je me suis mis ce matin en marche avant jour, avec la brigade de la marine, et me suis porté moi-même au col Vieux; mais comme ce corps ennemi ne s'est la plupart trouvé composé que de Vaudois et qu'ils ont immédiatement derrière eux le col de la Croix pour rentrer dans la vallée de Luzerne, j'ai continué ma marche ici, laissant M. de Broglie pour contenir les ennemis, jusqu'à ce que MM. d'Arènes, de Cilly et de Cadrieu aient repassé le col de Lagniel.

M. de Buranlure a mis à contribution toute la vallée du Pô jusqu'à Sanfron inclusivement.

Lettre de M. le chevalier d'Asfeld. Du camp des Planches, le 12 septembre 1712[2].

M. le maréchal de Berwick m'ayant ordonné d'entrer le 9 dans la vallée de Stura, avec les troupes qui étaient dans la vallée de Barcelonnette, je fis partir, le 8 au soir, M. Le Guerchois avec quatre bataillons et un escadron du régiment de Caylus, qui étaient au camp de

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2398, n° 353.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2398, n° 349.

Tournoux, pour se saisir du défilé des Planches qui couvre l'entrée de la Stura, qui est un poste excellent; quoique M. le baron de Saint-Remy n'en fût campé qu'à deux lieues, il le prévint et en chassa une petite garde des ennemis qui y était. Je le joignis comme il y arrivait. Les trois bataillons du régiment de Castelas, qui étaient plus éloignés dans la vallée de Barcelonnette, et le reste du régiment de Caylus ne purent y arriver que le 10 au matin.

Sur l'avis que M. le baron de Saint-Remy eut que j'étais arrivé ici, il s'avança, le 9 au soir, à Vinay, qui n'est qu'à une demi-lieue d'ici, et il se plaça dans un bon poste. Après l'avoir reconnu, le 10 au matin, je fis après midi monter huit cents hommes sur une montagne fort élevée, où il avait appuyé sa droite, et je me mis en marche avec le reste des troupes le 11 avant jour pour l'attaquer; mais la nuit, il se retira sous Demonte, où je marchai sans m'arrêter à Vinay. En arrivant à vue de Demonte je trouvai quatre bataillons postés sur des petites hauteurs qui couvrent la ville, protégés par deux régiments de dragons, de quatre escadrons chacun, qui étaient en bataille dans la plaine; mais comme je faisais mettre les troupes en bataille pour l'attaquer, les ennemis se retirèrent au delà de la ville, les dragons se mirent en bataille dans une petite plaine, appuyée d'un côté au château, et de l'autre à une montagne qu'ils firent occuper par l'infanterie; comme je n'avais que trois escadrons et qu'ils en avaient huit, il ne fut pas possible de les attaquer dans la situation où ils se mirent, ni de pousser les contributions plus loin. Les habitants de Demonte s'y sont soumis; j'ai fait prendre trente otages, qui sont les gens les plus riches, que je ferai conduire à Mont-Dauphin suivant l'ordre de M. le maréchal. Je partirai d'ici, le 15, pour rentrer dans la vallée de Barcelonnette.

Lettre de M. Le Guerchois. Du camp des Planches,

Je me donne l'honneur de vous rendre compte que, le 8 de ce mois, je partis du camp de Tournoux à l'entrée de la nuit avec l'avant-garde des troupes de M. le chevalier d'Asfeld, pour m'emparer du défilé des Planches, ce qui s'exécuta le 9 à midi, sans aucune op-

position de la part des ennemis qui se retirèrent à celui de Vinay, et le 10, ayant cherché à tomber sur eux, ils prévinrent l'arrivée de M. de Siougeat, qui devait les attaquer par la montagne pendant que nous devions aller à eux de front, et se retirèrent tous au camp de M. le baron de Saint-Remy sous le château de Demonte; tous les passages étant ainsi ouverts, nous résolûmes, MM. le chevalier d'Asfeld, Bourck et moi, d'aller faire contribuer le bourg de Demonte, qui est sous le feu du canon du château; et, dans ce dessein, nous partîmes hier d'ici, 11 de ce mois, deux heures avant le jour, avec les régiments de la Chesnelaye, de Castellas et d'Oléron, et les trois escadrons de dragons du régiment de Caylus; en arrivant, je m'emparai, avec sept compagnies de grenadiers et autant de piquets, de toutes les hauteurs qui versent sur le bourg de Demonte; pendant ce temps-là il fut détaché de nos dragons, qui étaient restés sur le bord de la rivière de Stura avec nos sept bataillons, une troupe qui en attaqua une pareille des ennemis, qui fut poussée très-vivement avec perte de six dragons qu'on leur prit et de deux ou trois qui furent tués. Les ennemis, me voyant occuper les hauteurs qui avoisinent le bourg de Demonte, firent venir vis-à-vis de moi leur infanterie au nombre de quatre bataillons, qui occupèrent toutes les petites hauteurs qui couvrent le bourg de Demonte et qui étaient défendues par le canon du château; nous pressâmes ensuite M. le chevalier d'Asfeld de faire monter les bataillons pour faire notre disposition et attaquer ces quatre bataillons ennemis; mais soit qu'il craignît que les ennemis, qui avaient deux régiments de dragons, n'attaquassent le régiment de Caylus, beaucoup plus faible en nombre, soit qu'il ne voulût rien hasarder, il ne se détermina que fort tard, et après la perte de plus de deux heures de sollicitation, à faire monter derrière mes grenadiers les deux bataillons de la Chesnelaye et les deux d'Oléron, laissant Castellas pour la sûreté du régiment de Caylus; mais ils n'étaient pas encore postés que les ennemis, voyant que c'était une disposition pour les attaquer,

le 12 septembre 1712[1].

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2398, n° 350.

quoique M. le chevalier d'Asfeld ne fût point de ce sentiment-là, tout à coup nous vîmes disparaître les quatre bataillons, qui passèrent derrière le bourg pour s'aller mettre en bataille dans une plaine au delà du château, où se rendirent en même temps les douze troupes de dragons qui avaient tenu en respect le régiment de Castellas et celui de Caylus, et alors douze ou quinze des principaux habitants du bourg en étant sortis, ils vinrent se soumettre à la contribution; il me paraît qu'ils doivent légitimement quarante-cinq mille francs, qui est la somme que je leur ai demandée pour sa majesté et dont il ne faut guère rabattre. Ils ont fourni jusqu'au nombre de trente otages, avec lesquels nous sommes revenus aujourd'hui ici; je me suis chargé de l'arrière-garde, où je n'ai vu que trois troupes de dragons qui nous ont suivis pendant quelque temps et qui ont été contenues par les nôtres; pour leur infanterie, elle n'a fait aucun mouvement sur nous; nous n'avons perdu que deux soldats en nous approchant des postes avancés des ennemis, et leur canon, c'est-à-dire celui du château, n'a heureusement touché personne.

L'expédition de M. le maréchal de Berwick ne fut pas poussée aussi loin qu'on l'aurait désiré; mais d'un côté elle fit connaître à M. le duc de Savoie qu'on ne craignait point d'entreprise de sa part, et de l'autre elle procura un nombre d'otages suffisant pour la sûreté des contributions qu'on avait imposées, et qui devaient produire des sommes assez considérables [1].

Le 15, en arrivant à Molines, M. le maréchal de Berwick en fit partir les six bataillons qu'il y avait fait venir pour soutenir ses communications; ils allèrent camper à Villevieille, en Queiras, et poussèrent des détachements sur les hauteurs d'Abriez; il envoya le même jour ordre à M. le chevalier d'Asfeld d'abandonner le poste des Planches et de se replier dans

[1] On amena cinquante otages de la plaine du Piémont et de la vallée de Vraita, et trente de la vallée de la Stura.

la vallée de Barcelonnette, ce qu'il fit le 16; et, n'ayant plus aucun projet qui lui rendît nécessaire le nombre de troupes qui étaient à sa disposition sur la frontière, il mit en marche, le 15, les dix bataillons destinés pour le Roussillon.

Le 16, il décampa de Molines avec les onze bataillons et les onze escadrons qui lui restaient, et se rendit avec les troupes à Arvieux, tandis que MM. de Cilly, d'Arènes et de Cadrieu repassaient le col de Lagnel pour aller à Molines, où ils restèrent avec l'infanterie; les neuf escadrons qu'ils avaient avec eux marchèrent jusqu'à Villevieille; ils y furent joints par M. de Broglie qui avait été laissé avec sept bataillons au col Vieux pour assurer leur retraite contre les Vaudois de la vallée de Luzerne. Tous ces mouvements se firent sans que les ennemis se missent en devoir d'inquiéter les arrière-gardes; il n'y eut que M. de Buranlure qui, s'étant avancé jusqu'à Barges, dans la vallée du Pô, eut de la peine à faire sa retraite devant un régiment de dragons qu'il trouva près de ce village; il rejoignit cependant sans être entamé.

Le 17, M. le maréchal de Berwick se rendit au pont de Cervières avec les onze bataillons qui étaient à Arvieux, et s'y fit joindre, le 18, par les sept bataillons qui campaient à Molines et par les vingt escadrons qui s'étaient repliés sur Arvieux et sur Villevieille. Il laissa en Queiras M. de Cadrieu avec sept bataillons, dont trois furent destinés pour la vallée de Barcelonnette; M. le chevalier d'Asfeld, qui s'était replié sur Tournoux, eut ordre de regagner la Provence avec les trois bataillons et les trois escadrons qui étaient rentrés dans la vallée de Barcelonnette.

Jusqu'à ce moment on n'eut point connaissance de mouvements chez les ennemis; mais, le 18, on eut nouvelle que leur armée commençait à défiler vers ses derrières et que les deux

généraux étaient allés à Turin. Suivant ces nouvelles, douze bataillons allemands étaient descendus d'Exilles et de Chaumont à Avigliano, douze autres bataillons avaient pris poste entre Saint-Colomban et Salbertran, et six à Giallione, pour donner attention au grand et au petit mont Cenis; un détachement de trois mille hommes avait été envoyé à la Novalèze; cinq bataillons étaient campés près de Fenestrelle, et la cavalerie dans les environs de Saluces.

Tout annonçait que la fin de la campagne ne serait pas plus active de la part des ennemis qu'elle ne l'avait été jusqu'alors; d'un autre côté tout prospérait dans les différents pays où l'on faisait la guerre. En Flandre, Douai venait de se soumettre. Le Quesnoy était attaqué, et le prince Eugène paraissait être dans l'impossibilité de troubler le siége. En Espagne, les affaires se soutenaient sans échec; sur le Rhin, les impériaux venaient de faire une tentative inutile sur les lignes de Weissembourg, et de part et d'autre on ne s'occupait que des moyens de subsister jusqu'à la fin de la campagne, et les troupes du roi avaient l'avantage de vivre en grande partie aux dépens de l'empire. Dans ces circonstances, M. le maréchal de Berwick, jugeant n'avoir plus besoin de cavalerie et voulant épargner les fourrages du Dauphiné, renvoya en Savoie les vingt escadrons qu'il en avait tirés pour son opération. Ils se mirent en marche, le 20, sous les ordres de MM. de Cilly et de Mauroy, pour aller au Monestier et passer ensuite le Galibier. Les dragons prirent la même route et furent suivis par deux bataillons.

Après le départ de ces troupes, il resta au camp du pont de Cervières vingt-six bataillons; il y en eut six en Maurienne, deux en Tarantaise et vingt-six escadrons; six bataillons dans la vallée de Queiras, sept dans celle de Barcelonnette, trois en Provence avec trois escadrons de dragons, quatre bataillons

tant à Nice qu'à Villefranche et à Monaco, ce qui composait cinquante-quatre bataillons et vingt-neuf escadrons.

Le roi témoigna à M. le maréchal de Berwick sa satisfaction du succès de l'expédition qu'il venait de faire, et approuva qu'on n'eût pas poussé plus loin et qu'on eût évité de se commettre avec un ennemi que l'on regardait comme supérieur en nombre. Sa majesté, jugeant en même temps que la campagne touchait à sa fin, laissa à M. le maréchal de Berwick la liberté de séparer l'armée et de congédier les officiers généraux lorsqu'il le trouverait à propos; mais, malgré les apparences d'une paix prochaine, elle lui enjoignit d'ordonner aux officiers de semestre de travailler avec la même activité que par le passé à recruter leurs troupes. M. le maréchal de Berwick, de son côté, demanda que, pour le mettre en état de faire des mouvements rapides, si les circonstances venaient à l'exiger, la cour fît préparer à la fin de la campagne, tant à Briançon qu'à Grenoble, trois cent mille rations de biscuit.

On se confirma de jour en jour dans l'idée où l'on était du parti qu'avaient pris les ennemis de rester dans une entière inaction pendant le reste de la campagne. On apprit, en effet, le 2 octobre, que, loin de songer à quelque entreprise, la cavalerie impériale avait quitté l'armée pour se rendre dans le Milanais, et que plusieurs bataillons de troupes allemandes avaient descendu la vallée du Pô, de sorte qu'il ne restait plus au camp de Chaumont que treize bataillons, et six près d'Exilles. D'un autre côté trois bataillons piémontais du nombre de ceux qui étaient dans la vallée de la Stura avaient pris le chemin d'Alexandrie, et toute la cavalerie piémontaise, qui campait à Barges, s'était mise en marche le 30 septembre pour aller à Carmagnole. Successivement quelques autres troupes se séparèrent aussi de l'armée pour rentrer en Piémont, et, le 4 du

mois d'octobre, toutes les troupes qui occupaient les postes de la frontière ne consistaient qu'en vingt-six bataillons, dont quatre sous Demonte, quatre à Exilles, onze à Chaumont, deux à Suse et cinq à Fenestrelle.

Des dispositions aussi pacifiques de la part des ennemis et la liberté qu'avait M. le maréchal de Berwick de séparer l'armée l'engagèrent à faire successivement partir les troupes pour les quartiers que la cour leur avait assignés. Vingt-deux escadrons étant destinés tant pour la Flandre que pour le Rhin, il commença le 8 à les mettre en marche. Après leur départ, il n'en resta que quatre en Savoie et trois en Provence. A l'égard de l'infanterie, il donna ses ordres pour faire partir du camp du pont de Cervières, vers le 15, les bataillons destinés pour la Savoie et la Provence, mais il régla que ceux qui devaient rester en Dauphiné n'entreraient dans leurs quartiers que lorsque les neiges auraient fermé les montagnes.

Peu de jours après, il fut informé que la plus grande partie de l'infanterie allemande était rassemblée à Montanara et que celle qui était encore à Exilles et Chaumont n'attendait que la séparation de l'armée du roi pour gagner ses quartiers. Il congédia les officiers généraux qui ne devaient point être employés pendant l'hiver, et, le 10, il se rendit avec son état-major à Briançon, d'où il alla, le 14, à Vizille, le 15, à Grenoble; il en partit le 17 pour se rendre à la cour.

Le 15, M. Dillon, qu'il avait laissé au camp du pont de Cervières, mit en marche les troupes destinées pour la Savoie; elles devaient passer le Galibier et, en deux marches, entrer dans cette province; mais les neiges fermant déjà les cols, on fut forcé de leur faire prendre la route de Grenoble.

Cette contrariété, en occasionnant du dérangement dans la marche de ces troupes, devint favorable à celles qui étaient

encore sous la toile, les neiges mettant des obstacles insurmontables entre les deux armées. M. le maréchal de Berwick envoya ses ordres à M. Dillon pour l'entière séparation du reste des troupes; elles commencèrent à se mettre en marche le 25 pour se rendre dans leurs quartiers, tant dans le Dauphiné qu'en Provence et dans le comté de Nice. En même temps les équipages des vivres et ceux de l'artillerie furent congédiés. La répartition des officiers généraux qui restèrent sur la frontière pendant l'hiver fut la même que les années précédentes. M. le comte de Medavi commanda en Dauphiné et en Savoie, ayant sous ses ordres MM. de Cilly et de Cadrieu, qui prirent leur quartier à Chambéry; M. de Maulevrier, qui eut le sien à Saint-Jean-de-Maurienne; MM. Dillon et Caraccioli à Briançon; M. Le Guerchois dans la vallée de Barcelonnette; M. le chevalier d'Asfeld en Provence, où il commanda, ainsi que dans le comté de Nice, sous les ordres de M. le marquis de Grignan.

Dans les premiers jours du mois de novembre on fut informé que toutes les troupes allemandes étaient rentrées dans les mêmes quartiers qu'elles avaient occupés l'hiver précédent; les Allemands et impériaux dans le Milanais, le Mantouan, le Parmesan et le Plaisantin, excepté un détachement de douze cents hommes restés dans les environs de Suse; les Piémontais, tant en Piémont que dans le Montferrat et dans les pays que l'Empereur avait cédés au duc de Savoie. Aucune des troupes de ce prince n'entrèrent dans le comté de Nice, où elles n'occupèrent que le château de Saorgio; le commerce entre ce comté et le Piémont resta libre, ce qui laissa aux habitants le moyen de tirer de l'Italie beaucoup de grains et du riz; et comme on sut que M. le duc de Savoie venait de réformer six hommes par compagnie dans sa cavalerie et qu'il allait faire une pareille réforme dans son infanterie, on présuma qu'il avait pris le parti

d'accéder aux préliminaires de la paix, sans égard aux sollicitations de l'Empereur qui, malgré la suite de ses mauvais succès en Flandre, où le Quesnoy et Bouchain venaient de rentrer au pouvoir du roi [1], et malgré la situation peu avantageuse de ses affaires sur le Rhin, paraissait déterminé à continuer la guerre.

Ce n'était qu'en Espagne qu'il avait conservé quelque supériorité, et le comte de Stahremberg, son général, paraissant déterminé à attaquer Girone, qu'il avait tenu bloqué pendant toute la campagne, le roi jugea devoir y porter des secours capables de sauver cette place, et ordonna en conséquence de faire un nouveau détachement de l'armée du Dauphiné pour aller joindre les troupes que M. le comte de Fiennes commandait en Roussillon. Ce détachement fut composé de vingt et un bataillons et des sept escadrons qui étaient restés sur cette frontière pour y passer l'hiver, et ce fut à M. le maréchal de Berwick que sa majesté confia cette importante opération.

Ces troupes se mirent en marche dans les derniers jours du mois, en deux divisions, l'une composée de sept bataillons et quatre escadrons sous les ordres de MM. Dillon, de Cilly et de Cadrieu, qui partirent de la Savoie et du Dauphiné, l'autre sous le commandement de M. le chevalier d'Asfeld et composée de quatorze bataillons et trois escadrons qui étaient en Provence et dans le comté de Nice. Après le départ de ces troupes il ne resta sur toute la frontière des Alpes que trente-trois bataillons sans cavalerie, ce qui parut suffisant pour sa sûreté, jusqu'à ce que la fonte des neiges ouvrît les passages des montagnes.

M. le maréchal de Berwick répondit à la confiance qu'avait

[1] Le Quesnoy avait capitulé le 14 octobre, et Bouchain le 18.

le roi dans ses talents et dans son zèle; arrivé à Perpignan le 9 décembre, il assembla l'armée, passa les montagnes, et le premier pas qu'il fit sauva Girone : il le ravitailla, y fit entrer une nouvelle garnison, et revint ensuite dans le Roussillon, où ses troupes prirent des quartiers d'hiver. On n'en renvoya aucune en Dauphiné, où l'on prévit que désormais une armée ne serait plus nécessaire.

En effet, on travailla si efficacement au grand ouvrage de la paix, qu'elle fut signée à Utrecht, le 11 du mois d'avril 1713, par les plénipotentiaires du duc de Savoie et des autres puissances belligérantes, excepté par ceux de l'Empereur. Ce prince se refusa aux conditions que le roi lui avait offertes; il consentit seulement à un traité de neutralité pour la Catalogne, d'où il retira ses troupes, et fit ses dispositions pour continuer la guerre sur le Rhin, aidé par quelques princes de l'empire qui lui donnèrent des troupes et le mirent en état d'avoir sur cette frontière une armée formidable; mais cette même armée ne parut la campagne suivante sur les bords du Rhin que pour être témoin de la perte de Landau et de Fribourg, que M. le maréchal de Villars fit rentrer au pouvoir du roi. De sorte que l'Empereur, après avoir inutilement employé de grandes sommes et le secours qu'il trouva dans les amis qui lui restaient, fut forcé de faire aussi sa paix. Elle fut conclue à Rastadt, le 6 mars 1714, ce qui mit fin à une guerre qui durait depuis le commencement du siècle.

On n'entrera point ici dans le détail des traités que firent les différentes puissances entre elles. On dira seulement que par un des articles principaux de celui qui fut conclu entre le roi et M. le duc de Savoie, il fut stipulé que sa majesté restituerait à ce prince la Savoie et le comté de Nice dans l'état où se trouvaient ces deux provinces; qu'elle lui céderait en sou-

veraineté la vallée de Pragelas avec les forts d'Exilles et de Fenestrelle, les vallées d'Oulx, de Cesane, de Bardonnèche et le château Dauphin, et tout le pendant des eaux du côté du Piémont; que M. le duc de Savoie, de son côté, céderait en toute souveraineté à la France la vallée de Barcelonnette et ses dépendances, et que les limites dans les Alpes seraient fixées de manière que les sommets des montagnes formassent à l'avenir la séparation des deux États, en partageant par égale portion les plaines qui se trouveraient sur les sommités.

Ces cessions réciproques, en constituant à chacun une nouvelle frontière, changeaient entièrement le système, soit d'offensive, soit de défensive, au commencement d'une nouvelle guerre entre les deux puissances; c'est ce qui engagea M. Dillon, auquel un travail suivi pendant un nombre de campagnes sur la frontière des Alpes avait donné les connaissances les plus particulières du pays, à faire un mémoire relatif aux dispositions du traité. Les détails qu'il contient et sur les obstacles que la cession des vallées et des postes tels que Suse, Exilles, Fenestrelle, Pérouse et Pignerol devaient opposer aux armées du roi pour entrer en Italie, et sur les avantages que le duc de Savoie pourrait en retirer pour entrer en France, ont paru si propres à donner des lumières sur les moyens d'opérer sur cette frontière, et des connaissances si particulières sur la nature du pays, qu'on a jugé ne pouvoir se dispenser de le rapporter ici dans son entier.

TROISIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

Malgré les espérances d'une paix prochaine que la négociation entre la France et l'Angleterre donnait sujet de concevoir, on fit, pendant l'hiver de 1711 à 1712, les préparatifs nécessaires pour être en état de continuer la guerre. Le nouvel Empereur et ses alliés, mécontents des dispositions favorables de la reine Anne pour un accommodement avec la France, parurent moins portés que jamais à se prêter aux vues de ces deux puissances; l'empereur, parvenu à faire cesser les troubles en Hongrie, et pouvant disposer d'une partie de ses troupes qu'il avait employées contre les rebelles, fut plus en état de fournir des renforts à la cause commune et de suppléer à la défection des Anglais dont il se vit menacé.

Les succès non interrompus des alliés en Flandre, la conquête de la plus grande partie des places de cette frontière qui les flattait déjà de ne rencontrer que de faibles obstacles sur le chemin de Paris, leur fit former les plus vastes projets. Le roi ne se trompa point sur l'objet qui fixait leurs vues : malgré les avis réitérés de desseins de l'Empereur sur l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté, sa majesté prévit que les grands efforts de l'alliance se porteraient sur la Flandre.

Elle régla, en conséquence, que l'armée destinée à la défense de cette frontière et dont elle confia le commandement, comme les années précédentes, à M. le maréchal de Villars, serait forte de cent trente-trois bataillons et deux cent cinquante-six escadrons. Le côté des Alpes ne présentait aucune conquête facile, à moins d'y porter des forces très-supérieures, mais on n'aurait pu le faire qu'aux dépens de l'armée de Flandre. Le roi, accoutumé à voir tous les efforts du duc de Savoie échouer par les manœuvres habiles de M. le maréchal de Berwick, se contenta d'être sur cette frontière, comme les années précédentes, sur la défensive, et y destina soixante-quatre bataillons et vingt-neuf escadrons sous les ordres de ce même général. Quoique M. le duc de Vendôme eût commencé de rétablir les affaires en Espagne, il fallait non-seulement se soutenir, mais aussi forcer les impériaux, les Anglais et les Portugais à rendre à leur légitime souverain l'entière possession de tous les États de cette monarchie; on ne pouvait encore retirer ni de l'Espagne, ni du Roussillon les secours que le roi avait donnés à son petit-fils; ces derniers consistaient en vingt bataillons et quinze escadrons, sous les ordres de M. le duc de Noailles.

La frontière du Rhin fut celle qui parut la moins menacée, la plus facile à défendre et la moins susceptible de conquête. L'inaction dans laquelle on y était resté de part et d'autre pendant la campagne précédente, et la position singulière dans laquelle s'étaient trouvées et se trouvaient encore les armées respectives, celle du roi renfermée entre les lignes de la Lauter et le Rhin, celle des impériaux couverte par la ligne d'Ettlingen, protégée par Philisbourg et Landau; l'entrée de l'empire fermée par les montagnes Noires et par Fribourg, avaient fait connaître qu'à moins d'une très-grande supériorité, ni l'un ni l'autre parti ne devait songer à aucune entre-

prise importante. Le roi se détermina à rester sur la défensive en Alsace comme en Dauphiné, et donna le commandement des troupes qui composeraient l'armée d'Alsace à M. le maréchal d'Harcourt et à M. le maréchal de Besons, sous les ordres de ce général.

A la fin de la campagne précédente il n'était resté en Alsace que quarante bataillons et vingt-six escadrons sous le commandement de M. le comte du Bourg; le reste des troupes qui pouvaient marcher au secours de cette province était en Franche-Comté, sur la Sarre et dans les Évêchés. Une grande partie de celles des différents princes et États de l'empire qui avaient composé l'armée impériale, étaient, suivant leur usage, retournées dans leur pays; il n'était resté que douze bataillons derrière la ligne d'Ettlingen ou à portée de soutenir cette ligne, leurs quartiers s'étendant jusqu'à Durlach et Pfortzheim; mais vingt et un bataillons qui composaient les garnisons de Fribourg, de Landau et de Philisbourg, pouvaient, en cas de besoin, leur donner du secours, ainsi que les troupes palatines qui occupaient Manheim et Heidelberg et différents autres quartiers dans les États de l'électeur, tant à la droite qu'à la gauche du Rhin[1]. M. le duc de Würtemberg fut chargé pendant l'hiver du commandement des troupes qui étaient à portée du Rhin et en Souabe.

Il ne se passa rien d'intéressant pendant ce temps, et le Rhin n'ayant point été glacé, M. le comte du Bourg n'eut pas le même sujet que l'année précédente de prendre de l'inquiétude ni de faire mouvoir les troupes; il s'occupa principalement, ainsi que M. Péry, de la réparation des lignes de la Lauter que les inondations avaient dégradées en plusieurs endroits.

[1] Six cents grenadiers occupaient Neustadt.

On travailla de même, avec autant d'activité que les finances purent le permettre, à rétablir un bastion de Hombourg qui s'était entièrement éboulé à la fin de la campagne. On a remarqué dans les précédents mémoires l'utilité dont était cette place pour la sûreté de la Sarre et pour la facilité de la communication de la basse Alsace avec les Évêchés.

Toutes les nouvelles d'Allemagne annoncèrent de grands préparatifs dans l'empire pour pousser la guerre avec vigueur tant en Flandre que sur le Rhin : des magasins considérables à Philisbourg, Mühlberg, Ettlingen, Pfortzheim, Villingen et dans les villes forestières; des levées de troupes, et enfin la prochaine arrivée dans l'empire de celles de différents princes qui avaient fait partie de l'armée de neutralité dans le nord de l'Allemagne.

M. le comte du Bourg fit part à la cour de ces avis réitérés, et, dès la fin du mois de mars, il lui représenta la nécessité de faire avancer en Alsace toute l'infanterie destinée à former l'armée, pour n'être pas dans le cas d'être surpris dans les lignes de la Lauter si les ennemis, comme il le supposait, venaient à occuper en force les quartiers du Palatinat et des évêchés de Spire et de Worms à la gauche du Rhin, tandis qu'au moyen des magasins qu'ils formaient à Villingen, ils porteraient un gros corps sur le haut Rhin. Mais la cour se mit peu en peine de ces préparatifs; elle jugea que cette manœuvre, qu'ils étaient en usage de faire chaque année, n'avait d'objet que d'attirer l'attention sur le haut Rhin, et qu'ils ne feraient aucune entreprise dans cette partie avant que la terre fût en état de leur fournir de la subsistance; elle chercha à rassurer M. le comte du Bourg, et lui manda que l'on ne pouvait douter que les véritables desseins de l'Empereur et de ses alliés ne regardassent la Flandre.

On en fut plus assuré que jamais, lorsqu'on vit par les états de la destination des troupes autrichiennes qui étaient dans l'empire ou dans les pays héréditaires d'Allemagne, que l'Empereur devrait en faire passer vingt-trois ou vingt-quatre mille hommes aux Pays-Bas, et qu'il n'aurait à l'armée du Rhin que douze bataillons et trente escadrons de ses troupes avec mille hussards.

Toutes celles qui étaient destinées pour les Pays-Bas et qui avaient pris des quartiers en Bohême et en Silésie traversèrent l'empire à la fin du mois de mars; les unes allèrent passer le Rhin dans les environs de Cologne, les autres à Rheinfels, quelques régiments furent embarqués à Francfort pour descendre le Mein et le Rhin. Ces troupes furent suivies par celles de l'électeur palatin, dont l'infanterie s'embarqua à Manheim.

Ce ne fut que dans les derniers jours du mois d'avril que commencèrent à remuer les troupes qui devaient former l'armée impériale sur le Rhin, et M. le comte du Bourg ayant été informé, le 29, qu'elles s'approchaient de la ligne d'Ettlingen, et qu'elles commenceraient à camper le 1er du mois de mai, fit des dispositions pour mettre une partie de l'infanterie à portée des lignes de la Lauter. Dès le 3, quelques bataillons se portèrent à Seltz et à Motheren et sur les lignes au moulin de Scheibart. Le 9, il eut des nouvelles plus positives de l'arrivée des troupes des ennemis à la ligne d'Ettlingen, et du départ du duc de Würtemberg de sa résidence de Stuttgart pour se rendre à Mühlberg le 16 et faire, peu de jours après, camper l'armée à Mückensturm. Ce fut pour M. le comte du Bourg un nouveau motif de faire descendre les troupes en basse Alsace; mais, comme on ne vit point encore de mouvement dans celles des ennemis qui occupaient les montagnes Noires depuis les villes forestières jusqu'à hauteur de la ligne d'Ettlingen, il

laissa encore dans Huningue et Vieux-Brisach des bataillons de campagne. Quant à la cavalerie, il ne lui fit encore faire aucun mouvement. M. de Quadt, qui jusqu'alors était resté sur la Sarre, alla prendre le commandement des troupes qui s'assemblèrent à Seltz; il s'y rendit le 15, et y trouva campés dix bataillons que M. le comte du Bourg jugea suffisants pour défendre les bords du Rhin sur le flanc droit des lignes de la Lauter; mais il n'était encore arrivé aucun des équipages de l'artillerie et des vivres. Ce ne fut que quelques jours après qu'on reçut deux cents chevaux de l'artillerie, au moyen desquels M. le comte du Bourg fit passer à M. de Quadt dix pièces de canon; il augmenta en même temps de deux bataillons le corps qui était à ses ordres.

M. le duc de Würtemberg se rendit en effet le 16 à Mühlberg sur la ligne d'Ettlingen. Huit régiments d'infanterie y étaient déjà rassemblés, mais la cavalerie, au nombre de cinq régiments, était encore aux environs de Durlach; le reste des troupes de l'empire était en marche pour se rendre aussi sur la ligne d'Ettlingen, ainsi que celles qui étaient dans les montagnes Noires; ces dernières devaient être remplacées par les milices du cercle de Souabe.

Pendant ces premiers mouvements, MM. les maréchaux d'Harcourt et de Besons étaient encore à la cour; ils n'arrivèrent à Strasbourg que le 24 mai. M. le maréchal d'Harcourt, en passant par la Franche-Comté, mit en mouvement la cavalerie qui y avait passé l'hiver, et lui assigna un rendez-vous à Strasbourg, où elle devait être rassemblée dans les premiers jours du mois de juin. On espéra qu'alors les prairies de la Kinzig et celles d'Yockenum, qui étaient encore inondées, deviendraient praticables et pourraient donner de la subsistance. Ce fut d'après cette idée que M. le maréchal d'Harcourt forma le pro-

jet de passer le Rhin avec un corps composé des troupes qui ne seraient pas nécessaires pour la sûreté des lignes de la Lauter et pour occuper les postes de la basse Alsace et du haut Rhin. Il était à propos de laisser dans cette dernière partie plus de troupes que l'objet militaire ne l'exigeait, afin d'imposer aux cantons protestants, qui étaient au moment d'accabler les catholiques, et leur faire craindre que le roi ne se mêlât à main armée de concilier leurs différends.

Toutes les troupes des ennemis étant arrivées dans la ligne d'Ettlingen, leur armée s'avança le 30 mai à Mückensturm où elle prit le même camp que l'année précédente; elle était à peu près de même force, c'est-à-dire de trente-neuf bataillons et soixante et dix escadrons. On annonçait encore quelques troupes de l'Empereur qui devaient la joindre; mais elles avaient suivi ce prince à Presbourg, et elles ne pouvaient, de longtemps, arriver sur le Rhin; aussi M. le maréchal d'Harcourt ne prit aucune inquiétude du mouvement que venait de faire M. le duc de Würtemberg, et, en attendant l'arrivée de sa cavalerie et l'écoulement des inondations, il porta sa principale attention sur les subsistances. Les magasins n'étaient pas mieux fournis que l'année précédente; il n'y avait dans toute l'Alsace que trente-six mille sacs de blé, tant pour les troupes de campagne que pour les garnisons.

Les entrepreneurs n'avaient point rempli leurs marchés, et les munitionnaires manquaient de fonds, même pour la manutention du pain; leurs caissons étaient dans le plus mauvais état, et leurs équipages étaient encore en arrière. Les entrepreneurs de la viande n'étaient pas plus en règle. On était au mois de juin, époque à laquelle commençait le traitement de campagne, et ils n'étaient pas en état de faire la première fourniture. Ce fut sur quoi M. le maréchal d'Harcourt fit à

M. Voysin les plus vives représentations; mais les réponses de ce ministre furent peu satisfaisantes : il lui fit seulement espérer qu'on entretiendrait, pendant la campagne, les magasins au même état où ils étaient, en remplaçant successivement les consommations; mais que si, à la fin de la campagne, le fort de la guerre venait à se porter sur le Rhin, on verrait se former l'orage, et qu'on aurait le temps d'y pourvoir. Malheureusement les finances étaient en aussi mauvais état que l'année précédente; on était de même dans la nécessité de porter tous les moyens en Flandre, et l'espoir de la paix avec l'Angleterre rendait le ministre moins empressé d'employer des fonds pour approvisionner une frontière sur laquelle il prévoyait que chacun resterait sur la défensive. La situation des affaires en Flandre, où les ennemis étaient encore dans l'inaction, la mésintelligence qui régnait parmi leurs généraux, paraissaient même annoncer de leur part plus de modération dans les projets ambitieux qu'ils avaient formés.

Le roi approuva celui qu'avait M. le maréchal d'Harcourt d'aller camper avec un corps sur la Kinzig, dès que l'écoulement des inondations le permettrait. Sa majesté approuva aussi la disposition qu'il avait faite pour la sûreté de la haute et de la basse Alsace; mais différentes circonstances l'obligèrent à changer le plan qu'il avait formé. Les pluies continuelles perpétuèrent les inondations, les prairies continuèrent d'être couvertes d'eau, les herbes même se trouvèrent ensablées, ce qui ôta tout espoir de pouvoir y prendre de la subsistance pour la cavalerie et tout moyen d'aller camper sur la Kinzig. Il résolut en conséquence de se porter, avec l'armée, en avant des lignes de la Lauter, afin de pouvoir la faire vivre en fourrageant les grains d'un pays qui n'appartenait pas au roi; et comme il apprit par M. le comte du Luc, ambassadeur du roi près le corps

helvétique, que tout dans les cantons se disposait à un accommodement, il jugea que les troupes qu'il devait laisser près de Huningue pour leur imposer lui seraient plus utiles pour se mettre en force au delà des lignes et ne pas être dans le cas d'y rentrer si M. le duc de Würtemberg venait à passer le Rhin ; il les fit mettre en marche pour se rendre à Strasbourg et de là à l'armée, lorsque les circonstances l'exigeraient. Les autres troupes qui n'étaient point encore descendues dans la basse Alsace se mirent aussi en mouvement, et l'armée fut rassemblée près de Lauterbourg le 15 ; l'artillerie et les équipages des vivres joignirent le même jour.

Le projet de M. le maréchal d'Harcourt était de sortir le 16 des lignes pour mener l'armée à Rhinzabern ; mais les chemins étaient tellement gâtés qu'il fut obligé de différer son mouvement, et ayant reçu alors une lettre du roi dans laquelle sa majesté lui expliquait ses intentions sur la conduite qu'il avait à tenir à l'égard des Suisses, et lui faisait connaître la nécessité de laisser sous Huningue un corps de troupes pour appuyer tacitement les démarches de M. le comte du Luc, il fit rester à Strasbourg trois bataillons et un régiment de cavalerie afin de les faire marcher à Huningue dès que M. le comte du Luc le jugerait nécessaire.

L'armée ne décampa de Lauterbourg que le 17 et alla camper à Rhinzabern ; elle ne fut composée que de vingt-sept bataillons, M. le maréchal d'Harcourt ayant été obligé d'en laisser treize, tant à Strasbourg que dans différents postes ; mais presque toute la cavalerie fut rassemblée dans ce camp.

A peine fut-on campé, que les communautés des pays voisins, dans la crainte de voir couper leurs grains, vinrent demander à faire une fourniture considérable d'avoine, à condi-

tion que leurs campagnes seraient épargnées. M. le maréchal d'Harcourt, considérant que ce qui restait de fourrage dans les magasins et la récolte des herbes suffiraient pour faire subsister la cavalerie, accepta leur offre et, le 20, les députés des différentes communautés signèrent un traité par lequel ils s'engagèrent à livrer dix-huit mille cinq cents sacs d'avoine, ce qui était suffisant pour la subsistance de la cavalerie jusqu'à la fin de la campagne.

M. le maréchal d'Harcourt n'ayant plus l'objet de fourrager le pays au delà des lignes, et la désertion ayant recommencé dès le moment où il les avait passées, il se détermina à ne pas faire un plus long séjour à Rhinzabern. Il en décampa le 24 et rentra dans les lignes; mais en même temps il détacha neuf bataillons et trente escadrons, sous les ordres de M. le maréchal de Besons, pour aller passer le Rhin à Kehl et faire en sorte d'engager le pays de la droite de ce fleuve à suivre l'exemple de celui des environs de Rhinzabern; un autre corps se rendit au Fort-Louis pour le même objet.

Dès que les ennemis furent instruits du mouvement qu'avait fait l'armée du roi en avant des lignes, M. le duc de Würtemberg quitta le camp de Mückensturm et alla camper près des Capucins dans la plaine de Philisbourg. On fut incertain si ce mouvement serait suivi du passage du Rhin; mais cette incertitude n'empêcha point l'exécution des dispositions que venait de faire M. le maréchal d'Harcourt. Les troupes détachées sous les ordres de M. de Besons étant arrivées à Laventzenau le 25, elles passèrent le Rhin le 26 et campèrent sous Kehl; celles qui furent envoyées au Fort-Louis, sous le commandement de M. de Quadt, passèrent le Rhin dès le 25 et prirent leur camp près de Selingen. Le corps qui resta dans les lignes avec M. le maréchal d'Harcourt ne fut plus que de vingt-six bataillons et

dix-huit escadrons. On continua d'occuper Hagenbach avec un détachement de cent cinquante hommes. Il n'y eut alors à Strasbourg qu'un escadron détaché du corps de M. de Besons, et deux à Huningue.

Pendant ces mouvements on ignorait ceux que faisaient les ennemis; ce ne fut que le 26 au matin que M. le maréchal d'Harcourt fut informé qu'ils avaient passé le Rhin pendant la nuit du 24 au 25, à Rheinhausen, en dessous de Philisbourg, et que le 25 ils étaient venus camper à Langenfeld. Leur tête se laissa voir le 26 à Germersheim; mais on fut incertain si ce serait là qu'ils camperaient, ou s'ils s'avanceraient dans la plaine de Belheim.

Dès que M. le maréchal de Besons fut arrivé dans son camp de Kehl, il fit avertir tous les baillis du pays entre la Kinzig et Huningue de venir traiter de l'imposition des fourrages qu'ils auraient à fournir. M. de Quadt fit la même opération dans le pays en descendant le Rhin depuis la Kinzig jusques et y compris le marquisat de Baden. Malgré les défenses qui leur avaient été faites par M. le duc de Würtemberg, on parvint à leur faire signer des engagements pour une livraison de six cent mille rations complètes.

Les ennemis ne s'arrêtèrent point sur la Kinzig; leur armée s'avança le 28 jusqu'à Langenkandel, où elle campa le même jour. Dès que M. le maréchal d'Harcourt en fut instruit, il se fit rejoindre par le corps de M. de Quadt, qui arriva le 29 au camp de Lauterbourg. Il manda aussi à M. le maréchal de Besons de lui envoyer cinq bataillons, deux régiments de dragons et sept escadrons de cavalerie du corps qui campait sous ses ordres à Kehl. Ces troupes se mirent en marche le 29 à la pointe du jour; l'infanterie s'embarqua et arriva le soir à Lauterbourg. Les troupes à cheval eurent ordre de s'arrêter à

quelques lieues de cette place, afin de ne point multiplier les consommations sur les lignes.

Le 30, on eut avis que l'armée ennemie marchait droit à Weissembourg et que M. le duc de Würtemberg, qui la veille s'était avancé jusqu'à la portée du canon des lignes du côté de Lauterbourg pour les reconnaître, avait résolu d'attaquer. M. le maréchal d'Harcourt se rendit en diligence à Weissembourg, et M. le maréchal de Besons, d'après ses ordres, repassa le Rhin avec le reste de ses troupes et le joignit le 1er juillet avec son infanterie. Les deux régiments de dragons qu'il menait avec lui restèrent à Selingen en attendant que les circonstances exigeassent qu'on leur fît joindre l'armée; mais l'avis de la marche des ennemis se trouva sans fondement. On ne vit paraître qu'environ deux mille chevaux et quelque infanterie, qui servirent d'escorte à M. le duc de Würtemberg pour une reconnaissance qu'il fit du côté de Weissembourg, comme il avait fait la veille du côté de Lauterbourg. Malgré les inquiétudes que l'on pouvait concevoir des démarches de ce prince, M. le maréchal d'Harcourt ne fit point abandonner le poste de Hagenbach, parce qu'il regarda sa retraite comme assurée. Cependant les ennemis n'étant avec toutes leurs forces qu'à trois lieues des lignes, on devait s'attendre chaque jour à les voir attaquées: c'est ce qui l'engagea à s'y tenir en force, et à ne rien changer à la position qu'avaient prise les troupes depuis qu'il avait été joint par celles de M. de Quadt et par une partie de celles qui étaient aux ordres de M. le maréchal de Besons.

Cependant ce fut le moment où la cour, craignant que les alliés, encouragés par le succès que venait d'avoir la course de M. de Growenstein, l'un de leurs partisans[1], ne fissent de

[1] Le comte de Growenstein, avec environ deux mille cinq cents chevaux, était parti de l'armée des alliés campée devant le Quesnoy, et, après être entré en Thiérache, par la

nouvelles incursions dans la frontière de Champagne ou sur la Sarre et la Moselle, parut désirer qu'il envoyât un corps sur ces rivières, même jusque sur la Meuse, pour rassurer le pays et le mettre à couvert de leurs courses; mais M. le maréchal d'Harcourt représenta que les ennemis n'étant qu'à trois lieues de lui avec toute leur armée, il ne pouvait se dégarnir sans courir de grands risques, qu'il était obligé d'un côté d'étendre sa gauche fort loin dans la montagne le long des abatis, et même d'avoir des troupes à Ingwiller pour garantir ses derrières, de l'autre de pourvoir à la sûreté de Lauterbourg où il avait été forcé de faire passer cinq cents hommes aux dépens de la garnison du Fort-Louis. Il fit observer aussi à la cour que son infanterie était prodigieusement affaiblie par la désertion qu'elle avait éprouvée pendant le séjour que l'armée avait fait hors des lignes, et qu'indépendamment de ce dont il avait besoin pour faire face aux ennemis, il avait à garder l'île de Dahlund, Drusenheim, Haguenau etSaverne, et qu'il ne pouvait tirer aucun secours des troupes de garnison, qui étaient tellement affaiblies qu'à peine pouvaient-elles suffire au service des places. Il leur était dû plusieurs prêts, ce qui occasionna parmi elles de l'indiscipline et de la désertion. Tout ce que M. le maréchal d'Harcourt crut pouvoir faire pour remplir les vues de la cour fut d'offrir de détacher de l'armée un régiment de dragons pour aller sur la Sarre, et il demanda qu'on le fît joindre par deux autres régiments de dragons dont l'un était à Besançon, l'autre à Luxembourg; mais le roi lui fit savoir que son intention n'était pas de retirer celui qui était à

Capelle, avait traversé la frontière de Champagne, mettant tout à contribution, et s'était avancé jusqu'aux portes de Sedan et de Verdun, avait ensuite passé la Meuse à Saint-Mihiel, et la Moselle à Pont-à-Mousson, faisant partout les mêmes exactions, pillant et emmenant des otages. Il avait ensuite gagné la Sarre à Traerbach, sans avoir rencontré aucune troupe du roi qui lui eût disputé les passages.

Besançon, le jugeant nécessaire dans la province, et que, quoique le pays se fût déjà soumis à payer la contribution aux ennemis, celui qui était à Luxembourg n'y était pas inutile pour imposer aux partis de Liége et de Huy et les empêcher de passer la Meuse; qu'en conséquence il eût à prendre des mesures pour envoyer, sans perdre de temps, sur la Sarre un nombre de troupes assez considérable pour remplir l'objet que sa majesté avait en vue. M. le maréchal d'Harcourt fit de nouvelles représentations, d'après la nécessité où il se trouvait de faire marcher en haute Alsace un corps de cavalerie pour forcer les habitants du Brisgau de remplir leurs engagements pour la fourniture des fourrages. En effet M. le comte du Bourg marcha le 13 avec treize escadrons, et alla camper le lendemain à Biessheim, où il fut joint par les deux escadrons qui étaient restés sur le haut Rhin. Ces troupes, avec quelques compagnies de grenadiers des bataillons de garnison, imposèrent au pays, et bientôt on vit arriver de tous côtés des fourrages dans les magasins de Brisach, de Huningue et de Strasbourg.

La cour ne se rendit point aux raisons de M. le maréchal d'Harcourt. La situation des affaires en Flandre ne permettait pas à M. le maréchal de Villars de s'affaiblir pour pourvoir à la sûreté de la Meuse et des Évêchés. Le Quesnoy venait de succomber; le prince Eugène s'en était rendu maître après quatorze jours de tranchée ouverte, et quoiqu'alors on fût assuré du succès de la négociation avec la reine d'Angleterre et que l'on fût convenu d'une suspension d'armes entre les troupes anglaises et celles du roi, comme ces troupes ne consistaient qu'en vingt bataillons et vingt escadrons et qu'on n'avait pu faire comprendre dans l'armistice les troupes des différents princes de l'empire soudoyées par l'Angleterre, la cour regardait cette diminution de forces comme un objet trop peu considérable

pour mettre M. le maréchal de Villars en égalité avec le prince Eugène; elle envoya donc des ordres positifs à M. le maréchal d'Harcourt pour qu'il fît marcher vers Metz huit ou neuf escadrons de son armée.

M. le maréchal d'Harcourt n'avait point encore reçu cet ordre lorsque, le 13, l'armée ennemie fit un mouvement par sa gauche pour se rapprocher du Rhin. Elle campa ce jour-là à Rhinzabern. La première idée que conçut M. le maréchal d'Harcourt de ce mouvement fut que le projet de M. le duc de Würtemberg était d'aller reprendre son camp de Spire; mais ayant été informé par M. de Péry que la veille il lui était arrivé vingt pièces de canon, il jugea que son dessein était de séjourner quelque temps à Rhinzabern, et les avis qu'il reçut alors le confirmèrent dans cette idée.

Les ordres du roi pour le détachement qu'il avait à faire pour la Moselle ne lui parvinrent que le 15, et en conséquence huit escadrons de cavalerie, tant de l'armée que du camp de Beissheim, se mirent en marche le 17 sous le commandement de M. de Quadt pour se rassembler à Bouquenom, et se rendre ensuite à Bouzonville, où ils arrivèrent le 25 et le 26. M. de Quadt trouva le pays rempli d'une infinité de petits partis, d'autant plus difficiles à chasser qu'ils étaient favorisés par les Lorrains et qu'il n'avait pas assez de monde pour leur imposer depuis la Sarre et la Moselle jusqu'à la Meuse; cependant la cour ne jugea pas à propos de le renforcer ni par le régiment de dragons qui était à Luxembourg ni par celui qui était à Besançon; mais M. de Reffuge, qui commandait dans les Évêchés, convint avec M. de Quadt que, lorsque les circonstances l'exigeraient, il le secourrait d'environ deux mille hommes des garnisons de son département.

Mais peu de jours après que M. de Quadt fut arrivé à Bou-

zonville, la cour, informée de l'heureux succès du combat de Denain, qui devait changer à l'avantage des armes du roi la situation des affaires générales, laissa à M. le maréchal d'Harcourt la liberté de le rappeler en Alsace, en lui faisant observer cependant, que, s'il n'avait pas besoin des troupes que M. de Quadt avait avec lui, il devait les laisser dans les Évêchés, afin de leur donner de l'avance pour passer en Flandre si M. le duc de Würtemberg venait à faire un détachement de l'armée du Rhin pour joindre celle des alliés. Ce fut le parti que prit M. le maréchal d'Harcourt.

On ne s'aperçut point encore que les événements arrivés en Flandre occasionnassent des changements dans l'armée impériale; il s'était déjà écoulé quinze jours depuis le moment où M. le duc de Würtemberg avait pu être informé des désastres des alliés, et malgré la disette des fourrages il resta dans son camp de Rhinzabern; on sut que cette disette était au point qu'il avait été forcé, pour faire subsister la cavalerie, d'enlever tout le fourrage qui était à Landau. Ce ne fut que le 12 du mois d'août qu'il parut être à la veille de faire un mouvement. De tous côtés le bruit se répandit que l'armée impériale allait repasser le Rhin sur le pont qui avait été rétabli à Schreck; cependant on la vit encore le lendemain dans son camp de Rhinzabern; mais elle marcha le 14 à la pointe du jour. M. le maréchal d'Harcourt, ayant été averti qu'elle se dirigeait sur Weissembourg, se rendit à Altstadt. En effet, à une heure après midi, le 14, on la vit se mettre en bataille, la droite sur les hauteurs de Weissembourg, la gauche à Steinfeld; peu de temps après elle tendit son camp, mais M. le maréchal d'Harcourt jugea par la position des tentes que l'objet de M. le duc de Würtemberg n'était pas d'y rester longtemps, et seulement de canonner les lignes, entreprise qu'il regarda comme peu

redoutable par la précaution qu'il avait prise d'élever dans la plaine, près de Weissembourg, des traverses et des épaulements capables de mettre les troupes à couvert.

Dès que les ennemis furent établis dans leur camp, ils travaillèrent à des batteries sur la hauteur de Weissembourg et sur celle d'Altstadt, et le 15, à la pointe du jour, ils commencèrent à tirer sur les lignes; on leur répondit, et la canonnade se passa sans avantage de part ni d'autre. Le lendemain à deux heures du matin, le prince Alexandre de Würtemberg, ayant avec lui deux mille hommes d'infanterie, de la cavalerie et des hussards, s'avança comme pour attaquer les lignes au-dessus de Weissembourg; mais un parti de quinze grenadiers qui s'était embusqué dans la montagne, se voyant entouré par les premières troupes, fit sa décharge, et s'étant jeté dans un chemin creux qui le menait à la Lauter, repassa cette rivière. Les ennemis, voulant répondre à son feu, tirèrent les uns sur les autres et tuèrent ou blessèrent un nombre de leurs propres gens, après quoi le duc de Würtemberg se retira avec ses troupes, laissant des armes et des outils sur le champ de bataille et quelques chevaux qu'on prit pendant sa retraite. M. le maréchal d'Harcourt, s'y étant porté, aperçut, lorsque le grand jour parut, l'armée ennemie marchant par sa gauche et son camp détendu; en même temps, six cents hommes d'infanterie et deux cents chevaux se présentèrent du côté d'Altstadt, où était resté M. le maréchal de Besons; mais, ayant trouvé tous les postes en état, ils n'attaquèrent point. A sept heures, la canonnade recommença de part et d'autre, et leur armée rentra dans son camp. La canonnade continua le reste de la journée sans beaucoup d'effet, et le 17 au matin, les ennemis retirèrent le canon de leurs batteries, auxquelles on mit aussitôt le feu.

Il ne se passa rien pendant le reste de la journée ni le lendemain; ce ne fut que le 18 au soir qu'on les vit détendre une partie de leurs tentes; ils firent partir leurs équipages, et leur armée, après avoir passé la nuit sous les armes, se mit en marche à la pointe du jour. Le brouillard ne permit pas de distinguer si elle se dirigeait sur Rhinzabern ou sur Landau, et on ne sut que le soir qu'elle était arrivée à Rhinzabern; alors M. le maréchal d'Harcourt, qui depuis le moment où les ennemis avaient paru devant Weissembourg, avait tenu les troupes en situation de les recevoir, leur fit reprendre leur ancienne position.

Tout resta dans le même état jusqu'au 20, les ennemis seulement, peu de temps après leur arrivée à Rhinzabern, levèrent leur pont de Schreck et le firent descendre à Philisbourg; le 20, ils marchèrent à Germersheim et jetèrent deux ponts sur le Rhin pour leur communication avec Philisbourg, d'où ils tiraient leur subsistance.

Ce mouvement fit assez connaître qu'ils n'avaient plus aucun projet offensif, mais on ignora si M. le duc de Würtemberg ferait un établissement solide dans ce camp; ce ne fut qu'à la fin du mois que l'on put juger par ses dispositions pour ses subsistances que son projet était d'y faire un long séjour, ce qui engagea M. le maréchal d'Harcourt à donner plus d'aisance à ses troupes et à envoyer quelques régiments en arrière des lignes. Il jugea aussi alors que M. de Quadt était à Bouzonville dans une position un peu trop reculée; il lui envoya ordre de s'avancer sur la Blies, où il arriva le 31 août avec les huit escadrons qui étaient sous son commandement, auxquels il joignit cinq compagnies de grenadiers et deux cent cinquante hommes des garnisons de Metz, Bitche et Sarrelouis, deux cents hommes et cinquante dragons des compagnies franches. Il campa avec

toutes ces troupes à Limbach, situé à une lieue au-dessus de Hombourg.

D'après la résolution dans laquelle parut être M. le duc de Würtemberg de finir peut-être la campagne au camp de Germersheim, M. le maréchal d'Harcourt ne s'occupa plus que des moyens de faire vivre ses troupes assez longtemps dans la position où elles étaient pour n'être pas obligé de s'éloigner des lignes avant que les ennemis repassassent le Rhin. Les temps n'étaient point changés, on éprouvait les mêmes embarras qu'au commencement de la campagne et pour la régularité du prêt, et pour la distribution de la viande, et pour la remise des fonds nécessaires aux besoins de l'armée et au payement des officiers généraux et particuliers; et l'on voit par toutes les lettres de M. Voysin que les représentations de M. le maréchal d'Harcourt n'eurent pour réponse que l'assurance des démarches répétées de sa part auprès du ministre chargé des finances; mais ces démarches furent presque toujours sans effet, tant pour assurer le service des vivres et le prêt que pour satisfaire à ce qui était dû aux officiers; le système de tout porter à la Flandre était le même qu'il avait été les années précédentes.

Cependant les armes du roi étaient triomphantes sur cette frontière; depuis l'heureux succès du combat de Denain, tous les postes de la Scarpe, Douai même, étaient rentrés au pouvoir du roi. Le prince Eugène, forcé d'abandonner son entreprise sur Landrecies, et le Quesnoy à ses propres forces, s'était retiré vers Mons et n'était plus en état de paraître devant l'armée du roi.

On resta sur le Rhin dans une entière inaction de part et d'autre, et on arriva au 15 du mois de septembre sans que les ennemis donnassent le moindre sujet de croire qu'ils pussent

songer à quelque mouvement rétrograde. On eut même avis qu'ils se baraquaient dans leur camp. M. le maréchal d'Harcourt profita de ces circonstances pour aller de nouveau chercher à Bourbonne du soulagement à ses infirmités. Il quitta l'armée le 14, et se rendit à Strasbourg, d'où il partit le 21 pour les eaux, laissant le commandement à M. le maréchal de Besons.

Son départ sembla avoir été le signal de la retraite des ennemis; le soin qu'ils prirent de se baraquer ne fut que pour mieux cacher leur mouvement. Le 22, leur cavalerie passa le Rhin à Germersheim, et comme la crue des eaux rendait impraticable pour l'infanterie les avenues de leurs ponts, elle alla passer sur celui de Philisbourg, et prit son camp du côté de Linkenheim et de Graben; la cavalerie, pour la facilité de sa subsistance, resta dans la plaine des Capucins. M. le duc de Würtemberg eut son quartier à Linkenheim.

M. le maréchal de Besons, ayant eu avis que deux régiments d'infanterie s'étaient embarqués sur le Rhin pour descendre à Cologne et se rendre ensuite à l'armée des alliés, fit partir le 24 un régiment de dragons pour joindre M. de Quadt sur la Blies, et lui manda de se rapprocher de la Sarre pour gagner Thionville afin d'être à portée de recevoir les ordres du roi pour passer en Flandre si, en effet, les ennemis faisaient marcher un détachement à l'armée des alliés.

M. de Quadt quitta son camp de Limbach le 1^er^ du mois d'octobre, et alla avec sa cavalerie à Sarreguemines. Les détachements d'infanterie qu'il avait tirés des places y rentrèrent, et il fit rester à Saralbe le régiment de dragons que M. le maréchal de Besons lui avait envoyé; mais le roi, ne présumant pas que le prince Eugène fît marcher de l'armée du Rhin en Flandre des troupes qui ne pourraient y arriver qu'à la fin de la campagne, fit mander à M. le maréchal de Besons de n'y

faire marcher lui-même ni le corps de M. de Quadt, ni aucun autre détachement; et que le Quesnoy étant à la veille de capituler, et Bouchain, dont on devait ensuite commencer le siége, ne pouvant tenir longtemps, bientôt il ne serait plus question que de quartiers d'hiver.

On apprit, en effet, dans les premiers jours du mois d'octobre, qu'il n'était parti de l'armée des ennemis que quelques bataillons des troupes de Mayence et de Franconie, qui avaient descendu le Rhin pour occuper différents postes le long de ce fleuve. Le Quesnoy s'était rendu le 4 du mois, et on ouvrit la tranchée devant Bouchain le 9.

M. de Quadt ne marcha point vers la Moselle, mais, le pays de Trèves se refusant à lui livrer des fourrages, il s'avança le 10 sur les terres qui dépendaient de l'électorat, et y campa; le 15, il se porta à Freidenberg, où il vécut aux dépens du pays, et força les baillis de faire une convention suivant laquelle ils s'engagèrent à lui fournir, pendant le reste du mois, les fourrages nécessaires pour la subsistance de son corps. Après cette expédition, il se replia le 23 sur Sarrelouis, où il cantonna ses troupes, partie dans la place, partie dans les villages de Listroff et de Beaumarais.

Il ne se fit, jusqu'à la fin du mois d'octobre, aucun mouvement intéressant; le principal objet des deux généraux fut de pourvoir à la subsistance de leurs troupes jusqu'à ce que le moment de se séparer fût arrivé. M. le maréchal de Besons fit cependant, de son côté, des dispositions intérieures pour mettre à portée des débouchés les troupes qui devaient sortir de l'Alsace, et pour que celles qui devaient rester, soit sur les lignes, soit dans les places ou dans les postes du Rhin, pussent être rendues en peu de temps à leur destination. Il fit aussi partir dès le 28 l'artillerie, et elle rentra à Strasbourg le 31; dès le

lendemain, on congédia les équipages, dont la subsistance aurait été inutilement à charge aux magasins, et dont les employés étaient mal payés par les entrepreneurs.

On n'eut que des avis fort incertains sur les dispositions des ennemis pour la séparation de leur armée; cependant quelques émissaires ayant rapporté qu'elle aurait lieu le 10, et toutes les troupes de celle du roi qui devaient hiverner et sur les lignes et sur le Rhin, depuis Lauterbourg jusqu'au Fort-Louis, se trouvant, dès le 4, placées dans les lieux qu'elles devaient occuper, les autres à portée de se rendre dans leurs quartiers, M. le maréchal de Besons fit successivement partir la cavalerie qui devait sortir de la province, et ne garda que celle qui était destinée pour la Franche-Comté. M. de Quadt fit de même, par ses ordres, partir pour se rendre dans leurs quartiers les régiments qui étaient sur la Sarre.

Enfin le 8, ayant été informé que les ennemis devaient marcher le lendemain et se séparer entièrement le 10, M. le maréchal de Besons fit allonger sur le chemin de la Franche-Comté la cavalerie qui devait y passer l'hiver; et le 10, il congédia les officiers généraux. Les ennemis, de leur côté, avaient fait repasser le Rhin dès le 8 à leur artillerie et le 9 à quelques régiments de cavalerie. On n'en fut instruit que le 11, et les mêmes nouvelles ayant assuré que le 12 toutes leurs troupes seraient en marche pour gagner leurs quartiers d'hiver, M. le maréchal de Besons fit continuer sa route à la cavalerie qui allait en Franche-Comté, et les autres troupes qui devaient rester en Alsace entrèrent dans leurs quartiers. L'armée ennemie acheva en effet, le 12, de passer le Rhin; et M. le maréchal de Besons partit le même jour pour retourner à la cour, laissant à M. le comte du Bourg le commandement des troupes qui hivernèrent en Alsace.

Il ne se fit, pendant l'hiver, aucun mouvement ni chez les ennemis, ni de la part des troupes du roi; cependant M. le comte du Bourg, craignant que le Rhin ne vînt à se glacer, et qu'alors M. le duc de Würtemberg ne songeât à quelque entreprise sur l'Alsace, fit une disposition pour être prêt à tout événement, et prévint les troupes et les commandants dans les différents arrondissements des mouvements qu'ils auraient à faire si le besoin venait à l'exiger, et des postes qu'ils auraient à occuper; mais ces précautions devinrent inutiles : les affaires politiques et les négociations entre les différentes puissances belligérantes suspendirent toute opération de guerre; l'Empereur lui-même, quoique peu disposé à se prêter aux vues de la France et de l'Angleterre pour procurer la paix à l'Europe, fut forcé, par la conduite que tinrent ses plus intimes alliés, et par la privation de leurs secours, de renoncer pendant l'hiver à toute opération, et à ne travailler qu'à se mettre en état de soutenir la guerre par ses propres forces et celles de l'empire, s'il venait à être abandonné de tous ses alliés.

La tranquillité que ces circonstances assurèrent à l'Alsace donna le moyen de rétablir les troupes, et de perfectionner les lignes de la Lauter, auxquelles M. de Péry ajouta une redoute près du village de Weiler, qui était l'endroit par lequel M. le prince de Würtemberg avait paru vouloir former une attaque.

Mais, malgré l'inaction des armées, les partis continuèrent de part et d'autre à faire des courses du côté de la Moselle et de la Sarre; un de ceux des ennemis pénétra jusqu'au village de Basse-Seille, dans le pays Messin, où il incendia plusieurs maisons et exigea des sommes d'argent considérables. MM. d'Imecourt, de Saillans et d'Arcens, qui commandaient, le premier à Luxembourg, et les deux autres à Metz et à Montmédy, ne

purent empêcher ces désordres, malgré les précautions qu'ils prirent et les postes qu'ils firent occuper dans toute l'étendue du pays entre la Moselle et la Meuse par des compagnies franches et des détachements des différentes garnisons; et les habitants ne se délivrèrent de la persécution des partis ennemis, qui trouvaient le moyen de percer la ligne de défense, qu'en se soumettant tacitement, malgré les défenses de la cour, à payer des contributions. Les partisans français, de leur côté, firent, pendant l'hiver, des courses plus utiles pour l'objet militaire. M. de Kleinholt, ayant formé le projet de surprendre Kaiserslautern, qui était occupé par une compagnie franche des ennemis et environ cent hussards, exécuta cette entreprise dans la nuit du 6 au 7 février; il avait avec lui sa compagnie franche et des détachements des garnisons de Hombourg et de Sarrelouis. A cinq heures du matin il escalada la ville qui, dans ce moment-là, n'était gardée que par cinquante hommes d'infanterie; les hussards et le reste de l'infanterie en étaient sortis la veille pour faire des escortes. Tout ce qui se trouva dans la ville fut tué ou pris; M. de Kleinholt perdit aussi quelques officiers, mais il ramena quarante-deux prisonniers et s'empara de l'habillement de la compagnie franche et de celui des hussards. N'ayant point de canon, il ne put attaquer le château, et, après être resté pendant sept ou huit heures maître de la ville, il se retira avec tout son monde chargé de butin, et regagna Hombourg sans être suivi et sous la protection d'un détachement de dragons et de quelques compagnies de grenadiers que M. de Quadt avait menés avec lui pour être témoin de l'expédition.

Dans le même temps, M. de Thiers et le partisan Lacroix partirent de Luxembourg avec leurs compagnies franches, se portèrent jusque dans le pays de Cologne, et surprirent la

petite ville d'Odenkirchen occupée par deux compagnies de dragons. Il y eut dans la ville plusieurs combats opiniâtres qui coûtèrent six chevaux; presque tous les dragons ennemis furent tués, de sorte qu'on ne ramena que peu de prisonniers, mais quatre-vingt-seize chevaux. M. de Thiers, en se retirant, fut suivi par les garnisons voisines jusqu'à la rivière d'Erfft; mais ayant coupé les ponts, il regagna Luxembourg sans être inquiété.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

EN 1713.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

EN 1713.

La réconciliation de Louis XIV avec la reine d'Angleterre n'avait point encore produit, lorsque les armées se séparèrent à la fin de la campagne précédente, tout l'effet qu'on devait attendre des vues pacifiques de ces deux puissances, qui voulaient rendre la tranquillité à l'Europe. Ce ne fut que dans le mois de novembre que quelques alliés de l'Empereur commencèrent à se prêter à des moyens de conciliation. Les ministres du roi de Portugal signèrent à Utrecht, avec ceux de la France et de l'Espagne, une suspension d'armes, et bientôt après le roi de Portugal s'engagea à évacuer la Catalogne, et le duc de Savoie prit le parti de la neutralité. Le roi catholique, de son côté, renonça pour lui et ses successeurs à la couronne de France; M. le duc de Berry et M. le duc d'Orléans renoncèrent réciproquement à celle d'Espagne. Le roi de Prusse écouta enfin les propositions avantageuses qui lui furent faites. Les fiers Hollandais suivirent son exemple et firent avec l'Angleterre un traité de barrière; enfin, le 11 avril 1713, fut signé, à Utrecht, le traité de paix entre la France, l'Angleterre, le Portugal, le duc de Savoie, le roi de Prusse et les États Généraux. L'Empereur resta seul de son parti, et, ne pouvant se ré-

soudre à renoncer à ses prétentions sur la couronne d'Espagne, il jugea ne pouvoir accepter les conditions qui lui avaient été offertes. Il les présenta à l'empire comme honteuses pour lui et pour le corps germanique, il sollicita les cercles et les différents princes qui lui étaient dévoués, et se flatta de faire face à toutes les forces de la France au moyen de leur secours et de ses propres troupes qu'il allait retirer de la Catalogne, de l'Italie et de la Flandre. L'empire consentit à la continuation de la guerre, et l'Empereur obtint de la diète de Ratisbonne quelques millions pour subvenir aux frais qu'elle devait occasionner. La malheureuse frontière du Rhin, ruinée depuis douze ans sans interruption et par les Français et par les impériaux, se vit encore menacée des horreurs de la guerre tandis que le reste de l'Europe allait jouir des douceurs de la paix; et la France épuisée d'hommes, d'argent et de subsistances, se vit forcée de faire des efforts presque impossibles pour réduire un prince aveuglé par son ambition et séduit par de pernicieux conseils.

Il ne put, pendant l'hiver, appuyer par la force des armes son éloignement pour toute conciliation. La défection des Anglais avait affaibli son armée de Flandre; les désastres qui avaient été la suite du combat de Denain, le retour des troupes d'une partie de ses alliés dans leur pays, avaient mis les siennes dans l'impuissance d'agir. En Italie, les Alpes fermées par les neiges interdisaient toute opération; d'ailleurs, le duc de Savoie, mécontent et plus jaloux de ses propres intérêts que de ceux d'un allié pour lequel il s'était sacrifié en vain, ne pouvait être disposé à concourir à quelque entreprise, et, comme on l'a dit précédemment, il prit le parti d'abandonner entièrement la cause de l'Empereur. L'armée du Rhin, aussi peu redoutable et par le nombre et par la qualité des troupes qui la composaient, et occupant des quartiers jusqu'aux extré-

mités des cercles de Souabe et de Franconie, n'était ni à portée ni en état d'insulter l'Alsace couverte par le Rhin et par les lignes de la Lauter, ni d'entreprendre sur la frontière de la Sarre et des Évêchés. Les troupes que le roi laissa pendant l'hiver en Alsace n'étaient pas non plus en état d'entreprendre une opération capable d'imposer à l'Empereur et à l'empire; attaquer les lignes d'Ettlingen, assiéger Landau, Philisbourg ou Fribourg, étaient des entreprises impossibles pendant l'hiver, et des incursions momentanées sur les terres de l'empire n'auraient pas dédommagé des fatigues qui en auraient été inséparables; d'ailleurs, les troupes étaient affaiblies par la désertion et découragées par l'irrégularité du prêt et par le défaut du payement des officiers; les magasins n'étaient point pourvus; les chevaux d'artillerie et des vivres, ruinés pendant la campagne par la mauvaise nourriture et le peu de soin des entrepreneurs, étaient allés chercher du repos et de la subsistance dans des provinces reculées de la frontière. D'un autre côté, le roi, espérant que la droiture de ses intentions et le concours de ses amis forceraient l'Empereur à renoncer à toute idée de guerre, ne désirait que de faire jouir à l'avance ses troupes de la tranquillité qu'il travaillait à procurer à toute l'Europe. L'inaction fut entière de part et d'autre sur le Rhin. L'espoir de la paix fit même négliger de faire des approvisionnements qui auraient été onéreux aux finances et que l'on présumait devoir devenir inutiles; mais dès qu'on fut certain de la résolution que prit l'Empereur de continuer la guerre, il fallut tout forcer pour y suppléer, et doubler les moyens pour pouvoir fournir aux besoins d'une armée qui allait avoir affaire à toutes les forces de l'Empereur et de l'empire.

Il n'était resté en Alsace à la fin de la campagne précédente que quarante-deux bataillons et vingt-six escadrons avec quel-

ques compagnies franches sous le commandement de M. le comte du Bourg. Dix-huit bataillons de ces troupes furent chargés de garder les lignes de la Lauter, sous les ordres particuliers de M. de Péry; le reste fut répandu le long du Rhin et des montagnes et dans les places de l'intérieur de la province. Les troupes qui prirent des quartiers sur la Sarre et la cavalerie qui hiverna en Franche-Comté étaient destinées à renforcer l'Alsace lorsque les circonstances l'exigeraient; mais ce n'était pas assez pour former une armée capable de faire tête à celle que l'Empereur était en état de lui opposer. Le roi résolut d'y faire passer au commencement de la campagne tout ce qui serait nécessaire pour avoir la supériorité. M. le maréchal d'Harcourt fut destiné à commander l'armée, et M. le maréchal de Besons conjointement avec lui comme les années précédentes; mais la santé de M. le maréchal d'Harcourt ne lui ayant pas permis d'accepter ce commandement, le roi le confia à M. le maréchal de Villars que l'espoir d'une prochaine paix avait déjà engagé à renoncer à cueillir de nouveaux lauriers.

Soit que l'Empereur craignît que la France, qui, unie avec l'Angleterre, avait la prépondérance dans les affaires politiques, et qui, débarrassée du fardeau de la guerre sur la frontière de la Flandre, pouvait, en peu de temps, rassembler sur celle du Rhin des forces formidables, ne prévînt le temps où les armées ont coutume d'entrer en campagne, il fit mettre en marche, vers le milieu du mois de février, trois régiments de cavalerie qui avaient pris des quartiers dans la haute Souabe et dans la Franconie, pour descendre sur le Neckar et cantonner dans les environs de Heilbron. Il fit aussi dans le même temps marcher quelques régiments qui étaient en Hongrie et en Silésie, pour s'approcher du Rhin. Successivement

il vint de toutes parts à M. le comte du Bourg des avis de la marche de l'infanterie qui était à Constance et dans les villes forestières, pour se rendre dans la ligne d'Ettlingen, et qu'à la fin du mois de mars la plus grande partie de l'armée y serait rassemblée. M. le comte du Bourg se persuada dès lors que ces mouvements annonçaient des projets offensifs de la part des impériaux, et songea déjà à se mettre en défense sur les lignes de la Lauter en y portant des troupes de campagne et en retirant celles de garnison qui y avaient été placées pour les garder pendant l'hiver. La cour, au contraire, jugeant que la crainte avait plus de part aux mouvements des troupes impériales que le désir d'entreprendre sur l'Alsace, considérant aussi que les impériaux n'avaient point encore de magasins formés et qu'il n'était pas encore question de faire mouvoir leur artillerie, manda à M. le comte du Bourg, le 5 mars, de n'en prendre aucune inquiétude et de ne retirer qu'à la dernière extrémité les troupes de campagne des garnisons où elles étaient pour les porter sur les lignes de la Lauter, où elles souffriraient s'il les y faisait avancer trop tôt, et où elles consommeraient inutilement des subsistances; que cependant si les impériaux venaient en effet à vouloir entreprendre sur les lignes, il pourrait assembler ses troupes de campagne sous Strasbourg, d'où il lui serait facile de les faire descendre en huit heures de temps par le Rhin jusqu'à Lauterbourg. La cour lui permit aussi de faire venir en Alsace, lorsque le besoin l'exigerait absolument, deux bataillons qui avaient fait, l'année précédente, partie de l'armée et qui avaient été envoyés à Bouquenom et à Sarreguemines.

Mais M. le comte du Bourg ne trouva pas aussi facile de faire arriver aussi diligemment et aussi à propos sur les lignes de la Lauter les troupes qui devaient les défendre, non-seule-

ment parce que celles qui étaient à Huningue et à Brisach ne pouvaient, faute de bateaux, descendre par le Rhin, et que, pour leur en procurer, la dépense aurait été trop considérable, mais aussi parce que, pour pouvoir faire embarquer des troupes à Strasbourg, trois jours étaient nécessaires pour rassembler un nombre de bateliers dont Strasbourg n'était pas suffisamment pourvu; c'est ce qu'il représenta à la cour par sa dépêche du 13 mars, en lui demandant à être autorisé à commencer à faire peu à peu et successivement avancer sur les lignes les troupes de campagne et à en retirer celles de garnison.

La cour ne se rendit point à ces représentations. M. Voysin enjoignit même à M. le comte du Bourg de ne procéder avant les premiers jours du mois de mai à aucun des changements qu'il proposait, tant afin de ne pas fatiguer mal à propos les troupes que pour ne pas augmenter les inquiétudes des ennemis.

Celles de M. le comte du Bourg se renouvelèrent par les avis qu'il reçut, dans les derniers jours du mois de mars, de l'arrivée prochaine à portée de la ligne d'Ettlingen de six régiments de cavalerie ou de dragons qui venaient de Hongrie et de Silésie, et de l'ordre qu'avaient reçu les troupes des cercles de Souabe et de Franconie de se rendre incessamment à Durlach, Ettlingen et Mühlberg. Il crut avoir encore plus sujet de craindre l'orage lorsque ses émissaires lui annoncèrent que toutes les troupes palatines qui, de l'armée de Flandre, étaient revenues prendre des quartiers tant dans les environs de Manheim et de Heidelberg que dans le Palatinat, devaient servir pendant la campagne suivante sur le Rhin, et que douze bataillons et trois régiments de cavalerie ou de dragons prussiens avaient quitté l'Italie pour passer en Allemagne. La

direction de leur marche sur Augsbourg lui fit craindre qu'ils ne vinssent aussi grossir l'armée impériale sur le Rhin; mais bientôt après il sut que ces troupes ne s'étaient mises en marche qu'en vertu de la neutralité convenue entre les puissances pour l'Italie, et qu'elles retournaient dans leur pays. Les troupes de Hesse les suivirent pour retourner aussi dans le pays de Cassel.

Toutes les nouvelles qui arrivèrent à M. le comte du Bourg pendant le cours du mois de mars confirmèrent ce qui lui avait été déjà rapporté sur la diligence avec laquelle s'avançaient de tous côtés les troupes impériales pour s'assembler dans la ligne d'Ettlingen, et sur l'activité avec laquelle M. le duc de Würtemberg faisait travailler à former des magasins principalement à Heilbron, à Philisbourg, à Mühlberg, et derrière la forêt Noire à Villingen et Rothweil. Malgré les instances que M. le comte du Bourg fit à la cour pour qu'il lui fût permis du moins de garnir de troupes de campagne les postes de Motheren et de Münichhausen, elle s'y refusa et lui prescrivit de nouveau de ne faire mouvoir aucune de ses troupes avant les premiers jours du mois de mai; mais en même temps elle le prévint que le roi avait donné des ordres pour que dix bataillons de l'armée du Dauphiné passassent en Alsace où ils arriveraient à la fin du mois d'avril, indépendamment des autres renforts que le roi destinait à son armée du Rhin.

M. le comte du Bourg, plus confiant que la cour dans les rapports de ses émissaires, suivant lesquels toute l'armée impériale devait être campée à la fin du mois d'avril ou au plus tard au commencement du mois de mai dans la ligne d'Ettlingen, et que du 15 au 20 de mai elle s'avancerait, comme l'année précédente, à Mückensturm, fit le 17 avril une dispo-

sition pour faire marcher aux lignes de la Lauter les bataillons de campagne et en retirer ceux de garnison, qui étaient d'une faiblesse extrême. Il manda en même temps à M. de Saillans, qui commandait à Metz, d'envoyer sur-le-champ à Saverne, Neuwiller et Ingwiller, les deux bataillons que la cour lui avait permis de tirer de Bouquenom et de Sarreguemines, et à M. de Quadt, qui était sur la Sarre, de se rendre à Strasbourg pour conférer avec lui avant de l'envoyer prendre le commandement des troupes destinées à défendre le Rhin depuis Drüsenheim jusqu'à Lauterbourg.

Le mouvement que devaient faire les troupes tant de campagne que de garnison commença le 18; mais M. le comte du Bourg ayant reçu le 20 la lettre de M. Voysin qui lui prescrivait de ne faire mouvoir aucune troupe jusqu'au commencement de la campagne, et voyant la volonté du roi positivement exprimée dans cette dépêche, n'hésita point à suspendre la marche de plusieurs régiments de campagne qui n'avaient point encore dépassé Strasbourg[1]; il chercha en même temps à se justifier en faisant connaître à la cour la nécessité de retirer des lignes les bataillons de garnison à cause de leur faiblesse, qui était telle qu'ils ne pouvaient fournir au service, et celle où il était de vider les quartiers de la haute Alsace pour y recevoir les dix bataillons qui devaient arriver du Dauphiné. D'un autre côté il représenta l'embarras où il aurait été pour faire vivre les chevaux des officiers qui ne devaient plus, le 1er mai, recevoir de fourrage des magasins, et les ressources qu'il leur procurait pour la pâture dans les emplacements qu'il leur avait assignés. Il ajouta à ces motifs celui de la si-

[1] Le régiment Dauphin s'arrêta à Strasbourg, celui d'Orléans à Haguenau, celui d'Auxerrois à Schelestadt, celui de Tavannes à Vieux-Brisach, celui de Leuville à Huningue.

tuation des ennemis dont toutes les troupes, dans des cantonnements fort serrés, à portée de la ligne d'Ettlingen, étaient comme rassemblées et devaient se porter en avant suivant leur usage, ce qui l'avait engagé de se mettre ensemble, moins cependant par la crainte d'une entreprise de leur part que pour mettre aussi l'armée du roi dans une situation convenable à l'honneur de ses armes.

On fut à Versailles si peu satisfait de la conduite de M. le comte du Bourg et des motifs qui l'avaient engagé à ne pas se conformer aux ordres qu'il avait reçus, que M. Voysin lui manda le 23 avril de renvoyer dans les places les troupes qu'il avait fait marcher aux lignes; il lui permit seulement d'en placer quelques bataillons à Strasbourg, d'où ils pourraient en peu de temps se rendre sur les lignes, mais il lui défendit de la part du roi de faire aucun autre mouvement jusqu'à la fin du mois de mai, en l'assurant que jusque-là il devait regarder l'Alsace comme étant dans une entière sûreté, et que lorsqu'il plairait au roi d'assembler l'armée, il y aurait dans cette province plus de troupes qu'elle ne pourrait en contenir[1].

Les ordres positifs que la cour donna à M. le comte du Bourg sur le mouvement des troupes en occasionna un nouveau, qui se fit le 4 du mois de mai. Les cinq bataillons de garnison qui étaient rentrés au Fort-Louis retournèrent sur

[1] On sera sans doute surpris de la confiance que témoigna la cour dans l'inaction des ennemis; mais on doit dire ici, à ce sujet, que le roi ayant fait faire de nouvelles propositions à l'Empereur, sa majesté avait fixé au 1er du mois de juin l'époque à laquelle ce prince devait lui faire savoir ses dernières intentions, et que jusqu'alors il ne devait être question d'aucun acte d'hostilité. Sa majesté fit en même temps déclarer aux plénipotentiaires, qui étaient à Utrecht, qu'elle était déterminée à commencer le 1er juin à faire démolir Vieux-Brisach et le fort de Kehl, afin que si, en conséquence de nouvelles négociations, elle était dans le cas de remettre ces places à l'Empereur, elles fussent ouvertes; et sa majesté chargea M. le comte du Bourg de commencer à les faire miner.

les lignes, tant à Lauterbourg qu'à Hagenbach et aux forges de Henry et de Scheibhart, pour relever cinq bataillons de campagne[1], lesquels se rendirent au Fort-Louis. Il ne resta alors sur les lignes que deux bataillons de campagne[2], qui ne purent être relevés par des bataillons de garnison; mais c'était un objet peu important, et quoique, en effet, toute l'infanterie des ennemis fût arrivée, dès les derniers jours du mois d'avril, à portée d'être rendue en deux marches sur la ligne d'Ettlingen, et que toute leur cavalerie fût cantonnée sur les deux rives du Neckar, comme ces troupes n'étaient que celles qui avaient composé leur armée l'année précédente, la cour ne changea point de sentiment sur la sécurité dont on devait être en Alsace; mais, moins elle jugea avoir à craindre pour cette frontière, plus elle mit d'activité aux dispositions pour être en état de commencer la campagne avec supériorité. Suivant les nouvelles des meilleurs correspondants, l'armée des ennemis, lorsque toutes leurs troupes seraient arrivées, devait être forte de soixante et dix mille hommes, et ils devaient former un camp volant sous Mayence, pour être à portée de la Moselle sans abandonner le Rhin.

La France ne manquait pas de troupes pour former une armée encore plus nombreuse; toutes celles qui avaient fait la guerre dans les Alpes, en Roussillon et en Flandre, devenaient inutiles sur ces frontières; l'objet essentiel était de prévenir celles que l'Empereur était en état de rassembler, tant des siennes que de celles des cercles et des autres états de l'empire qu'il travaillait à entraîner dans son parti. Le roi résolut

[1] Saintonge..... 2
Saillans..... 2 } 5
Enghien..... 1

[2] Deux bataillons de Brie.

d'avoir dans le cours du mois de mai sur la Moselle une armée de quatre-vingts bataillons et de cent escadrons sous le commandement de M. le maréchal de Besons, et une autre à peu près de pareille force en Alsace, et sa majesté laissa à M. le maréchal de Villars la liberté de tirer de celle de la Moselle les troupes dont il croirait avoir besoin pour les opérations auxquelles il se déterminerait.

Vingt-six bataillons, indépendamment de quatre de campagne qui étaient dans Metz, devaient être rendus, dès le 16 mai, sous cette place; M. de Saillans eut ordre d'y faire entrer tout ce qu'elle pourrait contenir et de faire camper le reste, sans permettre qu'aucun régiment prît des cantonnements dans les villages voisins.

Les troupes impériales qui avaient, la campagne précédente, fait partie de l'armée des alliés en Flandre, marchaient de leur côté à grandes journées pour se rendre sur le Rhin au nombre de dix-huit à vingt mille hommes. Elles commencèrent à passer la Meuse à Ruremonde et Venlo, le 2 du mois de mai, et prirent leur route sur Cologne pour y passer ce fleuve, et, suivant toutes les nouvelles, elles devaient ensuite gagner Coblentz. Les troupes palatines et les six mille Hessois qui avaient aussi servi dans l'armée des alliés étaient de même en marche pour se rendre sur le Rhin. On n'avait encore aucune nouvelle de la marche des troupes que l'Empereur devait retirer d'Italie, et celles qui étaient en Catalogne n'étaient pas encore embarquées. Quant à celles qui étaient déjà assemblées derrière ou à portée de la ligne d'Ettlingen, elles ne firent aucun mouvement, mais on fut informé plus positivement qu'on ne l'avait été jusqu'alors de leur véritable position. Le gros de ces troupes était, partie sur la ligne d'Ettlingen, partie à Graben, partie sous Philisbourg, et le reste répandu non-seulement

jusqu'au Neckar, en remontant cette rivière jusqu'au-dessus de Heilbronn, mais aussi dans le Bergstrass jusqu'au Mein. Il parut que les ennemis craignaient qu'on n'entreprît le siége de Landau où ils travaillaient à de nouveaux ouvrages, et plus encore celui de Philisbourg, dont les fortifications étaient dans le plus mauvais état. On sut aussi que trois mille pionniers travaillaient à un camp retranché sous Mayence, qu'on y faisait de grands approvisionnements de grains et de fourrages, et que chaque jour il y arrivait quelques troupes de différents princes et états de l'empire.

Successivement on fut informé du progrès de la marche des troupes parties des Pays-Bas. Les Palatins et les Hessois en avaient la tête, et avaient passé le Rhin, le 8, entre Duyts et Mühlheim, et cheminaient vers la Lahn et le Mein. Les troupes de l'Empereur, composées de vingt-deux régiments tant d'infanterie que de cavalerie, dragons ou hussards, et formant un corps de dix-huit mille hommes, passèrent aussi le Rhin dans le même endroit les 9, 10 et 11, et se rassemblèrent sur la bruyère d'Angelar, près de Siegberg, d'où, après y avoir séjourné un jour, elles se mirent en marche par trois routes différentes pour aller passer la Lahn et le Mein et se rendre à la fin du mois aux environs de Manheim et de Philisbourg.

C'était de quoi grossir considérablement l'armée impériale; mais elle devait l'être encore et par les troupes d'Italie que l'on sut être en marche depuis les premiers jours du mois de mai, et par les contingents de l'empire, dont les députés à la diète assemblés à Heilbronn venaient enfin de conclure que les États n'abandonneraient point l'Empereur, et par des troupes de différents princes que sa majesté impériale sollicitait de faire marcher à sa solde, et enfin par quelques régiments qui venaient, de Hongrie et de Silésie, sur le Rhin.

Le roi, informé de ces dispositions, qui pouvaient procurer à l'Empereur les moyens de s'opposer avec succès aux entreprises que sa majesté méditait pour le forcer à faire la paix, et voulant donner à ses généraux des forces capables de les rendre partout supérieurs, se détermina à augmenter l'armée du Rhin de trente bataillons et de soixante escadrons. Ces troupes se mirent en marche, tant de la frontière de Flandre que de l'intérieur du royaume, vers le 20 du mois de mai; toute l'infanterie fut dirigée sur le pays Messin pour joindre les troupes qui s'y assemblaient et qui devaient former l'armée de M. le maréchal de Besons. La cavalerie eut ordre de se rendre directement en Alsace, et M. le maréchal de Villars eut la liberté de tirer de ce nouveau corps d'infanterie tout ce qu'il jugerait lui être nécessaire. Ce général était encore à la cour et ne devait se rendre à Strasbourg que dans les derniers jours du mois; en attendant il envoya ordre à M. le comte du Bourg d'assembler à Wantzenau la cavalerie qui était en haute Alsace, ce qui fut exécuté le 20; elle y vécut au sec, les herbes ne pouvant encore fournir à sa subsistance.

Les troupes qui devaient former l'armée de la Moselle ayant commencé à arriver à Metz le 16, M. le maréchal de Besons s'y rendit le 19, et, pour faciliter les opérations de M. le maréchal de Villars, il les disposa successivement de manière que ce général pût en tirer facilement en deux jours vingt bataillons, et trente autres en un ou deux jours de plus; pour cet effet il en plaça une grande partie sur la Sarre. Le gros de la cavalerie ne devait commencer à arriver sur la Moselle que dans les derniers jours du mois, c'est-à-dire le 27 ou le 28. Les chevaux de l'artillerie ne devaient arriver que dans les premiers jours du mois de juin. Cela ne l'empêcha pas d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu du roi, avant son départ de la cour,

de faire marcher M. de Cheyladet dans le pays de Trèves avec vingt bataillons et vingt-cinq escadrons de la cavalerie qui s'était déjà rendue à Metz; il se mit en marche le 22 et alla le 23 camper sur la Zorn, près de Wasserbilich, d'où il détacha des troupes à Echternach. M. d'Imecourt, en attendant qu'il évacuât le pays de Luxembourg, envoya une partie des compagnies franches répandues dans ce pays occuper, en avant de la Moselle, sur les terres de Trèves et de l'empire, différents postes, tels que Reifferscheidt, Wildemberg, Schoneck, Kilburg et l'abbaye de Merode[1].

L'article des subsistances n'était pas peu embarrassant. Pour pouvoir faire vivre un aussi grand nombre de troupes que le roi ne s'était déterminé qu'à l'extrémité à faire marcher sur la frontière, il fallut mettre en mouvement tous les chevaux du pays entre la Moselle et la Meuse pour transporter de Verdun, où se faisaient les principaux dépôts, jusqu'à Metz, les grains et les farines. La denrée la plus rare était l'avoine pour pouvoir soutenir la cavalerie jusqu'à ce que la terre fût en état de lui fournir une bonne subsistance; on eut recours à la Lorraine, mais ce ne fut qu'après bien des difficultés que le duc consentit à permettre des achats dans son pays.

Ce fut dans ces circonstances que M. le maréchal de Villars arriva à Metz le 24, pour conférer avec M. le maréchal de Besons sur la disposition qu'il se proposait de faire pour les troupes que la cour avait destinées à la frontière de la Mo-

[1] On ne voit dans aucun endroit quels furent les motifs qui engagèrent le roi à porter ce corps à Trèves; mais on a lieu de croire que son intention était d'imposer à l'électeur de ce nom; et, comme on était à la veille d'évacuer Luxembourg et Namur pour remettre ces places, suivant la teneur du traité, aux Hollandais, d'avoir sur la Moselle un établissement solide pour tirer des contributions et des subsistances des pays appartenant à l'Empereur et à l'empire, et en même temps de s'opposer aux courses que les partis ennemis pourraient faire sur la Moselle et sur la Sarre.

selle, relativement au projet de ses premières opérations. Les deux généraux ne furent pas du même avis. L'objet de M. le maréchal de Villars était de faire le siége de Landau, de prévenir les ennemis devant cette place et d'y arriver assez supérieur pour ne point rencontrer d'obstacles à cette grande entreprise. Pour cet effet il déclara à M. le maréchal de Besons que l'armée du Rhin et celle de la Moselle devaient être regardées comme une seule et même armée; qu'en conséquence, et pour pouvoir remplir l'objet qu'il avait en vue, il fallait que tout marchât au Rhin, et que tout ce qu'on voudrait retenir sur la Moselle, excepté un ou deux régiments de dragons vers le milieu de la Sarre, serait inutile au succès de son opération. M. le maréchal de Besons, se fondant sur l'ordre qu'il avait reçu du roi de faire marcher un corps dans le pays de Trèves et sur les avantages que le roi avait jugé devoir résulter, pour favoriser les mouvements de M. le maréchal de Villars, d'une diversion dans cette partie qui devait donner de grandes inquiétudes aux princes de l'empire pour le bas Rhin, représenta à ce général que ces dispositions de la part de sa majesté énonçaient suffisamment que les deux armées devaient être séparées; cependant il céda, et, pour contribuer à la promptitude de l'exécution des projets de M. le maréchal de Villars, qui trouva M. d'Alègre trop éloigné de la haute Sarre, dans le moment où il allait commencer ses mouvements, il envoya à ce dernier l'ordre de se rapprocher de Sarrelouis avec les troupes qu'il avait menées sur la Zorn, et fit d'ailleurs les dispositions nécessaires pour pouvoir faire marcher avec la plus grande diligence vers la basse Alsace toutes celles dont M. le maréchal de Villars jugeait avoir besoin. C'est ce dont les généraux rendirent compte à la cour par leurs dépêches du 25.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin. De Metz, le 25 mai 1713[1].

J'avais compté, Monsieur, de partir ce matin pour Strasbourg; mais par la lettre que M. de la Houssaye a écrite, du 24, à M. le maréchal de Besons, je vois que les premiers caissons partant de Belfort n'arriveront à Strasbourg que le 1er juin, que les équipages d'artillerie arriveront encore plus tard; cela me détermine à séjourner aujourd'hui, puisque je voudrais fort n'être pas longtemps à Strasbourg sans faire tout ébranler, la diligence étant toujours le premier mobile des succès de guerre, et rien n'étant si important que de prévenir les ennemis, dont je ne vois pas qu'aucune troupe songe encore à se porter en deçà du Rhin.

Je sors de chez M. le maréchal de Besons; il m'a fait voir une de vos lettres, Monsieur, par laquelle il paraît que vous estimeriez un corps vers la Moselle propre à faire quelque diversion des forces des ennemis. Vous verrez, Monsieur, que, faisant marcher généralement toutes les troupes des deux armées, je ne pourrai arriver le 5 juin sur Landau qu'avec cent vingt-sept bataillons et cent dix-sept escadrons; vous voyez bien que ce n'est pas même assez pour imposer aux ennemis, lesquels pourront, dans ce même temps-là, avoir autant de troupes; mais je suppose que nous en eussions de reste, M. le maréchal de Besons me disait qu'il pourrait s'en aller vers la Glane avec son armée; de quelle utilité pourrait être un pareil mouvement? L'ennemi ne craindra jamais pour Mayence, quand on ne passe pas le Rhin; et il pourrait arriver que, le gros de ses forces posté près de Landau, il serait au milieu de l'armée de la Moselle et du Rhin, sans que je puisse tirer le moindre avantage d'une supériorité de troupes, inutile lorsqu'elles sont séparées.

M. le maréchal de Besons dit aussi que l'intention de sa majesté était que M. le marquis d'Alègre eût un corps séparé; il est fort capable de le bien commander lorsque le bien du service l'exigera, et je lui destinerai le premier; mais cela n'est pas possible présentement, et il n'est pas aisé d'accorder les vues particulières avec la générale.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2453, n° 130.

Pour moi, Monsieur, vous me rendrez bien la justice d'être persuadé que le seul intérêt du roi me fait parler; M. de Saint-Contest est persuadé que M. le maréchal de Besons aimerait autant demeurer avec son état-major à Metz sur l'exemple d'avoir vu autrefois M. le maréchal de Schomberg rester de même à Verdun, et M. le maréchal d'Humières très-souvent à Lille, que de voir l'armée qui lui a été destinée confondue dans celle du Rhin; peut-être que, les opérations une fois commencées, il viendrait de bon cœur y prendre part. Je suis très-fâché de la peine qu'il trouve dans ces commencements, mais vous jugerez vous-même qu'il m'est absolument impossible d'en user autrement, à moins que de renoncer formellement à l'investissement de Landau, même de le tenter.

L'article que j'ai mis dans ma lettre en cas de siége m'a paru d'autant plus nécessaire que je sais bien que si je n'avais pas pressé moi-même celui de Douai, il nous aurait tenu peut-être quinze jours de plus; M. le maréchal de Villeroy allait souvent au siége d'Ath, bien que M. le maréchal de Catinat en fût chargé; il visitait les attaques; le général qui est chargé d'une guerre est plus intéressé que personne à en mener vivement toutes les parties, les lenteurs retombent sur lui, et c'est une mauvaise raison de dire: Je n'ai pas voulu faire de la peine, ou par donner des ordres, ou par des changements de troupes; toutes ces raisons de politesse, d'honnêteté, très-louables par elles-mêmes, nécessaires même dans le courant de la vie, sont des fautes capitales lorsqu'elles dérangent le bien du service.

Enfin, nous disposons toutes choses pour arriver le 5 juin sur Landau, supposé qu'arrivé à Strasbourg je ne sois pas arrêté par les arrangements nécessaires pour les vivres, ou prévenu par les ennemis, auquel cas j'arrêterai les troupes de M. de Besons pour deux ou trois jours sur la Sarre pour examiner les partis les plus convenables. Dans le 10 juin j'aurai un plus grand nombre de troupes, mais la diligence me paraît si nécessaire que je n'oublierai rien au monde pour pouvoir occuper la Petite-Hollande, après quoi j'aurai du temps de reste pour attendre nos autres troupes.

Comme l'armée de M. le maréchal de Besons s'assemble demain, j'ai appris à M. de Contades la grâce que sa majesté voulait bien lui faire; je vous assure, Monsieur, que je n'aurais pas pris la liberté de la demander au roi dès la campagne passée, et en dernier lieu, si je n'avais cru du bien du service qu'un homme qui sert de major général depuis sept ans et avec distinction, fût aussi distingué par la bonté de sa majesté.

Lettre de M. le maréchal de Besons à M. Voysin. De Metz, le 25 mai 1713[1].

M. le maréchal de Villars arriva hier ici, Monsieur, qui a jugé que les troupes que j'avais fait avancer auprès de Trèves sous les ordres de M. le marquis d'Alègre étaient trop éloignées pour pouvoir s'en servir dans les premiers mouvements qu'il prétend faire faire aux armées du roi. Vous savez que non-seulement le roi avait approuvé cette diversion, mais que vous m'avez pressé, par votre lettre du 16 de ce mois, de faire avancer un corps de troupes assez considérable auprès de Trèves, et que cela favoriserait la marche de M. le maréchal de Villars sur la Queich, et que cela n'empêcherait pas que je le fisse joindre, lorsqu'il serait temps, par une partie des troupes que j'avais disposées à cette intention sur la haute Sarre; cependant pour ne pas retarder un moment tout ce que M. le maréchal de Villars croit pouvoir contribuer à la promptitude du service du roi, j'ai envoyé ordre à M. le marquis d'Alègre de se rapprocher de Sarrelouis avec les troupes qui sont à ses ordres, quoique je sois persuadé que M. le maréchal de Villars trouvera des difficultés dans la promptitude du mouvement qu'il prétend faire tant du côté des vivres que de l'artillerie et même de l'arrivée de la plus grande partie de la cavalerie; mais au moins je vous puis assurer que j'apporterai tous mes soins pour qu'il n'y ait aucun retardement en tout ce qui peut dépendre de moi.

Il m'a fait connaître en même temps qu'il ne regardait les armées de la Moselle et du Rhin que comme une seule armée, qui seraient confondues ensemble d'abord qu'elles seraient à portée de le joindre,

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2453, n° 131.

et que même, lorsqu'il le jugerait à propos, il se ferait encore joindre par les trente bataillons dont vous m'avez envoyé l'état, et que vous m'avez mandé devoir remplacer ceux que je pourrais détacher de cette armée pour joindre M. le maréchal de Villars. Comme cette disposition ne me paraît point du tout conforme à ce que le roi m'a fait l'honneur de me dire, les deux armées se trouvant absolument distinctes par tous les états que le roi en a fait expédier, et les différents états-majors que sa majesté y a fait employer, je vous supplie de me faire savoir précisément si le roi a changé de résolution pour le commandement de l'armée de la Moselle, et si elle doit être confondue entièrement avec celle du Rhin. Vous savez que personne n'est plus soumis que moi aux ordres de sa majesté, et c'est ce qui me fait prendre le parti de marcher avec toutes les troupes qui devaient composer cette armée, pour concourir de mon mieux à la prompte exécution des desseins de M. le maréchal de Villars, dans l'espérance où je suis que le roi voudra bien que les premiers ordres subsistent au sujet de la destination des deux armées, ne pouvant m'empêcher de vous répéter que, lorsqu'elles n'en devront absolument faire qu'une, j'espère que sa majesté voudra bien m'honorer de ses ordres pour savoir ce qu'il lui plaît que je devienne.

M. le maréchal de Villars n'avait pas attendu son arrivée à Metz pour envoyer à M. le comte du Bourg l'ordre de commencer à mettre ensemble quelques troupes, tant de celles qui étaient en haute Alsace que de la cavalerie qui y arrivait de Franche-Comté; ce fut en conséquence de cet ordre que M. du Bourg fit camper, le 26, sous Kehl un corps de cavalerie auquel il joignit quelques bataillons et dont il donna le commandement à M. de Verseilles. On ne vit encore aucun mouvement dans l'armée des ennemis. M. le duc de Würtemberg était arrivé le 23 à Ettlingen, mais le prince Eugène, qui devait commander l'armée, était encore à Vienne, ce qui fit juger

à la cour ainsi qu'à M. le maréchal de Villars que jusqu'à son arrivée M. le duc de Würtemberg ne prendrait aucun parti qui pût le compromettre, et que les ennemis n'ayant encore aucune troupe à la gauche du Rhin, on pouvait espérer de les prévenir devant Landau. On sut seulement que, le 21, ils avaient fait entrer dans la place quatre nouveaux bataillons, de sorte que la garnison se trouvait composée de douze bataillons, d'une compagnie franche de cent cinquante hommes à pied et à cheval, et de cent hussards. On apprit aussi que les troupes qui venaient des Pays-Bas étaient arrivées le 19 sur le Mein, qu'une partie s'était jetée dans Mayence et que le reste devait marcher à grandes journées pour joindre l'armée.

L'arrivée de ces troupes allait doubler au moins les forces que les ennemis avaient déjà rassemblées et qui étaient ou à portée de leur ligne d'Ettlingen, ou qui campaient près de leur pont de Philisbourg; mais il n'était pas encore question des contingents de l'empire, surtout de ceux des quatre cercles antérieurs. Les députés de la diète de Heilbronn avaient bien conclu de ne point abandonner l'Empereur, mais ils avaient remis à la diète de Ratisbonne la décision formelle de la guerre ou de la paix, et l'on vit par leur conclusion les obstacles infinis que rencontraient la fourniture de leurs contingents et leur marche sur le Rhin; c'est ce qui fit espérer à M. le maréchal de Villars que, quoique par la combinaison de la position dans laquelle étaient toutes ses troupes et celle des marches qu'elles pouvaient faire, il ne lui était possible d'arriver devant Landau que le 5 juin avec cent vingt-sept bataillons seulement et cent dix-sept escadrons, il aurait la supériorité, et que les ennemis, en étant informés, n'entreprendraient pas de se poster à la rive gauche du Rhin; ce fut aussi un nouveau motif dont il se servit pour persuader à

M. le maréchal de Besons et à la cour de le faire suivre avec la plus grande diligence par tout le reste des troupes de la Moselle, même les trente bataillons d'augmentation qui ne devaient arriver que successivement dans tout le cours du mois de juin. Il ajouta à ces considérations que si, par les précautions que pourraient prendre les ennemis, on venait à manquer l'investissement de Landau, ce serait le cas où l'on aurait besoin d'un nombre de troupes encore plus grand pour les autres entreprises qu'on aurait en vue, par la nécessité de laisser un corps considérable sur les lignes de la Lauter. Il ne trouva plus aucune opposition de la part de M. le maréchal de Besons, qui donna dans cette occasion les marques les plus particulières de son désintéressement et de son zèle pour contribuer au bien du service et aux succès de M. le maréchal de Villars. Ce général, de son côté, en attendant que la cour prononçât sur sa destination, le laissa le maître de choisir dans l'armée le poste qui lui serait le plus agréable, soit de marcher avec le gros de l'armée, soit de commander une aile le jour d'une action, ou de se tenir à un corps séparé, et dans le cas du siége de Landau, d'en prendre le principal commandement; mais ces arrangements particuliers n'étaient point instants, et on avait le temps de recevoir, avant la réunion de toutes les troupes, la décision de la cour sur la destination ultérieure de M. le maréchal de Besons.

M. le maréchal de Villars ne songea plus alors qu'à aller prendre en Alsace le timon des affaires; mais ayant, avant son départ, mandé à M. le comte du Bourg de faire passer le Rhin à la cavalerie assemblée à Wantzenau, elle alla camper le 26 sous Kehl, où elle vécut encore des magasins de Strasbourg. Ce fut le même jour que M. le maréchal de Villars se sépara de M. de Besons. Il alla coucher à Sarrebourg, et le len-

demain il se rendit à Strasbourg. M. de Besons après son départ ne fit pas un long séjour à Metz; il y laissa M. de Saillans et en partit le 28, pour aller à Sarrelouis; il y trouva M. d'Alègre, qui venait d'y arriver avec toutes ses troupes, qu'il y avait ramenées des environs de Trèves en deux marches, malgré la difficulté du pays et la pluie continuelle. Avant de quitter son camp de Vasserbilich, il fit prendre un engagement aux baillis du pays de Trèves pour une fourniture de sept mille sacs d'avoine, qui furent en effet conduits quelques jours après dans les magasins de Sarrelouis. M. le maréchal de Besons, après avoir donné ses ordres à M. d'Alègre, auquel il fit prendre un double séjour à Sarrelouis, alla le même jour, 28, à Saint-Jean de Sarrebrück, et le 30, il établit son quartier à Sarreguemines pour être au centre des quartiers des troupes qui s'assemblaient sur la Sarre, et qui devaient passer en Alsace. M. d'Alègre se rapprocha de lui le 31, et alla camper à Saint-Jean de Sarrebrück.

Les premières nouvelles que reçut M. le maréchal de Villars à son arrivée, le 27, à Strasbourg lui apprirent que le prince Eugène était à Ettlingen depuis le 24. Il en douta d'abord, ayant avis que ce général s'était encore trouvé à Vienne le 17, et qu'il avait dû passer à Francfort avant de joindre l'armée; mais deux jours après, cette nouvelle fut confirmée de toute part. On lui rapporta aussi que dix bataillons, un régiment de cavalerie et un de dragons qui, des montagnes Noires et du haut Rhin, étaient descendus dans la ligne d'Ettlingen, retournaient dans leurs anciens postes, et que M. le duc de Würtemberg lui-même avait quitté l'armée pour aller les commander, qu'il devait se placer avec le principal corps entre Rothweil et Villingen, et que depuis peu on avait transporté dans cette dernière place cinq mille sacs de grains.

Le mouvement de M. le duc de Würtemberg était d'autant plus favorable aux vues de M. le maréchal de Villars qu'il se proposait de donner lui-même aux ennemis des jalousies du côté de la forêt Noire, pour les engager à y faire marcher des troupes et par là les diviser et les affaiblir afin de leur ôter toute idée de passer à la gauche du Rhin. Son objet principal était de les prévenir au poste important de la Petite-Hollande, qui masquait le débouché de Philisbourg, et, par ce moyen, les séparer de Landau et leur interdire le passage du Rhin; mais pour leur cacher son véritable dessein et leur donner aussi de l'inquiétude pour leur ligne d'Ettlingen, il fit descendre de Sarrebourg au Fort-Louis des bateaux avec leurs agrès, pour faire un second pont sur le bras du Rhin qui communiquait de l'île du Marquisat au fort de Selingen; il ordonna de cuire beaucoup de pain au Fort-Louis et à Strasbourg, et, comme tous les équipages des vivres n'étaient point arrivés, et que le transport de ce pain destiné à la subsistance de l'armée lorsqu'elle serait à la Petite-Hollande devenait impraticable, M. de la Houssaye, intendant de l'armée, fit préparer à Strasbourg et au Fort-Louis des bateaux pour pouvoir, lorsque le moment en serait venu, le faire descendre par le Rhin à sa destination. M. le maréchal de Villars se servit du même moyen pour augmenter les inquiétudes des ennemis sur le haut Rhin, en ordonnant de cuire aussi beaucoup de pain-biscuit étant à Vieux-Brisach et à Schlestadt; on devait le faire descendre ensuite par le Rhin et par l'Ill jusqu'à Strasbourg, et ensuite jusqu'à Seltz par le canal qui y conduisait de Wantzenau; en même temps, pour ne point donner l'éveil aux ennemis sur Landau, il défendit de faire de nouveaux fours à Weissembourg et à Lauterbourg, quoiqu'il n'y en eût que dix-sept dans ces deux places, et qu'on estimât qu'il en fallait cin-

quante pour fournir à la consommation pendant le siége; il défendit de même de faire à Weissembourg et à Lauterbourg des cuissons plus considérables que celles qu'on était dans l'usage de faire pour les troupes qui étaient sur les lignes de la Lauter, ou à portée de recevoir leurs subsistances de ces places. Quant aux approvisionnements de grains nécessaires pour un aussi prodigieux nombre de troupes qui allait se trouver en Alsace, et auxquels il n'avait pas été pourvu à l'avance, ils se firent par les Évêchés et la Franche-Comté; et il fallut forcer tous les moyens et pour l'achat de ces grains et farines et pour leur transport. M. Paris Duverney, directeur des vivres, en fut chargé.

M. le maréchal de Villars, en rendant compte à la cour de ces dispositions, l'informa de l'inaction dans laquelle étaient les troupes des ennemis rassemblées entre la ligne d'Ettlingen et le Neckar, ce qui lui fit présumer qu'ils ne songeaient point à passer le Rhin pour se poster sur la Queich ou sur le ruisseau de Bilikum; mais ayant appris que, le 26, la plus grande partie des troupes venant des Pays-Bas était arrivée à Sandhoffen dans le Bergstrass, et que les Hessois étaient avec elles malgré l'assurance qu'avait donnée leur maître de ne point les laisser à la solde de l'Empereur, il craignit que ces troupes ne joignissent l'armée avant qu'il eût rassemblé lui-même assez de monde pour être en état de marcher en avant; c'est ce qui l'engagea à presser la marche des troupes de la Sarre; mais, pour ne point découvrir son projet, il les fit entrer en Alsace par Werdt au lieu de les diriger sur Weissembourg; et l'on voit par ses dépêches que le premier corps de ces troupes, que conduisait M. de Vivans, et composé de dix-sept bataillons et sept escadrons, ne pouvait y arriver que le 2 du mois de juin; mais, quoique alors il ne dût avoir que cinquante escadrons à mener avec lui, il résolut de ne pas attendre un plus

grand nombre de cavalerie et de partir de Strasbourg le 3, pour commencer son opération et faire en sorte de prévenir les ennemis à la Petite-Hollande, sans cependant s'exposer à entrer dans les plaines de Langen-Kandel avec aussi peu de cavalerie, s'il voyait les ennemis à portée de lui livrer un combat dans ces plaines.

Malgré son activité et les précautions qu'il prit pour cacher son dessein, il ne fut pas sans inquiétude sur la connaissance que les ennemis devaient avoir et de la marche et du nombre de troupes qu'il faisait venir de la Lorraine allemande et de la Moselle, le prince Eugène ne pouvant manquer d'en être instruit en fort peu de temps par les courriers que M. le duc de Lorraine envoyait chaque jour soit en empire, soit à l'armée même des ennemis, et par les officiers de ce prince qui allaient et venaient journellement, traversant l'Alsace et pouvant observer tout ce qui s'y passait; mais les ménagements que le roi voulait avoir pour lui ne permettaient pas de lui interdire cette communication.

M. le maréchal de Villars n'avait pas les mêmes moyens pour être instruit, ni des véritables forces des ennemis, ni des époques auxquelles devaient arriver les troupes qu'ils attendaient; et, en effet, on ne voit dans tous les rapports qui lui furent faits que des nouvelles peu positives, souvent même contradictoires; mais il chercha par la diligence de la marche des siennes à suppléer au défaut de connaissance certaine des mouvements de celles des ennemis qui pouvaient arriver assez tôt pour traverser ses desseins. Un correspondant affidé, revenant de Vienne, lui rapporta avoir rencontré en chemin, dans les premiers jours du mois de mai, les quatre régiments d'infanterie de Thaun, Solari, Bewern et Zumjungen, formant douze bataillons, et les trois régiments de cavalerie ou de dra-

gons de Althan, Rabutin et Gronsfeldt, formant dix-huit escadrons, lesquels venaient de Hongrie; que, d'un autre côté, on venait de régler à Ulm la marche de quatre bataillons et de six régiments de cavalerie ou de dragons venant d'Italie par le Tyrol, dont les uns devaient se diriger sur la vallée de la Kinzig, les autres vers Rotenburg sur le Neckar; mais ce n'étaient pas ces différentes troupes qui pouvaient aider le prince Eugène à s'opposer avec succès à sa marche sur Landau; M. le maréchal de Villars jugea qu'elles étaient encore trop éloignées pour pouvoir y concourir, quoique l'on sût que M. le prince Eugène envoyait courrier sur courrier pour presser leur marche.

M. le maréchal de Villars eut un nouveau sujet d'inquiétude sur la diligence de la sienne, lorsque, le 31, il reçut une dépêche de M. le maréchal de Besons qui lui apprit que les pluies continuelles et les mauvais chemins avaient extrêmement fatigué les troupes arrivées sur la Sarre et sur la Moselle, et que, comme toutes celles qu'il avait à faire passer en Alsace, à la suite du corps de M. de Vivans, devaient y entrer par le seul débouché de Werdt, et qu'elles ne pouvaient marcher que sur une seule colonne, il les partageait en trois divisions dont la première, composée de vingt et un bataillons et treize escadrons, n'arriverait à Niederbrunn que le 5 du mois de juin; la seconde, composée de vingt bataillons et treize escadrons, n'y serait rendue que le 6, et la troisième, de même force, n'y arriverait que le 7.

M. le maréchal de Villars, en prenant la résolution de marcher le 3 pour tâcher de prévenir les ennemis à la Petite-Hollande, avait espéré que les premières de ces troupes seraient arrivées à la suite de M. de Vivans, le 3, à Niederbrunn et qu'elles auraient pu faire partie de celles qu'il devait mener avec lui. Ce jour de retard contrariait son projet; mais, pré-

férant la diligence au nombre de troupes, il se détermina à n'y rien changer et à n'attendre que le corps de M. de Vivans, qui devait arriver à Niederbrunn le 2, quoique avec ce secours il pût à peine rassembler soixante escadrons; mais on lui fit de si fortes représentations sur l'impossibilité de mener avec lui le canon nécessaire, parce qu'il n'était encore arrivé que cinq cents chevaux de l'artillerie, et sur le mauvais état de ceux des vivres, qui ne leur permettait pas de suivre l'armée[1], qu'il se détermina à différer son mouvement de deux jours. Il ne pouvait d'ailleurs recevoir sur ces deux objets aucun secours de M. le maréchal de Besons, qui ne lui envoyait que six pièces parce que les chevaux de l'artillerie n'étaient pas arrivés, non plus que les caissons, qui, dans leur marche de Verdun à Metz, avaient été retardés par les mauvais chemins et par le débordement des rivières occasionné par les pluies continuelles.

Il ne fut pas sans se plaindre à la cour de la lenteur des dispositions de M. le maréchal de Besons et de celle de la marche des troupes de la Sarre; mais il fut bientôt détrompé, lorsqu'il apprit que, par une nouvelle disposition que l'écoulement des eaux avait permis à ce général de faire, les troupes prendraient, de Saint-Jean de Sarrebrück pour se rendre à Bitche, la route de Sarreguemines, qui était de trois lieues plus courte que celle que tenait la première division, et que la seconde arriverait aussi le 5 à Niederbrunn. Il n'hésita plus alors à se mettre en mouvement; dès le 3, M. le maréchal de Besons, de son côté, quoique encore incertain de ce que la cour déciderait sur son sort, prit le parti de se rendre à Bitche, pour arriver en Alsace en même temps que la première division,

[1] Il manquait encore dix-sept cents chevaux des vivres que le sieur Farges s'était engagé à fournir; ils ne devaient arriver à Strasbourg que le 15 juin.

c'est-à-dire le 5, et être à portée de prendre part aux événements qui pourraient arriver. Il laissa à M. de Saillans, qui commandait à Metz, le soin de disposer sur la Moselle et la Sarre les trente bataillons d'augmentation que la cour faisait marcher à Metz et dont la tête ne devait commencer à arriver que le 7 ou le 8 du mois de juin. Quant à la cavalerie, toute celle qui avait été assemblée sur la Moselle et sur la Sarre, au nombre de soixante escadrons, marchait en Alsace. M. le maréchal de Besons fit seulement rester, à Bitche et à Hombourg, un régiment de dragons et un régiment de cavalerie attaqué de la morve, afin de contenir la garnison de Kaiserslautern, que la précipitation de la marche des troupes et l'éloignement où ce poste était de la route qu'elles avaient à tenir l'empêchaient d'attaquer.

Ce fut le 2 juin que M. le maréchal de Villars prit sa dernière résolution; il était informé alors que jusqu'à ce moment les ennemis n'avaient fait passer le Rhin à aucune troupe, et qu'ils paraissaient, depuis qu'ils avaient augmenté de quatre bataillons la garnison de Landau, abandonner cette place à ses propres forces; ils n'avaient sur le Rhin que le seul pont de Philisbourg, et leurs bateaux sur haquets n'étaient point encore à l'eau, quoiqu'on assurât qu'ils devaient jeter un second pont à Spire. On apprit aussi alors que le corps qui avait marché à la forêt Noire était composé non de dix bataillons mais de quatorze, et qu'il était commandé non par le duc de Würtemberg mais par le général Vaubonne, que d'ailleurs tout le reste des troupes qui devaient former l'armée ennemie était encore séparé en différents camps, tant sur la ligne d'Ettlingen que dans la plaine des Capucins, près de Philisbourg, ou à Graben et sur le Neckar, dans les environs de Manheim et de Heidelberg où étaient les palatins. Quelques régiments étaient

encore à Heilbronn; toutes les troupes venues des Pays-Bas avaient joint l'armée, mais celles qui venaient de Hongrie ne devaient arriver que le 3 juin à Heidelberg. Toutes ces nouvelles, quoique rapportées assez confusément et par des émissaires auxquels on ne pouvait donner une entière confiance, étaient favorables au projet de M. le maréchal de Villars; il ne perdit point de temps; tout se mit en mouvement le 3, comme il se l'était proposé par sa dépêche du 5. Il rendit compte au roi du succès de son opération, et par celle du 6 il informa M. Voysin de ses dispositions.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Spire, le 5 juin 1713[1].

J'aurai l'honneur d'apprendre à Votre Majesté que la tête de son armée occupa hier, à onze heures du soir, le poste de la Petite-Hollande, et cela par une marche prodigieuse et si secrète que les ennemis n'en ont pas eu la moindre connaissance. Votre Majesté est informée que le prince Eugène s'était rendu, dès le 24, à la tête de l'armée impériale.

Je suis arrivé à Strasbourg le 27, et dès lors j'ai pris toutes les mesures pour pouvoir exécuter les ordres dont il avait plu à Votre Majesté de m'honorer; elle trouvera la diligence surprenante, les bataillons ayant fait seize lieues en vingt heures, et cela avec tant de courage que, consolant les soldats d'une peine aussi violente, ils me criaient : « Pourvu que le roi soit bien servi, et que nos ennemis soient attrapés, nous n'y avons pas de regret. »

J'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté que j'envoyai ordre sur la ligne de Lauterbourg de faire tenir toutes les barrières fermées, le 3 à dix heures du matin, à ce qui voudrait aller vers l'ennemi, et ouvertes à ce qui en arriverait; et, la nuit du 3 au 4, toutes les troupes qui étaient répandues dans tout le pays qui est entre Strasbourg et Weissembourg se sont assemblées, et l'armée s'est formée

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2454, n° 23.

la nuit en marchant, et a fait quinze ou seize lieues avec tant de diligence et de peines, que nous sommes arrivés à la Petite-Hollande sans que l'ennemi ni les peuples en aient eu le moindre avis.

M. d'Asfeld eut ordre de marcher le 3 avec tout le corps qui était sous Kehl, et d'aller le même jour dans les plaines de Selingen. Je partis à neuf heures de Strasbourg et, en arrivant au Fort-Louis, j'allai jusqu'à dix heures du soir me promener sur le chemin de Rastadt; je fis passer dix pièces de canon, et donnai ordre à M. d'Asfeld de marcher à la pointe du jour à Rastadt, d'envoyer un corps de hussards dans les plaines qui sont entre Rastadt et les lignes de l'ennemi, tant pour sa sûreté que pour répandre le bruit que je marchais aux lignes; pour moi, dès la même nuit, avec M. le comte du Bourg, MM. de Saint-Fremont, d'Albergotti et autres généraux, j'allai à Lauterbourg, ayant fait assembler derrière la ligne toutes les troupes, qui consistaient en soixante et dix-sept bataillons et trente-huit escadrons. M. d'Asfeld en avait vingt-deux avec lui, le comte de Broglie avait eu ordre de prendre la tête de tout avec vingt-deux escadrons des trente-huit, et quinze bataillons commandés par M. de Maupeou, et mille grenadiers commandés par Chastenet, brigadier d'infanterie; tout marcha sans battre ni sonner, et la tête arriva à onze heures du soir.

J'ai appris que les ennemis avaient fait marcher tout le gros de leurs troupes aux lignes d'Ettlingen, et nous avons pris des officiers qui entraient dans Philisbourg, qui n'avaient pas ouï parler de notre marche.

Il est certain que ce matin les baillis du bas Rhin, qui sont entrés dans mon quartier, demandaient la maison du prince Eugène, croyant que c'était celle de l'Empereur qui avait passé.

J'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté, avant mon départ, que je n'étais pas en peine des subsistances pour la cavalerie, et j'ai celui de l'assurer présentement que si elle veut bien envoyer ici toute celle qui peut lui être inutile ailleurs, elle ne manquera pas de fourrage jusqu'à la fin d'octobre, et ce qui peut faire quelque plaisir à Votre

Majesté, c'est que ce sera aux dépens des trois électeurs qui lui sont le plus opposés, le Palatin, ceux de Mayence et de Trèves.

Il est certain que M. le prince Eugène, mettant seulement un corps de neuf à dix mille hommes à Germersheim, où il aurait été fort en sûreté, rendait ce projet d'une très-difficile exécution, d'autant que l'on ne peut approcher de Germersheim que très-difficilement, et que les précautions nécessaires pour attaquer lui auraient donné le temps de démêler nos véritables desseins, et par conséquent de dégarnir la ligne pour fortifier ce côté-ci.

J'ai envoyé les ordres pour accélérer tout ce qui est nécessaire pour le siége de Landau, et je n'oublierai rien pour en presser les attaques, et persuader Votre Majesté de mon extrême ardeur de lui plaire.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin. Du camp de Spire, le 6 juin 1713[1].

Il faut, Monsieur, que je sois un Picard plus sot que celui que l'on vous a dépêché hier, pour n'avoir pas envoyé un officier capable d'expliquer au roi un mouvement aussi beau que celui qu'a fait son armée; un courtisan plus éveillé se serait avisé de donner cette commission à quelqu'un qui fît valoir sa besogne, mais enfin j'espère que ma lettre aura suffi.

Je vous dépêche celui-ci pour vous expliquer notre situation, laquelle est, grâce à Dieu, des plus heureuses. J'aurai l'honneur de vous dire auparavant que la marche de M. le chevalier d'Asfeld a fait tout l'effet que j'en pouvais espérer; il s'y est très-bien conduit, et, outre tout ce que je lui avais recommandé, de lui-même a imaginé tout ce qui pouvait tromper les ennemis.

Nous avons appris que, dans le même temps que je marchais à la Petite-Hollande, le prince Eugène faisait marcher la plupart des troupes aux lignes d'Ettlingen; il est vrai que comme je ne songeais pas à les attaquer, ni les montagnes Noires, je n'avais rien oublié dès mon arrivée à Strasbourg pour le persuader aux ennemis, tant par envoyer de ces espions (qui sont souvent doubles) reconnaître tous les

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2454, n° 26.

passages, que par des partis dans toutes les gorges depuis Huningue jusque vers le Fort-Louis. Enfin voilà, Dieu merci, deux petits panneaux que M. le prince Eugène a la bonté de prendre et assez heureusement pour nous. Il faut que je prenne garde, moi, à ceux qu'il me pourrait tendre, et d'autant plus que je le crois fâché.

Le plus dangereux serait de jeter un pont derrière moi, se servant de celui qu'il a sur des haquets; et, pour éviter cet inconvénient, dans le moment que j'ai été maître de la Petite-Hollande, j'ai envoyé M. Le Guerchois, maréchal de camp, homme entendu et laborieux, à Lauterbourg avec quatre bataillons pour veiller au fort de Selingen et aux bords du Rhin, depuis le Fort-Louis jusqu'à Hagenbach.

Je fis partir hier au soir Perrin, bon brigadier d'infanterie, avec quatre bataillons pour garder depuis Germersheim jusqu'à Rhinzabern.

Chastenet, bon brigadier d'infanterie, garde depuis Rhinzabern jusqu'à Hagenbach avec quatre bataillons et un régiment de dragons, et sur le tout j'envoie M. le comte du Bourg qui connaît mieux que personne tous ces bords du Rhin, pour commander depuis le Fort-Louis jusqu'à Rhinzabern, et compte de mettre M. le marquis d'Alègre, qui arrivera demain avec son corps de troupes, à Hert, lequel tiendra tout le pays qui est entre moi et le comte du Bourg; moyennant cela il est absolument impossible que l'ennemi puisse rien tenter avec succès.

S'il voulait attaquer l'île de Selingen, il y a un petit camp retranché qui communique de ladite île au Fort-Louis; je charge M. le comte du Bourg d'y mettre M. Le Guerchois.

Sur cela, j'aurai l'honneur de vous dire, Monsieur, que je ne vois pas grand nombre de maréchaux de camp dans nos états. Je me souviens de ceux qui ne sont pas employés et qui sont très-bons : l'un est Cadrieu, qui servait en Dauphiné, et l'autre, le marquis de Château-Morand; ce sont des gens à ne pas laisser inutiles. J'ai pris la liberté de dire au roi que j'avais vu M. le marquis de Dreux à mes côtés, à l'affaire de Denain, très-bien faire, et, si la guerre continue,

je crois du bien du service de l'employer, et on pourrait l'envoyer ici dans un mois, pour éviter la crainte que le roi a d'être importuné par d'autres, parce que, dans ce temps-là, tout ce qui ne sert pas ne comptera plus d'être employé toute la campagne.

J'ai eu l'honneur de vous écrire hier pour notre pont portatif; je le désire fort, mais, dans tout l'attirail que M. de la Houssaye doit faire remuer, je crains de le surcharger; cependant, avec ce secours-là, ou je ferai quelque chose, ou j'obligerai les ennemis à répandre leurs troupes le long du Rhin, comme ils m'obligent présentement à toutes les précautions ci-devant expliquées.

Je vois, Monsieur, que vous pouvez être embarrassé pour les grains; la moisson paraît très-belle dans ces pays-ci, nous la dérangeons un peu, mais, cependant, je suis persuadé que, dans les premiers jours d'août, nos munitionnaires pourront faire de grands achats dans les villes de Worms, Frankendal, Alzey, Creutznach; ces pays-là sont très-abondants; cela fera de bons effets, nous pourrons avoir des grains proches, et nous les ôterons aux ennemis, chez lesquels la famine est présentement, c'est-à-dire dans toute la Souabe, car dans la Franconie il y a du blé.

Je vous supplie de songer bien à tout ce qui est nécessaire pour notre siége, car il faut le mener vivement; je vous dépêche ce courrier pour recevoir promptement les ordres du roi sur tout ce qui peut regarder l'artillerie.

Landau assiégé, nous pouvons prendre quelques petites libertés de plus avec M. le duc de Lorraine; je le tiens très-mortifié de notre situation.

Je ne sais, Monsieur, de quelle manière vous pensez pour forcer l'Empereur à la paix; vous savez que ses ministres répandent partout qu'il obligera bien le roi à le satisfaire, et que l'on verra ce que c'est qu'un Empereur bien uni avec l'empire. Pour moi, je crois que l'on ne peut le prendre d'un ton trop haut avec l'Empereur et trop modéré avec les États de l'empire.

Le prince de Spire, les chapitres de Worms et d'autres États m'ont

envoyé des députations, et je leur ai fait toucher des vérités bien palpables, c'est que l'Empereur sacrifie leurs biens et tous les intérêts aux siens, et ces députés s'en sont retournés, à ce qu'il m'a paru, assez irrités contre les ministres de l'Empereur. Je ne voudrais point parler de raser aucune place, mais bien de les garder, et tout ce que l'on prendra; on ne vient pas à bout des Allemands par la modération, le ton de hauteur est le seul qui les persuade, surtout avec les moyens que sa majesté veut bien m'en donner.

Je reçois dans ce moment, Monsieur, les lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire, des 28 et 30 mai. Cette dernière explique parfaitement tout ce qui regarde M. le maréchal de Besons et moi, et j'ose vous assurer qu'il serait injuste s'il n'est pas satisfait de ma très-vive attention; je vois que sa majesté, réellement, me fait l'honneur de me confier la guerre, je ne dois rien omettre pour la bien conduire; elle désire que nous vivions bien ensemble, ces deux points seront exactement observés, mais dans leur ordre, le premier avant tout; je me flatte que M. le maréchal de Besons sera content de moi.

Sa majesté augmente le nombre des maréchaux de camp; vous verrez, Monsieur, que je le trouvais très-raisonnable, et les deux que je vous ai nommés sont sans contredit des meilleurs.

A l'égard des troupes qui devront être employées au siége, j'avais estimé raisonnable de les composer de celles de Dauphiné et d'Allemagne, lesquelles, depuis plusieurs années, n'ont pas essuyé un coup; celles qui étaient en Flandre y sont faites, et il faut que tout se tienne en haleine, y mettant aussi, sous le bon plaisir de sa majesté, les officiers généraux de ces mêmes armées.

J'aurai l'honneur de vous dire une chose qui, je m'assure, doit être agréable à sa majesté, et qui vous fera un grand plaisir; c'est que je n'ai jamais vu les troupes si belles ni si propres. Je loue fort les officiers et leur application à bien faire leur devoir, aussi bien que les mesures que vous avez prises pour les y obliger.

J'ai envoyé le sieur Dupérier à Strasbourg, pour régler avec M. de la Houssaye tous les transports d'artillerie, et je ne perds pas un mo-

ment pour les accélérer; mais il est très-possible que cela soit un peu long. Enfin, Monsieur, il est de mon honneur d'expédier et d'avoir le temps de recommencer une autre conquête; mais songez que les chevaux de Lorraine nous seront nécessaires.

On a pu voir, par le tableau de la marche des troupes qui devaient se rendre de la Sarre en Alsace, que la première division, aux ordres de M. le marquis d'Alègre, ne pouvait avoir part à la première opération de M. le maréchal de Villars, puisqu'elle ne devait arriver que le 5 à Niederbronn; on a vu, de même, que cette division n'était composée que de quinze bataillons et vingt-quatre escadrons. Elle arriva, en effet, le 5 à sa destination; mais M. le maréchal de Besons, connaissant le désir qu'avait M. le maréchal de Villars d'être promptement renforcé d'un gros corps de cavalerie, fit joindre à Bitche cette division par dix-huit autres escadrons et par treize bataillons; tout se rendit le 5, par une marche forcée, de Bitche, non-seulement à Niederbronn, mais à Werdt, une lieue et demie plus loin, en Alsace. M. le maréchal de Besons marcha avec ce corps, et il se préparait à partir le 6 avec la cavalerie pour gagner Rhinzabern, et joindre ensuite l'armée; mais M. d'Alègre, ayant reçu une lettre de M. le maréchal de Villars qui lui mandait qu'étant maître du débouché de la Petite-Hollande, il n'avait pas besoin dans ce moment de son secours, et qu'il eût à attendre, pour le joindre, que son infanterie fût arrivée, comme elle fut rendue à Werdt, le 6, de bonne heure, M. le maréchal de Besons, encore incertain de sa destination personnelle, se proposait de faire marcher le lendemain tout le corps, pour se porter sur Rhinzabern et de là à Germersheim et à Spire, et de rester à Werdt pour y assembler les autres divisions et attendre des nouvelles de M. le maréchal de Villars.

Mais ayant reçu, le 7 au matin, une lettre de ce général qui lui demandait un rendez-vous pour concerter avec lui l'établissement de l'armée du siége, dont il jugeait qu'il désirerait de prendre le commandement, et lui mandait de porter le corps de M. d'Alègre sur Rhinzabern, ce dernier se mit aussitôt en marche, et alla camper vers ce lieu. Ayant aussi témoigné qu'il désirait que la route que prendraient les troupes qui suivaient pour s'approcher du Rhin fût changée, M. le maréchal de Besons dirigea sur Langenschleithal la division que conduisait M. de Silly, arrivée la veille à Werdt, et il s'y rendit lui-même, pour l'y recevoir, le 7. Le lendemain 8, il alla joindre de sa personne à Spire M. le maréchal de Villars, et fit partir en même temps M. de Contades, major général, et M. de Beaujeu, maréchal général des logis de l'armée, que la cour avait destinés à servir à celle du Rhin et à prendre la place de M. de Verseilles et de M. le chevalier de Tressemanes qui devaient, suivant la disposition qu'avait faite la cour pour les états-majors, passer dans les mêmes qualités à son armée.

L'arrivée des corps de MM. d'Alègre et de Silly étant un renfort considérable, M. le maréchal de Villars jugea ne devoir plus différer de masquer Landau de près pour contenir la garnison, jusqu'à ce qu'on fût en état de former l'investissement. M. d'Alègre marcha en conséquence le 9, avec seize escadrons de sa division, et se plaça, avec huit de ces escadrons, sur les avenues de la porte de France; M. de Vatteville alla avec les huit autres escadrons masquer la porte d'Allemagne sur le chemin de Neustadt. Le même jour messieurs les maréchaux, pour régler les dispositions qu'il y avait à faire pour l'investissement et le siége, se rendirent à Rhinzabern. Ils convinrent que M. le maréchal de Besons serait chargé du siége, qu'il aurait à ses ordres pour cette opération soixante-quatre

bataillons et cinquante escadrons, et que tout le reste des troupes qui étaient arrivées et qui devaient encore se rendre en Alsace formerait l'armée d'observation au nombre de quatre-vingt-seize bataillons et..... escadrons. M. le maréchal de Villars résolut en même temps de faire attaquer Kaiserslautern par M. Dillon avec les huit premiers bataillons des trente d'augmentation qui devaient arriver sur la Moselle; il lui envoya ses ordres en conséquence, en lui prescrivant de ne recevoir la garnison que prisonnière de guerre; il le fit précéder par deux régiments de dragons et un de cavalerie, aux ordres de M. de Quadt, pour empêcher cette garnison de s'échapper. M. de Quadt prit poste, le 18, sur les avenues de Kaiserslautern, et M. Dillon y arriva le 20. Après avoir fait ces arrangements, les deux généraux se séparèrent le 10 au matin. M. le maréchal de Villars retourna à Spire, et M. le maréchal de Besons, à Langenschleithal, où campait encore la division de M. de Silly.

Le succès de la marche secrète et rapide qu'avait faite M. le maréchal de Villars pour occuper le poste de la Petite-Hollande et les précautions qu'il avait prises pour garder le Rhin depuis Spire jusqu'au Fort-Louis, le rendaient maître de tous les débouchés, et le mettaient en état de s'opposer à tout ce que les ennemis auraient pu entreprendre sur le Rhin, depuis Spire jusqu'au Fort-Louis. M. le comte du Bourg, qui commandait les troupes qui avaient marché sous les ordres de MM. Le Guerchois et Chastenet, pour garder ce fleuve depuis Rhinzabern et Hagenbach jusqu'au fort de Selingen, ne se contenta pas d'y rester sur la défensive; ayant remarqué que les ennemis faisaient remonter de Philisbourg à Schreck, où ils avaient un magasin considérable, des grains et des farines, il établit à Limersheim, sous les ordres de M. de Laval, trois bataillons,

qui firent cesser la navigation; il interrompit de même celle qu'ils faisaient de Schreck à l'île de Dachsland, et l'on vit leurs bateaux descendre pour retourner à Philisbourg. M. le maréchal de Villars, pour interrompre de même la navigation de Mayence à Manheim et de Manheim à Philisbourg, au moyen de laquelle les ennemis tiraient leurs subsistances du bas Rhin, du Mein et du Neckar, et en même temps pour ménager les fourrages des environs de Landau, résolut de faire avancer vers Worms le gros de la cavalerie et de faire attaquer l'ouvrage à cornes de Manheim, situé à la rive gauche du Rhin.

Jusqu'alors les ennemis n'avaient fait aucun autre mouvement que de se rassembler, partie sur la ligne d'Ettlingen, partie dans la plaine de Philisbourg; toutes les troupes venues des Pays-Bas étaient arrivées, mais il leur manquait encore celles de Hongrie, celles d'Italie et les contingents des différents États de l'empire, qui devaient, en conséquence du *conclusum* de la diète de Ratisbonne pour la continuation de la guerre, renforcer l'armée impériale. Suivant toutes les nouvelles, cette armée, lorsque toutes les troupes auraient joint, devait être de cent cinquante-quatre bataillons et deux cent cinquante et un escadrons; mais M. le maréchal de Villars ne fut point effrayé, ni de ce nombre prodigieux de troupes, ni de leur qualité; et le peu de diligence avec laquelle les États de l'empire étaient dans l'usage de faire marcher leurs contingents donnait lieu de croire que le prince Eugène ne serait pas de longtemps en état de faire usage, pour quelque grande entreprise, de toutes les forces qu'on lui promettait. Au contraire, M. le maréchal de Villars était à la veille de recevoir les dernières troupes qui venaient de la Sarre et qui devaient arriver le 12 à Werdt. D'ailleurs il allait être successivement renforcé des trente bataillons dont le roi lui avait permis

de disposer pour grossir l'armée, et la cour lui annonça que, pour lui donner une plus grande supériorité, elle allait faire suivre ces trente bataillons par soixante et dix-neuf escadrons auxquels il pourrait envoyer ses ordres, en laissant sur la Sarre et sur la Moselle seulement ce qui serait nécessaire pour couvrir les convois et mettre les Évêchés à l'abri des partis ennemis [1].

A la conduite que tint M. le prince Eugène, on peut juger qu'il fut, ou trompé, ou surpris par la marche rapide de M. le maréchal de Villars, ou qu'il ne se crut pas assez en force pour se placer à la rive gauche du Rhin avec une partie de ses troupes, étant forcé en même temps de pourvoir à la conservation de la ligne d'Ettlingen et à la garde des passages de la forêt Noire. Quoique quelques émissaires rapportèrent que le dessein de ce prince était de passer le Rhin le 5, la cour et M. le maréchal de Villars furent du même sentiment sur cet objet, et ce général ne prit aucune des inquiétudes qu'on chercha à lui donner sur les entreprises que pourrait faire au haut Rhin le corps des ennemis qui s'était porté à la tête de la vallée de la Queich, dans les environs de Villingen et de Rottweil, étant bien persuadé qu'un pareil corps n'irait pas tenter de passer en haute Alsace, et encore moins que l'armée entière des ennemis n'entreprendrait pas une marche par-derrière les montagnes pour rentrer ensuite dans le Brisgau pour y prendre l'offensive. Il ne pensa donc plus qu'à former l'investissement de Landau et à diligenter les préparatifs nécessaires pour être en état de commencer le siége.

C'était une grande opération relativement aux moyens de subsistance, à l'artillerie et aux transports de toute espèce. L'année précédente, à peine avait-on pourvu les magasins d'Al-

[1] Par cette augmentation il devait y avoir sous les ordres de M. le maréchal de Villars plus de trois cent vingt escadrons.

sace de ce qui était nécessaire pour la subsistance journalière des troupes pendant la campagne et pour l'hiver, et le projet d'en assembler un aussi grand nombre dans cette province avait été formé si tard qu'on n'avait pas eu le temps, avant leur arrivée, de faire les approvisionnements nécessaires, de sorte que les transports de toute espèce durent se faire en même temps et presque tous par les voitures du pays : ceux du pain pour la marche vive de M. le maréchal de Villars, parce que les équipages des vivres n'étaient arrivés qu'en partie [1]; ceux des matières pour fournir le pain au camp de Spire et à l'armée du siége; les transports des blés et des farines qu'on devait, d'un côté, tirer de Verdun, et de l'autre, de la Franche-Comté; ceux des avoines qu'il était indispensable de fournir à la cavalerie pour la soutenir en attendant que la terre pût lui donner une subsistance suffisante; ceux du pont de bateaux, que M. le maréchal de Villars avait ordonné de faire descendre à Spire pour donner aux ennemis de la jalousie sur le bas Rhin, ce qui, pour la conduite des agrès et celle des haquets chargés des bateaux, exigeait plus de trois mille chevaux; enfin, ceux de l'artillerie et des munitions pour un siége aussi considérable que celui de Landau, et de deux cent cinquante milliers de poudre que la cour faisait passer de Luxembourg en Alsace, afin de ménager les magasins de cette province pour une seconde entreprise après que le siége de Landau serait fini. M. de Saint-Contest espéra trouver quelques secours dans la Lorraine, dont jusqu'alors on n'avait rien exigé ou, pour mieux dire, qui avait tout refusé. Il alla lui-même à Commercy, pour faire connaître au duc la nécessité où l'on était de lui demander de donner des ordres pour que son pays fournît un

[1] M. de la Houssaye avait fait fournir pour ce seul service six cents voitures.

nombre de voitures pour le transport des grains qu'on tirait de Verdun, et le presser de se prêter aux besoins instants de l'armée dans des circonstances aussi intéressantes. Ce prince, sous le prétexte de sa neutralité, refusa de commander des voitures dans ses États par des mandements émanés de lui, mais il promit que, si M. de Saint-Contest s'engageait à les payer, il ferait dire sous main à ses prévôts et baillis de faire fournir toutes celles qui seraient demandées par les officiers dú roi, mais seulement pour le transport des grains et farines et non pas des munitions de guerre, ce qui serait entièrement contraire à sa neutralité. M. de Saint-Contest, en rendant compte à la cour du peu de succès de ses demandes, fut d'avis, pour éviter de ruiner les Évêchés et pour ne pas être obligé d'envoyer en Lorraine un corps de quatre à cinq mille hommes pour faire obéir les habitants si on agissait d'autorité dans le pays, d'accepter les conditions proposées par le duc; mais le roi, irrité de la conduite de ce prince, pour lequel il avait eu, depuis le commencement de la guerre, tous les ménagements possibles et contraires à son service, envoya ordre de faire marcher par des commandements forcés les voitures de ses sujets, et manda à M. le maréchal de Villars d'employer des troupes pour les faire exécuter. M. de Quadt fut chargé de cette opération de concert avec M. de Saint-Contest.

Quant à ce qui regardait les transports relatifs à l'Alsace, dès le 12, toutes les dispositions de M. de la Houssaye furent faites, et pour ceux des grains et farines, et pour l'artillerie, et pour le pont de bateaux. M. le chevalier de Saint-Perrier se rendit à Strasbourg pour y mettre en mouvement l'artillerie qui y était préparée; on devait tirer aussi des arsenaux de Huningue et de Brisach du gros canon, ce qui multipliait encore les transports à faire par les chevaux du pays.

En arrivant à Strasbourg, M. de Saint-Perrier reçut les ordres de la cour sur ce qui regardait le projet de détruire le fort de Kehl et Vieux-Brisach; ils lui firent connaître que le roi avait changé de résolution sur Kehl, que son intention était de conserver dans son entier, en lui enjoignant de faire continuer avec la plus grande activité de miner Vieux-Brisach.

Pendant qu'on travaillait à ces dispositions, M. le maréchal de Villars faisait les siennes, et pour fermer entièrement aux ennemis le débouché du pont de Philisbourg, qu'il masquait déjà en occupant les hauteurs de la Petite-Hollande, et pour éclairer et même tenir le Rhin depuis Spire jusqu'à Mayence, comme il en était maître depuis Spire jusqu'au fort de Selingen, et pour se préparer une défensive sur le Speyerbach si les ennemis venaient à passer ce fleuve au-dessous de l'embouchure de ce ruisseau, pour tenter le secours de Landau.

Pour remplir ces différents objets, il fit premièrement élever un retranchement au bas des hauteurs de la Petite-Hollande, dont la droite appuyait au coude du Rhin dans sa partie supérieure, et la gauche à un pareil coude dans sa partie inférieure; au moyen de ce retranchement, le débouché du pont de Philisbourg se trouvait entièrement fermé; son étendue était d'environ mille toises et pouvait être gardée par un corps peu nombreux, ce qui devait donner des facilités pour les mouvements du reste des troupes. En second lieu, il se prépara à faire marcher vers Worms et Frankendal un corps considérable de cavalerie, sous les ordres de MM. de Broglie et d'Alègre, aussitôt que les dernières troupes venant de la Sarre l'auraient joint. En troisième lieu, il fit ses dispositions pour être en état, lorsque quelques pièces de gros canon seraient arrivées, de faire attaquer l'ouvrage de la tête du pont de Manheim; M. d'Al-

bergotti fut destiné à cette opération. En quatrième lieu, il résolut, après que l'armée de siége serait établie devant Landau et qu'il aurait déterminé, de concert avec M. le maréchal de Besons et M. de Vallory, directeur du génie, les points d'attaque, d'aller lui-même reconnaître le Speyerbach dans tout son cours et le pays au delà de ce ruisseau, pour choisir une position propre à couvrir le siége.

Ce fut le même jour, 11, que la quatrième division, qui venait de la Sarre, sous les ordres de M. d'Avaray, devait arriver à Lauterbourg. M. le maréchal de Besons s'approcha de Landau avec une partie des troupes de l'armée de siége pour investir la place; mais, n'ayant pas assez de monde, parce que M. le maréchal de Villars lui manda ne pouvoir encore lui envoyer toutes les troupes destinées au siége qui étaient à l'armée, l'investissement n'était pas entier. M. le maréchal de Besons établit son quartier à Impflingen.

Ce ne fut que le 14 que M. le maréchal de Villars le fit joindre par quatre régiments de dragons, commandés par M. le comte de Belle-Isle, et par un régiment de cavalerie arrivé avec M. d'Avaray; ces troupes étaient restées à Langenschleithal. M. le maréchal de Besons plaça les dragons du côté de la montagne, comme la troupe la plus propre, soit pour agir dans un pays difficile, si les ennemis venaient à paraître dans cette partie, ou pour servir, en cas de besoin, à la tranchée. Deux régiments campèrent depuis le canal jusqu'à Artzheim, et deux autres entre Artzheim et Volmersheim. Alors M. le maréchal de Besons prit son quartier à Artzheim; mais, malgré cette augmentation de troupes, la place ne fut pas encore entièrement investie; la garnison fit sortir dans les vignes, du côté du fort situé à la rive gauche de la Queich, trois cents hommes, pour éloigner un autre régiment de dragons qui s'était avancé fort

près; il y eut une escarmouche très-vive, dans laquelle cependant on ne perdit qu'un cornette et trois dragons, qui furent tués.

Le même jour, 14, M. le maréchal de Villars, autant pour éclairer le Rhin au-dessous de Spire que pour se donner un grand pays de subsistance, détacha M. le comte de Broglie avec dix-huit escadrons, pour se porter du côté de Worms, et M. le marquis d'Alègre, avec trente-deux autres escadrons, pour s'avancer à Frankendal. M. le comte de Broglie n'alla point jusqu'à Worms; il crut pouvoir remplir avec plus de sûreté les objets de sa mission en prenant son camp, la droite au village de Studernheim à un quart de lieu de Frankendal, la gauche à celui d'Epstein, ayant devant lui le ruisseau de Lampsheim et le Landwehr, qui ne pouvait se passer sans y faire des ouvertures et des ponts. Il occupa Frankendal avec cent carabiniers ou dragons et cent hussards, et le régiment de hussards de Versailles campa à la porte de la ville, dans une espèce de presqu'île formée par le ruisseau. M. le marquis d'Alègre campa à sa gauche, ayant devant lui le même ruisseau et le même Landwehr. Il sortit de l'ouvrage du fort de Manheim une troupe de hussards qui vint jusqu'aux gardes des derrières du camp; mais M. de Châtillon, à la tête des piquets, les poussa jusque sur cet ouvrage, ce qui lui donna la facilité d'apercevoir un petit camp qui était sous la ville, et de reconnaître le pont volant qui servait à la communication d'un côté du Rhin à l'autre, sous la protection du fort.

Le 15, M. d'Albergotti, chargé de l'attaquer, marcha avec dix bataillons et six escadrons, une brigade de dix pièces de campagne et quatre pièces de 24. Il alla camper au-dessus du fort et prit son quartier à Monnerheim. En arrivant, il trouva sur les glacis de l'ouvrage des détachements de cavalerie et de

hussards, qui y étaient en bataille; mais ils repassèrent aussitôt le Rhin et rentrèrent dans le camp sous Manheim.

Le même jour, M. le maréchal de Villars se rendit avec M. de Vallory au camp devant Landau, pour déterminer avec lui et M. le maréchal de Besons les points d'attaque. En examinant les fortifications, il reconnut que les ennemis avaient fait de nouveaux ouvrages et un double chemin couvert à la principale attaque, par laquelle la place avait été prise dans tous les siéges précédents; on chercha s'il ne serait pas plus opportun de former l'attaque sur le fort qui était à la gauche de la Queich; mais on reconnut que, quand même on parviendrait à s'en emparer, il serait inutile pour la prise de la place; on imagina qu'en s'attachant au côté de la sortie des eaux, on pourrait peut-être les saigner avec succès; mais, après un mûr examen, on convint que cette attaque ne mènerait à rien, et on se détermina pour celle qui avait été faite dans tous les temps. On espéra pouvoir ouvrir la tranchée du 20 au 21.

En attendant, M. le maréchal de Villars alla visiter le Speyerbach et le pays en avant de ce ruisseau, pour reconnaître une position; cet objet lui parut devenir instant, ayant eu avis que le prince Eugène avait le projet de passer le Rhin entre Manheim et Mayence, et qu'à la fin du mois il serait joint par toutes les troupes que l'Empereur lui avait promises; mais M. le maréchal de Villars se flatta que les dispositions qu'il faisait pour garder le Rhin, au moins jusqu'à hauteur de Worms, forceraient ce général à n'établir son pont que fort près de Mayence, ce qui lui donnerait le temps de le faire venir. Ce fut un des motifs pour lesquels, ayant résolu de faire entrer en Alsace et les trente bataillons d'augmentation qui arrivaient sur la Moselle, et les soixante et dix-neuf nouveaux escadrons que la

cour lui avait annoncés, il en dirigea une partie sur Saverne et Sainte-Marie-aux-Mines, pour les laisser en haute Alsace et à Strasbourg jusqu'à ce qu'il en eût besoin à l'armée; il envisagea d'ailleurs plusieurs avantages dans cette disposition : 1° de mettre en sûreté le haut Rhin contre les entreprises du corps des ennemis qui était aux environs de Rottweil et de Villingen, quoique plusieurs émissaires prétendissent qu'il descendait vers la ligne d'Ettlingen; 2° de faire à l'armée une moindre consommation de fourrages, même de faire vivre aux dépens des pays de l'empire situés à la droite du Rhin la cavalerie qui restait en haute Alsace, du moins de consommer une partie des magasins qui avaient été formés à la fin de la campagne précédente par les impositions que M. le comte du Bourg avait faites sur le pays ennemi; 3° de faire aussi une moindre consommation de farines; elle devait être, pour les deux armées, de treize cents sacs par jour. M. de la Houssaye craignit que les transports des grains achetés en France, et qui venaient de Verdun et de la Franche-Comté, ne pussent fournir une telle quantité, et les magasins d'Alsace n'étant en état que d'entretenir le service pendant le temps des moutures et de fournir la subsistance des garnisons, M. Duverney chercha à faire des achats dans le Palatinat et dans l'évêché de Worms; mais les habitants s'y refusèrent, et ce ne furent que les menaces et la présence des troupes campées dans les environs de Frankendal qui lui procurèrent environ quatre mille sacs; d'ailleurs, l'argent manquait : des huit millions que la cour avait promis aux munitionnaires pour la campagne, M. Duverney n'avait encore reçu que seize cent mille livres. Les fonds manquaient aussi à M. de Saint-Contest, pour le département du pays Messin, ce qui ne pouvait que ralentir et les achats et les transports. Quant au service journalier pour le pain nécessaire aux deux

armées, comme il manquait encore quatorze cents chevaux des trois mille sept cents que devait fournir le sieur Farges, on fut obligé de continuer à y suppléer par des chevaux du pays, qui auraient été utiles pour le transport des matières, et ceux de l'artillerie. Pour suffire à ces différents transports, il fallut accabler et l'Alsace, et la Franche-Comté, et les Évêchés; on aurait aussi demandé à ces différentes provinces des pionniers pour les travaux du siége, si M. de la Houssaye n'avait fait agréer à la cour que ces travaux fussent faits par les troupes, en les payant avec les sommes que fourniraient les habitants pour en être dispensés, ce qui d'ailleurs devait produire l'économie du pain qu'il aurait fallu donner à ces derniers pendant le travail.

L'artillerie s'était mise en mouvement, tant de Strasbourg que de Brisach et de Huningue, dès le 14. Les pièces furent conduites par terre, mais on embarqua à Strasbourg les munitions, qui descendirent le canal jusqu'à Seltz, d'où elles ne pouvaient aller que par terre jusqu'au parc devant Landau. Le pont de bateaux fut rendu à Seltz le 15. L'intention de M. le maréchal de Villars était remplie, ne doutant point que l'arrivée de ces bateaux à portée de l'armée ne donnât aux ennemis la jalousie qu'il voulait leur inspirer; cependant, pour éviter une dépense et une consommation considérable de pain et de fourrage, il trouva bon que M. de la Houssaye congédiât les chevaux et ne gardât que soixante bateliers; mais, pour continuer à fixer l'attention des ennemis sur cet objet, il fit répandre dans le Palatinat que, lorsqu'on serait dans le cas de remettre les bateaux en mouvement, on y emploierait et les chevaux et les bateliers de ce pays.

Cet avertissement, avant d'être parvenu à l'armée des ennemis et l'arrivée des troupes du roi dans le Palatinat, produisit un

tel effet sur l'électeur, qu'un de ses conseillers intimes, dépêché à M. le maréchal de Villars, remit à ce général un mémoire par lequel son maître demandait ce qu'il fallait qu'il fît pour avancer la paix avec l'Empereur et l'empire, et pour satisfaire l'électeur de Bavière. M. le maréchal de Villars, qui n'était point autorisé à traiter les affaires politiques de cette espèce, ne put qu'informer la cour de la démarche de l'électeur, et, en attendant, M. d'Albergotti se prépara à attaquer l'ouvrage de la tête du pont de Manheim.

On ne connaissait pas encore de quelle espèce était cet ouvrage, et on avait espéré pouvoir l'insulter; mais M. d'Albergotti l'ayant reconnu et ayant informé M. le maréchal de Villars que c'était un ouvrage à cornes revêtu avec une demi-lune, un chemin couvert bien palissadé, un avant-fossé au pied des glacis, les ouvrages enterrés et les branches flanquées par le canon de Manheim, qu'il était gardé par deux bataillons et qu'il pouvait être soutenu par les troupes qui campaient près de cette ville, M. le maréchal de Villars lui manda de l'attaquer en règle et d'ouvrir au plus tôt la tranchée. M. d'Albergotti représenta à ce général qu'il n'avait ni assez de troupes pour former l'investissement de l'ouvrage, ni assez de canon pour tous les objets qu'il avait à remplir: premièrement, parce que le front du camp des dix bataillons qui étaient à ses ordres n'occupait que douze cents pas, et qu'étant placé dans la partie supérieure du Rhin auquel appuyait sa droite, il restait jusqu'à la partie basse de ce fleuve un terrain d'environ une lieue et demie qui n'était pas occupé, ce qui lui faisait désirer d'avoir quelques troupes du côté du bas Rhin pour y faire une attaque et imposer aux ennemis qui, n'étant point investis, pouvaient faire sortir du monde à leur gré dans le terrain qui n'était point occupé. En second lieu il fallait du

gros canon, non-seulement pour battre l'ouvrage et remplacer les pièces qui pourraient être démontées, mais aussi, n'ayant point de bateaux pour envoyer quelques gens hardis tenter de couper le câble du pont volant, on ne pouvait qu'avec du canon chercher à interrompre la communication de Manheim par le Rhin en brisant la manœuvre du pont; il en fallait aussi pour empêcher les ennemis de continuer de faire descendre des bateaux propres à des ponts dont plusieurs avaient déjà passé malgré le feu de la mousqueterie et quelques coups de canon, et enfin pour répondre à trois batteries que les ennemis avaient établies tant sur le parapet du Rhin et les anciennes fortifications de Manheim, que dans l'île du Prince, pour déborder l'ouvrage dans la partie haute et dans la partie basse du Rhin et prendre les attaques à revers. Ces inconvénients n'empêchèrent point M. d'Albergotti, après avoir amassé pendant les deux premiers jours après son arrivée les matériaux nécessaires et établi des postes le plus près qu'il lui fut possible de l'ouvrage dont son camp était séparé par un terrain uni et par des prairies entièrement découvertes, d'ouvrir la tranchée à portée et demie du fusil dans la nuit du 17 au 18. On s'aperçut dès lors que le camp que les ennemis occupaient sous Manheim était plus nombreux qu'il n'avait paru le premier jour, et qu'ils avaient allongé des troupes jusqu'à Santhoven et établi différents postes sur le Rhin. On apprit par des émissaires que les troupes, tant du camp de Manheim commandé par le général Bretwitz, que celles qui étaient répandues le long du Rhin depuis Philisbourg jusqu'à Gernsheim, étaient au nombre de trente bataillons et de quarante escadrons. On ne vit plus paraître aucun hussard ni gens à cheval hors de l'ouvrage; mais ceux qui étaient à Mayence se répandirent dans le Palatinat pour inquiéter les camps de

MM. de Broglie et d'Alègre. M. de Kleinholtz battit un de leurs partis, et M. d'Alègre, allant reconnaître le ruisseau de Turkheim jusqu'à la montagne, en rencontra un de cent chevaux qu'il fit pousser par son escorte. M. de Ratky, avec cent de ses hussards soutenus de quelques troupes de cavalerie, les suivit si vivement qu'il ramena trente-cinq prisonniers. Suivant leur rapport, on attendait à Mayence quatre bataillons, un régiment de cavalerie et un de hussards. On sut aussi par eux qu'on avait établi un pont sur le Mein pour le passage des troupes de Prusse et de Hanovre, qui enfin marchaient à la solde de l'Empereur, et qui allaient joindre l'armée.

On n'était point encore en état le 18, malgré la diligence qu'on avait apportée dans les préparatifs, d'ouvrir la tranchée devant Landau. Les premières voitures des convois de l'artillerie qui portaient les outils n'étaient pas encore arrivées, et ceux que M. le maréchal de Besons avait amenés avec lui ne pouvaient suffire que pour quelques retranchements qu'on avait faits pour mettre les troupes à couvert du canon de la place. Les transports éprouvèrent plus de difficultés qu'on ne s'y était attendu; ceux des farines de Lauterbourg à Spire et au camp devant Landau pour la subsistance journalière de l'armée d'observation et celle du siége, ceux des munitions de guerre depuis Seltz jusqu'au parc du siége, ceux du canon qu'on tira de Strasbourg, et de six pièces de seize des magasins de Brisach et de Huningue, ceux de l'artillerie de campagne et de quelques grosses pièces qui vinrent de la Moselle et de la Sarre, des deux cent soixante et dix milliers de poudre provenant de l'évacuation de Luxembourg, de deux pièces de seize dont M. Dillon jugea avoir besoin pour l'attaque de Kaiserslautern, et que M. le maréchal de Villars lui fit envoyer de Sarrelouis, un nombre considérable de chevaux et de voi-

tures qu'on fut obligé de fournir à la maison du roi qui arrivait, et aux autres troupes, pour soulager leurs équipages fatigués de la longue route qu'ils venaient de faire, les transports de quarante mille sacs de blé qui venaient de la Franche-Comté et de Verdun, la nécessité de doubler les chevaux qui traînaient l'artillerie et les munitions, parce que les pluies continuelles avaient entièrement gâté les chemins, enfin la privation de mille chevaux des vivres, qui étaient retenus à Verdun, rendaient difficile que la Franche-Comté seule, l'Alsace et les Évêchés pussent fournir une pareille multitude de chevaux et de voitures, et qu'il n'y eût un retard considérable dans le service. MM. de Saint-Contest et de la Houssaye craignirent même, malgré tous leurs efforts, de le voir manquer. C'est ce qui engagea M. de Saint-Contest, avant d'avoir reçu la réponse de la cour sur les conditions qu'avait exigées le duc de Lorraine pour les voitures de son pays, de retourner à Commercy et de prendre sur lui de promettre de payer les voitures qui seraient demandées. Le duc, de son côté, promit de faire fournir toutes celles qui seraient nécessaires pour transporter de Sarrelouis, Saralbe, Bouquenom, Fenestrange, Sarrebourg et Nancy, vingt-deux mille sacs jusqu'en Alsace; et, pour faciliter les transports, on régla qu'ils entreraient dans cette province par trois débouchés différents, la Petite-Pierre, Saverne et Sainte-Marie-aux-Mines. Le courrier qui portait à M. de Saint-Contest la réponse de la cour, qui autorisait M. le maréchal de Villars à employer la force dans les États du duc de Lorraine, était en chemin, et ce général avait déjà fait partir M. de Quadt pour se rendre sur la Sarre, et employer à cette exècution et à l'escorte des convois les troupes qui arrivaient successivement à Metz. Mais la cour ayant été informée que, sans le secours de ces voitures, le service des vivres et de l'artillerie

aurait été dans le plus grand danger, la conduite de M. de Saint-Contest fut approuvée.

Quoique les ennemis se fussent allongés par leur droite jusqu'à Gernsheim, peu loin de Mayence, M. le maréchal de Villars jugea que c'était moins dans le dessein de faire quelque entreprise dans cette partie que pour s'y mettre en défense, surtout n'ayant pris ce parti que depuis que les troupes de MM. de Broglie et d'Alègre s'étaient avancées dans le Palatinat et que M. d'Albergotti était arrivé devant le fort de Manheim. D'ailleurs, les ennemis n'avaient encore mis en mouvement aucun pont portatif, et celui qu'ils avaient sur les haquets était encore près de Philisbourg, sans aucune apparence qu'on eût fait des dispositions pour assembler les chevaux nécessaires pour le transporter ailleurs.

M. le maréchal de Villars eut quelque légère inquiétude pour le haut Rhin lorsqu'on lui rapporta qu'un gros détachement de la cavalerie du corps qui était à Villingen et Rottweil était sorti de la montagne. Sept escadrons de la cavalerie, qui venaient de France en Alsace et qui débouchaient par Sainte-Marie-aux-Mines, avaient déjà eu ordre de marcher à hauteur de Brisach; mais sur cette nouvelle, et ayant appris, d'un autre côté, que le corps des ennemis se fortifiait derrière les montagnes Noires, il jugea devoir renforcer la haute Alsace, et charger du soin de cette partie un officier général qui pût pourvoir à sa sûreté. Il fit partir M. le chevalier d'Asfeld, qui se rendit à Brisach et Huningue, et indépendamment des sept escadrons qui depuis le 20 étaient arrivés à Biessheim, il lui envoya deux régiments de dragons et quatre bataillons, qui arrivèrent le 22 par Sainte-Marie-aux-Mines; il lui laissa aussi la liberté de retenir en haute Alsace sept autres escadrons de ceux qui venaient par la Franche-Comté, et lui recommanda

de faire vivre ces troupes aux dépens des états de l'empire situés à la droite du Rhin; mais le corps qui était à Villingen et Rottweil n'ayant point avec lui de bateaux portatifs, il craignit moins une tentative sur ce fleuve qu'une entreprise par le territoire des Suisses; c'est pourquoi il fit déclarer aux magistrats de Bâle que si effectivement les impériaux se portaient à faire une démarche pareille à celle que M. de Mercy avait faite en 1709, non-seulement il était en état, ayant à ses ordres quarante escadrons, de les en faire repentir, mais même de les reconduire jusqu'au lieu d'où ils seraient partis sans avoir aucun égard pour le territoire helvétique.

Les retards forcés qu'éprouvait l'ouverture de la tranchée devant Landau, les difficultés que rencontra M. Dillon dans l'attaque de Kaiserslautern pour laquelle il ne reçut que le 21 les deux pièces de 16 dont il avait besoin, la bonne contenance du commandant dans l'ouvrage à cornes à Manheim [1], déterminèrent ce général à ne pousser des troupes sur Worms et Mayence que lorsque le siége de Landau serait avancé et que celles que le roi avait destinées à renforcer l'armée, c'est-à-dire les trente bataillons et les soixante et dix-neuf escadrons qui étaient en marche, l'auraient joint en partie. Il remit aussi à ce temps pour se décider sur ce qu'il pourrait entreprendre, ou de surprendre quelque passage au-dessus de Mayence, ou de faire le siége de Fribourg après celui de Landau. Il demanda à cet effet à la cour de faire avancer en Franche-Comté

[1] M. d'Albergotti était cependant déjà parvenu, avec le peu de canon qu'il avait, à forcer les ennemis de retirer leur pont volant pour le mettre à l'abri dans un bras du Rhin, entre la ville et l'île du Prince, ce qui les réduisit à n'avoir plus de communication qu'au moyen de petits bateaux qui, pendant la nuit, passaient d'un côté du Rhin à l'autre. Les ennemis avaient aussi retiré de l'ouvrage les deux bataillons qui y étaient à l'arrivée de M. d'Albergotti, et la garnison n'était plus composée que de cinq cents hommes détachés.

quelques bataillons de l'intérieur du royaume afin que, lorsque le moment en serait venu, il pût s'en servir pour prendre des postes autour de Fribourg.

L'inaction dans laquelle M. le maréchal de Villars se proposait de rester, jusqu'à ce que le siége de Landau eût pris consistance, l'engagea à ne pas faire joindre l'armée aux troupes qui devaient arriver de la Sarre et de la Moselle par la Lorraine, et dont il dirigea la marche sur la Petite-Pierre; il préféra de leur faire occuper le camp retranché derrière le fort de Selingen, qu'il regardait, et par ses retranchements, et par la nature du lieu, comme inattaquable; d'ailleurs, c'était un moyen d'économiser les fourrages des environs de Spire et du Palatinat en faisant fournir la subsistance de ces troupes par les pays de la droite du Rhin; c'était aussi le moyen de diminuer la consommation du pain à l'armée, jusqu'à ce que le service des vivres fût entièrement assuré; on avait encore sur cet objet quelques inquiétudes, soit à cause de la lenteur des convois, que parce que les entrepreneurs qui s'étaient engagés à fournir les quarante mille sacs demandés tant à Verdun que dans le pays Messin et la Franche-Comté n'avaient point encore rempli leurs traités, et que l'on n'avait encore pu parvenir à tirer du Palatinat plus de quatre mille sacs; il parut même qu'on aurait de la peine à s'en procurer beaucoup plus avant la récolte.

M. le maréchal de Villars avait commencé sa tournée sur le Speyerbach et dans le Palatinat. Lorsqu'il approcha l'ouvrage de Manheim, le conseiller de l'électeur palatin, qui lui avait remis un mémoire de la part de son maître, se rendit auprès de lui pour en recevoir la réponse. Elle fut conforme à ce que M. Voysin lui avait mandé, par sa dépêche du 21, des intentions du roi. On en trouvera l'extrait au rang des pièces.

M. le maréchal de Villars alla ensuite visiter le camp de M. d'Albergotti, et voir par lui-même en quel état était le siége. Il était peu avancé le 22, le canon de la tranchée n'ayant point encore tiré, et M. d'Albergotti parut encore trouver la besogne difficile, parce que l'ouvrage était tellement rasant qu'on ne pouvait espérer de le battre avec succès que lorsqu'on serait logé sur le chemin couvert. M. le maréchal de Villars ne pensa pas de même; il prétendit que l'ouvrage n'était point revêtu, et que son front n'étant point protégé comme ses branches l'étaient par le canon de Manheim, on n'aurait qu'à essuyer le feu d'un très-petit front lorsqu'on cheminerait sur les faces, et que, lorsqu'on l'aurait battu deux jours, les assiégés l'abandonneraient; cependant M. d'Albergotti désirant une augmentation de troupes, d'ingénieurs et d'artillerie, M. le maréchal de Villars, pour accélérer la réduction de l'ouvrage et ne pas laisser longtemps un tel poste au milieu de ses quartiers, lui accorda un renfort de huit bataillons, d'une nouvelle brigade d'ingénieurs et de huit pièces de 24 qui arrivèrent le 23. Comme il trouva deux brigades du camp exposées au canon qui était sur la rive droite du Rhin, et dont quelques soldats furent tués en sa présence, il les fit approcher de la rive gauche et les plaça derrière une digue qui les mit à couvert du feu.

Après avoir donné ses ordres, M. le maréchal de Villars continua sa route jusque vers Mayence, escorté par deux mille chevaux du camp de MM. de Broglie et d'Alègre. Sa reconnaissance avait deux objets : celui de la subsistance, et sur cet article il n'eut rien à désirer, jamais les campagnes n'avaient été si riches, ce qui ne lui laissa aucun doute sur le moyen de faire vivre la prodigieuse quantité de cavalerie qui était à l'armée et devant Landau, et de tirer du pays beaucoup de grains dès que la récolte serait faite; il menaça même les ma-

gistrats des villes des malheurs dont les traces étaient encore marquées sur leurs murailles, s'ils faisaient passer un seul sac aux ennemis, mais en leur promettant de les payer à un prix raisonnable.

Le second objet de sa tournée fut de connaître plus particulièrement le pays, afin de pouvoir se former une idée de ce qu'il pourrait entreprendre et de ce qu'il pouvait avoir à craindre. On n'a point trouvé, dans les papiers de la guerre, la lettre qu'il écrivit à la cour pour lui faire part des détails de sa tournée, qu'il poussa jusqu'en vue de Mayence; il en fit seulement mention dans une autre de ses dépêches, par laquelle il annonça à la cour que, dans peu de jours, il donnerait aux ennemis des inquiétudes depuis Huningue jusqu'à Mayence, afin de diviser leur attention par des manœuvres prématurées et les empêcher de démêler de quel côté il frapperait. Il avoua en même temps qu'il l'ignorait encore lui-même, mais qu'il préférait un passage du Rhin près de Mayence, afin de couper les forces des ennemis, et, en assurant solidement ce passage, se mettre en état de pénétrer pour lever de grosses contributions, sinon, dans le cas où il ne réussirait pas, de faire le siége de Fribourg; il prévint à ce sujet la cour de la nécessité de disposer de bonne heure les munitions de guerre, et de préparer un grand nombre de pièces de 24, étant vraisemblable que plusieurs de celles qui étaient devant Landau seraient hors d'état de servir.

Les préparatifs du siége de cette dernière place éprouvèrent, surtout pour le transport des munitions, une lenteur à laquelle M. le maréchal de Villars ne s'était pas attendu; mais celui de Kaiserslautern eut tout le succès qu'on pouvait espérer. M. Dillon commença le 22 à attaquer ce poste, et la garnison se rendit, le 24 au soir, prisonnière de guerre, ainsi que l'avait

désiré M. le maréchal de Villars. Elle était composée de six cent vingt hommes et de trente-six officiers ; on la conduisit à Châlons, en Champagne. Le prompt succès de cette expédition rendait à l'armée les huit bataillons et les six escadrons qui y avaient été employés, et M. Dillon allait se mettre en marche avec ces troupes pour les conduire au camp devant Landau, lorsqu'il reçut de M. le maréchal de Villars l'ordre d'aller s'emparer du château de Wolfstein, dans lequel les ennemis tenaient une garnison. Ils n'avaient plus entre la Sarre et le Rhin, excepté Coblentz et Mayence, que ce poste qui pût favoriser les courses de leurs partis qui, jusqu'alors, avaient pénétré dans la Lorraine, et qui troublaient la communication de l'armée avec la cour par les Évêchés, ce qui forçait à la faire par Belfort et la Franche-Comté. Il n'était point à croire que des partis, n'ayant de refuge que Coblentz et Mayence, entreprissent de s'éloigner autant de ces deux points. Il est vrai que Traerbach n'était pas au pouvoir du roi, mais ce château n'était occupé que par des troupes de Hollande ; et le commandant avait déclaré qu'il n'y laisserait entrer aucune autre troupe. Les ennemis tenaient encore le château de Kirn, dans le Hundsrück, mais M. le maréchal de Villars regardait ce poste comme n'étant d'aucune importance.

M. Dillon marcha à Wolfstein le 27, et s'en rendit maître le lendemain ; il y fit prisonniers quatre-vingts soldats et quelques officiers. Il se mit ensuite en marche pour joindre l'armée, laissant à Kaiserslautern seulement trois cents hommes. Il laissa aussi à M. de Quadt un régiment de dragons et deux bataillons pour protéger les convois, de sorte qu'il ne mena à l'armée que six bataillons et un régiment de cavalerie, avec lesquels il arriva au camp devant Landau le 2 juillet. Indépendamment des troupes qui restèrent avec M. de Quadt, M. de Saillans avait

déjà deux régiments de dragons, dont l'un fut employé à la sûreté du chemin de Saverne, l'autre, à celle de la route de Nancy à Sainte-Marie-aux-Mines. M. le maréchal de Villars envoya à Kaiserslautern M. de Kleinholt, qu'il regardait comme l'officier le plus capable de mettre tout le pays à l'abri des courses des partis ennemis.

L'attaque de l'ouvrage de Manheim, quelque facilité que M. le maréchal de Villars cherchât à faire envisager, tant à M. d'Albergotti qu'aux officiers d'artillerie et du génie, n'avançait point. Il s'y rendit de nouveau en retournant à Spire, après avoir achevé sa tournée. Ce jour-là, huit pièces de 24 avaient commencé à tirer à la pointe du jour, mais leur effet fut seulement de faire taire trois batteries que les assiégés avaient dans l'ouvrage, à écrêter en quelques endroits les parapets et labourer le haut des glacis. Lès ingénieurs reconnurent que, pour ruiner tout à fait les défenses et faire des ouvertures, on serait obligé d'établir du canon sur la crête du chemin couvert lorsqu'on s'en serait rendu maître, ce qui ne se pourrait qu'après avoir passé l'avant-fossé qui était au pied du glacis, et dont la parallèle la plus avancée était encore éloignée de vingt toises. On avait aussi établi plusieurs batteries sur le haut et sur le bas Rhin, principalement pour interrompre la communication de Manheim avec l'ouvrage, mais on n'avait pu encore y parvenir; elle se faisait encore pendant la nuit au moyen de petits bateaux, qui allaient et venaient sans qu'on pût les couler bas. Les ennemis, de leur côté, faisaient un feu continuel de leurs batteries établies sur la rive droite du Rhin, mais elles ne voyaient point le camp et faisaient très-peu d'effet sur les tranchées.

Tel était, le 24, l'état dans lequel se trouvait une opération qu'on avait regardée, et que M. le maréchal de Villars regar-

dait encore, comme une entreprise à brusquer, mais à laquelle les ingénieurs estimaient devoir apporter les plus grandes précautions.

On était resté dans la même inaction devant Landau; mais enfin, le 25 au matin, M. le maréchal de Villars apprit que les premières voitures des convois d'artillerie chargées d'outils étant arrivées au parc, la tranchée avait été ouverte la veille au soir, et qu'après avoir examiné de nouveau les fortifications de la place, M. le maréchal de Besons et M. de Vallory avaient mieux reconnu que jamais que le meilleur point d'attaque était celui par lequel elle avait déjà été prise : c'est ce que M. de Vallory expliqua plus particulièrement par sa lettre à M. Voysin du 22 juin [1].

Dans les temps où l'on faisait les dispositions pour l'ouverture de la tranchée, les hussards de la garnison, soutenus de toute leur cavalerie, sortirent pour attaquer une des gardes, et, suivant toute apparence, pour découvrir s'il était question d'ouverture de tranchée; mais MM. de Levy et de Belle-Isle, à la tête de quelques piquets de dragons, les repoussèrent jusqu'aux palissades sans leur donner le temps de s'apercevoir de ce qui se faisait dans le camp. En effet, la garnison ne s'aperçut de l'ouverture de la tranchée qu'à une heure après minuit, et jusqu'au jour personne ne fut tué ni blessé. Cependant, suivant ce que M. le maréchal de Besons manda à M. le maréchal de Villars, la tête de la tranchée fut poussée à demi-portée de fusil de la première lunette des ennemis, qui, par son éloignement de sa place, parut à ce dernier général pou-

[1] M. de Vallière, le plus ancien des lieutenants d'artillerie après M. de Saint-Perrier, qui commandait celle du siége, arriva le 23. Le commandement de l'artillerie de l'armée d'observation lui appartenait, mais M. le maréchal de Besons exigea qu'il restât au siége; il y servit en second, et M. de Saint-Perrier, plus ancien que lui, commanda en chef l'artillerie de l'armée.

voir être insultée la seconde ou la troisième nuit [1]. Il y eut à la tranchée huit bataillons sous les ordres d'un lieutenant général et d'un maréchal de camp, et on commanda deux mille travailleurs tant de nuit que de jour, ce qui ne permit pas de faire travailler les troupes aux lignes que M. le maréchal de Villars jugea à propos de faire élever pour couvrir l'armée du siége. On y suppléa par deux mille pionniers de la province d'Alsace, à chacun desquels on fournit par jour une ration de pain; mais, pour soulager l'infanterie, M. le comte de Belle-Isle, général de dragons, demanda que cette troupe fournît chaque jour à la tranchée deux cents dragons à pied par régiment, pour y faire le service de grenadiers; ils furent placés aux têtes du travail.

On n'a jamais entrepris, dans ces mémoires, de suivre les détails journaliers des siéges. Ils ont été ou seront, autant que cela sera possible, rassemblés dans des volumes particuliers; on suivra la même méthode pour celui-ci, en ne faisant mention que des opérations et des événements principaux.

Quant à celui de l'ouvrage de Manheim, l'impatience de M. le maréchal de Villars, et les reproches qu'il avait faits à M. d'Albergotti et aux ingénieurs employés à cette opération, sur leur lenteur et sur les difficultés qu'ils envisageaient, furent bientôt justifiés. Leurs craintes avaient été au point de lui proposer, ou de lever le siége ou de le tourner en blocus; la réponse de M. le maréchal fut conforme à ce qu'il leur avait déjà dit étant sur

[1] Il y a apparence que la lunette dont M. le maréchal de Villars fait mention dans ses dépêches était l'ouvrage à cornes avancé sur le chemin de Weissembourg à Landau. Il paraît par les lettres, non-seulement de MM. les maréchaux, mais aussi de M. de Saint-Perrier, que cet ouvrage ayant été construit par les ennemis depuis qu'ils s'étaient emparés de la place en 1704, on n'en connaissait ni l'espèce ni la nature; on ignorait s'il était revêtu, s'il était miné, comme les déserteurs l'assuraient, et si les fossés étaient secs ou pleins d'eau.

les lieux, que, lorsqu'ils seraient maîtres de cet ouvrage, ils seraient honteux de l'avoir mis à un si haut prix. En effet, M. de Villière, ingénieur du nombre des premiers qui avaient été employés aux ordres de M. d'Albergotti, fâché de ce qu'on en avait appelé une seconde brigade, composée de plus anciens que lui, fit un logement sur le chemin couvert, alla lui-même enlever les sacs à terre des ennemis, et fit voir qu'ils ne tenaient personne dans la contrescarpe. Peu après on s'aperçut qu'il n'y avait personne dans le fort, et on y entra le 27, à une heure du matin. On reconnut qu'en effet c'était un ouvrage à cornes régulier avec une demi-lune, le tout bien palissadé ainsi que le chemin couvert, mais n'ayant dans son fossé que deux pieds et demi d'eau.

Les ennemis, ayant perdu ce poste, étaient privés d'une tête de pont fortifiée qui leur donnait un débouché assuré, et il était fort utile à M. le maréchal de Villars pour tenir le Rhin dans cette partie, où ce fleuve était réuni dans un seul et même canal. Aussitôt qu'on en fut maître, on en retrancha la gorge et on éleva des traverses dans les branches, pour se mettre à l'abri du canon de Manheim.

On n'était pas plus diligent au siége de Landau qu'on ne l'avait été à l'attaque des ouvrages de Manheim; le peu de connaissance qu'on avait de la pièce avancée sur laquelle on cheminait imposait aux ingénieurs, et les rendait, suivant le sentiment de M. le maréchal de Villars, beaucoup trop prudents; il reconnut aussi qu'on l'avait trompé lorsqu'on lui avait mandé que le travail de la première nuit avait été poussé à demi-portée de fusil de la palissade. Ce ne fut que la nuit du 26 au 27 qu'on avança la tranchée au delà du ruisseau de Volmersheim, et seulement sur la droite et sur la gauche, sans avoir pu se joindre par une parallèle; et on était encore à plus

de cent toises de la palissade; une batterie de six pièces, que l'on construisait sur la hauteur, à la rive droite du ruisseau, ne fut pas achevée, comme on l'avait espéré, le 27, quoiqu'on ne manquât ni de matériaux ni de travailleurs; les assiégés, au contraire, firent grand feu de trois pièces de canon et de quatre mortiers, dont ils se servirent pour jeter une grande quantité de pierres. Cependant on ne pouvait pousser les tranchées de la droite de l'attaque, du côté de la Queich, sans s'être auparavant rendu maître de l'ouvrage, qui aurait pris cette tranchée à revers. Ce ne fut que le 28 au matin que la batterie commença à tirer; mais l'ouvrage était tellement enterré qu'on ne voyait que le haut des parapets, et qu'on ne put découvrir s'il était revêtu à dix pieds de hauteur, comme l'assuraient les déserteurs. Cependant, dès le 29, les assiégés retirèrent leur canon et ne firent plus qu'un grand feu de mousqueterie qui coûta du monde et ne permit pas de cheminer aussi diligemment qu'il était à désirer; la parallèle que l'on fit pour joindre la droite et la gauche de la tranchée ne fut achevée que dans la nuit du 30 juin au 1er juillet; elle n'était encore qu'à trente ou quarante toises du chemin couvert, et, comme on s'aperçut que l'ouvrage était soutenu par une lunette, dont la communication, fort enfoncée, était défendue par une double palissade, M. de Vallory, persuadé d'ailleurs que l'ouvrage était contreminé, jugea devoir user des plus grandes précautions, et faire en sorte d'embrasser, non-seulement l'ouvrage, mais aussi la lunette.

M. le maréchal de Villars, impatient de la lenteur des progrès de l'attaque, mais jaloux de se conformer aux intentions du roi, sur les égards et les ménagements que sa majesté lui avait recommandé d'avoir pour M. le maréchal de Besons, évitait de faire sentir trop vivement à ce général la nécessité de mettre plus

d'activité dans sa conduite, et d'en donner par là aux causes secondes; ce motif l'avait empêché jusqu'alors d'aller l'exciter par sa présence et autoriser par ses conseils les ingénieurs à cheminer avec moins de timidité. Il résolut de se rendre le 30 au camp de M. le maréchal de Besons, mais il fut retenu à Spire par l'arrivée des députés et ministres des électeurs palatin et de Mayence, qui vinrent, ce jour-là, faire leur soumission pour fournir, des pays situés à la rive gauche du Rhin, cinquante mille sacs, moitié froment, moitié seigle, au prix de 16 livres le sac, ce qui assurait entièrement la subsistance et devait, par ce prix modique, occasionner une grande économie, non-seulement par rapport à la dépense, mais aussi relativement à l'embarras et aux frais de transport.

M. le maréchal de Villars ne se rendit au siége que le 1er juillet; il le trouva dans l'état dont on vient de faire le détail, mais son impatience redoubla lorsqu'il vit par lui-même que la tranchée avait été ouverte à une distance déshonorante pour les ingénieurs; elle le choqua à un tel point, qu'il ne put s'empêcher de leur faire entendre que, pour se mettre à l'abri des réflexions qu'on devait faire en voyant un tel travail, il était de leur intérêt de combler toutes les parties de cette tranchée, qui était depuis l'ouverture du premier boyau jusqu'à cinquante pas de la batterie, à laquelle on arrivait sans aucun danger. Quant à la conduite de l'attaque, il ne dissimula point à M. le maréchal de Besons ses regrets, et des pertes journalières qu'occasionnait la lenteur avec laquelle on cheminait, et celle du temps qui prolongeait le siége de huit ou dix jours, prétendant qu'on aurait pu sans péril se loger sur la palissade devant les faces, où l'on aurait eu peu de feu à essuyer, et au risque de quelques fourneaux dont les mineurs auraient pu éventer quelques-uns; mais il ne put persuader M. de Vallory.

Un autre objet sur lequel il jugea devoir faire des observations particulières et importantes fut la véritable attaque, à laquelle on n'avait encore fait aucun travail. Il rappela à M. le maréchal de Besons ce qui s'était passé lorsque cet article avait été traité, après la reconnaissance qu'eux et les ingénieurs avaient faite des ouvrages de la place, et la résolution qui avait été prise, attendu l'inutilité de l'attaque de l'ouvrage placé sur la rive gauche du haut de la Queich, de la former sur le front qui approchait la rive droite du bas de cette rivière, qui était celui par lequel la place avait été prise aux trois siéges précédents. M. le maréchal de Besons ni M. de Vallory n'avaient point changé de système sur cet objet, mais M. de Vallory jugea ne pouvoir commencer de travail dans cette partie avant d'être maître de l'ouvrage à corne attaqué, qui aurait vu ce travail à revers. En attendant, on s'étendait de droite et de gauche, non-seulement pour placer du canon et des mortiers, afin d'imposer au feu de la place, mais aussi parce que cette extension de tranchée dans la partie droite formait un commencement de parallèle pour joindre l'attaque de la droite lorsqu'elle aurait lieu.

M. le maréchal de Villars se proposait de rester pendant deux jours au siége, afin d'y exciter l'activité dans toutes les parties, et de retourner ensuite à son camp, pour y faire différentes dispositions relatives à l'économie des subsistances et au dessein qu'il avait de donner aux ennemis de l'inquiétude depuis Huningue jusqu'à Mayence.

La première de ces dispositions était de faire passer dans le camp retranché de Selingen un grand nombre de troupes pour menacer la ligne d'Ettlingen, à laquelle on pouvait de là arriver en une marche; c'était aussi un moyen de diminuer la consommation du pain à l'armée, ce qui devenait indispensable, les mu-

nitionnaires pouvant à peine pousser en avant les matières suffisantes pour les troupes qui y étaient, et ayant la facilité de faire subsister, sans le secours des caissons, celles qui seraient à Selingen, parce que les farines descendaient par le canal de Seltz, et que les troupes pouvaient recevoir le pain au Fort-Louis.

La seconde disposition que M. le maréchal de Villars se proposait de faire, était d'envoyer ordre aux trente derniers escadrons qui devaient joindre l'armée de rester à Hombourg pour y vivre des fourrages du pays, et épargner par là ceux du Palatinat.

Pendant qu'il était encore au siége, les assiégés, au nombre de cinq à six cents hommes d'infanterie, cent chevaux et cinquante hussards, sortirent le 2, entre midi et une heure; c'était le moment où l'on relevait la tranchée. Ils parurent se diriger sur un boyau, peut-être trop avancé, dans lequel il n'y avait que des travailleurs et vingt grenadiers. M. le marquis de Biron, lieutenant général, M. Le Guerchois, maréchal de camp, MM. de Colandre et de Montal, brigadiers, étaient de tranchée, ayant à leurs ordres les régiments de Navarre, Auxerrois et Brendlé, lesquels allaient être relevés par ceux de la Marine, la Chenelaye, Sourches et Dillon, sous la conduite du prince de Rohan, lieutenant général, de M. le chevalier de Pezeux, maréchal de camp, et de MM. de Laval et de Lannion, brigadiers. Les trois compagnies de grenadiers de Navarre et les deux d'Auxerrois, qui occupaient encore leurs postes dans la tranchée, en sortirent aussitôt qu'elles virent les ennemis s'avancer, et marchèrent à eux. Les trois bataillons de Navarre en firent autant pour soutenir leurs grenadiers, et repoussèrent les assaillants, qui, ne pouvant parvenir au boyau, se retirèrent sur le glacis. Ils s'y mirent en bataille sous la protection des

remparts; comme ils étaient à portée de revenir à une seconde attaque, on ne jugea pas à propos de faire rentrer les troupes dans la tranchée; elles restèrent longtemps en bataille sur le revers, exposées au feu du canon et de la mousqueterie des ouvrages avancés, ce qui occasionna une perte de deux cents soldats tués ou blessés, et de huit officiers tués et trente et un blessés. M. le marquis de Biron fut du nombre de ces derniers, un coup de fauconneau lui cassa le bras, qu'on fut obligé de lui couper sur-le-champ. M. Le Guerchois ne reçut qu'une légère contusion.

Quelques heures avant cette entreprise de la part des ennemis, des nouvelles venues à MM. de Broglie et d'Alègre, par l'officier qui était détaché à Worms, lui apprirent qu'un corps considérable des ennemis avait commencé à passer le Rhin à Mayence et à Oppenheim le 30, et que le prince Eugène descendait le Rhin avec tous les hussards pour joindre ce corps et attaquer MM. de Broglie et d'Alègre. En même temps M. le maréchal de Villars reçut avis de M. le comte du Bourg que la ligne d'Ettlingen était entièrement fermée, sans qu'on permît à qui que ce fût d'y entrer ni d'en sortir; cette précaution parut indiquer que les ennemis étaient occupés de quelque objet important, et confirmer la nouvelle venue de Worms; ce fut ce qui engagea M. le maréchal de Villars à envoyer à M. de Saint-Fremont, qu'il avait laissé au camp de Spire pour y commander en son absence, l'ordre de faire marcher sur-le-champ vingt bataillons et vingt pièces de canon pour se rendre au camp de M. d'Alègre.

Il suivit de près son courrier, et, dès le 2 après midi, il retourna à Spire pour faire des dispositions et se mettre en état de soutenir ses corps avancés; mais, dès le lendemain, il sut que la nouvelle du passage des ennemis à Mayence et à Op-

penheim était sans fondement, ce qui rendit ces mêmes dispositions moins instantes. Jusqu'alors il n'avait point encore pris sa dernière résolution sur le poste qu'il aurait à occuper pour attendre les ennemis et couvrir le siége; les connaissances qu'il avait prises précédemment lui avaient fait envisager celui de Turckheim comme le plus avantageux qu'il pût choisir, mais il avait différé d'y faire un établissement solide avant d'avoir fait achever les retranchements de la Petite-Hollande, afin de ne pas laisser aux ennemis ce passage, qui leur aurait donné la facilité de déboucher sur ses derrières. Par la même raison, il avait attendu qu'on se fût rendu maître de l'ouvrage à cornes de Manheim, ne pouvant garder ces deux passages en force, et en même temps occuper le poste de Turckheim, qui exigeait un grand nombre de troupes; mais, n'ayant plus d'inquiétudes sur ces deux points, parce que les retranchements de la Petite-Hollande étaient dans leur perfection, il se mit en chemin le 4, pour aller lui-même sur les lieux fixer la position qu'il ferait prendre à l'armée.

Pendant ce temps on poussait les travaux devant l'ouvrage à cornes de Landau, mais on continuait de cheminer avec toutes les précautions que les officiers du génie et de l'artillerie jugeaient nécessaires, pour ne pas s'exposer, par une attaque prématurée, à perdre beaucoup de monde et à manquer une entreprise trop audacieuse. Cependant on parvint, dans la nuit du 4 au 5, à embrasser la pièce attaquée et à faire communiquer l'attaque de la droite avec celle de la gauche; on ne trouva aucune opposition de la part des assiégés : ils avaient abandonné cette pièce, mais ils firent un très-grand feu d'artillerie et de mousqueterie, tant du corps de la place que des ouvrages extérieurs, ce qui coûta environ cent hommes tués ou blessés, un officier tué et six blessés. On se logea en avant de

la gorge de l'ouvrage, sans y entrer, parce qu'on craignit qu'il ne fût miné. En effet, les ennemis, trois quarts d'heure après qu'on en fut maître, firent sauter trois fourneaux; mais leur effet fut nul. Suivant le rapport que firent les ingénieurs, l'ouvrage était une queue d'hironde revêtue partout d'une maçonnerie de neuf à dix pieds, avec un parapet gazonné, de six pieds; la gorge était fermée par un mur crénelé, et le tout environné d'un bon chemin couvert. Les batteries avaient bouleversé le terre-plein, mais la maçonnerie, étant entièrement couverte, n'avait été nullement endommagée; il n'en était pas de même de la muraille qui fermait la gorge : le canon y avait fait plusieurs ouvertures et l'avait mise hors d'état de faire une défense; on jugea même que c'était ce qui avait déterminé les ennemis à abandonner l'ouvrage; et les ingénieurs assurèrent que, si, cette muraille n'eût pas été ruinée ils auraient pu le défendre longtemps, et que si on eût voulu l'attaquer de vive force, les revêtements n'étant point entamés, on n'aurait pu le faire qu'au moyen d'échelles de dix-huit à vingt pieds.

Le 5 fut employé à perfectionner le logement et à s'étendre sur la droite vers la Queich. On travailla aussi à établir de nouvelles batteries pour pouvoir s'avancer sous leur protection et imposer à une pièce en terre, intermédiaire entre l'ouvrage dont on venait de s'emparer et le premier chemin couvert de la place. Cette pièce parut aux ingénieurs bien protégée, et ils jugèrent que les ennemis feraient tous leurs efforts pour la soutenir longtemps; elle fixa toutes leurs vues.

M. le maréchal de Villars, en commençant sa tournée, se rendit à Ogersheim où le reçut M. le marquis d'Alègre; son camp et celui de M. de Broglie avaient été renforcés le 3 par les vingt bataillons et les vingt escadrons, dont treize de la maison du roi, qu'il avait mandé à M. de Saint-Fremont d'y

faire passer; mais ce nombre de troupes n'étant pas suffisant pour occuper tout le pays depuis le Rhin jusqu'à la montagne près de Turckheim, la droite du camp fut placée du côté du Rhin, à hauteur de Frankendal, ayant sur son front le ruisseau de Turckheim, et la gauche, à un ruisseau qui descendait des villages de Schorum et de Ruckheim. Comme il restait un très-grand intervalle de la gauche à la montagne, MM. d'Alègre et de Broglie proposèrent à M. le maréchal de Villars, dans le cas où il ne leur donnerait pas un plus grand nombre de troupes, de séparer celles qu'ils avaient sous leurs ordres en deux corps et d'en placer un près du Rhin, l'autre près de Turckheim, gardant par des postes tous les passages du ruisseau; et si l'ennemi venait à passer le Rhin à Mayence ou à Oppenheim, de remplir l'intervalle entre les deux corps par les nouvelles troupes que M. le maréchal de Villars ferait avancer pour occuper le ruisseau dans tout son cours. Ce général ne se détermina qu'après avoir reconnu par lui-même le pays; il régla alors que, s'il était question de recevoir les ennemis, la gauche serait placée à la montagne près de Turckheim, et que la droite s'étendrait vers le Rhin jusqu'au village de Studernheim, entre Frankendal et Ogersheim, laissant devant le camp le ruisseau et les marais de Lampsheim, et pratiquant à l'avance sur ce même ruisseau des retenues d'eau et des redoutes pour en rendre les approches et le passage difficiles; mais la difficulté de fournir le pain aux troupes nécessaires pour occuper le poste dans toute son étendue l'engagea à les laisser au camp de Spire, d'où elles pouvaient s'y porter en peu de temps; il y fit marcher seulement quelques escadrons le 7, et alors MM. d'Alègre et de Broglie eurent à leurs ordres quatre-vingt-huit escadrons et trente bataillons. De ces derniers, vingt furent placés sur le ruisseau de même que la

cavalerie, partie à la droite de la position près du Rhin, partie à la gauche près de Turckheim; M. de Broglie commanda cette gauche, M. d'Alègre resta à la droite. Les dix autres bataillons furent placés sur le Rhin, tant dans l'île d'Opaw qu'en remontant ce fleuve jusqu'au-dessus de l'ouvrage à cornes de Manheim. On commença à travailler dès ce moment aux retenues d'eau et aux redoutes; on retrancha aussi les différents postes qu'on occupa sur le Rhin. On vit les ennemis en faire autant sur le bord opposé, mais on n'aperçut de leur part aucune disposition d'offensive, et M. le maréchal de Villars, après avoir donné ses instructions à MM. d'Alègre et de Broglie, se remit en chemin le 9, pour retourner à Spire.

La présence d'un aussi grand nombre de troupes, l'occupation de Worms par des détachements, l'inaction des ennemis et la crainte de voir les campagnes dévastées et les récoltes perdues, imposèrent aux pays situés à la gauche du Rhin, jusqu'au delà de Mayence; les députés des différents États se rendirent à Spire et conclurent avec M. de la Houssaye des marchés pour fournir, aux mois de septembre et octobre, à Landau quarante-six mille sacs de grains au prix de seize livres pour chaque sac. On avait espéré, d'après les engagements qu'avaient pris, comme on l'a vu précédemment, les ministres de l'électeur palatin et de Mayence, que cette fourniture serait de cinquante mille sacs; mais quelques États particuliers n'envoyèrent pas leurs députés.

M. le maréchal de Villars, confiant dans les dispositions qu'il venait de faire pour être en état de fermer aux ennemis le chemin qu'ils pouvaient tenir pour secourir Landau, et en même temps persuadé qu'ils ne songeaient pas à une aussi grande entreprise, s'occupa des moyens d'entreprendre lui-même sur eux; depuis longtemps il méditait de surprendre

Manheim, en embarquant derrière une île du Rhin, située à un quart de lieue au-dessus de cette place, dans les bateaux du pont portatif, deux ou trois mille grenadiers, et cette expédition lui avait paru immanquable; mais depuis que l'ouvrage à cornes avait été attaqué, les ennemis avaient augmenté le nombre des troupes qui étaient dans Manheim et leurs retranchements sur le bord du Rhin, ce qui lui fit perdre cette idée de vue; il s'occupa encore de celle de passer le Rhin entre la ligne d'Ettlingen et Mayence, et, si elle devenait impraticable, de se réduire à faire le siége de Fribourg après celui de Landau. Il pensa cependant aussi qu'en passant le Rhin au-dessus de la ligne d'Ettlingen, il serait possible de tenter d'entrer dans la montagne Noire soit par Waldkirch, soit par la vallée de la Queich, ou par quelque autre passage; mais la connaissance qu'il avait de cette montagne lui faisant juger que les ennemis pouvaient s'y retrancher assez solidement pour l'obliger d'y mener la plus grande partie de l'armée, il consulta M. de la Houssaye sur les moyens de la faire vivre à un aussi grand éloignement des magasins; ce fut sur quoi cet intendant lui fit apercevoir des difficultés insurmontables. D'ailleurs, il jugea que comme son intérêt était, attendu sa supériorité sur les ennemis, de les attirer à une action, ils l'éviteraient et se réduiraient à se tenir derrière les barrières redoutables qui les séparaient de lui.

Ces différentes considérations le ramenèrent à d'autres projets ou moins importants pour le bien des affaires, ou dont l'exécution ne devait pas rencontrer autant d'obstacles : l'un était le siége de Traerbach, et l'autre celui de Mayence. A l'égard de Traerbach, on a vu précédemment que cette forteresse étant sous l'autorité d'un commandant hollandais qui avait déclaré qu'il n'y souffrirait aucune autre troupe, on pouvait la regar-

der comme neutre; mais on eut sujet de croire que l'Empereur n'était point d'accord de cette neutralité, et que d'un moment à l'autre il pourrait y faire rentrer de ses troupes. M. le maréchal de Villars pensa que, dans ce cas, il serait à propos, après avoir tenu l'armée du roi, aussi longtemps que sa majesté le désirerait et jusqu'à ce que sa subsistance en fourrages devînt difficile, le long du Rhin, en s'étendant même jusqu'au-dessous de Mayence, de faire attaquer Traerbach et de prendre en même temps le château de Kirn, ce qui donnerait le moyen de placer un grand nombre de troupes pendant l'hiver le long de la Moselle et dans tout le Hundsrück.

Quant à ce qui regardait Mayence, sur lequel la cour avait déjà porté ses vues, les lettres de M. le maréchal de Villars font connaître qu'il était persuadé que, sans les nouveaux ouvrages que les ennemis y avaient faits pour occuper la hauteur de la Justice, on aurait pu se rendre maître de cette place, mais sans la circonvaller, parce que cette hauteur dominait tellement, qu'avec une nombreuse artillerie on aurait ouvert ses remparts peu épais, et que, malgré les secours que l'armée impériale aurait été en état de lui donner par la droite du Rhin, elle n'aurait pu se soutenir; mais que, les ennemis travaillant depuis plus de trois mois à la mettre à l'abri de ce danger, il serait imprudent de songer à l'attaquer sans l'avoir investie, que pour cet effet il fallait passer le Rhin, et que, quoique depuis longtemps il cherchât les moyens de surprendre ce passage, il y trouvait tant de difficultés à cause des retranchements que les ennemis élevaient le long de ce fleuve, que tout projet sur Mayence devenait impraticable. Enfin, on voit par ses lettres que le résultat de ce qu'il manda à la cour sur ces différentes entreprises fut que Traerbach ou Fribourg étaient les deux seuls objets sur lesquels il jugeât qu'on pour-

rait porter ses vues après le siége de Landau, et il prévint en même temps la cour de la nécessité de songer de bonne heure aux approvisionnements nécessaires pour le siége de Fribourg, celui de Landau devant consommer toutes les munitions qui étaient en Alsace et tout ce qu'on avait tiré de Luxembourg et des Évêchés.

M. le maréchal de Villars, en expliquant ainsi à la cour ses idées sur les opérations auxquelles on pourrait songer après le siége de Landau, lui adressa quelques éclaircissements qu'elle lui avait demandés sur les moyens d'établir les quartiers d'hiver; on en trouvera les détails dans la dépêche du 8 à M. Voysin.

Pendant qu'il était occupé de ces différents objets et de la tournée qu'il fit pour reconnaître le pays, huit jours s'étaient écoulés sans qu'il eût pu être témoin de ce qui se passait au siége. On continuait d'y cheminer lentement. M. le maréchal de Besons lui-même le manda à la cour, mais il justifia la conduite de M. de Vallory, en l'assurant que l'espèce de nouveaux ouvrages tous minés que les ennemis avaient construits et la sagesse de leur défense exigeaient beaucoup de précautions. Ce fut ce qui engagea M. de Vallory à ne point attaquer de front l'ouvrage avancé auquel on s'était attaché depuis la prise de l'ouvrage à cornes, et à chercher à l'envelopper; pour s'en procurer les moyens on se prolongea de droite et de gauche, de sorte que, le 9, il y eut deux parallèles établies; et la droite de ces parallèles fut poussée jusqu'à la prairie de Queicheim; on établit aussi en attendant des batteries pour battre trois lunettes qui formaient une espèce d'avant-chemin couvert sur tout le front de la place; on les battit le 8, en même temps que l'ouvrage attaqué, avec seize pièces et dix mortiers; et, le 10, il y eut en batterie quatorze pièces et 8 mortiers de plus.

M. le maréchal de Villars ne fit pas un long séjour à Spire; il ne prit que le temps nécessaire pour se faire rendre compte de l'état dans lequel étaient les subsistances et les approvisionnements de farine; il eut à ce sujet toute satisfaction: le secours des voitures de la Lorraine avait rempli au delà de toute espérance l'objet des transports, et M. de la Houssaye parut n'avoir plus d'inquiétude sur cet article. D'un autre côté M. le maréchal de Villars, confiant dans les dispositions qu'il avait faites pour mettre l'armée en état de recevoir les ennemis dans le poste du ruisseau de Turckheim, ne songea plus qu'à aller voir par lui-même ce qui se passait au siége et chercher à lui donner de l'activité. Il se rendit le 10 au quartier de M. le maréchal de Besons. On était parvenu à avancer les sapes jusque vers les angles de la gorge de l'ouvrage [1], et il fut réglé qu'on l'attaquerait le lendemain 11 au soir. M. le marquis de Coigny, lieutenant général, M. de Silly, maréchal de camp, et MM. de Montbazon et Mergeret, brigadiers, étaient de jour et avaient sous leurs ordres neuf bataillons et deux cents dragons auxiliaires. A dix heures du soir, quatre compagnies de grenadiers, soutenues par les deux cents dragons commandés par M. le chevalier de Belle-Ile, débouchèrent de la tête de la sape de la droite; cinq compagnies de grenadiers, soutenues par quatre autres, débouchèrent de la sape de la gauche et marchèrent droit à la gorge de l'ouvrage, qui n'était que de terre, mais fraisé et palissadé avec un bon fossé, un chemin couvert et une double palissade à sa gorge; il fallut couper les palissades, ce qui fit que les assaillants essuyèrent un grand feu; mais ceux-ci ne donnèrent pas aux assiégés le temps de faire une longue résistance: ils entrèrent dans l'ouvrage avec tant de vivacité que

[1] Les ennemis l'appelaient le fort Eugène ou le fort de la Justice.

cent cinquante hommes qui le défendaient furent tous tués ou pris, excepté quelques-uns qui se sauvèrent par une communication qui menait à une des lunettes du front de la place et qui était fermée d'une double palissade et soutenue par soixante grenadiers, dont une partie fut tuée. Dès qu'on fut maître de l'ouvrage, les travailleurs s'avancèrent et firent en avant de la gorge un logement au moyen duquel on joignit les deux sapes; cette attaque coûta quatre ingénieurs, douze officiers blessés, un tué et environ quatre-vingts grenadiers tués ou blessés. On ramena quarante-deux prisonniers. Les ennemis firent sauter trois fourneaux pendant qu'ils étaient encore dans l'ouvrage; il leur en coûta quelques-uns de leurs propres gens. Deux grenadiers seulement des troupes du roi périrent.

La prise de l'ouvrage donna le moyen de se porter en peu de temps sur la pointe des lunettes et de l'avant-chemin couvert. Cependant la parallèle qu'on établit à environ vingt toises des angles saillants ne fut achevée que le 15. On en déboucha des sapes la nuit suivante pour être plus à portée d'attaquer les lunettes; celle de la droite était revêtue, les trois autres n'étaient que de terre. Les fourneaux des assiégés forçaient de cheminer avec précaution; ils en firent sauter deux dans l'angle saillant de la lunette de la droite, dont un seul fit son effet et enleva douze soldats; ceux de deux autres lunettes ne coûtèrent que trois soldats légèrement blessés.

On établit le 16 et le 17, sur la parallèle, plusieurs batteries pour ruiner les défenses des ouvrages de la place; mais ces mêmes ouvrages étaient tellement enterrés qu'on ne voyait que les parapets et qu'ils ne pouvaient être battus en brèche que par des batteries sur le chemin couvert.

Pendant qu'on travaillait à l'établissement de celles de la

parallèle, M. le maréchal de Villars, jugeant que si, après le siége, le roi se déterminait à faire celui de Fribourg, il conviendrait de laisser un corps considérable à portée de soutenir Landau, alla visiter la Queich, pour s'assurer de la protection qu'on pourrait tirer de cette rivière; mais sa reconnaissance fut peu satisfaisante, ayant trouvé qu'il était presque impossible de la garder depuis Ottersheim jusqu'à Germersheim, parce qu'elle traversait une grande forêt et que, se séparant en plusieurs branches dont il était très-difficile de suivre la principale, il faudrait bien des ouvrages et un trop grand nombre de troupes pour la tenir depuis la montagne jusqu'au Rhin.

Comme il était encore incertain sur le parti que prendrait la cour, après que Landau serait au pouvoir du roi, et ne prévoyant pas encore lui-même ce qu'il serait possible alors d'entreprendre, ou du siége de Fribourg, ou de ceux de Traerbach et de Kirn, ou de forcer un passage sur le Rhin entre Philisbourg et Mayence, ou de tenter sur les passages des montagnes Noires, il envoya de nouveaux émissaires pour s'assurer du nombre de troupes qui gardaient ces passages, et donna à M. de Broglie des instructions pour reconnaître de nouveau le Rhin depuis Spire jusqu'à Mayence, afin d'être en état, lorsque le moment serait venu, d'exécuter ce qui serait praticable d'après les ordres qu'il attendait de la cour. Il examina aussi de nouveau lui-même les moyens de réussir dans l'attaque de l'ouvrage de la tête du pont de Philisbourg, dont le roi désirait depuis longtemps qu'il s'emparât; mais, s'étant confirmé dans l'idée qu'il avait conçue de l'impossibilité de cette entreprise, quoique l'ouvrage fût par lui-même peu considérable et sans revêtement, mais parce qu'il était soutenu par un pont voisin du gros de l'armée ennemie et que l'attaque

pouvait être prise à revers par les batteries de la droite du Rhin, il se détermina à n'y point penser et à s'en tenir au projet formé par M. de Regemorte de fermer les débouchés de ce pont sur la Petite-Hollande, par un canal ouvert en droite ligne depuis le coude que formait le Rhin dans sa partie supérieure jusqu'à celui de sa partie inférieure. M. le maréchal de Besons fut du même avis.

Ce dernier général pressait le siége autant que le permettaient les précautions que les ingénieurs jugeaient devoir prendre à cause du grand nombre de fourneaux des ennemis et la nécessité d'épaissir les batteries à mesure qu'on approchait de l'avant-chemin couvert. On n'était, le 17, qu'à quatre toises de l'angle de la lunette de la droite, ce qui engagea M. de Vallory à proposer de faire la nuit suivante un logement sur cet angle. Il assura même que trente grenadiers suffiraient pour chasser les ennemis qui pourraient occuper cette partie et pour soutenir le logement. On commanda en conséquence trente grenadiers des régiments de Navarre et de Médoc qui, à dix heures du soir, s'emparèrent de l'angle ainsi qu'il l'avait espéré; mais, au moment où les travailleurs commençaient à remplir les gabions, les ennemis rentrèrent dans le chemin couvert et firent un si grand feu que M. le prince de Talmont, qui était de tranchée, jugea devoir faire avancer sur le glacis les compagnies de grenadiers des deux régiments et quelques piquets. Ces troupes assurèrent le logement, qui se fit le long de la palissade; mais, étant restées trop longtemps exposées au feu de la lunette, il y eut dix officiers et environ quatre-vingts hommes tués ou blessés. M. le prince de Talmont le fut lui-même, mais légèrement. Pendant cette attaque, les assiégés firent sauter plusieurs fourneaux, qui n'eurent pas le succès qu'ils en attendaient, parce que le logement ayant été fait

presque sur la palissade, leur effet se fit derrière les travailleurs.

On s'aperçut alors que la lunette était revêtue et que son fossé était plein d'eau. Il fallait y attacher le mineur, mais auparavant on s'étendit en logement le long de la palissade, et on travailla à rapprocher les batteries; quarante-deux pièces commencèrent à tirer le 20 au matin; on travailla aussi ce jour-là à descendre dans le chemin couvert pour se porter sur le fossé, qu'il était indispensable de combler pour attacher le mineur aux faces de la pièce.

Tel était l'état du siége, après vingt-cinq jours de tranchée ouverte, sans que les instances de M. le maréchal de Villars et les soins de M. le maréchal de Besons eussent pu lui donner plus d'activité. C'est ce dont M. le maréchal de Villars se plaignit souvent à la cour, et la lenteur avec laquelle avançait le siége lui parut devenir d'autant plus préjudiciable que, traînant ainsi en longueur, il pouvait occasionner de grands embarras pour le siége de Fribourg. La nécessité de réparer Landau avant de s'en éloigner, et l'arrivée prochaine du reste des troupes qu'attendait le prince Eugène [1], lui firent apercevoir beaucoup de difficultés pour l'exécution de cette entreprise; il en informa la cour par sa dépêche du 20, en lui présentant de nouveau les objets qu'on pouvait avoir en vue après que le siége de Landau serait fini, et en lui faisant des observations sur les circonstances qui pourraient déterminer le roi sur le parti qu'il y aurait à prendre alors. Mais peu de jours après il reçut une lettre de M. Voysin qui lui fit connaître quelles étaient en général les vues de sa majesté, et qui, en

[1] Ces troupes étaient celles de Brandebourg, de Hesse et de Hanovre, qui n'avaient pas encore joint l'armée, et celles qui venaient d'Italie.

même temps, lui laissait la liberté d'agir suivant ce qu'il jugerait de plus utile à la gloire de ses armes.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin. Du camp de Spire, 20 juillet 1713[1].

Par les avis que je reçois, Monsieur, depuis quelques jours, confirmés par les derniers, je vois que presque toutes les troupes sur lesquelles les ennemis avaient compté leur arrivent, et que, dans le 10 du mois prochain, ils auront d'assez grandes forces. Celles du roi seront toujours bien plus considérables, et je compte que nous aurons un tiers plus qu'eux; cependant il faut ne pas se commettre, et je fais une réflexion sur les diverses vues dont j'ai eu l'honneur de vous parler : que celle de forcer un passage sur le Rhin est très-difficile; cependant elle peut réussir par la négligence des ennemis.

Entreprendre sur Mayence est de même nature. Les autres sont ou Fribourg, ou s'étendre le long du Rhin, se placer devant Mayence et faire attaquer Traerbach et Kirn derrière nous, et ensuite mener en campagne aussi loin que le roi le désirera, et prendre des quartiers d'hiver, autant qu'il sera possible, en deçà du Rhin.

Sur Fribourg, j'ai déjà fait une réflexion, mais elle devient plus sérieuse par la durée du siége de Landau, et par l'augmentation des forces des ennemis.

Nous pouvons faire ce siége, qui ne laisse pas d'être très-important; mais pour ne pas se commettre, je crois qu'il faudra attendre que Landau soit rétabli et assez muni pour l'abandonner à ses propres forces, parce que pour couvrir cette place il faut tenir ou le camp de Turckheim, ou celui du Speyerbach; celui de Turckheim est meilleur, mais il nous éloigne davantage, car de Lauterbourg à Frankendal il y a au moins seize lieues, et par conséquent vous gardez ce camp et tout le flanc du Rhin. Cela est long, pendant qu'une partie de notre armée va faire le siége de Fribourg.

Si celui de Landau avait fini avant l'assemblée des forces des ennemis, cela était possible; mais, allant plus loin que je n'avais pensé,

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2455, n° 167.

et toutes les nouvelles me confirmant que toutes les troupes des ennemis seront ensemble avant le 10 du mois prochain, le plus sûr, pour faire le siége de Fribourg, est de bien rétablir Landau, laisser un corps considérable dans les lignes de la Lauter, et marcher à Fribourg.

L'on peut donc compter qu'il nous laissera faire ce siége sans s'attacher à celui de Landau, car d'entreprendre de venir le secourir, lorsqu'une partie de l'armée du roi barrera la Kinzig ou quelques postes plus près de Fribourg; cela lui serait très-difficile, surtout les forces n'étant pas séparées, comme elles l'auraient été dans les premières vues que j'ai eu l'honneur de vous expliquer, tenant le camp de Turckheim, ou même celui du Speyerbach.

Tout cela, Monsieur, dépend encore des mouvements que les ennemis peuvent faire. Enfin ce qu'ils ne sauraient nous empêcher, ce me semble, c'est ou Fribourg, ou, nous plaçant comme je viens de vous le dire, Traerbach et Kirn.

Il est vrai que les ennemis pourraient venir donner une bataille, mais certainement nous aurions, je crois, près d'un tiers de troupes plus qu'eux, puisque, dès qu'ils passeraient le Rhin, je pourrais tout rassembler, et qu'eux, en passant le Rhin, n'oseraient pas laisser leur ligne d'Ettlingen sans un corps de troupes proportionné à ce qui pourrait les attaquer.

Enfin, Monsieur, voilà une dernière position que je vous explique, c'est pour vous mettre au fait de tout ce qui peut être prévenu, après quoi, j'espère que Dieu me fera la grâce de prendre toujours les meilleurs partis.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. 17 juillet 1713[1].

J'ai reçu, Monsieur, les quatre lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 8 et 9 de ce mois; elles comprennent deux articles également importants, dont le premier regarde les entreprises que vous pourrez former après que le roi sera maître de Landau.

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2422, 2e partie, 1re section, n° 47.

Vous ne vous déterminez encore positivement à aucun parti, parce que vous voulez, avant toutes choses, reconnaître, autant qu'il vous sera possible, si les ouvrages que les ennemis ont faits à Mayence vous mettent hors d'état de penser à attaquer cette place; vous ne pouvez pas être sûr de forcer ou de surprendre aux ennemis un passage sur le Rhin parce que le prince Eugène paraît y donner toute son attention, et dans cette supposition, il en faut revenir au siége de Fribourg. Vous aviez quelques peines d'abord sur ce que M. de Saint-Perrier vous avait dit qu'il craignait n'avoir pas assez de munitions pour cette entreprise, mais cette difficulté paraît avoir été levée depuis. Vous proposez comme un quatrième parti de passer le reste de la campagne à faire subsister l'armée du roi dans le Palatinat jusque dans le mois de décembre, pendant lequel temps vous pourriez commodément faire le siége de Traerbach, et enlever aux ennemis les postes de Kirn et d'Ebernburg qu'ils occupent encore.

Le roi a écouté la lecture de votre lettre avec beaucoup d'attention, et je dois ajouter avec une entière satisfaction de voir que vous n'omettez rien de tout ce qui se peut imaginer pour continuer la campagne aussi glorieusement qu'elle est commencée. Sa majesté comprenant que le camp retranché que les ennemis ont fait faire sous Mayence peut être d'un obstacle insurmontable pour attaquer cette place, elle s'en remet à ce que vous en jugerez par ce que vous pouvez reconnaître par vous-même, supposé que vous alliez jusque-là, et par ce que vous pourrez apprendre des dispositions des ennemis; il ne faut pas douter qu'ils n'aient une attention très-particulière pour la conservation de cette place.

Il n'y a rien à dire sur le dessein que vous avez de surprendre un passage sur le Rhin; votre vue sur Manheim aurait été parfaitement bonne, mais le succès dépendra toujours de la facilité que vous y pourrez trouver, et lorsque les ennemis voudront se précautionner, il est certain que le prince Eugène, avec les troupes qu'il a, peut aisément s'opposer à votre passage. Ces deux premiers objets seraient les plus importants, s'ils pouvaient réussir, mais c'est ce qui est fort

douteux; et, pour en revenir aux deux dernières propositions que vous avez faites, sa majesté croit que vous pouvez assez aisément les exécuter toutes les deux successivement; il faut supposer l'arrangement des vivres et des munitions pour le siége de Fribourg, et j'écris à M. de la Houssaye pour le prier de concerter les dispositions avec vous : on peut supposer que ce siége vous mènerait jusqu'à la fin du mois de septembre, et, après la prise de cette place, il serait encore temps de reporter la meilleure partie de votre armée du côté du Palatinat, pour y achever la campagne que vous pouvez pousser jusque dans le mois de décembre, suivant la facilité que vous aurez de trouver des subsistances. Nous sommes encore dans l'incertitude ici du pied sur lequel Traerbach doit être regardé : les Hollandais occupent le château, ils n'y ont certainement nul droit, et le roi a envoyé ses ordres à la Haye pour entrer en explication avec les États généraux sur cet article. Vous savez que le gouverneur a répondu bien positivement que les troupes qui sont dans la place ne sortiront point et ne commettront aucune hostilité; si cette garnison hollandaise y reste, nous n'aurons pas l'avantage de pouvoir occuper ce poste ni de loger des troupes dans la ville, mais aussi ce ne sera point un obstacle pour occuper d'autres postes dans les environs. J'avoue que j'aimerais encore mieux que les Hollandais en sortissent et nous laissassent la liberté de l'attaquer et de le prendre; ce ne serait pas un ouvrage bien difficile. A l'égard de Kirn et d'Ebernburg, ce ne sont pas des postes qui peuvent tenir contre votre armée. Le succès de cette fin de campagne serait toujours, comme vous le proposez, de faire subsister toutes les troupes du roi aux dépens du pays ennemi jusque dans le mois de décembre, et en même temps vous établiriez derrière vous les postes que vous jugeriez pouvoir être occupés et soutenus pendant l'hiver.

Je reviens au siége de Fribourg, que le roi juge devoir être le premier objet après la prise de Landau. Il n'y a pas à craindre, ce me semble, que le prince Eugène profite du temps que vous serez occupé à ce nouveau siége pour passer en deçà du Rhin et attaquer

lui-même Landau; tous les environs seront tellement mangés que les troupes ne pourront plus trouver de quoi subsister, et d'ailleurs comme votre armée est et sera toujours fort supérieure en nombre, vous laisseriez infailliblement un corps assez considérable à votre ligne de la Petite-Hollande, qui protégerait Landau, et serait capable d'empêcher aux ennemis le passage du Rhin; il est vrai que ce corps, s'il est considérable, diminuera d'autant votre armée et votre supériorité; mais il ne laissera pas aussi de donner toujours inquiétude et jalousie aux ennemis pour leur ligne d'Ettlingen, de manière qu'ils seront obligés d'y laisser un corps de troupes à peu près égal pour les garder; et si le prince Eugène voulait marcher à vous pour secourir Fribourg, il ne pourrait le faire qu'en faisant le tour des montagnes, qui serait fort long et n'aurait pas grand succès, parce que vous auriez toujours beaucoup plus de troupes qu'il n'en faudrait pour défendre le passage; ou, s'il venait par le côté de Kirn, laissant derrière lui un corps aussi considérable que celui qui serait demeuré auprès de Landau, il ne pourrait jamais espérer de conserver sa communication avec Philisbourg pour en tirer ses vivres. Cette marche d'ailleurs qu'il ferait pour aller à vous ne le mettrait jamais en état de vous attaquer, parce que le pays fournit des postes fort avantageux. Ce que M. de la Houssaye vous a dit au sujet du passage des montagnes pour marcher au delà en force et avec toute l'armée du roi n'a point de réplique, et quand il y aurait des facilités d'ailleurs, l'impossibilité de pourvoir aux subsistances est un obstacle insurmontable. La campagne sera toujours assez belle et toute des plus glorieuses si vous parvenez, suivant vos projets, à prendre deux places aussi importantes, Landau et Fribourg, et à ramener ensuite jusque sur Mayence les ennemis, qui n'auront d'autre occupation que de vous voir faire et de vous suivre, pour empêcher que vous ne preniez de nouveaux avantages sur eux, laissant à votre discrétion un aussi grand pays qui est des dépendances de l'empire. Nous verrons ensuite ce que l'hiver nous produira, soit pour la paix ou pour la continuation de la guerre. Vous savez que je suis toujours pour compter sur le der-

nier parti jusqu'à ce qu'il y ait un traité de paix bien signé. Ce que j'ai l'honneur de vous marquer des sentiments de sa majesté est toujours par rapport à ce que vous jugerez vous-même pouvoir être mis à exécution; vous n'avez point à craindre qu'on vous reproche d'avoir moins fait que vous nous promettiez, et sa majesté sera toujours fort disposée à croire que ce que vous n'aurez pas fait n'était pas faisable; vous avez assez bien tenu et même surpassé vos promesses jusqu'à présent pour qu'on s'en rapporte à vous.

Pour ce qui est du quartier d'hiver dont vous parlez dans la même lettre, il est certain qu'on ne peut rien décider bien positivement qu'on ne sache comment se passera le reste de cette campagne; mais en supposant que vous exécutiez votre projet sur Fribourg pour revenir ensuite dans le Palatinat, il est certain que ce pays se trouvera fort épuisé de fourrages; cela n'empêchera pas néanmoins qu'on ne puisse occuper plusieurs petites villes par de l'infanterie, comme Spire, Worms, Frankendal, et tout ce qui ne se trouvera point trop proche de Mayence en retournant vers Trèves. Il faut néanmoins supposer que, pour occuper ces postes de Spire, Worms et Frankendal avec sûreté, vous ayez fait l'ouvrage projeté pour détourner le Rhin à la Petite-Hollande, sans quoi il n'y aurait pas grande sûreté dans ces postes, qui pourraient être attaqués par la garnison de Philisbourg, si elle conservait un passage libre en deçà du Rhin. M. de Saint-Contest, que vous avez consulté, m'a déjà envoyé, sur ce que je lui en avais écrit, un projet sur lequel il compte de pouvoir placer tant dans les Évêchés que sur la Sarre, y comprenant Trèves, soixante et un escadrons. Il y comprend aussi le duché de Deux-Ponts. Peut-être, quand vous aurez vu son état, trouverez-vous moyen de vous donner un peu plus d'étendue; il y comprend néanmoins Kirn et Ebernburg, d'où il suppose qu'on chassera les ennemis. Vous avez raison de dire qu'il faudra, pendant l'hiver, charger du commandement de toutes ces troupes un officier vigilant et entendu. Le comte de Broglie est un de ceux que je crois que vous y jugerez les plus propres.

Il paraît, par la réponse de M. le maréchal de Villars à cette lettre, qu'assuré des munitions et de l'artillerie nécessaires pour le siége de Fribourg, il pensa comme la cour que, dès que Landau serait réparé, il ne devait point hésiter à commencer ses opérations par ce siége pour retourner ensuite dans le pays de Worms et de Mayence. Cependant il observa qu'on ne devait point regarder le manque de fourrage à portée de Landau comme un obstacle capable d'empêcher le prince Eugène d'assiéger de son côté cette place, parce que la prodigieuse abondance des pâtures pourrait, avec les avoines qu'on était dans l'usage de fournir aux troupes allemandes, procurer à son armée un secours suffisant; mais, en même temps, il parut douter que le prince Eugène songeât à s'attacher à un siége aussi difficile, en laissant à l'armée du roi la liberté, non-seulement de faire celui de Fribourg, mais aussi d'agir au delà du Rhin et dans les montagnes Noires.

On poussa les travaux devant Landau avec plus de vigueur qu'on n'avait fait jusqu'alors : le 22, on se logea sur l'angle saillant du chemin couvert de la quatrième lunette de la gauche; le 23, après avoir fait sauter un fourneau à l'angle saillant du chemin couvert de la troisième lunette, on y fit un pareil logement sur la palissade.

La même nuit du 23 au 24, M. le comte du Bourg et M. le chevalier de Pezeux, étant de tranchée, firent attaquer la lunette de la droite la plus voisine de la basse Queich, à laquelle on avait attaché le mineur. On fit sauter la mine qu'ils avaient faite à la droite de cette lunette; deux compagnies de grenadiers y entrèrent aussitôt par la brèche, et on se logea sur le saillant de cet ouvrage; mais, un moment après, les ennemis firent jouer un fourneau à l'épaule droite de la même pièce. Il y eut trois officiers et cinquante grenadiers ou tra-

vailleurs tués ou blessés; on en perdit autant du feu continuel que firent les assiégés, d'une espèce de tambour ou réduit pratiqué à la gorge de la lunette, lequel ne fut abandonné qu'au jour.

On devait attaquer, le 25 au soir, les trois lunettes de la gauche, qui n'étaient pas revêtues, mais les ingénieurs furent d'avis de différer; on se contenta de perfectionner les logements et d'en faire un nouveau, partant de la droite du chemin couvert de la lunette de la droite et s'étendant vers la Queich pour arriver au moulin de Damheim dont les vannes retenaient les eaux de la rivière; on espérait qu'en leur donnant de l'écoulement, on pourrait la passer avec facilité et diriger ensuite l'attaque principale sur la contre-garde du réduit, qui n'était point revêtu. C'était le côté de la place où il y avait le moins de mines, et le réduit n'avait point de terre-plein; on connaissait le défaut de cet ouvrage auquel on savait que les ennemis n'avaient point remédié depuis qu'ils étaient maîtres de Landau, et auquel il leur était difficile de remédier, faute de terre pour en remplir le vide.

On fit peu de progrès le 25 et le 26, tant à cause de la vivacité du feu des assiégés, qui redoubla sur tout leur front, que parce qu'ayant levé quelques vannes de leurs écluses, la parallèle dirigée vers la Queich fut en partie inondée près d'un petit ruisseau qu'elle traversait. Mais, les eaux s'étant écoulées, on reprit le travail dans la nuit du 26 au 27. En même temps on chemina par la gauche de la communication de la lunette où l'on était logé avec le chemin couvert de la place, et l'on poussa une double sape vers l'angle. On travailla aussi à établir de nouvelles batteries pour battre la contre-garde et la face droite du réduit. Mais on avança peu du côté des trois lunettes qui restaient à prendre, quoiqu'on fût logé partout sur la palissade;

les ingénieurs jugèrent devoir en différer encore l'attaque; M. de Vallory en expliqua les motifs dans sa lettre du 27 à M. Voysin : il lui manda que les assiégés soutenant ces pièces avec la plus grande attention et accablant de grenades les logements pratiqués dans le terre-plein de leurs avant-chemins couverts, on ne pouvait entreprendre de les attaquer en les enveloppant par leur gorge sans se commettre à une action qui coûterait infiniment et qui pourrait ne pas réussir, attendu la proximité du chemin couvert de la place et le grand feu auquel on serait exposé; il craignait aussi les sorties que les assiégés seraient en état de faire par les angles et les places d'armes rentrantes. Pour ne point courir les risques d'un combat désavantageux, M. de Vallory prit le parti de faire cheminer le mineur sous les fossés secs des trois lunettes à quatre ou cinq toises près de leur angle flanqué, afin de pousser des fourneaux sous leurs angles et les ouvrir de manière qu'on pût entrer dans cet ouvrage et en chasser les ennemis, prenant néanmoins en même temps des mesures pour les envelopper par leur gorge. Pour cet effet, il fit étendre les logements sur le haut des glacis de l'avant-chemin couvert, afin de déborder les traverses que les assiégés avaient faites aux épaules des lunettes traversant le fossé et appuyant contre la palissade de l'avant-chemin couvert. Ces dispositions devaient donner la liberté de s'étendre sur le glacis entre les deux chemins couverts et mettre à portée de l'attaquer, mais elles occasionneraient nécessairement de la lenteur pour l'avancement de la tranchée jusqu'à ce qu'on fût maître des trois lunettes; tout ce qu'on put en attendant fut de s'étendre par la droite et la gauche sur le glacis de la lunette de la droite, dans laquelle on était logé.

M. le maréchal de Villars qui, depuis plusieurs jours, était

resté au siége [1], étant plus contrarié que jamais par ces retardements, jugea devoir profiter du temps pour faire une nouvelle tournée, principalement dans l'objet de reconnaître Mayence de plus près qu'il n'avait fait précédemment. Il quitta le siége le 27, et se rendit au camp de M. d'Alègre, d'où il alla ensuite avec lui jusqu'aux portes de Mayence; son escorte fut composée de cinquante mîtres par escadron des troupes du camp de MM. d'Alègre et de Broglie, ce qui forma environ six mille chevaux, dont douze cents conduits par M. de Broglie, qui marchèrent le long de la montagne et rejoignirent vers Nieder-Ulm les autres troupes de l'escorte. On prit quelques hussards et un parti de trente Croates qui se trouva sur la marche des troupes. On vit les ennemis travailler à quelques nouveaux ouvrages près de la ville, et l'on n'aperçut d'autre troupe que sept ou huit escadrons campés près de Costheim, où était un pont sur le Mein. Ce camp formait la droite de la position générale de l'armée des ennemis; leur gauche s'étendait par une suite de camps séparés jusqu'à la ligne d'Ettlingen. Celui de Santhoven était de deux bataillons et six escadrons; celui de Neckerau, de six bataillons et douze escadrons; à la tête du pont du Neckar, près de Manheim, neuf escadrons, et dans cette place, six bataillons. Le gros de l'armée était dans les environs de Philisbourg et dans la ligne d'Ettlingen.

M. le maréchal de Villars, à son retour au camp de Spire, le 31 juillet, ne fit à la cour aucun détail sur sa reconnaissance; il lui manda seulement qu'après le siége de Landau, dont les réparations et l'approvisionnement exigeaient quinze jours, il prendrait le parti que les circonstances lui feraient envisager comme le plus utile aux affaires et qui pourrait se concilier avec les difficultés que pourrait éprouver la manutention

[1] Il avait pris son quartier à Essingen. M. le maréchal de Besons avait toujours le sien à Artzheim.

du pain. Elles étaient telles depuis que les camps de MM. d'Alègre et de Broglie étaient établis, qu'on n'avait pu faire aux troupes qui les composaient des distributions que pour deux jours. M. le maréchal de Villars fut même obligé de faire revenir le 1er août au camp de Spire six bataillons qu'il avait fait avancer à celui de M. d'Alègre.

Mais ce qui l'inquiétait le plus dans ce moment était la lenteur du siége; on était au trente-septième jour de tranchée ouverte sans avoir encore pu arriver au chemin couvert de la place; les batteries qu'on avait établies pour commencer à battre la face droite du réduit et les pièces voisines n'avaient été en état de tirer que le 30, et les assiégés, s'étant aperçus du chemin que l'on faisait à la droite de la lunette dont on s'était emparé, donnèrent une nouvelle attention à cette partie: ils dégorgèrent des batteries tant du réduit que de la contre-garde et de la demi-lune; et on sut par des déserteurs qu'ils travaillaient à un retranchement dans le réduit; mais il paraît que M. de Vallory prit peu d'inquiétude de ce travail, sachant, comme on l'a déjà dit, qu'il ne pouvait être que fort imparfait, par le défaut de terre pour pouvoir l'élever de manière à en faire un usage avantageux; il prévint même la cour que, s'ils se laissaient réduire à cette ressource pour leur défense, la garnison courrait risque d'être prisonnière de guerre.

Les déserteurs rapportèrent aussi que les assiégés faisaient travailler le mineur sous le terre-plein de la face droite du réduit. M. de Saint-Perrier espérait pouvoir le mettre en brèche le 2 ou le 3 du mois, ainsi que la contre-garde en terre qui couvrait le réduit. Deux des batteries qu'on venait d'établir voyaient suffisamment ces deux pièces. Mais il fallait préalablement s'emparer non-seulement de l'ouvrage de terre qui était sur la Queich, mais aussi de la digue et de l'écluse que

les assiégés avaient pratiquées entre cet ouvrage et la sortie des eaux. Cette opération était nécessaire pour écouler celles que retenaient l'écluse et la digue, et pour qu'il ne restât plus que le courant naturel de la rivière, dont la profondeur n'était que de deux pieds et demi; le sentiment de M. de Vallory était qu'alors la place se trouverait tellement serrée qu'elle ne pourrait faire une longue résistance.

Les mineurs qu'on avait poussés le 27 sous les angles des trois lunettes, dont on n'avait encore pu s'emparer, ayant enfin mis leurs mines en état le 30, et les sapes ayant été assez avancées pour pouvoir déboucher, l'attaque de ces trois pièces fut décidée pour la nuit suivante. M. le duc de Guiche, lieutenant-général, M. de Beuil, maréchal de camp, et MM. d'Affry et de Gassion, brigadiers, étaient de tranchée. Les neuf compagnies de grenadiers des régiments qui étaient aussi de tranchée, deux cents dragons et treize compagnies de grenadiers du camp de Spire, eurent la tête des attaques. A dix heures du soir, au signal d'une bombe, on mit le feu aux mines, et aussitôt qu'elles eurent fait leur effet, les grenadiers débouchèrent des boyaux de droite et de gauche et marchèrent aux lunettes; chacune était défendue par cent hommes, de même que leurs communications avec le chemin couvert de la place qui était garni de troupes; cependant il y eut peu de résistance; les ennemis furent chassés non-seulement des trois lunettes, mais aussi des communications, et on enveloppa chacune des lunettes par un logement, excepté celle qui était la plus voisine de celle de la droite, dans la gorge de laquelle était un redan palissadé que les assiégés n'abandonnèrent pas; ils rentrèrent aussi dans les communications des lunettes avec le chemin couvert, mais néanmoins, la prise de ces lunettes mit en état de se porter sur le glacis.

On ne pouvait le faire qu'avec beaucoup de précautions pour se garantir de la quantité de fourneaux qui y étaient pratiqués, et dont plusieurs, qui étaient sous les lunettes, ne purent être éventés. Les ennemis en firent sauter cinq depuis le 1er août jusqu'au 3. On y perdit du monde, et au moment où les trois derniers eurent fait leur effet, ils sortirent par trois endroits de leur chemin couvert, mais ils furent vigoureusement repoussés par les deux compagnies de grenadiers des régiments d'Orléans et de Saintonge commandées par M. de la Villeneuve [1].

Dans la nuit du 2 au 3 matin, le marquis de Puységur, lieutenant général de tranchée, fit attaquer l'ouvrage que les ennemis avaient conservé à la gorge de la deuxième lunette; on l'emporta et on fit trente-quatre prisonniers; on s'empara en même temps d'une traverse qui était entre cet ouvrage et le chemin couvert de la place; on se logea de même sur quelques autres traverses des communications des lunettes avec ledit chemin couvert, et, malgré les mines et le grand feu des ennemis, on travailla avec beaucoup de succès aux communications entre les lunettes, ou plutôt à une parallèle sur le glacis, entre les deux chemins couverts.

En même temps qu'on avançait les travaux sur tout ce front, on poussait l'attaque de la droite pour approcher le réduit; il n'y avait point de mines dans cette partie, mais on y était incommodé des eaux; c'était celle par laquelle M. de Valory estimait qu'on parviendrait le plus tôt à réduire la place; ce n'avait pas été son sentiment au commencement du siége, et l'on voit par les lettres de M. de Vallière que ce fut lui qui le déter-

[1] M. le maréchal de Besons fait les plus grands éloges de cet officier qui, ayant été enlevé et enterré par une mine, se mit, aussitôt qu'il fut débarrassé, à la tête des deux compagnies de grenadiers pour chasser les ennemis.

mina à regarder cette attaque comme la véritable et la plus avantageuse.

D'après ce système, M. de Vivans, lieutenant général de tranchée, fit attaquer, dans la nuit du 4 au 5, l'ouvrage de terre qui était sur la rivière et qui retenait les eaux de l'inondation. M. de Laval, brigadier, fut chargé de cette attaque. L'ouvrage était occupé par cent hommes, dont le feu arrêta la première compagnie de grenadiers qui se présenta; mais deux autres compagnies ayant attaqué par deux autres endroits, l'ouvrage fut emporté, le capitaine qui y commandait fait prisonnier avec quinze soldats; le reste fut tué ou se sauva par un pont qui était sur la rivière et qui avait une communication avec l'ouvrage. Le grand feu que firent les ennemis pendant l'attaque fit fuir les travailleurs, qu'on eut beaucoup de peine à ramener, ce qui ne permit pas d'achever avant le jour le logement et la communication de la tête de la sape avec l'ouvrage; on ne put même communiquer pendant la nuit qu'en traversant dans l'eau l'avant-fossé et le fossé de la pièce. La profondeur n'était que de deux pieds. Lorsque le jour fut venu, on ne discontinua point le travail, et comme il se fit sous le feu des ennemis, on perdit du monde et il ne fut dans sa perfection que le 6. Comme l'avant-fossé et le fossé étaient traversés l'un par une écluse en réservoir, et l'autre par une digue ou traverse de terre, de même que le lit de la rivière était barré par une écluse de charpente, ce qui soutenait les eaux de la flaque qui couvrait les approches du réduit, on travailla à rompre ces obstacles et on commença à écouler une partie des eaux; on fit aussi un pont sur le courant de l'écoulement.

Les ennemis occupaient encore, à la rive gauche de la rivière, une pièce qui faisait partie de l'ouvrage dans lequel on venait de se loger; mais M. de Valory jugea qu'on ne serait pas obligé

de la prendre et qu'elle n'empêcherait pas de se porter dans l'angle rentrant entre les deux contre-gardes pour s'emparer d'un nouvel ouvrage que les ennemis y avaient construit; une des batteries le battait déjà, ainsi que la face gauche de la contre-garde du réduit et le réduit même.

L'espoir d'être bientôt maître de l'ouvrage placé dans l'angle rentrant et la facilité qu'on avait d'écouler les eaux firent juger à MM. de Valory et de Vallière que bientôt ils seraient en état de prévoir l'époque à laquelle la place succomberait, et M. le maréchal de Villars parut se flatter qu'elle ne tiendrait pas au delà du 18 du mois.

Plus le terme de cette importante conquête approchait, plus ce général s'occupa des opérations qui devaient la suivre. Il paraît que, dans ces circonstances, ayant reconnu lui-même avec soin dans sa dernière tournée les bords du Rhin, il pencha plus que jamais pour un passage au-dessous de Mayence. Il fonda ce sentiment non-seulement sur ce que, ce point étant une des extrémités de la position des ennemis, il leur faudrait plus de temps pour s'y rassembler et qu'ils avaient pour s'y porter deux rivières à passer, le Neckar et le Mein, mais aussi parce qu'en plaçant du canon vis-à-vis l'embouchure du Mein on pourrait troubler leur passage sur le pont qu'ils y avaient établi et les forcer de le remonter plus haut, ce qui augmenterait pour eux la perte du temps. Il ne trouvait pas les mêmes avantages pour les tentatives qu'il pourrait faire sur les autres parties de leur front, pas même à Neckerau, quoiqu'il se flattât de pouvoir s'emparer de l'île. Il considéra que c'était un centre sur lequel ils pouvaient rassembler toutes leurs forces avant qu'on pût déboucher de la droite du Rhin. On voit cependant que, se rappelant la manière dont il avait débouché du pont de Huningue avant le combat de Friedlin-

gen, il ne désespérait pas de pouvoir établir une tête de pont et de s'étendre ensuite comme il l'avait fait alors; mais, malgré le désir qu'il avait de trouver l'occasion d'attaquer les ennemis, effrayé des difficultés qu'il envisageait pour le succès d'une telle entreprise, et incertain des moyens que les vivres pourraient lui fournir pour la subsistance, il paraît qu'il se réduisit au projet du siége de Fribourg, lorsque Landau serait soumis, et qu'on aurait réparé et approvisionné la place.

Bientôt il fut convaincu des inconvénients de se livrer à une opération du côté de Mayence lorsque M. de la Houssaye lui fit connaître l'impossibilité de rassembler assez de chevaux et de voitures pour fournir au transport soit du pain et des farines, soit des bateaux pour des ponts, soit des munitions et des autres effets nécessaires. C'est ce que cet intendant expliqua à la cour dans sa dépêche du 5. On a jugé devoir la rapporter dans son entier au rang des pièces, parce qu'elle contient des détails intéressants, non-seulement sur cet objet, mais aussi sur les dispositions pour le siége de Fribourg et sur l'emplacement des quartiers d'hiver.

M. de Silly, commandant du camp de Monnerheim vis-à-vis de Manheim, qui formait la droite de la position de l'armée, proposa un autre projet, tendant à s'emparer de cette place et à se rendre par là maître du Neckar et des derrières de la ligne d'Ettlingen. Il fit part de cette idée à M. Voysin, en lui envoyant le détail des dispositions relatives à l'exécution de ce projet; mais celui du siége de Fribourg prévalut, et il ne fut plus question que d'accélérer la réduction de Landau.

Depuis le 5, qu'on s'était emparé de l'ouvrage en terre situé sur la Queich (le Pâté), on avait fait peu de progrès; on n'avait travaillé qu'à perfectionner la parallèle qui avait été établie entre les deux chemins couverts; on avait seulement poussé

trois têtes de sape sur les angles rentrants entre les contre-gardes et les demi-lunes. On avait aussi prolongé les sapes par la droite pour approcher la petite pièce qui était dans l'angle rentrant entre les deux contre-gardes. Les mineurs avaient continué leur travail sous les angles saillants; mais s'étant donné réciproquement avec ceux des ennemis de fréquents camouflets, et ceux-ci ayant fait sauter plusieurs fougasses, l'infection occasionnée par la poudre n'avait pas permis de pousser les galeries. Cet inconvénient ne permettant pas d'espérer de pouvoir être avant quinze jours en état de faire sauter les angles du chemin couvert qu'on avait à prendre, on se détermina, pour ne point laisser traîner le siége en longueur, à les attaquer successivement de vive force. La première attaque se fit dans la nuit du 8 au 9, ainsi qu'on le verra par la dépêche de M. le maréchal de Besons, qui contient aussi des détails intéressants sur d'autres objets relatifs au siége.

Lettre de M. le maréchal de Besons à M. Voysin. Du camp devant Landau, le 10 août 1713[1].

M. le maréchal de Villars partit avant-hier d'ici à midi, pour s'en aller, à ce qu'il me dit, du côté du Fort-Louis; il approuva, avant que de partir, la petite disposition qui avait été faite par l'attaque de l'angle du chemin couvert qui couvre la demi-lune contre-gardée qui est la plus près des écluses, et sur la gauche du réduit; cette attaque se fit à l'entrée de la nuit, avec beaucoup d'ordre, par deux compagnies de grenadiers du régiment de la marine et une de Sourches, qui étaient de tranchée, et qui devaient être soutenues en cas de besoin par une compagnie de grenadiers du régiment de Bourbonnais et une de la Reine, qui étaient de renfort à la tranchée; le tout, sous les ordres de M. le marquis de Silly et de M. de Chastenet, lieutenant général et brigadier de tranchée; nos troupes se rendirent aisément maîtresses des deux côtés de l'angle du chemin couvert, et la seconde

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2456, n° 93.

compagnie des grenadiers de la marine alla jusqu'au tambour, d'où elle chassa les ennemis et où le lieutenant de ladite compagnie fut blessé de trois coups. La troisième compagnie de grenadiers de la marine, qui était dans un ouvrage qu'on appelle le Pâté et que nous prîmes il y a quelques jours, passa la rivière sur une écluse, et chassa les ennemis d'un petit ouvrage qu'ils tenaient au delà, où ils se logèrent; pendant cette attaque, M. le prince d'Isenghien, qui était maréchal de camp de tranchée et qui était à la gauche, fit faire de fausses attaques aux autres angles du chemin couvert, qui donnèrent le moyen à ceux qui faisaient la véritable de faire un logement considérable sur l'angle, et de s'étendre de seize à dix-huit toises à droite et à gauche dans le chemin couvert. On perfectionna hier dans la journée ce travail, et on découvrit une galerie des ennemis dont l'issue est dans le fossé de la demi-lune contre-gardée, et comme nous tenons ce débouché, cela nous donne lieu de ne rien appréhender des mines que les ennemis pourraient avoir de ce côté-là. M. de Levy, qui est de tranchée, ayant fait descendre cette nuit deux grenadiers dans le fossé par cette galerie, lesquels n'ont trouvé aucune autre ouverture de mines ni même de terre remuée, mais bien un demi-pied d'eau que je suis persuadé qu'ils augmenteront à mesure qu'ils croiront en avoir besoin, on a cependant placé deux pièces de canon dans le Pâté, dont l'une bat la porte de la grande écluse; mais, comme il ne sort point d'eau par cette porte, quoique battue, il y a apparence que les ennemis ont fait une retenue au-dessus par des bois et du fumier. Nous travaillons actuellement à prolonger nos ouvrages dans le chemin couvert pour faire incessamment la descente du fossé, et pendant ce temps-là notre mineur continue à travailler pour faire sauter l'angle du chemin couvert qui est au delà de la lunette de Guiche; et s'il se trouve de nouveaux obstacles, nous nous en rendrons maîtres, au hasard de quelques mines qu'il faudra encore essuyer; j'oubliais de vous dire qu'au moment de l'attaque, les ennemis firent jouer encore deux fourneaux sur la droite de l'angle qu'on attaquait, mais dont personne n'a été incommodé; nous avons perdu, la nuit de cette

attaque, vingt-trois tués et soixante et dix ou quatre-vingts blessés, mais dont beaucoup le sont de pierres, peu dangereusement.

Je vois, par la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 2 de ce mois et que je viens de recevoir, que vous croyez que si on s'était déterminé d'abord à l'attaque du réduit, on aurait gagné un temps assez considérable. Vous pouvez bien croire, Monsieur, que cela a été agité plusieurs fois, mais que l'appréhension où on était des inconvénients qui pouvaient arriver par les eaux nous a déterminés (sans perdre de vue cette attaque) à suivre toujours la plus considérable, ce qui ne s'est pu faire sans essuyer bien des chicanes. Je sais que des gens vous ont mandé qu'on pouvait aller plus vite; mais outre qu'on est obligé, dans ces sortes d'affaires, de se laisser conduire par les ingénieurs qui sont chargés de la besogne, je me trouve nécessité de vous dire, pour rendre justice à M. de Valory, qu'à mesure que nous nous sommes rendus maîtres des ouvrages, tout le monde a vu qu'on ne pouvait faire autrement que nous avons fait; il y a même des gens qui à peine ont voulu croire leurs yeux quand ils ont vu, après la prise des lunettes, qu'elles se communiquaient par un avant-chemin couvert, bien palissadé, avec de grandes places d'armes, ce qui aurait donné moyen à une garnison plus nerveuse que celle à laquelle nous avons affaire de nous retarder encore bien du temps. Tout ce que je vous dis, Monsieur, n'est que pour que vous soyez informé au juste de la vérité, car je ne crois pas avoir besoin en mon particulier d'aucun éclaircissement pour vous prier de rendre compte au roi de toute mon application depuis que le siége a commencé, ni des sollicitations continuelles que je fais pour l'avancer autant que cela peut convenir au service de Sa Majesté.

Le logement sur l'angle dont on s'était emparé fut perfectionné pendant la journée du 9; on continua en même temps à s'étendre sur la droite et sur la gauche, et on descendit dans le terre-plein du chemin couvert pour se porter sur le bord du fossé de la contre-garde, y faire des débouchés pour le pas-

sage de ce fossé et attacher ensuite le mineur. On établit de nouvelles batteries pour achever de ruiner l'épaule gauche de la contre-garde, la face gauche du réduit, et une porte de l'écluse de la sortie des eaux; les mineurs continuèrent aussi, mais très-lentement, leur travail sur les têtes des sapes poussées pour approcher les angles rentrants de la contre-garde de la demi-lune, et ceux de la demi-lune de la gauche, sur laquelle il n'y avait point de contre-garde. Toutes ces parties étaient remplies de mines, ce qui engagea à cheminer avec beaucoup de précautions. On espéra cependant que, lorsque les assiégés se verraient approcher de près, ils feraient jouer quelques-uns de leurs fourneaux et qu'on pourrait, après leur effet, attaquer les angles de vive force. Ils abandonnèrent un petit ouvrage qui était à la rive gauche de la rivière, et on y fit un logement, non pas dans la vue de cheminer par ce côté, mais seulement pour les empêcher de l'occuper de nouveau.

Dans la nuit du 12 au 13, M. de Vallière, lieutenant général, M. de Pezeux, maréchal de camp, et MM. d'Orbessau et d'Hautefort, brigadiers, étant de tranchée, on attaqua la place d'armes retranchée qui couvrait les écluses et qui était placée dans le rentrant entre les deux contre-gardes. Un détachement de vingt grenadiers du régiment Dauphin, soutenu par une compagnie de grenadiers du même régiment, fut chargé de cette attaque. Elle eut tout le succès qu'on pouvait désirer : les grenadiers, après avoir coupé une seule palissade, entrèrent dans l'ouvrage et en chassèrent les ennemis ainsi que du tambour de madriers épais d'un demi-pied, bien percés et bien crénelés, qu'ils y avaient pratiqué; plusieurs soldats des ennemis furent tués et sept faits prisonniers. On y fit un logement qui coûta du monde, parce que l'ouvrage était flanqué par les deux contre-gardes; néanmoins on s'y maintint; ce logement donna

le moyen de faire un pont sur la rivière pour pouvoir attaquer la contre-garde du réduit, en même temps que celle de la demi-lune; les deux ponts sur le fossé de cette dernière contre-garde étaient faits, mais les assiégés ayant brûlé par des artifices leur épaulement, on n'avait encore pu y attacher le mineur [1].

Dès qu'on fut maître de la place d'armes retranchée, on fit un logement dans le tambour, et, dans la nuit du 13 au 14, on en fit un autre autour de la place d'armes; le 14, on attacha le mineur aux deux côtés de l'angle de la contre-garde revêtue à la tête des deux ponts qui avaient été construits à la tête du fossé. Le même jour on fit sauter deux fourneaux sous les angles du chemin couvert entre les deux lunettes du centre, et on se logea dans les entonnoirs, au moyen de quoi on fut maître de tout le chemin couvert jusqu'à l'attaque de la droite.

Le 15, on perça le mur de revêtement de la contrescarpe de la place d'armes retranchée pour faire la descente du fossé formé par le lit de la Queich, construire ensuite un pont de chevalets et attacher le mineur à la contre-garde non revêtue du réduit.

On commença en effet, pendant la nuit suivante, le pont sur la Queich; il fut presque achevé dans la nuit du 16 au 17. Il n'y avait plus à poser que quelques madriers, lorsque les assiégés firent, par des espèces d'augets, rouler quelques bombes qui rompirent plusieurs chevalets et longerons, ce qui força d'abandonner le travail et de se réduire à préparer, pendant la journée du 17, ce qui était nécessaire pour réparer les dommages et pour pouvoir construire un autre pont sur la rivière plus près de l'angle saillant de la contre-garde du réduit. Pen-

[1] Faute de sacs à terre on avait été obligé de faire des épaulements en fascinages. On manqua de sacs à terre pendant tout le siége.

dant ce temps on chargea la mine de la contre-garde revêtue afin d'être en état d'y mettre le feu le lendemain au soir et d'attaquer en même temps l'autre contre-garde. On fit en conséquence un projet d'attaque, suivant lequel on devait pratiquer, le long des laisses de la rivière, dont les eaux étaient baissées, un chemin pour arriver à l'angle flanqué de la contre-garde non revêtue, laissant à droite les batardeaux qui bordaient la flaque; une partie des grenadiers devait suivre ce chemin pour gagner la berne et longer ensuite de droite et de gauche jusqu'à l'épaule, les premiers pour attaquer les ennemis dans leurs communications avec ladite contre-garde, les autres pour monter par les brèches qui étaient faites dans toute l'étendue de la face; d'autres grenadiers devaient traverser à gué la rivière dans laquelle il ne restait que deux pieds et demi d'eau, sur un fond de sable ferme, pour monter aussi par la brèche. Des travailleurs devaient suivre les grenadiers, et on prépara tous les matériaux nécessaires pour établir, pendant l'attaque, un pont sur la rivière, afin de pouvoir communiquer à pied sec dans l'ouvrage et pratiquer dans l'épaisseur du pont un épaulement contre les feux de flanc. Toute cette opération était aussi difficile qu'elle devait être meurtrière; mais M. de Valory jugea qu'elle était absolument nécessaire et que son succès rendrait tout facile pour la réduction de la place.

L'attaque se fit, en conséquence, le 18 au soir. On mit le feu aux quatre mines qu'on avait préparées, dont deux sous les places d'armes rentrantes du chemin couvert et deux sous l'angle de la contre-garde revêtue. Ce fut le signal. Cependant M. de Vallière, pour tromper les ennemis, ne fit jouer la seconde de ces deux dernières mines que quelque temps après la première, et cette ruse eut tout le succès qu'on pouvait désirer.

Les ennemis croyant, après l'effet de la première, n'avoir plus rien à craindre, rentrèrent en grand nombre dans la contre-garde pour s'opposer au logement; la mine ayant fait alors son effet, ils y périrent presque tous. Aussitôt après, les grenadiers montèrent par les deux brèches formées par les entonnoirs des fourneaux, et chassèrent ce qui restait d'ennemis dans l'ouvrage; ils les suivirent avec tant de vivacité qu'ils ne tinrent point derrière un retranchement qui y était commencé. La contre-garde non revêtue fut attaquée en même temps; les ennemis, n'ayant pas imaginé que les grenadiers passassent la rivière sans pont, furent surpris et presque tous tués ou pris, de sorte qu'on fut maître des deux contre-gardes; mais ce ne fut sans une perte considérable : les deux attaques coûtèrent trois officiers et cent soixante-deux soldats tués, vingt et un officiers et deux cent quatre-vingt-cinq soldats blessés. M. le maréchal de Besons, dans le compte qu'il rendit au roi de cette expédition, fit les plus grands éloges de MM. de Cezane et de Gonzague, le premier, lieutenant général; le second, maréchal de camp de tranchée; de MM. de Cebret et Honël, brigadiers, et de MM. de Brosse, d'Hemel et La Combe, colonels.

On fit, pendant le reste de la nuit, les logements tant sur les fossés du réduit que dans la contre-garde revêtue; les ennemis conservèrent cependant encore dans cette pièce une traverse à l'extrémité de son épaule gauche; mais on ne fut pas moins persuadé que peu de jours allaient suffire pour soumettre entièrement la place.

En effet, le 19 matin, au moment où M. le maréchal de Besons dépêchait le fils de M. de Valory pour porter au roi la nouvelle de la prise des deux contre-gardes, les assiégés arborèrent le drapeau blanc et battirent la chamade; on donna de

part et d'autre des otages. Mais M. le maréchal de Villars ayant refusé de recevoir la garnison autrement que prisonnière de guerre, et M. le prince de Würtemberg, qui commandait dans la place, n'ayant pas voulu accepter une condition aussi dure, on recommença le soir à tirer; le feu continua jusqu'au lendemain matin; mais, à dix heures, on vit de nouveau paraître un drapeau blanc et arriver les mêmes otages que la veille, avec le pouvoir d'accepter les conditions qu'avait exigées M. le maréchal de Villars. On dressa en conséquence les articles de la capitulation. La garnison fut prisonnière de guerre, et il fut réglé qu'elle sortirait le 22 pour être conduite à Haguenau. On ne décida rien sur sa destination ultérieure; mais M. le maréchal de Villars, craignant que le roi ne voulût pas qu'elle passât dans les provinces intérieures du royaume, où sa subsistance pourrait être à charge, demanda à la cour qu'elle fût renvoyée à trente lieues au delà du Rhin, sur les terres de l'empire, à la condition de ne point servir jusqu'à ce qu'elle fût échangée, et que si quelqu'une des troupes qui la composaient venait à être ou cassée ou réformée, il serait tenu compte dans les échanges de chaque soldat et officier [1].

[1] Le roi approuva la demande de M. le maréchal de Villars; mais à la proposition qui fut faite au prince Eugène de faire passer la garnison à trente lieues au delà du Rhin, ce général répondit que plusieurs des troupes qui la composaient appartenant à des pays éloignés de quelques lieues seulement de ce fleuve, particulièrement celles du cercle du haut Rhin, il n'était point en état d'empêcher leurs maîtres de les garder chez eux, mais que l'on promettait qu'elles ne serviraient ni directement ni indirectement avant d'être échangées. Le roi, peu satisfait de cette réponse et jugeant que si les troupes de la garnison avaient la liberté de se placer sur la frontière même avec la condition de ne point faire de service, ce serait pour les ennemis une occasion de retirer des places ou postes celles qui les gardaient, pour les employer à leur armée; en conséquence, Sa Majesté fit mander à M. le maréchal de Villars qu'elle voulait bien encore, malgré la réponse du prince Eugène, laisser passer en empire celles des troupes de la garnison que ce général s'engagerait à tenir éloignées du Rhin de trente lieues, mais que les autres seraient envoyées dans l'intérieur du royaume.

Lorsqu'elle sortit le 22, elle se trouva composée de deux cent neuf officiers, et six mille soixante et dix-neuf soldats, cavaliers et hussards, dont six cent trente malades ou blessés qui restèrent dans les hôpitaux [1]. Elle se rendit en trois marches à Haguenau.

On fit entrer dans Landau onze bataillons avec une compagnie de canonniers et une de mineurs, tant pour la garde de la place que pour les travaux qu'il y avait à faire dans l'intérieur de la ville. M. de Beuil, maréchal de camp, y commanda en attendant que le roi disposât du gouvernement et réglât le nombre des troupes qui formeraient la garnison.

La promptitude avec laquelle M. le prince de Würtemberg capitula, après avoir perdu les deux contre-gardes, fut d'autant plus avantageuse que, suivant le calcul des ingénieurs, on aurait été obligé d'employer au moins six jours pour faire brèche au réduit et au-moins quinze jours pour la réparer, ce qui aurait occasionné un retard très-nuisible pour les opérations du reste de la campagne.

On se rappellera que M. le maréchal de Villars, après avoir examiné plusieurs fois les moyens d'exécuter le projet qu'il avait eu en vue de passer le Rhin, avait abandonné cette idée, dont le succès lui paraissait trop incertain, et qu'il s'était déterminé pour le siége de Fribourg. La liberté que lui laissa la cour sur cet objet le mit dans le cas de s'en occuper uniquement, aussitôt que Landau eut capitulé; mais ce ne fut pas sans apercevoir les difficultés que devait éprouver une opération de cette importance et par la nécessité de ravitailler Landau, qui se trouvait dépourvu de toutes sortes d'approvision-

[1] Avant le siége, la garnison était, suivant l'état du commissaire impérial, de huit mille cent vingt-trois hommes, non compris les officiers, de sorte que l'on peut estimer la perte, pendant le siége, à deux mille quarante-quatre hommes.

nements, et par les mouvements que pouvait faire le prince Eugène. On savait que déjà ce général se faisait joindre par une partie des troupes qui étaient sur le bas Rhin, et que la cavalerie de Hanovre s'était mise en marche le 18 pour remonter ce fleuve; c'est ce dont M. le maréchal de Villars crut devoir prévenir la cour, par la lettre qu'il écrivit à M. Voysin le 23, après s'être fait rendre compte de tous les objets relatifs aux approvisionnements et aux réparations de Landau.

Lettre de M. le maréchal de Villars. à M. Voysin. Du camp devant Landau, le 23 août 1713[1].

Je ne suis occupé actuellement que de notre seconde entreprise. J'ai fait venir dès hier le comte du Bourg, lequel, comme le plus ancien lieutenant général, doit être chargé de mener la tête des troupes qui marchera à Fribourg; il m'a paru d'ailleurs que M. le maréchal de Besons préférait de commander l'armée qu'il faudra laisser vers la Lauter; vous jugez bien que ce n'est qu'après avoir connu les sentiments de M. le maréchal de Besons que je fais cette disposition.

Ne croyez pas, Monsieur, que cette entreprise soit sans difficulté; la principale vient de ce qu'on me rapporte de l'état actuel où est Landau, pour les munitions de guerre et de bouche; l'on m'assure qu'il n'y a rien, ce qui exige un temps indispensablement nécessaire pour le munir et réparer.

Vous me direz, croyez-vous que l'ennemi vous laisse l'empire ouvert, pour venir faire le siége de Landau; non, quand ce sera une entreprise sérieuse, mais elle ne le serait point du tout, si on s'en éloignait dans l'état où il est. Vous me direz encore, mais avec toutes les forces que vous avez, il y en a assez pour couvrir Landau et marcher à Fribourg; cela n'est pas sans difficulté. Pour couvrir Landau, il faut demeurer sur la Queich, et cela ne se peut qu'avec une grosse armée; quand je la laisse sur la Queich et que l'ennemi a le gros de ses forces sur les lignes d'Ettlingen, il peut pousser une tête à Phi-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2456, n° 212.

lipsbourg, qui laisse dans l'incertitude son dessein; et dans le même temps il marche avec toutes ses forces au secours de Fribourg; nous trouvant partagés, il ne balance pas à hasarder une bataille; d'ailleurs les lignes des ennemis touchent à Fribourg par sa droite et par sa gauche. Il faut donc les faire emporter par un corps qui surprenne, pendant que je tâcherai de donner de l'inquiétude aux ennemis pour le bas Rhin; c'est à quoi je vais m'occuper pendant que l'on travaillera jour et nuit à ce qui est nécessaire pour Landau. J'espère de réussir, mais ceux qui croiraient qu'il n'y a qu'à marcher, parce que nous sommes plus nombreux que les ennemis, se trompent assurément.

Vous verrez, Monsieur, par le mémoire ci-joint de la force des bataillons des ennemis, que nous nous trompons quand nous les comptons sur le même pied que les nôtres. J'apprends par M. le duc de Würtemberg que depuis quelque temps le prince Eugène a changé la composition des régiments d'infanterie, de quatre bataillons, n'en ayant fait que trois, sans diminuer ni le nombre des compagnies ni leur force, c'est-à-dire, qu'autrefois seize compagnies faisaient quatre bataillons; présentement elles n'en font plus que trois, et la seizième compagnie a été partagée en trois compagnies de grenadiers de cinquante hommes chacune; ainsi le pied d'un bataillon de l'Empereur est présentement de cinq compagnies de cent cinquante hommes chacune, et d'une compagnie de grenadiers de cinquante hommes, cela fait huit cents hommes par bataillon. Ceux des cercles sont encore plus nombreux, par exemple, celui de Schonborn est de neuf cents hommes; je ne vous dis pas que ces troupes-là soient complètes, mais notre infanterie ne l'est pas aussi. Après cela, je mets une grande différence dans la bonté de notre infanterie. Le pied de leurs escadrons est aussi plus fort que celui des nôtres; vous savez, Monsieur, les différences.

Toutes ces explications ne sont point pour vous faire croire impossibles certaines entreprises, mais aussi qu'il faut les faire avec précaution, et peser un peu les démarches, en sorte que l'on ne tienne pas un aussi long pays qu'un ennemi peut trouver une occasion de

nous attaquer. Partagés, je l'en empêcherai bien, dès que Landau sera dans l'état où j'espère que nous le mettrons en peu de jours. Mais s'il fallait avoir une grosse armée sur Landau et l'autre à Fribourg, il ne serait pas impossible que, par une marche forcée, l'ennemi ne pût attaquer celle de Fribourg ou forcer l'autre à se retirer dans les lignes de la Lauter, et par conséquent abandonner Landau à ses propres forces, ce qu'il ne faut pas faire que cette place ne soit en état d'arrêter longtemps les ennemis, auquel cas ils ne peuvent y songer.

Vous serez surpris, Monsieur, de la prodigieuse consommation des poudres; je croyais qu'il nous resterait des huit cents milliers que l'on a fait venir au moins deux cents pour mettre dans Landau avec ce que l'on pourrait trouver dans la place, où il n'y en a pas quarante milliers, et pas trente de reste dans notre parc; ainsi il faut en tirer avec la plus grande diligence de Strasbourg et Fort-Louis. Je ferai peut-être tourner la tête à M. Valory, à M. de la Houssaye et à nos artilleurs par les tourments que je leur fais sur Landau: ils me demandent vingt jours, et très-absolument je ne leur en veux donner que dix pour pouvoir m'éloigner. M. le maréchal de Besons ne croit pas que cela puisse aller si vite.

Bientôt de nouveaux motifs redoublèrent l'impatience qu'avait M. le maréchal de Villars d'être en état de s'éloigner de Landau pour pouvoir prévenir les ennemis devant Fribourg, lorsqu'il apprit que le général Vaubonne, détaché depuis le commencement de la campagne pour la garde des montagnes Noires, s'était rapproché de cette place, et qu'après être resté longtemps tant aux environs d'Offenburg qu'à Saint-Georges, il était entré dans la vallée de Saint-Pierre pour occuper le Hollgraben et se mettre à portée non-seulement de jeter de l'infanterie dans Fribourg, mais aussi de tenir la montagne en force pour donner à M. le prince Eugène le temps d'arriver

à son secours. Mais ce ne fut pas le seul objet d'inquiétude que conçut M. le maréchal de Villars sur les moyens d'investir Fribourg : les lignes que les ennemis avaient construites pour la défense des passages de l'extrémité des montagnes Noires du côté du haut Rhin étaient dans leur perfection, et, suivant le rapport que fit M. le chevalier d'Asfeld, qui commandait en haute Alsace, la portion de ces lignes qui passait dans la gorge de Fribourg approchait assez cette place pour être protégée par les canons de ses remparts; de là, elles se prolongeaient de droite et de gauche sur les montagnes qui formaient la vallée du Kinderthal, ce qui barrait le chemin qui conduisait par Saint-Pierre et le Hollgraben en Allemagne. La partie des lignes pratiquées sur les montagnes n'était formée que par des abatis, tout le reste l'était par des retranchements et des redoutes de distance en distance, dont les fossés étaient de peu de largeur et seulement de quatre pieds de profondeur. Cependant on les jugeait d'une bonne défense, parce qu'elles étaient placées sur le sommet des montagnes, et qu'on ne pouvait les approcher qu'en traversant des bois très-épais.

Ces considérations firent mieux connaître que jamais à M. le maréchal de Villars l'importance dont il était de prévenir les ennemis, et, pour cet effet, de se mettre en état de marcher au plus tôt; mais, malgré l'activité qu'on apporta aux travaux nécessaires pour réparer Landau et en même temps combler les tranchées, M. de Valory ne put faire espérer que la place fût en état, avant le 8 ou le 10 du mois suivant, d'être abandonnée à ses propres forces, même en n'y faisant aucune réparation en maçonnerie, ce qui aurait exigé un temps beaucoup trop considérable, n'y ayant aucuns matériaux préparés. M. de la Houssaye, de son côté, ne dissimula point à M. le maréchal de Villars les embarras infinis de toutes les opérations

qu'il avait à faire, tant pour l'approvisionnement de Landau que pour les subsistances de l'armée.

Néanmoins M. le maréchal de Villars, pour ne point donner aux ennemis le temps de se renforcer à Fribourg, et craignant les approches de l'arrière-saison, fit ses dispositions pour s'ébranler dès le 5 du mois de septembre. La revue qu'il fit de l'armée lui fit connaître que la force de chaque bataillon n'était que de quatre cent trente hommes; mais les troupes étaient en bon état et la volonté était grande parmi elles; et, quoique toutes celles qui avaient été promises au prince Eugène fussent arrivées soit dans son armée, soit dans les environs de Mayence, celles du roi étaient fort supérieures en nombre. Pour voir par lui-même en quel état étaient les travaux et les approvisionnements de Landau, et pour leur donner une nouvelle activité, il s'y rendit le 27 du camp de Spire. Les tranchées, les batteries et les lignes étaient déjà rasées; on commençait à réparer les brèches, et les convois pour les approvisionnements étaient en mouvement. Mais il n'eut pas de peine à s'apercevoir que tant d'objets à remplir en même temps faisaient tout forcer et qu'il n'était pas vraisemblable que tout fût prêt aux époques qu'il avait fixées; les transports de toute espèce étaient multipliés au point qu'on fut obligé d'avoir recours aux équipages de l'artillerie pour porter le pain au corps de M. d'Alègre. Quant à la réparation des ouvrages de Landau, ceux des dehors et surtout les lunettes étaient tellement détruits, qu'on ne pouvait espérer de les rétablir en peu de temps, et l'on ne pouvait s'éloigner avant qu'elles fussent en partie relevées; c'est ce qui détermina M. le maréchal de Villars à remettre au 10 les premiers mouvements. Mais ce ne fut pas ce retard qui lui donna dans ce moment le plus d'inquiétude; les inconvénients qu'il jugea alors pouvoir résulter de l'entreprise du siége de

Fribourg, qui l'obligeait de s'éloigner du bas Rhin, ce qui devait donner à M. le prince Eugène le temps et le moyen d'entreprendre de son côté sur quelque partie, commencèrent à le rendre incertain sur l'exécution du projet. Il représenta à la cour que, quoique l'armée du roi fût supérieure en nombre, on ne devait pas croire que les ennemis fussent assez inférieurs pour ne pas former de leur côté des projets offensifs; celui qui lui parut le moins redoutable fut celui du secours de Fribourg, parce qu'il jugeait pouvoir se poster de manière à le rendre dangereux pour eux; mais il convint avec M. de la Houssaye que si, pendant qu'il serait occupé au siége, ils prenaient le parti de placer un corps de cavalerie derrière Türkheim ou sur le Speyerbach, il deviendrait impossible de faire arriver les cinquante mille sacs de grains qu'on devait tenir du bas Rhin, secours sans lequel la subsistance ne serait point assurée, n'y ayant dans toute l'Alsace de blés et de farines que pour la consommation jusqu'au 15 septembre.

L'incertitude dans laquelle le jetèrent ces considérations l'engagea à rappeler à la cour le projet qu'il avait déjà proposé lorsqu'il avait été question de se décider sur le choix des opérations après le siége de Landau, lequel consistait à s'étendre peu à peu le long du Rhin en descendant ce fleuve, à faire rentrer dans les magasins les cinquante mille sacs de grains, à se placer ensuite devant Mayence, et à faire sur les derrières les siéges de Kirn et de Traerbach. Il fit observer en même temps à la cour que, quoique ce projet ne fût pas ce qu'on devait espérer d'une armée de cent quatre-vingts bataillons et de plus de trois cents escadrons, le motif de subsistance et la difficulté de former l'investissement de Fribourg, déjà soutenu par treize bataillons, qui étaient sur la ligne voisine de cette place, pourraient suffire pour lui faire donner la préférence sur une en-

treprise aussi importante que le siége de cette place. Il paraît même, par sa dépêche du 30, que son avis fut d'abandonner l'idée du siége et de se réduire à placer la principale partie de l'armée du roi à Rastadt en gardant le poste de la petite Hollande, même celui de Türkheim qu'occupaient MM. d'Alègre et de Broglie, afin de tirer les cinquante mille sacs de grains du Palatinat et s'étendre ensuite, au commencement du mois d'octobre, sur Mayence, pour subsister pendant le reste de la campagne et employer ce temps à se rendre maître de Kirn et de Traerbach.

Il y eut dans l'armée plus d'un avis conforme à celui de M. le maréchal de Villars; on lui représenta même que, s'il se livrait au siége de Fribourg, les ennemis, pendant ce temps, ne manqueraient pas de faire celui de Landau, et que cette place ne pouvant être aussi promptement réparée et approvisionnée que l'exigerait la diligence de ses mouvements pour se porter devant Fribourg, elle serait exposée au plus grand péril. Quoique M. le maréchal de Villars ne fût pas persuadé que les ennemis fussent en état de faire une aussi grande entreprise, ne doutant pas d'ailleurs que, dans le cas où elle aurait lieu, il ne réussît à la leur faire abandonner en entrant dans l'empire et en faisant le siége de Villingen, il crut ne devoir point se refuser de mettre toutes ces considérations sous les yeux du roi, en demandant les ordres de sa majesté. Comme ils pouvaient lui parvenir avant l'époque du 10 qu'il avait fixée pour les premiers mouvements, il ne devait point y avoir de temps perdu, et en attendant il fit ses dispositions pour sa marche et pour celle des troupes qui resteraient aux ordres de M. le maréchal de Besons sur le bas Rhin, si le roi persistait à vouloir qu'on attaquât Fribourg. Il en adressa les détails à la cour en lui expliquant plus particulièrement, par sa dépêche du

2 septembre, son sentiment sur cette opération et sur les entreprises que pourraient faire les ennemis. On va rapporter cette dépêche, mais il est nécessaire auparavant de faire connaître la manière dont on pensait à la cour sur ces différents objets.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. De Versailles, le 28 août 1713[1].

Le roi est persuadé, Monsieur, que vous avez bien prévu par avance tout ce que peut faire le prince Eugène dans le temps que vous vous attacherez à faire le siége de Fribourg, et sa majesté examine souvent elle-même sur les cartes les différents partis que vous pouvez prendre, suivant les mouvements des ennemis; l'entreprise serait fort hasardeuse si vous n'aviez pas une aussi grande supériorité par le nombre des troupes; cette supériorité vous met en état de destiner un nombre considérable de bataillons pour demeurer du côté de la basse Alsace pendant que vous serez occupé au siége. En supposant que vous laissiez du côté de la basse Alsace au moins soixante bataillons, compris la garnison de Landau, avec cent trente ou cent cinquante escadrons, il vous restera encore plus d'infanterie qu'il n'y en a dans l'armée ennemie, et quand les troupes du roi seront bien postées et retranchées aux environs de Fribourg du côté des montagnes, il semble qu'il sera bien difficile aux ennemis de vous inquiéter. Le prince Eugène n'a, suivant ce qui paraît, que deux partis à prendre : celui de renforcer le camp de M. de Vaubonne et d'y marcher avec la meilleure partie de ses troupes pour attaquer quelques-uns de vos quartiers, à quoi il ne réussira pas facilement, parce que ces quartiers seront toujours suffisamment garnis de troupes et que les retranchements que vous y aurez fait faire, joints à l'avantage de la situation, les mettront en sûreté. M. le prince Eugène n'imaginera pas de pouvoir venir des lignes d'Ettlingen avec son armée, remonter le long du Rhin pour chercher à vous combattre, parce que l'éloignement est très-grand et qu'il ne lui serait pas possible de faire suivre des vivres pour la sub-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2422, 2e partie, 1re section, n° 81.

sistance de son armée; il effleurerait les places du roi n'ayant pas une assez grande distance entre le Rhin et la montagne; par-dessus cela, laissant derrière lui les soixante bataillons et cent cinquante escadrons que je suppose que vous destinerez pour demeurer du côté de la basse Alsace, ces soixante bataillons et cent cinquante escadrons couperaient absolument toute sa communication par les derrières, et même seraient en état de s'emparer des lignes d'Ettlingen, si les ennemis n'y laissaient point de troupes; et s'ils y en laissent suffisamment pour les garder, le prince Eugène ne saurait marcher à vous vers Fribourg qu'avec un nombre toujours fort inférieur à celui que vous aurez; vous seriez pour lors en état ou de marcher au-devant de lui pour le combattre, si vous croyez le pouvoir faire avec assez de supériorité et avantage, ou, ce qui paraît le plus sûr, de choisir de bons postes, où il ne lui fût pas possible de vous attaquer. Ces postes ne sont pas difficiles à trouver, parce que toute la vallée de l'autre côté du Rhin paraît coupée de ruisseaux qui descendent de la montagne; il ne serait pas possible au prince Eugène de demeurer longtemps dans une pareille situation, où il serait fort embarrassé pour ses vivres, qu'il ne pourrait tirer que très-difficilement du côté de Villingen par les gorges des montagnes. Vous savez qu'il n'y a pas dans cette ville de Villingen des magasins suffisants pour la subsistance de son armée; il ne restera par conséquent au prince Eugène de parti à prendre, lorsqu'il vous verra déterminé au siége de Fribourg, que de passer le Rhin à la hauteur de Philipsbourg et de ses lignes pour s'approcher de la Lauter. Je ne sais si vous croyez que ce corps d'armée que vous laisserez en basse Alsace soit suffisant pour garder les bords du Rhin et en empêcher le passage aux ennemis; ce parti remédierait à tous inconvénients et serait infailliblement le meilleur, supposé que le succès en soit assez certain, c'est ce que vous aurez sans doute déjà examiné; mais, en supposant que ce corps d'armée ne soit pas suffisant pour empêcher aux ennemis le passage du Rhin et qu'il soit obligé de se retrancher dans les lignes de la Lauter, je ne compte pas que le prince Eugène, qui mettrait Landau derrière lui, puisse en faire le siége,

parce qu'il faut des préparatifs; et s'il s'y attachait, vous pourriez peut-être encore, sans abandonner le siége de Fribourg, envoyer la meilleure partie de votre armée pour attaquer les lignes d'Ettlingen et pour secourir Landau. L'objet que M. le prince Eugène aurait en s'approchant de la Lauter pourrait être d'attaquer ces lignes, parce qu'en rassemblant toutes ses forces, il pourrait être supérieur au nombre des troupes que vous auriez laissées pour les défendre; c'est pour cela qu'il ne faut pas moins de soixante bataillons et cent trente ou cent cinquante escadrons de ce côté des lignes de la Lauter, surtout si vous y comprenez la garnison de Landau. Il y faut aussi au moins un équipage d'artillerie pour garnir et défendre la ligne; vous ne laisseriez pas outre cela d'y envoyer un renfort de votre armée aussitôt que vous verriez le prince Eugène déterminé à marcher avec toutes ses forces au delà du Rhin. Le roi croit que ce côté méritera toujours grande attention, parce que c'est celui où le prince Eugène pourra tenter quelque attaque ou combat avec moins de désavantage. Sil ne réussit pas dans ce qu'il tentera, il sera toujours libre de se retirer, et supposé qu'il pût entamer le corps d'armée que vous aurez laissé sur la ligne, cet avantage lui donnera le moyen non-seulement de remonter en Alsace, pour en tirer des contributions; mais cela vous embarrasserait fort, parce que, dans l'obligation où nous sommes de tirer continuellement des voitures de grains et farines des Évêchés, de Lorraine et de Comté, pour la subsistance de l'armée, toutes les voitures vous manqueraient absolument; il est par conséquent bien essentiel de défendre la Lauter, de manière qu'il ne soit pas possible aux ennemis de forcer cette ligne. Ce que j'ai l'honneur de vous mander sont les réflexions que le roi a faites et qui ne l'empêchent pas de se rendre à votre sentiment pour entreprendre le siége de Fribourg; vous avez des connaissances parfaites de la situation du pays, et par les réflexions que vous avez faites depuis le commencement de cette campagne, vous avez sûrement prévu tout ce que vous avez de meilleur à faire. Quelque parti que puissent prendre les ennemis, sa majesté m'a commandé de vous dire que vous lui ferez plaisir de lui en

envoyer un mémoire expliqué un peu en détail, afin que dans la suite du siége, lorsque vous y serez attaché, sa majesté, suivant ce qu'elle apprendra des différents mouvements des ennemis, puisse toujours savoir à peu près les partis que vous prendrez pour vous opposer à leurs desseins. Vous savez que cela contribue à diminuer l'inquiétude que l'on peut avoir sur les nouvelles qui viennent, et comme il arrive toujours beaucoup de choses qu'on n'a pas pu prévoir assez exactement, cela n'empêchera pas que le roi n'ait une entière confiance que vous prendrez, dans toutes les occasions, les partis les plus sûrs et les plus avantageux. Si, sur le contenu de cette lettre et sur les difficultés de soutenir la basse Alsace et les lignes de la Lauter, pendant que vous ferez le siége de Fribourg, vous jugiez qu'il n'y eût pas assez de sûreté à l'entreprendre, sa majesté sera bien aise qu'aussitôt que vous aurez reçu la présente, et avant de vous déterminer de faire marcher les troupes, vous me dépêchiez un courrier exprès pour expliquer encore plus particulièrement à sa majesté vos doutes et votre sentiment, et ce que vous serez d'avis de faire si vous ne faisiez pas le siége de Fribourg. Le roi croit aussi qu'en vous éloignant de Landau, et lorsque le corps d'armée que vous destinez pour la basse Alsace se retirera dans les lignes de la Lauter, il convient au bien de son service que vous envoyiez M. le marquis de Vieuxpont, lieutenant général, pour commander dans Landau.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin. Du camp de Spire, le 2 septembre 1713[1].

Je vois, Monsieur, par la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 28, que sa majesté a quelque inquiétude pour l'entreprise de Fribourg. Je ne puis mieux faire que de vous envoyer le projet fait il y a déjà longtemps, et lu, il y a six jours, à M. le maréchal de Besons, ma coutume étant de n'informer ceux qui doivent avoir part à l'exécution que dans le temps nécessaire précisément, et ne pouvant vous l'envoyer d'avance parce que ledit projet dépend de la situation des ennemis.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2457, n° 7.

J'ai bien agité cette matière longtemps auparavant, mais sans marquer mon dessein, avec ceux dont je crois les lumières les plus solides, et il me semble, Monsieur, que, dans plusieurs de mes dépêches, vous aurez vu que, pour faire le siége de Fribourg, je comptais d'abandonner Landau à ses forces.

C'est pour cela que j'ai étudié, il y a longtemps, tous les postes que l'on pourrait prendre; celui de Turkheim est excellent, mais trop éloigné pour y songer un moment; celui de la Queich plus près, mais trop étendu, et même trop éloigné encore.

Quand on songe au siége de Fribourg, il faut voir arriver l'ennemi d'assez loin pour fortifier ou affaiblir l'armée que l'on veut lui opposer.

Si, dans les divers mouvements que pourrait faire l'armée du roi, formant un dessein devant un ennemi, qui a grand intérêt de ne pas laisser prendre deux des plus importantes places de l'empire, je vous disais qu'il ne peut y avoir d'action, j'aurais trop mauvaise opinion du prince Eugène; je suis même persuadé qu'il y en aura une. Il me semble que sa majesté l'a toujours compté ainsi, et elle verra, par le projet que j'ai fait, que je prends toutes les mesures possibles pour la rendre dangereuse à l'ennemi; après cela il y a toujours du hasard.

Le roi connaît, mieux que son général et que personne, l'intérêt que, dans la conjoncture présente, on a de chercher ou éviter toute occasion de bataille; l'Empereur et ses généraux doivent la décider; et pour ne se pas flatter entièrement sur la supériorité de troupes, je la crois de notre part en bonté et en nombre; mais pour la force des bataillons, il faut croire que deux des ennemis en font assurément trois des nôtres; et que leurs escadrons sont aussi plus nombreux; le pied de leurs plus faibles bataillons est de huit cents hommes; personne ne vous dira que les nôtres soient de plus de quatre cents, hors les Allemands, que je tiens un peu plus nombreux, mais je crois notre infanterie la plus nerveuse qu'on puisse imaginer.

Je vois, Monsieur, que sa majesté compte que je me placerai plus

près de Fribourg. J'ai cru la Queich plus convenable pour la première position, parce que je suis plus en état et d'avoir les troupes de M. de Besons et de lui en mener moi-même.

Il ne convient d'approcher l'armée du roi de Fribourg que lorsque l'ennemi a pris un parti, et il ne faut jamais qu'il puisse approcher l'armée du roi que nous ne puissions aussi la fortifier de tout ce que l'on jugera à propos, puisque vous ne devez pas douter qu'il n'abandonnât entièrement ses lignes d'Ettlingen pour nous attaquer séparés avec ses forces unies. C'est pourquoi, Monsieur, j'aurai toujours une grande attention à me donner le temps convenable pour me rassembler, suivant les mouvements des ennemis, et ne laisserais pas M. de Besons deux journées derrière moi, si je ne savais qu'ils ont encore bien des troupes vers Mayence, Francfort-sur-le-Mein et le Neckar.

Je vois et suis accoutumé à voir de l'inquiétude parmi quelques-uns de nos généraux; je suis persuadé que sa majesté est tranquille sur mon application, et assurément l'ennemi ne m'attaquera, à ce que j'espère, qu'avec grand péril; mais je vous répète, Monsieur, que certaines conjonctures veulent quelquefois que l'on ne donne jour à aucune action, puisque les mieux dirigées, préparées avec le plus d'avantage, sont toujours sujettes à la fortune.

C'est pour cela que vous aurez trouvé, Monsieur, dans quelques-unes de mes lettres, que j'avais pensé qu'il conviendrait peut-être au roi que son armée se plaçât sur Mayence, quand une fois nous aurons pourvu à nos vivres, lesquels ne pourraient nous y suivre présentement.

Quand je serai placé sur Mayence, l'ennemi n'en saurait déboucher; j'ai été reconnaître cela moi-même; j'y retrancherai partie de mon infanterie. A la faveur de ce retranchement, je pourrai étendre ma cavalerie et la faire subsister commodément, en attendant les suites des démarches qui se font actuellement; mais pour cela, Monsieur, il faut toujours tenir le bas Rhin, et se séparer le moins qu'il sera possible.

Vous aurez vu, Monsieur, par mes dernières dépêches, que la raison des vivres et la crainte de ne pouvoir tirer les cinquante mille sacs du bas Rhin, m'ont obligé à vous renvoyer sur-le-champ un courrier, outre que Landau, tant par les réparations que pour le munir, me retient jusqu'au 10.

J'aurai l'honneur de vous dire encore, Monsieur, que l'on doit compter que, formant actuellement une entreprise, il faut s'attendre à une action; que, n'en formant point, il faut tâcher de retirer nos grains du bas Rhin pour nous mettre en état d'y passer le reste de la campagne; que le plus sûr est de ne pas repasser le Rhin, bien que je crois pouvoir tenir le camp de Rastadt sans abandonner celui de Turkheim, lequel nous convient par les raisons des blés ci-devant expliquées. Ainsi, Monsieur, si le roi ne veut pas le siége de Fribourg, il faut seulement mettre un plus grand nombre de cavalerie qui tire des fourrages par le Fort-Louis, et, dès que nous pourrons faire suivre des farines, nous étendre sur Mayence.

Un autre parti, même sans faire le siége de Fribourg, c'est de repasser tous en deçà de nos lignes, nous mettre sur la Queich en grande force, tenant toujours la ligne de Lauterbourg, donner de l'inquiétude à l'ennemi pour ses montagnes, les faire tâter en divers endroits, y attirer leurs forces, consommant dans ces lieux-là le mois de septembre entier et jusqu'au 15 octobre, après cela redescendre : ce parti est plus commode pour la subsistance de la cavalerie, parce qu'en attendant que nous ayons nos farines assez disposées pour aller plus bas que nous ne sommes, nous commençons à trouver un peu rares les fourrages de ces pays-ci.

Je verrai, Monsieur, par vos premières, si sa majesté désire les éclaircissements ci-joints, avant que je fasse aucun mouvement; en tout cas, étant forcé à attendre jusqu'au 10, et vous renvoyant ce courrier le 2 à trois heures après-midi, je puis toujours être honoré des ordres du roi.

Placés sur la Queich en force, sans quitter la ligne de Lauterbourg, nous verrons si les ennemis tiennent un camp retranché sous Fri-

bourg; c'est ce qui m'a paru la plus grande difficulté pour le siége, parce que la nécessité nous obligea à éloigner un corps considérable, pour attaquer ledit camp retranché, avant que de pouvoir juger des mouvements des ennemis pour troubler notre dessein.

L'on peut craindre que les ennemis songent à nous prévenir lorsque nous voudrons descendre vers Mayence en fermant le pays à Turkheim; je ne crois pas que cela leur soit facile, puisqu'ils seront assez occupés de leur ligne d'Ettlingen et de toutes celles des montagnes, et que l'on pourrait revenir assez promptement.

Voilà, Monsieur, la matière bien expliquée, et je doute qu'il y ait quelque chose de plus à imaginer dans cette occasion.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars.

De Fontainebleau, le 4 septembre 1713[1].

J'ai reçu, Monsieur, par le retour de mon courrier, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois passé, par laquelle vous m'expliquez les difficultés qui se rencontrent à l'entreprise du siége de Fribourg; elles consistent principalement au peu de sûreté que vous trouvez à la fourniture du pain de l'armée, sur quoi, après avoir fait connaître votre intention, vous me demandez les ordres du roi. Il est vrai, comme vous le dites, que les cinquante mille sacs de grains que le Palatinat doit fournir nous seront fort utiles; les baillis ont dû commencer à les livrer dans les premiers jours du présent mois, et je ne doute pas que M. de la Houssaye ne les ait fait avertir et ne les presse pour profiter du temps que vous resterez encore dans votre camp, et que cela sera fourni avant votre départ; supposé que vous marchiez vers Fribourg, ce sera toujours autant de sauvé et d'augmenté à vos provisions. Mais vous verrez, par l'état que je joins à cette lettre, qu'indépendamment de ces cinquante mille sacs, il y a de quoi fournir l'armée au delà du 1er novembre. Il faut seulement supposer que les voitures soient tirées des Évêchés et de la Lorraine pour porter les blés et farines en Alsace. C'est ce transport continuel qui fait la sûreté de la fourniture, et c'est aussi pourquoi j'ai eu l'honneur

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2422, 2e partie, 1re section, n° 93.

de vous marquer, par ma lettre du 28 août dernier, qu'il était très-important, lorsque vous vous éloigneriez de Landau, de laisser en basse Alsace un corps d'armée suffisant ou pour défendre le passage du Rhin ou tout au moins pour soutenir les lignes de la Lauter. S'il arrivait que les ennemis eussent forcé ces lignes, comme on ne pourrait plus compter sur la régularité des voitures d'Alsace, de Lorraine et des Évêchés, vous vous trouveriez fort embarrassé.

Vous aurez vu, par ma même lettre, que le roi a prévu les différents partis que pourra prendre le prince Eugène. On suppose bien qu'on ne demeurera point dans l'inaction, et c'est ce qui fait que sa majesté me commanda de vous envoyer un courrier, pour que vous puissiez en réponse lui mander votre sentiment, et si vous persistez dans le dessein de faire le siége de Fribourg. Sa majesté connaît bien que la prise de cette place lui serait plus avantageuse que tous les autres projets que vous pourriez former et exécuter, mais elle ne juge point devoir vous donner d'ordre positif, parce qu'elle s'en remet à vous de déterminer, par rapport à la situation où vous vous trouvez et à celle des ennemis, ce qui est praticable ou ce qui ne l'est pas; elle ne veut jamais rien qui soit impossible, ni même sujet à de trop grands inconvénients. Ainsi, c'est à vous, sur ce que j'ai l'honneur de vous mander, à prendre votre résolution pour faire ou ne pas faire ce siége et à exécuter ce que vous croirez de meilleur pour le service de sa majesté.

Si vous marchez à Fribourg, le roi sera bien aise de savoir de quel nombre de troupes sera composée l'armée que vous laisserez en Alsace. Si, au contraire, vous croyez qu'il y ait trop de péril et trop peu de sûreté d'entreprendre ce siége, vous n'aurez dans ce cas d'autre parti à prendre que d'achever la campagne, comme vous le proposez, dans le Palatinat. Vous aviez remis au mois de septembre l'exécution du projet du sieur de Regemorte pour faire un nouveau lit au Rhin et à la Petite Hollande, vous pourriez ce me semble, profiter du temps et commencer incessamment ce travail, si vous ne faites point le siége de Fribourg. Il est bien important de barrer le passage des

ennemis par Philipsbourg, sans quoi il ne nous sera presque pas possible de mettre des troupes et d'établir des quartiers pendant l'hiver à Spire, Frankendal, Worms et autres places du côté du Palatinat, au lieu que tous ces quartiers seront parfaitement assurés si votre coupure de la Petite Hollande se trouve faite. Je ne sais point si le Rhin est assez bas présentement pour pouvoir creuser le nouveau canal, et la profondeur qu'il doit avoir. Mais quand cela ne serait pas, on pourrait toujours commencer l'ouvrage, et, à mesure que les eaux du Rhin baisseraient, comme il arrive toujours dans la saison où nous sommes, on creuserait plus avant, ce qui reviendrait encore à votre idée de passer le mois de septembre à peu près dans la situation où vous êtes, mettant seulement une partie de votre armée et principalement de la cavalerie du côté de Rastadt, afin d'y trouver une subsistance plus commode et pour donner le temps au Palatinat de fournir toujours la meilleure partie des cinquante mille sacs de grains qu'il doit vous livrer. Il vous resterait encore assez de temps au mois d'octobre pour marcher du côté de Mayence et faire attaquer vivement les châteaux de Kirn et d'Ebernbourg et même le château de Traerbach, dont les Hollandais promettent de faire sortir bientôt les troupes; lorsque celles de l'empire y seront entrées, rien n'empêchera d'en faire le siége. Vous ne trouverez sûrement de la part des ennemis à l'exécution de ce projet aucun obstacle, et le prince Eugène se contentera de bien garder ses lignes et le Rhin; la campagne ne laissera pas d'être toujours glorieuse, et il faudra bien se contenter de la prise de Landau et d'avoir bien mangé tout le Palatinat, si l'on ne peut pas faire mieux.

Le roi a été bien aise de voir, par la lettre de M. le marquis d'Alègre, que vous m'avez envoyée, qu'un parti des hussards des ennemis qui s'était approché à Hemstein a été bien battu.

Il me semble que le poste de Kayserslautern est assez bon à conserver; ce n'est pas un objet pour les ennemis de s'attacher à le reprendre, vu qu'ils ne pourraient pas le garder; il est protégé de Landau, pas fort éloigné du pays de la Sarre, et il se trouve presque au milieu

des quartiers que vous ferez prendre pendant l'hiver aux troupes du roi entre la Sarre et le Rhin. J'ai parlé au sieur Fargès, qui m'assure qu'avant le 1er novembre il fera réellement remettre dans les magasins d'Alsace au moins cinquante mille sacs de grains; il compte qu'il en aura même une partie assez considérable avant la fin de septembre. Il commence pour cela par envoyer, dès aujourd'hui, deux millions six cent cinquante mille livres de bonnes lettres de change tirées sur Strasbourg, Metz, Nancy, Francfort et Besançon. Il a ici le sieur de la Garde, l'un des étapiers d'Alsace accrédité dans le pays, qui s'emploiera à faire des achats et qui repart pour cet effet dès demain. Il paraît qu'au moyen des mesures que prend le sieur Fargès le service sera bien assuré de quel côté que l'armée tourne; ainsi vous ne serez pas gêné pour l'exécution de vos projets, s'il n'y a que la considération des vivres qui puisse vous arrêter.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. De Fontainebleau, le 6 septembre 1713[1].

J'ai reçu, Monsieur, par le retour de mon courrier, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 de ce mois avec le projet qui était joint de vos dispositions pour le siége de Fribourg; j'ai jugé devoir vous en envoyer la réponse par un courrier exprès, par la crainte qu'après avoir reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire avant-hier, vous ne fussiez en peine de savoir si le roi, après avoir vu votre projet, n'avait point quelque ordre plus positif à vous donner. Sa majesté approuve fort votre disposition, supposé que vous croyiez devoir entreprendre le siége; elle connaît bien que l'entreprise est importante et d'une plus grande réputation pour la gloire de ses armes; elle sait en même temps que, nonobstant la supériorité dans laquelle vous vous trouvez, elle ne peut s'exécuter sans courir les risques de l'événement, supposé que le prince Eugène soit résolu à chercher les moyens de vous combattre; la nécessité où vous êtes de séparer vos forces peut le rendre plus hardi à en faire la tentative, et le roi voit bien que c'est aussi ce qui vous engage à vous poster

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2422, 2e partie, 1re section, n° 96.

sur la Queich et à mettre M. le maréchal de Besons sur la Lauter, afin de pouvoir plus diligemment faire passer les troupes d'une armée à l'autre suivant ce que vous verrez des mouvements des ennemis. Vous abandonnerez Landau à ses propres forces, et vous jugez en même temps qu'il y a peu de risques, parce que le prince Eugène, s'il s'attachait à faire ce siége, ne pourrait pas en même temps soutenir ses lignes, et, comme il a paru dès le commencement de la campagne que la défense de ces lignes faisait son principal objet, il y a une espèce de sûreté qu'il ne changera pas ce premier plan pour se rejeter sur Landau. Vous n'aurez pas néanmoins une décision plus expresse de la part de sa majesté, pour vous déterminer au siége de Fribourg; elle se remet entièrement à vous de le faire ou de ne le pas faire, suivant ce que j'eus l'honneur de vous mander par ma lettre d'avant-hier, et de vous déterminer à ce que vous croirez qui sera du bien de son service et de plus convenable à la conjoncture présente.

Si vous ne croyez pas devoir entreprendre le siége de Fribourg, sa majesté approuve fort aussi le parti que vous voulez prendre de laisser une partie de votre armée en deçà du Rhin et de marcher avec l'autre, principalement avec la cavalerie, du côté de Rastadt pour y consommer les fourrages et y trouver une subsistance plus commode. Ce serait le véritable temps pour faire la coupure du Rhin à la Petite Hollande, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander; vous presseriez le Palatinat de fournir les cinquante mille sacs de blés que les baillis ont promis, et vous seriez en état, au commencement d'octobre, de descendre avec la meilleure partie de votre armée aux portes de Mayence pour y finir la campagne et faire attaquer les châteaux de Kirn, Ebernbourg et même celui de Traerbach. C'est dans l'alternative de ce premier projet ou du siége de Fribourg que vous avez à vous déterminer; sa majesté approuve le parti que vous jugerez devoir prendre, et elle compte d'en apprendre la nouvelle par le retour de ce courrier.

Pendant que les courriers, porteurs de ces différentes dépêches, étaient en chemin, il ne se fit aucun mouvement important dans les armées respectives; les réparations des ouvrages de Landau et l'approvisionnement de cette place tenaient tout suspendu du côté des Français, et l'on jugea que le prince Eugène attendait les premières démarches de M. le maréchal de Villars pour régler les siennes. On n'en douta point lorsque, la générale ayant été battue pour mettre l'armée sous les armes à l'occasion du *Te Deum* qui fut chanté le 7 à Spire pour la prise de Landau, on entendit les ennemis battre aussi la générale dans leurs différents camps et à tous leurs postes. A cette époque, on n'avait pu faire entrer dans Landau un seul sac de grains, parce qu'on avait même de la peine à fournir à la consommation journalière de l'armée et que la subsistance n'était, comme on l'a déjà dit, assurée que jusqu'au 15. MM. d'Alègre et de Puységur rendirent dans cette occasion un service signalé en engageant le bailliage d'Alzey et quelques autres à fournir sans aucune rétribution vingt-cinq mille sacs, qui devaient être livrés le 9 à Landau, à condition que les troupes n'iraient point fourrager ces bailliages. En effet, ces grains commencèrent à arriver le 8 à Neustadt, d'où la cavalerie, faute de voitures, les transporta à Landau. C'était de quoi assurer l'approvisionnement de cette place, mais non pas de quoi fournir à la subsistance de l'armée dans la position où elle était. Il devenait même instant de la déplacer faute de moyens pour faire arriver les farines et pour porter le pain aux troupes. On était aussi à la veille de manquer de fourrage dans un pays qui, depuis quatre mois, avait fait vivre près de deux cents escadrons, indépendamment des chevaux d'équipages et de ceux de l'artillerie et des vivres. Cependant M. le maréchal de Villars prévit que le travail qu'il y avait encore

à faire avant d'abandonner Landau à ses propres forces ne lui permettrait de s'ébranler que le 12.

La cour l'ayant laissé le maître de décider du choix des opérations, il paraît qu'il continua de pencher pour le siége de Fribourg pour lequel tous les préparatifs étaient en mouvement; mais le rapport que lui fit alors le baron d'Elein, son principal correspondant, sur la situation dans laquelle se trouvaient les ennemis, le jeta de nouveau dans l'incertitude sur le parti qu'il avait à prendre. Il en rendit compte à la cour par sa dépêche du 9, et demanda de nouveau les ordres du roi.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin. Du camp de Spire, le 9 septembre 1713[1].

J'ai reçu en même temps, Monsieur, par M. de Valory et votre courrier, les lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire du 30 août, 1er et 4 de ce mois, par toutes lesquelles je vois que nous ne pouvons avoir aucune inquiétude sur les grains et que vous y avez suffisamment pourvu par les bons ordres et toutes les précautions possibles.

Vous aurez vu, Monsieur, par mes précédentes, qu'il n'y a eu aucun temps de perdu pour les éclaircissements que je vous demandais, et même que nous aurions été forcés naturellement à attendre jusqu'au 10 pour nous éloigner de Landau. Nous y mettons actuellement vingt-cinq mille sacs de grains qui ne coûtent rien au roi, c'est toujours une bonne précaution, et qui nous assure la subsistance du reste de l'armée entière dans les pays ennemis, aussi avant qu'il conviendra au service du roi.

Je vois que sa majesté a la bonté de me laisser entièrement le maître des expéditions que je trouverai les plus convenables au bien de son service. Vous trouverez un mémoire ci-joint du baron d'Elein, lequel a renoué un commerce bien important pour la continuation

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2457, n° 40.

de la guerre, si elle dure, ce que je ne crois point; reste à savoir si le commerce est bien sûr. M. de la Houssaye n'en doute pas, ayant déjà éprouvé celui dont il est question; car, supposé que chez les ennemis on se méfie du baron d'Elein et que l'on le soupçonnât, on pourrait lui faire de fausses confidences pour nous tromper en le trompant lui-même le premier.

Il est persuadé que le siége de Fribourg est presque impossible, et que le prince Eugène estime que c'est tout ce que nous pouvons entreprendre de plus favorable pour les intérêts de l'Empereur, par tous les obstacles qu'il y peut mettre; il croit en même temps que le projet le plus facile serait les lignes d'Ettlingen, en trompant les ennemis. Cela peut fort bien être, et il est très-aisé de reconnaître l'un et l'autre; nous sommes même obligés de passer le Rhin et de demeurer au moins jusqu'à la fin du mois de l'autre côté, puisque présentement il nous est également impossible de demeurer où nous sommes, parce que tous les fourrages sont épuisés, ni de nous porter presque tous au bas du Rhin, c'est-à-dire au moins les trois quarts de la cavalerie, parce que les voitures de nos vivres ne sont pas en état présentement de nous y faire suivre les farines, le sieur Paris m'ayant même déclaré qu'il ne pouvait actuellement pousser le service de l'armée dans les lieux où elle est passé le 12. Il faut donc passer le Rhin. Cela étant, il convient au service du roi de chercher si nous pouvons nous établir autour de Fribourg, sans hasarder un combat trop dangereux, pour forcer les postes que les ennemis, à ce qu'on dit, ont retranchés depuis longtemps, en y travaillant journellement. Ce sont ces doubles lignes dont deux branches viennent aboutir aux châteaux de Fribourg, par droite et par gauche; je suis donc résolu à suivre le commencement du projet que je vous ai envoyé et je raisonne ainsi:

Que si les ennemis tiennent ces premiers postes, et ne se retirent point à la vue des trente-cinq premiers bataillons qui formeront notre tête, ils croyent les pouvoir soutenir contre toutes nos forces, puisqu'ils ne sauraient juger quand ils voient une première tête, qui pa-

raître considérable; si la plus grande partie de notre infanterie n'est pas déjà arrivée, ou si elle ne joindra pas trois heures après, ainsi l'ennemi ne hasardera pas vingt bataillons dans une pareille incertitude.

Si l'ennemi se retire, nos premiers bataillons auront ordre de prendre poste;

Si les ennemis tiennent, il faut qu'ils aient au moins trente bataillons, et comptent d'être soutenus par leurs derrières; c'est ce que je reconnaîtrai moi-même et ne hasarderai pas un gros combat indiscrètement.

La raison de guerre voudrait, et vous verrez, Monsieur, que c'est le projet du baron d'Elein, qu'il croit infaillible, que, ne croyant pas pouvoir attaquer les postes des ennemis sur Fribourg, après avoir fait toutes les démonstrations les plus propres pour attirer de ce côté la plupart de leurs forces, on redescendit rapidement sur les lignes d'Ettlingen; il est persuadé que l'on les emporterait; cela même peut fort bien réussir, et dans un commencement de guerre, la comptant opiniâtre et nulle espérance de paix, je n'hésiterais pas à attaquer l'un ou l'autre.

Dans la situation actuelle, il faut examiner si, une tentative manquée, un combat d'infanterie commencé, où l'on peut perdre quatre ou cinq mille hommes sans réussir, ne dépayerait pas des acheminements que nous voyons à terminer cette longue guerre.

On ne peut guère compter présentement aux ennemis moins de cent vingt bataillons en campagne; en la place du prince Eugène, suivant la quantité de ces postes, j'en destinerais soixante pour le côté de Fribourg, et un pareil nombre pour les lignes d'Ettlingen, où nous savons qu'il a travaillé tout l'été à un avant-fossé. Je mettrais tout le corps de mes dragons dans le centre de ces deux extrémités, et ma cavalerie, les deux tiers derrière les lignes d'Ettlingen et l'autre à Villingen, attendant dans cette disposition les efforts que voudrait faire l'armée du roi. Si vous me demandez mon sentiment, je trouve que nous avons assurément plus beau jeu que lui: premièrement nous

sommes sur l'offensive, nous portons et il paré, nous pouvons réussir, nous pouvons manquer; réussir, nous gagnons beaucoup plus que nous ne pouvons perdre.

Le peu que nous perdrions peut aussi déranger ou éloigner les propositions de paix, et je finis mon trop long raisonnement par avoir l'honneur de vous dire que, s'il n'était pas question de paix, je ne balancerais pas un moment à attaquer par la droite ou par la gauche. Peut-être conviendra-t-il à sa majesté que je me porte à l'un et à l'autre, n'attaquant qu'en cas qu'il me paraisse une grande facilité. Cela est raisonnable, mais il est toujours pénible de paraître avoir fait deux tentatives sans réussir. Ce n'est pas les faire véritablement quand on n'attaque pas, mais c'est donner lieu aux ennemis de le dire.

Après avoir donné tout le mois de septembre et même le commencement d'octobre à ces divers mouvements, nous avons toujours le parti de redescendre le Rhin, auquel cas vous croyez bien, Monsieur, que j'ai toujours en vue de faire travailler au dessein de Bergentop, indispensablement nécessaire pour nous étendre le long du Rhin et prendre les quartiers expliqués dans mes précédentes dépêches.

Enfin, Monsieur, la raison de nos vivres nous mène actuellement à la première tentative; sa majesté verra si la seconde lui convient.

Plusieurs jours avant qu'il en soit question, nous verrons ce que les ennemis feront pour la paix; le même baron d'Elein nous assure que l'on attendait à Vienne avec impatience des nouvelles de l'électeur palatin. Nous devons recevoir avant qu'il soit deux ou trois jours les réponses que nous attendons.

Je fais raser le fort de Manheim, et pour Kayserslautern, sur ce que M. Dillon m'en a dit, après avoir pris toutes les connaissances possibles, je trouve que nous pouvons le garder; ainsi j'y laisserai la garnison subsistante, et il n'est pas vraisemblable que les ennemis songent seulement à les attaquer. Le parti que nous prenons présentement est forcé par l'état de nos vivres, voitures et fourrages, qui nous nécessitent à passer le Rhin. Il serait très-heureux que nous trou-

vassions facilité au siége de Fribourg, ou aux lignes d'Ettlingen, sans trop hasarder pour l'un et pour l'autre. Nous trouverons, dans le 10 octobre, nos vivres préparés pour revenir sans peine dans le Palatinat et faire attaquer Kirn et Traerbach derrière nous. Il n'y a rien dans Ebernbourg; pour Kirn, l'avis que M. de Quadt m'avait donné qu'il était abandonné ne s'est pas trouvé fondé. Il dit que Philipsbourg est dégarni de tout ce qui est nécessaire à sa défense, à tel point que celui qui est destiné à y commander a déclaré qu'il le refuserait pour n'y être pas forcé dans quinze jours; il déclare en même temps que Fribourg est muni de tout : cela supposé, le prince Eugène ne serait pas sage de découvrir Philipsbourg en s'éloignant des lignes d'Ettlingen ou du moins les laissant très-peu garnies, pour soutenir Fribourg où tout abonde pour une bonne défense.

Je me suis mal expliqué, Monsieur, dans ma dernière, sur nos subsistances quand j'ai dit que le sieur Paris m'avait déclaré n'en avoir point passé le 15 septembre, c'était le 7 octobre, et les aller chercher à hauteur de Schlestadt, Brisach et Strasbourg. Vous me faites voir assez clair sur cela pour n'avoir aucune inquiétude.

Nous comptons de marcher le 12 au plus tard, et même quelques troupes s'ébranleront dès le 11. Il me semble, Monsieur, que, comme l'expédition de Fribourg est incertaine, il ne convient pas d'en parler, mais seulement que l'armée du roi repasse le Rhin et cherche à faire ce qui sera le plus utile au service.

M. le comte de la Marck a eu hier une très-violente attaque d'apoplexie; j'en suis très-fâché : c'est l'homme du monde que j'estime et que j'aime autant; il lui est resté une paralysie très-violente sur le côté gauche; il partira demain pour Aix-la-Chapelle, où il espère trouver plus de soulagement qu'ailleurs.

J'ai eu l'honneur, Monsieur, de vous expliquer bien naturellement toutes les diverses situations. Je serais bien aise de savoir si sa majesté veut que l'on hasarde ou que l'on ne hasarde rien, ou, pour mieux dire, ce qu'elle estime de plus convenable au bien de ses affaires.

M. le maréchal de Villars, quoique incertain du véritable objet auquel il s'attacherait, ou le siége de Fribourg ou l'attaque des lignes d'Ettlingen, n'eut plus à hésiter sur le mouvement qu'il devait faire, lorsque le 10 les munitions l'assurèrent que la distribution du pain qui se fit ce jour-là était la dernière qu'ils pouvaient faire dans la position où était l'armée, tant par le défaut de voitures pour les transports que parce que vingt-cinq mille sacs qui avaient dû être portés à Schlestadt par celles de la Lorraine n'étaient pas arrivés; il se détermina à ébranler l'armée le 11. Landau était alors approvisionné et les ouvrages assez réparés pour être défendus. Les vingt-cinq mille sacs de grains que les bailliages d'Alzey et autres s'étaient engagés de fournir étaient dans les magasins, et on y avait fait entrer les autres subsistances et les munitions nécessaires.

Dès que M. le maréchal de Villars se vit dans l'obligation de décamper et d'abandonner le Speyerbach et la Queich, il envoya ordre à M. d'Alègre de faire démolir l'ouvrage à corne de la tête du pont de Manheim, dont la conservation serait devenue avantageuse aux ennemis.

L'objet du premier mouvement qui devait commencer le 11 fut de faire le partage des troupes qui devaient composer les deux armées, l'une pour agir immédiatement sous les ordres de M. le maréchal de Villars, l'autre pour rester en Alsace à ceux de M. le maréchal de Besons, ou concourir, suivant les circonstances, aux opérations de l'autre côté du Rhin. Suivant la disposition que fit M. le maréchal de Villars, trente-quatre bataillons et vingt escadrons de l'armée du siége devaient passer à la sienne en échange de trente-deux bataillons qu'il devait laisser à M. le maréchal de Besons, et pour ne point découvrir trop tôt son projet, autant que pour se donner plus de

temps pour avoir connaissance du parti que prendrait M. le prince Eugène, et pour recevoir de nouveaux ordres de la cour, il ne porta la tête de ses troupes dans le premier mouvement que jusqu'à Strasbourg et Kehl, et M. le maréchal de Besons eut ordre de rassembler les siennes à portée du Fort-Louis. Il espéra par là rendre les ennemis aussi incertains qu'il l'était lui-même sur l'entreprise de Fribourg et sur celle des lignes d'Etlingen. On savait déjà que, depuis le commencement du mois, le général Vaubonne avait été renforcé de quatre régiments d'infanterie et qu'il continuait d'occuper les environs de Fribourg et les lignes, auxquelles il faisait travailler sans relâche. M. d'Asfeld, qui avait été chargé particulièrement de prendre des connaissances sur cette partie et de veiller à ce qui se passait, assura même M. le maréchal de Villars que dans peu M. de Vaubonne aurait pour la défense un corps de vingt-cinq mille hommes; c'était assez, suivant le sentiment de M. d'Asfeld, pour rendre impossible l'investissement de Fribourg, à moins que, par des diversions multipliées, on ne parvînt à faire prendre le change aux ennemis. Mais ce qui parut dans ces circonstances affecter le plus M. le maréchal de Villars fut d'ignorer si le roi désirait qu'au hasard de ne pas réussir on risquât de livrer un combat; c'est pourquoi il fit observer de nouveau à la cour qu'à la vérité une tentative du côté de Fribourg ne pouvait engager qu'une affaire d'infanterie, parce qu'il n'était pas à présumer que les ennemis sortissent de leurs montagnes devant lui, et qu'un mauvais succès, qui pourrait coûter trois ou quatre mille hommes, n'aurait qu'une faible influence sur les affaires générales, mais qu'il pourrait peut-être devenir nuisible dans l'état où était la négociation qu'il avait entamée depuis le commencement de la campagne, et de l'agrément de la cour, avec l'électeur palatin; que l'Empereur, de son côté, avait autorisé

à traiter avec lui différents articles relatifs à ses intérêts, pour parvenir à faire la paix.

M. le maréchal de Villars n'avait pas le temps d'attendre la réponse de la cour sur cet objet important; il était instant pour lui de se mettre en situation de profiter des démarches que pourraient faire les ennemis, ou pour renforcer le côté de Fribourg, ou pour être en état de soutenir la ligne d'Ettlingen. Son premier mouvement, sans leur indiquer aucun projet décidé, remplissait également les dispositions nécessaires pour pouvoir entreprendre, suivant les circonstances, sur l'un ou l'autre côté.

Tout se mit en mouvement le 11, ainsi qu'il avait été réglé et suivant l'ordre de marche qu'on trouvera au rang des pièces. Les troupes dont devait être composée l'armée destinée à agir immédiatement, sous les ordres de M. le maréchal de Villars, se rendirent successivement à Strasbourg et à Kehl. Le gros de celles qui devaient rester à M. le maréchal de Besons ne se mit en marche que le 13 pour s'approcher du Fort-Louis; le reste alla camper derrière la Lauter; trente-six escadrons qui en faisaient partie et qui étaient sur la Sarre, aux ordres de M. de Quadt, eurent celui de se rassembler dans les environs de Bitche. Quant aux troupes qui étaient en haute Alsace, leur rendez-vous fut à Biessheim pour être à portée de passer le Rhin à Brisach, lorsque les circonstances l'exigeraient.

M. le maréchal de Besons, en repliant ses troupes des environs de Landau, laissa dans cette place seize bataillons sous les ordres de MM. de Vieuxpont et de Beuil, et se rendit de sa personne, le 15, au Fort-Louis. M. le maréchal de Villars arriva dès le 13 à Strasbourg, pour faire les dispositions relatives à ses mouvements ultérieurs.

Les dépêches qu'il reçut, le lendemain, de la cour ne lui firent point encore connaître la volonté du roi sur l'objet principal auquel il devait s'attacher, ni jusqu'à quel point il pouvait se livrer aux hasards de la guerre. Il aperçut seulement, par une lettre de M. Voysin, que le roi était persuadé que les ennemis craignaient pour Fribourg, et que c'était dans cette idée qu'ils avaient renforcé le général Vaubonne et détaché de nouvelles troupes pour garder les passages de la forêt Noire; mais que, comme ils étaient obligés de soutenir en même temps et la ligne d'Etlingen et le Rhin, la dispersion de leurs troupes dans une aussi grande étendue donnerait peut-être la facilité de tenter un passage sur ce fleuve, près de l'ouvrage à corne de Manheim, où ce passage pourrait s'effectuer avec plus de succès, et qu'il serait même possible de s'emparer de cette place. Cependant le roi ne prescrivait rien de positif sur ces objets, et M. Voysin fit seulement connaître à M. le maréchal de Villars que le vœu de sa majesté était qu'il passât le Rhin, et qu'il fît ses efforts pour obliger les ennemis à abandonner la ligne d'Etlingen, afin de profiter ensuite du reste de la saison pour faire le siége de Philipsbourg.

Dans la situation où se trouvait M. le maréchal de Villars, il était à la veille de remplir les intentions du roi relativement au passage du Rhin, mais on a vu précédemment les motifs qui l'avaient empêché de songer à entreprendre ce passage dans la partie basse de ce fleuve. C'est de quoi il expliqua de nouveau à la cour en lui rappelant, 1° l'impossibilité où il avait été, par le manque de farines, de séjourner un jour de plus sur le Speyerbach et sur la Queich; 2° les obstacles que les

[1] Il y avait, à la vérité, dans Landau, vingt-cinq mille sacs de grains que venaient de délivrer les bailliages du Palatinat; mais il eût fallu les convertir en farine, et il n'y avait pas assez de moulins dans le pays des environs.

ennemis, en se retranchant sur le bord du Rhin, vis-à-vis de l'ouvrage à corne de Mannheim, avaient opposés à l'exécution du projet qu'il avait formé lui-même de surprendre cette place dans le temps auquel il avait fait attaquer l'ouvrage à corne; à l'impossibilité de songer à un passage à l'île de Neckerau depuis que l'ennemi y tenait deux bataillons soutenus du gros de ses troupes. Enfin il rappela à la cour ce qu'il lui avait déjà mandé sur les avantages qu'il avait envisagés en entreprenant un passage à Bingen, et la nécessité où il avait été de perdre cette idée de vue par le défaut de moyens pour fournir le pain aux troupes dans cette partie du Rhin.

C'étaient en effet les différentes considérations qui l'avaient déterminé pour le plan qu'il exécutait, mais ce ne fut pas sans éprouver de nouvelles contradictions par rapport aux subsistances. Les grains et farines que les voitures de la Lorraine avaient dû remettre les 5 et 6 du mois précédent à Schlestadt n'y étaient pas encore arrivés, et sans le secours de six mille sacs que lui fit passer la ville de Strasbourg, la distribution du pain pour le 16 n'eût pu être faite. Mais ce faible secours ne suffisait pas pour le besoin du moment; il fallait d'autres moyens pour se mettre en état d'entrer en action et d'exécuter les mouvements que désirait M. le maréchal de Villars. Forcé de les suspendre jusqu'à ce qu'on eût fait les arrangements pour la subsistance, il craignit que les ennemis ne profitassent de ce temps pour renforcer encore le général Vaubonne; cependant c'était sur le côté de Fribourg qu'il allait désormais porter toutes ses vues, abandonnant entièrement l'idée d'une tentative sur les lignes d'Etlingen, parce qu'il jugeait impossible de les emporter sans un grand combat qu'il n'était pas autorisé à hasarder, et que, suivant son sentiment, un général tel que le prince Eugène ne pouvait se dispenser de tout faire

pour défendre cette entrée de l'empire, et en même temps protéger Philipsbourg.

Quoique déterminé à ne point entreprendre sur les lignes d'Ettlingen, il n'était pas moins nécessaire, pour favoriser le projet sur Fribourg, de donner aux ennemis de la jalousie pour ces lignes. Les troupes de M. le maréchal de Besons étaient avantageusement placées pour remplir cet objet. Vingt-cinq bataillons, un régiment de cavalerie et un de dragons furent rassemblés le 6 près de Breschwog, et le 8 une partie de la cavalerie qui était sur la Lauter passa dans l'île du Marquisat. Le reste des troupes continua d'occuper différents postes entre la Lauter et la Moder. La garnison de Landau, qui était de seize bataillons, d'une compagnie de mineurs, une de canonniers et un détachement de bombardiers, fut augmentée de deux escadrons et de quarante hussards. M. de Quadt assemble de même jour sous Bitche les trente-quatre escadrons qui étaient à ses ordres et qui faisaient partie de l'armée de M. le maréchal de Besons. Ce fut dans cette situation que le général devait attendre que les circonstances exigeassent de nouveaux mouvements de sa part.

Pendant ce temps, M. le maréchal de Villars travaillait à l'exécution de sa principale opération. M. le comte du Bourg et M. le chevalier d'Asfeld furent destinés à aller, avec quarante bataillons et cinq escadrons, masquer Fribourg en se portant sur des lignes des ennemis, d'un à la droite, l'autre à la gauche de cette place. M. le comte du Bourg, à cet effet, passa le Rhin à Kehl, avec trente-trois bataillons et vingt-cinq escadrons, et alla camper à Nonnenweyer. M. le chevalier d'Asfeld devait passer ce fleuve à Brisach le 9, avec sept bataillons et vingt-cinq escadrons, pour agir ensuite de concert avec lui.

Le 8, se fit le mouvement général. M. le marquis d'Alègre

fut détaché ce jour-là, avec vingt-deux bataillons, quatre-vingt-seize escadrons et deux brigades d'artillerie, il passa le Rhin au Fort-Louis pour se rendre le lendemain dans les environs d'Offenbourg, afin de masquer la vallée de la Queich et donner aux ennemis de l'inquiétude pour le côté des montagnes; il campa le 18 à Mühlberg.

M. le comte du Bourg, qui s'était avancé la veille à Nonnenweier, se porta à Oberhausen.

Le même jour 18, M. le maréchal de Villars, avec les troupes qu'il avait rassemblées sous Kehl, au nombre de cinquante-trois bataillons et quatre-vingt-quinze escadrons, alla camper à l'abbaye de Schutter, où il mit son quartier-droit; la droite de l'armée fut à Dundenheim, la gauche entre Ehrenheim et Oberschopfheim.

Le 19, il alla à Ringsheim, où fut le quartier-général, la droite de l'armée à Herbolsheim, la gauche au moulin d'Ettenheim, ayant eu avant le village d'Altorf, comme de pays fort coupé et serré, les deux marches depuis Kehl jusqu'à ce camp fort difficiles et exigeant beaucoup de précautions.

M. d'Alègre marcha de son côté et arriva à sa destination près d'Offenbourg, il prit son camp à Waltersweier.

M. le comte du Bourg décampa d'Oberhausen et s'avança à Bucheg, où il fut joint par M. d'Asfeld, qui, la veille, avait passé le Rhin à Brisach.

Ces deux corps réunis marchèrent en ordre de bataille et cinq escadrons, masqués par la cavalerie légère, passèrent le Renchen, mais la distribution du pain et des munitions ne permit de se mettre en marche que toute l'heure du matin. La tête des troupes arriva à Langenwinkel à dix heures, le reste n'y fut rendu qu'à trois heures après midi. Le maréchal de Villars devait, le même jour, aller camper dans la plaine d'Edingen; mais, ayant appris que le général Vaubonne

allait être joint par de nouveaux renforts, il poussa jusqu'à Langendentzling avec quatre régiments de dragons, la maison du roi, la gendarmerie, quatre brigades d'infanterie et douze escadrons de la seconde ligne de l'aile droite. Il y trouva M. le comte du Bourg et M. d'Asfeld, ce qui le détermina à ne pas attendre au lendemain pour leur faire prendre poste aux environs de Fribourg. Quoique la journée fût fort avancée, il fit les dispositions pour attaquer le soir les lignes des ennemis; il destina à cette opération les quarante bataillons et les dragons des corps de MM. du Bourg et d'Asfeld, et y joignit les quatre régiments de dragons qui étaient avec lui. Ces troupes furent partagées en trois corps, pour former trois attaques : celle de la droite fut confiée à M. le comte du Bourg, qui eut sous ses ordres MM. de Coigny, de Silly et de Pezeux, tous les dragons de la brigade du Perche; elle devait prendre le chemin qui de Zeringen mène à Fribourg.

M. le chevalier d'Asfeld eut l'attaque du centre avec vingt et un bataillons, composés des brigadiers de Leuville, Dauphin et Bretagne, et eut sous ses ordres M. le Guerchois. Il devait suivre le chemin de [illegible].

La troisième attaque, c'est-à-dire celle de la gauche, fut destinée à M. le comte d'Estrades, ayant à ses ordres M. le duc de Mortemart et les brigadiers de Poilou et de Sailans; il devait marcher par le Bloterthal.

A quatre heures après midi, les trois colonnes se mirent en mouvement et n'arrivèrent qu'au déclin du jour à portée des retranchements des ennemis. M. le comte du Bourg eut à gravir la montagne du Roskopf, dont la pente était très-roide et qui était défendue par la ligne des ennemis et deux redoutes. Environ six cents hommes occupaient ces postes; mais ils firent peu de résistance. M. le comte du Bourg et M. de Silly,

à la tête des grenadiers, soutenus des bataillons, les chassèrent et ne perdirent que dix hommes. M. le duc et M. le prince de Conty, ainsi que M. le maréchal de Villars, furent présents à cette attaque.

M. le chevalier d'Asfeld, ayant plus de chemin à faire et ayant eu à traverser plusieurs abatis, son attaque ne commença qu'une demi-heure après celle de M. le comte du Bourg. Le point de la ligne qu'il attaqua dans la vallée de Saint-Pierre était gardé par huit cents hommes qui venaient d'y arriver, et ils pouvaient être soutenus par trois bataillons campés à l'abbaye de ce nom; mais M. Le Guerchois avec les grenadiers, suivi de la brigade de Leuville, que commandoit M. de Nizas, attaqua avec une telle vigueur, que les ennemis n'eurent pas le temps de se reconnaître. Après avoir fait leur décharge, ils prirent la fuite. On fit prisonniers un colonel et deux officiers et on s'empara de deux drapeaux.

M. le comte d'Estrades, qui conduisait l'attaque de la gauche, avant encore plus de chemin à faire que M. le chevalier d'Asfeld, arriva plus tard et n'eut pas la peine d'attaquer. A son approche les ennemis abandonnèrent les retranchements sans se présenter à leur défense.

Les attaques n'ayant fini qu'à la nuit, on n'eut que le temps de disposer les troupes pour occuper avec sûreté les hauteurs, et on ne poussa pas plus avant. Le général Vaubonne, qui campait avec un nombre assez considérable de troupes dans la vallée de Saint-Pierre, se retira à minuit et gagna le Hollgraben, où il joignit quelques autres troupes qui y étaient arrivées; mais, en se retirant, il jeta sept bataillons dans Fribourg, où il y en avait déjà un pareil nombre.

La journée du 21 fut employée à se rassembler et à reconnaître le pays, que les bois, les montagnes et les vallées étroites

rendaient difficile à pratiquer, et dans lequel on trouva les plus grands obstacles pour l'établissement des communications.

Le 22, on forma l'investissement de Fribourg : trois brigades d'infanterie furent placées depuis le Roskopff jusqu'au val de Saint-Pierre, et vingt et un escadrons de dragons campèrent dans la vallée, soutenus d'une brigade d'infanterie.

A la droite du val Saint-Pierre campèrent trois autres brigades d'infanterie, qui occupèrent les montagnes au-dessus de l'abbaye et de la gorge du Kinderthal, avec laquelle on travailla à établir une communication; on y rencontra de grandes difficultés à cause des bois et des escarpements.

Vingt-trois bataillons et soixante et dix-neuf escadrons formèrent le reste de l'investissement du côté de la plaine. M. le comte de Broglie, avec la réserve et une brigade d'infanterie, campa à une demi-lieue de la gauche de l'armée et fut chargé d'assurer par des postes le chemin de Fribourg à Brisach. Il occupa principalement le village de Muntzingen. Le quartier général resta à Langendentzling.

L'objet principal de M. le maréchal de Villars, dans cette disposition, fut de garantir le côté de la montagne des entreprises que pourraient faire les ennemis pour secourir la place, parce qu'il estimait que ce serait plutôt par là que par le côté de la plaine qu'ils pourraient se diriger. En effet, on eut avis que le prince Eugène, qui, depuis que l'armée du roi avait abandonné le Speyerbach et la Queich, avait rassemblé presque toutes ses forces derrière la ligne d'Ettlingen, où il avait appelé les troupes de Hanovre, de Brandebourg et de Munster, qui étaient entre le Mein et le Neckar ou aux environs de Mayence, faisait filer derrière les montagnes Noires différents corps pour renforcer le général Vaubonne.

Mais, malgré ces nouvelles, M. le maréchal de Villars, étant parvenu à faire ainsi, sans opposition de la part des ennemis, l'investissement de la place, porta plus loin ses vues et se détermina à franchir les montagnes, avec un corps considérable, pour aller porter la terreur et la contribution dans l'empire. Il fit ses dispositions pour marcher le 22, et, afin de remplacer pendant son absence les troupes qu'il devait tirer de l'investissement, il manda à M. d'Alègre de se rapprocher de l'armée, et à M. le maréchal de Besons, dont les troupes étaient encore, partie au camp de Reschwog, partie sur la Lauter, de s'allonger successivement sur Strasbourg. Mais, lui ayant été représenté que les officiers manquaient de pain et que les troupes n'étaient pourvues que jusqu'au 22, il suspendit son départ, pour attendre un convoi qui devait partir ce jour-là. Ce convoi n'ayant pu se rendre au camp que le lendemain et la distribution du pain n'ayant été faite que le 23 au soir, il ne put se mettre en marche que le 24. Il se fit seulement précéder le 23 par M. de Ratsky, avec les hussards et trois cents dragons. Le détachement que M. le maréchal mena avec lui fut composé de quatre mille chevaux et de deux mille hommes d'infanterie, commandés par M. d'Imécourt, lieutenant général, et MM. de Vidampeux et de Broglie, maréchaux de camp. Il prit son chemin par le Bioterthal, que les troupes passèrent avec beaucoup de peine, de là elles montèrent, en défilant un à un, à l'abbaye de Saint-Pierre et ensuite au Hohgraben, où elles campèrent le 24 au soir. On se remit en marche le 25 au matin, et peu de temps après on fut informé par M. de Ratsky que le général Vaubonne était campé à l'entrée de la vallée de Saint-Georges, ce qui fut confirmé par une patrouille de quelques cavaliers qui en revint. On connut, par les traces des camps que ce général avait occupés, que son corps n'était que de six

à sept mille hommes. Les troupes, continuant leur marche, arrivèrent à Furchwang, distant de Villingen d'environ quatre lieues. Pendant qu'on y faisait halte, M. de Ratsky, détaché avec de nouvelles troupes et soutenu par mille dragons aux ordres de M. de Coigny, aperçut cinq cents chevaux des ennemis qui gardaient un défilé; mais ils ne lui donnèrent pas le temps de les attaquer, s'étant retirés dans la vallée de Saint-Georges. M. de Coigny ne jugea pas à propos de s'engager davantage, parce que les troupes étaient fatiguées; il se replia sur le Hollgraben, tandis que M. le maréchal de Villars, avec le reste des troupes, regagnait l'abbaye de Saint-Pierre, où il arriva le 25 au soir.

Pendant ce temps, M. d'Alègre fit son mouvement pour se rapprocher de l'armée. Il quitta, le 24, son camp de Watterswihr et se rendit à Schuttern; le 25, il alla camper à Ettenheim, et le 26 il envoya au camp devant Fribourg toute son infanterie. M. le maréchal de Besons, de son côté, fit partir, le 25, du camp de Reschwog dix bataillons pour aller le même jour à Offendorf et le lendemain sous Strasbourg, où ils devaient attendre les ordres de M. le maréchal de Villars pour se rendre devant Fribourg. Une partie de ces troupes fut remplacée au camp de Reschwog par quatre bataillons, qui furent tirés du Fort-Louis et de Landau. Les dix bataillons furent suivis, le 27, par douze escadrons bavarois qui étaient dans l'île du Marquisat et qui se rendirent sous Strasbourg le 28.

M. le maréchal de Villars rentra le 26, avec son détachement, au camp devant Fribourg; une partie des troupes repassa le Bloterthal; l'autre descendit la vallée de Saint-Pierre, remonta le Roskopff et descendit ensuite dans la plaine de Langendentzling. Il paraît, par les lettres de M. le maréchal de Villars et de quelques officiers généraux, que tous les rapports

qui avaient été faits précédemment sur les retranchements et abatis depuis Hornberg, en longeant la forêt Noire, jusqu'aux villes forestières étaient sans fondement; on n'en vit aucun vestige, et, quant aux fortifications du Hollgraben, elles ne consistaient qu'en un grand ouvrage à corne dans lequel était un réduit carré, une demi-lune et des retranchements qui s'étendaient sur la droite et sur la gauche; mais tout était sans palissades et la plus grande partie des terres était éboulée dans les fossés, de sorte que ces retranchements pouvaient se gravir à cheval; on jugea aisément qu'ils n'avaient pas été occupés depuis longtemps. D'un autre côté, on voit, par les détails que fit M. le maréchal de Villars sur le pays qu'il parcourut, qu'il le trouva beaucoup plus ouvert qu'on ne l'imaginait, que rien ne pouvait empêcher les partis de passer les montagnes, et qu'un corps considérable pouvait marcher sur deux colonnes depuis l'abbaye de Saint-Pierre jusqu'à Villingen et Rottweil; il manda même à la cour qu'il regardait l'entrée en empire par Fribourg pour le moins aussi facile que par Philipsbourg, et d'autant plus avantageuse que, pour la défendre, les ennemis étaient obligés de se séparer sans avoir des communications faciles.

Ces connaissances lui persuadèrent mieux que jamais que, si le prince Eugène entreprenait de secourir Fribourg, ce serait par la montagne qu'il chercherait à faire ses efforts plutôt que par la plaine, quoique le pays entre le Rhin et la montagne présentât peu de positions avantageuses pour fermer les passages. On ne voit même pas que M. le maréchal de Villars ait formé de plan à ce sujet, et on lit dans une de ses lettres, que les ruisseaux qui traversaient la plaine ne coulant pas perpendiculairement de la montagne au Rhin, aucun, ni même la rivière d'Eltz, ne pouvait servir de défense pour une armée

d'observation. Mais, confiant dans les ressources de son génie, il espéra que, si les circonstances venaient à exiger qu'il se présentât dans la plaine aux ennemis, il trouverait des moyens de s'opposer avec succès à leurs entreprises. Le côté de la montagne fut donc celui auquel il jugea devoir donner le plus d'attention; en conséquence, il fit doubler les travailleurs pour les ouvrages qu'il avait ordonné de faire dans la vallée de Saint-Pierre et sur les hauteurs du Roskopff; on fit des retranchements en terre dans les endroits où le terrain le permit, et des abatis dans ceux qui étaient couverts de bois et dont les rampes étaient fort roides. Ces travaux étaient déjà avancés le 26, lorsqu'il arriva à Langendentzling. Mais les ouvrages qui rencontrèrent le plus de difficultés furent ceux des communications, surtout celle qui tournait la montagne du Roskopff pour gagner les quartiers de la vallée de Saint-Pierre. On fut plusieurs jours sans pouvoir y conduire un convoi de pain. M. le comte du Bourg ne parvint à le faire arriver au camp de M. le chevalier d'Asfeld, qui avait son quartier au village de Lautersweiler, qu'en le faisant marcher pendant la nuit par derrière la hauteur de la chapelle des Mille, et longer ensuite la vallée jusqu'à ce village. Mais cette communication ne pouvant se pratiquer pendant le jour qu'en s'exposant à recevoir quelques coups de canon de la place, M. du Bourg prit seulement la précaution, pour la mettre à l'abri des insultes de la garnison, de placer des troupes le long de la Treisane, pour masquer la porte de la ville [1]. Quant aux retranchements qu'on devait faire du côté de la plaine, on attendait l'arrivée des pionniers, qui avaient été commandés pour ce travail, tant dans le Brisgau qu'en haute Alsace.

[1] La porte de Souabe.

L'article des subsistances n'éprouva aucune difficulté : le pain devait être fourni par Brisach, et on était parvenu, au moyen des blés et farines venus de la Lorraine et de la Meuse, à faire les approvisionnements suffisants. Quant aux fourrages, le pays en était rempli, et M. le maréchal de Villars estima que ce qui était dans les environs du camp pourrait suffire à la subsistance d'un mois. Il espéra que le siége de la ville et celui du fort Saint-Pierre ne dureraient pas aussi longtemps, et que, lorsqu'une fois on s'en serait rendu maître, le gouverneur serait fort embarrassé pour renfermer dans les châteaux une garnison que l'on assurait être de dix-sept bataillons. Des déserteurs rapportaient même qu'elle était déjà fort incommodée de la privation de l'eau depuis qu'on avait fait couper les conduits des fontaines qui la portaient dans la ville.

Tels furent les premiers succès des opérations de M. le maréchal de Villars pour l'exécution d'un projet sur l'entreprise duquel il avait longtemps hésité; peut-être même l'eût-il abandonné, si, avant de commencer son mouvement sur Fribourg, il eût été informé des intentions du roi, que lui fit connaître M. Voysin par sa dépêche du 13; mais, lorsqu'elle lui parvint, il était trop avancé et les circonstances étaient trop favorables pour ne pas en profiter.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. De Fontainebleau, le 13 septembre 1713[1].

Le bruit a été fort répandu que le siége de Fribourg était résolu après la prise de Landau; les préparatifs que nous faisons, par rapport à l'artillerie et aux vivres, ne peuvent pas être cachés; on voit les dispositions se former du côté de la haute Alsace, ce qui ne peut regarder que Fribourg. Il est bien naturel que le prince Eugène, qui aura reçu le même avis par beaucoup d'endroits différents, s'attache à bien

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2422, 2e partie, 1re section, n° 102.

munir la place. Il est certain qu'il a renforcé considérablement le corps de M. de Vaubonne, et cela vous a été confirmé par différents endroits avant la relation du baron d'Elein; toutes les troupes qui marchent du côté de Fribourg ou derrière les montagnes sont autant de bataillons diminués sur celles qui restent à la garde des lignes d'Ettlingen. Il me semble que tous les états différents que vous avez eus du nombre de bataillons dont l'armée du prince Eugène doit être composée, lorsqu'il aura tout rassemblé, ne passe pas cent bataillons, et surtout si vous en défalquez la garnison de Landau. Vous voyez, par la relation du baron d'Elein, que les dix bataillons qui y doivent venir d'Italie ont eu contre-ordre pour rester en route; cela avait été mandé d'ailleurs : l'archiduc ne veut pas dégarnir le Milanais et entre en quelque soupçon contre M. le duc de Savoie. Il est fort croyable que le prince Eugène, persuadé que vous voulez faire le siége de Fribourg, y a déjà envoyé les trente-cinq bataillons dont il est fait mention dans la relation du baron d'Elein, et qu'il enverra encore un autre corps du côté de Villingen pour fortifier et soutenir les troupes qui resteront dans les retranchements sous Fribourg; il resterait effectivement peu de troupes dans les lignes, et c'est le cas où vous pourriez espérer de les forcer avec assez de facilité. Vous paraissez déterminé, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, à passer avec la meilleure partie de vos troupes de l'autre côté du Rhin, et à envoyer en même temps trente bataillons pour occuper les environs de Fribourg. Vous ne croyez pas, si les ennemis soutiennent leurs retranchements, devoir les faire attaquer et vous attacher bien véritablement à ce siége. Le roi approuve fort votre dessein; sa majesté juge que vous ne devez faire cette démonstration que pour y attirer les forces des ennemis; cela ne doit aller au plus, si les ennemis se tiennent dans leurs retranchements, qu'à attaquer et pousser quelques petits postes avancés pour faire tirer quelques coups de fusil qui fassent croire que c'est toute l'armée qui marche de ce côté-là, et que vous voulez bien véritablement les attaquer; mais le roi m'ordonne de vous mander que vous ne devez point vous attacher à faire le siége

de Fribourg, quand même vous trouveriez plus de facilité à faire l'investissement de la place, et qu'à votre approche les ennemis abandonneraient leurs retranchements; mais sa majesté désirerait fort que vous pussiez suivre la seconde partie de votre projet, qui est d'attaquer les lignes d'Ettlingen, lorsque vous sauriez que le prince Eugène en aura retiré une partie de ses troupes. Dans cette vue, vous n'épargnerez rien apparemment pour le confirmer dans l'opinion où il est que vous marchez à Fribourg, et vous ferez néanmoins votre disposition de manière que vous puissiez retomber avec diligence sur les lignes d'Ettlingen. Il semble qu'il vous sera facile de gagner plusieurs jours sur les troupes du prince Eugène, qui se trouveront avoir marché du côté de Villingen. Celui qui se met en mouvement le premier gagne toujours cette avance, quand même la distance serait égale, et il est certain que vous aurez toujours beaucoup moins de chemin à faire que les ennemis, à cause du cercle que forment les montagnes; c'est le cas aussi où, pour profiter de cette avance, il faut se déterminer à attaquer en arrivant, et que tous les préparatifs de fascines et de munitions soient faits, pour ne point donner le temps aux ennemis de se reconnaître ni de se fortifier. Le roi a remarqué que, dans deux endroits de votre lettre, vous dites que, s'il n'était pas question de paix, vous ne balanceriez pas un moment à attaquer par la droite ou par la gauche, et vous expliquez parfaitement tous les avantages que vous trouvez à prendre ce parti, y ayant infiniment plus à gagner si vous réussissez, que vous ne pouvez perdre, supposé que vous n'y réussissiez pas. Le roi comprend bien, quand vous parlez ainsi, que c'est après avoir examiné la possibilité et avec espérance de réussir; mais, dans cette supposition, sa majesté m'ordonne de vous dire que les idées et premières propositions de paix qui sont venues par le canal de l'électeur palatin ne doivent rien changer à votre projet et à votre dessein, ni vous rendre moins hardi à entreprendre et à attaquer les ennemis; sa majesté croit, au contraire, que c'est le temps où vous devez faire le plus d'usage de la supériorité de vos forces si vous en trouvez l'occasion, parce que vous n'en aurez jamais une plus

grande; et si le reste de la campagne se passe sans que nous ayons de plus grands avantages, le prince Eugène ne manquera pas de s'en prévaloir auprès des princes de l'empire pour leur faire connaître qu'ils n'ont rien à craindre dans leurs États qui sont couverts du Rhin, ce qui fera à peu près le même effet que si vous aviez tenté une attaque à laquelle vous n'eussiez pas réussi, au lieu que si vous forcez les lignes, c'est un passage ouvert dans l'empire, qui achèvera de déterminer les princes et les cercles les plus exposés, et l'archiduc sera, en quelque manière, forcé à écouter leurs remontrances. Cela revient à ce que vous dites, qu'il y a beaucoup plus à gagner si vous réussissez, qu'à perdre si vous ne réussissez pas: celui qui attaque est toujours le maître de se retirer sans crainte d'être suivi; il ne risque par conséquent qu'autant qu'il veut. On ne pourrait pas même vous reprocher la perte que vous y aurez faite, parce que vous ne l'aurez pas entrepris témérairement; l'ardeur et la valeur des troupes du roi qui composent votre armée sont d'ailleurs à un point qu'on en peut tout espérer dans les entreprises difficiles, lorsqu'elles auront été bien concertées; c'est ce que sa majesté m'ordonne de vous mander de ses sentiments; elle a même voulu que je vous mette en état d'entreprendre, sans perdre de temps, ce que vous jugerez de meilleur et de plus praticable, sans que la considération du commencement de négociation pour la paix puisse mettre le moindre obstacle à vos desseins. Le roi n'a pas fait grande attention à ce que dit le baron d'Elein du siége de Villingen; il ne peut pas avoir pensé que vous ferez ce siége en même temps que celui de Fribourg, et apparemment il a seulement voulu que l'on pût croire que votre dessein était d'y marcher après la prise de Fribourg et de percer par cet endroit en Allemagne.

Pour ce qui est de la fin de votre campagne, le roi approuve fort ce que vous proposez, de retomber sur son armée dans le Palatinat, et exécuter le projet du sieur de Regemorte pour la coupure du Rhin à la Petite Hollande et prendre ensuite Kirn et Traerbach; mais si vous pouvez réussir dans le dessein de forcer les lignes, qui est ce

que nous avons toujours eu le plus en vue dès le commencement de la campagne, le roi ne croirait pas impossible de faire le siége de Philipsbourg; nous sommes dans la saison où on peut le plus facilement l'entreprendre; ce que le baron d'Elein en a rapporté du peu de munitions qui reste dans la place engagerait à s'y déterminer; mais, quand même on la supposerait munie, on ne laisserait pas avec un peu plus de temps d'y réussir, et quoique les environs soient fort ruinés par le séjour que les troupes ennemies y ont fait, il me semble que le Rhin donnerait de grandes facilités pour faire descendre les subsistances nécessaires à l'armée. Je voudrais bien que nous fussions en état de délibérer sur l'entreprise de ce siége; il faut être maître des lignes d'Ettlingen auparavant; si vous y parvenez, ce serait la meilleure nouvelle que vous pourriez nous apprendre, et celle qui certainement contribuerait le plus à la paix.

Le monde est assurément rempli de gens fort injustes, et ceux qui vous accuseraient d'être plus porté à la continuation de la guerre et moins propre par cet endroit à suivre l'ouverture de la nouvelle négociation, pour parvenir à la paix, jugeraient bien mal de vos sentiments. Le roi vous croit également propre à l'un et à l'autre, et il vous en donne des preuves assez évidentes, puisque, en vous confiant le commandement de la meilleure et de la plus nombreuse armée que sa majesté ait jamais eue, elle vous donne en même temps seul pleins pouvoirs pour traiter la paix. Si le courrier qui doit revenir de Vienne arrive à votre armée dans le 20, je compte que nous pourrons savoir ici ce qu'il aura apporté dans le 24, et c'est le temps où, suivant les apparences, vous aurez pris un parti sur ce que vous jugez devoir entreprendre indépendamment de la négociation.

Malgré le désir qu'avait témoigné le roi de voir M. le maréchal de Villars préférer au siége de Fribourg une entreprise sur les lignes d'Ettlingen, sa majesté, lorsqu'elle fut instruite du succès de ses premiers mouvements, approuva tout, et jugeant que, tant que M. le maréchal de Besons, par sa position,

menacerait ces lignes, M. le prince Eugène ne se déterminerait pas à les dégarnir, elle espéra que le siége de Fribourg ne serait point troublé et que la place ne tiendrait pas assez longtemps pour empêcher M. le maréchal de Villars d'aller finir la campagne sur le bas Rhin.

Ce général ne perdit point de temps pour se mettre en état de commencer le siége. Le 27, il régla que l'attaque de la ville se ferait près de la porte Saint-Martin, et celle du fort Saint-Pierre, sur la face droite de ce fort, en laissant à droite l'ouvrage qui était dans le fond. Les ingénieurs lui présentèrent un plan de la place, sur lequel elle paraissait au milieu des eaux; mais, dans les reconnaissances qu'on fit, on vit que, dans tout le pourtour, le terrain était sec et qu'il n'y avait même pas d'avant-fossé.

De toutes parts on eut nouvelle que le prince Eugène faisait successivement filer des troupes vers les montagnes Noires, et que déjà le nombre de celles qu'il avait rassemblées derrière la ligne d'Ettlingen était fort diminué. Sur ces avis, M. le maréchal de Villars, quoique persuadé que le prince Eugène n'entreprendrait point de secourir Fribourg, prit le parti de rapprocher de lui le plus de troupes qu'il lui était possible. En conséquence, les dix bataillons et les douze escadrons que M. le maréchal de Besons avait envoyés sous Strasbourg en partirent le 1er octobre, pour aller passer le Rhin à Brisach et se rendre ensuite à l'armée lorsque les circonstances l'exigeraient. L'infanterie de M. d'Alègre y était arrivée peu de jours auparavant; ces différentes troupes étaient un renfort qui devait lui donner une supériorité d'autant plus grande que, quoiqu'il ne restât à M. le maréchal de Besons que trente-sept bataillons et.... escadrons, dont neuf campaient dans l'île du Marquisat, c'était assez pour obliger M. le prince Eugène à laisser un

corps considérable dans la ligne d'Ettlingen. M. le maréchal de Villars rapprocha aussi de lui M. d'Alègre, qui, depuis qu'il était privé de son infanterie, pouvait courir des risques, n'ayant plus que de la cavalerie dans le camp qu'il avait pris à Ettenheim; il passa, le 1er octobre, la rivière d'Eltz, qu'il mit devant lui, et campa à Kintzingen.

Ce fut dans ces circonstances que M. le maréchal de Besons, ayant été informé des intentions du roi sur le sort de la garnison de Landau, fit partir de Haguenau, le 1er octobre, les troupes qui la composaient, les unes pour passer le Rhin au Fort-Louis et aller ensuite prendre des quartiers à trente lieues au delà du Rhin; c'étaient celles qui appartenaient à des États situés en empire à cette distance de ce fleuve; elles consistaient en sept bataillons avec l'artillerie de l'Empereur, les mineurs et les compagnies franches du prince d'Anhalt; quatre autres bataillons du cercle du haut Rhin [1] prirent la route de Verdun pour rester dans cette place jusqu'à la paix ou jusqu'à leur échange.

On travailla avec plus d'activité que jamais aux retranchements et aux abatis qui pouvaient contribuer à la sûreté de la position de l'armée devant Fribourg, et, pendant ce temps, on préparait tout pour le siége. Enfin, la plus grande partie de l'artillerie étant arrivée au parc, on ouvrit la tranchée le 30 septembre au soir, tant devant la ville que devant le fort Saint-Pierre. M. de Valory conduisit la première et chargea de la seconde M. du Portail. A l'attaque de la ville on employa neuf bataillons et deux mille cinq cents travailleurs; à la seconde, trois bataillons et mille deux cent six travailleurs. Un rideau favorisa le travail à l'attaque de la ville, et la parallèle fut por-

[1] Les régiments de Darmstadt, Nassau et Schönborn.

tée à deux cents toises du chemin couvert. Celle du fort Saint-Pierre fut poussée à peu près à la même distance; les assiégés firent sortir cinquante hommes, mais ils furent aussitôt repoussés par les grenadiers du régiment des gardes; la perte de la nuit fut de vingt-trois soldats et quatre officiers blessés, trois soldats tués.

La parallèle devant la ville embrassa les deux fronts depuis la porte Saint-Martin jusqu'à celle des Prêcheurs; mais M. de Valory fixa la direction de cette attaque sur les deux bastions du centre de ces fronts, parce qu'il reconnut que c'était le terrain le plus favorable, et que celui qui approchait la rivière était, dans les temps de pluie, sujet aux débordements. La lunette placée sur la capitale d'un des deux bastions de l'attaque portait son effet également sur les deux côtés du polygone; mais M. de Valory manda qu'elle n'était point revêtue, et même que les ennemis n'avaient commencé à travailler à cette pièce que depuis l'investissement.

Dès le lendemain de l'ouverture de la tranchée, toutes les dames de la ville demandèrent qu'il leur fût permis d'en sortir; leur nombre était grand, et celui de leurs équipages était de quatre-vingt-douze carrosses; mais M. le maréchal de Villars, craignant qu'avec les dames il ne sortît des officiers, et voulant leur faire craindre la perte de leurs équipages, même leur faire envisager de plus grands malheurs dans le cas où, la ville étant obligée de capituler, le gouverneur ne remettrait pas en même temps les châteaux, se refusa à toute proposition.

Les assiégés firent une nouvelle sortie le 1^er^, à quatre heures après midi. Elle fut plus considérable et plus meurtrière que celle de la nuit précédente. Quatre cents hommes d'infanterie, presque tous grenadiers, soutenus par quatre-vingts dragons, sortirent de la ville et se dirigèrent sur la gauche de la tranchée,

qui n'était point appuyée et que gardait le régiment de la Reine. Les dragons la tournèrent et l'infanterie des ennemis l'enveloppa en s'avançant assez près pour croiser le feu avec les troupes qui la défendaient. Les travailleurs prirent la fuite et quelques-uns furent sabrés par les dragons avant que deux troupes de la maison du roi, qui étaient de garde à la queue de la tranchée et postées derrière un ravin, eussent eu le temps d'arriver. Six compagnies de grenadiers, qui avaient la tête de la tranchée, sous les ordres de M. de Silly, tinrent quelque temps ; mais, obligées de céder à la force et le premier bataillon du régiment de la Reine forcé de même de reculer sur le second, la tranchée allait être entièrement balayée, si M. de Saint-Fremont n'eût pris le parti, malgré le feu des chemins couverts et le canon des demi-lunes chargé à cartouches, de sortir de la tranchée avec trois drapeaux et quelques officiers. Ce mouvement donna à M. le chevalier d'Ambre le moyen de rallier un gros de soldats du régiment de la Reine, et à M. de Silly de rassembler ses grenadiers. Dès que le premier rang fut formé, M. de Saint-Fremont marcha aux ennemis, et à coups de fusil et de baïonnette les fit rentrer dans leur chemin couvert. Ils n'eurent pas le temps de dégrader la tranchée, mais on perdit du monde : il en coûta sept officiers tués, plusieurs blessés et environ cinquante soldats tués ou blessés.

Aussitôt après la retraite des ennemis, chacun reprit son poste ; on ramena les travailleurs et, pendant la nuit suivante, on fit une parallèle de huit cents toises, dont la gauche fut poussée, du côté de la porte des Prêcheurs, à environ cent quarante toises de la palissade. On travailla la même nuit à deux batteries, chacune de huit pièces, pour battre les deux faces des bastions qu'on devait attaquer et leurs cavaliers. On

éleva aussi, à l'attaque du fort Saint-Pierre, des batteries pour douze pièces de canon et six mortiers, et l'on travailla à ouvrir des chemins pour y conduire les pièces, opération que la nature du pays rendait très-difficile.

Avant que ces batteries fussent en état de tirer, le feu des ennemis fut très-vif, et comme on travailla à la sape on perdit du monde; il y eut surtout beaucoup de gens blessés par les pierres dont le terrain était rempli. La garnison du fort Saint-Pierre fit une sortie la nuit du 3 au 4, mais elle n'eut pas plus de succès que celle que la garnison de la ville fit toutes les nuits avec de petits détachements pour inquiéter les travailleurs, et elles n'empêchèrent pas de pousser, la nuit du 3 au 4, deux sapes en avant de la deuxième parallèle.

En attendant que les batteries fussent établies, M. le maréchal de Villars alla reconnaître le pays entre la montagne et le Rhin, pour déterminer la position qu'il prendrait si les ennemis venaient à tenter le secours de la place par la plaine; et l'on voit, par les détails qu'il fit à la cour, qu'ayant trouvé sa droite mal appuyée à Langendentzling il résolut de la retirer en arrière et de la placer à Zeringen, où il prit alors son quartier; il y fit faire un retranchement, qui s'étendit jusqu'au village de Leyen, occupant la petite hauteur de ce nom; de là, la ligne devait gagner Saint-Georges, d'où, laissant Mingen en avant, sa gauche devait s'appuyer au Rhin, près du village de Hartein. L'étendue de cette position était d'environ quatre lieues. Il paraît, par une lettre de M. de Broglie, qu'elle était sujette à quelques inconvénients, premièrement parce qu'elle était coupée par plusieurs ruisseaux qui traversaient les lignes, et que les communications entre le camp de Saint-Georges et celui de Zeringen, et de même entre celui-ci et Emingen, étaient très-difficiles; mais M. le maréchal de Villars préféra

cette position à celle qui aurait traversé le milieu du pays. En second lieu, M. de Broglie observa que, la gauche n'étant point appuyée au Rhin au-dessous de Brisach, si l'événement d'un combat venait à être malheureux, cette place ne pourrait servir de retraite, et qu'on serait obligé d'aller chercher un asile jusqu'à Huningue; il proposa, en conséquence, de tirer la ligne en droiture depuis le village de Leyen par celui de Gottenheim sur Brisach, de se retrancher entre les deux villages, où il n'y avait à garder que des chemins qui traversaient la forêt. De Gottenheim à Brisach on pouvait se soutenir sur des hauteurs, et cette direction donnait une ligne beaucoup moins étendue que celle qu'avait choisie M. le maréchal de Villars. Ce ne fut qu'à la cour que M. de Broglie fit ces observations, en la prévenant du peu de succès qu'il aurait pu espérer s'il les eût communiquées à son général.

Mais on eut sujet de croire qu'on ne serait pas dans le cas de mettre à profit les précautions qu'on prenait pour être en état de recevoir les ennemis. Le prince Eugène était encore le 4 à Mühlberg, dans la ligne d'Ettlingen, sans que rien annonçât un mouvement offensif de sa part. Depuis que l'armée du roi s'était portée sur Fribourg, il n'avait fait marcher vers la forêt Noire que cinq régiments d'infanterie ou de cavalerie et deux de hussards. Ces troupes, avec deux régiments de dragons, étaient campées à Calw, sur le grand chemin de Philipsbourg et de Pfortzheim à Rottweil; il y avait dans ce lieu un établissement de fours. Le reste des troupes, qui étaient avec le prince Eugène derrière la ligne d'Ettlingen, était répandu depuis Ettlingen et Mühlberg jusqu'au-dessous de Manheim. Ces nouvelles de la situation des ennemis parurent mériter d'autant plus de confiance, qu'on en fut informé par M. le maréchal de Besons, qui, de son camp de Reschwog et de celui de l'île

de Selingen, où il fit passer six nouveaux escadrons de dragons [1], était à portée d'éclairer de plus près ce qui se passait dans l'armée du prince Eugène.

Ce ne fut que le 5 que les batteries commencèrent à tirer à l'attaque du fort Saint-Pierre, et le 6 seulement à celle de la ville. M. de Saint-Perrier fit, ce même jour, travailler sur la gauche de la tranchée à une batterie à ricochet pour tirer sur tout le côté du polygone attaqué et en même temps sur le flanc droit du bastion droit de l'attaque.

Le 7, les ennemis firent une sortie sur la droite de la tranchée. M. de Nangis, qui commandait dans cette partie, fit retirer les travailleurs aussitôt qu'il aperçut les ennemis, et disposa ses troupes de manière qu'ils n'osèrent approcher la tranchée; mais il ne se contenta pas de les avoir arrêtés, il les fit pousser jusqu'à leurs palissades par les grenadiers des régiments Royal-Roussillon et d'Isenghien.

On continua à perfectionner les tranchées, et l'on établit de nouvelles batteries pour battre la lunette avancée sur la capitale du bastion de la droite de l'attaque; on commença à imposer à l'artillerie des assiégés et à perdre chaque jour moins de monde.

La nuit du 8 au 9, on commença trois débouchés sur la seconde parallèle, pour descendre dans le bas du rideau et se porter ensuite sur le glacis, qui, du pied de ce rideau, avait une étendue de soixante toises jusqu'au chemin couvert. Le

[1] Depuis le départ des douze escadrons bavarois, il n'était resté dans l'île de Selingen que neuf escadrons. M. le maréchal de Besons y fit passer, le 1er octobre, deux régiments de dragons, autant pour y être en force que pour faire subsister ces troupes sans être à la charge de l'Alsace. Les bailliages du pays, à la droite du Rhin, fournissaient à ce camp les fourrages qui lui étaient nécessaires, à la condition de n'être point fourragés, à moins que l'armée n'allât camper sur leur territoire. Les ennemis ne mirent aucun obstacle à cet arrangement.

terrain pierreux rendait l'ouvrage difficile, ce qui fit penser à M. le maréchal de Villars qu'au lieu de s'exposer à des pertes journalières, qui se multiplieraient en proportion de la lenteur du travail, il était plus à propos de partir de la seconde parallèle pour attaquer le chemin couvert; mais M. de Valory obtint que l'on en ferait une troisième.

A l'attaque du fort Saint-Pierre, le travail était encore plus difficile : le terrain, pour s'approcher de la redoute sur laquelle l'attaque se dirigeait, était escarpé de tous côtés, et non-seulement il était difficile d'y établir des logements, mais aussi les assiégés profitaient de tous leurs avantages pour en disputer l'accès en faisant rouler sur les rampes des pierres et des bombes pour culbuter les logements. Cette redoute n'avait jusqu'alors été battue que de trois pièces; quatre autres tiraient contre le flanc rentrant du fort Saint-Pierre; on tourna trois autres pièces pour tâcher de mettre plus promptement la redoute en brèche; mais toutes ces batteries étaient placées à quatre cents toises de l'objet qu'elles frappaient et ne pouvaient être approchées plus près, n'y ayant point d'autre terrain que celui où elles étaient établies; on n'était pas moins contrarié par la difficulté du transport des munitions nécessaires à ces batteries.

Le 9, quatre cent cinquante hommes des assiégés et cent travailleurs, s'étant assemblés derrière la redoute, débouchèrent sur la tête de la tranchée. Elle était gardée par trois bataillons sous les ordres de M. de Lannion, brigadier; la première compagnie de grenadiers à laquelle les ennemis se présentèrent ne put résister à la supériorité du nombre et se replia sur les deux autres, laissant les ennemis maîtres d'une partie de la tranchée; mais M. de Lannion, s'étant mis à leur tête, soutenu de trois bataillons, marcha à eux et les poussa jusque dans le fossé de la redoute. Il en coûta quatre-vingt-seize grenadiers

ou soldats tués ou blessés, deux capitaines tués et trois autres officiers blessés. Les ennemis dérangèrent environ deux cents gabions. On les répara pendant la nuit et on poussa le travail à trente toises en avant sur la croupe de la montagne. Dès le lendemain, il monta à cette attaque un bataillon et deux compagnies de grenadiers d'augmentation, avec un maréchal de camp.

De toutes parts on eut avis, le 9 et le 10, que M. le prince Eugène était parti de Mühlberg, que de nouvelles troupes marchaient vers la forêt Noire, et qu'enfin ce général était déterminé à secourir Fribourg. M. le maréchal de Besons, qui en donna les premières nouvelles, n'hésita point à envoyer à M. le maréchal de Villars de nouveaux renforts; dès le 10, il fit partir, des différents camps que ses troupes occupaient à Reschwog, Hatten, Selingen, Seltz et Münichausen, huit bataillons, deux régiments de dragons et deux de cavalerie, formant dix escadrons, sous les ordres de MM. de Bouzols et d'Hautefort, pour se rendre le lendemain sous Strasbourg, afin d'être à portée de recevoir ceux de M. le maréchal. En même temps il manda à M. de Quadt de faire marcher de son camp près Bitche quatre régiments de cavalerie et un régiment de dragons, c'est-à-dire onze escadrons, pour aller le 11 à Niederbronn, le 12 à Haguenau, et se rendre le 13 aussi sous Strasbourg, pour être de même à portée de joindre l'armée si le besoin venait à l'exiger.

M. le maréchal de Villars, de son côté, ayant été averti que, malgré les dispositions qu'il avait faites pour fermer aux ennemis toutes les avenues par lesquelles ils auraient pu tenter le secours de Fribourg, il restait celle de la vallée de Capel, qu'on l'assura être facile à pratiquer, alla la reconnaître lui-même; mais il trouva que la crainte qu'on avait conçue sur ce passage

n'avait aucun fondement. Le lendemain, il alla de même visiter les vallées de Stauffen, de Tottnau et d'Oberlet [1], sur l'assurance qu'on lui avait donnée de la facilité qu'auraient les ennemis, après s'être présentés aux retranchements de la vallée de Saint-Pierre, de retourner par une marche très-courte sur la vallée du Kinderthal. Le résultat de sa reconnaissance fut que les chemins étaient fort étroits, même dangereux et impraticables pour une armée. Cependant il envoya, le 11, M. Dillon, avec un petit corps, occuper les crêtes des montagnes de cette partie, et donna des ordres pour que l'on cherchât les moyens de rompre la vallée de Stauffen et pour qu'on fît des abatis sur les chemins qui venaient de Tottnau. Ces précautions ne laissaient plus aux ennemis, pour former des attaques, que la vallée de Saint-Pierre et la plaine. M. le maréchal de Villars regardait l'un et l'autre côté comme très-dangereux pour eux, et il ne songea plus qu'à faire perfectionner les retranchements et les abatis qu'il avait ordonné de faire dans toutes les parties de son investissement dans la montagne qu'il avait jugées accessibles, et sur le front du champ de bataille qu'il avait choisi dans la plaine.

Les batteries à ricochet ne tirèrent que le 10. Elles eurent tout le succès qu'on pouvait en attendre. M. de Valory fit établir une nouvelle batterie de quatre pièces et quatre mortiers sur la parallèle du bord du rideau, pour battre de plus près la face gauche du bastion de la gauche et détruire une partie des défenses des deux bastions, avant d'attaquer le chemin couvert, ce qu'il jugea d'autant plus nécessaire que la demi-lune n'était point en prise et qu'elle ne pouvait être battue que lorsqu'on serait sur le chemin couvert. M. de Valory de-

[1] C'est plutôt *Oberried*.

manda encore une autre batterie sur l'extrémité de la parallèle du rideau, à la gauche de l'attaque, pour imposer au canon que les assiégés avaient placé sur la face droite de la demi-lune et pour s'opposer aux sorties qu'ils pourraient faire par la porte des Prêcheurs, dont le chemin traversait la demi-lune.

Ils en firent trois pendant la nuit du 10 au 11. Deux de ces sorties n'eurent point de succès : leurs troupes ne s'approchèrent même pas du travail; à la troisième, elles s'avancèrent jusque sur la tranchée, mais elles furent vivement repoussées; les travailleurs mêmes du régiment du roi, qui étaient à la tête du travail, ne l'abandonnèrent point, moyennant quoi les deux sapes de la gauche furent poussées jusqu'au milieu du glacis, et celle qui était dirigée sur la lunette le fut assez bien pour espérer que, la nuit suivante, on pourrait l'envelopper. A l'attaque du fort Saint-Pierre on fit aussi des progrès, malgré les difficultés qu'on rencontrait pour approcher la redoute, et l'on continua de battre avec sept pièces la ligne rentrante entre le fort de Saint-Pierre et le fort de l'Étoile.

Cette attaque se trouva, le 12 matin, en si bon état, qu'on résolut de se loger le soir sur l'angle saillant du chemin couvert de la redoute. M. le chevalier de Pezeux, maréchal de camp de tranchée, y employa deux compagnies de grenadiers du régiment de Laval et un piquet. Malgré le feu des assiégés, le logement se fit au moyen de beaucoup de ballots de laine, de sacs à terre et de gabions; mais, aussitôt qu'il fut établi, les ennemis firent jouer une mine qui eut son plein effet : les deux capitaines de grenadiers et deux sergents furent tués; tous les autres officiers de grenadiers ou de piquet furent blessés; et environ cinquante grenadiers ou soldats tués ou blessés. Ce malheureux événement ne découragea ni M. le chevalier de Pezeux ni les troupes. Cet officier, sans perdre de temps, marcha

avec deux autres compagnies de grenadiers et cent dragons et fit le logement dans l'entonnoir de la mine. Les ennemis l'attaquèrent de nouveau, le 13, à la pointe du jour, le reprirent et s'avancèrent même à trente toises dans le boyau de la tranchée; mais M. de Pezeux ayant marché à eux avec deux compagnies de grenadiers et cent dragons qui n'avaient pas encore combattu, et auxquels se joignirent les débris des autres compagnies, tandis que M. de Laval, à la tête de son régiment, prenait les ennemis en flanc, ils furent chassés du boyau; mais ils se maintinrent dans le chemin couvert et dans l'entonnoir de la mine. M. de Laval reçut une blessure grave; plusieurs officiers, cinquante dragons et environ soixante grenadiers et soldats furent tués ou blessés. Les généraux firent les plus grands éloges de la volonté et de la valeur des troupes, et M. de Valory fit à cette occasion connaître à la tour que, si elles n'avaient pas eu plus de succès dans la seconde attaque, on ne devait en attribuer la cause qu'à la difficulté du terrain, qui ne présentait qu'une hauteur où l'on ne pouvait prendre des emplacements assez étendus pour être en force autant qu'il était à désirer contre une garnison aussi nombreuse et qui paraissait décidée à faire une vigoureuse défense.

Bientôt on eut occasion d'éprouver de nouveau sa fermeté. Depuis le 11 on avait, à l'attaque de la ville, avancé les sapes jusqu'à dix-huit à vingt toises du chemin couvert; on avait joint celles du centre et de la gauche par une parallèle, et celle de la droite, dirigée sur la lunette, avait été poussée de droite et de gauche pour embrasser cette pièce. Dans la nuit du 14 au 15, on déboucha deux sapes sur la demi-lune et sur le bastion de la gauche, et on prolongea les boyaux qui embrassaient la lunette. Tous ces travaux se firent sans opposition de la part des assiégés, et leur feu étant devenu moins vif depuis l'établis-

sement de toutes les batteries qui leur avaient imposé, la perte journalière fut moins considérable qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Tel était l'état de la tranchée, lorsque M. le maréchal de Villars résolut d'attaquer et la lunette et le chemin couvert. M. de Valory jugea lui-même que l'attaque n'était pas prématurée, et que, si l'on prenait le parti d'attaquer pied à pied le chemin couvert en commençant par la lunette, d'où il présumait qu'on serait repoussé plus d'une fois, on perdrait en détail, pendant six ou sept jours que durerait cette opération, plus que ne pourrait coûter une seule attaque. Il fut donc résolu qu'on ferait en même temps celle du chemin couvert et celle de la lunette.

On commanda pour cet effet vingt-deux compagnies de grenadiers, indépendamment des douze qui étaient de tranchée, trois cents dragons et mille six cents travailleurs, sous les ordres de M. le marquis de Vivans, lieutenant général, et de M. d'Orbessan, brigadier. L'attaque commença à six heures du soir, le 14, dans le moment où les ennemis allaient faire une sortie. Mille deux cents hommes étaient sous les armes pour cette opération. L'action fut sanglante, mais glorieuse pour les armes du roi. On ne peut mieux en rendre compte qu'en rapportant les détails renfermés dans la dépêche de M. le maréchal de Villars au roi, du 15 octobre.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Zeringuen, devant Fribourg, le 15 octobre 1713.

L'affaire d'hier a été très-rude, et j'aurai l'honneur de dire à votre majesté qu'ayant résolu, par plusieurs bonnes raisons, d'attaquer en temps la lunette et le chemin couvert, hier, une demi-heure avant la nuit fermée, on commanda quarante compagnies de grenadiers, mille quatre cents travailleurs; la brigade de Limosin eut ordre de

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2458, n° 142.

s'approcher, à l'entrée de la nuit, de la queue de la tranchée pour ne pas manquer de troupes et de travailleurs, en cas que l'action fût disputée; M. le marquis de Vivans était lieutenant général de tranchée, commandant la droite; M. d'Orbessan, brigadier, la gauche; le sieur Monerat, colonel d'Alsace, le centre, et M. le marquis de Silly, volontaire, avec moi, a très-utilement servi au logement de ce centre.

Je ne rends pas compte à votre majesté du détail de nos dispositions, très-bien dirigées et réglées par MM. de Valory et de Contades, qui très-sagement et heureusement avaient fait marcher dix compagnies de grenadiers plus que l'on avait cru nécessaire.

Le signal donné par quatre bombes, l'on fit sortir vingt-quatre compagnies de grenadiers, lesquelles, comme j'ai eu l'honneur de le dire à votre majesté, trouvèrent une sortie de mille deux cents hommes, dont le tiers était déjà sur le glacis; ils les poussèrent la plupart dans le chemin couvert, et tuèrent quantité de gens. Cependant ce qui n'était pas sorti fit un très-grand feu; on les chassa du chemin couvert, après une assez grande résistance; mais ce qui nous arrêta longtemps, c'est la lunette. Le général Weitersheim nous a appris qu'elle était défendue par deux cents hommes choisis aussi bien que les cent trente qui gardaient la communication du chemin couvert à la lunette. Ces deux cents avaient ordre du gouverneur d'y demeurer jusqu'au dernier homme, avec parole que la plus grande partie de la garnison les soutiendrait; nos premiers grenadiers, avec leurs officiers, ayant sauté dans cette lunette, y ont été tués, et les deux cents hommes soutinrent les autres avec une très-grande fermeté.

M. le marquis de Vivans y mena les drapeaux et les bataillons de Poitou et Royal-Roussillon, le colonel à la tête, dont on ne peut trop louer le courage, nos soldats montant sur le parapet, tués à coups de hallebarde, des faux à l'envers, dont ce qui voulait monter était renversé. Cette résistance opiniâtre porta MM. de Coigny, comte de Broglie, Nangis, Contades, marquis de Broglie et M. de Chatillon, qui étaient auprès de moi par zèle pour la gloire des armes de votre

majesté, d'aller aider M. de Vivans, qui donnait les ordres avec beaucoup d'ordre et de valeur,

L'on fit avancer cent cinquante dragons, auxquels un capitaine d'infanterie, nommé Giranton, volontaire, servait de guide (la nuit étant déjà fort noire), pour les prendre par la gauche et ne pas se jeter dans le terrain qu'occupaient nos grenadiers. On cria plusieurs fois à ces deux cents hommes ennemis de mettre armes bas, et qu'il y aurait bon quartier; ils refusèrent et se défendirent jusqu'à ce que les dragons entrant par la gauche, les bataillons qui étaient au pied des palissades forcèrent en même temps, et tout fut tué.

Cette action a duré une heure et demie, pendant laquelle les demi-lunes et les remparts des ennemis faisaient un très-grand feu. Enfin, Sire, nous sommes demeurés les maîtres de tout ce que nous avons attaqué. Cette résistance, et la perte que nous faisions, m'obligea, outre toutes les troupes de tranchée, de faire venir huit bataillons des brigades les plus voisines de la tranchée; notre ouvrage a été perfectionné, et à l'heure que j'ai l'honneur d'écrire à votre majesté, nos logements sur le chemin couvert sont en très-bon état. On a tué un très-grand nombre d'ennemis, mais nous avons beaucoup perdu aussi. Je ne sais si l'on pourra m'en donner un détail bien juste avant le départ du courrier.

Je ne puis trop louer M. de Valory. M. de Contades, qui a été renversé par un coup de canon, est blessé très-légèrement au visage, de plusieurs pierres. M. le comte du Bourg, y étant aussi volontaire, n'oublia rien pour le service de votre majesté. Plusieurs ont reçu des coups de pierre, entre autres M. le comte de Croissy, M. le marquis de Nangis et M. le duc de Fronsac.

Je ne puis trop louer M. le marquis de Silly, lequel a très-utilement servi au logement du centre. Il est le plus ancien maréchal de camp de l'armée, et a vu passer plusieurs de ses cadets devant lui. J'ai l'honneur d'assurer votre majesté qu'il est du bien de son service de le faire seul lieutenant général présentement; et cette grâce, très-bien méritée, ne peut que faire un très-bon effet dans l'armée, sans donner

lieu de murmurer à personne. J'ose dire que je dois me savoir bon gré d'avoir voulu absolument l'attaque du chemin couvert en même temps que de la lunette; et tout le monde convient que la lunette, attaquée seule, avec un feu préparé dans tout le glacis des ennemis, pouvait fort bien être manquée et nous coûter prodigieusement, surtout défendue avec une opiniâtreté pareille à celle que nous avons trouvée. En vérité, Sire, la valeur de nos grenadiers ne peut être trop louée; leurs capitaines tués, les sergents et les grenadiers disaient : « Nous ne « quitterons pas; envoyez des officiers si vous voulez, mais nous ferons « toujours comme si nous en avions. » Les bataillons d'Alsace et tous les autres de tranchée se sont distingués et ont reformé dans la nuit même les compagnies de leurs grenadiers qui avaient le plus souffert. Les soldats, après avoir tiré leurs officiers et leurs camarades blessés du combat, y retournaient d'eux-mêmes; pour moi, Sire, je suis dans l'admiration, et, si j'osais, il n'y a pas un homme dans toute cette action pour qui je ne lui demandasse des grâces.

J'ai lieu de croire qu'elle imposera fortement à la garnison, surtout voyant que le secours qu'ils attendaient avant-hier ne paraissait point, car leurs prisonniers nous disent que leur gouverneur le leur avait promis, et effectivement le prince Eugène s'avança de sa personne, le 12, au Hollgraben, avec une tête d'armée; on y vit de grands feux de nuit; il s'est retiré le jour d'après. Je ne vois plus rien qui marque ce dessein si public de tout sacrifier pour secourir Fribourg.

Le général Weitersheim et le colonel Tellier nous affirment, plus précisément que nous l'avons été jusqu'à présent, de la force de la garnison. Elle est composée de seize bataillons, presque toutes troupes impériales, sept compagnies de grenadiers détachées et cent dragons.

Nous y trouvons assurément beaucoup plus de fermeté que dans celle de Landau, mais votre majesté sait que, le chemin couvert pris, l'ouvrage est bien avancé.

Lorsqu'on fut maître de la lunette, on s'aperçut qu'elle était minée; mais les troupes du roi y étant entrées mêlées avec celles des ennemis, ceux-ci n'avaient pu faire jouer les fourneaux. On perfectionna les logements sur les trois angles, on les prolongea jusqu'aux places d'armes rentrantes et on les communiqua de droite et de gauche. On travailla en même temps à l'établissement de six batteries sur le chemin couvert; mais on remarqua que, dès le lendemain de la prise du chemin couvert, les assiégés, qui jusqu'alors avaient tenu à sec les fossés de la place, y avaient fait entrer l'eau par une écluse qui communiquait à la rivière. On savait que, après trois fois vingt-quatre heures, le fossé, quoique très-profond, pouvait à la gauche être rempli à un pied près du terre-plein du chemin couvert, et à trois pieds seulement à la droite; on s'aperçut aussi que, par un dégorgeoir et un canal voûté, les eaux du fossé coulaient à la gauche dans le rideau et commençaient à former une nappe d'eau sur le glacis, ce qui fit prendre des précautions pour empêcher les eaux de retomber de la gauche sur la droite, et, lorsqu'elles seraient parvenues à leur hauteur, les jeter dans les parties basses du côté de Zeringen.

Il s'en fallait beaucoup que l'attaque du fort Saint-Pierre fût aussi avancée que celle de la ville; la nature du terrain où il fallait conduire l'attaque et la difficulté de faire arriver les munitions ne permettaient pas de faire des progrès rapides. Depuis la sortie que les assiégés avaient faite le 13, à cette attaque, on n'avait pas été en état de les chasser du logement de l'entonnoir de la mine sur l'angle de la redoute; ils s'y étaient maintenus depuis ce temps. On éprouva aussi, à cette époque, la contrariété du brouillard fréquent dans la montagne, qui, pendant des journées entières, ne permettait pas de voir les objets, et par conséquent de faire usage des batteries.

Plus le siége avançait, plus M. le maréchal de Villars formait de doute sur les entreprises de M. le prince Eugène, dont on était menacé par les correspondants les plus affidés. M. le maréchal de Besons ne pensait pas de même, et, ayant avis que le gros de l'armée ennemie était campé entre Rottweil et Villingen, il prit le parti de s'approcher de M. le maréchal de Villars, avec quelques-unes des troupes qui étaient restées à ses ordres. Il se mit en marche le 14, avec les sept meilleurs bataillons qui lui restaient et neuf escadrons, et se rendit le lendemain avec ces troupes à Schilick, sous Strasbourg, afin d'être à portée de joindre l'armée devant Fribourg si M. le maréchal de Villars venait à avoir besoin de renfort. Il mena avec lui MM. d'Avaray, de Cheyladet, de Silly, de Levy, lieutenants généraux; M. de Maupeou, maréchal de camp; M. de Tressenau, aussi maréchal de camp et major général, et M. du Verdier, maréchal général des logis de la cavalerie. Il laissa à M. le comte d'Estaing le commandement dans la basse Alsace; mais M. le maréchal de Villars lui manda que, plus il connaissait le pays et les postes qu'il occupait, plus il prenait confiance dans l'impossibilité où était le prince Eugène de lui donner de l'inquiétude; que cependant la démarche qu'il venait de faire en s'approchant de lui pourrait n'être pas inutile, et que si ce général se déterminait à faire une tentative, comme il lui faudrait quatre jours pour arriver de Rottweil aux premiers postes de circonvallation, il lui en donnerait aussitôt l'avis pour qu'il eût le temps de le joindre.

La sécurité dans laquelle était sur cet objet M. le maréchal de Villars lui fit porter sa principale attention sur les travaux du siége, auxquels il chercha à donner, par sa présence et par ses exhortations, toute l'activité qu'il jugeait manquer souvent aux ingénieurs. Il parvint à faire mettre en état toutes les nou-

velles batteries, qui commencèrent à tirer, le 20 matin, au nombre de trente-trois pièces et vingt-six mortiers ou pierriers, tant pour battre en brèche que pour ruiner les flancs; mais on prévit que les dispositions pour le passage du fossé exigeraient beaucoup de temps : les assiégés y avaient déjà mis plus de douze pieds d'eau, et M. de Valory jugea indispensable d'en faire couler au moins quatre ou cinq avant de commencer les ponts; c'est ce qui lui parut présenter de grandes difficultés, parce que, les assiégés forçant la rivière d'entrer dans les fossés, il n'espéra pas pouvoir donner un écoulement plus considérable que le volume qui y entrait. Quant à l'attaque du fort Saint-Pierre, la difficulté du transport des munitions, le défaut de bombes, dont on manqua, et les fréquents brouillards réduisirent les batteries à une entière inaction. Suivant le rapport de M. de Valory, si la redoute eût été en brèche, on était à portée, dans l'état où se trouvait la tranchée, de la pouvoir attaquer; mais le peu d'espoir qui lui restait de l'effet des batteries et le danger de l'escalade lui firent juger que le seul moyen était d'employer le mineur. Chacun prétendit que cette attaque se faisait par l'endroit le moins accessible : en effet, les batteries ne pouvaient tirer que du bas en haut, et la nature du terrain était tellement avantageuse aux assiégés, qu'on pouvait craindre à tout moment des sorties sur la sape, qu'on n'était point en état de soutenir avec des forces pareilles à celles qu'ils pouvaient employer pour l'attaque.

On se détermina donc à attacher le mineur à la redoute, dans la nuit du 20 au 21, et on commença, le 22, à jeter des fascines à l'eau pour le passage du fossé sur les deux faces des bastions. Les ponts pour le passage du fossé de la demi-lune ne furent commencés que le lendemain, parce que ce fossé était moins large que celui du corps de la place. Les batteries de cette

attaque avaient plus de succès que celles du fort Saint-Pierre : les brèches, tant aux bastions qu'à la demi-lune, étaient fort avancées; mais chaque jour la hauteur de l'eau croissait dans les fossés, et elle se répandait à la gauche sur une superficie assez considérable au bas du glacis; la communication qu'on avait faite à cette gauche, pour les troupes qui y montaient la tranchée, fut même remplie d'eau. Ce fut alors qu'à la droite on travailla à ouvrir un canal d'environ cent cinquante toises de longueur et six pieds de largeur, depuis le fossé de la place au-dessous de l'écluse par laquelle les assiégés faisaient entrer l'eau dans le fossé. Ce canal fut dirigé le long des logements et des sapes de la droite, sans y entrer, pour gagner un ancien canal presque comblé et ensuite la rivière; l'ouverture de ce canal dans le fossé de la place devait se faire par le mineur sur six pieds de largeur.

Le travail des ponts avança lentement; trois pièces de canon que les assiégés avaient dans les orillons y causèrent beaucoup de désordre, et prirent une telle supériorité sur deux batteries de quatre pièces qu'on leur avait opposées, qu'elles les firent taire pendant plusieurs jours; on fut aussi fort incommodé par les côtés de la tenaille, qu'on ne put ruiner.

Ces lenteurs et les approches de la mauvaise saison donnèrent des inquiétudes et à la cour et à M. le maréchal de Villars, qui ne dissimula point son mécontentement du peu d'activité et d'intelligence des ingénieurs et des officiers d'artillerie. Il reprocha aux uns de n'avoir point choisi, pour l'attaque des châteaux, le côté le plus favorable, et aux autres de n'avoir pas mis assez d'activité dans le service des batteries, ni pris les mesures nécessaires pour ne point manquer de munitions. La cour n'était pas moins impatiente que lui de voir Fribourg au pouvoir du roi, pour avoir la liberté d'exécuter le projet qu'elle avait

formé, de faire, après le siége, descendre l'armée du bas Rhin pour achever de manger le pays et s'emparer de Kirn et de Traerbach. M. le maréchal de Villars, ainsi qu'on l'a vu précédemment, était convenu que c'était la seule opération qu'il y eût à faire pour terminer avantageusement la campagne; mais il représenta que M. de la Houssaye envisageait des difficultés insurmontables pour faire vivre l'armée dans les environs de Mayence, parce qu'elle ne pouvait subsister que de Landau, dont on était déjà obligé d'entamer les magasins pour la subsistance journalière de l'armée, et qu'à l'égard du Palatinat, ce pays ayant fourni gratuitement vingt-cinq mille sacs de grains à la condition de n'être pas fourragé, il serait de l'équité, si on n'observait pas cette condition, de lui payer le prix de ces grains. Mais M. Voysin lui manda que le Palatinat avait déjà retiré le fruit de la convention qui avait été faite avec ses baillis, puisque les peuples avaient fait leur récolte avec tranquillité, et qu'ainsi on pouvait sans scrupule avoir leur grain en le payant, et prendre des quartiers d'hiver dans le pays. M. le maréchal de Villars représenta aussi que, pour occuper avec sûreté ces quartiers dans le Palatinat, il était indispensable de fermer aux ennemis le débouché de Philipsbourg par la Petite Hollande, mais que la saison n'était pas favorable pour faire la coupure proposée par M. de Regemorte, ouvrage indispensable pour la tranquillité de ces quartiers, et qu'il fallait attendre le mois de janvier, temps auquel les eaux du Rhin étaient plus basses que dans le reste de l'année. Mais on voit, par les lettres de M. Voysin, que le roi était déterminé à faire prendre à la plus grande partie de ses troupes des quartiers d'hiver dans les États de l'empire au delà de la Queich jusqu'à Mayence, et à s'emparer de Kirn et de Traerbach, tant afin de faire subsister ses troupes, pendant l'hiver, aux dépens de ses

ennemis, que pour être, au commencement de la campagne suivante, si on ne faisait pas la paix, dans une situation avantageuse et menaçante. L'intention de sa majesté était que, aussitôt après la prise de Fribourg, M. le maréchal de Villars fît marcher sur le bas Rhin toutes les troupes qui n'étaient pas destinées à hiverner en Alsace et en Franche-Comté, et de les faire travailler à la coupure du Rhin pendant que le reste de l'armée serait occupé à réparer les brèches et à combler les tranchées et les retranchements. Il paraît même que le roi avait tellement à cœur de procurer à son général les moyens d'exécuter ces projets, que les fonds nécessaires pour le travail de la coupure du Rhin étaient déposés à Landau, et que, d'un autre côté, tout était préparé dans les Évêchés pour les siéges de Kirn et de Traerbach.

Le moment où M. le maréchal de Villars fut informé aussi positivement des intentions du roi fut celui auquel on éprouva le plus de contrariétés pour l'avancement du siége. Non-seulement les batteries des flancs des bastions continuaient d'avoir la supériorité, ce qui retardait beaucoup la construction des ponts, mais aussi, les assiégés ayant forcé les eaux de la rivière par l'élévation de leur digue, celles des fossés augmentèrent de trois pieds, de sorte qu'à la gauche elles étaient au niveau du chemin couvert. Cette grande hauteur d'eau augmentait le travail pour le passage du fossé et formait un courant assez sensible par l'ouverture de deux dégorgeoirs, qui étaient au niveau du chemin couvert et se déchargeaient à gauche dans le bas du glacis, d'où les eaux s'écoulaient du côté de Zeringen.

Cette manœuvre de la part des assiégés fit craindre à M. de Valory qu'ils ne baissassent à leur volonté les eaux par une écluse de neuf pieds pratiquée sous le glacis vers l'angle flan-

qué du bastion gauche de l'attaque, au moyen de laquelle ils pouvaient en écouler neuf à dix pieds. A la vérité, cette manœuvre eût été favorable aux ponts, en les faisant baisser avec les eaux; mais la facilité qu'avaient les assiégés de fermer et d'ouvrir les écluses leur donnait le moyen de rendre au fossé la même quantité d'eau, ce qui pouvait, au moment où l'on serait en état de faire usage des ponts, les déranger et peut-être les renverser. M. de Valory, pour priver les ennemis du moyen de hausser et de baisser les eaux à leur gré, se détermina à détourner la rivière, en ouvrant un canal depuis la Chartreuse jusqu'à la hauteur du village de Metzhausen. Cela n'empêcha pas de continuer le travail commencé pour l'ouverture du petit canal à la droite de l'attaque de la droite; mais la profondeur de l'excavation était grande, et le débouché du canal dans le fossé, lequel devait être ouvert par le mineur, devint très-difficile à cause de la filtration des eaux.

On était contrarié de tous côtés : le travail des ponts, tant du fossé de la place que de celui de la demi-lune, faisait peu de progrès; malgré le feu continuel des batteries qui battaient les flancs des bastions, on ne put faire taire celles des assiégés; le plus avancé de ces ponts était, le 27, à sept toises du pied de la brèche; les autres, surtout ceux de la demi-lune, ne l'étaient pas à beaucoup près autant. Cependant partout les brèches étaient presque praticables; les assiégés les embarrassaient avec des arbres, et on crut s'apercevoir qu'ils élevaient, derrière les brèches, des bastions de bois combustibles, pour les allumer lorsqu'il serait temps. Quant à l'attaque du fort Saint-Pierre, les batteries continuaient à être sans effet; le mineur cheminait lentement dans un roc qui, quoiqu'il ne fût pas impénétrable, ne permettait pas d'avancer plus de quatre pouces par heure, et les ennemis se tenaient toujours en force

dans cette partie, dont il était, comme on l'a déjà dit, très-difficile de soutenir les logements, la nature du terrain ne permettant pas d'y prendre des établissements assez spacieux. D'ailleurs il s'en fallait de beaucoup que, lorsque le mineur serait parvenu à faire sauter le chemin couvert et même à ouvrir la contrescarpe, on fût en état d'attaquer les redoutes. Du logement qu'on pouvait faire alors dans l'entonnoir de la mine, on avait à traverser en galerie toute la largeur du fossé, et, comme on n'espérait pas pouvoir rendre la brèche de la demi-lune praticable, il fallait encore employer le mineur. C'étaient des obstacles que le travail et le temps seuls pouvaient surmonter; mais ce temps était précieux : la mauvaise saison approchait, et le roi était impatient de voir son armée descendre le Rhin, pour achever d'épuiser le Palatinat et prendre des quartiers d'hiver dans ce pays et dans les États de l'empire situés entre le Rhin et la Moselle. Il paraît qu'on jugeait à Versailles ces opérations plus faciles qu'on ne le pensait à l'armée; c'est ce qu'on voit dans différentes lettres de M. Voysin, qui, en témoignant à M. le maréchal de Villars à quel point le roi désirait qu'il hâtât la réduction de Fribourg, lui mandait qu'il ne devait point être en peine de la subsistance de ses troupes lorsqu'elles seraient dans le Palatinat, parce que, pour celles de la cavalerie, il pourrait profiter des fourrages qu'il avait laissés dans le pays au delà de Worms, et que, pour la fourniture du pain, il pourrait la tirer de Landau, qui devait être approvisionné non-seulement des vingt-cinq mille sacs qui y avaient été remis par les différents bailliages du Palatinat, mais aussi d'une partie des quarante-quatre mille sacs que ce même pays et les États de l'empire qui en étaient voisins s'étaient obligés de livrer avant le mois de novembre. On n'avait jusqu'alors tiré de Landau, pour la subsistance des troupes de

M. le maréchal de Besons, que mille cinq cents sacs; c'est ce que M. Voysin fit observer à M. le maréchal de Villars. Un autre objet sur lequel ce ministre insista fortement fut la coupure du Rhin entre la tête du pont de Philipsbourg et la Petite Hollande. La réponse que lui fit M. le maréchal de Villars, le 30, fera connaître les obstacles insurmontables que devait rencontrer l'exécution entière des intentions du roi, principalement pour la coupure du Rhin.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin. Du camp devant Fribourg, le 30 octobre 1713[1].

Je vois, Monsieur, par la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 25, que le roi désire que l'on mette des quartiers d'hiver dans les villes de Spire, Worms et Frankendal, bien plus pour la réputation des armes que pour l'utilité que l'on en peut retirer, ces villes-là ayant été très-épuisées de grains et de fourrages. Ces quartiers d'hiver ne se peuvent prendre qu'en faisant la coupure proposée par Regemorte.

Pour exécuter ce dessein et en examiner les difficultés, j'assemble MM. de la Houssaye, Paris et Regemorte, d'autant qu'il faut en même temps assurer l'ouvrage, les vivres et la subsistance de la cavalerie, attendu que tout est épuisé, depuis Lauterbourg jusqu'à Worms, par le séjour des armées du roi pendant plus de trois mois et demi dans l'espace de vingt lieues de long sur cinq de large.

Je vous dirai premièrement, Monsieur, que je désirerais l'exécution de ce dessein, le trouvant très-convenable à la situation présente des affaires, et que je n'en serai empêché que par l'impossibilité.

Mais, Monsieur, vous comprenez aisément que, pour protéger cette coupure (à laquelle on peut faire travailler cinquante ou soixante bataillons, de ceux qui sont présentement avec M. de Besons), il faut un grand corps de cavalerie; que ce corps de cavalerie, on ne peut le mettre qu'au delà de Worms; qu'il faut bien qu'il soit aussi soutenu

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2459, n° 120.

d'infanterie, et même d'un équipage d'artillerie, parce que, le prince Eugène pouvant passer le Rhin à Mayence, il ne faut pas se commettre à le voir arriver supérieur.

Vous avez vu, dans mes précédentes, que je comptais de mettre cette armée sur Mayence, parce qu'il est très-aisé de s'y poster de manière qu'il est impossible à un ennemi d'y déboucher de Mayence, quand on est campé sur la hauteur qui domine les postes.

Pour cela il faut des vivres, et nous allons en étudier les possibilités avec MM. de la Houssaye et Paris.

Le comte de Broglie est même ici, et je serai bien aise qu'il soit de la conversation.

Vous me direz : Mais pendant que l'on fait votre coupure, pourquoi ne pas tenir les postes de Turkheim, où nos farines arriveront plus aisément qu'à une grande armée postée sur Mayence? Je réponds qu'il n'y a pas de fourrage à Turkheim; qu'il n'y en a que près de Mayence; qu'il faut même prendre le poste de Mayence en force, parce que, ni dans la situation présente, ni même dans aucune, il ne me paraît pas qu'il faille se commettre. Je ne suis pas embarrassé de prendre ce poste de Mayence, parce que je donnerai assez d'inquiétude à l'ennemi en Souabe pour y attirer de nouvelles forces, que j'y demeurerai tant que j'aurai du pain pour établir les contributions, qu'ensuite je retournerai diligemment vers Spire.

Mais je vous avoue, Monsieur, que les vivres et les fourrages sont de très-grands obstacles à surmonter. Nous verrons ce que dira Regemorte et s'il trouve le temps actuel convenable; je vous dirai, d'ailleurs, que ceci ne va pas aussi vite que vous l'avez espéré; mais c'est matière pour une autre lettre.

Nous venons d'examiner, Monsieur, avec MM. les comtes du Bourg et de Broglie, MM. de la Houssaye et Regemorte, le projet de la coupure; le sieur de Regemorte a dit que ce ne pouvait être un ouvrage de quinze jours ou trois semaines; que dans le mois de mars, qui est le seul temps des plus basses eaux, puisque ce que l'on aurait creusé présentement serait sec dans le mois de décembre, le Rhin

baissant jusqu'au mois de mars; ainsi l'ouvrage ne peut être bon et solide qu'en prenant le temps précisément avant que le Rhin recommence à grossir. Cela étant ainsi, Monsieur, sans examiner les autres obstacles des subsistances, il faut remettre l'ouvrage de toute nécessité.

Quant aux quartiers d'hiver, je crois que l'on peut mettre des troupes dans Neustadt, Neuf-Linange, Kaiserslautern et tous les lieux fermés entre les montagnes et la Moselle, ne portant pourtant pas notre tête plus loin que Kirn, que vous pourrez faire attaquer par le comte de Broglie; mais je ne puis vous dire bien juste à quel nombre de troupes cela peut aller; quand on est sur les lieux, on trouve à s'étendre sur tout le long de la Moselle. Je comprends bien, Monsieur, que des éclaircissements très-amples sur cette matière vous seraient nécessaires, mais je ne connais pas assez le pays pour vous les donner.

Depuis le 27, on avait continué à travailler avec la plus grande activité à la construction des ponts, tant sur le fossé de la place que sur celui de la demi-lune, mais toujours avec les mêmes contrariétés des batteries des flancs des bastions, qu'on ne put démonter, et des bombes, qui causèrent beaucoup de désordre; cependant on parvint, le 30, à pousser la tête de ces ponts jusqu'à trois toises du pied des brèches, et M. de Valory fit espérer que le lendemain ils seraient achevés; mais en même temps il fit observer à la cour que, si le gouverneur, comme il y avait lieu de le craindre, soutenait l'assaut, les cavaliers des bastions attaqués étant revêtus de neuf à dix pieds, et étant vraisemblable que les assiégés avaient fait des coupures dans le terre-plein entre l'épaule des bastions et le revêtement des cavaliers, on aurait à forcer ces coupures ou à escalader les revêtements, ce qui demanderait une opération sanglante et qui exigerait la vigueur de tous les grenadiers de l'armée.

On avait, en effet, par des correspondants affidés, des avis de l'ordre qu'avait reçu le gouverneur de tenir jusqu'à la dernière extrémité; mais on ne vit, de la part du prince Eugène, aucunes dispositions qui indiquassent de sa part le projet de secourir la place; on sut seulement qu'il avait fait quelques changements dans la position des troupes qui étaient derrière la ligne d'Ettlingen; que seize bataillons seulement étaient répandus le long de cette ligne, et que vingt-quatre autres bataillons, dont une partie était arrivée du bas Rhin le 25, occupaient le pays depuis Manheim jusqu'à Graben. On ne put savoir en quel nombre était la cavalerie; mais on était informé que plusieurs régiments avaient été placés dans la communication de la ligne d'Ettlingen avec le corps qui campait à Rottweil. Il n'y avait plus que quelques postes répandus le long du Rhin, depuis le Neckar jusqu'au Mein, trois bataillons et des hussards dans Oppenheim, des détachements à Worms et une simple garnison à Mayence.

La réunion d'un corps considérable à portée de Philipsbourg et la facilité qu'avait M. le prince Eugène de rappeler les troupes qui étaient dans la communication avec Rottweil donnèrent à M. le maréchal de Besons de l'inquiétude pour la basse Alsace, ce qui l'engagea à retourner de sa personne, le 27, à Reschwog, pour être plus à portée d'avoir des nouvelles; et, ayant eu confirmation de celles qui lui avaient appris l'arrivée d'un aussi grand nombre de troupes à portée de Philipsbourg, il rappela à son camp cinq bataillons et sept escadrons de celles qu'il avait précédemment menées à Schilick, près de Strasbourg, afin de pouvoir les faire passer, en cas de besoin, à M. le maréchal de Villars. Ces troupes se mirent en marche le 2 novembre, pour le rejoindre à Reschwog. Peu de jours auparavant il avait envoyé à Landau un escadron de cavale-

rie, pour remplacer un régiment de dragons des troupes d'Espagne, qui avait reçu ordre de retourner dans ce royaume, et qui partit le 30 octobre.

Le 31, les ponts du fossé de la demi-lune furent achevés; les autres ne purent être perfectionnés ce jour-là, principalement celui du fossé du bastion de la gauche; la précipitation avec laquelle on y avait travaillé n'avait pas permis de lui donner toute la solidité nécessaire, et le mouvement des eaux, joint à un tourbillon de vent survenu la nuit précédente, l'avait séparé. A sept heures du soir, M. le maréchal de Villars fit attaquer la demi-lune; cent soixante hommes, qui la gardaient, se défendirent avec vigueur; mais la redoute fut emportée par quatre compagnies de grenadiers, qui y entrèrent par la droite et par la gauche. On fit environ quatre-vingts prisonniers; le reste fut tué, excepté quelques soldats qui se retirèrent dans le réduit, d'où on ne put les chasser. Cette expédition ne coûta qu'environ soixante hommes tués ou blessés. On fit, pendant la nuit, le logement sans que les ennemis se missent en devoir de s'y opposer.

En même temps qu'on attaquait la demi-lune, M. Le Guerchois, qui était de tranchée à l'attaque du fort Saint-Pierre, fit mettre le feu à la mine du chemin couvert de la redoute; elle eut son entier effet : quatre compagnies de grenadiers chassèrent les ennemis du chemin couvert, et on fit un logement dans l'entonnoir; on le prolongea de soixante toises pendant la nuit, et la partie de la gauche qui était la plus avancée vers les ennemis fut mise à l'épreuve du canon. Il y eut à l'attaque trente-trois grenadiers et soldats tués et huit officiers de grenadiers blessés, dont trois dangereusement. Il y eut, outre cela, pendant la nuit et le lendemain matin, cent cinquante-quatre soldats blessés, dont un grand nombre

le fut par les grenades, dont les assiégés accablèrent la tranchée.

A neuf heures du matin, le 1er novembre, on vit paraître un tambour porteur d'une lettre de M. le baron de Harrsch, gouverneur de la ville, par laquelle cet officier mandait à M. le maréchal de Villars que, étant sur le point de se retirer avec sa garnison dans les châteaux, il lui recommandait la ville et tous les officiers et soldats blessés et malades qu'il laissait à sa discrétion. Il lui demandait en même temps la promesse d'une capitulation honorable après qu'il se serait défendu dans les châteaux, comme il avait fait dans la place, et qu'à cette condition il ne serait pas tiré un seul coup de canon sur la ville. M. le maréchal de Villars lui fit dire que, s'il ne rendait les châteaux, il ferait mettre tous les blessés et toutes les femmes à ses palissades. Il envoya M. de la Houssaye dans la ville pour demander au magistrat un million, pour se racheter du pillage; il y fit entrer en même temps trois bataillons des gardes françaises, qui en prirent possession. Cependant il permit à M. de Harrsch d'envoyer à M. le prince Eugène un officier pour recevoir ses ordres. Pendant ce temps, le feu cessa de part et d'autre. M. le comte de Siking, président de la régence, vint, à la tête de tous les ordres, se jeter aux pieds de M. le maréchal de Villars, pour implorer la clémence du roi et lui représenter que la somme demandée par M. de la Houssaye excédait leurs moyens; mais, loin de leur faire espérer une diminution, ce général leur fit connaître que, M. de Harrsch ayant abandonné la ville à sa discrétion, il était le maître de la livrer au pillage, et leur déclara que, si ce gouverneur n'envoyait du château, où il avait retiré toutes ses munitions et ses farines, du pain à ses malades et blessés, il les laisserait périr de faim.

Pendant que dura la suspension d'armes, on s'occupa à reconnaître les moyens d'attaquer les châteaux, et à examiner les dispositions que les assiégés avaient faites pour la défense de la ville. On aperçut mieux que jamais que le projet de les attaquer par le fort Saint-Pierre était fautif, et quelques-uns jugèrent que la véritable attaque ne pourrait se faire que par le front.

Quant aux précautions qu'avaient prises les assiégés pour empêcher l'assaut des deux bastions attaqués, on vit qu'ils avaient posé sur les deux brèches et jeté sur leur talus une très-grande quantité de branches d'arbres entrelacées et présentant leurs pointes. Entre le haut des brèches et le talus des cavaliers, ils avaient amassé une grande quantité de bois de corde très-sec, rangé en bûcher dans toute la largeur des brèches et mêlé de toutes sortes de matières combustibles et de poudre à canon. Ils avaient fait, près de la gorge des bastions, des coupures et des retranchements avec de bons fossés et des parapets garnis de branches d'arbres, comme les brèches. La vieille enceinte était munie de huit pièces de canon, pour protéger la retraite de la garnison dans les châteaux. Ce canon était encloué, ainsi que vingt-deux autres pièces, qui étaient répandues sur les remparts de la ville; on trouva dans les magasins cent milliers de poudre et beaucoup de fers coulés. Le nombre des officiers et soldats malades et blessés que M. de Harrsch avait laissés dans la ville était de deux mille trois cents.

Le 2, M. le maréchal de Villars y fit entrer dix bataillons, sous les ordres de M. le chevalier d'Asfeld, auquel il confia le commandement. Dès que cet officier fut arrivé, il se retrancha sur les avenues du château et commença à faire miner les fortifications. Le projet de M. le maréchal de Villars était de les raser, afin de priver à jamais les ennemis d'un moyen aussi

efficace que la possession de cette place, pour fermer à la France le passage des montagnes Noires. Son sentiment était que les châteaux sans la ville ne méritaient aucune considération; que M. le maréchal de Tallard ayant pratiqué la vallée de Saint-Pierre avec une armée suivie de voitures et de caissons tandis que la ville était fortifiée, à plus forte raison le passage serait entièrement libre lorsqu'elle serait rasée; mais que, pour la rendre tout à fait inutile aux ennemis, on pourrait déclarer aux habitants que, si jamais un de leurs partis y entrait, on la réduirait en cendres. D'ailleurs M. le maréchal de Villars ne regardait point Fribourg comme un lieu de dépôt pour les opérations dans les montagnes Noires, même pour le siége de Villingen; c'était à Brisach qu'il pensait que l'on devait assembler tous ses moyens. Quant aux châteaux, l'état dans lequel ils étaient et l'incommodité que devait y éprouver le grand nombre de troupes qui y étaient entrées lui firent espérer ou que M. de Harrsch les rendrait lorsqu'il aurait connaissance des travaux qu'on faisait pour détruire les fortifications de la ville, ou que l'on parviendrait dans peu, à force de bombes et de canons, à les détruire aussi: tous les bâtiments du fort Saint-Pierre et du fort de l'Étoile l'étaient déjà; les ennemis eux-mêmes les avaient démolis depuis le commencement du siége, pour diminuer les effets des bombes. Le fort de l'Aigle n'était qu'un donjon, qui ne pouvait contenir que huit ou dix hommes.

M. le maréchal de Villars ne tarda pas à recevoir de la part de M. de Harrsch de vives représentations sur la rigueur de la menace qu'il lui avait faite de mettre tous ses blessés et malades, officiers et leurs femmes, sur le glacis du château et de les forcer d'y entrer; mais il ne changea rien à cet arrêt et fit seulement dire à M. de Harrsch que, s'il voulait consentir à re-

mettre et les forts et le château, il lui accorderait une capitulation honorable, et même qu'il rendrait les prisonniers. On sut par l'officier que M. de Harrsch dépêcha à M. le prince Eugène que toute la garnison était résolue à remettre les châteaux, mais que ce gouverneur l'avait retenue en lui faisant voir l'ordre formel qu'il avait de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et l'assurance d'être secouru.

La suspension d'armes devait durer jusqu'au retour de cet officier; elle était avantageuse à M. le maréchal de Villars pour avoir le temps de faire des dispositions d'attaque. Il fallait faire venir, des arsenaux de l'Alsace, du canon et des bombes. De soixante-trois pièces qui avaient été amenées devant Fribourg il n'y en avait que douze en état de servir, et dans le nombre de trente et une que les ennemis avaient laissées sur les remparts il ne s'en trouva que dix de 24 dont on pouvait faire usage après les avoir désenclouées; on fit aussi venir de Landau une compagnie de mineurs qui y était restée. Ils étaient nécessaires non-seulement pour l'attaque du château, mais aussi pour accélérer le travail des mines qu'on préparait sous les fortifications de la ville : ce travail exigeait environ quinze jours.

Dès que l'on fut maître de Fribourg, M. le maréchal de Villars forma le projet de passer les montagnes avec un corps considérable et d'aller se faire voir jusqu'aux sources du Danube, en attendant que l'on eût comblé les tranchées et qu'on eût pris les mesures nécessaires pour le mettre en état de marcher au bas Rhin, suivant les intentions du roi. Il fit part de ce projet à M. le maréchal de Besons, en lui annonçant la prise de Fribourg, et lui manda de faire quelques mouvements, afin de donner à M. le prince Eugène de l'inquiétude pour la ligne d'Ettlingen. En conséquence, M. le maréchal de Besons

fit marcher, le 4, à Lauterbourg les bataillons qui étaient du côté de Weissembourg et les cinq qu'il venait de retirer de Schilick, ce qui forma un corps de vingt-quatre bataillons. Il s'avança, le même jour, de sa personne à Lauterbourg, en publiant qu'il allait y assembler un corps de troupes pour passer le Rhin, et envoya des partis nombreux de l'autre côté de ce fleuve, sur la rivière de Murg et jusque vers Calw, qui était sur la communication de l'armée ennemie avec le corps campé à Rottweil. M. Paris, munitionnaire général, avait fait espérer à M. le maréchal de Villars de lui fournir tous les moyens de subsistance pour une marche de dix jours; mais, les convois qu'il attendait de Nancy ayant manqué, il lui déclara, le 4, qu'il lui était impossible de remplir ses engagements, à moins de laisser l'armée pendant deux jours sans pain. M. le maréchal de Villars crut que, en diminuant le nombre des troupes qu'il se proposait de mener avec lui, ce serait donner des facilités; mais M. Paris se refusa à entreprendre une opération pour laquelle il n'avait que des moyens très-incertains. M. le maréchal de Villars, forcé de rester dans l'inaction, ne put employer le temps qu'à faire préparer ce qui était nécessaire pour le siége des châteaux et à reconnaître les moyens de les attaquer. Il y eut sur ce dernier objet beaucoup de discussions. M. le maréchal de Villars, s'étant confirmé, par l'inspection plus particulière des lieux, dans l'idée où il était que les ingénieurs s'étaient trompés en formant une attaque à la redoute du fort Saint-Pierre, laquelle, sans aucune utilité, avait coûté beaucoup de monde, fut d'avis de l'abandonner et de s'attacher aux deux flancs du vieux château, non pas par tranchée, mais en les ruinant à force de canon et en accablant ce château par les bombes. Il estimait que ces moyens et le manque de vivres forceraient bientôt M. de Harrsch à se rendre; sinon que, si

on parvenait à ouvrir les deux flancs, rien n'empêcherait de donner l'assaut; mais que, dans le cas où on rencontrerait des difficultés insurmontables et si on venait à être forcé de renoncer à se rendre maître des châteaux, on ne courait aucun risque à les laisser entre les mains des ennemis, lorsqu'ils seraient bien détruits et que les fortifications de la ville n'existeraient plus, parce que le canon du château et de tous les forts ne pouvait empêcher le passage dans la vallée de Saint-Pierre, et qu'il n'y avait aucun chemin par lequel la garnison pût descendre dans la vallée; la seule avenue était le chemin qui descendait dans la plaine de Zeringen, opposée à la vallée de Saint-Pierre, et du château à la ville on ne descendait que par un degré taillé dans le roc.

La cour ne pensa pas comme M. le maréchal de Villars, ni sur le peu d'utilité que les ennemis pourraient retirer de la ville de Fribourg, lorsque ses fortifications seraient rasées, ni sur le dessein où il paraissait être d'abandonner le siége des châteaux et de les laisser entre les mains des ennemis si la résistance de M. de Harrsch devenait trop opiniâtre. M. Voysin lui manda qu'il ne convenait ni à la gloire des armes du roi ni à son propre intérêt d'échouer devant un aussi petit objet, et que le roi voulait que, dans le cas où M. de Harrsch refuserait constamment de remettre les châteaux, il les réduisît par la force. Quant à l'effet que M. le maréchal de Villars espérait de la démolition des fortifications de la ville pour faciliter à l'armée du roi le passage des montagnes, M. Voysin lui fit observer que, de quelque manière que ces fortifications fussent rasées, les ennemis pourraient en peu de jours, et au moyen de palissades, faire de la ville un bon poste, soutenu et protégé par les châteaux, dans lesquels la garnison trouverait un asile toutes les fois que les troupes du roi se présenteraient en force.

En faisant à M. le maréchal de Villars ces observations, M. Voysin ne lui dissimula pas combien le roi était mécontent et de la manière dont M. de Valory avait conduit le siége, et de ce qu'on avait attendu aussi longtemps pour se procurer le canon et les munitions nécessaires pour celui des châteaux. M. de Valory convint lui-même et du peu de succès qu'avait pu avoir l'attaque du fort Saint-Pierre, et de la difficulté que le service des batteries éprouvait par la nature du terrain; mais il rejeta sur le peu d'adresse des officiers de l'artillerie le peu d'effet des batteries sur les murs, et prétendit que, s'ils avaient pu parvenir à les mettre en brèche, on se serait emparé en peu de temps de cet ouvrage. Il se plaignit aussi du manque des voitures qui avaient été nécessaires pour conduire les munitions à l'attaque du fort Saint-Pierre. Enfin, après bien des discussions, il fut réglé que l'on attaquerait les châteaux par les deux flancs, dont on voyait les murailles jusqu'au pied, et par échelons; de manière qu'aucun des remparts n'était couvert. Le système de M. le maréchal de Villars était de tout employer pour les ruiner, et d'accabler de bombes l'intérieur des forts et du château, ne doutant point que, lorsqu'une fois les murs seraient ouverts et les bâtiments détruits, M. de Harrsch ne se soumît à tout. M. de Valory, au contraire, ne pensait pas que le seul usage des bombes et du canon fût suffisant : son projet était de s'approcher, par tranchée, de la partie gauche du château, du côté de la ville, par le fossé de la place et de la ligne de communication, afin de se mettre à portée d'entrer dans les enceintes qui précédaient le corps du château, après avoir fait ouverture avec le canon; s'établir ensuite sur le chemin couvert et dans la pièce par laquelle passait la communication du château aux autres ouvrages, et, après l'effet des batteries placées sur la gauche de la rivière pour ruiner le

château, se loger sur le chemin couvert du long côté, sans autre ouverture de tranchée, en débouchant de la porte de Souabe, et, par ce moyen, couper la communication des ennemis avec le fort Saint-Pierre et les autres ouvrages de la montagne; mais, en cheminant ainsi, M. de Valory était d'avis de continuer l'attaque de la redoute du fort Saint-Pierre, dont il estimait la prise indispensable. Il comptait en même temps arriver, en deux ou trois jours de tranchée, à portée de l'angle du chemin couvert de la droite du château et de la corne de Saint-Pierre, et alors attaquer de vive force toute cette partie du chemin couvert entre l'angle et le fort de l'Étoile, pour pouvoir ensuite attacher le mineur en trois ou quatre endroits, pour arriver au rempart.

Pendant qu'on était dans l'attente de la réponse de M. le prince Eugène, M. le baron de Harrsch fit à M. le maréchal de Villars des représentations sur la défense sévère qu'il avait faite de fournir à ses malades et prisonniers restés dans la ville aucune espèce de subsistances, et lui demanda qu'il leur fût permis de s'en procurer à prix d'argent, dans la ville, n'ayant aucun moyen de leur en envoyer des magasins du château; mais M. le maréchal de Villars fut plus inexorable que jamais, et fit répondre à M. de Harrsch que, s'il avait des vivres dans le château, il ne devait pas en refuser à ses propres troupes, et que, s'il n'en avait pas, il devait accepter la capitulation honorable qu'il lui avait offerte et à laquelle, dans peu de jours, il ne serait plus temps de revenir; que, d'ailleurs, on pouvait d'autant moins le taxer de mauvais procédés et de sentiments de dureté envers les prisonniers, qu'il avait envoyé à Brisach ceux qui avaient été faits à l'attaque du chemin couvert et de la demi-lune, et qu'ils y étaient bien soignés et bien nourris.

On commença, le 6, à travailler aux batteries de canons et de mortiers pour battre le château du côté de la ville, et le lendemain M. le maréchal de Villars fit dire à M. le baron de Harrsch que, l'officier qu'il avait envoyé à M. le prince Eugène n'étant point de retour, il allait faire travailler à l'attaque; qu'il était le maître d'en faire autant dans le château, même de recommencer à tirer; mais M. de Harrsch convint que la suspension d'armes subsisterait, à moins qu'on ne travaillât aux approches, et prévint M. le maréchal de Villars que, suivant les avis qu'il avait de M. de Vaubonne, l'officier qu'il attendait serait de retour le 8 ou le 9.

En effet, il arriva à Fribourg le 8 au soir, chargé d'un paquet du prince Eugène pour M. le baron de Harrsch. On ne sut rien ce même jour des ordres que contenait ce paquet; l'officier dit seulement que le prince Eugène avait désapprouvé qu'on n'eût pas soutenu l'assaut. Ce ne fut que le lendemain matin que M. le baron de Wachtendonck, accompagné de deux officiers, descendit à la ville et rapporta que le prince Eugène donnait bien quelque liberté, mais en termes assez douteux pour que M. le baron de Harrsch désirât des ordres plus précis. La réponse de M. le maréchal de Villars fut que ceux qu'il avait eus précédemment de se défendre jusqu'à l'extrémité l'avaient été assez pour l'engager à hasarder, comme il l'avait fait, la ville et la garnison, et que, ceux qu'il venait de recevoir n'étant pas tels, c'était une liberté entière de rendre les châteaux et les forts pour sauver la garnison; mais M. de Wachtendonck ne les interpréta pas de même, et, après bien des discussions, il demanda un délai de six jours pour avoir le temps d'aller lui-même parler à M. le prince Eugène. M. le maréchal de Villars y consentit, mais à condition que le fort Saint-Pierre lui serait remis sur-le-champ, du moins l'ouvrage

à corne situé au bas de ce fort. Tout fut refusé par M. de Harrsch. Mais toutes les batteries n'étaient pas prêtes; le canon qui venait de Strasbourg ne devait arriver que le 11. M. le maréchal de Villars voulait ne point tirer que le feu ne fût général, et il était plus avantageux d'achever les batteries pendant qu'on ne tirait point de part ni d'autre. Ces considérations l'engagèrent à accorder à M. de Wachtendonck cinq jours pour se rendre auprès de M. le prince Eugène[1] et rapporter sa dernière résolution, mais à condition que, si, ce terme expiré, on ne lui remettait pas tous les forts et châteaux, il ne serait plus obligé de donner une capitulation honorable; il lui déclara en même temps qu'il se réservait la liberté de commencer à tirer lorsqu'il le jugerait à propos, en avertissant deux heures auparavant.

Il était difficile de mieux donner la loi et de mieux se ménager les moyens de préparer l'attaque. On en profita, non-seulement pour perfectionner les batteries, mais aussi pour ouvrir une parallèle bordant la rivière, afin de se procurer des emplacements pour battre la partie droite du château; on commença cette batterie dans la nuit du 9 au 10; dix-huit cents travailleurs y furent employés, et on commanda pour les soutenir trois cents grenadiers et six cents fusiliers. On devait y établir des batteries de boulets rouges. Le canon qui venait de Strasbourg n'arriva que le 15, et toutes les batteries furent prêtes le lendemain; mais on ne fut pas dans le cas d'en faire usage. Le 16 au soir, M. de Harrsch demanda à capituler; il obtint les honneurs de la guerre. Le 18, le fort Saint-Pierre, une partie du fort de l'Étoile et un petit ouvrage placé devant la porte du château furent remis aux troupes du roi. La garnison devait

[1] Ce prince était alors à Louisbourg, maison de plaisance de M. le duc de Würtemberg, près de Stuttgard.

sortir, le 19, pour se rendre au camp de Rottweil; mais le mauvais temps, le manque de voitures et le retard qu'éprouva la fourniture du pain engagèrent M. le maréchal de Villars à lui accorder un jour de plus. Elle n'évacua les forts et le château que le 20 et prit la route de Rottweil, escortée par cent cinquante carabiniers. Elle consistait en sept mille hommes, restant du nombre de treize mille, dont elle avait été composée au commencement du siége. On trouva dans les forts et dans le château une assez grande quantité de munitions de guerre, mais fort peu de vivres pour une garnison aussi nombreuse.

M. le duc de Fronsac, aide de camp de M. le maréchal de Villars, fut chargé de porter au roi la nouvelle de la capitulation et quelques détails sur l'état dans lequel étaient les châteaux, ce qui fit juger que le peu de vivres qu'on y trouva avait été un motif suffisant pour engager M. de Harrsch à préférer une capitulation honorable à la vaine gloire de se défendre pendant quelques jours de plus, sans aucune utilité.

Quoique la possession de Fribourg et de ses châteaux donnât à M. le maréchal de Villars le moyen d'entrer dans les montagnes, et même de pénétrer jusqu'au Danube, ce général perdit entièrement de vue le projet qu'il en avait formé, et pour l'exécution duquel il avait rencontré de grands obstacles, de la part des munitionnaires, pour la fourniture du pain. Toutes ses vues se portèrent alors sur les différents objets que le roi lui avait prescrit de remplir après la reddition de Fribourg : premièrement, la coupure du Rhin, près de la Petite Hollande, ou l'attaque de l'ouvrage à corne de Philipsbourg; 2° la marche d'une partie de l'armée au bas Rhin; 3° les siéges de Kirn et de Traerbach.

On a déjà fait mention des obstacles qui s'opposaient à l'exécution de la coupure du Rhin, et de la nécessité d'attendre le

mois de janvier, temps auquel les eaux du Rhin étaient les plus basses : c'était une circonstance que M. de Regemorte n'avait pas prévue lorsqu'il avait proposé son projet; la cour même en témoigna son mécontentement à M. le maréchal de Villars; mais ce général ajouta aux difficultés qu'on aperçut depuis, celle du manque de subsistances pour le grand nombre de troupes nécessaires pour protéger le travail, celle de remuer la terre pendant la gelée, et l'impossibilité de procurer aux travailleurs trois mille paires de bottes de pêcheurs, dont ils avaient besoin pour travailler dans l'eau.

Quant à l'attaque de l'ouvrage à corne de la tête du pont de Philipsbourg, on a vu précédemment que M. le maréchal de Villars s'y était refusé, la regardant comme une des entreprises les plus difficiles qu'on pût former, parce que, cet ouvrage étant placé dans un angle rentrant, on ne pouvait ni voir ni couper le pont, et que, par la même raison, les flancs de l'attaque pouvaient être battus de droite et de gauche par le canon de Philipsbourg; que d'ailleurs, les ennemis étant en état de jeter à leur volonté des troupes dans l'ouvrage, il était difficile d'espérer du succès.

La marche de la plus considérable partie de l'armée du bas Rhin n'était pas l'objet le moins embarrassant : la difficulté de fournir le pain et le fourrage dans le pays au delà de la Queich et jusqu'à Mayence ne permettait pas de faire traverser aux troupes le Palatinat, pour se rendre dans le Hundsrück et pour mettre en état de faire les siéges de Traerbach et de Kirn. M. le maréchal de Villars, sachant aussi que tout le pays entre les sources de la Moder et du Speyerbach était entièrement dépourvu de subsistances par la consommation qui avait été faite pendant la campagne, ne vit de moyen que de faire prendre à ses troupes la route de Sainte-Marie-aux-Mines,

pour traverser ensuite la Lorraine; celles qui étaient destinées à hiverner dans les Évêchés devaient par la même raison suivre la même route; mais ce fut sur quoi il éprouva des contrariétés de la part de la cour, qui, étant persuadée que le pays n'était pas aussi ruiné et que les munitionnaires trouveraient des expédients pour la fourniture du pain, lui manda de ne point songer à la route de Sainte-Marie-aux-Mines, qui, en conduisant les troupes sur le territoire du duc de Lorraine, donnerait à ce prince des motifs de se plaindre du fourragement qu'elles seraient obligées de faire dans son pays; elle insista en même temps pour que M. le maréchal de Villars étendît ses troupes dans une espèce de cantonnement, le long de la rive gauche du Rhin, pour gagner la Nahe et la Glane, qui, n'ayant point été fourragées pendant la campagne, seraient en état de faire vivre la cavalerie; mais, les ennemis ne faisant encore aucunes dispositions pour séparer leur armée, et les tranchées n'étant point encore comblées ni les réparations faites à Fribourg, M. le maréchal de Villars, dans l'espoir que ces nouvelles représentations feraient mieux connaître à la cour la véritable situation des affaires, attendit encore pour déterminer ses mouvements. Il régla seulement que, lorsqu'il ferait marcher ses troupes destinées à l'expédition de Kirn et de Traerbach, et à prendre des quartiers d'hiver dans le Hundsrück et dans les Évêchés et la Lorraine, celles qui devaient hiverner dans la Franche-Comté et l'Alsace resteraient dans les environs de Fribourg; mais, comme les fourrages commençaient à devenir rares, il fit partir la maison du roi, le 19 et le 20, pour rentrer en France, par la route de Belfort et par celle de Sainte-Marie-aux-Mines.

Quant aux siéges de Kirn et de Traerbach, il paraît que M. le maréchal de Villars regarda celui de Kirn comme une opéra-

tion de peu d'importance et facile à terminer par quelques coups de canon. Il n'en était pas de même de Traerbach, qui exigeait de grandes dispositions, et qui était d'autant plus en état de faire une bonne résistance, que les troupes de Hollande qui avaient occupé cette forteresse venaient de la remettre à des troupes allemandes, qui y étaient entrées le 8 du mois, au nombre de trois cents hommes.

On se rappellera que, pendant la campagne, on avait, suivant l'intention de la cour, miné le vieux Brisach pour ne le rendre aux ennemis que démantelé; M. le maréchal de Villars avait de même, depuis la prise de Fribourg, fait ouvrir des mines sous toute l'enceinte des fortifications. M. le prince Eugène, en ayant été informé, lui fit dire que, si l'on faisait sauter ces deux places, la paix deviendrait bien difficile à faire; mais M. le maréchal de Villars, peu accoutumé et peu disposé à recevoir la loi de son ennemi, répondit que ce n'était pas en vain qu'il prétendait faire des conquêtes. Ce fut à ce sujet qu'il expliqua à la cour son sentiment sur la démolition de ces deux places. Celle de Fribourg lui parut indispensable; quant à celle de Brisach, il représenta que, en ruinant les fortifications de la ville, on ne détruirait jamais les avantages que pouvaient retirer les ennemis de ce qu'on appelait la Butte ou Rocher de Brisach, qui était l'ancienne ville dans son entier et qui, dominant tout le Rhin, devait dans tous les temps protéger le passage de ce fleuve; que d'ailleurs ce rocher pouvait, avec une dépense peu considérable, devenir un très-bon poste, peu propre à la vérité pour une place d'armes, mais auprès duquel on pouvait faire un très-bon camp retranché, au moyen d'une coupure plus facile et moins étendue que celle qu'on avait projetée à la Petite Hollande, et par laquelle on jetterait de l'autre côté de la ville une grande partie du Rhin.

Bientôt M. le maréchal de Villars fut dans le cas de perdre, pour ainsi dire, de vue les objets militaires pour s'occuper principalement de la politique et travailler au grand ouvrage de la paix. La négociation qu'il avait depuis longtemps entamée en secret avec l'électeur palatin avait enfin amené l'empereur à entrer dans des voies de conciliation. Il eut même avis que le prince Eugène avait reçu des pleins pouvoirs pour traiter avec lui, et le 23 il reçut un exprès de ce prince qui lui indiqua Rastadt comme le lieu le plus convenable pour tenir leurs conférences. Le rendez-vous fut fixé au 25, et chacun s'y rendit à cette époque, escorté de cent grenadiers et de cent chevaux.

En quittant Fribourg, M. le maréchal de Villars laissa à M. le comte du Bourg le commandement des troupes qui étaient à la droite du Rhin et dans la haute Alsace, et M. le maréchal de Besons continua de commander celles qui étaient dans la partie basse de cette province.

On n'entreprendra point de rendre compte, dans ce mémoire, de ce qui se passa à Rastadt entre les deux généraux plénipotentiaires; c'est une matière entièrement du ressort de la politique et dont les détails ne se trouvent qu'en partie dans le dépôt de la guerre; on ne fera mention que de ce qui concerne l'objet militaire et les opérations du reste de la campagne.

Comme il n'y eut point de suspension d'armes, les deux armées restèrent dans la même situation; cependant M. le maréchal de Villars, en attendant que le roi permît de séparer les troupes, autorisa M. le comte du Bourg à faire repasser le Rhin à quelques-unes de celles qui étaient à la droite de ce fleuve; la gendarmerie se mit en marche le 23 et le 24 pour aller en Franche-Comté; deux bataillons et douze escadrons

bavarois partirent en même temps pour aller dans le pays messin, et le 27 les gardes françaises se mirent en marche pour se rendre à Colmar et y attendre les ordres du roi pour leur retour à Paris. M. le comte du Bourg demanda avec instance qu'il lui fût permis de renvoyer le reste de la cavalerie qui manquait de fourrage, tout le pays, à huit ou dix lieues de Fribourg, ayant été entièrement épuisé, et les neiges qui étaient tombées en assez grande quantité dans les montagnes ne permettant pas de pénétrer dans les gorges où l'on aurait pu trouver encore quelques ressources. Mais la cour, incertaine du parti que prendrait M. le maréchal de Villars sur le projet de porter une grande partie de l'armée au bas Rhin et de prendre des quartiers dans le Palatinat, avait différé de fixer la destination de chaque troupe et l'époque de la séparation de l'armée; ce ne fut que le 28 que M. le maréchal de Villars reçut le projet d'emplacement et l'état des officiers généraux qui devaient être employés pendant l'hiver. M. Voysin lui manda en même temps que, le roi considérant que la saison était avancée et que le siége de Traerbach pourrait être de longue durée, sa majesté s'était déterminée à remettre à un autre temps cette opération et à donner ses ordres pour la séparation de l'armée, mais qu'elle désirait qu'on se rendît maître de Kirn, afin que l'on pût établir quelques quartiers dans le Hundsrück[1].

Dès que MM. les maréchaux de Villars et de Besons furent informés des intentions du roi sur la séparation de l'armée, les troupes se mirent en marche, les unes pour repasser le Rhin à Brisach, et se rendre dans leurs quartiers en Franche-Comté, en Lorraine et dans la haute Alsace; les autres pour

[1] On n'a point trouvé, dans les papiers de la guerre, le projet d'emplacement des quartiers que la cour adressa à M. le maréchal de Villars.

se rendre, par la rive droite du Rhin, à Strasbourg, et aller ensuite d'un côté occuper quelques villes du Palatinat, et de l'autre gagner le Hundsrück, ou prendre des quartiers dans les Évêchés et sur la Sarre. Mais M. le maréchal de Villars ayant été informé, non-seulement qu'aucune troupe de l'armée ennemie n'avait encore marché vers ses quartiers d'hiver, mais aussi qu'elle était encore le 3 sous la toile, et que le prince Eugène avait même défendu de les faire entrer dans des cantonnements, voyant d'ailleurs que les difficultés que ce prince suscitait dans la négociation étaient capables de la faire rompre, il jugea ne devoir point laisser avancer jusque dans le Palatinat les troupes qui étaient en marche pour y prendre des quartiers, sous le commandement de M. le comte de Broglie, parce qu'il craignit que ces quartiers ne fussent en danger d'être enlevés, si les ennemis venaient à passer le Rhin à Mayence ou à Philipsbourg. D'après cette idée, il envoya ordre à M. de Pery d'arrêter sur la Lauter toutes ses troupes et de les cantonner derrière la ligne, pour ne les remettre en marche que lorsque l'armée ennemie serait séparée.

Pendant ce temps, M. le maréchal de Besons, ayant obtenu du roi la permission de retourner à la cour et s'étant rendu le 4 à Hombourg, faisait les dispositions pour le siége de Kirn. L'artillerie dont on pouvait faire usage pour cette opération était à Sarrelouis; mais comme elle ne consistait qu'en pièces de 16, M. le maréchal de Besons en fit préparer, à Metz, deux de 24. Les chevaux, pour conduire cette artillerie, ne devaient arriver à Metz et à Sarrelouis que du 11 au 13, de sorte que les pièces qu'on devait tirer de Sarrelouis ne pouvaient arriver que le 16 à Kaiserslautern; c'était le point de réunion des troupes qui devaient être détachées de Sarrelouis, de Hombourg et de Bitche, indépendamment de celles que pourrait

fournir la garnison de Trèves. M. de Quadt fut chargé de l'opération.

Mais, en faisant ces dispositions, M. le maréchal de Besons, sachant bien que la garnison de Kirn n'était composée que de cinquante hommes, présuma que le commandant n'attendrait point une attaque dans les formes : c'est ce qui l'engagea à faire en sorte de l'intimider et peut-être, par ce moyen, le déterminer à capituler. Pour cet effet, il détacha M. de Kleinholtz avec deux cents hommes d'infanterie et deux cents chevaux. Cet officier arriva le 7, à trois heures de l'après-midi, devant Kirn, et disposa sa troupe de manière à ne pas permettre à la garnison de s'échapper et à lui persuader qu'il avait avec lui beaucoup de monde. Il fit en même temps sommer le commandant, dont la réponse fut qu'il avait ordre de se défendre jusqu'à l'extrémité, à moins qu'il n'eût la liberté de se retirer avec sa garnison à Mayence. M. de Kleinholtz consentit à cette condition, et le lendemain 8 il prit possession de la première enceinte et des batteries. La garnison sortit le 9, escortée par cinquante dragons, pour se rendre à Mayence; elle était composée d'un capitaine, deux lieutenants et cinquante-cinq soldats. On trouva dans le château quatorze fauconneaux et quelques munitions. La ville n'était susceptible d'aucune défense, les murailles ayant été rasées; mais le château, situé sur un roc vif en forme de pain de sucre, dont on ne pouvait approcher que par le chemin qui y conduisait de la ville, et composé de trois enceintes, dont la première était formée par des murs très-élevés et très-épais, sur une fondation de roc de quarante pieds de tous côtés, était en état de soutenir un siége de longue durée. Il pouvait contenir cinq cents hommes dans des casemates à l'abri de la bombe et cent vingt chevaux. On y avait pratiqué un puits taillé dans le roc et d'une très-

grande profondeur. Dans le donjon étaient deux citernes en très-bon état.

M. le maréchal de Villars n'était pas encore instruit de la prise de Kirn, lorsque, le 8, il apprit que M. le prince Eugène avait reçu de la cour de Vienne l'ordre de séparer l'armée impériale, et que les troupes devaient commencer le 10 à s'acheminer vers leurs quartiers d'hiver; mais cette circonstance le détermina à donner à M. le comte de Broglie, qui l'avait suivi à Rastadt, l'ordre de faire occuper Bergzabern et Neustadt par quelques troupes de celles qui avaient été retenues sur la Lauter, et lui prescrivit de ne faire marcher le reste de ces troupes dans les quartiers qu'elles devaient prendre au delà du Speyerbach, que lorsque celles des ennemis seraient plus éloignées.

La cour, moins inquiète de ces événements, ne suspendit point l'exécution de l'ordre qu'elle avait déjà envoyé de réformer plusieurs régiments. M. le comte du Bourg et M. de Maupou ne purent différer cette opération; mais ce ne fut pas sans de vives représentations de la part de M. le comte du Bourg, moins cependant pour se plaindre de la diminution de troupes que cette réforme occasionnait, que pour faire connaître à la cour l'avantage dont il aurait été pour appuyer la négociation de M. le maréchal de Villars, de continuer à présenter aux ennemis un état de guerre capable de leur imposer. Le ministère n'envisagea pas cet objet du même coup d'œil, et on manda à M. le maréchal de Villars que, si la négociation venait à être rompue, la nécessité où l'on était de faire une réforme serait alors, si on la différait, une marque de faiblesse qui pourrait annoncer que la France ne serait point en état de faire la guerre, au lieu qu'en faisant cette réforme pendant la durée de la négociation on pourrait faire entendre à l'Empereur

qu'elle ne tombait que sur l'excédant des troupes restées sur les autres frontières et dans l'intérieur du royaume, sans que l'armée du Rhin en souffrît la moindre diminution.

M. le maréchal de Besons était à Metz lorsque la nouvelle de la prise de Kirn lui parvint. Cet événement inattendu ayant rendu inutiles les dispositions qu'il avait fait faire pour le siége, tout fut contremandé, artillerie, subsistances et troupes. Il manda seulement à M. de Quadt de se rendre à Kirn pour établir les quartiers nécessaires à la conservation de ce poste; il lui prescrivit de faire occuper Messenheim pour communiquer avec Kaiserslautern; la petite ville de Cousel, pour communiquer avec Hombourg; le château de Lichtenberg, pour communiquer avec Sarrelouis et Saint-Vendel; Lautreck, pour joindre de plus près quelques-uns de ces postes. Après avoir fait ces dispositions, il partit de Metz pour se rèndre à la cour.

M. de Broglie conduisit, le 12, à Bergzabern deux bataillons. La ville, qui appartenait au roi de Suède, comme duc de Deux-Ponts, était occupée par cent soldats des troupes de ce prince; le commandant refusa d'ouvrir ses portes, et ce ne fut qu'après qu'on eut fait descendre quelques troupes dans le fossé et menacé d'enlever le poste de vive force qu'il consentit à recevoir celles du roi. La ville était fermée de bonnes murailles, entourée d'un fossé avec des ponts-levis à chaque porte, et M. de Broglie jugea que la garnison y serait en sûreté. Ce poste était nécessaire pour la communication de Weissembourg à Landau. Le lendemain, 13, M. de Broglie se rendit à Neustadt, où il établit aussi deux bataillons. Ce poste était environné d'un fossé, d'une fausse-braie crénelée et d'une muraille haute fort épaisse et terrassée dans tout le pourtour de la ville; il le regarda comme capable d'exiger le siége dans les formes. Il

fit occuper par cent hommes le château de Kersviller, entre Landau et Neustadt, et celui de Eidesheim par cinquante. Ces deux postes étaient susceptibles de défense et nécessaires pour là communication avec Landau. Il envoya cent hommes au château de Marientrautt, sur le Speyerbach, et soixante à Ziscam, pour éclairer ce qui pourrait déboucher de Spire et de Philipsbourg. Quelques jours après, il fit occuper Billikum par quatre cents hommes de la garnison de Landau, qui était composée de douze bataillons et un régiment de dragons.

Les ennemis ayant continué à se séparer, M. de Pery eut ordre de M. le maréchal de Villars de faire marcher le reste des troupes de M. de Broglie, qui étaient restées sur la Lauter, pour aller prendre leurs quartiers dans le Palatinat. Elles se mirent en mouvement le 14, et consistaient en deux régiments d'infanterie, un de cavalerie et un de hussards. Deux autres régiments de cavalerie et six bataillons devaient suivre ces troupes; mais le maréchal de Villars, informé que les ennemis étaient encore en force derrière les lignes d'Ettlingen, et depuis cette ligne jusqu'au Neckar, les fit rester encore quelque temps sur la Lauter pour garder les lignes, au défaut des autres troupes, qui étaient parties pour aller dans leurs quartiers.

On croit inutile d'entrer ici dans le détail des mouvements que les généraux, craignant quelque entreprise subite de la part des ennemis, si les négociations venaient à se rompre, firent faire aux troupes, tant sur le Rhin que dans le Palatinat et le Hundsrück; mais on remarque dans la suite de leur correspondance une inquiétude continuelle : celle de M. le chevalier d'Asfeld fut au point que, ayant été informé que le petit bourg de Neustadt, situé dans la montagne Noire, près de Saint-Blaise, à sept lieues de Fribourg, était occupé par deux

cent cinquante hommes de troupes impériales et quelques hussards, et qu'ils avaient fait demander dans tout le pays, jusqu'à une lieue de Fribourg, des pionniers et des palissades, pour mettre ce poste en état de défense, il jugea ne devoir pas leur en donner le temps; il les fit attaquer le 25 par cinq cents hommes et quelques dragons, sous les ordres de M. de Ceberet. Ils firent résistance; mais on les chassa : plusieurs officiers et cent hommes furent faits prisonniers; le reste, à la faveur du brouillard, se sauva dans la montagne. Cet acte d'hostilité, fait pendant les négociations pour la paix, ne fut point désapprouvé par la cour et ne produisit qu'un bon effet sur les ennemis. Ils retirèrent leurs troupes, qui occupaient Bruhlingen, près de Villingen, et, au lieu de songer à user de représailles, ils se retranchèrent dans leurs quartiers, dont les plus voisins de Fribourg en étaient éloignés de onze lieues.

Quelques jours après, M. d'Asfeld, ayant été averti que cent quarante hommes de troupes de l'Empereur occupaient les villages de Totmos et de Bernan, situés à neuf lieues de cette place, au milieu des montagnes Noires, détacha six cents hommes, sous les ordres de M. Phelippes, pour les en chasser. Cet officier marcha avec toute la célérité possible dans un pays aussi difficile, en tenant les sentiers à travers les bois; mais les troupes de l'Empereur ayant été averties, elles se sauvèrent dans les bois; on ne s'empara que de leurs équipages. Comme les deux villages dépendaient du comte de Hohenstein, qui ne s'était point soumis à la contribution, on emmena des otages.

Il ne se fit, pendant le reste de l'hiver, aucun mouvement intéressant de part ni d'autre : toute l'attention fut fixée sur ce qui se passait à Rastadt; mais l'incertitude du succès de la négociation ne permit point de perdre de vue les objets militaires; la cour même forma des projets offensifs, afin que l'exécution

pût suivre de près la rupture, si elle venait à avoir lieu. On fit un plan particulièrement pour l'attaque des lignes d'Ettlingen, afin de les raser. M. le comte du Bourg devait être chargé de cette expédition. M. le maréchal de Villars lui-même, rebuté des difficultés qu'il éprouvait de la part du prince Eugène, et vivement affecté des ordres précis que lui adressait la cour de ne se relâcher en rien sur les articles des Catalans et de l'Italie, qui formaient les principaux obstacles, approuva que l'on fît des dispositions pour surprendre Manheim et s'emparer de Neustadt; mais les Palatins évacuèrent ce dernier poste.

Enfin, après bien des détails et des altercations entre les plénipotentiaires, la persuasion où chacun d'eux était de la nécessité de la paix les concilia, et le 6 mars 1714 le traité fut signé à Rastadt par le prince Eugène pour l'Empereur, et par M. le maréchal de Villars pour le roi. Il ne restait plus, pour établir entièrement la tranquillité en Allemagne, qu'à concilier l'empire avec la France. La ville de Baden, en Argovie, fut indiquée pour le lieu du congrès, qui s'assembla le 20 mai et fut terminé le 7 septembre, par un traité qui contint à peu près les mêmes articles que ceux que renfermait celui de Rastadt, et quelques autres qui regardaient les princes de l'empire et de l'Italie.

Aussitôt après on procéda aux évacuations réciproques et à l'exécution des articles convenus. Nancy fut évacué au mois de novembre et rendu au duc de Lorraine; les nouvelles fortifications que le roi y avait fait faire furent rasées. Il en fut de même successivement de Kaiserslautern, Bitche, Hombourg, du château de Sarrebourg et du fort Saint-Martin de Trèves. Le fort du Rhin ou de la Pille, près de Strasbourg, le fort de Selingen, celui de la tête du pont de Huningue, les ouvrages construits dans l'île du Rhin, sous cette place, furent démolis;

Kehl, Brisach et Fribourg furent restitués à l'empire et à l'Empereur, de sorte qu'il ne resta à la France, au delà du Rhin, aucun des postes fortifiés ou retranchements que cette puissance avait établis sur la rive droite de ce fleuve et dans les îles.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE DE FLANDRE.

ÉTAT DES TROUPES QUI MARCHAIENT À MAUBEUGE LE 5 MARS 1712 [1].

(Voir page 12.)

LIEUX D'OÙ PARTENT LES TROUPES.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
De Valenciennes	17	5
Du Quesnoy	7	5
Du Cateau	//	2
De Landrecies	3	3
D'Avesnes	5	5
De Guise. (Le 7 arriveront sous Maubeuge.)	//	//
	32	20

On fait marcher deux cent cinquante hommes par bataillon, compris les grenadiers. Pour la cavalerie et les dragons, on fait marcher

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2373, n° 45.

ce qui est en état; et, outre les cinq escadrons marqués pour Avesnes, on a envoyé ordre aux deux de Beaumont que M. le marquis de Vivans y a jetés.

Tout fait huit mille hommes d'infanterie; cavalerie et dragons, deux mille, non compris Maubeuge; et outre cela M. de Saillans doit avoir assemblé à Charleroi quatre mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie.

ÉTAT DES TROUPES QUI ONT ORDRE DE MARCHER LE 15 MARS 1712[1].

(Voir page 14.)

Le régiment de Touraine partira d'Avesnes, pour se rendre le 17 à Landrecies.

Celui de Royal-Roussillon, partant d'Avesnes, se rendra le 17 à Landrecies, le 18 au Cateau, le 19 à Cambrai.

Le régiment de Bretagne, partant de Landrecies, se rendra le 16 au Cateau, le 17 à Cambrai.

Saint-Second se rendra, le lendemain de l'ordre reçu, à Avesnes.

Douze mineurs et un officier de la compagnie de Voylin, partant d'Ypres le lendemain de l'ordre reçu, iront à Bergues.

Gravelines.

Calais.

Boulogne (séjour).

Montreuil.

Hesdin (séjour).

Auxy-le-Château.

Doullens.

Arras.

La compagnie de canonniers qui est à la Fère ira, le lendemain de l'ordre reçu, à Ham, Péronne, Bapaume, Arras.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2373, n° 143.

Le régiment des Vaisseaux partira d'Amiens, le lendemain de l'ordre reçu, pour se rendre à Doullens, et de là à Arras.

ÉTAT DES TROUPES IMPÉRIALES QUI DOIVENT VENIR DANS LES PAYS-BAS LE 16 MARS 1712 [1].

(Voir page 15.)

INFANTERIE.	BATAILLONS.	NOMBRE d'hommes.	CAVALERIE.	ESCADRONS.	NOMBRE d'hommes.
Haslinger	1	880	Palffi	6	1,000
Jung-Daun	2	1,600	Falckenstein	6	1,000
Holstein	2	1,600	Croix	6	1,000
Neuburg	1	800	Zobeowitz	6	1,000
Baden	2	1,600	Emmanuel (Savoie)	6	1,000
Fechenbach	1	800	Dragons. Alt Savoie	6	1,000
Dalberg	1	800	Dragons. Fels	6	1,000
Eib	1	800	Dragons. Wolffskeht	6	1,000
Taston	1	800	Dragons. Saint-Amour	6	1,000
Isselbach	1	800	Vehlen	3	450
Saxen-Meiningen	1	800	Hatzfeld	3	450
Frendenberg	1	800	Kolvnitz (hussards)	4	600
Sultzbach	1	800	Spleni	4	600
	16	12,880		68	11,100

RÉCAPITULATION.

	Nombre d'hommes.
Infanterie	12,880
Cavalerie	11,100
Total	23,980

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2373, n° 165.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Montesquiou. Versailles, le 20 mars 1712[1]. (Voir page 16.)

J'ai reçu les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire des 14, 15, 16 et 17 de ce mois. Il est assez difficile de démêler à quoi aboutissent tous les mouvements que font les ennemis; mais je ne peux croire que ce soit pour une entreprise considérable, parce que je ne vois jusqu'à présent que des détachements des troupes du Brabant; et, quoiqu'il ait marché huit bataillons des troupes de la Meuse, il y en reste encore beaucoup de ceux destinés à servir pendant la campagne. Vous avez vu dans toutes les nouvelles que les ennemis attendent vingt-deux ou vingt-trois mille hommes de troupes impériales, qui sont du côté du Rhin : ce sont celles qui furent détachées l'année dernière de l'armée de Flandre, et ce renfort n'est pas indifférent, s'ils veulent faire quelque grande entreprise; nous n'apprenons pas, néanmoins, que ces troupes aient encore passé Cologne. Vous aurez vu sans doute une lettre de Tournay du 15, qui marquait que les détachements anglais venaient de recevoir ordre de retourner dans leurs garnisons, et vous devez savoir présentement si les ennemis s'attachent à nettoyer le lit de la Deule, qui est ce qu'il y a de plus vraisemblable. Toutes ces raisons ne doivent pas nous empêcher de prendre nos précautions; et il faut seulement se garantir de faire approcher trop diligemment la cavalerie de la frontière pour ne pas consommer prématurément les provisions de fourrage que nous y avons. A l'égard de l'infanterie, il ne peut y avoir d'inconvénient de tirer celle qui est dans les places les plus éloignées, comme de la Meuse et du département de M. Le Blanc pour les rapprocher de vous, en mettant dans Cambrai et Arras tout ce qui peut y tenir, et le surplus dans les places les plus voisines, et j'ai dès à présent expédié les ordres pour tirer du département de M. Le Blanc l'infanterie qui doit joindre l'armée. Vous en trouverez le mémoire dans ce paquet. Pour ce qui est des troupes de la Meuse qui sont à Namur et Givet, il dépendra de vous d'en retirer ce que vous jugerez à propos. On observa l'année dernière de ne les faire marcher que lorsque l'on vit les troupes des ennemis passer la Meuse

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2352, n° 91.

pour venir en Brabant. Si les ennemis continuent de tenir un corps considérable entre la Deule et la Scarpe, le roi approuve en ce cas que vous fassiez cantonner environ quarante bataillons le long de la Censée jusqu'à la Scarpe, faisant la coupure de Biache, comme l'année dernière. Vous savez que les ennemis, pour avoir plus d'eau à Douai, firent tomber la Censée dans le Moulinet. Si, pendant que les troupes seront cantonnées, on pouvait combler le lit du Moulinet, cela empêcherait que l'eau détournée à Biache ne retournât à Douai. Ce que j'appréhende du cantonnement, c'est que, si les troupes ne sont pas régulièrement payées, étant hors des places, la désertion ne s'y mette; mais il faut passer par-dessus cet inconvénient. Quand cela sera nécessaire, les équipages d'infanterie peuvent être renvoyés dans les places de derrière pour éviter la consommation des fourrages. Vous avez à Saint-Quentin tous les chevaux du sieur Graels, destinés pour l'artillerie; s'ils achèvent encore quelques voitures de fourrage dans le reste de ce mois, vous pouvez, au 1er avril, en faire telle destination que vous jugerez à propos, par rapport à l'artillerie, observant toujours, néanmoins, de ne tenir à l'extrémité de la frontière que ce qui serait nécessaire pour éviter une plus grande consommation de fourrage.

A l'égard de la cavalerie, il faut nous défendre de la faire avancer trop promptement; elle sera dans les premiers jours d'avril dans les cantonnements du Hainaut, de l'Oise et de la Bresle, et il est à souhaiter qu'elle y puisse rester quelque temps pour se maintenir en meilleur état et pour qu'elle ne consomme point inutilement ce que nous avons dans les places de ladite frontière. Il peut être que les mouvements des ennemis ne se fassent à autre dessein que de nous engager à consommer dès à présent nos provisions, ce qui leur donnerait un grand avantage dans la fin du mois prochain, si les subsistances nous manquaient. Vous êtes en état d'en juger mieux que personne, et je suis bien persuadé que vous ne ferez de mouvement que ceux qui seront utiles et nécessaires pour le bien du service. Je suis, etc.

MÉMOIRE DE M. DE PUYSÉGUR, DU 22 MARS 1712[1].

(Voir page 16.)

Quand les ennemis sont cantonnés derrière la Deule et la Scarpe, leur droite vers Pont-à-Vendin et leur gauche vers Marchiennes, par leur gauche ils ne sont qu'à quatre lieues de Bouchain, à trois de Biache, et par leur droite à cinq d'Arras et à cinq de Montenescourt; et par conséquent en une seule marche ils peuvent tomber sur telle partie que bon leur semble; c'est pourquoi garder seulement la Censée ce n'est rien faire, d'autant que l'ennemi n'a qu'à marcher sur la Scarpe, au-dessus d'Arras, même à la ligne de Montenescourt; pour lors l'infanterie qui serait vers Biache aurait peine à regagner Cambrai.

C'est pourquoi quarante bataillons sur la Censée, et même cent le long de la Censée et de la Scarpe, ne garderont point toutes les lignes sans cavalerie contre une armée qui aura cavalerie et infanterie, attendu que l'infanterie n'ayant point un terrain fixe et certain à garder, et étant obligée de se porter d'un bout à l'autre de cette ligne, la cavalerie et les dragons des ennemis la préviendront partout, et il n'y a qu'une armée, à la vérité, qui peut être inférieure à l'autre, qui puisse empêcher de pénétrer pour se placer devant Arras, ayant toute la même étendue de pays à garder à présent que quand toute notre armée sera assemblée.

Ne pouvant donc point, avant un certain temps, tenir l'armée ensemble à portée d'Arras, pour empêcher l'ennemi d'en entreprendre le siége, il vaut mieux hasarder qu'il l'entreprenne à présent que d'aller, pour prévenir une entreprise à laquelle il ne songe peut-être pas, mettre l'armée ensemble pour huit jours, et être obligé ensuite de la renvoyer dans les derrières, et, par là, laisser la liberté à l'ennemi de faire ce que bon lui semble.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2373, n° 229.

C'est pourquoi, ne pouvant empêcher l'ennemi de se porter sur Arras, il faut prendre le parti, en cas que cela arrive, d'être en état d'assembler l'armée en deux ou trois jours, afin de le combattre avant qu'il soit établi devant cette place.

Cela supposé, il convient de ne rien avancer qui puisse consommer les magasins destinés pour quand l'armée sera assemblée; mais bien si, par les mouvements des ennemis, par des préparatifs de siége, l'on voit qu'effectivement ils songent à l'entreprise d'Arras, qui est la seule à laquelle ils puissent songer prématurément, il faudra, pour lors, rapprocher les troupes les plus éloignées, et les mettre à deux ou trois jours au plus du lieu où l'on voudra assembler l'armée, pour de là marcher sur l'ennemi, avant qu'il puisse être établi devant Arras.

Le lieu où il faudrait qu'en ce cas l'armée s'assemblât, c'est entre Péronne, Bray et Corbie, attendu non-seulement que c'est à peu près le milieu pour la jonction des troupes qui viendront du côté de la mer et de la Sambre; mais le côté pour secourir Arras, c'est par la tête du Crinchon, en venant par le chemin d'Amiens et Doullens, depuis Mouchy-au-Bois, l'Arbret, jusqu'à Gouy proche Montenescourt.

C'est pourquoi, les troupes qui sont du côté de la mer, quand il y aura quelque chose à craindre, il faut les rapprocher sur Saint-Omer, derrière la rivière d'Aa, et par proportion au mouvement des ennemis les faire revenir sur la Canche et de là les cantonner dans les villages entre Amiens et Abbeville, où il y aura des fourrages; pour lors ces troupes ne seront qu'à deux journées de l'assemblée de l'armée.

Celles qui sont sur la Bresle sont à une bonne portée. Tout ce qui est sur l'Oise n'est qu'à deux journées de Péronne.

Il conviendrait de faire opérer les mêmes mouvements aux troupes qui seront du côté de Namur et de la Meuse, et les faire doubler, quand il conviendra, sur Landrecies; et, lorsqu'elles partiront de ces lieux-là, elles porteront du fourrage et de l'avoine avec elles, et viendront camper près du Catelet pour se rendre sur Péronne.

L'artillerie, étant à la Fère, Saint-Quentin et Ham, est à bonne portée pour joindre.

L'armée, partant d'entre Péronne et Corbie, porterait avec elle de l'avoine pour quatre jours et du foin pour trois.

Voilà les seules précautions que l'on puisse prendre, supposé que l'ennemi voulût entreprendre quelque chose prématurément.

Si l'ennemi ne fait rien qui nous engage à prendre ces précautions, quand l'on aura fixé le jour pour l'assemblée, il n'y aura qu'à l'avancer entre Cambrai et Arras; et, suivant cela, il n'y aura qu'à se régler pour rapprocher d'avance les troupes les plus éloignées, afin que l'armée toute ensemble puisse prendre, le même jour, la situation que l'on veut lui donner pour couvrir la place et le pays.

A l'égard de la proposition que l'on fait d'assembler des troupes pour faire une digue à la Scarpe à Biache, pour détourner cette rivière et la rejeter dans la Censée, c'est un ouvrage de quatre heures et que l'armée fera en arrivant sur les lieux.

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT MARCHER. 21 MARS 1712[1].

(Voir page 17.)

La compagnie des canonniers et un détachement de quatre-vingts hommes du régiment royal-artillerie, avec les officiers à proportion, qui sont à Saint-Quentin, iront à Péronne, Bapaume et Arras, où ils resteront jusqu'à nouvel ordre.

Vingt bombardiers, commandés par les sieurs Dufaut et Olivier, qui sont à la Fère, iront à Ham, Péronne, Bapaume et à Arras, où ils resteront jusqu'à nouvel ordre.

Un bataillon des Vaisseaux, qui est à Amiens, ira à Doullens et y séjournera un jour.

Les deux bataillons des Vaisseaux qui sont à Doullens viendront à Arras, où ils resteront jusqu'à nouvel ordre.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2373, n° 206.

Le régiment de Gondrin, qui est à Boulogne, ira à Montreuil, à Hesdin, où il restera jusqu'à nouvel ordre.

Le régiment de Bombelles, ci-devant Boufflers, qui est à Calais, ira à Ardres, le lendemain à Saint-Omer.

Les quatre brigades de carabiniers, les régiments de Lyonnais et de Galmoy, qui sont à Ypres, iront à Bergues et à Saint-Omer.

La brigade de carabiniers et les régiments du Royal et Dorington, qui sont à Bergues, iront à Saint-Omer.

Le régiment de cavalerie de Druhot, qui est à Furnes, ira à Gravelines, Calais, Boulogne et Montreuil, où il restera jusqu'à nouvel ordre.

Le régiment de Chartres, qui est à Bergues, ira à Saint-Omer, le lendemain à Renty, et ensuite à Hesdin, où il restera jusqu'à nouvel ordre.

Le régiment de cavalerie de Rios, qui est à Gravelines, ira à Calais, Boulogne, Montreuil, où il séjournera un jour, ensuite à Rue et Abbeville, où il restera jusqu'à nouvel ordre.

Toutes ces troupes doivent marcher le lendemain de leur ordre reçu.

RÉCAPITULATION.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	LIEUX D'OÙ ILS PARTENT.
Des Vaisseaux	1	"	Amiens.
Idem	2	"	Doullens.
Gondrin	2	"	Boulogne.
Bombelles, ci-devant Boufflers	2	"	Calais.
Perrin	2	"	Dunkerque.
Monroux	1	"	
Lyonnais	2	"	Ypres.
Galmoy	1	"	
Royal	3	"	Bergues.
Dorington	1	"	
Druhot	"	2	Furnes.
Chartres	"	3	Bergues.
Rios	"	2	Gravelines.
4 brigades de carabiniers	"	8	Ypres.
1 brigade de carabiniers	"	2	Bergues.
TOTAL	17	17	

ÉTAT DES TROUPES QUI FONT UN MOUVEMENT, LE 24 MARS 1712, SOUS LES ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE MONTESQUIOU[1].

(Voir page 17.)

RÉGIMENTS.	LIEUX D'OÙ ILS PARTENT.	LEUR DESTINATION.
Villars. Le 24 mars.	D'Arras	A Doullens.
Nice	De Philippeville	Beaumont. Avesnes. Philippeville.
Nivernais	De Givet	Barbançon. Avesnes. Philippeville.
Luxembourg	De Namur	Beaumont. Maubeuge.
Guyenne	*Idem*	*Idem*.
Du Roi	D'Amiens. En partira quand M. de Méaldres le voudra.	Corbie. Albert. Bucquoy. Les deux premiers bataillons. Miraumont. Les deux autres.
Champagne	D'Amiens	Corbie. Albert. Bapaume.
Les trois bataillons de Greder suisse	D'Ypres	Bergues. Saint-Omer.

L'escadron de Matignon partira de Calais pour se rendre à Ardres. Le lendemain, les deux escadrons de ce régiment iront à Saint-Omer.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2373, n° 235.

Ordre envoyé à M. de Vieuxpont pour, s'il ne croit pas qu'il y ait assez de logement à Cambrai, détourner le régiment du Maine, et le faire aller à Avesnes.

Nota. Toutes ces troupes doivent marcher le lendemain de leur ordre reçu.

Lettre de M. le maréchal de Montesquiou à M. Voysin, sur l'expédition de M. le comte de Broglie. Le 30 mars 1712[1]. (Voir page 20.)

J'ai eu l'honneur de vous mander hier, Monsieur, comme quoi les ennemis fortifiaient l'Écluse, et que même ils enveloppaient tout le bourg et le vieux château qui est en deçà de la Censée, de notre côté. Comme ce poste aurait pu devenir très-sérieux, fournissant aux ennemis un débouché sur la Censée entre Cambrai et Arras, j'ai cru qu'il était fort important de ne pas les y laisser établir; c'est pourquoi j'arrêtai hier M. le comte de Broglie, qui allait partir pour sa tournée, afin de lui mettre cette expédition en main. Je le fis partir hier au soir d'ici avec M. de Montviel pour brigadier et d'Artaignan l'aîné comme colonel; il avait un détachement de six mille hommes d'infanterie. J'en fis sortir aussi, en même temps, mille de Bapaume et trois mille de Cambrai, avec la cavalerie de ces trois places, pour se rendre à deux heures après minuit au village de Dury, proche l'Écluse, où M. de Broglie régla ses attaques, suivant l'instruction que nous en avions faite, faisant passer à Sailly mille hommes d'infanterie, commandés par M. de Linck, colonel dans Sparre, pour attaquer du côté de Douai et empêcher que les ennemis ne puissent sortir par là. Quoique la garnison de Cambrai ne fût point arrivée et qu'il était la pointe du jour, heure que je lui avais prescrite pour attaquer, il le fit par six endroits, dont les commandants étaient MM. de Montviel, d'Artaignan, de Linck, de la Massilière, lieutenant-colonel de vaisseau; d'Antremau, lieutenant-colonel; de Bacqueville et de Guigne, aussi lieutenant-colonel de Saint-Évremont.

Les ennemis étaient au nombre de huit cents hommes d'infanterie

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2373, n° 299.

et de trois cents chevaux, desquels il y en avait deux cents que le sieur Savary, qui était parti de Douai à minuit et demi pour venir faire une course en France, et qui ne s'était mis à l'Écluse seulement que pour faire repaître et ensuite sortir, y avait mis; mais, comme il fut à cheval pour s'en aller, il trouva tête à tête nos gens, qui allaient attaquer; il voulut rebrousser chemin et sortir par le côté de Douai; mais il trouva M. de Linck, qui en avait bouché le passage avec six cents grenadiers, si bien qu'il se trouva pris comme dans une souricière. Dans ce temps-là, tout fut attaqué, et, après un quart d'heure de résistance, ils furent tous faits prisonniers de guerre sans qu'il s'en soit sauvé aucun. M. de Broglie en a ramené ici six à sept cents; il y en a deux ou trois cents de tués ou blessés, le reste escamoté par nos troupes étrangères pour les enrôler, et il y a eu près de trois cent cinquante chevaux pris, comptant ceux des officiers. L'on ne peut jamais mieux conduire une affaire que celle-là l'a été, et je ne saurai me trop louer de M. le comte de Broglie, de tous les officiers et surtout de ceux qui étaient chargés des six attaques. M. de Montviel particulièrement mérite que vous fassiez souvenir sa majesté de lui pour qu'il puisse regagner le temps qu'il a eu le malheur d'être retardé dans les promotions précédentes.

A l'égard des troupes, d'Artaignan, que je vous envoie pour en rendre compte, vous dira qu'elles conservent toujours leur ardeur française; il était dans l'action, ainsi il pourra vous expliquer comme tout s'est passé.

Je vous serais bien obligé si vous vouliez lui faire le plaisir de représenter à sa majesté qu'il est mon neveu, qu'il a plus de vingt-cinq ans de service et qu'il est presque à la tête des colonels, pour que le roi voulût bien songer à lui pour le faire brigadier.

Il y a aussi M. le baron de Beon, qui est mon aide de camp, dont MM. le comte de Gassion et d'Avaray ont eu l'honneur de vous parler, pour que vous eussiez la bonté de le faire capitaine réformé de cavalerie; il était dans cette affaire, et, voulant reconnaître de trop près, il fut pris prisonnier par les dragons de Savary, si bien

qu'il essuya toute l'attaque avec les ennemis et ensuite fut repris avec les autres; cela est assez singulier. Comme c'est un homme de condition et qui sert depuis longtemps, je vous serai obligé si vous vouliez lui faire accorder une commission de capitaine réformé de cavalerie.

Comme les officiers prisonniers n'ont rien ici, je leur ai donné permission d'aller vaquer à leurs affaires pendant un mois, après lequel ils se rendront à Amiens, où ils sauront de M. l'intendant ou de celui qui y commandera le lieu que sa majesté leur aura destiné pour leur prison. Je joins ici la lettre de ces officiers; vous y trouverez le colonel Savary à la tête. Je crois qu'il ne faudrait point l'échanger de toute la guerre; c'est un étourdi, mais homme hardi et entreprenant, qui connaît ce pays-ci mieux que tous nous autres.

A l'égard des soldats et cavaliers prisonniers, je les ferai garder ici jusqu'à la réception de votre réponse pour savoir où le roi veut qu'on les envoie. Je vous prie de me le faire savoir au plus tôt, ou s'il trouve bon que je les renvoie pour échange contre de nos prisonniers. J'en fais envoyer un état au commissaire Puèche. Nous avons un aide-major de Flavacourt, qui a été pris et qu'il faudrait faire échanger contre l'aide-major du régiment de Cour-Prince que vous trouverez sur le mémoire. Il y a encore deux capitaines qui me sont recommandés, et dont je joins le mémoire ici. Si vous voulez mander à M. de Puèche de les échanger, je vous en serai obligé.

Derieux, capitaine dans Baqueule, est tué; Fredenil, capitaine dans Bourbonnais, fort blessé; un capitaine d'Alsace, aussi blessé; une trentaine de soldats tués ou blessés.

Je suis, etc.

ÉTAT DES TROUPES QUI ONT ORDRE DE MARCHER LE 30 MARS 1712 [1].

(Voir page 21.)

RÉGIMENTS.		ROUTES que tiennent les troupes.
Chartres (cavalerie)		D'Hesdin A Crécy, A Abbeville.
Champagne		De Bapaume A Miraumont.
Piedmont		De Saint-Omer A Renty, A Hesdin (séjour), A Auxy-le-Château, A Doullens, A Amiens.
Bombelles		De Calais A Gravelines, A Bergues, A Ypres.
Royal-Roussillon Tarnau (cavalerie) Les gardes de Bavière (infanterie)	qui sont à Namur	
Royal-Piedmont Les hussards de Ratsky Les gardes d'Espagne	qui sont à Givet	M. de Saillans, qui a reçu ordre de M. le maréchal de Montesquiou de faire marcher ces troupes sur les mouvements des ennemis sur la Meuse, doit les envoyer sous Maubeuge.
Pardaillan Lenoncourt	qui sont à Philippeville	
Clermont D'Antave (dragons) Verteil (hussards) Vexin	qui sont à Charleroi	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2373, n° 309.

ÉTAT DES TROUPES QUI ONT ORDRE DE MARCHER ET DES LIEUX OÙ ELLES DOIVENT CANTONNER LE 10 AVRIL 1712 [1].

(Voir page 22.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ROUTES qu'ils tiennent pour joindre LEURS CANTONNEMENTS.	CANTONNEMENTS.	GÉNÉRAUX qui y commandent.
Brendlé suisse	3	De Landrecies à Cambrai...	Paillencourt	M. le marquis de Vieuxpont.
Beuil	2		Hem Lenglet	
Royal-Marine	2		Fressies	
Nivernois	2	D'Avesnes à Cambrai	Au Bac-Abencheul	
Le Maine et Mortemart	4	D'Avesnes à Cambrai. De Guise à Cambrai	Oisy	
Qui garderont l'abbaye du Verger avec un régiment de dragons.				
La Reine	3	De Maubeuge à Cambrai ...	Palluel, à l'Écluse ..	
Poitou et la Marck	4			
Guyenne	2	De Saint-Quentin à Cambrai.	Dury	
Santerre	2	De Miraumont à Arras	Sailly, la Censée d'Espres et Boiry-Notre-Dame.	
Champagne	2	De Bapaume à Arras		
Bourgogne	2	D'Avesnes à Cambrai		
Nice	2	De Saint-Quentin à Cambrai.	Hamblain et Rœux	
Lorraine et Lyonne	4	De Ham à Arras	Fampoux	
Les Landes	1	De Doullens à Arras	Mouchy-le-Preux	
Villars suisse	5	De Péronne à Arras		
Solre				
Pfiffer suisse	3	Du Quesnoy à Cambrai	Entre la maison des jésuites et Estrum dans les Censes.	
Royal	4	D'Abbeville à Duisans	Duisans	M. le comte de Broglie.
Dorington				
Greder suisse	4	D'Hesdin à Agny et Gonne.	Agny et Gonne	
Galmoy				
Piedmont	5	D'Amiens à Montenescourt..	Montenescourt	
Monroux		De Montreuil à Montenescourt		
Isenghien		*Idem*		
Picardie	3	D'Abbeville à Doullens	Doullens	
Le Roy	4	D'Amiens à Bucquoy	Bucquoy	
Hessy suisse	3	.....	Saint-Omer	
Gardes françaises et suisses	6	.....	Péronne	
TOTAL des bataillons	72			
Saint-Second		D'Avesnes à Landrecies, où il restera jusqu'à nouvel ordre, ainsi que les régiments ci-dessus, arrivés à Cambrai et à Arras.		
Villiers (cavalerie)		De Valenciennes	Au cantonnement de M. de Savine.	
Dalesseu		De Condé		
Montauban				

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2374, n° 68.

ÉTAT DE LA CAVALERIE QUI A ORDRE DE MARCHER LE 15 AVRIL 1712[1].

(Voir page 25.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	ROUTES QU'ILS TIENNENT.
Fresin	2	De Maubeuge à Landrecies et à Cambrai.
Guyenne (dragons)	3	
Royal-Allemand	3	
Vaudray	2	
Beaufremont (dragons)	3	
Villeroy	3	
Cayeux	2	
Arco (cuirassiers)	3	D'Avesnes à Landrecies et à Cambrai.
Comte de Costa	3	
Gardes de Bavière	2	
Gèvres	2	
Locatelli	2	
Poth	2	
Saint-Chaumont (dragons)	3	
De Villiers	2	
Montauban	2	
Caubous	2	
Latour	2	De Landrecies à Cambrai.
Dauphin	3	
Biron	2	
Toulouse	3	
D'Espinay (dragons)	3	
Orléans	3	
A Reporter	57	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2374, n° 137.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	ROUTES QU'ILS TIENNENT.
Report.....	57	
Carabiniers.....	10	
Camferand.....	2	Le 17 avril, de Cercamp sous Arras.
Rottembourg.....	2	
Hessy (Suisses, 3 bataillons).....	//	
Beaucaire.....	2	Le 16, de Bapaume au village de Saint-Martin-sur-le-Cogeul, près Héninel et Vaucourt.
Royal-étranger.....	3	
Chartres.....	3	Le 16, de Doullens sous Arras.
Rios.....	2	
Courcillon.....	2	Le 17, de Péronne à Bapaume; le 18, à Croisy, près de Vis-en-Artois.
Granville.....	3	
Nugent.....	1	Le 17, de Bray à Bapaume; le 18, à Villers-les-Cagnicourt.
Idem.....	1	Le 17, de Corbie à Bapaume; le 18, à Villers-lès-Cagnicourt.
Prince Eugène de Bavière.....	2	De la Capelle à Landrecies et à Cambrai.
Saint-Second.....	1	De Landrecies à Cambrai.
Dauphiné.....	2	Du Quesnoy à Valenciennes. A la volonté de M. le prince de Tingry.
TOTAL.....	93	

Les ordres ont été envoyés à M. le marquis de Vivans pour faire marcher la gendarmerie et les régiments de Brabant et de Flandre sous Landrecies.

Il faut remarquer que le régiment Dalezeau, cavalerie, reste dans Landrecies.

MM. de Vivans, de Balinière et de Savine ont ordre de marcher avec les troupes qui sont à leurs ordres.

On a ordonné à toutes les troupes de porter du pain et du foin cordellé, pour quatre jours, et un sac d'avoine de dix-huit rations pour chaque cavalier et dragon, et les officiers à proportion.

ÉTAT DE LA CAVALERIE QUI VA DANS DE NOUVEAUX QUARTIERS LE 26 AVRIL 1712 [1].

(Voir page 28.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	QUARTIERS QU'ILS OCCUPENT.
Chartres	3	A Ransart.
Camferand	2	Adinfer.
Rottembourg	2	Mouchy-au-Bois.
Joyeuse	2	*Idem*.
Royal-étranger	3	Belle-Vitasse.
Rios	2	Hendecourdel.
Granville (dragons)	3	Grévillers.
Beaucaire	2	Ligny.
Nugent	2	Tilloy.
Courcillon	2	Godancourt.
TOTAL	23	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2374, n° 259.

ÉTAT DES TROUPES DE BRANDEBOURG, LE 28 AVRIL 1712 [1].

(Voir page 28.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.	
Gardes de S. A. E. de Brandebourg	3
Chur Prinz	3
Prince Philippe	3
Ansbach	2
Slypenbach	3
DRAGONS.	
Pannevist	4
Gardes de l'Électeur	3
Albech	4
Albertus	4
Orfelin	3
TOTAL des escadrons	32
INFANTERIE	6 bataillons.

RÉCAPITULATION.

Infanterie	6 bataillons.
Cavalerie	32 escadrons.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2374, n° 295.

NOUVEL ÉTAT DES TROUPES IMPÉRIALES QUI VIENNENT AUX PAYS-BAS, LE 28 AVRIL 1712 [1].

(Voir page 28.)

RÉGIMENTS.		NOMBRE d'hommes.
INFANTERIE.		
Du Grand Maître de l'ordre Teutonique	2,000	
D'Eslingen	1,600	6,800
De Bade	1,600	
De Holstein	1,600	
CAVALERIE.		
Palfy	840	
Neubourg	840	
De Croix	840	
Lobkowitz	840	7,040
Saint-Amour	840	
Feles	840	
Savoie (cuirassiers)	1,000	
Savoie (dragons)	1,000	
HUSSARDS.		
Sepleny	500	1,000
Kollonitz	500	
Troupes de Würtzburg et palatines à la solde de l'Empereur	6,000	6,000
TOTAL		20,840

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2374, n° 296.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi. De Cambrai, le 28 avril 1712 [1].

(Voir page 30.)

Depuis mon arrivée sur cette frontière, je n'ai vu aucunes lettres de la Haye, Utrecht, ni de toutes les places ennemies qui m'assurent la paix conclue avec l'Angleterre; mais, comme ce n'est pas sur ces avis que je dois me régler, surtout ne voyant pas ces nouvelles confirmées par les ordres de votre majesté, je n'ai omis aucune de toutes les précautions possibles pour n'être pas surpris par un ennemi que j'ai trouvé campé en front de bandière.

Quand j'ai vu les troupes de la Meuse passer Bruxelles, j'ai fait approcher de Bapaume et d'Albert, où nous avons des magasins, les corps de M. de Saint-Fremont et de Coigny.

J'ai informé de mon arrivée M. le duc du Maine et M. Voysin, par plusieurs lettres réitérées, que l'artillerie de votre majesté, que l'on m'avait assuré être prête, n'était plus en état de servir; ce n'est que depuis quatre jours que j'ai pu envoyer quinze pièces de canon au comte de Broglie, et même tirées par les chevaux des vivres. Aujourd'hui nous en avons cinquante ébranlées; mais les chevaux en sont si ruinés par les fatigues de l'hiver et les mauvaises nourritures, qu'il est déjà arrivé deux fois qu'elles sont demeurées à moitié chemin des journées qu'elles devaient faire. Il manque sept cent cinquante-huit chevaux dont je n'ai aucune nouvelle. Je suis sans pontons ni, à beaucoup près, le nombre des charrettes composées nécessaires.

Votre majesté jugera mieux que personne du péril avec lequel on soutient une attaque de poste quand on est privé de tous les secours; elle sait mieux que moi s'il sera au pouvoir du prince Eugène, parti le 22 de la Haye, et que l'on dit arrivé sur ces frontières, d'engager une action et de se servir des troupes anglaises. Toutes les troupes des ennemis sont présentement rassemblées entre l'abbaye d'Anchin et Douai, leur droite s'étendant sur Gœulezin, partie derrière la Scarpe. L'on m'a mandé les Anglais campés à Pont-à-Rache.

La raison de guerre voudrait que toutes les troupes de votre

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2374, n° 278.

majesté fussent pareillement ensemble, du moins entre Cambrai et Arras. Ce serait cependant tenir neuf lieues de pays lorsque l'ennemi est en bataille; mais comme nous sommes couverts d'assez bons postes, il n'y aurait pas de péril à se tenir dans cette étendue de pays, et c'est ce qui n'est pas même en mon pouvoir, puisque les subsistances me manqueraient bientôt. Tout ce que je puis faire, c'est de faire venir la cavalerie de Doullens entre cette ville et Arras, tirant ses fourrages de Doullens, de faire venir le camp qui est sous Landrecies à moitié chemin de Cambrai, tirant toujours de Landrecies; de mettre la maison de votre majesté au Catelet, tirant toujours de Saint-Quentin; les autres corps ci-devant nommés tirant de Péronne, Bapaume, Albert, Bray et Corbie, et l'infanterie en première ligne.

Votre majesté ne laissera pas d'être inquiète d'une telle situation quand elle saura son ennemi assemblé; mais ma disposition est forcée, puisque je serais épuisé de fourrages en six jours si j'en prenais une autre.

Je prends bien toutes les précautions imaginables pour n'être pas surpris par des partis toutes les nuits sur l'ennemi : les signaux, des courriers toujours prêts.

Dès aujourd'hui je m'en vais à Oisy et placer MM. les officiers généraux dans tous leurs postes; je ne l'ai pu faire plus tôt parce que plusieurs n'étaient pas arrivés, et sans équipage, et que la nécessité ne l'exigeait pas encore.

Enfin, Sire, votre majesté peut mieux juger que personne si les généraux ennemis ont le pouvoir d'engager une action, si elle dépend du prince Eugène; les apparences sont que nous l'aurons, ou sur les lignes de la Canche, ou sur le Crinchon.

J'espère pouvoir gagner le premier poste, qui est le meilleur; mais je nomme l'autre en cas que, par une marche forcée, les ennemis puissent arriver en force devant moi sur Montenescourt. Si cette action est possible, votre majesté en connaît mieux que personne les conséquences; qu'elle ait la bonté de jeter les yeux sur l'ordre de

bataille, et d'examiner si le jour d'une bataille elle ne trouverait pas que MM. les maréchaux d'Harcourt et de Berwick, qui sont présentement inutiles auprès d'elle, puissent être utilement placés dans quatre lieues de pays que tient votre armée. Pour moi, Sire, je suis comme les sages médecins, qui, sans se méfier d'eux-mêmes dans les maladies dangereuses, désirent du secours; s'il y a une grande action, elle sera très-importante. Je ne veux pas tromper votre majesté; il est de ma fidélité de lui expliquer mes besoins; je remplirai mon devoir; j'espère que Dieu m'en fera la grâce, et de faire connaître à votre majesté qu'elle ne peut avoir de serviteur plus zélé et plus fidèle.

J'apprends dans ce moment que les pontons des ennemis arrivent sur le Moulinet. Le duc d'Ormond est arrivé le 24 à Rotterdam, et un homme auquel M. de Bernières a une entière confiance m'assure que le prince Eugène est depuis deux jours à Douai. Toute l'artillerie de campagne des ennemis est sortie hier de Tournay. On la dit de cent cinquante pièces avec quarante pontons. Voilà tous les avis que je reçois dans le moment que je ferme cette dépêche.

J'ai l'honneur, etc.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Marly, le 30 avril 1712[1]. (Voir page 30.)

Mon cousin, depuis que vous êtes arrivé sur la frontière pour y prendre le commandement de mon armée, les mouvements des ennemis n'ont pas été aussi vifs qu'ils avaient pu l'être d'abord, et le délai a été assez heureux pour vous donner le temps d'assembler des troupes et de faire arriver les équipages des vivres avec ceux de l'artillerie. Je crois qu'il vous en manque encore une partie considérable des derrières; mais vous pouvez compter de les avoir incessamment. J'approuve fort les ordres que vous avez donnés pour ménager la subsistance de la cavalerie, faisant toujours prendre les fourrages, autant qu'il est possible, dans les magasins des places de la Somme, où il est plus facile d'en trouver, et conservant ceux d'Arras pour

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 1re partie, 1re section, n° 1.

s'en servir lorsque vous serez obligé par les mouvements des ennemis de faire avancer la cavalerie sous cette place ou auprès des lignes de Montenescourt. Vous êtes en état d'être bien averti de toutes les marches des ennemis, et c'est à vous à prendre garde qu'ils ne puissent pas vous surprendre s'ils se déterminent à attaquer les postes de la Censée, à quoi il y a peu d'apparence; ils sont assez bons pour pouvoir espérer qu'ils n'y réussiront pas.

Je ne compte point assez sur les dispositions à la paix pour croire que cette considération empêche les ennemis de rien entreprendre; ce serait peut-être même une raison à ceux de leurs généraux, en souhaitant la continuation de la guerre, pour chercher à engager une action; mais, pour y parvenir, il faut que, par différentes marches, ils cherchent à vous déposter d'où vous êtes présentement; vous saurez prévoir leur dessein et prendre toujours un camp assez avantageux pour qu'ils ne puissent vous y attaquer qu'au péril et désavantage de leur part, et rien ne doit ralentir votre attention pour prendre les précautions les plus sûres. Les maréchaux d'Harcourt et de Berwick pourraient être fort utiles en Flandre pour le jour d'une bataille; mais vous savez que je leur ai destiné le commandement de mes armées sur le Rhin et en Dauphiné, et je ne compte pas avoir rien de plus à décider pour mon armée de Flandre, dont je vous ai confié le commandement avec le maréchal de Montesquiou, que le nombre d'officiers généraux que vous avez sous vos ordres. Je suis même persuadé qu'il y en a plusieurs dont vous tirerez, dans l'occasion, les mêmes secours que s'ils avaient un grade supérieur à celui qu'ils ont. Vous avez fort bien fait de faire approcher la cavalerie, qui était restée dans les places de la Meuse et de la Sambre, lorsque vous avez su que celle des ennemis, qui est venue la dernière d'au delà de la Meuse, avait passé Bruxelles; et la présente, etc.

ÉTAT DES ESCADRONS QUI MANQUENT À L'ARMÉE ET QUI SONT DANS LES PLACES, LE 6 MAI 1712 [1].

(Voir page 34.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	PLACES OÙ ILS SONT.
Saint-Cernin	3	A Valenciennes.
Guyenne	2	A Saint-Quentin.
	1	Au Catelet.
Mestre de camp général	3	A Amiens
La Trémouille	2	A Péronne.
Houdetot	3	Au Quesnoy.
Dauphin	3	En Allemagne.
Matignon	2	A Ypres.
Granville	3	A Arras. Pour les convois de Doullens, on les aura toujours.
Clermont	2	
Caubous	2	
Troupes de Cologne	9	
TOTAL	35	

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2375, n° 102.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. De Versailles, le 10 mai 1712 [1]. (Voir page 35.)

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 6 de ce mois. Il ne peut être que très-bon de reconnaître, comme vous avez fait, tout le pays qui est depuis le Catelet et la source de l'Escaut jusqu'à la Sambre. Si les ennemis prenaient le parti de porter toute leur armée de ce côté-là, il serait, ce me semble, à craindre que ce ne fût plutôt dans la vue de vous déposter que de chercher à vous combattre, parce qu'en supposant que vous marchassiez à la source de l'Escaut, pour choisir quelque camp avantageux dans l'espace de pays qui va jusqu'à la Sambre, vous seriez obligé d'abandonner les postes de la Censée et même la garde de l'Escaut depuis Cambrai jusqu'à Bouchain; et les ennemis, qui s'en trouveraient beaucoup plus près que vous, ne manqueraient pas de prendre leur temps pour repasser cette rivière entre Cambrai et Bouchain, mettant la Censée derrière eux; et ils seraient maîtres de tomber sur Arras, sans que vous puissiez les en empêcher. Cela vous fera perdre l'avantage de la position que vous avez choisie, et qui a rompu les premiers desseins des ennemis à l'ouverture de la campagne. C'est à quoi le roi est persuadé que vous ferez beaucoup d'attention. Si les ennemis se portaient assez avant, il me semble que, quelques secours qu'ils puissent avoir par un grand nombre de chariots commandés, il leur serait difficile de subsister longtemps dans un tel éloignement de leurs places, dont vous pourriez leur couper la communication, parce qu'il ne leur serait pas possible de garder en même temps tous les passages des rivières de l'Escaut et de la Censée, pour tirer toujours leurs vivres de Douai et de Bouchain. Il est vrai qu'ils pourraient se contenter d'avancer une tête jusqu'au lieu que vous marquez vers la source de l'Escaut, et faire craindre par ce moyen quelque course du côté de la Picardie ou du Soissonnais, et pour vous obliger à faire aussi quelque mouvement; mais, s'ils avaient envie de vous tourner et de vous combattre, ils seraient obligés, en ce cas, de marcher avec toutes leurs forces. C'est une grande entreprise pour eux de marcher avec un grand attirail de chariots, pour s'engager au milieu de toutes

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 2e partie, 2e section, n° 24.

les places du roi séparés de toutes les leurs par l'armée de sa majesté, qui se trouverait entre deux. Je ne sais en ce cas si, au lieu de vous porter tout entier sur les sources de l'Escaut, entre cette rivière et la Sambre, vous n'auriez pas plus d'avantage de choisir un poste entre l'Escaut et les sources du Marquion, pour les voir venir et les mettre dans la nécessité de vous attaquer avec désavantage, parce qu'il ne leur serait possible de rester dans cette situation que très-peu de jours; et, dans la nécessité où ils seraient de se retirer en votre présence, il me semble que leur armée serait exposée à un grand risque. Je crois qu'il ne vous faut point perdre de vue Cambrai et Arras, et de la conservation de ces deux places dépend presque entièrement le succès de la campagne. Peut-être que, dans le dessein de vous déplacer d'où vous êtes, les ennemis feront telles démarches et entreprendront des choses si hasardeuses, que vous serez en état d'en tirer meilleur parti.

J'ai examiné l'état qui était joint à votre lettre des escadrons que vous croyez qui vous manquent; vous y en comprenez qui ne sont point destinés pour servir dans cette armée, et quelques autres qui sont à votre disposition, et que vous ne laissiez dans les places que pour servir aux escortes; ainsi vous êtes le maître de les retirer quand vous voudrez. M. l'électeur de Cologne a marqué bien précisément que ses neuf escadrons seraient en état de marcher le 15 de ce mois; vous ne pouvez point en avoir besoin avant ce temps. Je vous supplie de ne point différer la marche du régiment Dauphin, ni des quatre autres régiments d'Houdetot, Clermont, Cambon et Alsace, qui vont en Comté ou dans les provinces. J'ai eu l'honneur de vous envoyer l'état des régiments de cavalerie et d'infanterie qui viennent de la Meuse et des Évêchés, et j'y ai marqué le jour de leur arrivée; ils seront beaucoup plus tôt à Saint-Quentin que les troupes de l'Empereur ne seront à Tournay. Je suis, etc.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin.

J'ai reconnu, Monsieur, fort exactement, tous les pays qui sont entre la source de l'Escaut, celle de la Somme, les têtes de ruisseaux de Vermand, de celui qui passe à Marquion, autrement appelé *la*

Du camp d'Oisy, le 14 mai 1712 [1]. (Voir page 35.)

Gache, de tous les endroits généralement où l'on pourrait placer l'armée du roi entre Cambrai, le Catelet, Saint-Quentin et Péronne, si l'ennemi partant de Bouchain voulait tourner la tête de l'Escaut.

Premièrement, l'Escaut au-dessus de Marcoing n'est rien; on le passe très-aisément; à peine, dans la plupart des endroits, a-t-il la largeur d'un ponton; l'on ne tient donc cette rivière que par l'armée entière, quand celle des ennemis s'y présente.

J'ai voulu voir les débouchés des bois de Beaurevoir et Bohain, seulement par curiosité, sachant bien que, quand même j'y aurais trouvé le meilleur poste du monde, je n'aurais pu m'y placer, d'autant que l'on ne peut défendre ces débouchés qu'en laissant à l'ennemi la liberté de passer l'Escaut, et par conséquent laisser Cambrai derrière lui.

J'ai voulu voir quels postes on pourrait prendre entre le Catelet et Fonsomme : premièrement, il n'y en a aucun, et d'ailleurs on ne pourrait le prendre, par la raison précédente, attendu qu'il faùdrait abandonner l'Escaut pour tenir ces entre-deux-pays.

J'ai suivi ensuite le pays qui est entre la tête du ruisseau de Vermand et le Catelet; le trajet n'est que de trois fort petites lieues; il n'est pas sujet au même inconvénient que les deux premiers, en ce que vous ne vous y allongez que quand l'ennemi débouche par les trouées de Beaurevoir et de Vermand, et par conséquent vous tenez toujours les eaux; mais la nature est telle, qu'il n'y a aucune sorte d'avantage à se donner, en attendant l'ennemi; c'est une bataille à terroir égal des hauts et des bas, sans ravins ni bois qui nous assurent aucun poste avantageux.

J'ai suivi aussi la ravine qui va de Marcoing à Havrincourt, laissant ensuite les bois de Metz-en-Couture devant soi, et gagnant ensuite la tête du ruisseau de Manancourt, qui se jette dans la Somme près de Péronne.

Dans tous ces divers postes, le moins défectueux est celui du ruisseau de Vermand au Catelet.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2375, n° 197.

Quant au poste de l'Escaut, à la tête du ruisseau de Marquion, c'est assurément le meilleur; mais, quand l'ennemi a trouvé l'Escaut, il se présente seulement devant vous, se tenant à une lieue et demie; et puis par sa gauche, dans une seule marche, il gagne la ravine de Vis-en-Artois, met Sailly à sa gauche, et Arras se trouve coupé sans qu'il soit possible de l'empêcher.

Vous dites, Monsieur, que l'on peut trouver moyen de le combattre dans ces divers mouvements : j'en conviens; mais c'est toujours une bataille; c'est ce qu'il cherche, et ce que je chercherai aussi de très-bon cœur dès que sa majesté voudra bien me faire connaître qu'elle la désire.

Après avoir bien examiné toutes ces diverses situations, le parti que je croirais le meilleur serait, dès que je verrai l'ennemi véritablement tourner l'Escaut et déboucher les bois de Beaurevoir et de Bohain, de remarcher diligemment par toutes les chaussées et par tous les ponts que l'on pourrait faire sur la Scarpe, mettre la droite vers Arras, et la gauche sur Bouchain. L'ennemi n'a plus qu'à regagner diligemment ou le côté de Mons, ou celui d'Hesdin, tirant ses farines de Béthune; car, n'ayant pas assez de vivres à Bouchain seul, il faudrait bien qu'il se déterminât promptement à un de ces deux partis-là, auquel cas je tâcherai de lui rendre les chemins de Mons difficiles, ayant de mon côté la navette que je vous ai représentée facile pour l'ennemi, derrière l'Escaut et l'Écaillon.

Ce dernier parti, quoique selon moi le meilleur, parce qu'il éloigne un peu ces grands événements, qui méritent grande considération, ne laisse pas d'être sujet à plusieurs inconvénients.

Premièrement, si l'ennemi a des vivres pour quinze jours ou sur les troupes ou dans des chariots, il en emploie quelques-uns à faire de grandes courses en France. Je sais bien qu'en me déterminant à repasser la Censée et la Scarpe, je dois laisser un corps de trois ou quatre mille chevaux ou dragons pour couvrir la Somme; mais cela n'empêchera pas une course, surtout entre les têtes de la Somme et de l'Oise.

En second lieu, je suis sans pontons: je tâcherai d'y pourvoir et de me servir des chevaux des vivres pour traîner ceux qui ne m'auront pas encore joint; d'ailleurs les chaussées du Bac-Abencheul, Palluel, l'Écluse et Sailly sont si ruinées, qu'il sera assez difficile de les repasser promptement.

Je ne doute pas que nous n'ayons beaucoup plus de farines dans Valenciennes et Arras que les ennemis n'en peuvent porter avec eux : c'est une affaire de supputation bien aisée, et je travaille, à tout événement, actuellement à ces divers arrangements. Je trouverai aussi bien peu de fourrage entre Douai et Bouchain, où l'ennemi cantonne tout présentement.

Ces divers obstacles peuvent, je crois, être surmontés; au moins, le saurai-je bien parfaitement avant que sa majesté ait eu le temps de m'honorer de ses ordres sur toutes ces différentes vues. Mais, quoi qu'il en soit, un peu plus tôt, un peu plus tard, si la guerre continue, l'on ne peut, selon moi, imaginer que la campagne puisse se passer sans une bataille.

Si l'on ne la donne pas pour une première place, il faudra la donner pour une seconde; comme j'en vois donc la nécessité, je vous assure, Monsieur, que je ne proposerai pas de l'éviter. Quant à ce que l'on peut vous mander, que l'ennemi longeant l'Escaut ne peut avoir que quelque course en France pour objet, permettez-moi de vous dire qu'il marche dans un pays ouvert; que ses chariots, en eût-il dix mille, le suivent en bataille; que, partant de Bouchain, il n'a que deux marches médiocres jusqu'au débouché des bois; et la troisième, il se met en présence, si vous voulez l'attendre, partout, hors vers le ruisseau de Marquion.

Pour ce poste-là je conviens que, l'obligeant à tourner l'Escaut, ce qu'il faut toujours faire, il faudrait une quatrième marche pour revenir sur nous; il ne faut pas croire d'ailleurs qu'un ennemi s'arrête par la raison du péril où il met son armée. S'il lui arrive un mauvais succès, il est certain qu'une armée battue entre le Catelet, Saint-Quentin, Cambrai et Arras n'a pas grande retraite; mais, si l'on était

retenu par de pareilles réflexions, jamais on ne s'engagerait à donner une bataille dans le pays ennemi; c'est cependant là précisément que l'on trouve avantageux de les donner, et ce que l'on cherche dans la guerre.

Le prince Eugène n'a pas été retenu par ces vues-là à Turin ni près de Mons. J'ai cherché ces occasions-là dans l'empire, quand j'y ai été; très-aise quand je les ai trouvées, et très-fâché quand je les ai manquées; et j'aimerais bien mieux, pour le service du roi, donner une bataille entre Mons et Bruxelles qu'entre Bapaume et Péronne. Je vous dirai sur cela, Monsieur, qu'il y a des gens dans les armées qui écrivent volontiers qu'il n'y a rien à craindre, que l'on donne des desseins chimériques aux ennemis. Il arrive quelquefois à ces mêmes gens, si libres dans leur taille lorsqu'ils ne répondent de rien, que, dès que l'affaire roule sur eux et que l'ennemi paraît, la tête leur tourne, et qu'ils disent pour tous ordres à ceux qui sont aux leurs : « Faites, vous autres, comme vous voudrez. »

Il y en a d'autres qui, pour tout prévoir, ne diminuent point le mal, veulent être préparés sur tout, au hasard de donner quelque inquiétude à leur maître, laquelle ils voudraient cependant payer de tout leur sang, fatiguent le ministre de plusieurs réflexions importantes; leur vivacité sur ce qui leur manque pourrait porter à croire en eux trop de circonspection; mais l'on a vu toujours ces mêmes gens fermes et tranquilles dans les plus grandes actions, y donnant les ordres très-nettement, rassurant tout le monde par un air gai et serein, former et exécuter heureusement, quand le service du roi l'a exigé, les projets les plus hardis et les plus difficiles. Ces premiers sont grands courtisans; les autres, ravis d'être bien avec le ministre que le roi choisit pour leur donner ses ordres, ne font de cour qu'au roi seul. Voilà, Monsieur, des portraits assez fidèles.

Je connais bien mes gens et assez moi-même pour pouvoir dire une vérité : que je ne me suis encore guère trompé sur le bien du service. Je dois ce bonheur moins à mes lumières qu'à une très-vive application, songeant toujours, et sans la moindre distraction, au

très-grand emploi dont il a plu à sa majesté de m'honorer, duquel je souhaite passionnément qu'une bonne paix me soulage.

Comme le temps peut presser pour les ordres dont sa majesté pourra m'honorer sur la présente dépêche, je vous supplie, Monsieur, de me dépêcher un courrier, si vous croyez que les moments puissent être précieux; en attendant, je ferai tous les arrangements possibles sur les diverses vues.

Votre réflexion est très-juste, Monsieur, sur cette assemblée de six mille chariots, qui ne cadrent point avec la lenteur du mouvement des ennemis. L'on dit même que plusieurs s'en sont retournés; mais il peut être que le prince Eugène avait compté d'agir d'abord avec les troupes anglaises. Si M. le duc d'Ormond les a refusées, il est obligé d'attendre celles qui lui viennent d'Allemagne, desquelles le nombre est fort considérable; et peut-être n'avait-il pas grand tort d'avoir pensé à retenir sur l'Oise et faire herber dans ces lieux-là les dix escadrons qui marchent, ou en Allemagne, ou dans le royaume.

Je n'aurai assurément les troupes de Cologne que dans le 5 juin, puisque M. de Saint-Maurice me mande qu'elles ne peuvent marcher avant le 25 de ce mois. J'ai l'honneur, etc.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. De Versailles, le 17 mai 1712 [1]. (Voir page 36.)

J'ai rendu compte au roi, Monsieur, de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 de ce mois, et sa majesté a vu avec plaisir les soins que vous vous êtes donnés pour reconnaître tous les endroits où vous pourriez placer son armée, si les ennemis prenaient le parti de vous tourner par votre droite et d'aller aux sources de l'Escaut. Il ne s'agit pas, comme vous le marquez, d'aller leur disputer le passage au défilé de Beaurevoir et Bohain, parce que ce serait leur abandonner l'Escaut, et par conséquent Arras et Cambrai; la même raison empêche de penser à vous placer entre le Catelet et Fonsomme; et, quoique vous trouviez que vous pourriez vous placer assez bien entre le Catelet et Vermand pour y attendre les ennemis et les combattre, au moins avec avantage égal, sa majesté juge que ce

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 2e partie, 2e section, n° 29.

poste s'éloigne encore trop, et il ne serait peut-être pas impossible aux ennemis, en faisant paraître une partie de leurs troupes aux débouchés de Beaurevoir et Vermand, de renvoyer un corps du côté de Bouchain, qui se rendrait maître du passage de l'Escaut. Le poste de Marcoing à Manancourt, passant par Avrincourt, vous paraît assez bon, et il vous éloigne moins de votre dessein principal, qui est de toujours tenir l'Escaut avec Cambrai et Arras. Vous convenez en même temps que, de tous ces camps que vous pouvez occuper, le plus avantageux est celui de l'Escaut jusqu'au ruisseau de Marcoing, le long du chemin qui va de Cambrai à Arras; mais vous croyez qu'il serait encore meilleur, si l'ennemi prenait le parti d'aller passer aux sources de l'Escaut, de faire passer la Censée et la Scarpe à toute l'armée du roi pour vous placer entre Arras et Bouchain, mettant ces deux rivières devant vous. Il est vrai que, dans cette dernière situation, la sûreté serait plus grande d'éviter tout combat, n'étant pas possible aux ennemis de vous y chercher pour vous y attaquer. Il est certain qu'après avoir consommé ce qu'ils auraient porté de vivres, et de ce qu'ils auraient en dépôt à Bouchain, ils n'auraient pas d'autre ressource que de se porter du côté de Hesdin, pour traverser les lignes de Montenescourt et se mettre à portée de Béthune. Rien ne les empêcherait de faire une marche qui serait même fort abrégée, parce que, n'ayant aucune troupe qui leur fût opposée en deçà de la Scarpe et de la Censée, ils ne seraient pas obligés de prendre un si grand tour; vous vous trouveriez embarrassé dans ce cas pour soutenir Hesdin, et peut-être dans la même nécessité d'aller chercher à les combattre du côté des sources de la Scarpe. Le roi approuve beaucoup moins ce parti, et le camp entre l'Escaut et Marquion lui paraît préférable; la sûreté et l'avantage du poste s'y trouvent, supposé que l'ennemi voulût venir pour vous combattre; et, quoique la conjoncture présente ne demande pas qu'on cherche à engager de grandes actions, il ne faut pas néanmoins les éviter au point d'en donner des marques publiques, et de laisser faire aux ennemis tout ce qu'ils voudraient sans s'y opposer; et, supposé,

au contraire, qu'ils vous fournissent une belle occasion de prendre vos avantages sur eux, vous savez que le roi vous a laissé toute liberté d'en profiter.

L'inconvénient que vous trouvez à prendre ce camp entre l'Escaut et le Marquion, c'est que vous croyez que l'ennemi, après avoir tourné l'Escaut et s'être mis à une portée de vous, à une lieue et demie de distance, pourrait par sa gauche, en une seule marche, gagner la ravine à Vis-en-Artois, et porter sa gauche à Sailly; au moyen de quoi Arras se trouverait coupé sans qu'il fût possible de l'empêcher. Mais le roi croit que, s'ils faisaient une telle marche en votre présence, vous seriez en état de les attaquer et de tomber sur la meilleure partie de leur armée dans le temps qu'ils seraient en mouvement. Cela consiste à être assez bien averti pour qu'ils ne puissent pas vous dérober leur marche, et cela leur serait d'autant plus difficile, que vous convenez qu'ils ne peuvent faire ce passage des sources de l'Escaut qu'avec un très-grand attirail de chariots; et, quoique vous disiez que le prince Eugène aime les choses hasardeuses, et qu'il en ait effectivement donné des preuves, il n'y a guère d'apparence qu'il s'avance ainsi au milieu de toutes les places du roi, éloigné de toutes les siennes, sans trop savoir par où en sortir. Après vous avoir ainsi expliqué ce que le roi pense sur le choix des deux postes que vous jugez les seuls sur lesquels il paraît qu'il puisse y avoir à délibérer, et quoique, par de bonnes raisons, sa majesté juge que celui de l'Escaut à Marquion soit préférable, elle ne laisse pas de s'en remettre à vous, par la connaissance plus parfaite que vous avez, étant sur les lieux, de faire ce que vous jugerez plus avantageux pour son service, et elle est bien persuadée que vous chercherez toujours à prendre le meilleur parti. On ne peut pas éviter, si les ennemis ont dessein de faire une course en Picardie ou Soissonnais, qu'ils ne l'exécutent. Le seul remède est celui que vous proposez, de laisser un corps de trois mille chevaux ou dragons pour couvrir la Somme; il est vrai, néanmoins, que si l'armée du roi repassait la Censée et la Scarpe, ce serait abandonner encore plus le pays,

et donner plus de liberté aux ennemis d'envoyer différents détachements sur la Somme et sur l'Oise, parce qu'ils ne craindraient pas de s'affaiblir, n'ayant point d'armée à portée d'eux pour les combattre; au lieu que, demeurant avec l'armée du roi au camp de Marquion, vous seriez en état, en une marche, de tomber sur le gros de leur armée, supposé qu'ils eussent envoyé des corps un peu considérables sur la Somme pour y occuper des postes, et y envoyer faire des courses par leurs détachements. Il sera bon, dans tous les cas, de faire quelque attention à Bapaume et à Péronne, non pas dans la crainte que les ennemis en fassent le siége, mais pour éviter seulement que ces places ne puissent être surprises. J'ai eu l'honneur de vous parler de Landrecies, et je ne sais si, faute de pouvoir faire mieux, les ennemis, trouvant cette place dégarnie, ne pourraient pas chercher à s'en rendre maîtres; leur dépôt étant fait à Bouchain, il ne leur serait pas difficile d'en tirer ce qui leur serait nécessaire pour porter à Landrecies, et vous ne seriez pas en état de vous y opposer, parce qu'il faudrait passer l'Escaut devant leur armée d'observation. Ils regarderaient peut-être que cette place, quoique difficile à soutenir, parût toujours en avant, ce qui est leur objet principal; et tant qu'ils sont supérieurs, la communication avec Bouchain et Douai se peut toujours maintenir. Le roi estime par cette raison qu'il conviendra fort d'y laisser quelques bataillons de l'armée, retirant plutôt ceux qui sont à Maubeuge, où on pourrait les renvoyer, si les ennemis quittaient les environs de Bouchain pour se porter du côté de la Sambre ou même du Quesnoy. Nous n'avons point regardé jusqu'à présent cette place de Landrecies comme menacée de siége, et elle n'est pas même pourvue à proportion des autres. Ce que j'en dis aussi n'est que pour porter la prévoyance au delà de ce qui est vraisemblable. On ne pèche jamais pour prendre trop de sûreté et de précautions.

Le roi est trop souvent occupé d'examiner la carte du pays, et ce que je vous mande n'est que sur ce que sa majesté m'ordonne de vous faire part des réflexions qu'elle y a faites. Je connais bien par votre lettre que vous l'attribuez plutôt aux avis qui pourraient m'être don-

nés par des personnes qui sont dans l'armée. Je puis vous assurer du contraire avec vérité ; et, pour peu que vous y fassiez réflexion, vous verrez que la seule vue de la carte fournit sans aucune peine toutes les idées de ce qui peut se faire de part et d'autre, surtout dans un pays où les armées campent depuis trois ans, et où il n'y a pas un village qu'on n'ait entendu nommer plus de cent fois. Ne comptez point que le roi puisse être fatigué de réflexions; il vaut beaucoup mieux, comme vous le dites, prévoir d'avance, sans diminuer le mal, au hasard de donner de l'inquiétude, que d'attendre pour avertir que le péril soit plus pressant.

Je suis persuadé que les ennemis attendront encore quelque temps à se mettre en mouvement. Les négociations se soutiennent bien, et on a tout sujet d'en bien espérer; mais c'est une raison pour redoubler ses soins et son attention jusqu'au moment de la conclusion. Je ne vous envoie cette lettre par un courrier que parce que vous avez témoigné le souhaiter.

Suivant la dernière lettre de M. de Saint-Hilaire, il ne manquait plus, pour rendre l'équipage d'artillerie de l'armée de Flandre complet de mille six cents chevaux, que cent cinquante chevaux qui manquaient encore de ceux que le sieur de Graele doit fournir, lesquels on attendait d'un jour à l'autre. Ainsi, je compte que vous aurez à tout moment le nombre de seize cents chevaux, si vous ne les avez déjà. Je suis, etc.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, le 20 mai 1712[1]. (Voir page 37.)

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17 de ce mois. Lorsque les ennemis apprendront que vous avez fait commander des pionniers, je suis persuadé qu'ils seront dans le même doute où nous avons été lorsqu'ils en ont demandé un grand nombre, et de chariots dans le Brabant. Le roi est toujours fort persuadé qu'il ne convient point de faire la ligne proposée entre le Catelet et le ruisseau de Vermand; et plus sa majesté y fait réflexion, plus elle croit que vous n'avez de meilleur parti à prendre,

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 2e partie, 2e section, n° 35.

si les ennemis tournent par les sources de l'Escaut, que d'occuper presque le même camp que vous avez pris l'année dernière en présence des ennemis à Bourlon; la seule différence qu'il pourrait y avoir, et qui doit dépendre des avantages que le terrain vous fournira, c'est au lieu que, votre gauche étant appuyée au village de Sains, ce qui devrait faire votre droite en prenant le même camp pour faire tête aux ennemis qui viendraient à vous, vous pourriez avancer votre droite jusqu'au village d'Inchy, parce que c'est où est la source du Marquion; votre gauche serait toujours également appuyée à l'Escaut. L'avantage que ce petit changement pourrait vous produire serait de faciliter beaucoup la marche de votre armée, si les ennemis marchaient du côté d'Arras, et que vous voulussiez aussi vous porter vers la Scarpe par Vis-en-Artois; le seul inconvénient que vous en appréhendez, à ce qu'il me paraît, est que les ennemis ne vous préviennent par une marche dérobée et en passant derrière le ravin de Boisleux, mettant ce ravin devant eux et poussant leur gauche jusqu'à Sailly; c'est à quoi il semble qu'il leur serait impossible de réussir, parce qu'en les supposant campés proche de l'armée du roi, leur droite à l'Escaut, ils ne peuvent point aller tourner les rivières qui sont assez difficiles, et passer en moins de deux jours de marche; et, à votre égard, vous n'avez qu'une petite marche à faire et très-facile pour vous porter d'Inchy jusqu'à Vis-en-Artois; ce camp serait même presque aussi sûr que celui de Bourlon, parce que votre droite et votre gauche seraient également appuyées; ce qu'il y a de ravines dans cet espace est peu considérable, suivant ce qui paraît par une carte particulière que le roi en a; et la preuve que la marche n'est pas bien embarrassante pour votre armée, c'est que, l'année dernière, vous vîntes en un jour de Montenescourt jusqu'à Marquion, ce qui fait plus que le double du chemin, et les troupes marchaient sur plusieurs colonnes en même temps. Peut-être pourriez-vous aussi d'avance employer utilement les pionniers commandés à préparer ce chemin, rabattant quelques crêtes et ravines, s'il y en a, pour rendre la marche plus facile et plus prompte depuis Inchy jusqu'à la Scarpe

près d'Arras, par où vous croiriez devoir faire passer les troupes. Si l'ennemi voulait vous combattre dans le camp de Bourlon que vous auriez choisi, vous conviendriez que ce ne pourrait être qu'avec désavantage de leur part, parce qu'ils vous trouveraient bien placé, et toutes vos dispositions faites pour aller au-devant, lorsque vous les verriez venir à vous; vous auriez aussi l'avantage de pouvoir tomber sur eux, si, en faisant une marche en votre présence, ils étaient obligés de vous prêter le flanc; et, pour l'éviter, ils seraient dans la nécessité de s'éloigner de vous et de prendre un plus grand tour; auquel cas vous faites ce que vous voulez en défendant toujours les approches d'Arras, et ils se trouveraient dans un grand embarras pour se rapprocher des places d'où ils doivent nécessairement tirer leur subsistance. Il est essentiel que les munitionnaires garnissent le plus qu'ils pourront Arras et Cambrai, parce que c'est de ces deux places que votre armée tirera toujours son pain, et qu'il pourrait y avoir un intervalle pendant la marche supposée des ennemis, pendant lequel on ne pourrait point tirer de Saint-Quentin ni de Péronne de quoi remplacer la consommation. Cet intervalle ne peut néanmoins être de longue durée, parce que les ennemis ne pourraient eux-mêmes subsister dans cette situation; il n'y a pas aussi beaucoup d'apparence qu'ils se déterminent à prendre ce parti. Ce n'est pas que je doute que M. le prince Eugène manque d'envie de vous combattre; mais c'est parce qu'il me semble qu'il exposerait trop son armée sans être assuré d'en venir au but qu'il se serait proposé. Je vois que vous supposez que, en venant tourner par les sources de l'Escaut, les ennemis ne laisseraient pas de garder encore tous les postes de la Censée, de leur côté; c'est ce qui leur serait assez difficile, parce qu'ils seraient obligés, en ce cas, d'y laisser beaucoup de troupes, aussi bien que dans leur camp de Bouchain, et leur armée s'en trouverait d'autant affaiblie dans le temps qu'ils viendraient pour vous attaquer. S'il demeurait quelques troupes entre Douai et Bouchain, et dans le camp sous Bouchain, M. de Tingry aurait grand avantage pour y venir les attaquer avec les troupes qui sont à Valenciennes et au Quesnoy; et si

les ennemis marchaient avec toutes leurs troupes, sans rien laisser sous Bouchain ni sur la Censée, il me semble aussi que, dans le temps qu'ils s'éloigneraient jusqu'à passer aux sources de l'Escaut, M. de Tingry pourrait, en un jour, venir vous joindre avec une partie des troupes qui sont dans sa garnison, pour renforcer d'autant votre armée.

Je n'ai pas encore vu l'ordre de bataille de celle des ennemis; tout ce que nous en savons est qu'elle ne peut pas être plus nombreuse en infanterie qu'elle l'était l'année dernière, parce qu'il est sûr qu'il est resté neuf bataillons dans les États de M. de Brandebourg; et, pour la cavalerie, il est certain que, pendant la campagne dernière, il fut détaché au moins quarante-cinq escadrons pour aller du côté du Rhin. On dit qu'il en revient présentement soixante-cinq, qui sont ces troupes impériales dont on parle depuis un mois; et je crois cela assez véritable, parce que, suivant les états qui m'ont été envoyés de différents endroits, contenant les noms de ces régiments qui ont marché pour venir en Flandre, je trouve que ce sont les noms des mêmes régiments qui allèrent, l'année dernière, de Flandre en Allemagne, à l'exception de trois régiments, qui sont Savoie cuirassiers, Savoie dragons, et un autre; chacun de ces régiments est de six escadrons. Les ennemis avaient, la campagne dernière, deux cent soixante-sept ou deux cent soixante-neuf escadrons; supposant qu'ils en aient dix-huit ou vingt d'augmentation, leur nombre n'excédera pas de beaucoup ce que vous en avez, puisque votre état est de deux cent soixante et quatorze escadrons, qui se trouveront effectifs lorsque les troupes de Cologne vous auront joint; si le régiment de la Trimouille ne se trouve pas présentement en assez bon état pour marcher, dix ou douze jours de vert achèveront de remettre les chevaux, et ils seront, dans ce temps-là, autant en état de servir que tous les autres de l'armée.

Je ne me remets pas bien qui est l'homme dont vous me parlez sous le nom de votre petit homme, qui est venu vous dire que les Anglais doivent joindre l'armée le 17 au soir, et que tous les impériaux auraient joint le 20. Ce dernier article ne peut pas être véritable.

Je ne doute pas que vous n'ayez suivi leur marche et observé leur passage de la Meuse, suivant les avis que vous en aurez reçus de M. le comte de Saillans, qui sont plus sûrs que ce qui est rapporté par les donneurs d'avis qui passent d'un camp à l'autre et qui ne rapportent que ce qu'ils ont ouï dire.

J'ai envoyé les ordres du roi pour faire venir à Landrecies la compagnie de canonniers de terre avec les quarante canonniers de la marine qui étaient à Maubeuge, où il conviendra de les renvoyer aussitôt que les ennemis quitteront le camp de Bouchain. Je suis, etc.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin. De l'abbaye de Mont-Saint-Martin, le 22 mai 1712[1]. (Voir page 37.)

Je ne m'attacherai pas, Monsieur, à une réponse bien exacte aux lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire du 17. Je vois qu'après avoir examiné toutes les différentes situations que je vous ai expliquées, sa majesté approuve beaucoup plus celle que l'on pourrait prendre entre l'Escaut et la tête du ruisseau de Marquion. Je l'ai étudiée encore deux jours de suite; il y a un inconvénient qui la rend impraticable, le voici : l'ennemi, nous voyant sur les hauteurs de Bourlon, se place devant nous dans une situation presque aussi belle; s'il nous trouve trop bien, il nous y laisse, et bien assurément par sa gauche il tient à l'Écluse, et par conséquent à Douai; auquel cas, sans lui donner le temps de s'établir, il faudrait de toute nécessité nous déposter et aller attaquer, parce que nous serions enfermés entre l'Escaut, la Gache, la Censée et l'ennemi, et enfin sans subsistance pour notre cavalerie, ne tirant plus de pain pour l'armée que de Cambrai seul, et l'ennemi sans difficulté le maître de se mettre entre Arras et nous.

Ce que l'on croit facile de l'attaquer, lorsqu'il voudrait nous tourner par sa gauche, ne le serait pas, puisqu'il marche toujours en bataille sur des hauteurs qui lui seraient inutiles, s'il voulait nous attaquer, mais qui rendent sa marche belle et avantageuse, lorsque je dois marcher à lui.

J'ai joint M. de Saint-Fremont à M. de Puységur, et MM. de Contades et de Beaujeu, gens sensés. Nous avons voulu voir si nous ne

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2376, n° 67.

serions pas mieux en suivant la ravine d'Havrincourt : ce poste est sujet presque au même inconvénient, nous donne à la vérité un pays plus étendu derrière nous et plus de facilité de marcher à l'ennemi; mais ni dans l'un ni dans l'autre de ces postes je ne puis m'affaiblir de 3 ou 4,000 chevaux pour garder les derrières de la Somme; et vous conviendrez, Monsieur, qu'il ne serait pas sage de se défaire d'un corps de cavalerie considérable, pouvant donner une bataille d'un moment à l'autre dans des pays tout ouverts contre un ennemi déjà fort supérieur en cavalerie, et qui le serait toujours beaucoup quand j'aurai ce qui n'a pas encore joint, la même raison n'étant pas, me plaçant derrière la Censée.

MM. de Saint-Fremont et de Puységur trouvent encore que, si l'ennemi tourne la tête de l'Escaut et met la Somme derrière lui, il peut faire de grands désordres dans le royaume; ils poussent même leurs idées plus loin : que l'ennemi pourrait se saisir de la Fère et Ham, y prendre des farines que nous y avons et subsister longtemps sans le secours de Bouchain. Pour moi, Monsieur, je ne lui donnerai pas de si grands desseins, ayant une armée derrière lui; et j'avais pensé que, si on pouvait se mettre derrière la Censée et ôter à l'ennemi le commerce de Douai, après quelques courses aux têtes de l'Oise et de la Somme, il serait obligé de s'en revenir. Je ne vous ai pas répondu, sur ce dessein de se mettre derrière la Censée et la Scarpe, que l'exécution en soit certaine; et d'ailleurs, s'il pouvait arriver (à la vérité contre ma pensée) que l'ennemi allât passer la Somme, et que, par une marche si hardie et si éloignée de ses magasins, il me forçât à le suivre, j'aurais perdu mon temps à lui ôter le commerce de Douai, si même il trouvait des farines à la Fère, à l'abbaye Dorcant, à la ville de Ham; ces provinces exposées se plaindraient vivement de mon séjour entre Douai et Bouchain.

Enfin, Monsieur, toute réflexion faite, le dessein de la Censée ne me paraissant pas du goût de sa majesté par des raisons fortes et par l'opinion de ces messieurs, nous croyons tous trois jusqu'à présent que le meilleur parti, si l'ennemi veut longer l'Escaut, c'est de défendre

toujours le passage de cette rivière jusqu'à la source. Si là, tournant, il veut passer les bois, le voir venir, et marcher à lui dès qu'il s'étendra dans la plaine, observant toujours, et préférablement à tout, que, ni par la droite ni par le corps qu'il pourrait laisser dans les retranchements de Bouchain, il ne puisse jamais me séparer de Cambrai; après cela, c'est un pays tout ouvert, comme j'ai eu l'honneur de vous le représenter, sans ruisseau ni même ravine, mais toujours des hauts et des bas, et nos officiers généraux auront besoin de toute leur capacité pour bien prendre leur temps pour charger et attaquer chacun devant lui.

J'examine toujours, et il peut arriver qu'à force de chercher on trouve ce que je n'ai pu découvrir encore; ma peine dans le parti que nous croyons jusqu'à présent le plus convenable, c'est de ne pouvoir diriger moi-même, dans une action, que la première disposition, tout le reste, par la qualité du pays, dépendant si absolument de chaque officier général, qu'il ne m'est possible ni de prévenir ni de remédier à aucun inconvénient des charges particulières.

Le même est pour l'ennemi, et l'avantage que nous trouvons est uniquement de marcher à lui tout droit sans le marchander, dès qu'il est sorti des bois.

Si, sur la présente dépêche, sa majesté trouve quelque nouvel ordre à me donner, les moments deviennent précieux.

Dans le moment que je ferme ma lettre, un assez gros corps de hussards est derrière cette abbaye et la trouée de Beaurevoir.

Je ne puis savoir si l'armée ennemie a fait aujourd'hui quelque mouvement; le prince Eugène et le duc d'Ormond étaient dès avant-hier à Douai. Je suis, etc.

P. S. Je ne réponds pas encore, Monsieur, à ce que vous me faites l'honneur de me mander sur Landrecies, n'ayant pu jusqu'à présent étudier cette matière.

Lettre J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de

de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. De Versailles, le 24 mai 1712[1]. (Voir page 37.)

m'écrire, datée de Mont-Saint-Martin, par laquelle il paraît qu'après avoir bien examiné les différentes situations que vous pouvez prendre en cas que les ennemis marchent aux têtes de l'Escaut, vous jugez que le meilleur parti est de marcher aussi de votre côté pour défendre le passage de cette rivière et aller ensuite les attaquer, supposé qu'ils s'engagent à passer le bois de Beaurevoir pour venir à vous. Il vaudrait mieux, dans la conjoncture présente, placer l'armée dans un poste avantageux, tel que l'on ne dût pas présumer que les ennemis puissent l'y attaquer, supposé que vous en trouvassiez un entre Arras et Cambrai; mais, comme vous jugez qu'il n'y en a point d'assez bon pour vous déterminer à le prendre, sa majesté se remet à vous de marcher comme vous le proposez, de votre côté de l'Escaut, à mesure que les ennemis s'avanceront du leur, pourvu que vous puissiez être toujours également sûr qu'en nul cas ils ne puissent vous prévenir pour repasser l'Escaut entre Cambrai et Bouchain, et prendre le camp que vous occupez présentement : ce doit toujours être, comme vous savez, l'attention principale, et il faudra que vos marches soient bien mesurées, et que vous soyez bien exactement informé des mouvements des ennemis pour n'être pas induit en erreur sur quelques têtes qu'ils pourraient faire paraître du côté des bois, pendant que le gros de leurs troupes marcherait de l'autre côté. En prenant les postes que vous proposez entre le Catelet et Vermand, les ennemis ne laisseraient pas d'avoir toute liberté d'envoyer des détachements considérables pour faire des courses entre l'Oise et la Somme et dans tout le Soissonnais; pareille incursion ne laisserait pas de faire bruit dans les pays étrangers. Le roi ne craint point que les ennemis se rendissent maîtres de Ham, de la Fère et autres postes; mais sa majesté ne veut point abandonner un aussi grand pays à leur discrétion, sans qu'il paraisse aucunes troupes pour les défendre; son intention est par cette raison que, si vous voyez les ennemis s'avancer jusque vers les sources de l'Escaut, vous mettrez aussitôt sous Saint-Quentin environ vingt-six ou trente escadrons de cavalerie ou dragons, comme j'ai eu

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 2e partie, 2e section, n° 39.

l'honneur de vous le marquer par ma lettre d'hier; il est vrai que cela affaiblit votre armée; mais il y a nécessité de le faire: d'ailleurs ces trente escadrons ne vous seront pas absolument inutiles, parce qu'ils inquiéteront beaucoup les ennemis par leurs derrières tant qu'ils seront à portée de vous; en supposant qu'ils marchent pour vous attaquer, les ennemis laisseront apparemment un corps dans le camp retranché de Bouchain, ce qui fera aussi une diminution sur leur armée; et, s'ils n'en laissaient point et que vous les vissiez engagés à passer les bois de Beaurevoir, vous pourriez peut-être en ce cas vous fortifier d'une partie des troupes qui sont à Valenciennes, parce que vous auriez le temps de les y renvoyer avant que les ennemis se rapprochassent de cette place, supposé qu'ils retournassent par le même chemin. Sa majesté croit que vous faites fort bien de ne plus penser à mettre son armée de l'autre côté de la Censée; vous en avez fort bien connu toutes les raisons, et il est inutile de les répéter.

A l'égard du camp de Bourlon, vous êtes persuadé que vous ne pourriez point empêcher que les ennemis ne vous gagnassent une marche par leur gauche pour se porter à Sailly et à l'Écluse, d'où ils vous fermeraient la communication d'Arras; vous êtes sur le lieu pour juger mieux que personne de ce qui est possible; mais, suivant ce qui paraît par les cartes les mieux détaillées, sa majesté aurait cru qu'il aurait fallu au moins deux marches aux ennemis pour tourner par la tête des ravines, au lieu qu'il ne vous en faut qu'une très-petite pour marcher d'Inchy jusqu'à Sailly; vous êtes le maître de faire préparer et aplanir des chemins par avance; c'est par où vos troupes marchèrent l'année dernière, lorsqu'elles firent tant de diligence. Il semble que le risque serait bien plus grand pour les ennemis, parce qu'ils ne peuvent jamais être sûrs que vous ne soyez pas assez bien averti pour les attaquer lorsqu'ils se mettraient en marche aussi près de vous. La vraisemblance est au contraire; et, s'il leur fallait deux jours de marche, comme on le suppose, pour gagner les postes de Sailly et de l'Écluse, il ne leur tombera pas dans l'esprit qu'après avoir dérobé le premier jour de leur marche ils puissent encore vous

cacher le second, ce qui vous suffirait, puisque de votre droite vous n'auriez pas trois lieues à faire pour gagner le passage de Vis-en-Artois et de Sailly. Les ennemis ne pouvant point se rapprocher de Douai par cet endroit, vous les mettriez dans la nécessité de faire le grand tour par Montenescourt pour se rapprocher de Béthune, ce qui les embarrasserait fort, ne leur étant pas facile de porter des subsistances pour une aussi longue marche. On suppose toujours d'ailleurs que, s'ils tournent toutes les têtes de l'Escaut, c'est dans le dessein de venir chercher à vous combattre, et il me semble que vous convenez que, de tous les camps que vous avez examinés, il n'y en aurait point de meilleur pour l'armée du roi que celui de Bourlon. Sa majesté m'a ordonné de vous répéter encore les réflexions qu'elle a cru devoir faire; après, elle se remet à vous de choisir le parti que vous croirez le meilleur pour son service; et quand vous y serez bien déterminé, il m'a paru qu'elle serait bien aise que vous me le marquassiez plus décisivement; elle m'a ordonné aussi de vous envoyer cette lettre par un courrier.

Nous ne comptons point, ce me semble, que l'armée du roi puisse aller camper de l'autre côté de l'Escaut, et il paraît au contraire que c'est celle des ennemis qui y doit marcher. Lorsqu'elle commencera à se mettre en mouvement, ne jugeriez-vous pas qu'il fût avantageux par cette considération de leur en ôter les subsistances et de faire fourrager autant que vous le pourrez vos troupes dans tout le Cambrésis au delà de l'Escaut? Les ennemis n'y mettront pas grand obstacle tant qu'ils n'auront pas plus de troupes qu'ils n'en ont eu jusqu'à présent dans leur camp de Bouchain. Ils y sont retranchés; il y a des ravines à passer, et il vous est facile de disposer des escortes suffisantes pour assurer les fourrageurs. Vous avez même un très-grand pays, n'étant pas nécessaire d'approcher de si près de Bouchain, et tout ce que vous ôterez aux ennemis de subsistances de ce côté-là allongera d'autant la vôtre de celui où vous êtes. Ce serait une bonne raison pour faire cesser le sec à la meilleure partie de votre armée dès à présent, quoique les entrepreneurs soient en état de le fournir à Saint-Quentin jusqu'à la fin du mois. Je suis, etc.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE

(Voir

Généraux : MM. LES MARÉCHAUX DE VILLARS

Lieutenants généraux : MM. LE COMTE DE BROGLIE. DE COIGNY. D'HAUTEFORT. DU ROSEL. REIDBERG. JOFFREVILLE.

Maréchaux de camp : MM. PRÉAUX. PRINCE CHARLES. CHÂTEAU-MORAND. ISENGHIEN. MONTMORENCY.

Brigadiers : MM. DESARS. ROUVRAY. DAUFKIERK. MICAULT. GIRAULT D'ANCENIS. GACÉ. CAPY. GASSION. ARLING. BERNOLD. AUBIGNÉ. LYONNE.

| | TOTAUX. | | |

DU ROI, LE 26 MAI 1712[1].

(page 39.)

T DE MONTESQUIOU.

E PUYSÉGUR. DE GOESBRIANT. DUC DE GUICHE. COMTE DE VILLARS. ALBERGOTTI. VIVANS. LA VALLIÈRE. PRINCE DE ROHAN. SAINT-FREMONT.
UC DE MONTEMART. BOOTE. HANGIS. CHOISEUL. LESSART. DUC DE CHAULNES. SILLY.
O'BRIEN. BELZIEUX. BEAUPUIS. LIVRY. PELISSARD. MONTBASON. ROGENT.ROTTENBOURG.COURTADE.SOMMERY.CASTELMONT.LABILLARDERIE.BELFOND.

PREMIÈRE LIGNE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
DRAGONS.		
Royal	3	3
Beaufremont	3	3
D'Epinay	3	3
CAVALERIE.		
Maison du Roi	8	13
Gendarmerie	8	8
Cayeux	2	3
Royal-Piedmont	2	3
Saint-Aignan	2	3
Royal-allemand	2	3
Rottenbourg	2	3
Drubot	2	3
Nogent	2	3
Villeroy	2	3
Royal-étranger	2	3
INFANTERIE.		
Dauphin	3	3
Royal-Roussillon	3	3
Dauzay	3	3
Piedmont	3	3
Bourgogne	3	3
Monroux	3	3
Bourbonnais	3	3
Mortemart	3	3
Nivernois	3	3
La Roi	4	3
Royal-Comtois	3	3
Du Maine	3	3
Bisgorre	3	3
Lée	1	1
O'brien	1	1
O'donnel	1	1
Orington	1	1

LE CHEVALIER DE CROISSY. LÉE DE BOUZOLLES. DE CONFLANS. DAVARET.
LAMBERT. LE COMTE DE LA MARCK. LE DUC DE DURAS. FLAVACOURT. DE BEAUVEAU.
IAY. GRENDES. DE LISLE. SERRET. CRESSY. MONTAL. SIMIANE. TOUROT. LA TREMOUILLE. RIOS. MARTEVILLE. GUERDON. LIVRY.

SECONDE LIGNE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Colonel-général	2	3
Toulouse	2	3
Livry	2	3
Chartres	2	3
Esclainvilliers et Aubeterre	2	4
Marteville	2	3
Ligondès	2	3
Joyeuse	2	3
Vertamont	2	3
Rios	2	3
Raigecourt	2	3
Villepreux	2	3
Du Plain	2	3
D'Auzane	2	3
Tourot	2	3
Saint-Blimont	2	3
Simiane	2	3
La Reine	2	3
INFANTERIE.		
Poiou	3	4
Greder allemand	3	3
Balesnes	1	1
Limousin	2	2
Boulonnais	2	2
Soire	2	2
Perols	2	2
Spare	2	2
Santerre	2	2
La Fère	2	2
Lorraine	2	2
Saint-Second	1	2
Villars	3	3
Greder	3	3
Pfifer	3	3

. DESTOUCHES.

RÉSERVE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Le Roi	2	3
Beaujeu	2	2
Taman	2	2
Dubellé	2	2
Beaucaire	2	2
La Tour	2	2
Dragons de Granville	2	3
Hussards de Verceil	2	1
Hussards de Ratsky	2	3
Royal-artillerie	2	2

Lettre de M. le duc d'Ormond à M. le maréchal de Villars.

26 mai 1712[1].

(Voir page 41.)

Il était onze heures du soir quand j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 25 de ce mois. J'ai reçu aussi avant-hier des ordres de la part de la reine, auxquels je ne manquerai pas de me conformer de la manière la plus exacte.

Le grand article est de garder le secret qui vous est confié, ce qui dépendra beaucoup, Monsieur, des mesures que vous prendrez.

Le mouvement que nous allons faire est principalement pour la subsistance des troupes : ainsi il n'y aurait rien à appréhender de cette marche; au moins je peux répondre pour l'armée de la reine que j'ai l'honneur de commander.

Je profite de cette occasion, Monsieur, pour vous assurer que je souhaite, plus ardemment que personne, que les intérêts de nos souverains s'accommodent de la manière que je puisse vous témoigner par des effets la haute estime que j'ai toujours eue pour une personne si distinguée par son mérite, et la considération avec laquelle j'ai, etc.

Lettre de M. le duc d'Ormond à M. le maréchal de Villars.

11 juin 1712[2].

(Voir page 46.)

Je vous suis fort obligé des bonnes nouvelles que vous avez bien voulu m'envoyer, espérant d'être bientôt hors de l'incertitude où j'ai été depuis si longtemps. Pour ce que vous me demandez, Monsieur, je dois me rapporter à ma précédente. Vous m'avez marqué vous-même combien il nous importait de garder le secret, et je vous laisse à juger s'il y avait autre moyen de le garder que par la conduite que j'ai tenue, vu le temps qui s'est passé depuis que je reçus votre première lettre.

Il est vrai, Monsieur, que pour le siége du Quesnoy, qu'il n'était pas dans mon pouvoir d'empêcher, j'ai été obligé de donner quelques troupes de celles qui sont à la solde de l'État, mais pas un seul homme de celles à la solde de la reine; et il me semble que, comme on n'a pas encore ouvert la tranchée, ce siége-là n'aura aucune suite qui puisse rompre les mesures concertées entre nos souverains, avant

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2376, n° 147.

[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2377, n° 116.

que nous en soyons pleinement instruits. J'ai d'autant plus lieu de m'y intéresser, que j'espère dans ces conjonctures favorables de trouver quelque occasion de vous convaincre d'une manière plus agréable que je ne le puis à présent de la parfaite estime, etc.

P. S. M. le duc de Würtemberg me surprit fort hier à midi, en me contant que vous aviez dit à un de ses trompettes que les Anglais ne vous feraient plus de mal, ni vous aux Anglais, que vous aviez de tels ordres, et que vous étiez sûrement informé que j'en avais de même.

Lettre de M. le duc d'Ormond à M. le maréchal de Villars.

12 juin 1712 [1].

(Voir page 46.)

C'est par ordre de la reine que j'ai l'honneur de vous écrire celle-ci, pour vous informer que sa majesté est toujours dans le même sentiment, par rapport à la conduite qu'elle avait bien voulu m'ordonner de tenir ici. Il n'est pas nécessaire, Monsieur, de vous répéter le peu de part que j'ai eu aux derniers mouvements de ce côté-ci, ni le soin que j'ai eu d'éviter toute occasion de contrevenir aux ordres qui nous avaient été donnés de part et d'autre, n'ayant pu répondre que pour l'armée de la reine. Ce que j'aurai l'honneur de vous dire, Monsieur, à présent est que sa majesté compte sûrement que le succès de la grande affaire ne manquera pas d'éclater dans quatre à cinq jours, tellement que, dans ce temps-là, je serai certainement informé à quoi nous aurons à nous en tenir, soit à la paix ou à la guerre, dont je me croirai obligé de vous faire part avant de prendre de nouvelles mesures; et, comme il ne s'agit maintenant que d'un petit délai de quatre ou cinq jours, cela me paraît si peu de chose, que j'ose bien espérer, Monsieur, que vous continuerez dans les mêmes dispositions d'en attendre le résultat, et que, nonobstant la mine qu'on fasse de vouloir pousser le siége du Quesnoy, vous éviterez de votre côté toute occasion de m'obliger d'en user de la sorte, soit pour me défendre ici ou pour assister M. le prince Eugène, ce que je ne saurais m'empêcher de faire en cas qu'il fût attaqué.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2377, n° 123.

Vous trouverez ci-jointes deux lettres qu'on m'a envoyées d'Angleterre, pour vous les faire remettre; au reste, Monsieur, de quelque manière qu'on décidera de notre sort, on ne pourra jamais rien changer des sentiments que j'ai toujours eus à votre égard, ni de l'envie que j'ai de conserver la part que vous voulez bien m'accorder dans vos bonnes grâces.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars.

De Marly, le 13 juin 1712 [1].

(Voir page 47.)

Votre courrier m'a rendu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 de ce mois, dans laquelle étaient jointes celles que vous avez reçues de M. le duc d'Ormond, datées du même jour 12; elles s'expliquent fort clairement, et vous ne pouvez plus être en doute de ce que ferait M. le duc d'Ormond, si vous marchiez pour combattre et pour attaquer l'armée de M. le prince Eugène. Il vous propose de demeurer encore quelques jours dans la situation où vous êtes, pour attendre le résultat des résolutions qui auront été prises en Angleterre pour la paix, sur les derniers courriers qui y ont été dépêchés. Le roi, qui a vu ces lettres de M. le duc d'Ormond et celles écrites par M. de Saint-Jean à M. le marquis de Torcy, approuve fort que vous preniez ce parti, de demeurer dans la disposition où vous êtes, et ne point faire marcher son armée, pour vous approcher davantage de celle des ennemis, jusqu'à ce qu'on soit plus éclairci de ce qui aura été fait en Angleterre: cela ne peut aller qu'à peu de jours; et, supposé que les nouvelles en viennent plus tôt ici qu'à l'armée, je vous les ferai savoir par un courrier exprès. Tout ce que vous pouvez faire en attendant est de bien examiner les différents postes que vous pouvez prendre, au cas qu'il survînt quelque incident pour éloigner la paix, soit pour vous approcher des ennemis et les troubler dans le siége du Quesnoy ou dans les convois qu'ils tirent par la Scarpe, soit pour faire le siége de Bouchain, si vous le jugez praticable. Vous savez sans doute que les ennemis occupent Bavay, où ils ont envoyé six bataillons et pareil nombre d'es-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 2e partie, 2e section, n° 61.

cadrons. Le prince Eugène est bien aise de pouvoir tirer ses convois par Mons, supposé que vous puissiez parvenir à l'empêcher de les tirer par Marchiennes. Si vous faites un plan de ce que vous jugez pouvoir entreprendre, dans le cas de la continuation du siége du Quesnoy, le roi serait bien aise de le voir; et sa majesté sera encore plus en état de vous donner ses ordres, lorsque vous lui aurez fait connaître en détail les mesures et les dispositions que vous jugerez pouvoir prendre pour réussir à votre projet; il se passera toujours nécessairement quatre ou cinq jours, pendant lesquels vous devez demeurer dans l'inaction, jusqu'à ce que vous ayez de nouveaux ordres de sa majesté.

ÉTAT DES ESCADRONS QUI MARCHENT LE 11 JUIN 1712 [1].

(Voir page 47.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
SOUS LES ORDRES DE M. DE SAINT-FREMONT, LIEUTENANT GÉNÉRAL, ET M. DE SILLY, MARÉCHAL DE CAMP.	
CAVALERIE.	
Maison du Roi	4
Gendarmerie	2
Colonel-général	1
Royal-étranger	1
Royal-Roussillon	1
Royal-Piedmont	1
Royal-allemand	1
La Reine	1
Chartres	1
Toulouse	1
Saint-Aignan	1
Marteüille	1
Rottenbourg	1
DRAGONS.	
Royal	1
Beaufremont	1
D'Épinay	1
TOTAL	20

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2377, n° 121.

RÉGIMENTS:	ESCADRONS.
SOUS LES ORDRES DE MM. DE COIGNY ET DE PEZEUX.	
DRAGONS.	
La Reine	3
Bretagne	3
Coettmann	3
Pourières	3
Châtillon	3
Parpaille	3
Clermont	3
Bellabre	3
Hussards de Ratsky	2
TOTAL	26
SOUS LES ORDRES DE M. LE COMTE DE SAINT-MAURICE.	
CAVALERIE.	
Mestre de camp général	3
Troupes de Cologne	9
TOTAL	12
RÉCAPITULATION.	
Sous M. de Saint-Fremont	20
Sous M. de Coigny, etc	26
Sous M. de Saint-Maurice, etc	12
TOTAL DES ESCADRONS	58

ÉTAT DE LA GARNISON DU QUESNOY LE 19 JUIN 1712[1].

(Voir page 50.)

RÉGIMENTS.	HOMMES	
	EFFECTIFS.	A L'HÔPITAL.
Béarn	1130	27
Vexin	873	25
Dauphiné	980	56
Charolais	787	55
Dampierre	340	18
Guignonville	444	23
Houdetot (dragons)	303	7
Malades dans les chambres	//	60
TOTAL	4,857	271

Il manque pour le complet deux mille soixante-trois hommes; il ne faut point compter sur les malades, mais seulement sur les quatre mille huit cent cinquante-sept hommes.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2378, n° 120.

ARTICLES PROPOSÉS POUR UNE SUSPENSION D'ARMES. JUIN 1712 [1].

(Voir page 51.)

	ARTICLE PREMIER.
Le roi y consent.	La reine consentira à une suspension d'armes pour le terme de deux mois, lesquels pourront être prolongés à trois ou quatre mois.
	ART. 2.
Pendant le terme de cette suspension, on tâchera de conclure le traité de la paix générale; au moins l'article qui regarde la réunion des deux monarchies sera ponctuellement exécuté, c'est-à-dire que le roi d'Espagne renoncera, dans cet espace de temps, dans toutes les formes, pour lui et pour ses descendants, à la couronne de France. Cette renonciation sera acceptée par le roi très-chrétien, publiée et enregistrée dans tous les parlements du royaume de France de la manière la plus solennelle. Les lettres patentes accordées par sa majesté très-chrétienne au roi d'Espagne, son petit-fils, au mois de décembre 1700, pour lui conserver ses droits à la couronne de France, nonobstant son absence hors du royaume, et enregistrées pour lors au parlement de Paris, seront tirées des registres dudit parlement et, du consentement de ce prince, elles seront révoquées et anéanties.	Pendant le terme de cette suspension, on tâchera de conclure le traité de la paix générale; au moins l'article qui regarde la réunion des deux monarchies sera ponctuellement exécuté, c'est-à-dire que le roi Philippe renoncera, dans cet espace de temps, dans toutes les formes, pour lui et pour ses descendants, à la couronne de France. Cette renonciation sera acceptée par le roi très-chrétien et ratifiée de la manière la plus solennelle par les États du royaume de France.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2378, n° 126.

Le roi y consent.

La succession de ladite couronne sera déclarée adjugée, après le dauphin et ses descendants, à M. le duc de Berry et ses descendants, et successivement aux autres princes de la maison de Bourbon, à l'exclusion absolue du roi Philippe et des siens.

Le roi y consent.

Le duc de Berry et le duc d'Orléans renonceront, pour eux et pour leurs enfants, à tous droits sur la couronne d'Espagne.

Le roi y consent

Les États de ce royaume accepteront et consentiront à cette renonciation de la manière qu'il conviendra.

Le roi y consent.

Toutes les parties ci-dessus mentionnées conviendront, par des actes authentiques, de reconnaître pour successeur à la couronne d'Espagne, après le roi Philippe et ses descendants, le prince dont on tombera d'accord dans le traité de paix futur.

ART. 3.

Le roi y consent.

La garnison française sortira de la ville et citadelle de Dunkerque et des forts qui en dépendent, et les troupes de la reine y entreront du jour que la suspension d'armes commencera, et cette place demeurera entre les mains de la reine jusqu'à ce que les États généraux aient consenti à donner à sa majesté très-chrétienne un équivalent pour la démolition de cette place dont elle soit contente; bien entendu que, dans ce cas, sa majesté très-chrétienne sera obligée de démolir toutes les fortifications de cette place, de combler le port, de ruiner les écluses de la manière que les plénipotentiaires de la reine l'ont demandé.

ART. 4.

Comme les demandes de la reine n'ont pour objet que d'avoir une espèce de gage pour assurer l'article qui regarde la réunion des deux monarchies, sa majesté ne prétend pas en aucune façon se mêler ni troubler le gouvernement civil de la ville de Dunkerque, mais au contraire, elle promet qu'elle donnera tous les

Comme les demandes de la reine n'ont pour objet que d'avoir une espèce de gage pour assurer l'article qui regarde la réunion des deux monarchies, sa majesté ne prétend pas en aucune façon se mêler ni troubler le gouvernement civil de la ville de Dunkerque; au contraire, elle m'ordonne de promettre de sa part qu'elle donnera tous les ordres qui sont nécessaires afin que toutes choses demeurent et soient sur le même pied qu'elles sont actuellement; que les vaisseaux du roi et ceux des particuliers auront la liberté

ordres qui sont nécessaires, afin que toutes choses demeurent et soient sur le même pied qu'elles sont actuellement; que les vaisseaux du roi et ceux des particuliers auront la liberté de sortir et d'entrer dans le port toutes les fois qu'il leur conviendra, sans qu'on les en puisse empêcher sous quelque prétexte que ce puisse être; que tous les vaisseaux du roi et autres appartenant aux particuliers et tous leurs effets seront autant en sûreté qu'ils sont présentement, et que les officiers de sa majesté commis à la garde des magasins tant de terre que de mer demeureront dans la ville de Dunkerque, où ils continueront d'exercer leurs emplois pendant le séjour que les troupes anglaises y doivent faire.

Fait à Marly, le 22 juin 1712.

Signé TORCY.

HARANGUE DE LA REINE D'ANGLETERRE À SON PARLEMENT, LE 17 JUIN 1712 [1].

(Voir page 51.)

C'est une prérogative indubitable de la couronne de faire la guerre et la paix; cependant je mets une si grande confiance en vous, que je voulus bien vous déclarer, au commencement de cette session, qu'on était rentré en négociation pour une paix générale; et depuis je vous ai fait promettre, de ma part, que je vous communiquerais les termes de la paix avant qu'elle fût conclue.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2378, n° 18.

de sortir et d'entrer dans le port toutes les fois qu'il leur conviendra, sans qu'on les en puisse empêcher sous quelque prétexte que ce puisse être, et que tous les vaisseaux du roi et autres appartenant aux particuliers et tous leurs effets seront autant en sûreté qu'ils sont présentement.

Fait à Witheal, le 6 juin 1712.

Signé J. JEAN.

Selon cette promesse, je viens présentement vous faire savoir sur quel pied la paix générale peut être faite.

Il n'est pas nécessaire de parler des difficultés qui se trouvent dans la nature de la chose même; il n'est que trop évident que ces difficultés ont été augmentées par des obstacles artificieusement formés pour empêcher cette bonne et grande œuvre.

Cependant rien n'a pu m'empêcher de poursuivre constamment, en premier lieu, les véritables intérêts de mes royaumes, et ensuite je n'ai rien omis de ce qui pouvait procurer à tous nos alliés ce qui leur est dû par les traités et ce qui est nécessaire pour leur sûreté. Comme je n'ai rien plus à cœur que d'assurer la succession protestante à ces royaumes, comme elle est établie par les lois dans la maison de Hanovre, on a pris un soin particulier, non-seulement de la faire reconnaître de la manière la plus forte, mais aussi de l'assurer, en éloignant des États du roi de France la personne qui a prétendu troubler cet établissement.

La principale raison pour commencer cette guerre a été la crainte que l'Espagne et les Indes occidentales ne fussent jointes à la France, et le principe que j'ai posé au commencement de ce traité a été de prévenir seulement une telle union.

Les exemples du passé et les négociations en dernier lieu montrent assez combien il est difficile de trouver les moyens d'effectuer cet ouvrage. Je n'ai pas voulu me contenter de ceux qui sont simplement spéculatifs et qui dépendent des traités seulement. J'ai insisté sur ce qui est solide, et d'avoir en main le pouvoir d'exécuter ce qui aura été conclu.

Je puis donc vous dire présentement qu'enfin la France a été portée à offrir que le duc d'Anjou renoncera, pour lui et pour ses descendants, pour toujours à la couronne de France; et, afin que cet article important ne soit point exposé à aucun hasard, l'exécution doit accompagner la promesse.

En même temps, la succession à la couronne de France doit être déclarée appartenir, après la mort du présent dauphin et de ses fils,

au duc de Berry et ses fils, au duc d'Orléans et ses fils, et ainsi successivement à tout le reste de la maison de Bourbon.

Et pour ce qui regarde l'Espagne et les Indes, la succession, après le duc d'Anjou et ses enfants, doit descendre à tel prince dont on conviendra dans le traité, à l'exclusion pour toujours du reste de la maison de Bourbon.

Pour confirmer les renonciations et les établissements ci-dessus, on offre de les faire ratifier de la manière la plus forte et la plus solennelle en France et en Espagne, et que ces royaumes, ainsi que toutes les autres puissances engagées dans cette guerre, en seront garants.

La nature de cette proposition est telle, qu'elle s'exécute d'elle-même. Il est de l'intérêt de l'Espagne de la soutenir, et en France les personnes que la succession regarde seront toujours prêtes et assez puissantes pour maintenir leur droit.

La France et l'Espagne sont par là actuellement plus divisées que jamais; et ainsi, par la bénédiction de Dieu, la véritable balance du pouvoir sera fixée en Europe et exposée à aussi peu d'accidents que les affaires humaines le peuvent être.

On a entamé un traité de commerce entre ces royaumes et la France; mais les droits excessifs mis sur certaines marchandises et la différence d'entrée de quelques autres empêchent que cet ouvrage ne finisse aussitôt qu'il serait à souhaiter. On a pris soin, cependant, d'établir une méthode pour régler cette affaire, et on est convenu que les mêmes priviléges et avantages qui seront accordés à aucune nation par la France nous seront accordés de la même manière. La division de l'île de Saint-Christophe entre nous et les Français ayant porté beaucoup d'incommodité et de dommage à mes sujets, j'ai demandé qu'on me cédât entièrement toute cette île, et la France accorde cette demande.

Nous avons un si grand intérêt dans le commerce du nord de l'Amérique, que j'ai tâché, avec tout le soin possible, d'ajuster cet article de la manière la plus avantageuse. La France consent de nous

rendre la baie entière et les détroits d'Hudson, de nous livrer l'île de Terre-Neuve, Plaisance, et de céder entièrement Annapolis, avec le reste de la Nouvelle-Écosse ou Acadie. Notre commerce sur nos côtes sera beaucoup plus assuré par la démolition de Dunkerque.

Rien ne peut mieux assurer notre commerce dans la mer Méditerranée, les intérêts et les influences des Anglais dans ces quartiers, que la possession de Gibraltar et du port Mahon, avec toute l'île de Minorque, qu'on offre de laisser entre mes mains.

On peut régler, en général, le commerce en Espagne et aux Indes occidentales sur le pied qu'il était dans le temps du dernier roi d'Espagne, Charles II; et on a stipulé particulièrement que tous les avantages, droits ou priviléges qui ont été ou seront dorénavant accordés par l'Espagne à aucune autre nation le seront de la même manière aux sujets de la Grande-Bretagne.

Mais, comme la part que nous avons soutenue dans cette guerre nous donne droit à quelque distinction dans les conditions de la paix, j'ai insisté et obtenu que l'*assiento*, ou contrat pour fournir des nègres aux Indes occidentales, sera fait par nous pour l'espace de trente ans, de la même manière que les Français en ont joui pendant les dix dernières années.

Je n'ai pas entrepris de déterminer les intérêts de nos alliés; ils doivent être ajustés au congrès d'Utrecht, où j'emploierai tous mes soins, comme je l'ai constamment fait jusqu'ici, pour procurer à chacun d'eux une juste et raisonnable satisfaction; cependant je trouve à propos de vous déclarer que la France offre de faire le Rhin la barrière de l'empire, et de céder Brisach, le fort de Kehl et Landau, et de raser toutes les forteresses qui sont de l'autre côté du Rhin et celles qui sont dans cette même rivière. Pour ce qui regarde les intérêts des protestants d'Allemagne, il n'y aura point d'objection de la part de la France pour empêcher qu'ils ne soient rétablis sur le pied du traité de Westphalie.

Les Pays-Bas espagnols peuvent aller à sa majesté impériale. Les royaumes de Naples, de Sardaigne, le duché de Milan et les places

appartenant à l'Espagne sur les côtes de Toscane seront cédés aussi à l'Empereur par le traité de paix. Pour le royaume de Sicile, quoiqu'il ne reste plus de difficulté touchant la cession de la part du duc d'Anjou, cependant on ne s'est pas encore déterminé touchant la disposition. On consent aux intérêts des États généraux par rapport au commerce, comme ils l'ont demandé par leurs ministres, à l'exception seulement de quelques espèces de marchandises et à leur barrière entière, comme elle a été demandée par les États en 1709, excepté tout au plus deux ou trois places; et, pour ces exceptions, on a proposé plusieurs expédients, et je ne doute point que cette barrière peut être tellement établie, que la république sera entièrement assurée contre aucune entreprise de la part de la France, ce qui est le fondement de tous mes engagements avec les États sur cet article.

Les demandes du Portugal dépendant de la disposition d'Espagne, et cet article ayant été longtemps en dispute, il n'a pas été possible jusqu'ici de faire de grands progrès dans cette négociation; mais mes plénipotentiaires auront présentement occasion d'assister le roi dans ses prétentions.

Celles du roi de Prusse sont telles, qu'elles n'admettront, j'espère, que peu de difficultés de la part de la France, et je n'omettrai rien pour procurer tous les avantages que je pourrai à un si bon allié.

La différence est très-peu considérable entre la barrière demandée en 1709 pour le duc de Savoie et les offres que la France fait présentement; mais ce prince s'étant signalé glorieusement pour le bien de la cause commune, je travaille encore à lui procurer de grands avantages.

La France a consenti que l'électeur palatin conserve le droit dont il jouit actuellement parmi les électeurs, et demeure en possession du haut Palatinat. La dignité électorale est semblablement reconnue dans la maison de Hanovre, selon l'article, inséré à la prière de ce prince, dans mes demandes; et, pour le reste des alliés, je ne fais aucun doute d'être en état d'assurer leurs différents intérêts.

Milords et Messieurs, je vous ai maintenant communiqué non-seulement les conditions de paix qui peuvent être obtenues par le traité futur pour mes sujets, mais aussi les propositions de la France pour satisfaire les alliés.

Les premières sont telles, que j'ai raison d'attendre de pouvoir donner quelque satisfaction à mon peuple pour le grand et pesant fardeau qu'il a supporté pendant le courant de cette guerre, et je veux espérer qu'aucun de nos confédérés, et principalement ceux dont les États et le pouvoir augmentent si fort par la paix, n'envieront pas à l'Angleterre sa part dans la gloire et l'avantage qu'elle apporte.

Les dernières ne sont pas encore si parfaitement ajustées comme un peu plus de temps aurait pu le faire; mais étant nécessaire, à cause de la saison, que cette session finisse, je n'ai pas voulu différer plus longtemps à communiquer tout ceci.

Je ne doute point que vous ne soyez pleinement persuadés que je ne négligerai rien dans le progrès de cette négociation pour amener la paix à une fin prompte et heureuse, et je m'attends que vous vous confierez entièrement à moi et concourrez agréablement avec moi.

Lettre du duc d'Ormond à M. le maréchal de Villars, le 25 juin 1712[1]. (Voir page 52.)

J'ai l'honneur de m'acquitter par celle-ci de la promesse que je vous ai faite ce matin de vous rendre compte du résultat du voyage que j'allais faire chez M. le prince Eugène et MM. les députés de l'État. Ces messieurs ne goûtent point les propositions que je leur ai faites, et j'ai lieu d'appréhender que les généraux des troupes auxiliaires qui sont présentement dans l'armée que j'ai l'honneur de commander, quoique payés par la reine, feront quelque difficulté de s'éloigner de l'armée du prince Eugène sans des ordres particuliers de leurs maîtres. Il pourrait bien arriver, Monsieur, que peu de jours aplaniraient ces difficultés; mais, comme je souhaiterais fort de me conformer, autant qu'il est possible, aux ordres de la reine, et de

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2378, n° 125.

contribuer à tout ce qui dépendra au bien public, je vous supplie, Monsieur, de me mander au plus tôt de quelle manière Dunkerque sera remis au général que j'enverrai pour en prendre possession en cas que nos troupes nationales marchent sans les troupes auxiliaires, afin que la suspension d'armes ait d'abord son effet autant qu'elle me regarde. J'ai tout lieu d'espérer, Monsieur, par votre conduite passée, que vous ne différerez pas de m'envoyer pour Dunkerque les ordres que j'ai lieu d'attendre, dans la conjoncture présente, pour faciliter toutes choses; et, quoique la conséquence soit en commun entre nos nations, je ne laisserai pas de vous en être infiniment obligé, et je serai toujours, avec toute l'estime et la considération dont je suis capable, etc.

Lettre de M. le maréchal de Villars au duc d'Ormond, le 26 juin 1712[1].

J'attends d'un moment à l'autre le retour d'un courrier que j'ai dépêché à la cour; mais je ne veux pas retenir plus longtemps votre trompette. J'aurai l'honneur de vous dire, Monsieur, que l'ordre du roi pour remettre Dunkerque va naturellement en droiture de la cour au lieutenant général qui commande dans cette place, lequel, selon les apparences, aura l'ordre de l'exécuter lorsque je lui manderai la suspension d'armes établie; et vous conviendrez aisément, Monsieur, que, dans les termes où l'on en est, le roi ayant satisfait à toutes les demandes de la reine, la suspension d'armes pourrait commencer sans qu'elle fût d'aucun préjudice aux intérêts de la reine, puisqu'il serait bien aisé de la rompre, si l'on refusait de remettre Dunkerque; mais permettez-moi d'avoir l'honneur de vous dire, Monsieur, que le roi pourra être étonné que, dans le cas d'une suspension, les généraux des troupes auxiliaires, qui composent l'armée que vous commandez, fassent difficulté de s'éloigner du prince Eugène, et il serait surprenant que les Hollandais eussent plus de pouvoir sur des hommes qu'ils ne payent point pour les faire tuer, que la reine sur ces mêmes hommes qu'elle paye depuis douze ans pour ne les

(Voir page 52.)

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol 2378, n° 128.

exposer à aucun péril. Après cela, Monsieur, comme vous le dites, peu de jours aplaniront ces difficultés. Du reste, Monsieur, je vous supplie de me rendre justice, d'être bien persuadé que j'apporterai de ma part toutes les facilités qui peuvent avancer la conclusion d'un ouvrage aussi glorieux pour la reine et aussi propre à établir le bonheur de nos nations, et que ce serait une forte raison pour m'y obliger que celle de traiter avec une personne que j'honore aussi parfaitement que vous, etc.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, le 27 juin 1712[1]. (Voir page 53.)

Je vous ai promis, Monsieur, par la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire ce matin, une plus ample réponse à la vôtre du 26, à laquelle était jointe la copie de la seconde lettre de M. le duc d'Ormond, du 25 de ce mois. Le roi, après avoir bien examiné cette lettre, trouve qu'elle ne s'accorde point avec ce qui a été expressément convenu et promis par la reine d'Angleterre dans les articles qu'elle a elle-même proposés pour parvenir à une suspension d'armes entre les armées qui sont présentement dans les Pays-Bas. Vous avez pu voir par la copie de cet article que ce sont les mêmes termes dont elle s'est servie, et la condition sous laquelle elle a demandé au roi que Dunkerque lui fût remis; et sa majesté, de sa part, a bien voulu consentir. Par les termes d'armées qui sont présentement dans les Pays-Bas, il serait fort naturel d'entendre celle que commande le prince Eugène aussi bien que celle commandée par le duc d'Ormond. La reine d'Angleterre se rendant, pour ainsi dire, garante de faire accepter cette suspension d'armes au moyen de l'exécution des conditions qu'elle a demandées, dont la principale est la remise de Dunkerque; si cette explication paraît être trop étendue, et que la reine d'Angleterre s'excuse sur ce qu'il ne lui est pas possible d'obliger le prince Eugène ni les États généraux à consentir à la suspension d'armes, il faut examiner que ce qu'elle a promis ait son exécution par rapport à l'armée commandée par le duc d'Ormond, et pour toutes les troupes

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 2e partie, 2e section, n° 76.

qui sont à la solde de la reine d'Angleterre : réduire la suspension d'armes aux seules troupes anglaises de nation, qui ne sont qu'au nombre de vingt bataillons et de vingt escadrons, c'est la réduire à rien, un aussi petit nombre de troupes ne pouvant rien déterminer pour la supériorité d'une armée sur l'autre, lorsqu'elles sont aussi nombreuses que se trouvent être celles qui sont actuellement dans les Pays-Bas. La reine d'Angleterre ne peut point avoir cette intention, ni se persuader que le roi lui fasse remettre la ville et la citadelle de Dunkerque, pour n'en tirer d'autre fruit que de diminuer l'armée ennemie de vingt bataillons et de vingt escadrons. Les réflexions que vous faites à ce sujet sont très-sensées et très-fortes. Le prince Eugène, qui se trouve un peu gêné présentement par la présence du général anglais, n'en serait que plus libre, et par conséquent plus déterminé à chercher et à risquer les grands événements, si ce général anglais se retirait seul avec ses troupes naturelles, laissant à l'armée et sous le commandement du prince Eugène toutes les autres troupes qui sont à la solde de la reine d'Angleterre, et qui composent présentement l'armée du duc d'Ormond. Je vous ai supplié, par ma lettre de ce matin, de me renvoyer l'ordre du roi que je vous avais adressé, par lequel sa majesté ordonnait à M. le comte de Lomont de remettre aux Anglais la ville et la citadelle de Dunkerque le 4 du mois de juillet prochain, et je vous supplie de vouloir bien en charger ce courrier pour me le rapporter. Le roi prend le parti de faire écrire par M. de Torcy en Angleterre et d'y envoyer un courrier pour avoir une explication nette et précise sur la suspension d'armes; vous trouverez ci-jointe la copie de la lettre qu'écrit M. le marquis de Torcy, et le roi trouve bon que vous en envoyiez une copie à M. le duc d'Ormond. Vous pouvez, en lui faisant réponse, lui marquer que, sur sa première lettre, le roi ne doutait pas que la suspension d'armes ne dût s'étendre au moins pour toutes celles qui composent l'armée de la reine qu'il commande et qui sont à la solde de sa majesté britannique ; sa majesté avait déjà fait expédier les ordres pour faire sortir les troupes françaises de Dunkerque, ville, citadelle et forts en

dépendant, et y faire entrer les troupes anglaises; mais que, sur sa seconde lettre, je vous ai dépêché un courrier, qui est arrivé peu d'heures après le premier, pour vous donner part des dépêches qui viennent d'être envoyées en Angleterre, et que vous êtes chargé de les lui communiquer. C'est un retardement nécessaire à l'exécution de la suspension d'armes; mais on peut espérer que ce retardement ne sera pas long. Nous ne doutons pas que la reine d'Angleterre n'agisse incessamment auprès des alliés, et surtout auprès des princes qui fournissent les troupes qui sont à sa solde, et du moins elle ne demandera pas que Dunkerque lui soit remis jusqu'à ce qu'elle ait eu le temps de déterminer ces puissances à entrer dans la suspension d'armes. Le courrier que je devais envoyer à Dunkerque a M. le comte de Lomont et à M. Le Blanc n'était point parti lorsque le vôtre est arrivé ce matin; ainsi ces messieurs n'ont nullement connaissance des ordres qu'il leur devait porter.

Le roi a été bien aise d'apprendre que vous ayez envoyé les six bataillons à Maubeuge; cette place et Landrecies sont celles qui demandent présentement qu'on y ait plus d'attention. Les six bataillons auront servi à escorter un convoi de quelques munitions d'artillerie qui manquaient encore dans ces deux places.

CAPITULATION DU QUESNOY, LE 4 JUILLET 1712[1].

(Voir page 55.)

ARTICLE PREMIER.

La garnison se rendra prisonnière de guerre.

ART. 2.

On accordera aux officiers l'honneur de garder l'épée.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2379, n° 42.

ART. 3.

Toute la garnison conservera ses équipages et bagages, et tous les autres effets qui leur appartiennent à chacun en particulier.

ART. 4.

Il leur sera fourni des chariots nécessaires pour transporter leurs hardes et bagages.

ART. 5.

Les assiégés rendront, dans une demi-heure, une porte.

ART. 6.

Le commandant s'oblige à remettre aux commissaires, qui seront envoyés incessamment, les munitions de guerre et de bouche qui se trouvent dans la ville, sans en rien excepter, diminuer, gâter ni égarer, sous peine de nullité des présents articles.

ART. 7.

On découvrira et indiquera pareillement de bonne foi les mines ou poudres enterrées et autres.

ART. 8.

Chaque corps fera un état exact des officiers, tant de ceux qui se portent bien que des blessés et des malades, nom par nom; et, des sergents et des soldats, le nombre seulement par compagnie, distinguant les blessés et malades de ceux qui se portent bien. Lesdits états seront prêts demain, à sept heures du matin, afin que l'on puisse demain, à ladite heure, faire recevoir la parole d'honneur de tous les officiers de la garnison, tant en général qu'en particulier, et disposer des sergents et soldats selon qu'il en sera ordonné suivant les formes ordinaires en pareil cas.

ART. 9.

La garnison se tiendra prête à marcher selon l'ordre qui lui sera donné.

ART. 10.

Quant aux chevaux de la cavalerie ou dragons, ils resteront dans la place, ainsi que les armes des soldats, dragons et sergents. Les drapeaux et étendards des régiments, caisses et autres instruments semblables seront délivrés à celui qui sera autorisé à les recevoir.

ART. 11.

Rien ne sera détérioré à la place dans l'état où elle se trouve, aux fours ni autres endroits publics, ni diminué aux magasins, aux peines susdites à l'article sixième.

ART. 12.

Les prisonniers que les assiégés auront faits pendant le siége seront censés et tenus en pleine liberté et dégagés de leur parole.

ART. 13.

Les malades et blessés seront transportés, ainsi que les bagages et équipages, par le chemin le plus court, à une des places les plus voisines appartenant à la France.

ART. 14.

Personne ne touchera aux hardes et bagages des officiers prisonniers, ni ne dépouillera les soldats de la garnison.

ART. 15.

Quoique toute la garnison soit prisonnière de guerre et par conséquent responsable, chacun en particulier et tous ensemble, des dettes contractées pour le service du roi de France dans ladite place et plat pays aux environs, on prendra cependant spécialement un officier de distinction avec les commissaires de guerre, trésoriers et premiers commis des vivres qui se trouvent dans la place pour demeurer en guise d'otage.

ART. 16.

Lesdits otages travailleront d'abord à régler les comptes desdites dettes avec ceux que les seigneurs députés de leurs hautes puissances nommeront pour y assister.

ART. 17.

Dès que lesdits comptes auront été réglés, les otages travailleront pour en obtenir le payement le plus tôt possible, s'ils veulent obtenir leur liberté.

ART. 18.

Il sera permis aux habitants de la ville et du plat pays de la juridiction du Quesnoy de revenir avec leurs bestiaux, meubles et autres effets, réfugiés dans le pays de la domination de la France et ses alliés, et de les retirer entre ci et six semaines.

Ainsi fait et conclu au camp du Quesnoy.

Signé EUGÈNE DE SAVOIE.

JOURNAL DU SIÉGE DU QUESNOY, LE 4 JUILLET 1712[1].

(Voir page 55.)

Le 8 juin 1712, la cavalerie des ennemis a commencé à paraître et a occupé les principales avenues de cette place, depuis les onze heures du matin. Le lendemain 9, l'infanterie et leurs équipages défilèrent à la pointe du jour vers les quartiers des villages de Ruesnes, Sennevaux, la Belle-Maison, Villezeau, Potelle, Jolimetz, Louvignies, la cense d'Aulnoy, Ghissignies et Beaudignies. Le 10, les ennemis commencèrent à lever terre devant leur camp, du côté de Jolimetz, pour se parer du canon de la place. La nuit du 10 au 11, ils firent un petit retranchement à la gauche de la cense de Bear, un sur le chemin de Ruesnes à la chapelle de Sainte-Élisabeth, et un autre sur le chemin de Maubeuge. La nuit du 11 au 12, ils en

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2379, n° 46.

firent un autre sur le chemin de Valenciennes. Sur les trois heures du matin du 12, MM. de la Badie et Damas jugèrent à propos de faire une sortie pour enlever le poste de Sainte-Élisabeth, composé de cent grenadiers, cinquante dragons à pied et cinquante à cheval, qui ne réussit point. Sur les six heures du soir, ils jugèrent à propos d'en faire une autre, composée de cinq cent cinquante grenadiers et fusiliers, cinquante dragons à pied et cent à cheval, suivis de quatre-vingts travailleurs, le tout commandé par M. le comte de Jarnac, pour enlever le poste sur le chemin de Maubeuge, où il y avait cinq cents hommes, qui ne tirèrent point, et qui reprirent ce poste, après que nos troupes furent rentrées dans le chemin couvert. La nuit du 12 au 13, les ennemis ne firent que réparer et fermer leur poste de Sainte-Élisabeth, celui du chemin de Valenciennes, et celui du chemin de Maubeuge, et en commencèrent un autre devant et à droite de la cense de Bear. La nuit du 13 au 14, ils n'ont rien fait du côté de la place, mais bien à continuer leurs lignes de circonvallation, comme aussi le 14, le 15, le 16, le 17, le 18 et le 19. La nuit du 19 au 20, ils ont ouvert la tranchée en deux endroits, savoir, depuis le retranchement de Maubeuge, passant environ cent toises devant le bastion (1), régnant sur la hauteur devant l'étang Majeur, appuyant la gauche au chemin creux du village de Jolimetz; la deuxième, depuis la chapelle Saint-Roch au bout de la chaussée, soutenant l'étang d'Aulmoy, remontant à deux cents toises de la lunette (40), et pour première parallèle ils se sont servis du chemin creux de Ghissignies. La nuit du 20 au 21, ils ont perfectionné leur tranchée, et continué au bout de la gauche de cette dernière. La nuit du 21 au 22, ils ont continué la tranchée de l'étang Majeur jusqu'à l'étang d'Aulmoy, passant devant la redoute (29). Les ennemis ont commencé, la nuit du 22 au 23, à faire une batterie de six pièces et quatre mortiers à la droite du chemin de Jolimetz, et une autre de quatre sur le chemin de Locquignol, pour battre la redoute (29). Cette même nuit, ils ont poussé leur tranchée jusque sur le bord de l'étang Majeur. Le 23 au matin, il fut résolu de faire

une sortie de deux cents hommes, tant grenadiers que dragons, qui chassèrent les ennemis qui étaient dans cette tranchée, qui furent repoussés par toutes les troupes qu'ils avaient en grand nombre dans leur première ligne. Le même jour, sur les six heures du soir, ils tirèrent de leurs batteries, ci-devant de six et quatre pièces de canon, sur la redoute (29) et les retranchements (A), où il y avait cinquante hommes, qui l'abandonnèrent sur le champ aux ennemis, qui s'y logèrent dans le moment. La nuit du 23 au 24, les ennemis poussèrent leur tranchée du faubourg, venant de ladite redoute (29), jusqu'à quarante toises du retranchement (B), et perfectionnèrent les autres tranchées. La nuit du 24 au 25, les ennemis continuèrent leur tranchée près du trou (C), devant la demi-lune (10), jusque sur le bord de l'étang Majeur, venant passer devant la batterie (D), et perfectionnèrent leur tranchée du faubourg, et en tirèrent une autre sur leur gauche, depuis l'étang Neuf, allant regagner leur seconde parallèle, passant environ à trente toises de la petite lunette (39). Ce même jour, à trois heures du matin, l'on fit deux petites sorties de quinze à vingt hommes à la tranchée, devant l'angle saillant de la demi-lune (10), qui firent un bon effet. Cette journée, notre canon et nos bombes ne discontinuèrent point de tirer. La nuit du 25 au 26, les ennemis commencèrent à tirer de leurs batteries (D, E) et des trois batteries de mortiers (F, G, H), et continuèrent toujours leurs tranchées. Sur le midi du 26, les ennemis attaquèrent le retranchement (B) fait dans le faubourg, qu'ils prirent et reprendirent dans le moment, et enfin que l'on abandonna, n'ayant point d'envie de le soutenir. Cette attaque a duré une heure et demie, où il y eut beaucoup de monde de part et d'autre de tué et de blessé. La nuit du 26 au 27, la tranchée fut toujours continuée, et, sur le matin du 27, ils tirèrent de la batterie (I). La nuit du 27 au 28, ils ont avancé leur tranchée en plusieurs endroits depuis douze jusqu'à quinze et seize toises des angles saillants du chemin couvert, et tirèrent de la batterie (M) l'après-midi. La nuit du 28 au 29, ils ont commencé à jeter de leurs grosses et petites bombes en quantité des batteries (K), et, vers une heure

du matin du 29, l'on fit une petite sortie de vingt-cinq grenadiers sur la tête d'une de leurs sapes devant le bastion (I), qui réussit très-bien. Les batteries (L) commencèrent à tirer ce même jour, à quatre heures du matin. La nuit du 29 au 30, les ennemis continuèrent leur sape et à faire les batteries (N, O, P), cette dernière ayant tiré, ce même jour 30, à onze heures du matin, et, sur les sept heures du soir, l'on fit jouer un fourneau à l'angle saillant du chemin couvert, devant le bastion (I), et une sortie de deux cent cinquante hommes, qui réussit très-bien. Le 1er juillet, les batteries (N, O) commencèrent à tirer à quatre heures du matin, et, sur les sept heures du soir, les ennemis attaquèrent le chemin couvert de la demi-lune (9) et du bastion (I), avec mille quatre cents grenadiers et deux mille fusiliers, qui furent repoussés dans quelques endroits; et enfin, au bout de deux heures d'attaques, ils se logèrent sur les angles et le long du chemin couvert et commencèrent la batterie (Q). Nos troupes y ont fait ce que l'on pouvait en attendre. Nous y avons eu plusieurs officiers et soldats tués et blessés. Les ennemis y ont perdu aussi beaucoup de monde. La nuit du 1er au 2, la brèche du bastion (I) fut garnie et retranchée d'arbres ébranchés, et ils perfectionnèrent et continuèrent leur sape le long du chemin couvert. La nuit du 2 au 3, les ennemis entrèrent dans la place d'armes rentrante entre le bastion (I) et la demi-lunette (9); ils se logèrent derrière le revêtement du fossé et tirèrent de la batterie (R) sur les trois heures du matin. Une heure devant l'on fit jouer la mine faite sur l'angle du chemin couvert saillant du bastion (I), qui a très-bien fait. Ce même jour, sur les deux heures de l'après-midi, l'on demanda à capituler.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. De Marly, le 6 juillet 1712 [1]. (Voir page 60.)

J'ai rendu compte au roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 de ce mois, Monsieur, par laquelle vous expliquez les différents partis que vous croyez pouvoir prendre si les ennemis se déterminaient à faire le siége de Landrecies; ils se réduisent à deux, suivant votre sentiment : l'un est de passer l'Escaut pour

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, n° 96.

marcher droit à la Selle et attirer les ennemis à un combat dans un pays ouvert, s'il est vrai qu'ils soient aussi déterminés à en chercher l'occasion qu'ils le publient; le second parti que vous proposez, supposé que le premier ne soit pas approuvé, ou que les ennemis demeurent derrière la Selle, après que vous vous serez approché d'eux, est d'aller faire le tour derrière Guise pour prendre l'autre côté de la Sambre, tirant vers Avesnes. Il y a un troisième parti, que vous dites que plusieurs officiers généraux, qui sont dans votre armée, vous ont proposé, qui est de mettre votre droite à l'Oise et la gauche à Bois-de-Bohain, pour faire une ligne devant vous, qui vous servirait dans la suite à protéger Guise et couvrir le Soissonnais. Le roi n'approuve point ce dernier parti, parce que vous laisseriez aux ennemis la liberté entière de faire le siége de Landrecies, et sa majesté croit qu'il vaut beaucoup mieux risquer l'événement d'un combat que de souffrir que les ennemis se rendent maîtres de cette place, après laquelle il n'en resterait plus d'autres sur cette frontière que le château de Guise, qui n'empêcherait pas que les ennemis n'eussent une entrée libre dans les provinces de Soissonnais et de Champagne. Sa majesté ne peut approuver le second parti que vous proposez, de faire le tour avec votre armée derrière Guise, pour aller prendre l'autre côté de la Sambre. Dans le temps que vous ferez cette marche, les ennemis ne manqueraient pas de se fortifier dans le camp qu'ils auraient occupé, en sorte que vous trouveriez de grandes difficultés à les y attaquer, et, par-dessus cela, portant ainsi toutes les forces du roi dans le Hainaut, du côté d'Avesnes, vous abandonnez entièrement aux ennemis Cambrai et Arras, et il ne vous serait plus possible d'en revenir lorsque vous le voudriez. Le parti que vous avez cru le meilleur est celui de vous approcher de la Selle; il est certain que la démarche sera plus honorable et plus hardie : c'est aussi celui que le roi juge devoir être préféré; mais sa majesté prévoit que les ennemis, ayant la Selle devant eux, ne la passeront point pour venir vous combattre, parce qu'ils auront leur objet du siége de Landrecies, auquel il leur suffira de réussir, et ne voudront risquer l'évé-

nement d'une bataille qu'après qu'ils se seront rendus maîtres de la place. Ce serait pour eux un désavantage d'avoir la rivière à passer à la vue de l'armée du roi. Vous aurez encore une plus forte raison pour ne les pas attaquer lorsqu'ils voudront demeurer postés derrière cette rivière, et de là il s'ensuivra qu'après avoir fait une simple démonstration sans effet, d'avoir cherché à combattre, Landrecies serait également perdu, et ce serait le cas où l'armée du roi serait obligée de demeurer toujours postée sur l'Oise, pour défendre l'entrée des ennemis en France, abandonnant tout l'Artois, avec Cambrai et le Hainaut, aux seules garnisons qu'on y aurait laissées, et qui ne pourraient être que très-faibles pour le grand nombre de places, si l'on voulait conserver une armée capable de s'opposer aux ennemis. Le roi estime, par cette considération, qu'il ne suffirait pas de faire une démonstration qui marquât l'envie de combattre les ennemis en vous approchant de la Selle. Sa majesté veut effectivement secourir la place de Landrecies et empêcher que les ennemis n'en fassent le siége; et, comme il n'y a pas d'apparence que vous puissiez les attaquer dans les postes qu'ils occuperont derrière la Selle jusqu'un peu au-dessus de Cateau-Cambrésis, où est la source de cette rivière, sa majesté croit que vous devez marcher par cet endroit, qui est entre la source de la Selle et la Sambre. Rien ne vous empêchera de vous y porter après avoir fait la démarche que vous proposez, d'avoir passé l'Escaut. Cet espace de pays, qui pourra être le seul par où vous puissiez marcher pour aller attaquer les ennemis dans le temps qu'ils viendront se poster devant Landrecies, n'est pas un pays bien ouvert; mais sa majesté est persuadée qu'il ne laisse pas d'y avoir des espaces vides assez considérables entre des bois, et qui peuvent suffire pour la marche de ses troupes. Vous savez que le prince Eugène avait pris sa résolution de venir chercher à vous combattre par les ouvertures qui sont dans les bois de Bohain et de Beaurevoir, et il ne paraissait pas qu'il dût trouver de grands obstacles dans sa marche; l'espace de pays qui est entre la source de la Selle et la Sambre est à peu près de même, et c'est ce qui fait juger à sa majesté que son armée doit

avoir la même facilité pour y marcher et aller chercher à combattre les ennemis. Le terrain ne leur fournira pas plus d'avantages qu'à vous, pourvu qu'ils n'aient pas eu le temps de s'y fortifier et retrancher; c'est par cette raison qu'il sera bien important d'y marcher avant qu'ils aient pu s'y établir. Il est vrai qu'en cherchant à combattre dans un tel pays, la cavalerie de l'armée du roi n'aura pas autant de part à l'action qu'elle en aurait si vous donniez une bataille dans les plaines; mais il ne s'agit pas de choisir le lieu du combat, puisque c'est la nécessité qui le détermine; vous pouvez d'ailleurs faire une réflexion que, si les ennemis ont quelque supériorité par le nombre des troupes, c'est en cavalerie, puisque dans leur ordre de bataille on trouve deux cent quatre-vingt-dix escadrons, au lieu que vous n'en avez que deux cent soixante et quatorze, sur lesquels même il faut diminuer quelques escadrons de dragons que vous avez jetés dans des places, au lieu qu'en infanterie il se trouve plus d'égalité dans le nombre, et, quoique celle des ennemis passe pour être bonne, le roi est persuadé que la sienne aura toujours la supériorité à nombre égal; vous pouvez même compter bien sûrement sur une diminution des vingt bataillons anglais de l'armée des ennemis; ce ne sont pas leurs plus mauvaises troupes. Peut-être que, lorsque M. le duc d'Ormond se séparera du prince Eugène, suivant l'ordre qu'il en a de la reine d'Angleterre, quelques-unes des troupes des alliés qui sont à sa solde suivront le même parti; auquel cas ce serait encore une diminution sur l'armée du prince Eugène; mais au moins vous êtes sûr qu'après avoir ôté les vingt bataillons anglais, il ne peut lui en rester en tout que cent vingt-sept, sur quoi il faut qu'il en laisse au moins quelques-uns dans le Quesnoy pour la sûreté de la place, dont les brèches ne peuvent pas être si promptement rétablies; vous aurez un plus grand nombre de bataillons dans votre armée. Aussi un combat d'infanterie ne paraît pas devoir être plus désavantageux qu'une bataille, où votre cavalerie serait plus en état d'agir, et vous agirez suivant les intentions du roi en cherchant les occasions de le donner, pour éviter le siége et la prise de Landrecies.

On mande de différents endroits, et M. de Tingry me le mande encore dans une de ses lettres du 2 de ce mois, que les ennemis tirent une ligne de l'Escaut vis-à-vis de Denain, passant par Thiant, traversant l'Écaillon, et finissant auprès du Quesnoy. On ne voit pas bien à quoi cette ligne peut être utile aux ennemis, si ce n'est pour continuer à tirer toujours leurs convois de Marchiennes, pendant qu'ils feraient le siége de Landrecies, en faisant passer ces mêmes convois par le chemin qu'on a fait dans la forêt de Mormal. Si les ennemis gardent cette ligne, il faut qu'ils y laissent de l'infanterie, et il y en faut même un nombre assez considérable, puisque cette ligne se trouverait éloignée du gros de leur armée, et qu'outre les troupes de l'armée du roi, qui pourraient aller les attaquer, il y a dix-huit bataillons dans Valenciennes, qui doivent toujours être comptés pour quelque chose. Si on supposait que les ennemis ne continuassent point à garder une ligne jusqu'à la Scarpe, pour tirer leurs convois de Marchiennes, il faudrait nécessairement qu'ils les tirassent de Mons, et, pour cela, qu'ils établissent un poste considérable à Bavay, sans quoi leurs convois ne pourraient point passer entre les deux places de Maubeuge et de Valenciennes; aussi, de quelque manière que ce soit, il ne sera jamais possible qu'il y ait, dans le camp des troupes qui feraient le siége de Landrecies et de l'armée d'observation, plus de cent à cent dix bataillons, et votre supériorité en infanterie serait assez grande pour espérer un heureux succès du combat. Comme M. le marquis de Coigny a plusieurs régiments de dragons à ses ordres, sous Guise, il serait à portée de vous joindre dans le temps que vous marcheriez pour aller attaquer les ennemis près de Landrecies. Sa majesté m'ordonne de vous renvoyer votre courrier avec d'autant plus de diligence, qu'on ne peut guère douter que la ville du Quesnoy n'ait capitulé, et elle juge à propos que vous soyez particulièrement instruit de ses intentions, avant que les ennemis aient pu se déterminer à marcher pour faire le siége de Landrecies, supposé qu'ils en aient envie.

Je suis en peine de savoir quelles auront été les conditions de la

capitulation du Quesnoy; cette place n'a pas duré aussi longtemps qu'on aurait pu l'espérer. Je suis, etc.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE MM. DE SAINT-FREMONT ET DE COIGNY, LE 7 JUILLET 1712 [1].

(Voir page 62.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.	
Mestre-de-camp-général	3
Chartres	3
Esclainvilliers	2
La Tremouille	2
Aubeterre	2
DRAGONS.	
La Reine	3
Bellabre	3
Pourières	3
Bretagne	3
Clermont	3
Châtillon	3
Parpaille	3
Coettmann	3
TOTAL	36

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2379, n° 79 *bis*.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars.

De Marly, le 10 juillet 1712 [1].

(Voir page 63.)

Mon cousin, les copies des lettres que vous avez reçues du duc d'Ormond, et qui étaient jointes à celle que vous m'avez écrite le 8 de ce mois, me laissent encore dans l'incertitude sur le temps et sur la manière en laquelle les ordres de la reine d'Angleterre seront exécutés pour la séparation de ses troupes d'avec celles de l'armée commandée par le prince Eugène. Le milord Stafford aurait dû être arrivé à l'armée des ennemis plus promptement, s'il était parti dans le temps que l'on me l'a mandé de Londres. Je ne sais ce qui peut avoir retardé son voyage; il sera bon que vous m'envoyiez par un exprès les réponses que vous recevrez du duc d'Ormond après l'arrivée de milord Stafford. L'ordre que j'ai donné au comte de Lomont pour remettre Dunkerque aux Anglais marque expressément de n'en faire sortir mes troupes pour y admettre les troupes anglaises qu'au jour dont vous serez convenu avec le duc d'Ormond pour faire commencer la suspension d'armes, en suivant l'avis que vous en donnez au comte de Lomont. J'apprends que les troupes anglaises qui doivent prendre possession de cette place ne sont pas celles de l'armée de Flandre, et qu'il en doit être envoyé d'Angleterre. Je suis bien persuadé que ces troupes ne débarqueront point et ne se présenteront pas pour entrer dans Dunkerque jusqu'à ce que vous en soyez expressément convenu avec le duc d'Ormond; mais, si elles s'y présentaient avant que le comte de Lomont eût de vos nouvelles, je lui fais savoir de répondre honnêtement qu'il a déjà reçu mes premiers ordres pour remettre la place, et qu'il est prêt à l'exécuter, n'attendant pour cela que d'avoir une lettre de vous, qui lui marque le jour dont vous serez convenu; mais que, jusqu'à ce qu'il ait reçu une lettre, il ne peut pas livrer la place aux Anglais. J'ai cru qu'il était bon que vous fussiez informé de cet ordre que je lui donne.

On ne peut pas savoir à quoi se détermineront les ennemis après la séparation des Anglais. Je vois que, s'ils se déterminent à faire le siége de Maubeuge, vous êtes d'avis de faire le siége de Bouchain

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 1re partie, 1re section, n° 7.

plutôt que celui de Douai, parce que vous croyez que cette place tiendrait plus longtemps que ne ferait Maubeuge, ce qui donnerait occasion aux ennemis, après avoir pris Maubeuge, de se porter encore à Landrecies et à Guise, auquel cas vous seriez obligé de quitter l'entreprise de Douai. Il est vrai que Maubeuge n'est pas une place aussi grande que Douai; mais les fortifications en sont bien meilleures et plus régulières, et j'aurais cru, par tout ce que m'en ont rapporté les personnes qui connaissent le mieux cette place et Douai, qu'elle aurait pu être prise bien plus promptement que Maubeuge; mais, comme je vois que vous pensez autrement, j'estime qu'il faut aller au plus sûr et se déterminer au siége de Bouchain, à quoi je crois que vous ne devez perdre aucun temps dans le moment que vous verrez les ennemis se porter à Maubeuge. Toutes les munitions nécessaires pour faire le siége sont dans les places de Cambrai, Valenciennes et Arras, à l'exception de quelques affûts qui sont à Guise, que vous pouvez, dès à présent, faire passer à Cambrai. Les ennemis, dans le cas qu'ils se déterminent à faire le siége de Maubeuge, ne laisseront sûrement aucunes troupes entre l'Escaut et la Scarpe, parce qu'un petit camp qu'ils y laisseraient se trouverait trop éloigné de leur armée et ne serait pas en sûreté. Cela vous donnera moyen de retirer de Valenciennes la meilleure partie des bataillons de l'armée qui y sont en garnison, et qui vous serviront à border l'Escaut pour en disputer le passage aux ennemis, s'ils voulaient venir à Maubeuge pour vous inquiéter pendant le siége de Bouchain. Vous aurez aussi la Sellé devant vous, qui couvrira le quartier que vous aurez du côté de la basse ville; ainsi mon armée se trouvera placée sans peine de manière à n'avoir rien à craindre, quand même les ennemis voudraient revenir sur vous. Vous aurez encore un avantage en faisant ce siége de Bouchain, qui sera d'être plus à portée, si les ennemis faisaient de leur camp de Maubeuge un détachement pour pénétrer en Soissonnais et Champagne, d'y envoyer aussi des détachements de mon armée pour soutenir le camp des vingt-cinq escadrons du comte de Coigny, que vous devez

toujours laisser sous Guise plutôt qu'à Ribemont, pour assurer les frontières du Soissonnais contre les courses des partis ennemis. Je crois, suivant ce que vous me mandez, devoir accorder au marquis de Saint-Fremont la permission qu'il m'a fait demander d'aller défendre la place dont il est gouverneur. Vous pouvez lui donner l'ordre de s'y rendre incessamment.

S'il arrivait que les ennemis, au lieu d'aller du côté de Maubeuge, voulussent faire le siége de Landrecies, vous savez déjà quelles sont mes intentions, et je ne puis que vous les répéter. J'approuve que vous passiez l'Escaut pour vous approcher de la Selle; mais, comme il ne vous serait pas possible d'attaquer les ennemis postés de l'autre côté de la rivière, je crois que vous devez éviter de vous y arrêter, parce que les ennemis profiteraient du temps que vous leur auriez laissé pour faire des retranchements entre la Selle et la Sambre, et, comme il y a nécessité de les attaquer dans cet endroit pour les empêcher de se rendre maîtres de Landrecies, vous ne pourrez vous y porter trop diligemment. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà envoyé quelques gens un peu intelligents, soit du pays ou des partisans de votre armée, pour examiner et vous rendre compte de la qualité du terrain et ce qu'il y a de bois, et de l'étendue des ouvertures qui s'y trouvent, afin que vous soyez en état d'avoir fait tous vos arrangements et vos dispositions d'avance, et que rien ne puisse vous retarder lorsque vous vous serez mis en marche avec la résolution d'attaquer les ennemis.

Le retardement de l'arrivée de milord Stafford pourrait vous jeter dans un embarras que je suis bien aise de prévenir par rapport à l'ordre que je vous donne d'aller attaquer et combattre les ennemis s'ils font le siége de Landrecies. Les troupes anglaises sont placées de manière que, si elles demeuraient où elles sont présentement, elles couvriraient l'armée qui fait le siége. Il semble que vous ne pourriez attaquer les ennemis sans attaquer aussi le quartier où les Anglais se trouvent placés au delà du Cateau; il faudrait, en ce cas, qu'après avoir passé l'Escaut, lorsque vous vous mettrez en mouve-

ment pour aller prendre la tête de la Selle, vous fissiez savoir au duc d'Ormond l'ordre que vous avez, le priant de prendre avec ses troupes anglaises un poste plus éloigné, afin d'éviter avec ses troupes toute occasion de combattre, et ne rien faire à son égard qui fût contraire à la suspension d'armes, que je regarde comme réglée et convenue, quoique le traité n'en soit pas encore signé. Le duc d'Ormond ne pourrait pas se dispenser, dans le même esprit, de changer son quartier; mais, s'il ne le fait pas, vous ne laisseriez pas de continuer votre marche pour attaquer et combattre les ennemis, au hasard que les Anglais y fussent mêlés, parce que ce serait de leur part un manque de bonne foi s'ils prétendent se servir de la négociation présente pour couvrir le siége de Landrecies et se mieux assurer de la prise de cette place en mettant, par leur seule présence, mon armée dans l'impossibilité de la secourir.

Lettre de M. le duc d'Ormond à M. le maréchal de Villars, le 13 juillet 1712[1]. (Voir page 64.)

Je n'ai pas voulu perdre de temps à vous renvoyer votre trompette, avec réponse à ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 12 de ce mois. Il me semble qu'il ne tient qu'à vous, Monsieur, que la suspension d'armes ait bientôt son effet : vous verrez, s'il vous plaît, par l'extrait de la lettre de M. de Saint-Jean, qu'elle doit suivre la déclaration du gouverneur de Dunkerque, qu'il est prêt à remettre la place aux troupes de la reine. Ainsi, je vous prie, Monsieur, d'y laisser aller au plus tôt M. Lloyd, muni de votre passe-port, afin qu'il me fasse savoir les dispositions où il trouve ledit gouverneur de se conformer aux ordres du roi dont je l'ai chargé. De mon côté, je ne manquerai pas de mettre en exécution ceux que j'ai de la part de la reine, de déclarer une suspension d'armes, aussitôt que j'aurai reçu avis que le gouverneur de Dunkerque aura fait la déclaration qu'il est prêt à remettre la place, et d'y laisser entrer les troupes de la reine, qu'on envoie pour en prendre possession, et vous n'aurez qu'à nommer le jour après que j'en serai averti.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2379, n° 172.

Milord Stafford arriva hier au soir ici et me fait espérer que les affaires sont dans le train que nous pourrons souhaiter pour le bien public, et j'ai lieu de croire que les chefs de troupes auxiliaires à la solde de la reine commencent à se mettre à la raison.

J'espère, Monsieur, que cette grande affaire se conclura bientôt, à la satisfaction de nos souverains. Celle que je me propose en particulier est d'avoir l'occasion de vous témoigner la parfaite estime et considération avec laquelle j'ai l'honneur, etc.

P. S. Je serais fort aise, Monsieur, de recevoir de vos nouvelles aussitôt que cela vous conviendra.

Lettre de M. le maréchal de Villars, au roi.

Du camp de Denain, le 24 juillet 1712 [1].

(Voir page 82.)

Après plusieurs nouvelles pénibles à votre majesté, j'ai au moins la satisfaction de lui en apprendre une agréable. M. le marquis de Nangis aura l'honneur de lui dire que le camp retranché de Denain a été emporté après une assez vigoureuse résistance.

Milord Albemarle a été pris; le comte de Nassau, tué; deux lieutenants généraux, pris; deux maréchaux de camp, plusieurs autres officiers principaux, M. d'Anhalt fils ont été faits prisonniers.

Les troupes de votre majesté ont marqué une valeur extrême; je ne puis assez m'en louer.

M. le maréchal de Montesquiou a donné tous ses ordres avec beaucoup de fermeté. M. d'Albergotti a montré son courage ordinaire. MM. de Vieuxpont et de Broglie, qui commandaient les premiers détachements, MM. de Brendlé et de Dreux, et M. le marquis de Nangis, M. le prince d'Isenghien, M. de Mouchy méritent tous de très-grandes louanges, aussi bien que le major général.

Je souhaite que votre majesté approuve notre zèle pour son service. Je cherche le mieux, avec toute l'application que je dois. Si j'en dois croire M. d'Albemarle, M. le prince Eugène n'a qu'à se retirer par Mons. Ce prince était arrivé ici deux heures avant l'action. J'ai envoyé sur-le-champ le comte de Coigny vers Guise. J'ai l'honneur, etc.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2380, n° 97.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Denain, le 25 juillet 1712[1].

(Voir page 83.)

Votre majesté verra par l'état ci-joint des prisonniers que la défaite des ennemis a été très-complète, et je ne crois pas qu'il ait échappé deux cents hommes de tout ce qui défendait le camp retranché, d'autant plus que les premiers fuyards trouvèrent la digue déjà remplie des premiers bataillons que le prince Eugène amenait à leur secours.

Il y a beaucoup de drapeaux que j'aurai l'honneur d'envoyer à votre majesté; mais on en tire à tous moments du fond de l'Escaut.

Marchiennes et Saint-Amand sont investis présentement. On a pris tout ce qui était répandu en diverses redoutes le long de la Scarpe.

L'ennemi est dans la même situation. Tout ce qui peut être imaginé pour profiter de la conjoncture présente ne m'échappera pas, et j'ose assurer votre majesté que ce que l'on a fait était certainement tout ce qui pouvait arriver de plus heureux, hors de défaire l'armée entière des ennemis.

Il me sera toujours très-aisé de prouver bien clairement à votre majesté que, pour Landrecies, à moins de m'y poster le premier en abandonnant Cambrai et Arras, je n'ai jamais pu y combattre qu'avec apparence de la perte de l'armée de votre majesté. J'ai eu l'honneur de lui mander que le marquis de Coigny a reçu ordre, le moment après l'action, d'aller sur l'Oise.

Je ne sais si M. le prince Eugène voudra faire brûler sur les frontières de Champagne et de Picardie; il le peut par cent hussards comme par dix mille hommes. Mais, si votre majesté veut bien me le permettre, je lui manderais d'avance qu'il m'est revenu que l'on avait l'intention de brûler sur les frontières de Picardie, que je le priais de songer que tout est ouvert aux armes de votre majesté depuis Philipsbourg jusqu'à Nimègue, et que je ferai brûler partout, si l'on m'en donne occasion. J'ai l'honneur, etc.

Lettre de M. de Contades

J'ai l'honneur de vous envoyer un état des brigades qui ont marché aux ordres de M. de Vieuxpont le 23, à cinq heures du soir, et de celles

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2380, n° 107.

à M. Voysin.

Du camp de Denain, le 25 juillet 1712 [1].

(Voir page 83.)

qui ont marché à l'entrée de la nuit, aux ordres de M. d'Albergotti. Je ne saurais assez vous vanter le courage et la fermeté de tous les officiers et soldats qui composent ces brigades, ni la fierté avec laquelle tous ces bataillons ont marché aux ennemis, le fusil sur le pli du bras, sans tirer un seul coup ni se rompre, essuyant des décharges de canons chargés à cartouches, et des décharges de bataillons derrière des retranchements. Toutes ces brigades marchèrent, faisant chacune deux colonnes; les bataillons en bataille, les colonnes étant de trois bataillons, qui se soutenaient, ayant leurs grenadiers et leurs piquets à leur tête, dans le centre, qui, en abordant les retranchements, se jetèrent les premiers dedans, et ensuite les bataillons y grimpèrent, sans balancer, sur les retranchements. Les ennemis furent si étourdis de cette manœuvre, qu'ils ne tinrent qu'un moment quand ils virent nos soldats sur leurs retranchements, et plièrent également partout. Les ennemis avaient, à ce que les prisonniers nous ont dit, seize bataillons dans ce retranchement, desquels, et en jugeant par les morts et par les prisonniers, il s'en doit être sauvé fort peu. Notre perte y a été médiocre, grâce au courage de nos troupes, qui ont d'abord fait plier les ennemis. Je ne puis vous marquer personne de s'y être distingué, parce que tout le monde y a fait des merveilles. M. le marquis de Tourville y a été tué et M. le marquis de Meuse blessé. J'aurai l'honneur de vous envoyer demain un état au juste des officiers de nos troupes qui y ont été tués et de ceux qui ont été blessés; je n'ai pu encore l'avoir. Vous ne sauriez croire, Monseigneur, l'ardeur que cette dernière action a donnée à nos troupes. Toutes celles qui n'en ont point été en sont piquées et se promettent à la première occasion de ne pas marchander les ennemis, et sont persuadées qu'ils ne peuvent pas tenir devant eux. M. le chevalier de Tessé a été blessé, mais légèrement.

Je suis, etc.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2380, n° 119.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. De Fontainebleau, le 27 juillet 1712[1]. (Voir page 83.)

Mon cousin, j'ai appris avec une extrême satisfaction, par les lettres que vous m'avez écrites les 24 et 25 de ce mois, que vous avez battu et entièrement défait le camp que commandait le comte d'Albemarle à Denain. Le marquis de Nangis m'a parfaitement expliqué toutes les particularités de cette action. On ne peut trop louer la manière dont vous en avez formé le dessein, de concert avec le maréchal de Montesquiou, le secret avec lequel vous l'avez conduit, et tout ce que vous avez fait pour l'exécuter avec autant de succès. Le nombre des officiers généraux et particuliers des ennemis qui y ont été pris marque assez que l'affaire est complète, et que rien n'a pu se sauver de tout ce qui était destiné pour la défense de ce camp. Les mouvements que vous avez faits la veille du côté de la Sambre, et la diligence avec laquelle mon armée a marché, ont parfaitement trompé les ennemis, et vous avez raison de dire que l'avantage de ce combat est aussi grand que celui d'une bataille entière que vous auriez gagnée, puisque, sans courir le risque d'une action générale, ce combat produira sans doute tout l'effet que je m'étais proposé en obligeant les ennemis à lever le siége de Landrecies. Mes troupes ont témoigné un courage que je ne puis assez louer, et je reconnais parfaitement, en cette occasion, toute la valeur de la nation; l'action est d'autant plus heureuse, que j'y ai perdu peu d'officiers et de soldats. Je regrette la mort de M. de Tourville, et j'espère que les blessures du marquis de Meuse et du marquis de Jensac ne seront pas aussi dangereuses qu'on aurait cru dans le premier moment; je suis bien aise que celle du chevalier de Tessé soit moins considérable. Tous les officiers généraux qui étaient commandés et qui ont marché les premiers pour cette entreprise y ont donné des marques de leur zèle et de leur capacité, aussi bien que de leur courage. Il est extraordinaire que la cavalerie entre d'abord dans les lignes, comme a fait celle commandée par le comte de Broglie, sans attendre qu'on ait eu le temps de les rabattre par quelques endroits et d'y faire un chemin, et il n'est pas moins

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 1re partie, 1re section, n° 22.

extraordinaire que l'infanterie insulte des retranchements que les ennemis avaient eu tout le temps de perfectionner, soutenus par une infanterie nombreuse avec du canon. Je sais que tous les officiers et soldats ont parfaitement suivi le bon exemple et les bons ordres qui leur étaient donnés par les sieurs d'Albergotti, marquis de Vieuxpont, marquis de Dreux et Brendlé, mes lieutenants généraux, et par les sieurs marquis de Nangis, prince d'Isenghien, marquis de Mouchy et duc de Mortemart, maréchaux de camp. Vous ne pouvez trop leur marquer, aussi bien qu'au prince Charles, au comte de Saint-Maurice, au marquis de la Vallière, au chevalier de Rosel et au marquis de Silly, combien je suis satisfait de tout ce que j'apprends de ce qu'ils ont fait dans cette action; j'espère que les suites en seront aussi heureuses que le commencement : ce qui est à Marchiennes et à Saint-Amand ne peut vous échapper, et comme les ennemis avaient un dépôt considérable de toutes sortes de munitions à Marchiennes, ils seront hors d'état de continuer le siége de Landrecies, qu'ils avaient commencé; et ces mêmes munitions, lorsque vous vous en serez emparé, pourront me servir utilement contre eux. Le convoi que le comte de Broglie a pris, après avoir passé les lignes, doit causer dans le camp des ennemis une grande disette de pain, et il est heureux que ce convoi se soit trouvé en marche dans le temps que le comte de Broglie commençait l'action à laquelle il a eu bonne part. Je serai bien aise d'apprendre le détail de ce qu'a fait le sieur de Tingry avec les troupes qu'il a tirées de Valenciennes. J'espère, outre le grand nombre de prisonniers que vous avez déjà, que les bataillons qui sont dans Marchiennes et Saint-Amand pour les défendre ne pourront pas éviter d'avoir le même sort : il est à propos de leur tenir cette rigueur pour répondre à l'affectation qu'ont eue les ennemis de ne vouloir pas accorder un meilleur traitement aux troupes qui défendaient les places de Bouchain et du Quesnoy.

L'armée du prince Eugène se trouve présentement affaiblie de plus de quarante bataillons et autant d'escadrons du nombre dont elle était composée lorsqu'elle est entrée en campagne, en comptant les Anglais

qui se sont séparés, et de ce que vous venez de lui faire perdre dans ce dernier combat. J'ai peine à croire qu'étant aussi affaibli, privé de toute communication avec les principales places où étaient ses magasins, n'ayant de ressource que de tirer ses vivres et ses convois par Mons, qui est éloigné de dix lieues, il s'attache à vouloir continuer le siége de Landrecies; mais, si cela arrivait, je suis persuadé que vous ne manqueriez pas de profiter de votre supériorité pour chercher encore les moyens de couper cette communication de Mons, et d'interrompre les convois qu'ils en voudraient tirer; cela vous est d'autant plus facile, que vous pouvez porter tel nombre de troupes que vous jugerez à propos de ce côté de Mons, en passant par Valenciennes, dont la garnison vous sert beaucoup présentement à fortifier mon armée. Les bataillons qui sont dans Maubeuge vous sont également utiles, et le marquis de Saint-Fremont pourra les faire agir à propos, suivant les ordres que vous lui enverrez. Le prince Eugène, laissant au camp de Landrecies ce qu'il y faudrait pour continuer le siége, ne peut point vous opposer d'un autre côté un nombre de troupes suffisant pour vous arrêter; et, s'il s'y présentait, j'estime qu'il ne faudrait pas hésiter davantage un nouveau combat, dont le succès serait d'autant plus assuré, que l'avantage que vous venez de remporter ne peut qu'augmenter de beaucoup l'audace de mes troupes. J'estime encore que, si les ennemis sont obligés de lever le siége de Landrecies, quoique ce soit un avantage bien considérable, vous pouvez le pousser plus loin et profiter de votre victoire pour faire en même temps le siége de Douai. Vous savez qu'il ne reste dans cette place que trois ou quatre faibles bataillons au plus. Le prince Eugène ne peut y faire entrer d'autres troupes, parce que toutes les garnisons des places voisines sont également faibles. Vous pourriez donc, en cas qu'il lève le siége de Landrecies et qu'il s'approche de Bavay et de Mons, faire investir promptement Douai, pour être assuré qu'aucunes troupes ne peuvent y entrer, et faire commencer le siége immédiatement après par une partie des troupes de mon armée; toutes les munitions d'artillerie se trouvent heureusement disposées pour cette entreprise. On peut espérer que

la place, aussi mal défendue qu'elle le serait par le manque de troupes, ne tiendrait pas longtemps. Le prince Eugène ne pourrait chercher à la secourir qu'en repassant la rivière d'Haine, et revenant par Tournay du côté de Lille. Vous connaissez les avantages que l'on peut prendre du côté du fort la Scarpe, que l'on prétend être inaccessible par les inondations, et que le quartier qui s'y serait établi se soutiendrait sans peine, pourvu qu'il y eût quinze ou vingt bataillons; mais, quand il faudrait que mon armée entière passât entre la Scarpe et la Deule, elle serait si supérieure à celle des ennemis, qu'ils ne seraient pas en état de se présenter pour vous combattre, vous trouvant fortifié par toutes les troupes que vous retirerez de Valenciennes, Maubeuge et Landrecies, où elles deviendront inutiles dans la manière dont les ennemis s'éloignent de la Sambre : comme il est fort important de ménager le temps et d'en profiter, vous n'avez pas besoin de nouveaux ordres de ma part pour vous déterminer à cette entreprise du siége de Douai, et vous pouvez en faire toutes les dispositions dans l'instant que vous verrez le siége de Landrecies levé. Rien n'est plus capable de favoriser et d'avancer les négociations de la paix, que j'ai toujours en vue, que de reprendre cette supériorité que mes troupes avaient eue pendant si longtemps, et qu'elles avaient malheureusement perdue depuis quelques années. Les puissances, qui délibèrent présentement et qui paraissent résolues à s'engager dans une nouvelle ligue, deviendront plus traitables lorsqu'elles verront que toutes les espérances dont le prince Eugène les a flattées pour pénétrer jusque dans mon royaume s'évanouissent. C'est le fruit que j'espère retirer du service très-important que vous venez de me rendre; vous devez encore avoir une satisfaction particulière de cet heureux succès par l'approbation universelle de cette entreprise, que vous avez prudemment concertée et si bien exécutée.

Vous avez bien fait de renvoyer le comte de Coigny sous Guise. J'estime qu'il est nécessaire de laisser sous cette place un corps de vingt-cinq escadrons, jusqu'à ce que vous soyez assuré que les ennemis aient entièrement abandonné leur camp de Landrecies, et qu'ils se soient

retirés du côté de Mons. Les menaces que vous proposez de faire au prince Eugène de brûler tout le pays ennemi, s'il envoie des partis pour brûler et faire des exécutions dans la Champagne et le Soissonnais, ne conviendraient pas, parce que les pays sur lesquels vous pourriez exercer des représailles sont tous soumis à la contribution, et je ne veux pas souffrir que le Soissonnais et la Champagne se soumettent à la payer aux ennemis. Ils ne manqueraient pas d'envoyer enlever des otages, s'il n'y avait pas un corps de troupes sur l'Oise en état de s'opposer à leur passage. Ils n'ont rien brûlé dans leur première course, ni dans le Soissonnais ni dans la Champagne, et ils n'ont exercé cette violence que dans les environs de Metz. On sera hors de toute crainte qu'ils puissent faire de pareilles courses lorsque l'armée ennemie sera retournée du côté de Mons, et pour lors vous pourrez faire revenir le comte de Coigny pour joindre mon armée.

Lettre du roi à M. le maréchal de Montesquiou. De Fontainebleau, le 27 juillet 1712[1]. (Voir page 83.)

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 24 de ce mois. Vous ne me dites rien du détail de l'action; mais je sais toute la part que vous y avez eue, et dans le projet et dans l'exécution. J'en écris plus long au maréchal de Villars en lui marquant combien je suis satisfait de la valeur de mes troupes et de la conduite de tous les officiers généraux, et particulièrement le service que vous m'avez rendu en cette occasion est des plus importants. Je suis bien aise de vous marquer plus particulièrement à quel point je suis content. J'espère que vous réduirez avec assez de facilité la garnison de Marchiennes et que vous la porterez à se rendre prisonnière de guerre. Le dépôt que les ennemis avaient en cet endroit pourra me servir utilement contre eux, etc.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars.

Je ne puis assez vous féliciter, Monsieur, sur la belle et glorieuse action que vous venez de faire. Le roi voulait, à quelque prix que ce soit, empêcher que les ennemis ne se rendissent maîtres de Lan-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 1re partie, 1re section, n° 55.

De Fontainebleau, le 27 juillet 1712[1]. (Voir page 83.)

drecies, et de tous les partis que vous pouviez prendre, vous avez choisi celui qui était le moins hasardeux et dont le succès peut avoir les suites les plus heureuses. Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous assurer qu'outre la joie que je ressens de nous voir délivrés de la crainte dans laquelle nous étions, j'y prends encore intérêt, particulièrement par rapport à l'honneur qui vous en revient. La lettre du roi vous marque suffisamment les sentiments de sa majesté, et aucune action depuis longtemps ne lui a fait autant de plaisir; ce qu'il y a encore de plus heureux, c'est qu'il semble qu'il n'y ait personne qui n'ait cherché à marquer plus de zèle et de bonne volonté à l'envi l'un de l'autre, et que vous avez trouvé dans chacun des officiers généraux et dans tous les particuliers l'ardeur et les sentiments que le général peut désirer; c'est en partie l'effet des bons ordres et de la bonne disposition. J'espère que nous n'en demeurerons pas là.

Il n'est pas possible, ce me semble, que le prince Eugène continue le siége de Landrecies, et, s'il ne le lève pas volontairement, vous serez, ce me semble, encore plus en état de le forcer. Le roi a bien envie, après le siége de Landrecies levé, que vous fassiez celui de Douai. Bouchain ne paraîtrait pas au roi un objet assez considérable, et c'est par cette raison que sa majesté n'en fait nulle mention dans sa lettre. Il me semble qu'il ne peut plus nous venir de votre part présentement, pendant le reste de cette campagne, que des nouvelles très-agréables. La prise de Marchiennes et des troupes qui le défendent paraît immanquable, et c'est une affaire bien importante à cause du dépôt bien considérable qu'y ont les ennemis. Recevez, je vous supplie, le compliment que je vous fais de très-bon cœur, et soyez persuadé de... etc.

P. S. Il ne convient pas de laisser dans les places de la frontière tous les prisonniers que vous avez faits sur les ennemis. Le roi donne le choix à M. d'Albemarle et aux officiers généraux qui sont pris avec lui de se rendre à Chartres ou à Orléans pour y demeurer jusqu'à ce

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 2e partie, 2e section, n° 117.

qu'on ait pu convenir de leur échange. Les officiers particuliers seront envoyés à Auxerre, à Dijon, à Châlon-sur-Saône, à Autun, à Mâcon.

A l'égard des soldats, le roi les fera passer à Tours, à Angers, à Amboise, à Loches, au Mans, à Bourges, à Nevers et à la Charité. J'adresserai incessamment les ordres du roi à M. de Bernières pour les y faire passer.

Le roi n'a point encore disposé du régiment de Tourville.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Montesquiou. De Fontainebleau, le 27 juillet 1712[1]. (Voir page 83.)

Je joins ici, Monsieur, la réponse du roi à la lettre que vous avez écrite à sa majesté. Elle est, je vous assure, parfaitement satisfaite de la part que vous avez eue au combat de Denain, et du concert avec lequel vous avez agi avec M. le maréchal de Villars, tant pour cette action que pour tout ce qui s'est fait depuis le commencement de la campagne. Recevez-en, je vous en supplie, mon compliment; je vous le fais de bon cœur. Cette seule action est capable de rétablir nos affaires, et elle ne contribue pas peu à faciliter les négociations pour la paix. J'ai proposé monsieur votre neveu au roi pour le régiment de Tourville : sa majesté n'a encore rien déterminé; je lui en reparlerai lorsqu'elle voudra donner le régiment. J'espère que nous aurons bientôt de vos nouvelles sur la prise de Marchiennes. Je suis, etc.

Extrait de la lettre de M. le maréchal de Villars au roi. Du camp de Denain, le 29 juillet 1712[2]. (Voir page 83.)

Le plus sensible bonheur qui puisse jamais m'arriver, c'est de voir votre majesté satisfaite de ma très-vive application à l'honneur de la servir. J'ai fait connaître à tous ceux qu'elle a la bonté de me nommer le bonheur qu'ils ont de voir votre majesté approuver leur zèle et leur bonne volonté. Il est certain, Sire, que jamais on n'a vu une infanterie si ferme ni marcher avec tant d'audace, et après tous les principaux officiers qui étaient à la tête. On ne peut trop louer les brigadiers; aussi sont-ce gens d'une valeur et d'une capacité consommées.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 2e partie, 2e section, n° 204.

[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2380, n° 190.

Je n'ai point eu l'honneur d'envoyer une relation à votre majesté, persuadé que M. le marquis de Nangis n'aura rien oublié d'essentiel.

J'ai différé jusqu'à présent à envoyer les drapeaux à votre majesté, parce que tous les jours on m'en rapportait de nouveaux, tirés du fond de l'Escaut, et dans ce moment on y trouve des pièces de campagne des ennemis, dont un accident a fait la perte totale. Précisément dans le moment que la tête de l'infanterie amenée par le prince Eugène arrivait sur la chaussée de Denain, le pont rompit par la précipitation d'un chariot; ainsi il n'est pas échappé cent hommes de tout ce qui défendait ce camp.

Le sieur de Villars, aide de camp général, aura l'honneur de présenter les drapeaux à votre majesté; il est bien capable d'avoir l'honneur de l'informer de plusieurs détails tant sur le passé que sur ce qui peut regarder les projets présents.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin.

Du camp de Denain, le 29 juillet 1712[1].

(Voir page 83.)

Je vous rends, Monsieur, mille très-humbles grâces du compliment dont vous m'honorez sur ce qui s'est passé ici. Je suis ravi que le roi en soit content, et que vous ayez trouvé que l'on y a fait ce qui se pouvait de mieux. Je vous supplie de croire, Monsieur, que cette barque n'est pas bien aisée à mener. Tout ce qui ne tient pas le timon pense, raisonne quelquefois avec vivacité, surtout après l'événement.

Je vous avouerai, Monsieur, que, la lettre que vous écrivez à M. le maréchal de Montesquiou m'ayant été rendue, je n'imaginais pas (voyant « Monsieur le maréchal ») que ce ne fût pas pour moi, et que je l'ai ouverte, et n'ai reconnu que ce n'était pas pour moi qu'en achevant de la lire : c'est une faute, mais innocente de ma part. Je vois qu'il ne s'oublie pas dans les mérites du projet et de l'exécution : il pouvait se reposer sur moi. Je lui rends justice; mais cette même justice ne veut pas qu'en gardant le silence moi-même sur ce qui me regarde, il veuille profiter de ce même silence. J'ai pour témoin M. l'archevêque

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2380, n° 191.

de Cambrai qu'après la lecture de la lettre du roi qui ordonnait que l'on cherchât les ennemis, M. le maréchal de Montesquiou me pressa très-vivement pour envoyer à la cour un homme de caractère, qui représentât qu'il ne fallait pas se commettre à une bataille, proposant toujours, comme dès les commencements de la campagne, des retranchements vers la tête de l'Oise et de la Somme. Il m'a fait prier par M. de Bernières de supplier sa majesté de vouloir bien l'honorer dans cette occasion de l'ordre du Saint-Esprit, et je le ferai. Je suis fort droit et sans art, et vis avec lui comme si je ne devais pas avoir de ressentiments de ne l'avoir pas trouvé de même sur ce qui me regarde, et même je lui ai dit depuis cette affaire, et avec ouverture d'amitié, qu'il devait convenir qu'il avait eu tort avec moi.

Vous m'avez trouvé, Monsieur, trop de réflexions. Celui qui a pour ainsi dire le salut de l'État entre les mains peut en faire, surtout quand il peut être question de combattre avec de grands désavantages; c'est ce qui arrive quand on trouve un ennemi posté et couvert. Il n'a pu être attaqué que placé devant Landrecies par la nature du pays. Pour moi, Monsieur, je fais profession d'être très-vrai, très-zélé pour le roi et pour l'État, et plus parfaitement que personne au monde, Monsieur, votre... etc.

Extrait de la lettre de M. le maréchal de Montesquiou à M. Voysin. 29 juillet 1712[1]. (Voir page 84.)

J'ai reçu, Monsieur, la lettre de sa majesté, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer avec celle que vous avez eu la bonté de m'écrire. Je souhaite plus qu'homme du monde que sa majesté soit contente de mon zèle à lui rendre service. Je vous avoue que la part que j'avais au projet, et mon opiniâtreté à faire passer l'Escaut à l'armée et à attaquer les lignes de Denain, m'a fait passer de mauvais quarts d'heure depuis notre départ de près de la Sambre jusqu'au moment que l'action a été finie; car cela n'était du goût de personne, et je voyais toute l'armée prête à tomber sur moi, et je vous assure qu'il faut être hardi pour se charger de paquets de cette importance. Je suis, etc.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2380, n° 196.

Extrait de la lettre de M. le maréchal de Montesquiou à M. Voysin. 5 août 1712[1]. (Voir page 84.)

J'ai reçu, Monsieur, celle que vous me faites l'honneur de m'écrire, par laquelle j'apprends que sa majesté a disposé des régiments; je n'en suis pas étonné, car je ne suis pas heureux; et, quoique je serve avec l'application d'un sujet zélé, et même quelquefois heureusement, tout cela ne me facilite pas les moyens d'avoir ce que je souhaite; au contraire, cela me représente tous les chagrins passés. Permettez-moi, Monsieur, de vous les dire : j'ai un frère abbé et très-digne sujet dans l'Église, connu du père Le Tellier et de M. le curé de Saint-Sulpice, qui a pour quatre ou cinq mille livres de bénéfice, et il y a trente ans que je prie le roi de lui donner une abbaye ou un évêché; je ne l'ai jamais pu obtenir, tandis que j'en vois donner à chacun; je demande des régiments pour mes neveux, qui ont tous deux de nouveaux régiments, et en dernier lieu un qui vaque dans l'action que j'ai dirigée, où je suis et où il est; je le vois donner à gens qui, dans leur vie, ne tireront pas tant de coups de fusil qu'il en a essuyés; outre cela, je vois dans l'armée deux cordons bleus, tandis que je ne l'ai point.

Je suis, etc.

CAPITULATION DE LA GARNISON DE MARCHIENNES, LE 30 JUILLET 1712[2].

(Voir page 86.)

	ARTICLE PREMIER.
Accordé au seul état-major de la place leurs équipages de bonne foi, et à tous les officiers leurs épées, et aux commandants des corps leurs équipages.	Qu'il fût permis à l'état-major de la place et à l'état-major de chaque régiment, cavalerie et infanterie, de sortir avec leurs équipages et bagages, leurs épées au côté et leurs pistolets à la selle.
	ART. 2.
Refusé.	Qu'il plût à M. le maréchal d'accorder la même grâce au reste des officiers.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol 2381, n° 72.
[2] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2380, n° 231.

ART. 3.

Prisonniers de guerre, et traités à leurs dépens.
NOTA. En dresser un état.

Que l'hôpital établi dans Marchiennes avec ses blessés et malades, les directeurs, médecins, chirurgiens et toute la dépendance, fussent laissés dans le lieu sans être inquiétés, autant qu'ils auront besoin d'y être.

ART. 4.

Prisonniers de guerre et traités à leurs dépens.

Que les officiers malades ou blessés qui se trouveront dans Marchiennes seront traités de même que dans l'article ci-dessus.

ART. 5.

Prisonniers de guerre.

Que les commissaires, conducteurs et commis d'artillerie puissent se retirer librement.

ART. 6.

Prisonniers de guerre.

Que les commissaires des vivres et tous leurs suppôts et dépendants pourront se retirer en liberté et avec passe-port.

ART. 7.

Prisonniers de guerre, et ensuite traités suivant l'usage.

Que tous les bateliers seront traités selon qu'on a coutumé de traiter les gens de marine, en leur permettant de s'en retourner chez eux, selon que cela s'est pratiqué jusqu'ici de part et d'autre.

ART. 8.

La garnison sortira demain après midi. La porte sera livrée dans le moment, et les commissaires du roi entreront pour faire l'inventaire, et, s'il y a quelque chose de caché, ils seront obligés de le déclarer.

Que la garnison aura toute la journée de demain pour se préparer au départ et qu'elle ne sortira qu'après-demain 1er août.

Fait au camp devant Marchiennes, le 30 juillet.

Signé Le maréchal duc DE VILLARS.

Et BERGHOFFER, brigadier commandant en chef dans la garnison.

ÉTAT DES ESCADRONS QUI VONT SOUS CONDÉ, LE 26 JUILLET 1712[1].

(Voir page 89.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.	
Capy	Cravates	3
	Capy	2
Jouy	Orléans	3
	Villers	2
	Montauban	2
Frezin	Chepy	2
	Frezin	2
	DRAGONS.	
Pasteur	Flavacourt	2
	Pasteur	2
	TOTAL	20

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2380, n° 139.

ÉTAT DE L'INFANTERIE QUI FORME L'INVESTISSEMENT DE DOUAI, LE 7 AOÛT 1712[1].

(Voir page 95.)

Depuis Lalaing jusqu'à Pont-à-Raches, et en retournant l'Escarpe jusque vis-à-vis le château de Belleforière, où il y a un pont de pontons pour la communication, aux ordres de MM. d'Albergotti et de Dreux, lieutenants généraux; MM. Silly, Choiseul et La Marck, maréchaux de camp.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Belrieux	Le Maine	2
	Bacqueville	2
	Daunay	1
Greder	Villars	3
	Greder	3
	Pfiffer	3
De Lille	Bessy	2
	La Fère	2
	Belsunce	1
Perrin	Meuse	2
	Perrin	2
	Saint-Second	1
	Cotentin	1
Bernold	Brosses	2
	Alsace	4
	TOTAL	31

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2381, n° 118.

Aux ordres de M. le comte de Broglie, lieutenant général, et de M. de Mortemart, maréchal de camp.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	Gondrin	2
	Sparre	2
	Santerre	2
	Poitou	2
Montal-Saint-Morel	Greder allemand	2
	Lorraine	2
	Brendlé	3
May	May	3
	La Reine	3
Lyonne	Lyonne	2
	TOTAL	23

A la gauche de Lens, entre Givenchy et Lauwette; aux ordres de M. de Goesbriant, lieutenant général, et de M. le prince d'Isenghien, maréchal de camp.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	Navarre	3
Gassion	Gensac	2
	Deslandes	1
	Lyonnois	2
Tricault	Agenois	2
	Beauce	2
	Surbeck	3
	TOTAL	15

Entre Carency et Villers-au-Bois, aux ordres de M. Desrouville, brigadier.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Desrouville.....	Hainaut.....	2
	Aunis.....	1
	Bombelles.....	2
	TOTAL.....	5

Il y a, outre cela, huit escadrons, aux ordres de M. de Thourotte, entre Planques et Flers, et vingt aux ordres de MM. Reidberg et Brebières; le reste de l'armée est campé, la droite à Aire, et la gauche à Gœulzin, tenant les postes sur le Moulinet.

Le poste de M. d'Albergotti et celui de M. de Broglie sont parfaitement bien retranchés.

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.
Depuis Lalaing, etc.....	31
Aux ordres de M. de Broglie, etc.....	23
A la gauche de Lens, etc.....	15
Entre Carency, etc.....	5
TOTAL.....	74

EMPLACEMENT DE L'ARMÉE D'OBSERVATION, LE 11 AOÛT 1712[1].

(Voir page 100.)

A Auby.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	INFANTERIE.	
Montal-Saint-Morel	Poitou	2
	Greder allemand	2
	Lorraine	2
Lyonne	La Reine	3
	Lyonne	2
Sebret	Perche	2
	Santerre	2
	Sparre	2
May	Brendlé	3
	May	3
	TOTAL	23

Depuis Pont-à-Sault jusqu'à Courrières, aux ordres de M. de Vieux-Pont, lieutenant général, et de M. Rooth, maréchal de camp.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	INFANTERIE.	
Colandre	Les Vaisseaux	3
	La Marck	2
	Nice	1
O'brien	Lée	1
	O'brien	1
	O'donnel	1
	Dorington	1
	Galmoy	1
Maillebois	Touraine	2
	Royal-la-Marine	2
	Tournesis	1
	TOTAL	16

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2382, n° 108.

Depuis Avion jusqu'au village de Souchez, aux ordres de MM. d'Hautefort, Goesbriant, prince de Tingry, lieutenants généraux; prince d'Isenghien et Mouchy, maréchaux de camp.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	INFANTERIE.	
Laval	La Sarre	1
	Bourbon	2
	Bigorre	2
Sury	Hessy	3
	Surbeck	3
Tricault	Beauce	2
	Agenois	2
	Lyonnois	2
Aubigné	Royal	3
	Languedoc	2
	Royal-italien	1
Asling	Champagne	3
	Guyenne	2
	Isenghien	1
Gassion	Gensac	2
	Des Landes	1
	Navarre	3
	Et les deux lignes de cavalerie de la gauche.	
	TOTAL	35

Depuis Brebières jusque tirant sur Beaumont, aux ordres de MM. le duc de Guiche, comte de Villars, Croissy et Brendlé, lieutenants

généraux; MM. Nangis, comte de La Marck, Lambert, Beüil et Mercy, maréchaux de camp.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	INFANTERIE.	
Montbason	Picardie	3
	Royal-Roussillon	2
	Vauges	1
Périssan	Piedmont	3
	Bourgogne	2
	Montroux	1
Livry	Bourbonnais	2
	Laval	2
	Nivernois	2
Beaupuis	Le Roi	4
	Royal-Comtois	2
	Gardes françaises	4
	Gardes suisses	2
	Gardes de Cologne	2
	Gardes de Bavière	2
Mony	Gondrin	2
	Luxembourg	2
	Lafond	1
Berthelot	Bretagne	2
	Cambrésis	2
	Bresse	2
Desrouville	Berry	2
	Hainaut	2
	Belsunce	1
	TOTAL	50

Les deux ailes de cavalerie de la droite, depuis Gœulzin jusqu'à Brebières, et la réserve de dragons de M. de Coigny.

Tous ces camps séparés peuvent se rassembler en deux heures de temps.

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.
A Auby	23
Depuis Pont-à-Sault, etc.	16
Depuis Avion, etc.	35
Depuis Brebières, etc.	50
TOTAL	124

POSITION DES TROUPES DU SIÉGE DE DOUAI, LE 11 AOÛT 1712 [1].

(Voir page 100.)

Depuis Ferin jusqu'à Dechy, aux ordres de M. de Sailly, lieutenant général, et M. Flavacourt, marèchal de camp.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	INFANTERIE.		
Crecy	Limosin	2	//
	Boulonnois	1	//
	Miroménil	2	//
Boufflers	Louvigny	2	//
	Barrois	2	//
	CAVALERIE.		
Melun	Du Fief	//	2
	Melun	//	2
	Pardaillan	//	2
	Rios	//	2
	Verthamont	//	2
	Raigecourt	//	2
	TOTAL	9	12

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2382, n° 109.

Depuis Dechy, passant par Lalaing, Pont-à-Raches, jusques y compris la communication de Belleforière jusqu'au premier pont de pierre; aux ordres de MM. d'Albergotti, Lée, Le Dreux, lieutenants généraux; Silly, Choiseul et Montmorency, maréchaux de camp.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	INFANTERIE.		
Belrieux	Le Maine	2	//
	Bacqueville	2	//
	Daunay	1	//
De Lille	La Fère	2	//
	Aunis	1	//
	Bombelles	2	//
Greder	Villars	3	//
	Greder	3	//
	Pfiffer	3	//
	DRAGONS.		
Bellabre	Bellabre	//	3
	Coigneux	//	3
	TOTAL	19	6

Depuis le pont de pierre de l'avenue de Belleforière jusqu'au pont

d'Auby, aux ordres de M. le comte de Broglie, lieutenant général, et de M. le duc de Mortemart, maréchal de camp.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	INFANTERIE.		
Bernold	Brosses	2	//
	Alsace	4	//
Perrin	Meuse	2	//
	Perrin	2	//
	Saint-Second	1	//
	Cotentin	1	//
	DRAGONS.		
	Granville	//	3
	TOTAL	12	3

Depuis le pont d'Auby, pour achever l'investissement, jusqu'à la Scarpe, la réserve de M. de Broglie, lieutenant général; M. de L'Essard, maréchal de camp.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.		
Tarnau	Le Roi	//	3
	Beaujeu	//	2
	Tarnau	//	2
Caubous	Dupsé	//	2
	Beaucaire	//	2
	La Tour	//	2
	TOTAL	//	13

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Depuis Ferrin, etc.	9	12
Depuis Dechy, etc	19	6
Depuis le pont de pierre, etc.	12	3
Depuis le pont d'Auby, etc.	"	13
TOTAL.	40	34

ÉTAT DE LA GARNISON DE DOUAI, LE 14 AOÛT 1712[1].

(Voir page 102.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Flohr	1
Bohl	1
De Brouay	1
Würtemberg	1
Beveren	1
Landsberg	1
Nagel	1
Saint-Maurice	1
Smitt	1
TOTAL.	9

Un détachement de cavalerie de l'armée d'environ cent soixante maîtres.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2383, n° 149.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi. Du camp de Lewarde, 7 septembre 1712[1]. (Voir page 109.

Nous avons attaqué, à trois heures après midi, les trois demi-lunes 22, 23, 24 et le chemin couvert des ennemis. Trente compagnies de grenadiers ont fait cette attaque; nous passions l'avant-fossé sur quatre ponts de fascines, que les ennemis depuis huit jours ont brûlés plusieurs fois. Nous comptions peu sur deux ponts de radeaux pris aux ennemis dans Marchiennes. Grâce à Dieu, tout a réussi malgré des circonstances bien fâcheuses.

Les quatre ponts de fascines ont fondu dès que trois ou quatre compagnies de grenadiers ont passé sur chacun; celles qui suivaient les ont traversés dans l'eau jusqu'au cou, mais les travailleurs n'ont pu les suivre; et le malheur arrivé à ces ponts aurait fait tout manquer, si l'extrême valeur des troupes de votre majesté n'avait surmonté ces obstacles.

M. le marquis de Vieuxpont, lieutenant général de tranchée, commandait au centre, avec M. de Cressy, brigadier; M. le prince d'Isenghien, à la gauche, avec le chevalier de Broglie, colonel; M. le comte de l'Esparre, à la droite; M. d'Albergotti et M. de Silly, volontaires, étaient à la gauche. J'étais dans le centre, avec M. le Duc et plusieurs officiers généraux, M. de Valory à la droite. Enfin, Sire, nous sommes demeurés maîtres des trois demi-lunes et de la partie du chemin couvert qui est devant la demi-lune 22. Les grenadiers ont pris la demi-lune 20 et ramené les officiers et soldats des ennemis qui la défendaient; ils poussaient à la brèche du rempart, lorsque les ennemis ont rompu leur pont.

Je ne puis trop louer les troupes de votre majesté; leur valeur est en vérité au delà de toute expression.

Je ne parlerai pas encore de la perte : sans le malheur de nos ponts elle eût été médiocre; cependant jusqu'à présent je ne vois pas que cela aille à quatre cents, tant tués que blessés.

Je me sais bon gré d'avoir attaqué de jour; car, si c'eût été de nuit, certainement l'inconvénient de nos ponts nous faisait tout manquer.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2383, n° 104.

J'avais prié ce matin M. le maréchal de Montesquiou de se troûver à la tranchée, sur les nouvelles que j'avais des mouvements des ennemis, et il y est venu.

J'avais eu quelques avis hier qu'ils faisaient passer leur artillerie et leurs bagages à Tournay; sur cela j'ai fait avancer trente bataillons entre Denain et Valenciennes, joints avec soixante escadrons qui y sont déjà.

J'ai reçu des avis, à la tranchée, que l'armée entière des ennemis passait à Tournay aujourd'hui; j'ai envoyé ordre que trente autres bataillons suivissent à Denain. Je commencerai à faire occuper le camp déjà reconnu entre la forêt de Mormal et Quiévrain, ayant l'Hongneau devant lui. J'ai l'honneur, etc.

CAPITULATION DE DOUAI, LE 8 SEPTEMBRE 1712[1].

(Voir page 109.)

Je m'emploierai auprès de M. le maréchal de Villars pour leur faire obtenir la satisfaction que l'on demande.

Pour remettre la ville de Douai, on consent d'accepter la capitulation qui a été accordée par les hauts alliés à la garnison du Quesnoy, à la réserve que l'on demande des congés de six mois pour les officiers ci-dessous dénommés ;

SAVOIR :

Pour M. le comte de Hompesch :

MM. de Flohr,
de Bohl,
de Hertell,
de Greiven,
de Liedermens,
} colonels;

Les trois otages, qui sont : M. le prince de Hesse, M. de Hildenbraus, lieutenant-colonel, et M. Ott, major;

MM. de Kohlhaus et Waldau, majors.

La garnison sortira le 10 septembre au matin.

La garnison sortira au bout de trois jours.

La porte de la ville sera livrée le 9 au matin aux troupes du roi,

On remettra, le 9 de septembre, une porte de la ville.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2383, n° 134.

savoir, la porte Movelle; et les otages seront laissés de part et d'autre jusqu'à la sortie de la garnison.

Les femmes et familles des officiers de l'armée seront mises en liberté; mais les équipages seront de bonne prise, aussi bien que tous les effets appartenant à leurs maîtres souverains.

Accordé, pourvu que l'on en donne l'état de bonne foi, et qu'ils n'aient point porté les armes pendant le cours du siége.

On aura soin que les prisonniers faits au fort de la Scarpe rejoignent leurs corps, autant que faire se pourra.

Signé ALBERGOTTI.

Approuvé : VILLARS.

Les femmes, familles et équipages des officiers de l'armée qui se peuvent trouver dans la ville seront compris dans la capitulation.

Les prisonniers de Denain venant de Cambrai et d'ailleurs ne seront point réputés pour prisonniers, mais renvoyés à Lille ou Tournay, comme aussi ceux qui ont été pris avec M. de Saint-Amour.

Que les prisonniers du fort de la Scarpe et autres faits pendant le siége seront joints à leurs corps.

Fait à Douai, ce 8 septembre 1712.

Signé le comte DE HOMPESCH.

DEMANDES FAITES DE LA PART DE L'ARMÉE ASSIÉGEANTE.

Qu'on remette en liberté les otages qui ont été donnés pour les dettes des villes qui ont été assiégées, et rendues par capitulation par les troupes du roi.

Qu'on donne des otages pour les dettes qui ont été contractées dans Douai par les troupes des alliés, ainsi qu'il s'est pratiqué en pareil cas de part et d'autre.

Fait au camp devant Douai, le 8 septembre 1712.

Je m'emploierai auprès de M. le maréchal de Villars pour obtenir ce que demande M. de Hompesch.

Signé ALBERGOTTI.

Approuvé : VILLARS.

Je m'y emploierai autant qu'il sera en mon pouvoir.

On nommera deux ou trois personnes avant que la garnison sorte.

M. de Hompesch demande un passage d'un bateau chargé de ses équipages pour deux aides de camp, un brigadier de ses gardes et six de cesdits gardes qui n'ont fait aucun service.

Signé DE HOMPESCH.

ÉTAT DE LA GARNISON DU QUESNOY, LE 18 SEPTEMBRE 1712 [1].

(Voir page 114.)

BATAILLONS.	HOMMES.
2 bataillons suisses Hurler	600
1 de Wolfenbüttel	300
1 écossais	300
1 Ivoy	350
1 Ost-Frise	350
Canonniers, bombardiers et mineurs	120
TOTAL	2,020

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi. Du camp de Preseau, 30 septembre 1712 [2]. (Voir page 116.)

L'on attaqua hier, une demi-heure avant la nuit, les petits ouvrages 43, 44 et les deux chemins couverts, depuis la droite dudit ouvrage 43 jusqu'à l'angle saillant de celui qui est devant la contregarde 12. Votre majesté verra, marqués en rouge, les logements de cette nuit sur le plan que j'ai l'honneur de lui envoyer.

L'on trouva convenable de se servir de la tranchée montante, commandée par M. le marquis de Coigny, lieutenant général; pour maréchal de camp, M. de Marnay; pour brigadier, M. de Boufflers-Remiencourt, et de mêler les grenadiers de cette tranchée avec ceux de la veille, commandés par milord Galmoy, lieutenant général, M. de Savine, maréchal de camp, et M. de Maillebois. Je n'aurais pas eu besoin de tant de troupes, mais les officiers généraux qui devaient être relevés me marquèrent une si véritable peine de quitter une action qu'ils avaient fait tous les efforts du monde pour rendre prati-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2383, n° 152.
[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2384, n° 175.

cable pendant leur jour de tranchée, et ceux qui montaient, tant de douleur de n'y avoir point de part, que, pour ne me brouiller avec personne, il a fallu les mêler. L'ordre de l'attaque fut donc que M. le marquis de Coigny et M. le marquis de Savine commanderaient l'attaque de la droite, avec huit compagnies de grenadiers; MM. de Galmoy et de Marnay, celle du centre, avec sept compagnies de grenadiers, et MM. de Maillebois et de Boufflers, la gauche, avec six compagnies de grenadiers; tout cela soutenu par les piquets des bataillons. Je me place entre l'attaque de la gauche et celle du centre, ayant auprès de moi MM. de Valory et de Vallières, quelques ingénieurs et officiers d'artillerie volontaires, et plusieurs de MM. les officiers généraux qui avaient voulu suivre, comme MM. le marquis d'Alègre, d'Albergotti, de Vivans, de Broglie, MM. de Silly, le comte de la Marck, le duc de Mortemart, et MM. d'Aubigné, de Saint-Sernin et de Colandre, brigadiers; M. le marquis de Châtillon, colonel de dragons; MM. les prince d'Épinay et chevalier de Beringhen et de Contades et plusieurs autres, qui tous s'empressaient à porter des ordres et les faire exécuter avec une ardeur dont je ne puis trop me louer.

Le signal était une bombe du centre, sur laquelle on devait mettre le feu à quatre fourneaux; mais il n'y en a eu que deux en état, et je ne trouvai pas à propos d'attendre les deux autres; ces deux-là firent un grand effet, emportèrent plusieurs des ennemis, et en même temps on entra de tous côtés dans les ouvrages et le chemin couvert, tuant et prenant tout ce qu'on y trouva d'ennemis, qui ne fit aucune résistance. Je ne puis trop louer MM. les officiers généraux et généralement tout ce qui a eu part à cette action. A la droite, on essuya très-peu de feu, les ennemis ayant plié d'abord et n'ayant regagné le rempart que longtemps après que le logement a été établi à la gauche, où était M. de Maillebois; le feu fut assez vif, et il s'y est conduit avec toute la valeur des Colbert et beaucoup d'autres. Enfin, Sire, nos heureux succès ont tellement redoublé l'ardeur de tout le monde, que votre armée ne demande que des actions.

Jusqu'à présent je ne sache qu'un capitaine de grenadiers de Greder, tué; un de Piedmont, fort blessé; douze ou quinze subalternes, tués ou blessés. Je ne sais pas précisément le nombre des morts, cela n'est pas toujours bien aisé à démêler, mais il n'y a pas deux cents blessés à l'hôpital.

Je dois prendre la liberté de dire à votre majesté que le sieur de Contades, major général, sert avec une ardeur et une capacité qui méritent que votre majesté l'avance sur-le-champ; c'est pour l'intérêt de votre majesté que j'ose lui dire qu'elle doit le faire maréchal de camp : personne ne peut y trouver à redire, et il convient à votre majesté de l'avancer.

Toutes nos dispositions sont faites pour le siége de Bouchain : plusieurs troupes ont déjà marché; nous avons les plus belles journées du monde; nous ne manquerons pas de fourrages, et j'espère que Dieu me fera la grâce de donner bientôt à votre majesté une quatrième occasion de rendre grâce à Dieu de la bénédiction que sa justice donne à vos armes. Pour la troisième, elle est bien prochaine; on m'assure dans ce moment que la demi-lune 16 est abandonnée. Votre majesté verra bien par le plan que le second chemin couvert, que nous occupons, entre la flaque d'eau marquée 26 et le bastion 4, coupe entièrement la communication de ladite demi-lune et même le petit ouvrage 22.

J'ai l'honneur, etc.

ÉTAT DE L'ARTILLERIE ET DES MUNITIONS TROUVÉES DANS LE QUESNOY, LE 4 OCTOBRE 1712[1].

(Voir page 116.)

PIÈCES DE FONTE AUX ARMES DE HOLLANDE.

De 24	48
De 12	8

MORTIERS AUX ARMES DE HOLLANDE.

De 12 à 13 pouces de diamètre	5

MORTIERS AUX ARMES DE FRANCE.

De 12 à 13 pouces	5

MORTIERS AUX ARMES DE HOLLANDE.

De 11 à 12 pouces	18

MORTIERS AUX ARMES DE FRANCE.

De 7 à 8 pouces	2

OBUS AUX ARMES DE HOLLANDE.

De 7 à 8 pouces	10

Il est à remarquer que l'artillerie ci-dessus mentionnée est entrée dans la place quand les ennemis en ont fait la conquête.

De tout le canon ci-dessus, il s'en trouve tout au plus vingt pièces en état de servir.

ARTILLERIE DE FRANCE

QUE LES ALLIÉS ONT TROUVÉE ET LAISSÉE DANS LA PLACE.

PIÈCES DE FONTE.

De 24	2
De 12	4
De 10	5
De 5	7
De 4	5
De 3	7
De 2 1/2	12
De 2	4
Total	46

MORTIERS DE FONTE.

De 11 à 12 pouces	4

PIERRIERS DE FONTE.

Dont le diamètre est de 15 pouces	3

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2385, n° 160.

POUDRE, PLOMB, BOULETS, BOMBES, GRENADES ET AUTRES EFFETS QUE LES ALLIÉS ONT LAISSÉS DANS LA PLACE.

POUDRE ET PLOMB.

Poudre	75,000 liv.
Plomb	9,000

BOMBES DE DIFFÉRENTS CALIBRES.

Chargées ou à charger, environ	3,000

BOMBES POUR OBUS.

Bombes	1,200

GRENADES POUR LES PETITS MORTIERS.

Grenades	8,000

Comme, pendant le siége, les ennemis ne se sont presque pas servis de nos pièces, par la consommation qui en avait été faite dans le précédent, il doit se trouver dans la place au moins vingt mille boulets de toutes sortes de calibre, et vingt-cinq mille grenades à main.

AUTRES EFFETS LAISSÉS DANS LA PLACE.

Paniers de parapets	3,000
Sacs de laine garnis de cadres	300
Haches	2,000
Serpes	500
Radeaux	33
Plateaux	3,000

REMISE DE PLOMB ET POUDRE DEPUIS LA PRISE DE LA PLACE.

Poudre	20,000 liv.
Plomb	94,000

Il est à remarquer que cet inventaire n'est que provisionnel jusqu'à ce qu'on puisse en donner un plus exact.

ÉTAT DE LA CAVALERIE QUI VA INVESTIR BOUCHAIN, LE 1er OCTOBRE 1712[1].

(Voir page 117.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	INFANTERIE.	
Simianne	La Reine	3
	Simianne	2
Marteville	Marteville	2
	Ligondès	2
	Joyeuse	2
Rios	Verthamont	2
	Raigecourt	2
	Rios	2
	DRAGONS.	
Belfond	Royal	3
	Beaufremont	3
	d'Épinay	3
	TOTAL	26

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2385, n° 32.

ÉTAT DE L'INFANTERIE DESTINÉE AU SIÉGE DE BOUCHAIN, ET DES LIEUX OÙ ELLE CANTONNE, LE 7 OCTOBRE 1712[1].

(Voir page 117.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	CANTONNEMENTS.
Limosin	2	A Haspres.
Bretagne	2	Denain.
Louvigny,	2	Lourches.
Bourbon	2	Lieu-Saint-Amand.
Hessy	3	Douchy.
Surbeck	3	*Idem.*
Lorraine	2	Mastaing.
Boulonnais	2	Au camp, près Marquette.
Cambrésis	2	A Vicognette.
Bresse	2	Denain.
Aunis	1	Abson et Escaudain.
Beauce	2	Au bac à Vasnes.
Vivarais	1	A Monchecourt.
Luxembourg	2	Rœulx.
Miroménil	2	Denain.
Solre	2	Mastaing.
Bavarois	2	Abson et Escaudain.
Belsunce	1	Wavrechain.
Pfiffer	3	Marcq et Marquette.
TOTAL	38	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2385, n° 195.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. De Versailles, le 21 octobre 1712[1]. (Voir page 121.)

J'ai appris par le comte de Choiseul, qui m'a rendu la lettre que vous m'avez écrite le 19 de ce mois, la réduction de la place de Bouchain. Le siége en a été poussé avec plus de promptitude que je n'aurais osé l'espérer, ce que j'attribue principalement à votre activité et aux bons ordres que vous avez donnés. C'est un retour de prospérité bien agréable de voir, en moins de trois mois de temps, la défaite des ennemis au camp de Denain, suivie de la prise de Marchiennes et de la conquête de trois places fort régulièrement fortifiées. Comme vous avez la meilleure part aux glorieux succès de ces expéditions, je crois ne pouvoir mieux reconnaître les services importants que vous m'avez rendus, pour vous marquer la satisfaction particulière que j'en ai, qu'en vous donnant le gouvernement général de Provence, qui se trouve vacant par la mort du duc de Vendôme. Vous ne devez plus songer présentement qu'à donner les ordres nécessaires pour la séparation de mon armée, aussitôt que vous aurez vu que celle des ennemis aura fait quelque mouvement en arrière pour repasser de l'autre côté de Mons.

Je vous adresserai incessamment mes ordres pour faire marcher mes troupes dans les lieux où elles doivent passer l'hiver; et, après que vous les aurez fait mettre en marche, rien ne vous empêchera de partir pour vous rendre auprès de ma personne.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE VILLARS, 26 SEPTEMBRE 1712[2].

(Voir page 121.)

Si la guerre continue et que sa majesté veuille la faire en hiver, je crois que l'on le peut avec succès. Pour cela, ma pensée serait que, Bouchain pris, l'on séparât l'armée. La fin de ce dernier siége nous mènera bien près de celle du mois d'octobre. Tout a envie de se reposer. Nous avons un très-grand nombre de malades, et il faut deux mois de repos; mais l'on peut placer les troupes dans la vue de

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 1re partie, 1re section, n° 54.
[2] Archives du dépôt de la guerre. pièce originale, vol. 2384, n° 124.

les mettre en mouvement à la fin de janvier. Pour cela, il faut étendre celles de Flandre, dont on ne voudra pas se servir, vers la mer, dans Ypres, Saint-Omer, le long de la Canche, pour donner de l'inquiétude aux places des ennemis de ces côtés-là, et mettre généralement dans cette étendue de pays tout ce qu'on voudra laisser pour toutes les garnisons, parce que, à mesure que celles qu'on ôtera pour agir sortiront, celles-là s'étendront par leur droite pour prendre leur place. Il n'y a pas lieu de douter que la paix d'Angleterre et celle de Savoie ne soient conclues dans ce temps-là. Rien n'empêchera d'étendre l'armée du Dauphiné vers la Comté et l'Alsace, et pousser celle d'Allemagne vers la Sarre, les Évêchés et la Meuse. Après cela, le roi peut choisir des lieux où il veut porter une guerre offensive et violente : l'on peut attaquer Huy et Liége, ou forcer les lignes d'Ettlingen et entrer dans l'empire; l'on peut compter de surprendre les ennemis partout; ils ne s'attendront à rien de pareil, et des deux côtés on peut se promettre une guerre utile et glorieuse.

Les généraux des ennemis seront tous éloignés, le prince Eugène sans difficulté à Vienne, et les autres principaux dans leur pays. Cette campagne coûte aux Hollandais les principaux de leurs officiers généraux et les plus estimés, comme le comte de Nassau, gouverneur d'Aire, et le comte Dohna, gouverneur de Mons, tués; le comte de Hompesch, Yvoy et Growestein; ces deux derniers, je les compte au roi dans peu de jours. Le comte d'Albemarle était aussi un de ceux le plus employés. Reposons-nous novembre, décembre et partie de janvier; après cela, je ne doute point du tout d'un grand succès.

Si l'on veut, après Bouchain, continuer encore et faire une nouvelle entreprise, c'est outrer la matière; et notre infanterie, par les maladies et les fatigues, a besoin de repos, je l'ai déjà dit.

Quant à la cavalerie, elle est hors d'état. Je conviens qu'on pourrait la mener dans de fort bons pays, mais elle périrait en y allant. Celle des ennemis est en fort bon état. Il faut la laisser réparer, et que vos chevaux aient le temps de prendre quelque force. Les malades reviendront, dont le nombre est fort grand. Dieu merci, il y en

a aussi chez les ennemis; mais il nous faut au moins deux mois de repos pour reprendre la vigueur nécessaire.

Si le roi veut disposer les troupes dans ces vues-là, j'espère que l'on pourra aller loin, former un parti dans l'empire, dans lequel on tient que plusieurs princes sont prêts à entrer. L'on croit qu'il y en a plusieurs qui craignent la puissance de l'Empereur. Il n'est pas vraisemblable que la Hollande veuille continuer la guerre après la paix de l'Angleterre et de la Savoie. Si cela était, ces deux puissances auraient bien de la peine à demeurer neutres, puisque vos intérêts seraient les leurs; et nous voyons, par les outrages sanglants faits, à la Haye, à M. le comte de Stafford et au ministre de Savoie, que la rage des peuples qui paraît n'est pas moins violente dans les cœurs de ceux qui n'agissent point; et, si Dieu n'avait donné aux armées du roi de grands succès, le parti des whigs formerait infailliblement une grande révolution en Angleterre, sur laquelle nos ennemis comptent toujours. J'en ai averti les généraux et les ministres de la reine d'Angleterre, et je suis surpris que cette princesse ne soit point plus pressée de conclure sa paix particulière et celle de Savoie.

ORDRES ENVOYÉS POUR UN MOUVEMENT DE TROUPES, LE 7 MARS 1713[1].

(Voir page 126.)

LIEUX D'OÙ PARTENT LES TROUPES.	
Le 7, de Valenciennes.....	4 bataillons, aux ordres de M. Puynormand, pour se porter au village de Haute-Rive et garder depuis Nivelle jusqu'à Mortagne.
Le 8, de Valenciennes.....	6 bataillons, pour se porter près de Saint-Amand.
Le 7, de Cambrai.....	13 compagnies de grenadiers, 1,300 fusiliers et ce qui est en état de marcher des 5 escadrons de cavalerie et de dragons, pour se rendre sous Valenciennes.
Le 7, de Cateau.....	Ce qui est en état de marcher du régiment de Ligondès pour se porter à Valenciennes.
Le 7, de Landrecies.....	4 compagnies de grenadiers, 400 fusiliers et ce qui est en état de marcher des dragons de Saint-Sernin, à Valenciennes.
Le 7, du Quesnoy.....	4 compagnies de grenadiers et 400 fusiliers, à Valenciennes.
Le 7, d'Arras.....	600 grenadiers, 600 fusiliers et 100 chevaux à Valenciennes.
	300 grenadiers, 500 fusiliers et 50 dragons, aux ordres de M. Perrin, dont 200 et les 50 dragons iront avec lui, le 7, à Marchiennes, et 600 à Pecquencourt.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2445, n° 41.

MÉMOIRE SUR LES CANTONNEMENTS DES HOLLANDAIS, LE 22 MARS 1713[1].

(Voir page 126.)

Il est arrivé à Bruxelles, dimanche et lundi derniers, quarante bateaux chargés d'infanterie, venant de la Hollande, et six à sept régiments de cavalerie.

Il y a à Hall mille cent hommes d'infanterie, cent maîtres et deux cents hussards, qui sont détachés de Mons.

Ils sont cantonnés depuis Hall jusqu'auprès de Ninove, dans les villages ci-après nommés, savoir :

Dans Hall,
Saint-Peters Leeuw,
Vlesenbeke,
Saint-Laureys Berchem,
Itterbeke,
Saint-Mertens Linnick,
Saint-Quiens Linnick,
Notre-Dame Lombeke,
Wambeke,
Boüghem,
Dilbeke,
Saint-Ulrics Capelle,
Helpen,
Bekesel,
Merethom,
Ternatte, et trois petits villages auprès d'Alost,
Mollem et plusieurs autres villages au delà de la chaussée.

A Assche, ils font plusieurs fours pour cuire le pain de munition.

Il y a dans ce cantonnement vingt-cinq à trente mille hommes.

Ils ont détenu plusieurs chariots dans le Brabant, pour se rendre

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2445, n° 162.

incessamment à Bruxelles, et le bruit court que c'est pour mener un gros convoi dans Mons.

Ils ont des pionniers à Hall, qui raccommodent les barrières des portes et qui lèvent terre alentour. Ils ont cassé des ponts sur la Senne, depuis ladite ville jusqu'à Bruxelles, et ont mis des gardes dans les endroits où étaient ces ponts. Ils doivent mettre aussi du monde, à ce que le bruit court, dans Lembeeck, Tubize, Braine et Soignies.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Montesquiou, le 20 avril 1713[1]. (Voir page 126.)

Vous aurez su, Monsieur, par le passage de M. de Beringhen, que le traité de paix a été signé, le 11 de ce mois, entre l'Angleterre et la Hollande, le roi de Portugal, le roi de Prusse et M. le duc de Savoie. Je joins ici l'extrait de plusieurs articles du traité fait avec la Hollande et de celui fait avec l'Angleterre, par lesquels vous connaîtrez quelles sont les principales conditions au sujet des places qui doivent être réciproquement rendues et évacuées. L'exécution en est remise après la ratification du traité; mais cette ratification sera bientôt échangée, puisque le terme pour l'échange est fixé à trois semaines du jour de la signature, et ces trois semaines finissent le 2 du mois prochain. Dès à présent et du jour de la signature, toutes hostilités ont dû cesser. Les ordres ont été envoyés d'Utrecht aux généraux ennemis sur la frontière. Je vous envoie ce courrier, afin que vous en soyez pareillement averti et que vous puissez donner vos ordres en conformité dans toutes les places et l'étendue de votre commandement. La première démarche qu'il convient de faire est d'envoyer un trompette au général qui commande sur la frontière du pays ennemi, afin que, lui donnant avis des ordres que vous donnez dans les places du roi, vous soyez sûr que, de sa part, il donnera les mêmes ordres pour toutes les troupes des alliés qui sont dans les Pays-Bas.

Lettre de M. Voysin

Le courrier d'Utrecht qui a apporté la ratification des États généraux est arrivé aujourd'hui. Le roi ne veut pas retarder l'exécution de ce qui a été stipulé et convenu par le traité de paix. Vous avez

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2429, n° 68

à M. le maréchal de Montesquiou.

De Marly, le 16 mai 1713.

(Voir page 127.)

dû en recevoir le premier avis par M. le maréchal d'Huxelles, et je ne doute pas que M. le comte de Tilly ne vous ait dépêché un courrier pour convenir avec vous du temps où les places qui doivent être réciproquement rendues pourront être évacuées. Sa majesté trouve bon que vous preniez jour pour cette évacuation des places. Il serait difficile que l'ordre de sa majesté fût exécuté en même temps pour toutes les places qui doivent être rendues et restituées; et, afin que la chose se fasse avec quelque règle et égalité, vous pouvez convenir avec M. le comte de Tilly du temps qu'il faut pour que les États généraux retirent de Lille les munitions qu'ils y ont, y laissant seulement ce qui est convenu par le traité de paix; faire retirer dans le même temps ce qu'il y a de munitions dans Ypres, que le roi en doit faire enlever, et remettre les places aux alliés; et, quand cette évacuation des munitions sera faite, convenir que les troupes du roi entrent dans Lille au même jour que celles des États généraux entreront dans Ypres; faire pareille convention pour que les troupes du roi entrent dans Aire le même jour que celles des États généraux entreront dans Furnes, et de même pour Béthune et Saint-Venant, qui seront remis au pouvoir du roi le même jour que Namur sera remis au pouvoir des États généraux. Les Anglais assurent être d'accord avec les États généraux pour mettre des troupes anglaises dans Nieuport. Le roi trouve bon, puisque ces deux puissances sont d'accord ensemble sur cet article, que les troupes de sa majesté sortent de cette place lorsque celles d'Angleterre se présenteront pour y rentrer au jour dont vous serez pareillement convenu, en retirant les munitions qui doivent appartenir à sa majesté. Vous savez que l'évacuation d'Ypres ne se peut faire commodément que par le canal qui passe à la Knocke. M. Le Blanc me mande que le commandant de la Knocke a déjà l'ordre de laisser passer les bateaux qui serviront à faire le transport. Je crois qu'avant toutes choses il sera nécessaire d'envoyer de part et d'autre quelques commissaires dans les places qui doivent être restituées, pour régler ce qui doit rester de muni-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2431, n° 25.

tions, aux termes du traité de paix, afin d'éviter tout sujet de plaintes et de discussions. Il arrivera aisément que cette évacuation sera plus de quinze jours à se faire; mais, comme le terme en sera fixé de concert, personne n'aura sujet de s'en plaindre. J'ai mandé à M. de Saint-Contest de faire travailler à l'évacuation de Luxembourg. Comme cette place n'est pas de votre commandement, vous pouvez vous dispenser d'y envoyer des ordres; il y a même une raison particulière qui m'engage à vous le mander. Ainsi Charleroi sera la dernière place évacuée. Je mande à M. Doujat de ne point achever d'en retirer les munitions qui y sont, jusqu'à ce qu'on soit convenu de ce qui y sera laissé, pour servir de remplacement des munitions qui étaient dans Namur au jour du décès du roi Charles II, et qui doivent y être laissées par sa majesté.

CONVENTION POUR L'ÉVACUATION DES PLACES À ORCHIES, 21 MAI 1713[1].

(Voir page 127.)

Nous soussignés, Pierre baron de Montesquiou, comte d'Artaignan, maréchal de France, général des armées du roi;

Claude, comte de Tilly, général commandant en chef les troupes des États généraux des Provinces-Unies, d'Arnheim et de Veluwe, sommes convenus, en vertu des pouvoirs à nous donnés, des articles suivants :

ARTICLE PREMIER.

A été convenu d'envoyer dès à présent des commissaires d'artillerie de part et d'autre, pour recevoir l'artillerie et les munitions de guerre qu'on doit laisser dans les villes qui seront rendues et remises à sa majesté très-chrétienne et aux États généraux, suivant les listes déjà faites ou à faire; lesquels commissaires pourront aussi convenir au sujet de l'excédant desdites munitions, afin d'épargner réciproquement, autant qu'il sera possible, des frais de transport.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2448, n° 29.

ART. 2.

A l'égard de Luxembourg, les ordres de sa majesté ont été envoyés à M. le marquis d'Imecourt; ainsi on ne peut fixer précisément le jour de l'évacuation, et M. le maréchal de Montesquiou s'est chargé d'en écrire à sa majesté pour recevoir ses ordres à cet égard.

ART. 3.

Namur et son château seront évacués le 29 du présent mois de mai, en échange de Béthune et Saint-Venant, qui seront aussi évacués le même jour.

ART. 4.

Furnes sera évacué le 1er du mois de juin prochain, en échange de la ville d'Aire, qui sera aussi évacuée le même jour.

ART. 5.

Charleroi sera évacué le quatrième jour dudit mois de juin.

ART. 6.

Nieuport restera à l'état où il est jusqu'à ce que M. comte de Tilly ait reçu les ordres des États généraux au sujet de la remise de ladite place.

ART. 7.

Lille sera évacué le quatrième jour dudit mois de juin, en échange d'Ypres, qui sera aussi évacué le même jour.

ART. 8.

On prendra possession des places aux temps marqués ci-dessus, et ce à neuf heures du matin, autant que faire se pourra.

ART. 9.

Attendu la difficulté du transport de tout ce qu'il faut retirer des places ou y remplacer, nous sommes convenus de donner le terme de six semaines, à commencer du 1er dudit mois de juin, pour ledit

transport et remplacement, sans qu'on y puisse former aucune difficulté de part et d'autre, cela étant arrêté réciproquement.

ART. 10.

Et, attendu qu'on sera obligé de passer par Furnes les munitions de guerre et d'artillerie que l'on sortira d'Ypres, à cause de son évacuation, on est encore convenu que, pendant ledit terme de six semaines, à commencer dudit jour 1er juin, il sera libre d'y passer toutes les munitions de guerre et d'artillerie, ainsi que les meubles, effets, tant des officiers des troupes du roi que des particuliers de la ville d'Ypres, pendant ledit temps, sans payer aucuns droits pour raison desdits meubles et effets : bien entendu qu'aucun marchand ne pourra profiter de ladite liberté pour son négoce particulier, et le présent article sera commun pour tous les sujets des autres places qui sont à évacuer de part et d'autre; le tout conformément au traité de paix.

Fait double et arrêté à la conférence tenue à Orchies, le 21 mai 1713.

Signé maréchal de Montesquiou et le comte de Tilly.

EXTRAIT DU MÉMOIRE DES SERVICES DE M. LE MARÉCHAL DE MONTESQUIOU D'ARTAIGNAN, DONNÉ PAR LUI-MÊME, LORSQU'IL FUT NOMMÉ CHEVALIER DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT, EN 1724[1].

(Voir page 129.)

Pendant le siége de Landrecies, les ennemis tiraient tous leurs vivres de Marchiennes, ayant mis à Denain un gros corps, qu'ils avaient bien retranché pour la sûreté de leurs convois. J'envoyai reconnaître les retranchements de Denain; et, voyant l'importance dont il était d'enlever ce poste pour couper les vivres aux ennemis, je pro-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2564, n° 84.

posai à M. le maréchal de Villars de l'aller attaquer, en passant la Censée au bac Abencheul par une marche secrète. Il ne goûta point mon avis. Étant alors campés sur l'Escaut derrière Cambrai, nous eûmes ordre du roi de secourir Landrecies à tel prix que ce fût; nous marchâmes donc avec l'armée sur la Sambre en deux ou trois jours. Les ennemis, voyant notre résolution formée de secourir Landrecies, firent avancer toute leur infanterie sur cette place, prête à se jeter dans leurs lignes de circonvallation, qui étaient fort bonnes. M. le maréchal de Villars, voyant que nous aurions affaire à toute l'infanterie ennemie, était fort indéterminé sur l'attaque des lignes, la trouvant très-hasardeuse. Je pris ce temps pour lui proposer de nouveau le projet que j'avais d'attaquer Denain, en lui disant que, par ce moyen, on couperait les vivres aux ennemis et on assurerait moralement la levée du siége de Landrecies, ce qu'il n'approuva pas d'abord; mais, après qu'il eut réfléchi pendant une demi-heure sur mon avis, il vint à moi et me dit qu'il acceptait mon conseil. Je lui répondis que, s'il voulait tenir la chose secrète et que nous puissions dérober huit heures de marche, l'affaire serait certaine; que, pour cela, il ne fallait en parler à personne, pas même à un officier général; qu'il fallait, au contraire, faire achever nos ponts sur la Sambre et répandre dans le camp que le lendemain on attaquerait les lignes de circonvallation; qu'enfin il était nécessaire de marcher dès le soir même. Après avoir surmonté quelques difficultés qu'il me proposa, l'affaire fut résolue. J'avertis seulement quatre hommes pour mener les colonnes; et, sur les cinq heures du soir, vingt bataillons de la gauche marchèrent, suivis de vingt pièces de canon et des pontons, pour aller à Neuville-sur-l'Escaut. Une heure après, toute l'armée se mit en marche pour suivre cette avant-garde, commandée par M. de Vieuxpont, qui, ayant marché toute la nuit, manda, à cinq heures du matin, qu'il ne pouvait arriver sur l'Escaut que vers les huit heures. Comme il était grand jour, c'était le 24 juillet, M. le maréchal de Villars crut que, le prince Eugène pouvant voir notre marche, c'était un obstacle invincible à notre entreprise; en conséquence, il ordonna aux officiers

du campement d'arrêter l'armée, et de la faire camper où elle se trouvait; ce qu'ayant appris, j'allai joindre M. le maréchal de Villars, à qui je dis que, l'armée des ennemis ne pouvant marcher à Denain qu'à notre vue par la hauteur de Quérénaing, sur laquelle on ne voyait personne, je le priais de vouloir bien toujours marcher sur l'Escaut; qu'y étant arrivés nous verrions si les ennemis marchaient à Denain; que, si on apercevait leur armée marcher et être à portée de secourir ce poste, nous serions toujours les maîtres de ne point passer l'Escaut et de camper, moyennant quoi il n'y avait nul risque à courir. Il se rendit à mes raisons, et nous continuâmes notre marche, après avoir perdu une heure de temps. Cependant le prince Eugène, persuadé que nous attaquerions ses lignes le lendemain, n'eut le véritable avis de notre dessein que vers les quatre heures du matin. Nous arrivâmes sur l'Escaut à huit heures, et, M. le maréchal de Villars s'occupant à diligenter l'armée, je fis construire trois ponts en trois quarts d'heure, et fis passer les troupes aussitôt. M. le maréchal de Villars m'ayant joint, nous passâmes les ponts ensemble et nous avançâmes sur les lignes des ennemis, qui s'étaient allongés jusqu'à Marchiennes. Ils quittèrent d'abord la première pour se retirer dans le retranchement, où il y avait dix-sept bataillons et quinze escadrons; mais le prince Eugène, sitôt qu'il sut la détermination de notre marche, vint au galop, de Landrecies à Denain, avec cinq ou six officiers, et, voyant que notre armée passait l'Escaut, il retira les quinze escadrons, qui étaient plus que suffisants pour défendre l'étendue du poste. M. le maréchal de Villars, étant retourné aux ponts pour presser les troupes, me chargea de la disposition de l'attaque, ce que je fis en formant onze colonnes d'infanterie, de trois bataillons chacune, les grenadiers et les piquets devant former une espèce de ligne, les colonnes à vingt-cinq pas l'une de l'autre. Comme je commençais à voir la tête de l'infanterie de l'armée des ennemis, qui était encore à une demi-lieue et venait au secours du poste, M. le maréchal de Villars ne m'ayant pas encore joint, je résolus d'attaquer; mais, dans le temps que j'étais en mouvement, M. le maréchal de Villars m'en-

voya MM. de Nangis et de Contades pour me dire de retarder, qu'on lui conseillait de se retrancher. Moi, qui ne pouvais approuver ce retard, je voulus persister dans mon attaque, voyant que le temps pressait; sur quoi M. de Contades me sollicita si vivement d'amitié de ne point attaquer sans parler à M. le maréchal de Villars, qui n'était pas éloigné, m'assurant que j'étais un homme perdu si l'attaque ne réussissait pas, que j'y consentis et fus le trouver à cinq cents pas. Il venait à moi, et, en m'abordant, me demanda si j'étais encore d'avis d'attaquer; que les ennemis étaient préparés, et qu'on lui conseillait de se retrancher. Je lui répétai tout ce qui devait l'en empêcher, après quoi il se rendit en me disant : « Puisque vous êtes d'avis d'at-« taquer, marchons. » L'attaque se fit avec beaucoup d'ordre et une magnifique disposition. Le poste fut emporté; on prit milord d'Albemarle, qui commandait, avec quinze officiers généraux, et les dix-sept bataillons, dont il y eut beaucoup de monde tué et noyé, un pont qu'ils avaient sur l'Escaut s'étant rompu sous eux.

Le lendemain matin, à cinq heures, M. le maréchal de Villars, m'ayant fait prier de venir le trouver dans sa chambre, me fit beaucoup d'amitié sur la conduite de cette affaire, et me pria de faire le siége de Marchiennes, où il y avait sept bataillons et un régiment de cavalerie. Je pris la place en cinq jours de tranchée; la garnison fut prisonnière de guerre. Je me rendis maître de tous les magasins et de cinq cents balandres qui étaient sur la Scarpe, chargées de toutes sortes de munitions. Le prince Eugène, se voyant sans vivres et sans munitions, fut obligé de lever le siége de Landrecies, ce qui nous donna lieu de reprendre tout de suite Douai, le Quesnoy et Bouchain. Cet échec ramollit les propositions de paix que les plénipotentiaires des ennemis avaient faites, et l'hiver suivant elle fut conclue.

Je restai cet hiver en Flandre, où je convins avec le comte de Tilly, général des Hollandais, de l'évacuation des places qu'on rendait de part et d'autre : c'est ce qui fut exécuté l'été de 1713, et j'entrai dans Lille avec les troupes du roi; après quoi, n'étant plus nécessaire en Flandre, sa majesté me rappela.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ITALIE.

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT COMPOSER L'ARMÉE DU DAUPHINÉ [1].

(Voir page 132.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.				**CAVALERIE.**	
La Marine	3	*Report*	39	Du Trône	3
Castellas	3	Soissonnais	2	Heudicourt	2
Ponthieu	2	Beauvoisis	2	Malan	2
Sansay	2	Bassigny	2	Marsillac	2
Anjou	2	Blaisois	2	Germinon	2
Angoumois	1	Labour	2	**DRAGONS.**	
Provence	2	Dames	2	Dauphin	3
Forest	2	Vivarais	1	Foix	3
Gâtinois	2	Boissieux	1	Sommery	3
Berwick	2	Seyne	1	Caylus	3
Vermandois	2	Dillon	1	Lalande	3
Thiérache	2	Bourck	1	Villegagnon	3
Ile-de-France	2	Royal-artillerie	1		
Quercy	2	Fusiliers de montagne	1	TOTAL	29
Montoison	2	Roussille	1		
La Chesnelaye	2	Peysac	1		
Flandre	2	Royal-Roussillon	1		
Oléron	2	Briouze	1		
D'Esgrigny	2	Bellafaire	1		
		Périgord	1		
A reporter	39	TOTAL	64		

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2398, n° 1.

ÉTAT DES TROUPES CANTONNÉES DEPUIS TURIN JUSQU'À PIGNEROL ET FENESTRELLE, 29 AVRIL 1712 [1].

(Voir page 141.)

TROUPES.	BATAILLONS.	CANTONNEMENTS.
4 bataillons allemands.....	4	A Pianesse, Villards, Dumez et Cazalette.
4 autres bataillons allemands.....	4	A Bussolino, Brusol et dépendances.
Saluces.....	2	A Javan.
Fusiliers.....	2	A Meane.
Chalambourg.....	1	A Suse.
Desportes.....	1	A Jalas.
Pastoris.....	1	A Chaumont.
Aepreck.....	1	*Idem.*
Idem.....	2	Aux Ramas et à Sceaux.
Chamouset.....	1	A la Novalèze.
Gardes.....	2	A Pignerol et Fenestrelle.
Savoie.....	2	
Massé.....	1	
TOTAL.....	24	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2398, n° 93.

ÉTAT DES TROUPES QUI ONT PASSÉ LE MONT GENÈVRE, ET LEUR EMPLACEMENT, 13 JUILLET [1].

(Voir page 157.)

CAMPS OU GARNISONS.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
		VALLÉE D'OULX. (DROITE.)		
Cette brigade est campée au-dessous du col de Cotte-Plane.	Barville	Flandre	2	"
		Soissonnais	2	"
Camp du Sause-d'Oulx	Sanzay	La Marine	3	"
		Ponthieu	2	"
		Sanzay	2	"
	Carolle	Dillon	1	"
		Bourck	1	"
		Berwick	2	"
	Curty	Gâtinois	2	"
		Forest	2	"
		Périgord		
		Provence	2	"
Près du col de l'Échelle, dans la vallée de Bardonèche-Césane.		Brioude	1	"
		Roussille	1	"
		Dauphin (dragons)	"	3
		Vivarais	1	"
		Sayve	1	"
		Total	26	3
		VALLÉE DE PRAGELAS. (DROITE.)		
Camp du Duc	Sauveneuf	Anjou	2	"
		Blaisois	2	"
		Bassigny	2	"
	Vuacop	Boissieux	1	"
		Ile-de-France	2	"
		Angoumois	1	"
		Beauvoisis	2	"
Col d'Argueil, Chanlas, du col à Rouillé, près de Bousson, mont Genèvre.		Fusiliers de montagne	1	"
		Labour	2	"
		Sommery (dragons)	"	3
		Bellaffaire	1	"
		Total	16	3

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2398, n° 183.

BATAILLONS.	ESCADRONS.	COMPAGNIES.	RÉGIMENTS.	HOMMES.
			TROUPES PIÉMONTAISES.	
			INFANTERIE.	
2	//	//	Gardes	1,332
3	//	//	Savoie	1,620
2	//	//	Montferrat	1,320
2	//	//	Piedmont	1,320
2	//	//	Fusiliers	1,320
2	//	//	Saluce	1,320
1	//	//	Nice	660
2	//	//	Schulembourg	900
1	//	//	Mafley	660
1	//	//	Sevaste	660
2	//	//	Desportes	1,200
3	//	//	Cespretz (suisse)	1,800
1	//	//	Rehbinder	500
1	//	//	Artillerie	400
			CAVALERIE.	
//	2	//	Gardes du corps	1 400
//	//	10	Pertange	
//	//	10	Cavalerie	
//	//	1	Compagnie de 200 hommes	
			DRAGONS.	
//	//	10	D'Allènes ou rouges	600
//	//	10	Verts ou Genevois	600
//	//	10	Jaunes ou Piedmont	600
25	2	51	TOTAL	18,212

RECAPITULATION.

Troupes allemandes	21,800 hommes.
Troupes piémontaises	18,212
TOTAL	40,012

ÉTAT DES BATAILLONS ALLEMANDS QUI SONT PARTIS DEPUIS SIX JOURS DE L'ARMÉE, AUX ORDRES DU GÉNÉRAL FRIEST, POUR S'ALLER EMBARQUER POUR LA CATALOGNE[1].

(Voir page 167.)

INFANTERIE.	BATAILLONS.
Thaun	1
Vacleton	1
Harach	1
Regal	1
Kônigsegg	1
TOTAL	5

La cavalerie allemande est partie depuis cinq jours pour aller cantonner du côté de Montanara.

MOUVEMENT ET POSITION DES TROUPES[2].

(Voir page 170.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
TROUPES QUI ONT MARCHÉ LE 8 SEPTEMBRE.			
	INFANTERIE.		
Sanzay	La Marine	3	//
	Ponthieu	2	//
	Sanzay	2	//
	A reporter	7	//

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2398, n° 336.

[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2398, n° 347.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report.....	11	//
	Angoumois.....	1	//
	Briouze.....	1	//
	Sayve.....	1	//
	Bellaffaire.....	1	//
	Fusiliers de montagne.....	1	//
	TOTAL.....	16	//

AUX ORDRES DE MM. DE MAULEVRIER ET DE PRADE.

EN SAVOIE.

	INFANTERIE.		
Nisas.....	Vermandois.....	2	//
	Damas.....	2	//
	Thiérache.....	2	//
	DRAGONS.		
	Lalande.....	3	//
	Villegagnon.....	3	//
	TOTAL.....	6	6

DANS LES GARNISONS, EN PROVENCE ET DANS LE COMTÉ DE NICE.

	INFANTERIE.		
	3e Royal-Roussillon.....	1	//
	D'Esgrigny.....	1	//
	Peysac.....	2	//
	TOTAL.....	4	//

RÉCAPITULATION.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Troupes..... qui ont marché le 8 septembre.....		25	20
qui ont marché le 9.....		6	3
aux ordres de M. le chevalier d'Asfeld.....		7	//
aux ordres de M. Dillon.....	en Queiras..... 4	16	//
	sous Briançon..... 12		
aux ordres de MM. de Maulevrier et de Prade, en Savoie....		6	6
en Provence et dans le comté de Nice.....		4	//
TOTAL.....		64	29

ÉTAT ET POSITION DES TROUPES LE 22 SEPTEMBRE[1].

(Voir page 171.)

CAMPS OU GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Pont de Cervières.....	La Marine.....	3	//
	Sanzay.....	2	//
	Anjou.....	2	//
	Angoumois.....	1	//
	Périgord.....	1	//
	Soissonnais.....	2	//
	Vivarais.....	1	//
	Boissieux.....	1	//
	Sayne.....	1	//
	Provence.....	2	//
	Forest.....	2	//
	Gâtinois.....	2	//
	Dillon.....	1	//
	Bourck.....	1	//
	Berwick.....	2	//
	Royal-artillerie.....	1	//
	Fusiliers de montagne.....	1	//
	A reporter.....	26	//

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2398, n° 376.

CAMPS OU GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report	26	//
Maurienne	Vermandois	2	//
	Thiérache	2	//
	Ponthieu	2	//
Tarantaise	Damas	2	26
Vallée de Queiras	Ile-de-France	2	//
	Quercy	2	//
	Montoison	2	//
Vallée de Barcelonnette	La Chesnelaye	2	//
	Flandre	2	//
	Oléron	2	//
	Roussille	1	//
Provence	Castellas	3	3
Nice	D'Esgrigny	2	//
Villefranche	Peysac	1	//
Monaco	Royal-Roussillon	1	//
En marche pour la Catalogne.	Beauvoisis	2	//
	Bassigny	2	//
	Blaisois	2	//
	Labour	2	//
	Briouze	1	//
	Bellaffaire	1	//
	TOTAL	64	29

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT PASSER EN ROUSSILLON[1].

(Voir page 184.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
A BRIANÇON.		
INFANTERIE.		
Vivarais	1	//
EN SAVOIE.		
INFANTERIE.		
Anjou	2	//
Ile-de-France	2	//
Sanzay	2	//
CAVALERIE.		
Germinon	//	2
Heudicourt	//	2
DRAGONS.		
Caylus	//	3
EN PROVENCE ET COMTÉ DE NICE.		
INFANTERIE.		
Thiérache	2	//
D'Esgrigny	2	//
Montoison	2	//
Beauvoisis	2	//
Et autres régiments non désignés faisant	6	//
TOTAL	21	7

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2378, n° 427 bis.

MÉMOIRE DE M. DILLON SUR LA GUERRE DANS LES ALPES[1].

(Voir page 186.)

En 1712, M. le maréchal de Berwick alla encore prendre son même camp d'Oulx et des traverses.

Les ennemis étaient campés à Saint-Colomban, Exilles et Chaumont.

L'armée du roi en décampa le 6 septembre et fut en Piémont du côté de Saluces pour exiger des contributions.

L'infanterie formait une chaîne depuis Briançon jusque dans la vallée de Saint-Pierre, proche l'entrée de la plaine, et le quartier général était au Chanal, vallée du Château-Dauphin.

Cette expédition fut conduite avec beaucoup d'ordre. Les ennemis étaient en plus grand nombre que nous, et nous leur prêtions le flanc sur plus de dix lieues de longueur sans qu'ils osassent attaquer notre chaîne; il est vrai que leur cavalerie, qui était très-supérieure à la nôtre, les empêcha d'aller fort avant dans la plaine de Piémont: il y eut même une petite action où nous perdîmes dix ou douze cavaliers, et les ennemis en perdirent autant; cela n'empêcha pas que nous n'amenassions plusieurs otages.

M. le marquis d'Asfeld alla aussi avec un gros détachement de l'armée exiger des contributions dans les vallées de Stura et de Mayra, qui aboutissent dans celle de Barcelonnette.

Cette expédition fut la fin de la campagne et de la guerre en Dauphiné.

Ce fut pour lors qu'on commença bien sérieusement à traiter de la paix, qui fut conclue à Utrecht l'année suivante, 1713, où le roi céda au roi de Sardaigne toutes les vallées au delà du mont Genèvre, où se trouvent Fenestrelle et Exilles. Sa majesté céda aussi la vallée du

[1] Cette pièce n'a pas été trouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après le manuscrit de M. de Vault.

Château-Dauphin, et le roi de Sardaigne donna pour échange la vallée de Barcelonnette, qui est de très-peu de chose par rapport au pays qu'on lui a donné. La cour me demanda dans ce temps-là des mémoires par lesquels je faisais connaître visiblement l'importance qu'il y avait que nous le conservassions, mais je crois qu'on n'y fit pas grande attention.

Si on considère la différence du revenu, les vallées cédées au roi de Sardaigne produisaient au roi environ deux cent mille livres, et la vallée de Barcelonnette ne produit, année commune, que soixante mille livres.

Cependant je ne regarde ce revenu que comme un très-petit objet pour l'État; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'on nous a fermé la porte pour entrer en Piémont, puisque, de toutes les routes qui vont de France en Italie, il n'y en pas de meilleure et de plus commode pour les armées que celle passant de Briançon au mont Genèvre. Lorsqu'on est arrivé à Cézane, on peut aller en Piémont par deux chemins praticables pour le canon : le premier et le meilleur est celui d'Exilles, de Suse, Bussolino et Avegliano, pour aller tomber à Turin; le second est de traverser la montagne de Sestrière pour tomber dans la vallée de Pragelas à Fenestrelle, la Perouze, et de là à Pignerol. Ces deux routes sont fermées, savoir : la première, par Exilles et Suse; la seconde, par le fort de Fenestrelle.

Cependant, s'il était question de pénétrer en Piémont, il faudrait que l'armée du roi fût très-supérieure à celle du roi de Sardaigne. Nous allons tabler sur cela pour former un projet d'attaque, et après nous en ferons un autre au cas que nous fussions obligés à nous tenir sur la défensive.

PROJET D'ATTAQUE.

Je suppose que l'armée du roi fût composée de soixante bataillons et de quarante ou cinquante escadrons, faisant en tout quarante mille hommes effectifs, et que l'armée des ennemis ne fût que de vingt-cinq mille : il faudrait commencer par s'emparer du fort d'Exilles, qui ne

coûterait guère. Cette place, qui peut au plus contenir quatre cents hommes, a été par trois fois assiégée et prise par le même endroit, sans avoir été obligé d'ouvrir de tranchée.

En 1604, les Espagnols s'en emparèrent;

En 1605, le connétable de Lesdiguières la reprit;

En 1708, le roi de Sardaigne s'en empara aussi, comme il a été déjà dit.

Il y a, à cent cinquante toises de ce fort, un plateau nommé *la Monta*, proche du village de Sels ou Sceaux, où l'on peut facilement établir des batteries; c'est dans cet endroit qu'on les a toujours dressées. On y arrive, du côté du village de Sceaux, par un fond rempli de gros arbres châtaigniers, qui n'est point vu de la place; et, en supposant qu'on voulût faire quelques ouvrages sur le plateau, il y en a d'autres au-dessus, par amphithéâtres, d'où on pourrait battre l'ouvrage et le fort. Ces raisons ont sans doute déterminé le roi de Sardaigne à ne point fortifier le plateau de la Monta.

On peut arriver à Exilles par trois endroits, savoir:

Partant de Briançon, traversant le mont Genèvre, pour aller à Cézane, de là on peut prendre deux routes : l'une passant dans la vallée de Pragelas, se soutenant sur les hauteurs, pour tomber au col d'Argueil.

La deuxième route, c'est de passer à Oulx et à Salbertrand, et de Salbertrand il faut prendre la montagne sur la gauche pour aller à Saint-Colomban, traversant la Combe de Galambre dans la partie supérieure; c'est par ce chemin qu'il faudrait faire passer le canon de batterie pour l'expédition.

La troisième route, c'est par le petit mont Cenis, pour gagner le col de Thouilles et tomber sur Saint-Colomban, par où passa, en 1711, le détachement que commandait M. le marquis de Broglie, duquel j'ai parlé, et, quoique le chemin soit rude de ce côté-là, c'est néanmoins celui qu'il faut préférer, ayant toujours les hauteurs sur l'ennemi; mais on ne peut y passer que le roi ne soit le maître de la Savoie, ce qui arrive ordinairement dans un cantonnement de guerre, par la

facilité qu'il y a d'y entrer du côté de France; et au contraire, du côté de Piémont, il faut traverser les Alpes, qui sont d'un très-difficile accès et presque impénétrables aux troupes pendant six mois de l'année, à cause des neiges.

Nous supposons Exilles rendu; il faut après cela faire l'expédition de Suse.

La ville n'est fermée que d'une simple muraille, de même que le château; on peut s'en emparer quand on veut.

La citadelle est à peu près construite et située comme le fort d'Exilles, et d'une même capacité pour contenir quatre cents hommes; elle est inaccessible du côté de la ville. Il n'y a qu'une bonne attaque, qui est du côté du monticule de la Brunette, sur lequel est la redoute de Catinat. Elle a été par trois fois assiégée et prise par ce côté-là dans cinq ou six jours de tranchée ouverte.

Les troupes du roi s'en emparèrent en 1691 et en 1704, et le roi de Sardaigne la prit en 1707, et depuis il a fait faire un camp retranché sur la Brunette, qui couvre absolument cette citadelle, parce qu'il faut, avant que d'en faire le siége, obliger les ennemis d'abandonner ce camp, et pour y parvenir il faudrait mener du canon sur les revers des croupes des montagnes, au-dessous de Jaillon, qui ont grande inspection sur la Brunette; il faudrait aussi envoyer des carabiniers à Montpensier, pour tirer et inquiéter les troupes du camp; voilà la manœuvre qu'on peut faire pour s'emparer de la Brunette, après quoi on ferait à l'aise le siége de la citadelle, et, dès qu'on s'en serait emparé, on pourrait par un beau chemin entrer dans la plaine de Piémont; mais il faudrait tenir les postes dans la vallée de Suse, pour empêcher que la communication ne fût inquiétée, à cause de la proximité du fort de Fenestrelle, qui est dans la vallée de Pragelas, et des vallées de Saint-Martin de Luzerne et d'Angrogne, où habitent les Barbets ou Vaudois. Je serais d'avis qu'on s'emparât aussi du fort de Fenestrelle, qui ferait une expédition de dix à douze jours, quoique les ennemis s'en soient emparés dans quatre, comme je l'ai déjà dit, sans même avoir ouvert la tranchée : c'est que, depuis la reddition de

cette place, le roi de Sardaigne a fait fortifier le plateau de l'Aiguille et la montagne de Chagean.

Pour s'emparer de Fenestrelle, il faudrait commencer à l'investir par postes, savoir : un à Usseaux et col de la Fenestre, un au col de l'Ouvreire et un autre aux Chambons, et un au col de l'Alberjean.

Les troupes étant ainsi disposées, on formerait l'attaque pour s'emparer de la redoute de Chagean et des retranchements du plateau de l'Aiguille.

Chagean se battrait avec deux pièces de canon et un mortier, de dessus un plateau vis-à-vis du petit Fenestrelle, et on placerait des carabiniers sur la crête de la montagne de la Balme, qui est au-dessus de Chagean et sur la même ligne.

Les retranchements de l'Aiguille se battraient avec quatre pièces de canon et deux mortiers, qu'on mènerait sur la montagne de la Pincé, passant à Usseaux, au passage de Reculfort, au puy de Fenestrelle, et de là sur ladite montagne de la Pincé; jamais voiture roulante n'a passé par ce chemin, mais il serait néanmoins assez facile d'y voiturer des pièces de batterie pouvant commodément y faire une route, n'y ayant que de la terre, et quand même il y aurait du roc on pourrait avec précaution y en mener.

Dès qu'on se serait emparé des plateaux de l'Aiguille et de Chagean, l'on verrait de ces deux endroits le fort de revers dans toute son étendue.

On pourrait placer des carabiniers à Chagean, et mettre huit pièces de canon et quatre mortiers en batterie sur le plateau de l'Aiguille, après quoi on aurait bon marché du fort de Fenestrelle; c'est par ce même endroit que les ennemis l'attaquèrent en 1708.

Voici un inconvénient qui pourrait arriver si on était dans le dessein de s'emparer de Suse et de Fenestrelle, c'est qu'on pourrait former une chaîne de troupes par postes d'une place à l'autre, dont la distance n'est que de deux lieues, la droite à Suse et la gauche à Fenestrelle, observant de garder le col de l'Alberjean, se mettant à cheval sur Fatière et au col de la Fenestre, où il y a déjà une bonne

redoute en maçonnerie que les Français y ont faite en 1707. Cette position est une des meilleures des montagnes. Cependant, étant, comme j'ai dit, supérieurs aux ennemis du roi, je me persuade qu'on pourrait les débusquer; il faudra pour cela partager notre armée en deux corps : un se présenterait dans les vallées de Chaumont et de Pragelas et se communiquerait par le col des Valettes, se présentant aux ennemis avec quelques pièces de canon pour les inquiéter; l'autre corps d'armée passerait par la vallée de Queiras, de Saint-Pierre ou Vraita, pour aller tomber à la hauteur de Saluces, et puis à Pignerol, et de là s'approcher des ennemis, qui, je crois, ne voudraient pas s'exposer à se mettre entre deux armées.

J'ai vu, en 1703, forcer les ennemis par les troupes du roi au Montebaldo et à Pratinovi, le long du lac de Garde, frontières du Trentin, qui étaient des postes aussi difficiles à pénétrer que ceux de Suse à Fenestrelle.

Si on voyait qu'on ne pût débusquer les ennemis qu'en s'exposant à perdre beaucoup de monde, ce que je ne crois pas, en manœuvrant comme je viens de l'expliquer, mais enfin soit pour cela ou pour quelque autre raison, on pourrait entrer dans la plaine de Piémont par la vallée de Barcelonnette, traversant celle de la Stura, par où passa le roi de Sardaigne en 1692 pour faire le siége d'Embrun. M. le comte de Thaun y passa aussi en 1710 avec l'armée impériale et piémontaise.

On pourrait encore passer par les vallées de Queiras, du château Dauphin et de Saint-Pierre, comme M. le maréchal de Berwick fit avec l'armée du roi en 1712 pour aller exiger des contributions. L'artillerie peut se voiturer par ces deux chemins, mais il faudrait beaucoup de troupes pour assurer la communication, qui est fort étendue. Je suis toujours d'avis qu'on s'emparât d'Exilles, de Suse et de Fenestrelle; nous aurions par ces vallées une route fort courte et bien assurée.

Je suppose donc que l'armée du roi soit débouchée dans la plaine, soit pour exiger des contributions ou pour faire l'expédition de Turin

ou de Coni, qui sont les seules places fortifiées qui restent au roi de Sardaigne. Sans l'une de ces deux places, l'armée ne pourrait hiverner dans le pays, puisque M. le maréchal de Catinat n'a pu y parvenir, quoique nous eussions Casal et Pignerol, et qu'il eût gagné des batailles; voilà la meilleure raison qu'on peut donner pour être persuadé qu'on pourrait y rester l'hiver avec une armée; et, pour entrer dans un plus grand détail, c'est qu'il faut traverser plus de trente lieues de hautes montagnes, qui souvent sont impraticables pendant l'hiver, à cause de la prodigieuse quantité de neige qui tombe dessus. On voit donc qu'il ne serait pas possible de pourvoir une armée de vivres et de munitions; on avait même assez de peine à faire subsister, en temps de guerre, les garnisons de Pignerol et des postes des environs.

M. le maréchal de Catinat a toujours eu en vue d'avoir Coni. Cette place aurait ouvert un passage fort court, passant au col de Tende, pour tirer des vivres de Provence et même du comté de Nice : c'est à quoi on doit faire attention, s'il arrivait que l'armée du roi pût pénétrer en Piémont; on ferait encore mieux si on pouvait s'emparer de Turin.

Je ne vois pas qu'il y eût d'autres manœuvres à faire sur cette frontière en temps de guerre, ayant une armée supérieure à celle des ennemis.

PROJET POUR LA DÉFENSIVE.

Supposons maintenant que l'armée du roi fût obligée de se tenir sur la défensive, qu'elle ne fût composée que de vingt-cinq mille hommes, que celle des ennemis fût de quarante mille et que le roi de Sardaigne fût toujours en possession des vallées au delà du mont Genèvre.

On ne peut rien faire de mieux que de manœuvrer comme a fait M. le maréchal de Berwick pendant les campagnes de 1709, 1710, 1711 et 1712, en occupant les mêmes camps, et cela suivant les endroits par où les ennemis voudraient déboucher.

S'ils pénétraient en Savoie, il faudrait occuper le camp de Montmélian et des Bauges ou celui de Barraux aux Échelles.

S'ils voulaient prendre la route du mont Genèvre pour tomber sur Briançon, il faudrait occuper le camp retranché de Teste-Randouillet et les crêtes des montagnes depuis le col de Barlaux jusqu'au Galibier.

S'ils tournaient du côté de la vallée de Queiras, nous camperions au camp de Roux, qu'on soutiendrait par les troupes des environs de Briançon; s'ils débouchaient dans la vallée de Barcelonnette, il faudrait mettre douze bataillons dans le camp de Tournoux et prendre la même position du camp de Var qu'on prit en 1710.

S'ils voulaient tenter de passer encore au col de Tende, pour aller en Provence, comme ils firent en 1707, il leur faudrait une flotte, et on pourrait retrancher les endroits guéables sur la rivière de Var, comme on a fait durant les dernières campagnes pour s'opposer à leur passage. Un général qui n'aurait point de connaissance de cette frontière se trouverait embarrassé : c'est une guerre de détail et de calcul, et, pour bien connaître toutes ces montagnes, il faut y avoir fait plusieurs campagnes et essuyer beaucoup de fatigues; cependant j'ose me flatter que, avec le secours de ces mémoires et les cartes qui y ont relation, on doit la connaître en peu de temps.

Il y a une chose de conséquence à remarquer sur cette frontière : c'est qu'il est beaucoup plus facile à une armée de pénétrer de Piémont en France que de France en Piémont; en voici la raison :

Lorsque les Français sont en guerre contre les Piémontais et que les premiers sont obligés de se tenir sur la défensive, la droite de l'armée doit être appuyée à la rivière de Var, proche la ville de Nice, et la gauche au lac de Genève, dont la distance est de plus de soixante lieues; cette frontière forme une portion de cercle : le Piémont en fait la corde et Turin le centre.

Lorsque l'armée ennemie est campée aux environs de Turin et qu'elle veut déboucher en Provence, Dauphiné ou Savoie, elle se trouve dans quatre marches sur les limites des deux États, et l'ar-

mée de France, occupant une grande étendue de pays, ne peut y être à temps pour s'y opposer en force; et, pour n'être point surpris, il est absolument nécessaire que le général se tienne à Briançon avec la plus grosse partie de son armée, comme étant à peu près le milieu de la chaîne et à dix-huit lieues de Turin.

Les ennemis ne peuvent décamper des environs de Turin qu'on n'en soit averti à Briançon dans l'espace de vingt heures. Nous en avons des expériences par plusieurs affidés que j'avais le soin d'employer et de bien payer. Il y avait, entre autres, un curé, homme d'esprit, qui nous a bien servis pendant les deux dernières campagnes.

Briançon est une petite ville mal fortifiée, dans laquelle il y a environ cent trente maisons; et, comme elle est située très-avantageusement, MM. les généraux commandant les armées, et les ingénieurs, ont jugé à propos de couvrir cette place par un camp retranché qu'on a établi sur la montagne de Teste et au Randouillet, et par la redoute magnifique de Salette. Ce camp est respectable, pouvant être gardé, de même que la ville et les postes des environs, par douze bataillons, qui ne pourraient y être forcés par quarante; il faudrait beaucoup de cérémonies pour s'en emparer.

Il serait à souhaiter pour le bien du service qu'on fît une bonne place de guerre, comme on l'a plusieurs fois proposé, à la place de ce camp, qui n'est retranché qu'avec du fascinage, qui dans peu de temps est pourri à cause des neiges.

Il n'y a aucune position sur cette frontière si importante que l'est celle-là, particulièrement depuis que nous n'avons plus Exilles et Fenestrelle.

Si l'ennemi s'emparait de Briançon, qui n'est qu'à une lieue et demie des États du roi de Sardaigne, il lui serait aisé de le garder, ce qu'il ne pourrait faire des autres places de la frontière, desquelles on fera la description en particulier, qui sont Guillaume, Antibes, Toulon, Colmars, Entrevaux, Seyne, Saint-Vincent, Embrun, Mont-Dauphin, Queiras, Briançon, Grenoble, Barraux et le fortin de l'Écluse, parce qu'on pourrait les reprendre pendant l'hiver, sans que le

roi de Sardaigne pût y porter du secours, vu que les montagnes sont trop chargées de neiges pour y arriver du côté du Piémont; mais pour Briançon, qui est au pied du mont Genèvre, il lui serait facile de le garder et impossible aux troupes du roi d'en faire l'expédition pendant l'hiver; le chemin depuis le village de la Becey, proche de Pertuis-Rostans, jusqu'à Briançon est si chargé de neige pendant quatre mois, qu'on ne peut absolument y faire passer aucune voiture roulante; il arrive aussi qu'il y en a une si grande abondance autour de cette place que cela la rend impraticable.

Voici les avantages que les ennemis du roi pourraient tirer de Briançon, s'ils en étaient en possession : ils pourraient avec facilité assembler leur armée aux environs de cette place et seraient libres de déboucher par deux endroits, savoir :

De Briançon, pour aller en Savoie, passant au col du Galibier, pour tomber à Bonnenuit, à Valdoire, à Saint-Jean-de-Maurienne, Montmélian, Barraux et Grenoble; on pourrait passer aussi par le Lautaret, le mont de Lens, au bourg d'Oysans, à Vizille, et de là à Grenoble;

Par la deuxième route, toujours partant de Briançon, on peut aller en Provence et dans le bas Dauphiné, qui est le chemin des voitures roulantes, et l'autre de laquelle je viens de parler n'est praticable que pour les chevaux.

Il est à remarquer que, si l'ennemi était en force, il pourrait faire ce que je viens d'expliquer, et, si on voulait s'y opposer, la chose serait difficile, parce qu'il faudrait que l'armée du roi fût partagée en deux corps, l'un campé aux environs du bourg d'Oysans et l'autre du côté de Mont-Dauphin. Ces deux armées ne pourraient se communiquer qu'en faisant plus de quinze grandes lieues, à cause que la chaîne de montagne, depuis le col de l'Échaudé, vis-à-vis du Monestier, jusqu'au bourg d'Oysans, est absolument inaccessible à cause des glaciers qui doivent y être depuis le déluge. Je ne vois même pas qu'on pût reprendre Briançon, si les ennemis avaient seulement un corps de vingt-cinq mille hommes contre quarante mille. Ils pourraient former un camp par postes, en occupant le Galibier, le Monestier, le col de

l'Échaudé, qui va tomber dans la Valloüise, et de là à Pertuis-Rostans, qui est à l'embouchure de ladite vallée, où il y a un camp retranché en maçonnerie, qui a été fait par le connétable de Lesdiguières, qui sans doute connaissait l'importance de Briançon, et ferme l'entrée du côté de Mont-Dauphin.

On peut remarquer sur la carte, et par l'explication que je fais, que cette ligne serait presque impénétrable, si elle était gardée en force; et, pour prévenir ces accidents, il faudrait établir la même chaîne que nous avions dans les dernières campagnes, depuis le camp de Tournoux, vallée de Barcelonnette, jusqu'à Montmélian. Cette ligne a vingt-six lieues de longueur et couvre tout le Dauphiné et la haute Provence.

Tant que le roi de Sardaigne sera en possession des vallées au delà du mont Genèvre, on ne peut trouver sur cette frontière de meilleure position; l'on tient des troupes par échelons, bien postées, en passant de Montmélian à Argentine, à Saint-Jean-de-Maurienne, au col du Galibier, au Monestier, à Briançon, où doit être le gros de l'armée, à Cervière, au col d'Hizouart, sur lequel il y a deux redoutes en maçonnerie, au camp de Roux, qui est destiné pour empêcher que les ennemis ne s'emparent de la vallée et du château de Queiras, qui nous incommoderait dans la communication de Briançon à Mont-Dauphin et dans la vallée de Barcelonnette.

Du camp du Roux on va à Mont-Dauphin, passant au col de Furfande; de Mont-Dauphin à Guillestre, à Vars et au camp de Tournoux.

On peut, de Briançon, aller dans la vallée de Barcelonnette, sans passer par celle de Queiras, suivant la rivière de la Durance jusqu'à Mont-Dauphin, qui est la route ordinaire; mais on doit en temps de guerre suivre la ligne où sont les troupes.

J'ai expliqué ci-dessus la distance qu'il y a du camp de Tournoux à Montmélian, qui est de vingt-six lieues, savoir :

Du camp de Tournoux à Briançon, neuf lieues, passant dans la vallée de Queiras, qui est plus long de deux lieues que si on passait à Saint-Crespin; de Briançon à Montmélian, dix-sept.

Voici présentement le détail par heures, qui est la bonne manière de compter dans les montagnes :

Du camp de Tournoux à celui de Roux il faut dix heures, et la distance n'est pas de six lieues;

Du camp de Roux à Briançon, six heures;

De Briançon sur le col du Galibier, huit heures;

Du Galibier à Saint-Jean-de-Maurienne, huit heures;

De Saint-Jean-de-Maurienne à Montmélian, neuf heures.

Le total est de quarante et une heures, qu'il faut d'un pas réglé pour aller du camp de Tournoux à Montmélian, ce que les troupes pourraient dans un besoin faire dans quatre jours.

On peut aussi du camp de Tournoux aller à Toulon et dans la basse Provence par un chemin fort court, passant au col de la Cestrière, à Colmars et à Castellanne; c'est par ce chemin où plusieurs régiments d'infanterie passèrent en 1707, pour aller au secours de Toulon.

Pendant le cours des deux dernières guerres, le roi de Sardaigne a par trois fois pénétré sur les frontières de France avec son armée.

En 1692, il prit Embrun.

En 1707, il leva le siége devant Toulon.

En 1708, il s'empara d'Exilles et de Fenestrelle.

En 1692, l'armée des ennemis était de près de quarante mille hommes et celle du roi n'était que d'environ vingt mille; leur dessein était de prendre Suse pour couper la communication de Pignerol. M. le maréchal de Catinat, qui en connaissait la conséquence, se tint toujours perché au col de la Fenestre, à celui de l'Ouvrière et au défilé de Fenestrelle. Le roi de Sardaigne, voyant qu'il ne pouvait pas le débusquer, fit brûler tous les villages de la vallée de Pragelas, depuis les Chambons jusque près de Pérosa, et se détermina d'aller à Embrun.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE IMPÉRIALE, 30 MAI 1712 [1].

(Voir page 193.)

PREMIÈRE LIGNE.

M. LE DUC DE WÜRTEMBERG.

MM. LE MARQUIS DE VAUBONNE. PRINCE ALEXANDRE. HEUDERG. COMTE DE LA TOUR.
BIBRA. D'ARNAND. BOISMENBOURG. REISCHACH. ZOLLERN. FUGGER.
HANENBERG. DE WENDT. ASBROTH. HELMSTETT. PRINCE DE BEVEREN. WAITTENBERG. HANOVRE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Schœnborn (dragons)...	»	6
Grenadiers de Würtemberg.....	»	1
Renneburg.....	»	6
Wehlfeldt.....	»	6
INFANTERIE.		
Grenadiers de Wances...	1	»
Guttenstein.....	1	»
De Wendt.....	2	»
Ley.....	1	»
Hersthal.....	1	»
Eltz.....	1	»
Erffa.....	3	»
Zolleren.....	2	»
Boismenbourg.....	3	»
Roth.....	2	»
Reischach.....	2	»
Plischau.....	2	»
D'Arnand.....	2	»
Grenadiers de Franconie.	1	»
CAVALERIE.		
Nassau.....	»	2
Darmstadt.....	»	4
Hanmover.....	»	6
Bibra.....	»	5
TOTAL.....	24	56

DEUXIÈME LIGNE.

MM. RAGNEL. SENFFINGEN. BERENTT. SCHILLING. TAXHEIM. BRESLACH. PEPATH.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE		
Œttingen (dragons)....	»	3
Fugger.....	»	3
Prince de Wuott.....	»	3
Nagel.....	»	2
Holstein.....	»	2
INFANTERIE.		
Helmstett.....	8	»
Taxheim.....	2	»
Ilten.....	2	»
Darmstadt.....	1	»
Simeren.....	1	»
ARTILLERIE.		
Dourlach.....	2	»
Baden.....	2	»
Ensberg.....	2	»
CAVALERIE.		
Mecklenbourg.....	»	2
Bernean.....	»	2
Bareuth.....	»	5
Saxe-Gotha.....	»	2
Fenningen.....	»	2
TOTAL.....	15	26

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne.....	24	36
Deuxième ligne.....	15	26
TOTAL.....	39	62

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2391, n° 1.

Lettre du roi à M. le maréchal d'Harcourt.

De Versailles, 5 juin 1712[1]. (Voir page 195.)

Mon cousin, je vois, par la lettre que vous m'avez écrite le 30 du mois passé, et par l'état qui y était joint, les mesures que vous avez prises et la disposition dans laquelle vous avez placé les troupes de mon armée, dans le dessein que vous avez d'aller camper sur la Kinzig aussitôt que les eaux qui sont débordées présentement seront un peu retirées. Vous avez pourvu à la sûreté des lignes, et il y a apparence que, dans ce commencement de campagne, il ne s'agira de part et d'autre que de subsistances. Les brouilleries qui sont dans les cantons suisses méritent quelque attention. Il est fort bon que vous soyez en relation avec le comte du Luc; son sentiment serait que vous formassiez du côté de Huningue un camp qui pût intimider les Bâlois et rendre les cantons de Berne et de Zurich plus disposés à entrer en accommodement, quoique mon intérêt soit de soutenir les cantons catholiques et d'empêcher qu'ils ne soient opprimés. Je ne juge pas, quant à présent, devoir me déclarer pour eux dans les autres cantons ni faire entrer mes troupes dans la Suisse, mais il ne peut être que bon de faire marcher sur le haut Rhin quelques régiments de cavalerie et infanterie, laissant croire aux Bâlois que, si la guerre s'échauffait davantage, mes troupes pourraient entrer et passer sur leur territoire. Ce soupçon se mettra de lui-même dans leur esprit, lorsqu'ils verront mes troupes s'approcher, sans qu'il soit besoin de vous en expliquer. On peut même répandre le bruit que je donnerai incessamment mes ordres pour assembler des milices en Alsace et en Comté; et le comte du Luc ne manquera pas de faire un bon usage de mes troupes et du bruit qui se répandra de l'assemblée des milices pour porter tous les cantons à se concilier entre eux et à éviter les maux d'une guerre prochaine dont ils seraient menacés; je compte que vous n'aurez pas de peine présentement à détacher, tant du corps avec lequel vous voulez aller camper sur la Kinzig que de celui que vous destinez à la garde des lignes, quelques bataillons et escadrons pour former le petit camp du côté du haut Rhin. Et la présente, etc.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 2391, n° 236.

ÉTAT DES TROUPES QUI SONT AVEC M. LE MARÉCHAL DE BESONS, 27 JUIN 1712[1].

(Voir page 196.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		
Orléans	2	//
Saintonge	2	//
Orléanais	1	//
Beaujolais	2	//
Rouergue	2	//
CAVALERIE.		
Royal	//	3
Clefmont	//	2
Fontaines	//	2
Saint-Germain-Beaupré	//	2
Bouzols	//	2
Grammont	//	2
Vaudémont	//	2
Rennepont	//	2
Bissy	//	1
DRAGONS.		
Colonel-général	//	3
Belleisle	//	3
Languedoc	//	3
Mestre-de-camp-général	//	3
TOTAL	9	30

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2391, n° 293.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE BESONS[1].

(Voir page 196.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAMP DE M. LE MARÉCHAL DE BESONS, À KEHL.			
LEVT. MONTSOREAU. COMTE DU BOURG. ROSEN. MINEURE.			
	DRAGONS.		
Berville	Colonel-général	"	3
	Belleisle	"	3
	CAVALERIE.		
Marquis du Bourg	Royal	"	3
	Clefmont	"	2
Fontaines	Fontaines	"	2
	Saint-Germain	"	2
	INFANTERIE.		
Lenion	Orléans	2	"
	Saintonge	2	"
	Orléanais	1	"
Guitaut	Beaujolais	2	"
	Rouergue	2	"
	CAVALERIE.		
Bouzols	Bouzols	"	2
	Grammont	"	2
	Vaudémont	"	2
Bissy	1er de Bissy	"	1
	Rennepont	"	2
	DRAGONS.		
La Fare	Languedoc	"	3
	Mestre-de-camp-général	"	3
	TOTAL	9	30
CAMP DE M. LE MARÉCHAL DUC D'HARCOURT, DANS LA LIGNE.			
	CAVALERIE.		
Aubusson	Cuirassiers	"	3
	La Mothe	"	2
	Staniola	"	2
	Saint-Pouanges	"	2
	Aubusson	"	2
	CAVALERIE.		
	Gontaut	"	2
	Roye	"	2
	Dauphin	"	3
	TOTAL	"	18
CAMP DE M. DE QUADT, À SELINGEN.			
	CAVALERIE.		
Dupuy	Montrevel	"	2
	Dupuy	"	2
	DRAGONS.		
Boudeville	Rouvroy	"	3
	Lautrec	"	3
	HUSSARDS.		
A Strasbourg	2e de Bissy	"	3
A Huningue	Du Luc	"	2
	TOTAL	"	16

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Camp de M. le maréchal de Besons	9	30
Camp de M. le maréchal duc d'Harcourt	"	18
Camp de M. de Quadt	"	16
TOTAL	9	64

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2391, n° 290.

ÉTAT DES QUARTIERS D'HIVER DE L'ARMÉE IMPÉRIALE, 1712 À 1713[1].

(Voir page 208.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	QUARTIERS.	OBSERVATIONS.
INFANTERIE.			
Bonneburg	3	A Linckenheim.	Tous ces régiments fournissent la garde des lignes, par détachements relevés tous les mois.
Zollern	2	A Raus.	
Helmstett	3	A Eyckenstein.	
Jaxheim	2	A Staffert.	
Schrautenbach	1	Aux environs de Manheim.	
Zimmeren	1		
Grenadiers de Bonneburg	1	A Bruchsal.	
Herff	3	A Plankenlock.	
Ilsem	2	A Staffel.	
Dourlach	2	A Langsteinbach.	
Kreützbaden	2	A Folguersback.	
Roth	2	A Altenheim, dans le Würtemberg.	
Reischach	3	A Freydenstadt.	
Grenadiers de Souabe	1	A Guersbach, sur la montagne de Dobel.	
Grenadiers de Würtemberg	1	A Stuttgard.	
Troupes de Mayence	3	Dans leur pays.	
Entsberg	2	Dans la vallée de la Kinzig.	
Guttenstein	2	Dans Philipsbourg, avec 50 hussards et 150 hommes des troupes de Souabe et de Franconie.	
Darmau (impérial)	2	Dans les villes forestières.	
De Wendt (impérial)	2	A Constance.	
De Plischau (impérial	1	Dans la Forêt-Noire.	
De Plischau	2	A Fribourg.	
TOTAL	43		

Le régiment de cavalerie de Hanovre et celui de dragons de Schomborn impériaux sont allés en Silésie ; ceux de cavalerie de Neuburg et Ulfeld, avec ceux de hussards d'Esterhazy et Babacsky, en Bavière ; les gardes de Würtemberg, avec le régiment de cavalerie du Prince héréditaire de ce nom, dans leur pays.

CAVALERIE.		DRAGONS.	
Nagel-Munster.	Mecklenbourg.	Bibra.	Ces 9 régiments de cavalerie et 4 de dragons, qui sont tous des cercles et de quelques autres princes, sont en partie dans leur pays, et le reste dans les quartiers, le long et en remontant le Necker, depuis Heidelberg jusque vers Rottenbourg et Horbf.
Nassau.	Fugger.	Aurebach.	
Darmstadt.	Fenningen.	Saxe-Gotha.	
Bareuth.	Berentzem.	Œttingen.	
Holstein.			

M. le duc de Würtemberg, général en chef, est à Stattgard. — M. de Vaubonne, commandant les lignes sous lui, a son quartier à Bruchsal. — M. le comte de la Tour commande depuis Villengen dans le pays jusque sur le lac de Constance, et réside dans ladite place. — Les autres généraux sont chacun avec leurs régiments.

GARNISON DE LANDAU.

Schomborn	2	8 bataillons.	Compagnie franche d'Anhalt, à pied, de 120 hommes, laquelle est à présent à 50 hommes.
Darmstadt	2		
Usler	2		Hussards, 100 hommes.
Nassau	1		
Anspach	1		Compagnie franche de cavalerie d'Anhalt, de 70 chevaux.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2391, n° 504.

DISPOSITION DES TROUPES, 16 JANVIER 1713[1].

(Voir page 209.)

QUARTIERS et GARNISONS.	RÉGIMENTS.	LIEUX où ils se rendent.	OBSERVATIONS.
Huningue...	50 grenadiers.....	A Kembs.	Toutes les troupes ci-contre, en cas de besoin, suivront les ordres qui leur seront donnés par MM. de Pallepert, comte de Fontaines et d'Andlau.
	50 maîtres.....	*Idem.*	
	Et ordre aux 2 bataillons de Leuville, et au régiment de cavalerie de Fontaines de se tenir prêts à marcher.		
Belfort.....	Un escadron de dragons de Prie	A Ottmarsheim.	
	Idem	A Bautzenheim,	
	Idem	A Rumersheim.	
Vieux-Brisach	100 grenadiers.....	A Blodelsheim.	
	Ordre aux 3 bataillons Dauphin et au régiment de dragons de Languedoc de se tenir prêts à marcher		
Neuf-Brisach.	Ordre au régiment Royal-cavalerie de se tenir prêt à marcher.		
Colmar.....	Ordre aux 2 bataillons d'Auxerrois de se tenir prêts à marcher.		
Schlestadt...	Une compagnie de grenadiers.....	A Hartzheim vis-à-vis de Sponeck.	
	Une autre compagnie de grenadiers.....	A Schenau, sur le bord du Rhin.	
	Le 1er bataillon d'Orléans.....	A Markolsheim.	
	Un escadron de Saint-Pouanges.....	A Bosstzheim.	
	Idem.....	A Obenheim.	
Strasbourg..	200 hommes par bataillon, y compris les compagnies de grenadiers, se tiendront prêts à marcher.		
	Le régiment Dauphin-cavalerie et celui de Roye se tiendront prêts à marcher.....		
Strasbourg..	Le régiment Colonel-général (dragons)....	A Herlisheim.	M. de Verseilles se rendra au Fort-Louis, et les troupes ci-contre seront à ses ordres.
Haguenau...	Le régiment de cavalerie d'Aubusson.....	A Richewock.	
	500 hommes de Toulouse, y compris les 2 compagnies de grenadiers, se rendront..	Au Fort-Louis.	
Selts, Moder et Munichausen.	Les 2 bataillons de Sourches; et M. de Pery lui enverra les grenadiers des bataillons qui sont le long de la montagne, et une partie de ceux de la ligne.		Aux ordres de M. de Monthartié, lequel se concertera avec M. de Verseilles.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2452, n° 13.

ÉTAT DES LIEUX OÙ SERONT PLACÉS INCESSAMMENT LES BATAILLONS DE CAMPAGNE QUI SERONT EN ALSACE [1].

(Voir page 220.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	LIEUX OÙ ILS SERONT.
Leuville	2	A Huningue.
Tavannes	1	A Vieux-Brisach.
Tallard	2	A Strasbourg.
Auxerrois	2	
Beaujolais	2	
Royal-artillerie	1	
Turbilly	1	A Drusenheim.
Toulouse	2	Au Fort-Louis.
Orléans	2	A Benheim.
Dauphin	3	A Seltz.
Sourches	2	A Moteren et Munichausen.
Saillans	2	A Lauterbourg.
Saintonge	2	
1re d'Enghien	1	Aux forges d'Henry.
1re de Brie	1	A Lauterbach.
2e de Brie	1	A Salembach.
1re de Berry	1	A Langenschleital.
2e d'Aunay	1	
Orléanais	2	A Altstatt, Riedseltz et Steinseltz.
Condé	2	A Weissembourg.
Pery	1	
Chartres	2	A Roth et Clebourg.
Médoc	2	A Werdt, Dragenbrun et environs.
Rouergue	2	A Ingwillers, Neuvillers et Saverne.
Royal-Bavière	1	A Haguenau.
TOTAL	41	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2452, n° 141.

ÉTAT DES LIEUX OÙ IRONT LES BATAILLONS DE GARNISON QUI SONT ACTUELLEMENT SUR LA LIGNE ET QUI VONT ÊTRE RELEVÉS PAR LES BATAILLONS DE CAMPAGNE[1].

(Voir page 222.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	LIEUX OÙ ILS IRONT.
Du Bourg	1	Au Fort-Louis.
Pisançon	1	
Trecesson	1	A Strasbourg.
La Rhimbaudière	1	
2e de Berry	1	
Murat	1	A Schlestadt.
Matha	1	A Vieux-Brisach.
2e d'Angoumois	1	
TOTAL	8	

CONCLUSUM DE LA DIÈTE DE HEILBRONN, 5 MAI 1713[2].

(Voir page 234.)

Après que, dans cette assemblée occasionnée par les présentes conjonctures très-pressantes, l'on a trouvé que c'était une proposition mûrement considérée de faire, à la prochaine diète de l'empire à Ratisbonne, les remontrances très-nécessaires que le salut universel de l'empire, et particulièrement celui des cercles antérieurs les plus exposés à la force et invasion des ennemis, exigent dans la présente crise très-périlleuse, il conviendra, avant toutes choses, de représenter à ladite diète de l'empire à Ratisbonne, qu'après l'actuelle signature,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2452, n° 141.
[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2453, n° 121.

OFFICIERS GÉNÉRAUX QUI DOIVENT SERVIR AU SIÉGE, SOUS LES ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE BESONS [1].

(Voir page 250.)

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.

MM. D'Avaray,
Comte d'Estaing,
De Cheyladet,
Dillon,
Brendlé,
De Levy,
Bouzols,
Croissy,
De Silly.

MARÉCHAUX DE CAMP.

MM. D'Hautefort,
De Tressemanes,
De Brauveau,
Mimur,
De Quadt,
Maulevrier,
De Bueil,
De Maupeou,
De Broglie.

BRIGADIERS

D'INFANTERIE.

MM. Quitaud,
Sourches,
Duplessis,
Curti,
D'Hautefort,
Lannion,
Chastenet,
Laval,
Bernholdt,
D'Affry,
Montal,
Saint-Morel.

DE CAVALERIE.

MM. Bouzols,
Heudicourt,
Aubusson,
Marcillac,
Saint-Pouanges,
Fontaine,
Du Tronc,
Vateville.

ÉTAT-MAJOR.

MM. le chevalier de Tressemanes, major général d'infanterie;
De Verseille, major général des logis de l'armée;
Duverdier, major général des logis de la cavalerie;
Chôtier, De la Javetière, } aides-majors généraux de l'infanterie.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2454, n° 38.

d'argent qui paraît de tous côtés, le peu de crédit, le faible concours des cercles de l'empire, le recouvrement tardif et presque entièrement en non-valeur des impositions de l'empire en argent, la fin douteuse et périlleuse de la guerre, et particulièrement l'entier bouleversement de l'empire qui s'ensuivra, le secours de l'empire, qui peut-être n'est pas suffisant contre une si grande force, ou qui du moins arrivera trop tard, il paraît à la présente assemblée qu'il est aussi difficile que de conséquence de pouvoir se déterminer d'une manière ou d'autre, ou de conclure à quelque chose, voulant par conséquent remettre la décision finale à la diète de l'empire, laquelle saura pénétrer le mieux et le plus commodément, après avoir bien considéré toutes les circonstances, ce qui conviendra de conseiller à sa majesté impériale pour la plus grande utilité et profit de la commune patrie. L'on ne pourra pas s'écarter de la conclusion de cette diète; cependant en tout cas il sera très-nécessaire (et c'est à cette condition expresse) de secourir de bonne heure les cercles antérieurs entièrement exposés, avec les contingents convenables de l'empire, dans le délai marqué par l'ennemi jusqu'au 1^er^ juin, sans accorder aucune cessation d'armes, et de satisfaire en effet entièrement aux conclusions et monitoires de l'Empereur et de l'empire qui ont été plusieurs fois rendus sur ce sujet, parce que sans cela il serait impossible, de toute impossibilité, de continuer la guerre contre la France, de la part des cercles associés seuls; mais, au défaut de ce secours unanime de l'empire, dû par une obligation réciproque, l'on serait infailliblement obligé, par une urgente nécessité, de faire ce que d'autres cercles et États pourraient empêcher, en fournissant des secours qui dépendent de leur volonté.

donnés pour représenter et conclure sur les dures conditions d'une paix forcée, proposée par les ministres de France aux envoyés de sa majesté impériale à Utrecht, a été résolu, pour le maintien de l'honneur de la nation, de représenter et faire savoir par nos soins paternels pour les intérêts de l'empire, de faire connaître que les conditions de la paix que la France propose à sa majesté impériale sont trop préjudiciables à l'intérêt et gloire de la nation allemande pour les pouvoir écouter. Il a été résolu et conclu, avant la séparation de l'illustre assemblée, que pour la gloire de nos ancêtres, qui ont soutenu avec ardeur les libertés de la patrie, de faire notifier à MM. les électeurs, princes et cercles de l'empire, sans distinction, qu'à l'exemple de sa majesté impériale ils doivent employer toutes leurs forces et pouvoirs, avec le secours du Seigneur, pour continuer cette guerre contre la couronne de France, avec toute la chaleur et vigueur que la nation est capable et fait paraître jusqu'ici; et, quelque préjudice et peine que cette guerre pourrait porter et causer à l'empire, elle serait moins sensible que de condescendre aux dures conditions que la France prescrit à la nation; et, pour prévenir les finesses françaises et pourvoir au nécessaire, sa majesté impériale a ratifié et ratifie le résultat pris pour le nombre d'hommes, leur entretien, marches, rafraîchissements, leurs quartiers, vivres, fourrages, canons, artillerie, munitions de guerre, chevaux, et mettre le tout en état et mouvement, pour qu'aucun prince et membre de l'empire ne puisse s'excuser, après avoir mûrement considéré, qu'après la séparation des illustres alliés ils ont laissé sur l'empire le fardeau de toute la puissance française; c'est pourquoi chaque prince et cercle de l'empire doit employer ses forces et supporter son contingent suivant la répartition du 11 mars 1704; au moyen de quoi il sera aisé à la nation de se soutenir par leur valeur contre la force française, et de conserver la liberté et la gloire de la nation, et éloigner sa domination, si contraire à l'intérêt du saint empire; et, par les soins paternels que sa majesté impériale prend pour veiller à la conservation de l'empire, elle invite tous les princes et membres de l'empire de concourir de tout leur pouvoir pour con-

tinuer une guerre, suivant la résolution prise à l'assemblée pour parvenir, avec le secours du Tout-Puissant, à une paix moins désavantageuse à la patrie que celle que la France propose.

Pour cet effet, sa majesté impériale fait savoir à tous les princes et membres de l'empire de faire publier, dans toute l'étendue de leurs États, la continuation de la guerre contre la couronne de France, avec un avocatoire et défense de prendre le parti ennemi, ni lui fournir aucun secours de quelque nature il puisse être, à peine de confiscation de tous ses biens, et aux sujets sous peine de la vie, et de rompre tout commerce et correspondance; mandons à tous ceux qui auront pu prendre parti contraire de se rendre à leur devoir avant le 1er du mois prochain. Défend sa majesté impériale à tous officiers et membres de l'empire de souffrir qu'il soit fourni directement ni indirectement aux ennemis aucuns chevaux, grains, armes, munitions et autres effets, sous quel nom, figure et prétexte qu'il se puisse, voulant sa majesté impériale que les contrevenants soient punis dans la dernière rigueur.

A été aussi trouvé à propos, pour augmenter les forces de l'empire, d'inviter sa majesté polonaise, comme électeur de Saxe, et autres membres de l'empire engagés dans les guerres du Nord, de non-seulement fournir leur contingent, mais d'employer toutes leurs forces, conjointement avec sa majesté impériale et l'empire, pour plus facilement défendre la liberté de la nation si florissante que nos ancêtres ont conservée avec tant de gloire, et pour obtenir des conditions plus honorables à la patrie.

Pour cet effet, Nous, principaux commissaires de sa majesté impériale, faisons savoir aux seigneurs électeurs, princes et membres de l'empire de rendre public le résultat de l'assemblée; mandons à tous et chacun, avec toute la vigilance et diligence, à soutenir les frontières et défendre la liberté de l'empire, et ordonnons aux vassaux de se conformer au présent.

Signé à Ratisbonne, le 31 mai 1713. Et, plus bas : Expédié à la chancellerie de Mayence.

ÉTAT DES BATAILLONS QUI MARCHENT LE 15 JUIN[1].

(Voir page 258.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
AUX ORDRES DE MM. D'ALBERGOTTI, LIEUTENANT GÉNÉRAL; DE SILLY, MARÉCHAL DE CAMP; BELRIEUX, BRIGADIER.	
Bourbonnais	2
Le Maine	2
Meuse	2
Languedoc	2
Greder-allemand	2
TOTAL	10
CAVALERIE, 6 escadrons. — ARTILLERIE de campagne, 10 pièces, 4 pièces de 24.	

ÉTAT DES TROUPES DES ENNEMIS, QUI SONT CAMPÉES LE LONG DU RHIN ET COMMANDÉS PAR LE GÉNÉRAL FETZ[2].

(Voir page 263.)

RÉGIMENTS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.	LIEUX OÙ SONT LES TROUPES.
De cavalerie impériale	"	2	A Oberhausen.
D'infanterie	3	"	
D'infanterie impériale	1	"	A Rheinhausen.
De cavalerie impériale, venant de Hongrie	"	3	A Wach-Heisel.
D'infanterie de Saxe-Gotha	3	"	A Ketsch ou Keste.
D'infanterie, et les grenadiers palatins	1	"	Plus loin.
D'infanterie	3	"	
De cavalerie	"	2	A Neckerau.
D'infanterie de Sultzbach, Isselbach, La Marck, Freyberg.	4	"	A Manheim et derrière l'île de Millo.
De cavalerie de Freyberg	"	1	
De dragons, 1 bataillon impérial	"	2	Au Neckar, près du pont.
Les gardes palatines à cheval, dont la moitié à pied	"	"	A Santhoven.
De cavalerie de Darmstadt	"	2	
D'infanterie impériale	1	"	A Saint-Lambert.
1 détachement de hussards	"	"	
1 détachement de Darmstadt, joint aux paysans et aux bourgeois	"	"	A Gernesheim.
TOTAL	16	12	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2454, n° 98.

[2] Cette pièce n'a pas été trouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après le manuscrit de M. de Vault.

Extrait de la lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. Du 21 juin 1713[1]. (Voir page 268.)

Votre courrier m'a rendu, Monsieur, les trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 16 de ce mois, à l'une desquelles était joint le mémoire qui vous a été remis par M. Becker, ministre de M. l'électeur palatin. Sur le compte que j'en ai rendu au roi, sa majesté a fort approuvé la réponse que vous avez faite par avance, et, comme vous en avez promis une seconde, après que sa majesté aurait été informée du contenu au mémoire, elle doit être à peu près dans le même sens, marquant que l'électeur n'ignore pas que c'est l'archiduc qui a rompu les négociations d'Utrecht et qui a refusé de s'en tenir aux conditions que toutes les autres puissances avaient jugées raisonnables; et, puisque les princes de l'empire, contre leurs propres intérêts, entrent dans les sentiments de l'archiduc pour faire la guerre à sa majesté, elle est fort résolue à employer la force de ses armes pour en tirer de plus grands avantages, jusqu'à ce que l'archiduc et les princes de l'empire marquent être dans des dispositions plus heureuses pour parvenir à un traité de paix.

Lettre de M. de Valory à M. Voysin. Du camp sous Landau, le 22 juin 1713[2]. (Voir page 273.)

Je suis arrivé à Strasbourg le 9, et me suis rendu ici le 15. Selon l'ordre que j'en reçus de M. le maréchal de Villars, après avoir bien examiné les environs de cette place pour tâcher de reconnaître le meilleur parti à prendre dans le choix de son attaque, j'en ai rendu compte à MM. les maréchaux de Villars et de Besons, qui ont jugé, comme moi, qu'il fallait se déterminer aux fronts de la place par où elle a été attaquée et reprise dans les années précédentes. Vous verrez, Monseigneur, par la partie du plan de Landau ci-joint, que j'ai l'honneur de vous renvoyer, ce que nous avons pu reconnaître des ouvrages nouveaux que les ennemis y ont fait faire depuis qu'ils en sont les maîtres; ils ont également travaillé dans le reste du circuit de la place, du côté de la hauteur qu'ils appellent la Citadelle, et ont pardessus cela l'avantage des eaux, dont ils sont les maîtres, ce qui serait un grand obstacle de plus à surmonter, de manière que, après y avoir

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2422, 2e partie, 1re section, n° 14.
[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2454, n° 135.

mûrement pensé, je ne vois rien de mieux à faire que de fixer les attaques entre les contre-gardes 9 et 11, et s'étendant jusqu'au bas de la rivière de la Queich, pour s'approcher et attaquer le réduit coté 13, dont le rempart est fort découvert. Il y aura quelques difficultés à passer la rivière, et se rendre maître de la contre-garde de terre 92; mes gens, qui connaissent parfaitement Landau, et qui ont travaillé à sa construction, m'ont assuré qu'on pourrait vaincre les difficultés que je formais à ce sujet. Supposé que cela ne fût pas ainsi, il est toujours à propos d'occuper une aussi forte garnison qu'est celle de cette place par un grand front d'attaque, et l'on est toujours sûr de la pouvoir prendre par les contre-gardes 9, 11, et demi-lune 10. Vous remarquerez, Monseigneur, que l'on sera dans la nécessité d'attaquer plusieurs lunettes et l'avant-chemin couvert que les ennemis ont faits, et qui sont représentés par le plan selon ce qu'on en a pu juger en les voyant d'un peu de loin, et selon les connaissances que M. Duportal, directeur des fortifications d'Alsace, en a pu tirer par des personnes qui ont eu commerce dans Landau.

L'étendue de ces ouvrages en dehors nous obligera à ouvrir la tranchée beaucoup plus loin qu'on ne l'a fait lorsque la place fut attaquée en 1703. Il faut aussi marcher avec beaucoup plus de précautions devant une garnison de huit mille hommes, que si elle était moins nombreuse. Nous aurons à combattre beaucoup de fougasses et de fourneaux placés sur l'avant et premier chemin couvert, et dans les lunettes qui le protégent. Il y a dans la place un capitaine de mineurs fort expérimenté. Tous ces obstacles à vaincre consommeront du temps, et il ne serait pas possible de pouvoir, quant à présent, faire une supputation juste de la durée de ce siége; mais j'ose vous assurer, Monseigneur, que je n'omettrai rien de ce qui peut dépendre de moi pour en abréger la défense.

Les pluies fréquentes qu'il a fait dans ce pays-ci ont retardé l'arrivée des convois de munitions, et nous n'avons pas encore actuellement de quoi pouvoir faire l'ouverture de la tranchée. La journée d'au-

jourd'hui et de demain pourvoira à ce défaut, en sorte que j'espère que, la nuit du 24 au 25, nous pourrons commencer l'attaque de la place, et j'aurai l'honneur de vous envoyer le plan de ce qui se sera fait la première nuit.

J'ai reçu hier, Monseigneur, par M. le maréchal de Villars, les lettres de service de lieutenant général que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer, dont je vous remercie très-humblement. La distinction que vous y avez mise de prendre jour une fois seulement n'était pas nécessaire, n'ayant pas eu dessein d'en user autrement, et ne vous les ayant demandées que pour être reconnu dans l'armée selon la dignité dont il a plu au roi de m'honorer.

ÉTAT DES MARCHÉS DE GRAINS FAITS POUR LE COMPTE DU ROI AVEC LES BAILLIS ET AUTRES PARTICULIERS DU PALATINAT, À RAISON DE 16 LIVRES LE SAC DE 200 LIVRES, LIVRABLES À LANDAU EN SEPTEMBRE OU OCTOBRE PROCHAIN[1].

(Voir page 284.)

	SACS.
Le grand chapitre et celui de Saint-Alban, et les chapitres collégiaux de Mayence	560
Les bailliages et villages appartenant à son altesse É. de Mayence, situés en deçà du Rhin	4,832
Les villages appartenant à la grande prévôté de Mayence	1,229
Le comté de Linange, Heydersheim	1,022
Les religieuses du couvent d'Altheim, et le village qui en dépend	192
Les terres de l'évêché de Worms situées en deçà du Rhin	1,535
Les terres appartenant à M. le comte de Nassau-Weilbourg	1,152
Le comté de Linange-Westerburg	2,094
Le comté de Linange-Hartenbourg	1,568
Les villages de la noblesse du haut Rhin	1,535
Le bailliage d'Altzey	25,096
Le bailliage d'Oppenheim	1,535
Le bailliage de Creutznach pour les villages en deçà de la Nahe	2,912
Le bailliage de Schomberg pour les villages en deçà de la Nahe	766
TOTAL	46,028

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2455, n° 35.

ÉTAT DES DÉPUTÉS QUI NE SE SONT PAS PRÉSENTÉS POUR SIGNER LE MARCHÉ DE LEUR CONTINGENT DES 50,000 SACS DE GRAINS QU'ON DOIT ACHETER DANS LE PALATINAT[1].

(Voir page 284.)

	SACS.
Ceux pour la commanderie d'Ober Florsheim, pour.....	308
Ceux pour l'abbaye de Rosendal.....	154
Ceux pour les rhingraves de Kirbourg, de Daun, de Grumbach et de Stein en deçà de la Nahe, pour.....	2,688
Ceux pour la seigneurie et comté de Falkenstein, pour.....	662
Ceux pour la seigneurie et comté de Wartenberg, pour.....	160
TOTAL.....	3,972

Extrait de la lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin. Du camp d'Ogersheim, le 8 juillet 1713[1]. (Voir page 287.)

Il est certain, Monsieur, qu'il vaut toujours bien mieux que M. le duc de Lorraine ait consenti à donner les voitures au roi, que d'avoir été obligé de l'y contraindre par la force; ce n'a été cependant qu'en la faisant entrevoir, et ce ne sera que par la même voie que vous le ferez consentir à nous donner de très-amples quartiers d'hiver dans ses États; je crois même qu'il n'est pas mauvais de lui faire pressentir de bonne heure cette nécessité indispensable, et ce serait peut-être une raison pour l'engager à faire quelques instances à la cour de Vienne pour la paix.

Quant aux quartiers d'hiver, ce prince ne peut pas, ne doit point voir qu'il n'est pas possible de n'en pas prendre chez lui. Comment soutenir la guerre contre l'Empereur et l'empire, sans être en force sur

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2455, n° 36.

[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2455, n° 40.

le Rhin, et comment soutenir ces forces sur le Rhin que par remplir l'Alsace, la Comté, la Lorraine, les Évêchés, les pays de Trèves et partie de la Champagne, des troupes du roi, pour appuyer toutes celles que l'on pourra pousser dans le Hundsrück, et même dans partie du Palatinat?

Vous avez grande raison, Monsieur, de vouloir être informé de bonne heure de tout ce que l'on doit prévoir sur de pareilles dispositions, même des vues que l'on peut avoir pour l'entreprise de Fribourg ou d'autres, et d'examiner dès à présent quelles sont les plus possibles ou plus convenables.

La lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire roule sur deux propositions; vous commencez par la disposition des quartiers d'hiver et des opérations de guerre après Landau. Pour suivre votre ordre, j'aurai l'honneur de vous dire que ce n'est pas le manque de clôture à la plupart des villes que vous nommez qui nous rendrait les quartiers d'hiver difficiles à établir : Worms est bien fermé et la ville assez rebâtie; Spire est bien fermé aussi, le couvert est assuré; mais actuellement l'armée consomme les grains de ces villes; comment donc en auraient-elles pour nourrir leurs garnisons? Cependant, si nous pouvons faire une barrière solide entre Frankendal et Turkheim, je crois que je proposerais de tenir cette tête, parce qu'elle assurerait tous les petits quartiers d'hiver que l'on pourrait prendre jusque-là, en deçà et au delà des montagnes, entre la Moselle et Kayserslautern, et même plus en avant, faisant un gros quartier de la ville de Trèves, et occupant les mêmes villes, châteaux et postes que nous tenions autrefois, quelques-unes même du duché des Deux-Ponts.

Tous ces pays, qui étaient assez ruinés dans les anciennes guerres, sont bien rétablis présentement, et l'on y peut mettre un assez grand nombre de troupes.

J'ai peine à croire que les ennemis puissent demeurer bien nombreux sur le Rhin; en voici la raison :

Les Allemands, dans les quartiers d'hiver, ne sont pas modestes,

et les terres qui avoisinent le Rhin sont à la maison de Hesse, qui ne souffrira pas d'autres troupes que les siennes. (Il me semble qu'elles ne sont pas encore déclarées contre nous.)

L'électeur de Mayence n'en voudra pas non plus laisser dans ses terres, ni le prince de Darmstadt.

Voilà tout ce qui touche le Rhin depuis Coblentz jusqu'à Philipsbourg; l'ennemi ne restera donc pas bien fort sur le Rhin et reculera ses quartiers d'hiver : pourvu que nous ayons des têtes un peu grosses, elles assureront ce qui pourra être répandu derrière, surtout mettant à ces têtes des officiers généraux les plus capables de les bien tenir et de ne pas se laisser surprendre.

Voilà, Monsieur, pour les quartiers d'hiver, tout ce que j'imagine de ce côté du Rhin, supposé que, ne pouvant pas forcer de passage entre les lignes des ennemis et Mayence, nous ne puissions rien tenter sur Fribourg.

Il est certain que la ville d'Altzey, quoique assez bien fermée, ne peut être occupée, n'étant qu'à cinq lieues de Mayence; Creutznach, à peu près de même, est trop en avant pour être soutenu. Je saurai bientôt en quel état est le château de Ebernbourg et celui de Kirn, qui est un peu éloigné, et faisait autrefois la liaison du mont Royal au Palatinat, mais c'était dans un temps que l'ennemi était très-faible sur le Rhin.

Pour Worms, les seules difficultés de subsistance pourront nous empêcher d'y mettre des troupes d'hiver : on pourra les surmonter; mais je chargerai M. de Quadt de me rendre un compte bien exact de tout le pays qui est entre Kayserslautern et la Moselle, de la force des lieux pour les habitants, car partout avec des palissades on se ferme, n'ayant rien à craindre que de Mayence ou de Coblentz.

Il faut donc faire cette réflexion, que la partie du Palatinat qui avoisine Mayence, et qui comprend plusieurs petites villes, ne peut donner des quartiers d'hiver par le voisinage de cette grosse ville; que nous pouvons les borner à Frankendal, Worms devant nous, et à la barrière que j'espère établir à Turkheim; mais tous ces lieux-là,

mangés par l'armée, ne pourront fournir des subsistances : peut-être en pourra-t-on tirer de ces petites villes et pays ci-devant mentionnés, outre les cinquante mille sacs qu'ils sont obligés de nous livrer.

Le pays qui est au delà des montagnes pourra nourrir cavalerie et infanterie, mais je ne puis vous en dire la quantité; il faut que M. de Quadt, aidé du sieur Aubenon, commissaire ordonnateur à Hombourg, s'il en est capable, ou quelque autre nous informe à fond de l'état de ce pays-là. Les bords de la Moselle étaient bons et doivent être actuellement meilleurs que jamais; j'ai prié M. de Saint-Contest de m'envoyer des mémoires sur cela très-amples et très-fidèles.

Lettre de M. de La Houssaye à M. Voysin. Du 5 août 1713[1]. (Voir page 308.)

Vous m'avez fait l'honneur de me mander, le 17 du mois passé, que l'on pouvait faire le plan pour le siége de Fribourg, après que celui de Landau serait fini, et qu'il était bien nécessaire que je prisse dès lors des arrangements pour la subsistance de l'armée et pour laisser du côté de Colmar une partie assez considérable de grains et farine pour pouvoir fournir à la consommation pendant le temps que durera ce second siége; que je devais pour cela me concerter avec M. le maréchal de Villars, pour savoir à peu près avec quel nombre de troupes il se portera sur Fribourg et combien il prétend en laisser en basse Alsace.

Ensuite vous m'avez témoigné, Monsieur, avec beaucoup de raison ce que vous prévoyez de l'embarras de la consommation de l'hiver, de l'établissement des quartiers en Alsace et de proche en proche, relatif à cette consommation, des proportions qu'il faut observer pour que les troupes ne soient point trop éloignées lorsque l'armée s'assemblera au commencement de la campagne prochaine, en évitant en même temps que les subsistances soient trop épuisées.

J'ai cru, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le mander, devoir conférer sur cela avec M. de Puységur, qui est mieux au fait que personne de pareilles dispositions. Je joins le mémoire qu'il en a dressé,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2456, n° 56.

qui me paraît excellent, et sur lequel il vous prie cependant de ne le point compromettre avec M. le maréchal de Villars, à qui il ne l'a point fait voir, parce que cela aurait été assez inutile, et je vous demande la même grâce pour ce que je vais avoir l'honneur de vous expliquer.

Lorsque j'ai fait voir à M. le maréchal que vous souhaitiez que je me concertasse avec lui sur le nombre de troupes avec lequel il se porterait sur Fribourg, et combien il en laisserait en basse Alsace, il ne m'a parlé que de projets vers Mayence et pour passer le Rhin de ce côté-là. Je lui ai représenté que cela me paraissait assez difficile, M. le prince Eugène faisant retrancher les bords du Rhin et même occuper les îles qui s'y rencontrent en avant depuis les lignes d'Ettlingen, occupant cette étendue avec toute l'armée impériale, dont il n'y a encore que huit bataillons et neuf escadrons employés à la garde des montagnes de la Forêt-Noire, sous le commandement de M. de Vaubonne; mais, comme ses lumières sont beaucoup supérieures pour ce qui est du fait de guerre, je me suis réduit à ce qui est de mon détail, et j'ai eu l'honneur de lui dire enfin, pour tâcher de le réduire à quelque chose de plus précis, que, puisque, depuis que l'armée est campée ici et en avant à Turkheim et Frankendal, le sieur Paris Duverney, malgré sa capacité, qui lui est connue, et dont il fait souvent l'éloge avec raison, n'avait trouvé moyen qu'une seule fois de faire distribuer le pain pour quatre jours seulement, quoique je l'aie aidé d'un grand nombre de chariots du pays, dont il y en a actuellement trois cents qui voiturent des farines, mais que l'on ne peut charger chacun que de cinq sacs au plus, à cause de la difficulté des chemins et de l'excessive fatigue des chevaux, affaiblis d'ailleurs par le manque de nourriture qu'ils ne trouvent pas dans les pâtures, il ne fallait pas croire que le service du pain pût se soutenir plus en avant;

Que l'état misérable des équipages de M. Fargès, où, dans deux mille chevaux, à peine en peut-on trouver mille en état d'aller, était un mal sans remède d'ici à plus de six semaines;

Qu'il faudrait, pour faire avancer le pont portatif pour un passage du Rhin au-dessous de Philipsbourg, dix-huit chevaux sur chaque

haquet chargé d'un bateau, ce qui fait dix-huit cents chevaux pour le roulage de cent bateaux; que, pour porter l'attirail de ce pont, l'on aurait besoin de cinq cents chariots, calcul et expérience faits précédemment, lesquels, attelés chacun de quatre chevaux, joints à dix-huit cents chevaux pour les attelages, font une quantité de trois mille huit cents chevaux du pays, impossible à rassembler, pendant que, d'un autre côté, il faudrait au moins doubler le nombre de trois cents chariots employés au service des vivres;

Qu'en même temps il serait question de remettre dans Landau toutes les munitions d'artillerie restant du siége et tout l'approvisionnement de vivres nécessaire pour la place;

Qu'il y faudrait aussi voiturer un grand nombre de palissades pour rétablir celles ruinées par le siége, beaucoup de fascines et de piquets pour les réparations des brèches, quantité de bois de charpente, de briques, de tuiles et autres matériaux pour les réparations pressantes des casernes, enfin tout ce qu'il faut pour mettre de nouveau en état de défense une place aussi importante qui change de domination;

Que, dans ces circonstances, me trouvant avoir l'intendance d'un pays dont l'étendue et les ressources ne sont point proportionnées à l'immensité de l'armée qui y est envoyée, je ne craignais pas d'être cité sur les impossibilités qui viennent de la nature des choses et que des talents supérieurs aux miens ne pourraient surmonter.

J'ai, Monsieur, parlé vrai sur cela, comme je le ferai toujours, et je n'ai pas la moindre inquiétude, connaissant vos lumières et votre équité, de ce que M. le maréchal de Villars m'a répondu, paraissant entrer dans ce que je lui disais; qu'effectivement il vous avait mandé qu'il n'avait employé que trois jours à son voyage aux portes de Mayence, avec sept mille chevaux, parce que cette cavalerie n'avait du pain que pour ce temps-là; que même il s'était déterminé à faire revenir à portée de Spire six bataillons qu'il avait fait marcher d'augmentation au camp de M. le marquis d'Alègre, ce retour pour soulager d'autant le service des vivres.

Je lui ai encore ajouté une autre réflexion, qui est que, lorsqu'il

s'avancerait vers Mayence avec un pont portatif, il y mènerait apparemment toute la cavalerie, laquelle venant à fourrager les pays de ces côtés-là, les traités passés par le sieur Duverney pour une fourniture de cinquante mille sacs de grains à remettre à Landau ne pourraient plus subsister, et qu'ainsi, dans la vue d'un passage du Rhin, fort incertain par les difficultés des retranchements des ennemis, il anéantirait l'objet solide d'un approvisionnement de grains aussi considérable.

S'il m'est permis, Monsieur, d'étendre plus loin mes réflexions sur ce fait de guerre du passage du Rhin du côté de Mayence, j'aurai l'honneur de vous dire que je ne vois pas, quand même l'on aurait le bonheur de le surprendre ou les facilités de le forcer, comment l'on pourrait soutenir le pont dans le travers de ce fleuve, aboutissant à un terrain retranché et peu étendu, qui n'empêcherait pas les ennemis de s'approcher au-dessus ou au-dessous, et d'y établir des batteries qui le ruineraient par des revers de la droite ou de la gauche; je comprends encore moins l'utilité que l'on pourrait en retirer, une armée de plus de cent mille hommes ne pouvant faire des pointes en avant quand elle n'a pas ses magasins de proche en proche, et sa supériorité, quand elle est rassemblée, ne fournissant point même les moyens pour des détachements qu'un ennemi aussi fort et aussi capable que M. le prince Eugène peut empêcher aisément de pénétrer quand il se tient à portée.

S'il était question, après avoir forcé le passage du Rhin du côté de Mayence, par un bonheur qui ne peut presque être espéré, de remonter vers Philipsbourg pour en faire le siége, cela paraîtrait d'abord devenir un coup décisif pour pénétrer ensuite dans l'empire; mais vous jugerez, Monsieur, par ce qui sera expliqué dans la suite de cette lettre, quand je viendrai à y traiter les propriétés de la conquête de Fribourg, si celle de Philipsbourg serait aussi avantageuse qu'on se le peut d'abord imaginer; en attendant, je dirai que le siége dudit Philipsbourg est devenu comme impraticable dans le reste de cette campagne, par l'épuisement des subsistances pour la cavalerie, con-

sommées entièrement tant en deçà du Rhin par l'armée du roi qu'au delà par celle des impériaux, ce qui empêcherait de tenir ensemble toutes les forces de sa majesté pendant que M. le prince Eugène pourrait conserver les siennes en se campant à une médiocre distance et tirant de ses derrières ce qui lui serait nécessaire.

Tout ce que je viens d'expliquer conclut, Monsieur, à ce que vous m'avez fait l'honneur de me mander, qu'il serait question du siége de Fribourg après la prise de Landau.

Mais, M. le maréchal de Villars n'étant pas encore assez revenu de ce qu'il pense du côté de Mayence pour s'expliquer d'un arrangement précis sur ce qu'il portera vers Fribourg quand il se déterminera à l'assiéger, et sur ce qu'il laissera alors en basse Alsace, je suis obligé, pour vous en présenter une espèce de projet, de vous exposer le raisonnement que nous en avons fait, M. de Puységur et moi, en attendant que mondit sieur le maréchal en dise davantage, ignorant ce qu'il peut vous en mander.

Il nous paraît, Monsieur, que la garnison de Landau, après la prise de la place, pourra être de huit ou dix bataillons, et de quatre ou six escadrons;

Qu'il y aura à laisser dans les lignes de la Lauter environ trente bataillons et trente escadrons, moyennant quoi elles pourront être suffisamment assurées, n'étant pas à présumer que M. le prince Eugène s'amuse à les venir attaquer dans un terrain dévasté de subsistances et quand il verra toute l'armée de l'autre côté du Rhin, vis-à-vis des lignes d'Ettlingen, donnant en même temps des jalousies du côté des montagnes de la Forêt-Noire et couvrant ce qui sera envoyé pour le siége de Fribourg.

Notre garnison de Landau lui causerait de plus grandes difficultés pour son établissement devant les lignes de la Lauter, et il n'aurait nul profit dans une action très-meurtrière pour les emporter, tout le pays que ces lignes couvrent jusqu'à Schlestadt étant soumis à contribution.

D'ailleurs il sera naturel que l'armée d'observation du siége de

Fribourg, passant le Rhin au Fort-Louis et barrant le pays de ce fleuve aux montagnes de la Forêt-Noire, ne s'éloigne de nos lignes, pour s'approcher de Fribourg, qu'à mesure qu'elle consommera les subsistances, de sorte qu'il y aura longtemps des troupes à portée d'y venir en cas de besoin, soit par Selingen et le Fort-Louis, soit par un pont de bateaux entretenu toujours à la hauteur de cette armée pour sa communication en Alsace, à mesure qu'elle remontera vers le Brisgau.

Le siége de Fribourg entrepris, pour lequel M. le chevalier de Saint-Perrier dit avoir assez de munitions d'artillerie, pourvu que les fers coulés en bombes et boulets, dont vous avez ordonné la fabrication, arrivent dans le temps nécessaire, ce dont je prendrai soin dès qu'ils seront remis à Belfort, l'on présume que la tranchée devant cette place pourra s'ouvrir vers le 15 de septembre et qu'elle sera soumise à l'obéissance du roi dans la fin d'octobre, ce qui terminera vraisemblablement, à peu de jours près, la campagne.

Il s'agira ensuite de l'établissement du quartier d'hiver; mais il ne sera pas moins essentiel de penser dès lors en même temps aux approvisionnements pour la campagne suivante.

C'est là, Monsieur, un point principal, qui ne peut être trop examiné et pesé, parce qu'il est certain que plus il y aura de troupes en Alsace pendant l'hiver, plus elles y consommeront les subsistances et dégarniront d'autant les magasins, occupant en même temps, pour l'entretien de ses communications, un grand nombre de voitures que l'on prévoit qu'il sera presque impossible de rassembler en quantité suffisante pour former l'approvisionnement en avant de la campagne.

Par cette considération, nous croyons, M. de Puységur et moi, qu'après avoir composé les garnisons de Landau et de Fribourg, pendant l'hiver, de chacune huit bataillons et quatre escadrons, il faudra au plus laisser en Alsace cinquante bataillons de campagne et vingt-six escadrons. Il n'y avait, l'année dernière, que quarante-quatre bataillons de campagne, lesquels ont mis cette province en toute sû-

reté, et il n'est pas à présumer que les ennemis soient plus tentés d'y entreprendre, pendant l'hiver prochain, les conquêtes de Landau et de Fribourg en augmentant les difficultés.

Il est, Monsieur, bien à observer qu'à l'exception de Colmar, où il y a toujours eu une garnison d'infanterie, il est essentiel que toutes les troupes, tant d'infanterie que de cavalerie et de dragons, soient dans les places d'Alsace, où le plat pays leur fournit le fourrage et l'ordinaire, sauf le traitement des places de bouche, que vous jugerez à propos de régler, pour la cavalerie et les dragons, dans une diminution proportionnée à ce que cette province a souffert et aux nouveaux efforts qu'elle aura à soutenir.

Je prends encore la liberté de vous faire observer qu'en mettant dix bataillons à la paye étrangère autres que des Irlandais, dans le nombre des cinquante destinés pour l'Alsace, on épargnerait d'autant le fourrage à leur fournir, n'en étant point dû aux étrangers par leur capitulation, ce qui n'est pas un soulagement à négliger.

Nous croyons, M. de Puységur et moi, que, dans le pays des Évêchés et de la Sarre, y compris Nancy, il suffit de mettre vingt-huit bataillons et vingt-huit escadrons, ce qui, étant joint aux soixante-six bataillons et trente-quatre escadrons, tant de l'Alsace que des garnisons de Landau et de Fribourg, fera en tout quatre-vingt-quatorze bataillons de campagne et soixante-deux escadrons assez à portée, non compris ce qui sera envoyé en Franche-Comté, dans les derrières de cette province moins voisins d'Alsace.

Il nous paraît aussi que, pourvu que M. le duc de Lorraine fournisse les voitures nécessaires pendant l'hiver et fasse vendre à bon marché au roi par ses sujets une certaine quantité de grains et d'avoine, on pourrait se dispenser de mettre des troupes dans l'étendue de sa souveraineté, où il n'y en a point eu jusqu'à présent, le tout dans la vue d'épargner la consommation des denrées dans les lieux d'où l'on est le plus à portée de les tirer pour l'Alsace, paraissant que, lorsque l'on voudra entrer en campagne, l'on aura tout le temps de faire approcher les troupes qui seront sur les derrières, n'y ayant pas

plus de difficulté à cet égard pour la frontière d'Allemagne que pour celle de Flandre, lorsque la guerre s'y faisait.

Reste, Monsieur, à examiner de quel côté de l'Alsace les remplacements devront être faits, ce qui, étant relatif aux dispositions pour la campagne suivante, il est indispensable de s'en expliquer.

Il semble que cela se réduit par alternative, ou à entreprendre le siége de Philipsbourg, ou à profiter de la prise de Fribourg, pour pénétrer les montagnes de ce côté-là, se porter sur Villingen et ensuite le plus en avant que l'on pourra, tirant vers la Bavière pour le rétablissement de l'électeur.

Le siége de Philipsbourg ne peut être entrepris dès que l'on avance dans le mois de juin, parce que c'est le temps où les eaux du Rhin grossissent au point de rendre cette place presque inattaquable; il faudrait donc pendant l'hiver avoir fait des magasins suffisants, non-seulement en farine pour le service du pain, mais en foins et en avoine pour des distributions de fourrage au sec à la cavalerie et aux chevaux d'infanterie.

S'il était question d'une armée de quarante mille hommes, à laquelle les ennemis ne pussent en opposer qu'une inférieure, cela ne serait pas impraticable; mais, dès qu'il faut avoir cent quatre-vingt-dix bataillons et trois cent cinquante escadrons pour pouvoir entreprendre contre un ennemi qui aura au moins cent onze bataillons et deux cent trente escadrons, il faut à proportion avoir des équipages, des vivres et de l'artillerie, sans compter tout l'attirail d'un siége et d'un pont de bateaux portatif nécessaire pour forcer un passage sur le Rhin; la consommation de fourrage doit être évaluée à cent mille rations par jour, ce qui fait quatre millions cinq cent mille rations pour six semaines, ce que le cru d'Alsace ni son proche en proche ne permettent ni de rassembler ni de voiturer, indépendamment même des consommations de l'hiver.

D'ailleurs, on ne peut regarder l'exécution du projet de surprendre un passage sur le Rhin au-dessous de Philipsbourg, ou de forcer les lignes d'Ettlingen, comme une chose certaine.

Mais, supposé que tout réussît à souhait et que l'on prît Philipsbourg, l'on ne se trouverait pas plus avancé de ce côté-là qu'on le serait vers les montagnes de la Forêt-Noire, après la conquête de Fribourg.

Cette proposition semble être un paradoxe ; mais, pour l'entendre, il faut considérer que les précédents systèmes de guerre sont changés du côté de l'Allemagne, depuis que toutes les forces du roi et de l'empire sont rassemblées comme en un point sur le Rhin.

Quand il était question d'une armée de sa majesté, de quarante mille hommes, contre une des ennemis de trente mille, le côté de Philipsbourg valait bien mieux que celui de Fribourg pour pénétrer en avant, parce que, ayant cette place avec des approvisionnements de vivres suffisants pour entrer dans le Würtemberg, l'on trouvait dans un pays ouvert, et alors abondant, des facilités pour y subsister, même pour s'allonger, quoique l'époque du poste de Heilbronn, tenu par feu M. le prince Louis de Baden, ait fait connaître qu'il y avait encore de grands inconvénients de ce côté-là ; il est vrai que dès lors l'armée du roi était déjà trop nombreuse pour se manier légèrement et sans assujettissement aux communications avec les derrières, pour en tirer les subsistances.

Aujourd'hui qu'il s'agit de faire vivre cent quatre-vingt-dix bataillons et trois cent cinquante escadrons avec tout l'attirail d'artillerie, des vivres et des autres équipages, qu'il est question d'une consommation de quatorze cents sacs de farine par jour, l'entrée de cinq lieues dans le pays ennemi est plus difficile que celle de quinze lieues avec une armée de cinquante mille hommes, et le même calcul subsiste dans de pareilles proportions plus il est question de se porter en avant.

Ces difficultés sont si grandes que, supposé même qu'on ne rencontrât point d'ennemi, elles demanderaient une attention infinie pour les surmonter dans les manœuvres des voitures par terre, dès qu'on s'éloigne des rivières ; à plus forte raison doivent-elles être redoutées, quand l'on a devant soi une armée ennemie de quatre-vingt mille

hommes dans un pays plein de postes, et dont tous les habitants croient travailler pour eux en aidant à empêcher le progrès des armes du roi.

Que l'on revienne du côté de Fribourg, il ne sera pas certainement plus difficile de forcer les retranchements de la Forêt-Noire que de surprendre un passage sur le Rhin au-dessous de Philipsbourg, ou de forcer les lignes d'Ettlingen par leur front.

Supposé que l'on réussisse à emporter ces retranchements des montagnes de la Forêt-Noire, la bonté et le nombre supérieur des troupes de sa majesté ne permettent presque pas de douter que l'on ne puisse s'emparer des hauteurs et y établir des postes, qui assureraient le passage de douze lieues par les gorges jusqu'à Villingen, dont le siége serait peu considérable et que l'on pourrait néanmoins accommoder après de manière à l'occuper toujours, et en faire une tête pour l'entrée dans la plaine, d'où, gagnant ensuite Donaueschingen, qui est la source du Danube, l'on pourrait longer ce fleuve et s'en couvrir jusqu'à un certain point, en avançant dans le pays; mais il est cependant bien à observer qu'il ne commence à être navigable qu'à trente lieues de l'approche d'Ulm, ce qui fait qu'on ne trouve presque plus de bornes dans les calculs immenses des voitures qu'il faudrait pour faire subsister en avant l'armée qui consommerait mille quatre cents sacs de farine par jour.

Je comprends, Monsieur, que l'on dira que l'on tirerait des chariots du pays; cependant il n'a été que trop reconnu, lors des passages précédents en Bavière avec de beaucoup moindres armées, que les chariots d'Alsace n'ont pu être renvoyés qu'après l'arrivée à Ulm;

Que, malgré l'avantage que l'on avait de tenir cette place et de compter sur tous les secours que M. l'électeur de Bavière pouvait procurer dans son pays, dont il était le maître absolu, l'armée du roi n'a jamais été approvisionnée de grains et de farine au point de ne pas craindre de voir manquer le service du pain.

A plus forte raison, que ne devra-t-on pas appréhender quand il faudra une subsistance trois fois plus forte, sans aucune place ni ma-

gasins en avant, et aux approches d'un pays que les impériaux ont ruiné autant qu'il leur a été possible.

Actuellement les chariots d'Alsace ne peuvent voiturer chacun que cinq sacs, et, par les accidents qui arrivent aux roues ou aux chevaux, qui se rebutent ou s'estropient, il faut un certain nombre de chariots haut le pied, proportionné aux convois, de sorte que, pour voiturer quatorze cents sacs de farine, il ne faut pas moins de trois cents chariots.

Ces convois ne font que cinq lieues par jour, ce qui sera encore pis dans un pays de montagnes, supposé, comme il est vrai, que les voitures doivent être successives pour entretenir la même consommation, le nombre double, parce qu'il faut toujours des voitures qui avancent en pareil nombre de celles qui retournent : ainsi, pour quatorze cents sacs qu'il faut chaque jour faire arriver à cinq lieues de distance, il faut six cents chariots en mouvement, douze cents pour dix lieues, deux mille quatre cents pour vingt lieues et quatre mille huit cents pour quarante lieues.

Ajoutant à cela ce qu'il faudrait pour porter les munitions d'artillerie nécessaires en cas d'entreprise, même pour l'approvisionnement de campagne d'une aussi grosse armée, au par-dessus des chariots d'artillerie composés à l'ordinaire, les fours de ceintres, dont il en faudrait au moins cinquante, les ustensiles et autres choses indispensables pour un grand hôpital, les secours à donner à plusieurs de MM. les officiers généraux et autres pour leurs boulangers, et pour certaines provisions dont ils ne peuvent se passer et auxquelles leurs équipages ne peuvent être proportionnés, quand il est question de marcher autant en avant; tout cela joint ensemble forme un objet auquel ni l'Alsace ni les provinces voisines ne pourraient jamais suffire.

Je passe, Monsieur, au calcul seulement de l'emplacement pendant l'hiver pour l'approvisionnement de la campagne prochaine; il paraît qu'il le faut de deux cent mille sacs de grains et deux cent mille sacs d'avoine; sur ce pied, il faudrait que, pendant deux cents jours,

il entrât chaque jour, quelque temps qu'il fît, et y compris les dimanches et les fêtes, mille sacs de grains et d'avoine par jour; si un jour manque, il faut qu'il soit doublé le lendemain, autrement l'on se trouvera court, parce que les six mois et dix jours, commençant, par exemple, au 10 novembre, répondent au 20 mai, et que, si l'on n'a pas alors achevé l'emplacement, les chariots qui serviront à le continuer feront un manquement dans cette quantité immense dont j'ai expliqué que l'on aurait besoin pour se porter en avant.

Cela supposé, et mettant trois cents chariots, ce qui n'est même pas suffisant, pour le transport des mille sacs de grains et mille d'avoine qui doivent entrer chaque jour en Alsace, et être voiturés à Brisach à la distance de dix lieues, il faudra, suivant le raisonnement démonstratif que j'ai fait ci-dessus, mille deux cents chariots en mouvement chaque jour, et mille huit cents pour chaque mille sacs de farine et mille sacs d'avoine que l'on voiturera de Saint-Marie-aux-Mines à Fribourg, cinq lieues au delà de Brisach.

Que l'on joigne à cela et au par-dessus la voiture de soixante mille sacs de grains qu'il faudra au moins pour la consommation de six mois d'hiver, l'on ne peut presque pas imaginer que cela puisse s'exécuter.

Je ne parle point d'un autre article qui excède ma portée, mais qui pourrait bien cependant être aussi difficile que le reste, c'est l'embarras de trouver les fonds nécessaires pour acheter en six mois deux cent soixante mille sacs de grains et deux cent mille sacs d'avoine, et pour payer les voitures dans le long transport des lieux d'où il faudra les tirer; car cette frontière, outre que son terrain n'est nullement proportionné à d'aussi grands objets, a de plus l'incommodité qu'il n'y a point de rivières navigables qui en approchent ni qui en prennent le travers pour les dispositions dont il s'agit.

L'approvisionnement de cinquante mille sacs à Landau, si les marchés passés par le sieur Pâris Duverney s'exécutent, sera de quelque ressource, mais il est cependant à observer qu'il serait dangereux de déplacer ces grains pour les faire entrer en Alsace plus avant que Lauterbourg et Weissembourg, devant être regardés comme une très-grande res-

source au cas que l'impossibilité de pénétrer les montagnes de la Forêt-Noire du côté de Fribourg obligeât d'y renoncer, et pour lors il n'y aurait d'autre parti à prendre, l'armée étant assemblée, que de la faire subsister dans le Brisgau et dans le Palatinat successivement, en commençant par celui de ces deux côtés qui paraîtrait le plus convenable, et vraisemblablement ce serait celui du Palatinat, pour profiter des basses eaux en faisant devant Philipsbourg la coupure du Rhin en deçà, dont le sieur de Regemorte a donné le mémoire.

Il sera bien à observer que la moitié, au moins, des deux cent mille sacs de grains à voiturer par Sainte-Marie-aux-Mines à Colmar, soit convertie en farine avant que d'arriver en Alsace, les moulins de Colmar, de Schlestadt, de Brisach et des environs ne pouvant au plus rendre que cinq cents sacs de farine par jour, et ayant à craindre que les fortes gelées pendant l'hiver n'en arrêtent souvent les tournants.

Pour ne rien omettre, Monsieur, dans une affaire aussi importante, il est à observer que, outre que le passage des montagnes doit être plus facile à forcer au delà de Fribourg que les lignes d'Ettlingen et l'établissement d'un pont sur le Rhin au-dessous de Philipsbourg, M. le prince Eugène se trouvera incomparablement plus embarrassé à faire subsister l'armée impériale dans cette partie de la Souabe que vers Philipsbourg, n'ayant pas la même commodité du Mein, qui tombe à Mayence, où l'on fait remonter les vivres par bateaux, ce qui lui rend la guerre plus aisée à soutenir de ce côté-là qu'en approchant de Fribourg.

Lettre de M. de Silly à M. Voysin. Du 6 août 1713[1]. (Voir page 308.)

La situation du corps de troupes que j'ai l'honneur de commander, depuis six semaines, vis-à-vis de Manheim m'a donné occasion d'examiner avec soin les bords du Rhin et d'envoyer secrètement de l'autre côté pour voir les endroits que je ne pouvais pas découvrir moi-même.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2456, n° 75.

Ce que j'ai vu, et le compte qu'on m'a rendu, me fait croire que l'on peut, après la prise de Landau, surprendre un passage sur le Rhin et se rendre maître de Manheim, et les avantages qu'on retirerait de cette entreprise me font penser que je dois avoir l'honneur de vous rendre compte de la situation du terrain et des moyens que je crois qu'il faudrait mettre en usage pour réussir.

Je joins ici un plan exact du terrain et un projet pour la disposition des troupes, et je vais avoir l'honneur de vous rendre compte de la situation présente où sont les ennemis, du nombre de leurs forces, dont je joindrai ici un état exact, et des arrangements qu'ils ont été obligés de faire pour leurs vivres et pour leurs subsistances.

Le quartier général de M. le prince Eugène est à Mühlberg, près des lignes d'Ettlingen; derrière les lignes, il n'y a, quant à présent, que peu de troupes; le reste des forces des ennemis est étendu le long du Rhin, par camps séparés.

La totalité, quant à présent, de leur infanterie est de soixante et douze bataillons et cent quarante escadrons, ce qui sera détaillé dans le mémoire ci-joint.

Les blés et les farines nécessaires pour la subsistance de l'armée viennent presque tous par le Mein et par le Neckar, à cause de la commodité de la navigation, et plus encore parce que, la disette de blés ayant été grande en Souabe l'année dernière, il a fallu tirer les blés de Franconie.

Les camps qui sont depuis l'embouchure du Mein jusque vis-à-vis de Worms et à Kirchhof tirent leur pain d'Idstheim sur le Mein.

Les troupes qui campent à Santhoven, à Manheim, à Neckerau tirent leur pain de Manheim, qui se fait des blés qui descendent par le Neckar.

Celles qui campent à Ketsch, à Oberhausen près de Philipsbourg, et jusqu'à Mühlberg, tirent leur pain de Philipsbourg, où est le principal magasin, qui cependant, à ce qu'un homme intelligent m'assure, n'est que de dix ou douze mille sacs, parce que l'on n'a pas eu le temps de faire remonter le Rhin aux bateaux chargés de blés qui

sont venus par le Mein, et qui ne sont partis que tard de Würtzburg en Franconie, où lesdits blés ont été achetés.

Le reste des troupes ennemies qui campent du côté d'Ettlingen vivent de quelques blés que l'on apporte par chariots du pays de Würtemberg.

Toute la cavalerie ne fourrage que de l'herbe qu'elle va chercher loin, et de pâture, on donne le quart de la ration de mauvais grain.

Si l'on réussissait à se rendre maître de Manheim, les ennemis ne pourraient plus tirer leurs vivres par le Mein et par le Neckar; le magasin de Philipsbourg ne serait plus suffisant pour les faire subsister, et ils seraient bientôt nécessités à se retirer vers Heilbronn pour chercher les moyens d'avoir du pain et pour ramasser et amener des blés pour former des magasins, ce qui ne s'exécute pas promptement.

La presqu'île que forment le Rhin et le Neckar, et où est situé Manheim, peut être fermée par un retranchement en fort peu de temps.

A l'appui de cette place, l'armée peut passer le Rhin et déboucher ou du côté de Heidelberg ou du côté du Bergstrass.

Dans ces situations, tout le pays depuis le Neckar jusqu'à Francfort, et depuis les montagnes du Bergstrass jusqu'au Rhin, serait fermé aux ennemis, et l'on en tirerait des blés pour la subsistance de l'armée.

Ceux que l'on a déjà imposés dans le territoire de Worms et dans les bailliages d'Altzey et d'Oppenheim, qui viendront facilement à Manheim, serviraient à la subsistance actuelle de l'armée, et donneraient le temps de faire doubler à Landau les convois de blés et de farine, qui viennent d'Alsace, de Franche-Comté, de Lorraine et du pays messin.

Cet établissement serait une porte pour pénétrer en Allemagne par les endroits les plus ouverts et donnerait lieu de pouvoir faire le siége de Philipsbourg et prendre des quartiers d'hiver.

Comme il ne faut que six jours pour tenter cette entreprise, si l'on ne réussissait pas, cela ne dérangerait point celle de Fribourg.

J'ai rendu compte à M. le maréchal de Villars, Monseigneur, des

vues que j'ai pour cette entreprise. Je lui ai montré la carte que j'ai l'honneur de vous envoyer; il m'a paru qu'il goûtait ma proposition, mais il est encore indéterminé, et il croit les forces des ennemis bien plus considérables qu'elles ne le sont en effet. C'est à vous à voir, Monseigneur, si vous approuvez ce que je propose et si le roi en désire l'exécution; mais je vous supplie très-humblement que M. le maréchal de Villars ne sache pas que j'ai eu l'honneur de vous en écrire; ayez la bonté de ne lui pas envoyer la petite carte des bords du Rhin, car je la lui ai montrée.

ÉTAT DES TROUPES DONT L'ARMÉE DES ENNEMIS EST COMPOSÉE[1].

(Voir page 302.)

	Bat.	Esc.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Troupes impériales des cercles qui composaient l'armée du Rhin l'année dernière	50	90		
Troupes impériales venues de Flandre	16	40		
Troupes impériales venues de Hongrie	6	18		
Troupes de Saxe-Gotha venues d'Italie	4	6		
Troupes palatines	10	20		
TOTAL	86	174	86	174
SUR QUOI :	Bat.	Esc.		
A Landau	22	//	22	14
Avec M. de Vaubonne, vers Fribourg	10	14		
RESTE à l'armée	64	160		
TROUPES QUI DOIVENT LA JOINDRE.				
Prussiens			6	12
Hanovriens			8	20
Hsesois			8	18
Palatins			6	10
TOTAL GÉNÉRAL de l'armée lorsqu'elle sera rassemblée			114	234

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2456, n° 75.

PROJET POUR PASSER LE RHIN [1].

(Voir page 308.)

Pour ôter aux ennemis toutes les occasions de soupçon, les troupes qui sont campées à Epstein, Turkheim et Monnerheim repasseront le Speyerbach aussitôt que Landau aura capitulé, et l'on rasera le fort de Manheim lorsque le siége sera prêt à finir.

Les troupes de Turkheim viendront à Hasslach, celles de Pestein à la Rehut et à Schifferstatt, et celles de Monnerheim à Walsheim.

Le second jour, toutes ces troupes viendront camper sur la Queich, près de Germersheim, à la réserve de dix bataillons campés présentement à Monnerheim, qui resteront près de Spire.

Pour lors l'on formera deux armées de toutes les troupes qui seront depuis le Fort-Louis jusqu'à Spire et de celles qui sont au siége de Landau.

L'une, composée du nombre que M. le maréchal jugera convenable, ira passer le Rhin au Fort-Louis;

L'autre se partagera en plusieurs camps de la manière suivante :

Trente bataillons camperont derrière le retranchement fait à la Petite-Hollande, et les dix de Monnerheim, près de Spire.

Le reste de l'infanterie sera placé depuis Yockenum jusqu'à Germersheim, où l'on campera dix bataillons.

Trente escadrons camperont entre Spire et la Petite-Hollande.

Le surplus s'étendra depuis Hagenbach et Yockenum jusqu'à Germersheim, où l'on formera un camp de vingt escadrons.

On laissera deux brigades d'artillerie au camp de la Petite-Hollande et trois autres brigades à Germersheim.

PRÉPARATION DES MOYENS.

On fera descendre de Strasbourg à Lauterbourg par le Rhin les bateaux nécessaires pour un pont.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2456, n° 76.

On fera venir, entre Hert et Germersheim, le pont sur haquets qui est à Seltz.

On disposera les vivres de façon que les troupes qui marcheront en avant aient pour quatre jours de pain.

EXÉCUTION DE L'ENTREPRISE.

L'armée qui passera le Rhin au Fort-Louis s'avancera dans la plaine qui est entre Mückensturm et les lignes d'Ettlingen, portant la droite à la montagne.

Les bateaux qui auront descendu le Rhin jusqu'à Lauterbourg descendront pour lors jusqu'à Neuenbourg, afin de faire un pont qui donne une communication plus courte et plus facile avec les troupes qui seront restées en deçà du Rhin.

Lorsque l'armée sera placée vis-à-vis des lignes d'Ettlingen, on fera toutes les dispositions nécessaires pour l'attaque desdites lignes, principalement du côté de la montagne, qui est l'endroit le plus faible et qui donnera le plus de jalousie aux ennemis.

Les troupes qui seront depuis Hagenbach et Yockenum jusqu'à Hert se présenteront aussi dans tous les lieux où l'on peut faire des ponts.

Le matin du même jour, que l'on suppose le 20 août, l'on enverra du camp de Spire mille chevaux, qui se sépareront en plusieurs partis et qui masqueront tous les passages du Speyerbach, sans y laisser passer personne; l'on enverra aussi deux partis de grenadiers à Walsheim et Otterstatt, pour empêcher que personne ne puisse passer le Rhin.

Les mêmes précautions s'observeront depuis Lauterbourg jusqu'à Germersheim.

Ledit jour, à deux heures après midi, les haquets, suivis de charrettes d'artillerie, chargées de sept à huit mille boulets, se mettront en marche, passeront à Germersheim, et de là à Dudenhoffen, pour n'être point vus de Spire, dont on fera fermer les portes, et de Dudenhoffen ils iront à Neuhoffen, et de là à l'embouchure de la branche du Speyerbach qui passe à la Rehut.

Cinquante compagnies de grenadiers et deux mille fusiliers choisis partiront de la hauteur de Spire, à cinq heures du soir, avec une brigade d'artillerie, et prendront la tête des haquets, que l'on fera suivre par six pontons.

Lorsque les haquets seront arrivés au Speyerbach, on fera l'embarquement dans le canal marqué *A* que forme le Speyerbach avant que d'entrer dans le Rhin; ce canal n'est point vu.

Après que l'embarquement sera fait, les bateaux entreront dans le Rhin, et l'on ira débarquer à l'endroit marqué *B,* où l'on se retranchera d'abord, pendant que l'on travaillera à faire le pont.

Les bataillons campés à Spire et les dix qui seront à Germersheim se mettront en marche le 20, à dix heures du soir, et laisseront des postes au retranchement de la Petite-Hollande.

Les bataillons qui seront depuis Yockenum jusqu'à Hert marcheront à la même heure, observant de laisser des postes le long du Rhin, soutenus de deux autres bataillons, afin de continuer le plus longtemps que l'on pourra à donner de la jalousie aux ennemis de ce côté-là; les susdits bataillons viendront à la Petite-Hollande pour occuper le terrain et garder le poste.

Tous les équipages du camp de Spire seront envoyés, dès le 19, de l'autre côté de la Queich.

Toute la cavalerie, à vingt escadrons près qui resteront à la Petite-Hollande, marchera droit à la Rehut et de là à Monnerheim.

Dès que le pont sur le Rhin sera achevé, toute l'infanterie venue de Spire et de Germersheim se placera dans l'île de Neckerau, après avoir passé le Rhin; elle sera suivie du canon. Cette espèce d'île, entourée d'un fossé plein d'eau, paraît une bonne situation pour un premier poste, et d'où l'on peut sortir par plusieurs endroits pour entrer dans la plaine de Manheim.

Comme cette place n'est fermée que par un fossé et une muraille imparfaite, l'on pourrait s'en rendre maître, et d'autant plus aisément qu'elle est ouverte du côté du Rhin, et que l'on peut passer entre le Rhin et les vieilles terrasses de la citadelle, les ennemis n'ayant

fait qu'un faible retranchement, qui est vu à revers, et, s
que l'on voit et ce que l'on a pu apprendre, cela serait insu

On pourrait tenter cette entreprise dès que le pont serai
et, si elle réussissait, comme il est vraisemblable, il serait fa
servir des bateaux qui sont sur le Neckar pour faire un sec
sur le Rhin, et en attendant qu'il fût achevé l'on ferait usage
volant, qui peut passer à la fois trois cents hommes et qui
promptement le trajet d'un bord à l'autre.

Dès qu'il y aurait dans la ville un certain nombre de tro
ne serait plus insultable, et le canon et les munitions qui
l'arsenal contribueraient à sa défense. Il y a aussi un maga
à sept mille sacs de blés ou de farine.

Lorsque les armées s'éloignent de cette ville, on y laisse
la valeur d'un bataillon; mais, quand il y en aurait trois, ell
étendue et de trop peu de défense pour qu'ils osent ter
soutenir.

CAPITULATION DE LANDAU, LE 20 AOÛT 1713[1].

(Voir page 315.)

ARTICLE PREMIER.

Accordé.

Le prince gouverneur et la garniso
prisonniers de guerre, à condition que la
sera pas menée plus loin qu'à Haguenau
le roi n'en ordonne autrement, sans qu
les régiments tant d'infanterie que de
les hussards avec les équipages, des c
pourront envoyer au delà du Rhin à Phi
on leur fournira les voitures et escorte
du roi.

ART. 2.

Accordé.

Tous les officiers garderont leur ép
prince de Würtemberg aura la permissio

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2456, n° 182.

son rapport à M. le prince Eugène, et trois mois de permission pour vaquer à ses affaires.

ART. 3.

Accordé suivant ce que le roi ordonnera.

M. maréchal de Villars tiendra sa promesse, en écrivant à sa majesté très-chrétienne pour que la garnison soit renvoyée au delà du Rhin, et particulièrement le régiment d'Anspach, qui gardera ses armes et drapeaux et restera dans le lieu que M. le maréchal trouvera le plus convenable jusqu'au retour du courrier.

ART. 4.

Accordé.

M. le maréchal aura la bonté de donner la permission à quelques officiers pour vaquer à leurs affaires dans leur pays.

ART. 5.

Accordé.

Il sera défendu de débaucher aucun soldat de la garnison.

ART. 6.

Accordé.

Tous les articles que l'on observe ordinairement dans des capitulations pareilles seront observés.

ART. 7.

Accordé.

Aucun soldat ne sera dépouillé ni déshabillé.

ART. 8.

Accordé, comme dans le temps qu'ils étaient sous la domination du roi.

A l'égard des habitants de la ville, on les laissera jouir de leurs priviléges, comme ci-devant.

ART. 9.

Accordé.

Pour éviter toute confusion, on livrera une porte aux troupes du roi demain, à dix heures du matin, et on mettra une garde de la garnison à la barrière.

ART. 10.

Accordé.

Que la garnison sortira après-demain, 22 de ce mois.

ÉTAT DE LA GARNISON DE LANDAU, 22 AOÛT 1713[1].

(Voir page 317.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	NOMBRE des OFFICIERS.	SOLDA — EFFECTIFS à la sortie.	N
Guttenstein	1	9	430	
Darnau	1	11	420	
De Wendt	1	17	507	
Nassau	1	16	470	
Darmstadt	1	20	469	
Schonborn	2	36	990	
Simmeren	1	30	528	
Islars	2	29	705	
Anspach	1	18	414	
Compagnie d'Anhalt à pied	//	3	110	
Compagnie franche de l'Empereur	//	2	16	
Cavalerie détachée de l'armée	//	7	153	
Hussards	//	7	84	
Artillerie	//	3	123	
Mineurs	//	1	30	
			5,449	
TOTAUX	11	209	6,0	

NOTA. Qu'il y avait, avant le siége, huit mille cent hommes, sans les officiers, d'effectif, suivant l'état tiré su commissaire impérial.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2456, n° 219.

Lettre de M. de La Houssaye à M. Voysin. Du 26 août 1713[1]. (Voir page 321.)

Il faudrait un trop grand nombre de lettres pour vous rendre compte séparément de tous les articles dont celle-ci sera composée, lesquels, même pour la plupart, ont une si grande connexité que, pour les rapporter les uns aux autres, je ne pourrais me dispenser de répétitions, que j'éviterai mieux en traitant le tout à la fois.

C'est le tableau d'une espèce de chaos qu'il faut vous présenter dans le compte que j'ai à vous rendre de la situation où l'on est présentement, et des mesures que l'on tâche de prendre pour que chaque chose se trouve réglée en fort peu de temps le mieux que l'on pourra le faire.

Les équipages des vivres qui font le service de l'armée campée à Spire et en avant sont tellement à bout, que trois mille deux cents chevaux ne peuvent pas fournir quatre cents caissons bien roulants: les chemins horribles, l'éloignement des entrepôts et la disette de fourrage où l'on est présentement causent ce délabrement.

Le service du pain aurait absolument manqué à ladite armée sans le grand nombre de chariots de paysans que j'ai fait fournir pour le soutenir; mais les chevaux qui y ont été employés ne peuvent plus mettre un pied devant l'autre, par les mêmes raisons qui ont fait dépérir les équipages des vivres.

Les chariots qui ont été employés, aux convois de munitions d'artillerie, à voiturer les farines et les gabions, sont dans le même désordre.

Cependant il est question présentement de mettre, en moins de quinze jours, la place de Landau en état d'être abandonnée à ses propres forces, et on la trouve dégarnie de tout ce qu'il faut pour cela; quarante sacs de farine seulement dans les magasins, point d'avoine, point de foin, et un pareil dénûment de poudre, n'y en ayant que vingt-sept milliers en état de servir.

J'ai obligé les habitants de déclarer ce qu'ils avaient acheté ou reçu en payement de grain ou de farine des impériaux; leurs déclarations,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2456, n° 233.

jusqu'à présent, se montent, en plusieurs parties, à raison de douze cent maldres du poids de cent cinquante livres, ce qui revient à neuf cents setiers du poids de deux cents livres; mais c'est tout seigle en grain ou en farine. Je vais cependant les contraindre de remettre ces quantités dans les magasins du roi, sauf les explications qui viendront après ou leur recours contre les impériaux, qui n'ont pas dû ainsi disposer des magasins d'une place assiégée, et je crois, Monsieur, que vous trouverez à propos que l'on garde pour cela de leurs prisonniers en otage, ainsi que pour ce qu'ils doivent d'ailleurs dans cette ville.

On me demande deux mille pionniers, dix-huit mille palissades et les voitures nécessaires pour les voiturer de deux et trois lieues, et que la remise pour laquelle il faut un voyage de dix-huit cents voitures en soit faite dans le 10 septembre.

Il faut en même temps faire voiturer deux cents milliers de poudre de Strasbourg et de Phaltzbourg, douze cents bombes qui restent au parc de Seltz; je crois même qu'on jugera à propos de remettre cent milliers de poudre et davantage. Il faut voiturer aussi deux mille sacs de farine dans cette place au par-dessus de deux mille setiers de grains et de farine qui y viennent de Sarrelouis, ce qui fera environ cinq mille setiers, y compris ce qui est à retirer de chez les habitants, et peut-être en voudra-t-on jusqu'à six mille.

Il faut cinquante chariots, agissant journellement, pour le transport des gazons, du bois de charpente, des tuiles et de ce qui est le plus pressé dans une place où tous les toits des casernes et des corps de garde ont été presque abîmés par le canon et les bombes, de même que ceux des habitants.

Il faut en même temps approvisionner Weissembourg, Haguenau et Bischwiller de foin et d'avoine pour le passage des troupes de l'armée qui remonteront le Rhin; je ne parle point de l'approvisionnement du Fort-Louis et de Seltz pour le même sujet, parce que l'on se servira à cet égard du canal.

Un des grands embarras qui se trouvera, Monsieur, dans Landau, ce sera l'emplacement à couvert des cinquante mille sacs qui doivent

y venir du Palatinat, à commencer du mois de septembre, parce que l'on manque de planches pour faire des hangars, et que l'on n'oserait les mettre dans les souterrains, où cependant l'on sera obligé, faute d'autre place, de serrer en monceaux les armes tant de la garnison que celles restantes de l'arsenal des ennemis, lequel a été brûlé pendant le siége; ce sera à M. le chevalier de Saint-Perrier à vous rendre compte des unes comme des autres, étant remises aux officiers d'artillerie, de même que celles qu'on a obligé les bourgeois de rendre et que des soldats avaient laissées chez eux. Je crois que ces armes de la garnison prisonnière iront environ à quatre mille, et il y en a plusieurs dont les platines ont été ôtées.

Suivant l'état du sieur Gagueraux, commissaire des guerres, le nombre de soldats, cavaliers et hussards prisonniers qui sont allés à Haguenau est de cinq mille quatre cent trente-six. Cependant, suivant l'état du sieur de Sucy, commissaire des guerres audit Haguenau, pour la fourniture du pain, en conséquence de la revue qu'il en a faite, il ne s'y en trouve que quatre mille trois cent treize, ce qui est une différence de onze cent vingt-trois, qui provient apparemment du nombre de ceux que les régiments étrangers qui sont ici ont engagés et de ce qui a pu en échapper en chemin; dans ce qui vient d'être dit, les blessés restés à Landau, mentionnés séparément dans l'état dudit sieur Gagueraux, ne sont pas compris.

On demande, Monsieur, pour la place un approvisionnement de lard, de beurre salé, de riz, de pois, de fèves, de tabac, de pipes, de vin, d'eau-de-vie, de vinaigre, d'huile, de chandelle et de sel; à l'égard du sel, comme il en reste peu aux magistrats qui en ont le débit et qu'il y en a encore moins chez les bourgeois, j'en fais venir cinquante quintaux appartenant aux fermiers du domaine, qui leur seront payés, ou rendus si l'on n'en a pas besoin; pour le surplus, je crains bien d'être trop pressé pour avoir le temps d'attendre vos ordres, et qu'ainsi il faudra me réduire à vous envoyer les états de ce que je n'aurai pu refuser, en vous priant alors d'ordonner les fonds pour le payement.

J'ai commandé hier, suivant les intentions de M. le m
Villars, les bateliers, calfats, charpentiers et charrons néces
le mouvement du pont portatif qui est à Seltz; il s'est char
fournir par le Palatinat les chevaux dont l'on aura besoi
haquets, voulant faire montre de ce pont comme pour le
plus bas par terre, dans l'espérance que cela engagera les
une diversion qui facilitera les approches de Fribourg.

L'hôpital du roi dans Landau a été absolument détr
bombes et les boulets, de manière que je suis obligé
dans l'église des Augustins, comme cela s'est déjà ci-deva
en pareil cas, n'y ayant point d'autre lieu où l'on puiss
présentement.

Il ne se trouve que cent soixante mauvaises couvertures e
paires de vieux draps de magasins, dont les blessés des
servent, et la dépense sera considérable pour l'approvisio
ce qu'il faudra par la suite.

Y ayant aussi peu de commodité pour l'hôpital, je n'y
sieur, transporter, des blessés du siége qui sont à Impfl
ceux qui seront hors d'état d'être conduits sur des voitu
sembourg et qu'il faudra amener ici sur des brancards.

Pour rompre la régie de cet hôpital d'Impflingen, j'ai fai
bon plaisir, l'adjudication de celui de Landau à raison de
aux clauses ordinaires : c'est un bon marché, d'autant pl
gagement n'est que pour les quatre derniers mois de cette
à le renouveler pour l'année prochaine, suivant le prix d
sur les affiches et publications qui en seront faites au rab
de décembre.

J'établirai le sieur Domergue dans l'hôpital de Landau
Bessière en celui de Haguenau, aux mêmes gages attach
aux emplois de chirurgien-major de ces deux places, ain
m'avez fait l'honneur de me le mander. Le sieur Massi
M. Maugue, qui avait été ci-devant médecin à Landau,
quand les ennemis reprirent cette place, en 1704, me p

y être rétabli sans aucune difficulté; il a servi à merveille en dernier lieu, pendant le siége, à l'hôpital d'Impflingen, et il est d'une ressource excellente pour aller partout où l'on peut en avoir besoin.

Comme tous les fourrages des environs de Landau sont consommés, il n'y a, Monsieur, d'expédient pour remettre du foin en provision dans cette place qu'en en tirant du duché des Deux-Ponts. J'ai commencé pour cela une négociation avec un des principaux officiers de ce duché, qui en doit faire son rapport ce soir, à Bergzabern, à M. le baron de Stralenheim, gouverneur pour le roi de Suède, et je crois que le mieux sera de tirer de ce foin le plus que l'on pourra, en renvoyant le règlement du payement ou du remplacement en nature à ce que vous en arrêterez avec M. de Cronstrom, envoyé de sa majesté suédoise auprès du roi, lequel, dans les temps les plus difficiles, a toujours eu des bontés pour ce pays, qui méritait bien que l'on en tire présentement quelques secours.

Je suis, etc.

PROJET POUR LE SIÉGE DE FRIBOURG[1].

(Voir page 328.)

L'ennemi pouvant nous former d'assez grands obstacles pour le siége de Fribourg, il convient d'en cacher le plus longtemps qu'il sera possible le dessein; et, pour lui en ôter la connaissance, il ne faut omettre aucune des précautions qui peuvent persuader une route contraire à celle que nous voulons suivre.

Pour cet effet, dès que les bateliers commandés par M. de La Houssaye seront arrivés à Seltz, il faut faire descendre les bateaux du pont portatif, qui sont dans le canal, jusqu'à l'île Mathis et les faire remettre sur les haquets, en sorte qu'il revienne aux ennemis que ledit pont est prêt à marcher vers le bas Rhin.

Les six bataillons de la brigade du Perche qui ont conduit la garnison de Landau à Haguenau en partiront le 6 pour s'approcher de Strasbourg.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2457, n° 8.

Le même jour, tout ce que M. le comte du Bourg pourra
fanterie se rendra aussi à hauteur de Strasbourg, en deçà

On prendra les précautions possibles pour empêcher qu
ponts de Kehl et du Fort-Louis, aucune nouvelle ne puisse
ennemis de ce premier mouvement des troupes.

M. le chevalier d'Asfeld aura ordre de se trouver le 6
Strasbourg, pour concerter avec M. le comte du Bourg et
officiers généraux les moyens de s'emparer des postes que l
occupent près de Fribourg.

M. le chevalier d'Asfeld sera informé, arrivant le 6 au
dispositions des ennemis près de Fribourg, du même jour,
ne sont pas autres que nous les voyons actuellement, il
d'apparence qu'ils songent un moment à défendre les lign
bourg, et tout au plus ils tâcheront de jeter dans ladite pla
augmentation de troupes, ainsi que tous les avis que nous av
présent marquent qu'ils n'ont pas d'autre dessein. Le pre
qui marchera, commandé par M. le comte du Bourg, MM
lier d'Asfeld, de Coigny et de Vieux-Pont, sera composé
terie de M. d'Asfeld, de celle de M. du Bourg et des six ba
l'on a fait marcher à Haguenau pour escorter la garnison
et de toute la cavalerie qui est le long du Rhin depuis L

Si ce premier investissement se trouve aussi aisé que
lieu de l'espérer, on établira les troupes au delà de Fribo
vallée de Saint-Pierre, ainsi que ces messieurs les officie
le trouveront le plus convenable.

Si, contre toutes les apparences et les avis que nous a
lement, les ennemis étaient en quelque force sur Fribourg,
les trente premiers bataillons ne pussent les déposter, n
nos mesures pour soutenir cette première tête par qua
bataillons, lesquels cependant ne pourront peut-être arriv
jours après, par les mouvements que nous sommes obli
pour donner aux ennemis la plus vive inquiétude qu'il s
vers le côté de Mayence.

Pour cet effet, les troupes de M. le maréchal de Besons, à la réserve de la garnison de Landau, marcheront le 4 dans la plaine qui est derrière le camp que l'armée du roi occupe actuellement près de Spire, ayant leur gauche vers Marientraut, et portant dix bataillons vers Manheim.

Pendant le séjour du 5, on fera les démonstrations, dans le camp de M. d'Alègre et ailleurs, qui peuvent marquer que l'on veut marcher vers Mayence.

Comme l'on doit laisser soixante et dix bataillons en tout à M. le maréchal de Besons, et qu'il doit être joint par les deux bataillons des gardes suisses, deux de Saint-Vallier, et qu'il trouve sur la ligne ceux d'Enghien et d'Aunay, il sera tiré six bataillons de son armée, qui iront camper, dès le 4, à hauteur de Weissembourg, pour se rendre le 6 sous Strasbourg, avec les autres bataillons qui doivent composer les trente de M. le comte du Bourg; c'est-à-dire que ces six bataillons marcheront du camp près de Landau le même jour que l'armée en partira pour s'approcher de Spire.

Les cent escadrons qui devront rester à M. le maréchal de Besons seront composés en partie de ceux qui sont aux ordres de M. de Quadt et des troupes de MM. les électeurs de Bavière et de Cologne, lesquelles il sera plus convenable de laisser du côté du Rhin que de les faire passer de l'autre côté, crainte de la désertion.

Tout le corps de M. d'Alègre, à cela près, s'ébranlera le 6 et marchera sur deux colonnes, une par Turkheim, laquelle campera près de Landau et continuera sa marche par Weissembourg sur le Fort-Louis; l'autre par Marientraut, et ira camper près de Langenbruck.

Et, bien que l'ébranlement d'un corps aussi considérable ne puisse être caché, il est cependant bon que l'on ne batte ni sonne dans la marche, puisque, donnant tous les ordres possibles à tous nos postes le long du Rhin pour empêcher qu'il ne passe aucun vedelin aux ennemis, on peut se flatter de cacher pendant un jour l'ébranlement de l'armée; et, comme j'apprends par un courrier de M. le marquis

d'Alègre que les villages voisins de son camp s'offrent à lu
des fourrages, il sera bon qu'on leur en demande une qua
considérable, en sorte que l'on pourrait faire marcher parti
valerie de M. le maréchal de Besons jusque vis-à-vis de La
laquelle trouverait dans son camp du fourrage préparé pour d
y demeurerait le 6, et le 7 se rendrait au camp de Spire.

Ces dernières mesures peuvent ôter ou du moins diffé
nemi la connaissance de nos mouvements, et ne fût-ce qu
jour, c'est toujours un grand avantage.

Lorsque l'armée actuellement à Spire s'ébranlera, l'infa
née par M. d'Albergotti marchera à plus grandes journées
possible, pour aller passer le Rhin à Strasbourg, observant qu
les trente premiers bataillons passeront la nuit qu'ils arriv
Strasbourg en deçà du Rhin, tout ce qui arrivera dans la sui
pera point sous Strasbourg, mais, à quelque heure qu'ils arr
seront le Rhin et iront camper près de Kehl.

La cavalerie menée par M. de Saint-Fremont passera
Fort-Louis; celle que mènera ensuite M. le marquis d'Alègr
le Rhin pareillement, à moins que l'on ne juge convenable
qui aura marché par Turkheim n'aille tout droit à Strasb
n'avoir pas trop de troupes à faire passer par le Fort-Loui

Les premiers arrivés avec M. de Saint-Fremont feront
ment vers Rastadt le jour d'après leur arrivée.

Je pourrai me trouver à la tête desdites troupes pour d
ennemis, pour leurs lignes d'Ettlingen, toute l'inquiétud

M. le maréchal de Besons, resté à hauteur de Spire, fer
les dix bataillons qui seront près de Manheim le fort de
lequel M. de Contades m'a dit pouvoir être bien démoli en
Il faudra commencer à travailler aux deux faces et à la
avant que de commencer aux branches.

Il sera donné ordre pour le pain conformément audit mou
néral, lequel sera communiqué au sieur Pâris-Duvernay, ol
ne l'envoyer à Strasbourg que précisément selon la nécess

d'avance, pour qu'il ne passe point aux ennemis que l'on cuit à force à Strasbourg.

Ce mémoire communiqué à M. de Puységur, on examinera plus en détail les journées et les lieux où les troupes iront camper, observant qu'il faut que l'infanterie fasse au moins six lieues par jour, c'est-à-dire qu'elle aille au moins en quatre jours de Spire à Strasbourg, passant le Rhin le quatrième. Ce que nous avons éprouvé en arrivant ici ne nous fera pas trouver pareille marche bien difficile.

On fera marcher toute l'artillerie de campagne de l'armée du Rhin, suivant la même route que l'infanterie; il sera aisé de trouver deux marches libres le long du Rhin, et surtout par Haguenau; l'artillerie de campagne de M. de Besons lui demeurera.

M. de La Houssaye donnera ses ordres pour faire trouver des fourrages près de Lauterbourg et ailleurs.

La répartition de MM. les officiers généraux sera faite hors de ce qui demeurera avec M. le maréchal de Besons, tant de ceux qui devront marcher avec le premier corps commandé par M. le comte du Bourg, que de ceux avec M. de Saint-Fremont, M. d'Albergotti et M. le marquis d'Alègre. Toutes les apparences veulent que le prince Eugène, ayant désormais toutes ses troupes, ne voie pas commencer un nouveau dessein sans y apporter quelque obstacle; on a examiné tous les mouvements qu'il peut faire.

Si une fois nos premiers postes sont pris autour de Fribourg, il est difficile que l'ennemi puisse les attaquer avec avantage, n'y arrivant que par des défilés; et, comme il est obligé de faire le tour des montagnes, notre infanterie aura bien moins de chemin à faire pour aller soutenir celle qui occupera les premiers postes, que l'ennemi pour aller les attaquer.

Si l'armée entière des ennemis se portait derrière les montagnes pour déboucher par Hornberg ou la vallée de Saint-Pierre et Waldkirch, nous la voyons arriver par ces défilés, et elle ne peut nous attaquer qu'avec un grand désavantage.

Il reste encore deux partis à prendre à l'ennemi, c'est de marcher

avec toutes ses forces d'Ettlingen, et venir chercher l'arn
par la plaine; l'autre, de passer le Rhin pour venir aux li
Lauter. Pour obvier à ces deux partis, il est résolu de lais
maréchal de Besons soixante et dix bataillons, la garnison
comprise, et cent escadrons, lesquels, dès le 7, remarcheron
ment vers la Lauter, et l'armée du roi, à la réserve de quai
drons et des trente premiers bataillons qui doivent marcher à
se portera sur la Queich, cette rivière devant elle.

De l'armée de M. le maréchal de Besons il y aura cinq
drons dans l'île du Fort-Louis, lesquels, au premier mouv
ennemis pour remonter vers la Queich, marcheront dilige
rejoindront l'armée du roi par le pont de Strasbourg.

Des cinquante-cinq bataillons de l'armée de M. de Besons,
sant quinze dans Landau, il y en aura vingt-cinq qui march
Haguenau, pour être en état de joindre aussi l'armée du
pont de Strasbourg, en sorte que l'ennemi, marchant avec
forces, son canon, charrettes composées et tout l'attirail
pour une grande action, ne peut jamais arriver sur la Q
préparer au combat, que l'armée de M. le maréchal de
puisse être soutenue par toute celle de M. le maréchal de

Si l'ennemi passe le Rhin pour marcher vers Landau
lignes de la Lauter, M. le maréchal de Villars peut de mêi
tenir avec toutes les forces qu'il estimera nécessaires po
craindre.

Si l'ennemi s'attache au siége de Landau, il ne peut avoi
apparences, des forces suffisantes pour garder toute l'éten
lignes; et, sans quitter le siége de Fribourg, on peut péné
vallées de la Queich, celles de Waldkirch et de Saint-Pierr
même des troupes du siége pour ce dessein.

Voilà les premières dispositions que l'on peut imaginer
rer notre entreprise, et sur lesquelles on réglera les vivres
rages, observant, pour ne pas fouler l'Alsace, que la cavaler
Besons tire les siens de l'autre côté du Rhin par le Fort-L

Comme il est encore incertain que toutes les troupes puissent s'ébranler le 6, les derniers ordres ne seront donnés que le 3, et si, par les retardements des réparations et ravitaillements de Landau, l'on ne s'ébranlait que le 10, les derniers ordres ne seront donnés que le 7.

MÉMOIRE DU BARON D'ELEIN [1].

(Voir page 338.)

Le baron d'Elein a demandé une entrevue au sieur Hatsel pour deux raisons : la première, pour l'instruire des desseins qu'a le prince Eugène, et la seconde, pour lui communiquer un projet de guerre que ledit baron a formé sur les derniers desseins de ce prince.

Pour ce qui concerne le premier motif de cette conférence, ledit baron assure que, quelque parti qu'on prenne de notre côté, le prince Eugène n'entreprendra rien sur nous et qu'il ne peut même songer à aucune entreprise, parce qu'il n'a point de munitions de guerre du tout, ainsi qu'on le verra dans la suite de ce mémoire, qu'il ne pense uniquement qu'à se bien défendre et à prendre les mesures nécessaires pour traverser le siége de Fribourg, si on le met en état de le faire (comme il en est persuadé), et pour le faire échouer, s'il est possible.

Le baron d'Elein a été informé de ce que le prince Eugène pense sur la situation présente de la guerre, par la minute d'une lettre qui lui a été communiquée et que ce prince a écrite à l'Empereur par un courrier qu'il lui a dépêché le 25 du mois passé, par laquelle il commence par l'informer de la prise et reddition de Landau et du sort qu'a eu la garnison, en ajoutant des traits sur la défense du prince Alexandre qui doivent lui faire grand tort dans l'esprit de l'Empereur, à qui il mande ensuite qu'il y a toute apparence que ses ennemis tourneront leurs forces du côté de Fribourg et qu'ils en feront le siége; que non-seulement les avis qu'il reçoit de tous côtés l'en assurent, mais qu'il sait, sans pouvoir en douter, que cette entreprise est résolue et que toutes les dispositions sont actuellement faites pour l'exécuter;

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2457, n° 41.

qu'en son particulier il la regarde comme l'événement
le plus heureux qui pouvait arriver à l'Empereur et à l'en
parce qu'il compte sûrement de la faire échouer d'une n
d'autre, que parce que, si les ennemis s'étaient proposé
la guerre dans l'empire, et qu'ils eussent entrepris d'y pén
serait trouvé fort embarrassé, laissant au jugement de sa n
périale si on doit ou peut exiger de lui de garder, avec les
l'armée qu'il a, près de soixante et dix lieues de pays contre
fort supérieures aux siennes et qu'on peut mouvoir de qu
qu'on le trouve bon, sans qu'il soit possible d'en être av
bonne heure pour y porter le remède nécessaire; le Rh
Mayence jusqu'au Fort-Louis et depuis le Fort-Louis jusqu'
les montagnes de la forêt Noire se trouvant entre deux, et
très-difficile, pour ne pas dire impossible, par rapport
ment et à la distance des postes qu'il serait obligé de prer
porter assez diligemment à l'endroit que les ennemis aura
pour les empêcher de s'y établir, et encore moins de les
qu'on sait les précautions qu'on prend dans ces sortes d
se maintenir, et qu'il met dans le nombre des aventures he
sa vie qu'on prend le parti d'assiéger Fribourg; qu'il espèr
entreprise lui fournira des occasions à signaler son zèle
à sa majesté impériale des services au moins aussi impo
ceux qu'il a rendus jusqu'à présent; que, dans la certitud
ce siége, il a actuellement donné ses ordres de retranch
teurs derrière les châteaux de cette place, et de les faire
cinq bataillons, en attendant que la nécessité requière d'y
plus grand nombre; qu'il a de même ordonné à quarante
et trente bataillons de s'avancer dans la gorge de Hor
marcher par les montagnes à Fribourg au moment où l
en prendront la route; qu'il espère, au moyen des retranche
fait faire sur lesdites hauteurs et de ce corps d'armée, q
tiendra, empêcher les ennemis d'investir la place de ce cô
moins de les arrêter le temps qu'il lui faudra pour s'y por

sonne, avec le renfort qu'il jugera nécessaire et qu'il proportionnera à peu près au nombre de troupes que les ennemis y feront marcher, ne laissant de même dans les lignes d'Ettlingen que ce qu'il jugera nécessaire pour les défendre contre le corps qu'il saura que les ennemis laisseront sur le bas Rhin, aux environs de Landau et dans leurs lignes. Il assure l'Empereur que, demeurant maître desdites hauteurs (et même il l'espère) et les ennemis ne pouvant, au moyen de cet empêchement, faire la circonvallation de toute la place, de les faire échouer dans leur entreprise, et que si le hasard voulait (à quoi il ne s'attend pourtant pas du tout) qu'ils se rendissent maîtres des hauteurs, il promet à l'Empereur de leur faire lever le siége, soit en leur coupant les subsistances par toutes les gorges des montagnes de la Forêt-Noire, soit en les combattant, après les avoir harcelés pendant le temps qu'il trouvera nécessaire. Il répète à l'Empereur, à la fin de sa lettre, qu'il peut compter que, d'une manière ou d'autre, et sans un malheur tout particulier que personne ne peut prévoir, il lui conservera Fribourg, qu'il a fait munir de toutes les choses nécessaires à soutenir au moins un siége de quatre mois; qu'il a assemblé toutes les munitions de guerre qu'il a pu déterrer sur les derrières, et en dégarnissant même Philipsbourg, d'où il avait aussi poussé vingt mille sacs de farine à Villingen pour y faire subsister le corps d'armée qu'il destine à soutenir celui qui occupe les retranchements des hauteurs, en attendant que les commissaires y fassent remettre une plus grande quantité, et que c'est audit Villingen qu'il établira ses magasins des vivres, et par où il prétend tirer toutes ses subsistances; il ajoute que, s'il peut conserver lesdites hauteurs (comme il n'en doute pas), on entendra que les ennemis feront deux siéges à la fois, savoir celui de Fribourg et celui de toute l'armée, auquel cas il espère de leur donner des occupations auxquelles ils ne s'attendent peut-être pas.

Voilà le précis de la lettre et de la dépêche de M. le prince Eugène à l'Empereur, du 25 du mois d'août dernier, sur laquelle et sur les notions que le baron a d'ailleurs il a formé un projet de guerre, qu'il a communiqué au sieur Hatsel, dont l'exécution paraît audit

baron beaucoup plus aisée, plus sûre et d'une conséquence i
au-dessus du siége de Fribourg, qu'il regarde comme une
très-périlleuse et de la réussite de laquelle il augure très-m

Ledit baron tire du contenu de cette lettre deux princip
paraissent également sûrs et constants, savoir : que, si de
on entreprend le siége de Fribourg, le prince Eugène y ma
personne, avec le nombre de troupes qu'il trouvera nécess
nous empêcher de l'investir du côté de la montagne, et, s'il
sait pas, de tenter à nous faire lever le siége par un comb
principe, que ce prince ne laissera dans ses lignes d'Ettlin
nombre de troupes proportionné à celui qu'il saura qu'on
notre côté, soit le long du Rhin, soit aux environs de Land
les lignes de la Lauter. De ces deux principes et des noti
culières que le baron a d'ailleurs, il tire un troisième,
paraît pas moins certain, savoir : que le prince Eugène n
aucune entreprise et est uniquement occupé du projet
faire échouer le siége de Fribourg, la même personne qui
niqué au baron la minute de la lettre de ce prince l'ay
qu'il n'avait aucune munition de guerre et qu'elles avaient
portées à Fribourg, au point que le prince Eugène, pen
était occupé à faire le siége de Landau, ayant eu dessein
le fort de Selingen, n'avait pu l'entreprendre faute de
de guerre, les commissaires ayant représenté audit prince
celles qu'il pourrait employer à cette entreprise diminuer
qui étaient nécessaires dans Fribourg, et qu'il fallait abs
se désister de la dernière entreprise, ou risquer de ne pa
ment munir Fribourg, et que ce manque de munitions de
la seule cause pour laquelle ce prince n'a pas entrepris
siége de Selingen.

Ces trois principes ainsi posés et regardés pour constan
d'Elein serait d'avis qu'on marchât avec toute l'armée du
bourg, ne laissant dans la basse Alsace positivement que
nécessaire pour la garde et garnison de Landau et celle d

la Lauter, où ledit baron voudrait qu'on ne laissât même que fort peu de troupes; qu'on fît toutes les démarches et manœuvres de gens qui se disposent sérieusement à faire le siége de ladite place, en occupant le camp de la plaine de Weil, et aux environs de Fribourg tous les postes nécessaires à cette expédition, en faisant même grand bruit de cette expédition et en commandant grand nombre de pionniers et chariots, et en faisant avancer du gros canon et des munitions de guerre, et à faire quantité de fascines, en un mot en faisant tout ce qu'on trouvera à propos pour confirmer le prince Eugène dans la persuasion où il est qu'on va faire ce siége. Ledit baron serait même d'avis qu'on fît courir le bruit qu'on a dessein de faire le siége de Villingen en même temps pour donner plus d'attention et d'inquiétude à ce prince, et qu'en faisant les dispositions de celui de Fribourg, on fît semblant de tenter en quelques endroits le passage de la Forêt-Noire, en lâchant même au prince Eugène des déserteurs instruits pour l'informer de ces prétendus desseins. Ledit baron soutient qu'en faisant toutes ces démonstrations et en y ajoutant celles qu'on trouvera à propos pour persuader de la réalité de ce siége, le prince Eugène marchera en personne, avec toutes ses forces, du côté de Villingen et derrière Fribourg, et ne laissera dans ses lignes d'Ettlingen qu'un petit corps d'infanterie, supposé qu'il voie la basse Alsace dégarnie, et en ce cas rien ne sera plus aisé que de se rendre maître desdites lignes. Lorsque l'on sera informé que le prince Eugène aura pris ce parti et qu'il se sera porté avec ses forces du côté de Villingen, il n'y aura qu'à décamper à l'entrée de la nuit et lui dérober par là une marche en s'avançant du côté des lignes d'Ettlingen, qu'on gagnera au moins trois marches sur le prince Eugène et qu'il n'y aura qu'à faire suivre par bateaux les fascines qu'on aura fait faire pour le siége de Fribourg, afin de les trouver toutes prêtes en arrivant, et de les faire prendre aux troupes à mesure qu'elles arriveront. Ledit baron répond sur son honneur que, si on attaque ces lignes de cette manière, on les emportera sans faute, et qu'il n'en coûtera peut-être pas deux cents hommes au roi, persuadé que ceux qui s'y trou-

veront pour les défendre, voyant arriver des forces si con
et une armée si nombreuse, n'attendront pas d'être attaqu
blés par cette supériorité, et qu'ils songeront plutôt à se r
se mettre en défense et à soutenir des lignes que le baron a
faibles. Il les a visitées en dedans et par dehors, en se prom
des officiers généraux de ses camps, et il soutient qu'elles
quables généralement dans tous les endroits par où on y pe
marcher en bataille, et qu'il ne faut, pour les emporter, qu
avec les fascines nécessaires pour combler les fossés des pa
sont fort bas et défendus, de distance en distance, par de
redoutes, qu'une seule compagnie de grenadiers emportera
et qu'il n'y a qu'à passer dans l'eau, dans quelques endroits
partout est basse à y passer sans peine à pied et à cheval,
faut qu'une bonne provision de fascines pour faire des pa
les lieux qui sont un peu moins praticables. Ledit baron a
pour les étourdir davantage, si on trouve à propos de leu
même temps de la jalousie par le Rhin en leur présenta
ponts, et employer toutes autres ruses qu'on jugera utile
cela ne pourra que faciliter la prise des lignes et la rendr

Ledit baron soutient et engage sa parole d'honneur que
ainsi emportées, on prendra Philipsbourg au plus tard e
maines; qu'il n'y a de vivres et de munitions de guerre t
que pour ledit temps, et que les fortifications y sont en f
état; qu'il est certain qu'on en a tiré pour munir Fribou
n'y reste que peu de chose, eu égard à la conséquence
qu'il sait ces particularités, tant par la personne qui lui a c
la lettre, que par le baron de Neiperg, gouverneur de l
qui l'a assuré que, si par hasard le malheur voulait ou
que les ennemis fussent à portée d'en faire le siége, il se
casser et dégrader de toutes ses charges et emplois que d
une place démunie de toutes les choses nécessaires pour
qu'il préférait en ce cas son honneur et sa réputation à tou
qu'on pourrait lui donner de s'y jeter.

Ledit baron prétend que cette circonstance et particularité touchant Philipsbourg doit servir à persuader entièrement que, si on fait les manœuvres dont on vient de parler au sujet de Fribourg, le prince Eugène prendra sans faute le change et donnera dans le panneau, puisqu'il n'est point à présumer qu'il aurait dégarni Philipsbourg pour Fribourg, s'il n'était pleinement convaincu qu'on doit faire le siége de cette dernière place, et qu'on sera obligé d'y employer toutes les forces pour en venir à bout, et que, par conséquent, il n'y aura rien à craindre ni pour ses lignes ni pour Philipsbourg, dont la prise paraît au baron infiniment plus avantageuse que celle de Fribourg, se rapportant au jugement de tous les connaisseurs sur la différence qu'il y a à faire de l'une à l'autre.

Ledit baron a laissé une personne près de l'homme qui lui a communiqué la lettre du prince Eugène et qui lui a promis d'informer cette personne de ce qu'il croira lui pouvoir convenir, afin qu'elle le lui mande, de manière que ledit baron espère qu'au moment où le prince Eugène marchera de ses lignes pour s'avancer du côté de Fribourg, il en aura des nouvelles par son homme, et qu'il sera en même temps informé du nombre des troupes qui resteront dans lesdites lignes.

Ledit baron a assuré le sieur Hatsel avoir donné 300 louis, des 12,000 livres qu'on lui a fait toucher, à la personne qui lui a communiqué la lettre du prince Eugène, et qu'il lui a promis des récompenses plus considérables s'il voulait bien continuer ses bonnes intentions, ce qu'il lui a promis de faire; il serait même d'avis qu'on lui donnât dans quelque temps des marques de la satisfaction qu'on a de ses services, et pour lui faire tout à fait oublier le passé.

Nota. Les dix bataillons impériaux venus d'Italie, et qui avaient ordre de joindre l'armée du prince Eugène, ont eu contre-ordre de rester en Bavière, où ils sont actuellement.

DISPOSITION DE LA MARCHE DES ARMÉES QUI SONT AUX ORDRES MARÉCHAUX DE VILLARS ET DE BESONS SUR FRIBOURG OU D'ETTLINGEN.

(Voir page 345.)

L'infanterie, l'artillerie et les gros bagages des camps de lègre, de Broglie et de Silly se mettront en marche le pointe du jour.

L'infanterie qui est aux ordres de M. de Silly, avec ce campée à l'aile droite de M. d'Alègre, viendra camper la Rhin près de la Petite-Hollande, s'étendant par la gauche retranchement.

Les sept bataillons qui sont à la gauche de M. d'Alègr Turkheim, prendront leur route le 11 par Neustadt, pour a à Kirviller, et iront le 12 sous Landau, où M. le maréch leur donnera ses ordres.

Les gros bagages de la gauche de M. d'Alègre, avec ce serve de M. de Broglie et les chevaux écloppés, partiro iront à Kirviller, le 12 à Erlichheim, et le 13 dans la lig Weissembourg, où ils attendront leurs corps.

L'artillerie, les gros bagages et les chevaux écloppé Silly et de la droite de M. d'Alègre iront le 11 à Linge de Germersheim.

Tous les gros bagages qui sont au camp de Spire ir Yockenum, et le 12 dans la ligne au delà de Lauterbour

L'artillerie de Spire, à la réserve d'une brigade, ira le 1 feldt, où elle joindra celle de M. d'Alègre.

L'infanterie de Spire ira le 11 à Rhinzabern, et ne pa camp qu'après que celle de MM. d'Alègre et de Silly sera

Le 11, trente-quatre bataillons et vingt escadrons de M. le maréchal de Besons iront à Weissembourg, le 12 à le 13 à Kehl.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2457, n° 53.

Le 12, la cavalerie de M. de Silly et de la droite de M. d'Alègre, et leurs menus bagages, qui auront la tête, iront camper à Germersheim au delà de la Queich.

Le 12, la cavalerie de la gauche de M. d'Alègre et de la réserve de M. de Broglie, avec leurs menus bagages, qui auront la tête, iront camper au delà de la Queich, près d'Offenbach.

Le 12, l'artillerie qui est à Lingenfeldt et les gros bagages du camp de M. d'Alègre iront à Lauterbourg, à la réserve des gros bagages de l'infanterie, qui iront à Belheim.

Le 12, les menus bagages de la cavalerie du camp de Spire et ladite cavalerie iront camper à Rhinzabern, la cavalerie ne partant de son camp que lorsque celle de la droite de M. d'Alègre l'aura jointe.

Le 12, l'infanterie campée le long du retranchement de la Petite-Hollande ira camper à Belheim, à la réserve de huit bataillons, qui iront camper près de Riltsheim, et qui marcheront à Kehl, aux ordres de M. de Goesbriant.

L'artillerie et les gros bagages, campés près de Lauterbourg, en partiront le 13 pour aller à Haguenau, et de Haguenau le 14 à Strasbourg.

La cavalerie du camp de Spire ira le 13 à Motheren.

L'infanterie campée à Belheim en partira le 13, suivant les ordres de M. le maréchal de Besons.

La cavalerie campée près de Germersheim, aux ordres de M. d'Alègre, ira le 13 dans la ligne près de Lauterbourg.

La cavalerie de la gauche de M. d'Alègre et de la réserve de M. de Broglie iront le 13 dans la ligne près de Weissembourg, le 14 à Haguenau et le 15 à Kehl.

Les douze escadrons bavarois d'Offenbourg joindront M. le maréchal de Besons et resteront à ses ordres.

M. de Goesbriant, avec les huit bataillons marqués ci-dessus, partira le 13 de Wiltsheim, pour arriver en quatre jours à Kehl.

L'infanterie de Spire ira camper le 13 entre Drusenheim et Offendorff, et le 14 à Kehl.

La cavalerie du camp de Spire ira le 14 à Drusenhein Kehl.

La cavalerie de la droite de M. d'Alègre ira le 14 pass Louis.

Les dragons aux ordres de M. de Coigny iront le 11 à le 12 à Drusenheim et le 13 à Kehl.

Les sept bataillons qui sont aux ordres de M. de Coigny per le 11 à Motheren et le 12 à Drusenheim.

L'infanterie qui est en deçà de Drusenheim, aux ord comte du Bourg, ira camper le 12 à Drusenheim, et le

Le 12, la cavalerie aux ordres de M. du Bourg, qui est l'île du Marquisat, ira camper à Bischwiller et le 13 à K

A l'égard de la cavalerie que commande M. de Quadt ment de Saint-Vallier, ils recevront les ordres de M. le Besons, de l'armée duquel ils doivent être.

On tirera une brigade d'artillerie de l'armée de M. d cette brigade marchera avec les trente-quatre bataillons escadrons de son camp, pour aller à Kehl.

POSITION DES TROUPES DE M. LE MARÉCHAL DE BESONS, 18 SEPTEMBRE 1713[1].

(Voir page 345.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
SUR LA LIGNE, LE LONG DU RHIN.			
À WEISSEMBOURG.			
M. DE PERY.			
.....	Pery	1	»
.....	La Reine (cavalerie)	»	3
VIS-À-VIS D'ALTSTATT.			
Perrin	Perrin	2	»
	Angoumois	1	»
	Greder allemand	2	»
	Esclainviller	»	2
À SALMBACH.			
M. DE BRENDLÉ.			
À NIDER LAUTERBACH.			
Bissy	Villeroy	»	3
	Bissy	»	2
PRÈS DE LAUTERBOURG.			
D'Affry	Royal-la-Marine	2	»
	Brendlé	3	»
	Villars	3	»
DANS LAUTERBOURG.			
.....	2e Damay	1	»
LE LONG DE LA LIGNE.			
.....	1er d'Enghien	1	»
À MOTHEREN ET MUNICHAUSEN.			
.....	Touraine	2	»
.....	Languedoc	2	»
À SELTZ.			
M. DE MAULEVRIER.			
.....	Auxerrois	2	»
.....	Royal-artillerie	1	»
.....	Artillerie	»	»
À HAGUENAU.			
.....	1er de Beaujolais	1	»
.....	Gontaut	»	2
AUX ABATIS.			
.....	2e de Beaujolais	1	»
	A reporter	25	12
	Report	25	12
PRÈS DE HATHEIM.			
MM. LE COMTE D'ESTAING, DE BOUZOLS, DE MIREUR.			
DRAGONS.			
Rohan	Rohan	»	3
	Belleisle	»	3
CAVALERIE.			
Krukemberg	Royal-allemand	»	3
	Saint-Germain-Beaupré	»	3
	Roye	»	2
Bouzols	Bouzols	»	2
	Rennepont	»	2
Aubusson	Aubusson	»	2
	Dauphin	»	3
À RESCHWOG.			
MM. LE MARÉCHAL DE BESONS, D'AVARAY, DE LA VALLIÈRE, DE MAUPROG.			
L'ÉTAT-MAJOR.			
Gassion	Navarre	3	»
Bellerieu	Du Maine	2	»
Harlin	Bresse	2	»
	Guyenne	2	»
	Dillon	1	»
Tricaut	Lyonnais	2	»
	Berry-Duc	2	»
Laval	Meuse	2	»
	Bourbon	2	»
Guitaut	Lagerneesey	2	»
	Rouergue	2	»
	Berry-province	1	»
PRÈS DE RESCHWOG.			
.....	Maestre-de-camp-général, dragons	»	3
Dutrone	Commissaire-général, cavalerie	»	3
	Dutrone	»	3
	A reporter	48	44

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2457, n° 74.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report.....	48	44
AU FORT-LOUIS ET SELINGEN.			
Altermal.....	Gardes suisses.....	2	»
	Orléans.....	2	»
DANS L'ÎLE DU MARQUISAT.			
MM. LE MARQUIS DE LEVI, DE REICHBERG, LE CHEVALIER D'HAUTEFORT, LE COMTE COSTA.			
DRAGONS.			
Marbeuf.....	Royal.....	»	3
	La Reine.....	»	3
	Bretagne.....	»	3
	A reporter.....	52	53

BRIGADIERS.	RÉGIMENT
	Report...
CAVALERIE.	
Tauffkirch.....	Gardes grenadie
	Gardes carabinie
Pottet.....	Arco.....
	Pottet.....
Tauffkirch.....	Costa.....
	Tauffkirch.....
	Total...

SOUS LES ORDRES DE M. DE QUADT.

PRÈS DE BITCHE.			
INFANTERIE.			
.....	Saint-Vallier.....	1	»
CAVALERIE.			
.....	Beringhen.....	»	3
.....	Gesvre.....	»	2
.....	Vaudrey.....	»	2
.....	Melun.....	»	2
.....	Gouffier.....	»	2
.....	Ligondois.....	»	2
.....	D'Aubeterre.....	»	2
.....	Verthamont.....	»	2
.....	Fresin.....	»	2
	A reporter.....	1	19

	Report.....
.....	Rios.....
De Cologne.....	Archers.....
	Arco.....
	Oblestein.....
DRAGONS.	
.....	Bellabre.....
.....	Pourières.....
.....	Flavacourt....
De Cologne.....	Nautaff.....
	Chassouville...
	Total..

A LANDAU.

MM. DE VIEUXPONT, DE BEUIL.

INFANTERIE.			
.....	La Chesnelaye.....	2	»
.....	Vermandois.....	2	»
.....	Flandre.....	2	»
.....	Hessy.....	3	»
.....	Surbeck.....	3	»
.....	Tournaisis.....	2	»
	A reporter.....	14	»

	Report....
.....	Orléanais.....
DRAGONS.	
.....	Pasteur.....
.....	40 hussards de de Verseille.
	Total..

RÉCAPITULATION.

Sur la ligne le long du Rhin.....	52 bat.	65 esc.
Sous les ordres de M. de Quadt.....	2	34
A Landau.....	16	2
Total général.....	70	101

ÉTAT DE LA GARNISON DE LANDAU, 18 SEPTEMBRE 1713[1].

(Voir page 348.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
La Chesnelaye	2	//
Flandre	2	//
Vermandois	2	//
Tournoisis	2	//
Orléans	2	//
Hessy (suisse)	3	//
Surbeck (suisse)	3	//
Pasteur (dragons)	//	2
40 hussards de Verseille	//	//
La compagnie de canonniers de Saint-Martin	//	//
La compagnie de mineurs de Francart	//	//
La compagnie franche de Montfort	//	//
La compagnie franche de Dupin	//	//
TOTAL	16	2

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. DE QUADT[2].

(Voir page 348.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	INFANTERIE.		
.....	Saint-Vallier	1	//
	CAVALERIE.		
.....	Beringhen	//	3
.....	Gesvre	//	2
.....	Vaudrey	//	2
.....	Melun	//	2
.....	Gouffier	//	2
.....	Ligondois	//	2
.....	D'Aubeterre	//	2
.....	Verthamont	//	2
	A reporter	1	17

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report	1	17
.....	Fresin	//	2
.....	Rios	//	2
De Cologne	Archers	//	1
	Arco	//	1
	Oblestein	//	1
	DRAGONS.		
.....	Bellabre	//	3
.....	Pourières	//	3
.....	Flavacourt	//	2
De Cologne	Nautaff	//	1
	Chassouville	//	1
	TOTAL	2	34

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2457, n° 74.

[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2457, n° 74.

ÉTAT DES TROUPES QUI MARCHERONT SOUS LES ORDRES DE MM. DU BOURG ET D'ASFELD [1].

(Voir page 348.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.			CAVALERIE.		
Nizas	Leuville	2	.....	Capy	2
	Gensac	2	.....	Forsac	2
	Thiérache	2	.....	Noailles (Marquis de)	2
	Lorraine	2	.....	Parabère	2
Lannion	Saillans	2	.....	Laloge-Imecourt	2
	Berwick	2	.....	Noailles (Duc de)	3
	Xaintonge	2	.....	Du Palais	2
	Turbilly	1	.....	Montrevel	2
O'brien	Bretagne	2	.....	La Mothe-Houdancourt	2
	Bacqueville	2	.....	Du Puy	2
	O'brien	1	.....	Flandre	2
	Vauges	1	.....	Fontaine	2
Ceberet	Perche	2	.....	D'Aultanne	2
	Brie	2	.....	Villiers	2
	Sparre	2	DRAGONS.		
Montal	Poitou	2	.....	D'Épinay	3
	Médoc	2	.....	Lautrec	3
	Bugey	2	.....	De Prie	3
	O'donnel	1	.....	Caylus	3
Barville	Dauphin	3	.....	Rouvroy	3
	Soissonnais	2	.....	Saint-Chaumont	3
	Dorington	1	.....	Beaufremont	3
	TOTAL	40		TOTAL	50

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2457, n° 76.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. D'ALÈGRE[1].

(Voir page 349.)

	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	INFANTERIE.	
GROFFREVILLE. GONTAGUTS. LIVRY.	Limosin	2
	La Marck	2
	Nivernois	2
SURVILLE. ROSEN. SIMONEL.	Louvigny	2
	Galmoy	1
	Périgord	1
	Lafond	1
COSTEANS. REGNIER. CURTY.	La Sarre	1
	Du Chatelet	2
	Prince-électoral	2
MM. DEMUY. MERCY. CRÉCY.	La Reine	3
	Boulonnois	2
	Artillerie	1
	TOTAL	22

Lieutenants généraux : MM. DEMUY. MERCY. CRÉCY.
Maréchaux de camp :
Brigadiers :

	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.	
	PREMIÈRE LIGNE.	
	DRAGONS.	
DERVILLE.	Colonel-général	3
	Clermont	3
	CAVALERIE.	
ST-MIGAUD.	Colonel-général	3
	Bourbon	3
	Malan	2
SANDRASKY.	Du Maine	3
	Rottenbourg	2
	Druhot	2
CHOISEUL.	Choiseul	2
	Saint-Aignan	2
	Royal-Piedmont	3
GACÉ.	Dauphin (étranger)	3
	Matignon	2
	Duluc	2
	Prince Marsillac	2
COOCK.	Livry	2
	Paon	2
	Chartres	3
	Mestre-de-camp-général	3
Brigadiers : MM. FOIX.	**DRAGONS.**	
	Foix	3
	TOTAL	50

	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	SECONDE LIGNE.	
	CAVALERIE.	
GRAYDON.	Cravates	3
	Toulouse	3
	Prince Lambesc	3
TOUROTTE.	Lenoncourt	2
	Tourotte	2
	Saint-Phal	2
D'ARGENT.	Camferand	2
	Villequier	2
	Bretagne	3
MARTEVILLE.	Condé	3
	Marteville	2
	Clermont	2
	Brabant	2
MM. SOMMERY.	Vaudémont	2
	Saint-Blimont	2
	Brissac	2
	Cayeux	2
	Royal-Roussillon	3
Brigadiers :	De Verseille	4
	TOTAL	46

RÉCAPITULATION.		
Infanterie		22 bataillons.
Cavalerie	Première ligne	50 escadrons.
	Seconde ligne	46

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2457, n° 79.

ÉTAT DES TROUPES QUI MARCHENT AVEC M. LE MARÉCHAL DE

(Voir page 349.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
PREMIÈRE LIGNE.		
CAVALERIE.		
Suzy	Maison-du-Roi	13
Mérinville	Gendarmerie	8
Marsillac	Cuirassiers	3
	Marsillac	2
	Carabiniers	10
	Gardes d'Espagne	2
	TOTAL	33
Hussards de Rateky		3 escadr
RÉSERVE DE M. DE COIGNY.		
DRAGONS.		
Vatteville	Dauphin	3
	Bonnelle	3
	Saint-Sernin	3
	2e de Languedoc	3
	TOTAL	19

BRIGADIERS.	RÉGIM
SECONDE LIGNE.	
CAVALERIE.	
Saint-Pouange	Royal
	Saint-Pouan
	Dufief
Jouy	Daleneau
	Orléans
Houdicourt	Houdicourt.
	Chepy
	Courcillon.
Nugent	Nugent
	Royal-étran
	TOTA
RÉSERVE DE M. DE BRO	
CAVALERIE.	
Tarnau	Le Roy
	La Tour
	Tarnau
Cobourg	Novion
	Beaucaire.
	Cobourg
DRA	
Chatillon	Chatillon
	Sommery
	TOT

RÉCAPITULATION.

Première ligne	38 escadro
Deuxième ligne	23
Hussards	3
Réserve de M. de Coigny	12
Réserve de M. de Broglie	19
TOTAL	95

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2457, n° 78.

DISPOSITION DE LA TRANCHÉE ET DE L'ATTAQUE DU CHEMIN COUVERT, 14 OCTOBRE 1713[1].

(Voir page 374.)

DROITE.

MM. De Vivans, lieutenant général.
De Contades, major général.
Duret, aide-major des gardes
D'Aldart, capitaine dans la Reine.
Lambertwal, major de Bourbonnais.
Giranton, major de Sourches.
De Cavaignac, aide-major de Bourbonnais.
Beauregard, aide-major de Sourches.
Chaulieu, sous-aide-major des gardes.

Poitou..... 2 bataillons.

GRENADIERS DE TRANCHÉE.

Poitou	2 compagnies.
Royal-Roussillon	2
La Marine	1
Total	5

GRENADIERS D'AUGMENTATION.

9 compagnies et 100 dragons rendus à une heure après midi derrière le rideau qui fait la queue de la tranchée de la droite, savoir :

Les gardes	2 compagnies.
Tallard	1
Louvigny	1
Royal-comtois	1
Périgord	1
Du Chastelet	1
Chartres	1
Turbilly	1
Total	9

600 travailleurs rendus à midi à la tête de Limosin, assemblés, comptés et conduits par M. de Cavaignac, savoir:

Les gardes	200 ouvriers.
Bourbonnais	100
Louvigny	200
Royal-comtois	100
Total	600

CENTRE.

MM. Darbouville, aide-major général.
Pecun, aide-major des gardes.
Roche-Colombe, major de Toulouse.
Chevalier de Prat, sous-aide major des gardes.
De Blois, aide-major de Toulouse.

Roussillon	2 bataillons.
Léo	1
Total	3

GRENADIERS DE TRANCHÉE.

Léo	1 compagnie.
Provence	1
Total	2

GRENADIERS D'AUGMENTATION.

6 compagnies et 100 dragons rendus à une heure après midi dans le boyau de la communication de la gauche sans se faire voir, savoir : .

Picardie	1 compagnie.
Saillans	1
La Reine	2
La Sarre	1
La Marck	1
Total	6

500 travailleurs rendus à midi à la tête de Picardie, assemblés, comptés et conduits par M. le chevalier de Prat, savoir :

Picardie	150 ouvriers.
Tallard	100
La Sarre	150
Xaintonge	100
Total	500

GAUCHE.

MM. D'Orbessan, brigadier.
Desplanty, aide-major général.
Mastin, aide-major des gardes.
Matan, major de Dauphin.
Montigni, aide-major de Dauphin.
Boisredon, major de la Reine.
Dudoit, aide-major de la Reine.

Alsace..... 4 bataillons.

GRENADIERS DE TRANCHÉE.

Alsace	4 compagnies.
Bourbonnais	1
Total	5

GRENADIERS D'AUGMENTATION.

7 compagnies et 100 dragons rendus à une heure après midi derrière les haies de la communication de la gauche, savoir :

La Marine	1 compagnie.
Limosin	1
Médoc	1
Toulouse	1
Xaintonge	1
Nivernais	1
Galmoy	1
Total	7

500 travailleurs rendus à midi à la tête de la Reine, assemblés, comptés et conduits par M. Dudoit, savoir :

La Marine	250 ouvriers.
La Reine	150
Médoc	100
Total	500

60 hommes de Périgord avec 3 lieutenants et 3 sergents rendus à deux heures après midi à l'hôpital qui est à la queue de la tranchée de la droite, où ils recevront ordre de ce qu'ils auront à faire, avec 30 brancards. — On mettra un capitaine, un officier subalterne et deux sergents par chaque travailleur, le capitaine étant à la tête des 25 premiers, le lieutenant à la tête des 25 derniers, un sergent derrière chaque détachement. Les officiers auront attention de ne point mêler leurs détachements. — Il y aura un dépôt de poudre, de balles, de pierres à fusil et sacs à terre derrière chaque débouché de sapes. — On fera prendre à chaque travailleur une pelle, une pioche et un gabion.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2458, n° 153

PIÈCES RELATIVES A LA CAMPAGNE D'ALLEMA

CAPITULATION POUR LES CHÂTEAUX DE FRIBOURG, 16 NOVEMBR

(Voir page 400.)

Accordé, mais qu'ils doivent sortir le 18; s'ils ont besoin d'un jour de plus, il ne sera pas refusé.	1° Que, le 20 de novembre, sortiront teaux, aussi bien que des forts en dépend garnisons, avec toutes les marques d'hor lieutenant général et commandant en che le général de bataille, le baron de W les deux commandants des châteaux de H Dominique, tous les officiers depuis le jusqu'aux moindres; ceux de l'artillerie nieurs, ceux du commissariat et des vivr leurs domestiques et équipages, et génér autres de quelle condition qu'ils puissent seront ensemble conduits le droit chemin corte suffisante, jusqu'au camp impéri en Souabe, dans quatre ou cinq jours.
Accordé, quatre pièces de canon de quatre et six livres de balles, et deux mortiers avec les munitions nécessaires pour les servir et vingt-cinq coups par soldat, et cela pour donner une marque d'estime à M. le général de Harrsch, M. le baron de Wachtendonck et à sa garnison.	2° Qu'à la tête marcheront six pièc savoir : trois de douze et trois de six li quatre mortiers, un de cent et trois de s avec la poudre, boulets, bombes et attira pour tirer cinquante coups, aussi bien q l'infanterie et les dragons, et pour chac cinq grenades.
	3° Que la garnison marchera avec sa bours battants, drapeaux déployés, arm comme cela est dû dans une sortie de
Que tout ce qui sera trouvé de hardes et meubles en nature sera rendu de bonne foi, ne pouvant répondre du reste, et qu'il sera fourni des chariots raisonnablement.	4° Que cette marche commencera pages, suffisamment escortés; qu'on re ment, le jour d'auparavant, tous les en ville, y compris les meubles et har et femmes d'officiers et autres; qu'on bonne foi tous les chevaux pris et tout tient à cette garnison; que tout ceci se dit jour d'auparavant la sortie, dans avec les chevaux et bœufs nécessaires, e tité des chevaux, bœufs et chariots dor

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2460, n° 95.

sera fournie gratis pour le transport jusqu'audit Rottweil.

Accordé.

5° On demande aussi d'emmener librement tous les documents et écrits qui sont dans lesdits deux châteaux concernant les archives, et d'y pouvoir joindre ce qui pourrait être de plus en ville y appartenant à cela.

Accordé.

6° On demande aussi une sortie libre de Fribourg pour tous ceux qui la demanderont, de quelles qualité et condition qu'ils puissent être, soit présentement, soit dans un espace de trois mois d'ici, comme cela se comprend ordinairement dans toutes les capitulations d'honneur, avec pouvoir de vendre leurs biens et d'emmener leurs bagages avec les passe-ports nécessaires, et que dans cet article puissent être compris MM. de la Régence et les femmes ou veuves des officiers en ville.

Accordé.

7° Que les officiers et soldats malades et blessés qui ne sont point en état d'être transportés puissent rester à Fribourg logés gratis chez les bourgeois, avec les chirurgiens et autres pour les servir, recevant leur pain de la farine que nous laissons, et les médicaments, de même de ceux dans les châteaux, jusqu'à tant qu'on les pourra faire partir, avec passe-ports, à leurs corps.

Accordé de les rendre en l'état qu'ils se trouveront en sortant.

8° Tous les prisonniers, tant ceux qui ont été faits aux lignes que ceux pendant le siége, et généralement tous ceux qui sont restés en ville, seront rendus à nous avec leurs habits et armes. Au reste, il ne sera point permis, en sortant, de tirer aucun soldat hors de son rang, ou de le débaucher autrement, sous quelque prétexte que ce soit, excepté la désertion.

C'est l'usage.

9° On montrera de bonne foi toutes les mines, toute l'artillerie et tous les vivres qui sont dans ces deux châteaux.

Accordé.

10° La garnison sera pourvue de pain pour cinq jours jusqu'à Rottweil, et comme les fours aux châteaux ne suffisent pas pour cela, on demande la permission à le pouvoir faire cuire en ville pour ce temps-là.

Accordé.

11° Pour les dettes contractées des officiers ou autres, où l'on excepte le vin, la viande, le bois et ce

qu'il a fallu prendre pour la vie du sol
du siége, ce qui ne se paye pas, on lai
deux premières classes le sieur d'Albers
commissaire des guerres, en otage jus
aura satisfait comme de justice, et on n
d'autres otages parmi les officiers pour

Refusé.

12° Enfin, puisqu'on rend des châte
et importants, par un ordre absolu, on
temps chargé de demander la liberté e
garnison de Landau, et de les faire com
le traité présent; on insiste de même, e
dération ci-dessus, pour la conservation
Fribourg et de ses priviléges.

Accordé pour l'envoi des courriers à M. le prince Eugène et à Rottweil.

13° Tout aussitôt la présente capitu
on demande la permission d'envoyer
son altesse monseigneur le prince Eug
et un autre pour avertir de la marche
son vers Rottweil.

Il sera délivré demain à dix heures du matin le fort Saint-Pierre, et une partie du fort de l'Étoile avec le petit ouvrage qui est devant la porte du château, mettant des barricades.

14° On cédera, en attendant la sorti
vrage qui est devant la porte de ce
moitié de la contrescarpe vers la ville;
Pierre, l'ouvrage à corne et la redout
tendant en même temps deux otages p
nel C. Iberacker et M. le lieutenant-col
Les barricades se feront comme de co

Au château de Fribourg, le 16 nove

Signé le duc de VILLARS, maréchal de France.

Signé H

NOTA. La garnison n'est sortie que le 20 à cause du mauvais temps;
posée de près de sept mille hommes et était de treize mille au commence

ÉTAT DES PROVISIONS DE BOUCHE QUI SE SONT TROUVÉES AUX FORT ET CHÂTEAU DE FRIBOURG LE 19 NOVEMBRE 1713[1].

(Voir page 401.)

AU FORT DE SAINT-PIERRE.

(Dans le magasin près de l'église.)

46 tonnes de farine, contenant environ 300 quintaux;
1 tonne de sel, contenant 7 quintaux;
3 tonnes de sel presque vides, contenant environ 6 quintaux;
Environ 13 boisseaux de pois.

AU VIEUX CHÂTEAU.

(Au magasin de farine.)

118 tonnes, contenant environ 708 quintaux;
8 petits tonnelets de pois ou d'orge;
1 grand tonneau de vin, contenant environ 30 mesures;
6 petits tonneaux de vin, moitié vides, contenant environ 12 mesures.

ÉTAT DE LA MARCHE DE LA GENDARMERIE ET DES TROUPES BAVAROISES[2].

(Voir page 405.)

Quatre escadrons de gendarmerie iront le 23 novembre à Brisach, le 24 à Rouffac, le 25 à Cernay, le 26 à Belfort, le 27 séjour, le 28 à Onans, le 29 à Baume, le 30 à Besançon, où ils resteront jusqu'à nouvel ordre.

Deux escadrons de gendarmerie iront le 24 à Brisach, le 25 à Ensisheim, le 26 à Illfurt, le 27 à Belfort, où ils séjourneront le 28;

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2460, n° 127.
[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2460, n° 142.

le 29 à Onans, le 30 à Baume, le 1er décembre à Besan
resteront jusqu'à nouvel ordre.

Deux escadrons de gendarmerie iront le 24 à Brisacl
Rouffac, le 26 à Cernay, le 27 à Belfort, où ils séjourne
le 29 à Onans, le 30 à Baume, le 1er décembre à Besan
attendront jusqu'à nouvel ordre.

Les douze escadrons bavarois partent le 24, marchent
Rhin, et doivent arriver le 26 à Strasbourg; six escadron
ront le 28 et iront à Saverne, le 29 à Sarrebourg, le 30
et Gelucourt, le 1er décembre à Vic, où ils séjourneront l
Delme et Puzieux, le 4 à Metz, où ils resteront jusqu'à no

Les six autres escadrons iront le 29 à Saverne, le 30 à S
où ils séjourneront le 1er décembre; le 2 à Mézières et Ge
3 à Vic, le 4 à Delme et Puzieux, le 5 à Metz, où ils reste
nouvel ordre.

Les deux bataillons du Prince électoral de Bavière iront
sach, le 25 à Schlestadt, le 26 à Obernheim, le 27 à M
ils séjourneront le 28; le 29 à Marlem, le 30 à Saverne
cembre à Phalzbourg, le 2 à Sarrebourg, où ils séjourn
le 4 à Mézières et Gelucourt, le 5 à Chambray et Petten
à Beschy, le 7 à Metz, où ils resteront jusqu'à nouvel or

ÉTAT DES TROUPES DONT M. DE QUADT POURRA SE SERVIR POUR L
DE KIRN, EN PRENANT LES GRENADIERS [1].

(Voir page 408.)

INFANTERIE.

Du régiment de Bourgogne.....
De celui de Xaintonge.....
De celui d'Aulnay.....

A reporter.....

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2461, n° 33.

Report.	1,200
De celui de Bugey.	400
De celui de Sparre.	400
De celui de Saint-Vallier.	300

ON TIRERA DE SARRELOUIS :

Du régiment de Saillans.	400

Le reste de ce régiment, avec les drapeaux et les malingres, s'en ira à Trèves, qui est le lieu de sa garnison.

De la garnison de Sarrelouis.	600

Ils marcheront avec l'artillerie qu'on en tirera.

TOTAL.	3,300

CAVALERIE.

Du régiment de Saint-Sernin.	250	dragons.
De celui de Rohan.	250	
Du régiment de Fontaine.	200	
De celui Dufief.	200	

Et toutes les compagnies franches qui sont sous les ordres de M. de Kleinholtz, tant de cavalerie que de dragons.

Du régiment de Villiers (cavalerie).	200
Et de Rouvroy, dragons	250
TOTAL.	1,350

sans y comprendre les compagnies franches.

Et au cas qu'on eût besoin d'un plus grand nombre de troupes, on tirera des détachements de Trèves, de mille ou douze cents hommes de pied, qui se rendront à Saint-Wandel, sous les ordres de M. de Cheyladet.

On pourra même tirer encore de Sarrelouis quatre cents chevaux, qui joindraient le détachement qui viendrait de Trèves.

AUGMENTATION.

Outre tous ces détachements, on pourra prendre cent hommes par bataillon, y compris les grenadiers de la vieille garnison de Sarrelouis, avec un colonel sur le tout, et à l'égard des colonels pour commander toutes les troupes qui sont dans le présent état, M. de Saillans marchera avec les quatre cents hommes de son régiment.

M. de Saucours, ou, en son absence, M. de Béranger, pour commander les détachements des régiments qui marchent par Hombourg et des lieutenants-colonels des régiments où il n'y aura point de colonels.

A l'égard de la cavalerie ou dragons, il faudra commander M. de Saint-Sernin et M. de la Mothe, lieutenant-colonel de Rohan, ou, en son absence, le lieutenant-colonel de Saint-Sernin; MM. Dufief et de Villiers, colonels, et M. Desaunoy, lieutenant-colonel du régiment de Fontaine.

TABLE DES MATIÈRES.

FLANDRE.

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Situation des affaires des puissances belligérantes au commencement de la campagne; révolution dans les affaires politiques de l'Angleterre; changement dans le ministère; négociation entre la reine d'Angleterre et la France; inquiétudes des Hollandais qui entrent dans la négociation. — La reine Anne fournit aux alliés un corps de douze mille hommes, sous les ordres du duc d'Ormond. — Le duc de Marlborough privé du commandement et disgracié; le prince Eugène chargé de finir seul la guerre; efforts extraordinaires de différentes puissances pour se mettre en état de la pousser plus vivement que jamais; quel est leur objet.	3 à 5	//
Note. Élection de l'archiduc Charles au trône impérial.	5	//
Le roi se dispose à agir offensivement; met cinq armées sur pied; les alliés n'en ont que quatre; généraux qui commandent ces différentes armées	5	//
Actes d'hostilités en Flandre pendant l'hiver	6	//
FÉVRIER.		
Les ennemis travaillent à rétablir la navigation de la Scarpe; M. de Vieux-Pont détruit leurs travaux; nouveaux moyens qu'ils emploient pour débarrasser cette rivière et la Deule; M. le maréchal de Montesquiou marche pour s'y opposer; manque son entreprise.	7	//

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Inquiétudes que prennent les ennemis du mouvement de M. de Montesquiou; moyens qu'ils emploient pour la sûreté de leurs convois jusqu'à Douai.....	8	"
Mouvement des garnisons de Lille, de Douai et de Tournay. — Tentatives infructueuses de différents détachements des ennemis sur les magasins de fourrages de Landrecies et d'Arras. — Inquiétudes de M. le maréchal de Montesquiou sur ces entreprises; il se rend le 13 à Arras. — Nouvelle de la prochaine arrivée de nouvelles troupes pour se joindre aux douze mille hommes des ennemis cantonnés entre la Scarpe et l'Escaut; peu de progrès de leurs travaux pour le rétablissement de la Scarpe.....	9	"
M. d'Albemarle se rend à Douai, où il rassemble plusieurs détachements tirés de différentes places; en forme un corps de vingt-cinq à trente mille hommes.....	10	"
MARS.		
Mouvement de ces troupes le 1er mars; elles marchent sur Arras, y font une nouvelle tentative sur les magasins de fourrages; manœuvre de M. le maréchal de Montesquiou pour s'opposer à leurs succès; il force les ennemis de se retirer, sauve une partie des magasins; le reste est consumé par le feu des bombes des ennemis.....	11	"
Marche d'un corps de quinze à seize mille hommes pour se porter, la nuit du 3 au 4, vers la Sambre; arrive le 5 au matin sur le bord de cette rivière; s'empare du château d'Erqueline et du village de Merbes-le-Château; jette un pont de pontons. — M. de Vivans marche pour s'opposer à son passage; arrive trop tard; est obligé de se retirer. — M. le maréchal de Montesquiou se rend, le 5 au matin, d'Arras à Cambrai; fait marcher à Maubeuge un corps de troupes tirées des différentes places; M. de Saillans se porte en même temps, avec quatre mille hommes, à Charleroi.....	12	"
État des troupes qui marchent à Maubeuge le 5 mars.....	"	415
Arrivée de M. le maréchal le 6 à Maubeuge; retraite des ennemis vers Binch, ensuite sous Mons; destination de leurs troupes venues		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
du Brabant. — M. le maréchal est d'avis d'attaquer Binch; détails sur ce poste. — M. de Saillans, à la tête de dix mille hommes, passe la Sambre et s'avance jusqu'à Anderlues; M. le maréchal se dispose à le joindre avec les troupes rassemblées sous Maubeuge; obstacles qui s'opposent à ce projet; M. de Saillans a ordre de se replier sur la Sambre; le même jour, les troupes de Maubeuge reprennent le chemin de leurs quartiers; les ennemis font de même.	13	//
M. le maréchal de Montesquiou va visiter la Sambre pour reconnaître le dommage que les ennemis y ont fait; ordonne à M. de Saillans d'user de représailles. — Retour de M. le maréchal à Cambrai le 11; se rend le 15 à Arras; renforce les garnisons de ces deux places; précautions qu'il prend pour la sûreté des autres places de la frontière et des magasins	14	//
État des troupes qui ont ordre de marcher, 15 mars	//	416
L'infanterie et la cavalerie, répandues dans les provinces du royaume, doivent être rendues vers la fin du mois sur la frontière; nouvelles sur les mouvements des ennemis	15	//
État des troupes impériales qui doivent venir dans les Pays-Bas, 16 mars	//	417
Inquiétudes que donnent à M. le maréchal les différents mouvements des ennemis; moyens qu'il propose à la cour pour la sûreté des places les plus exposées	16	//
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Montesquiou, du 20 mars. L'intention du roi est qu'il diffère de faire avancer la cavalerie, afin de ménager les magasins de la tête de la frontière; qu'il rapproche seulement l'infanterie des places les plus éloignées, et fasse cantonner environ quarante bataillons derrière la Censée	16	418
Mémoire de M. de Puységur, du 22 mars, tendant à prouver l'inutilité du cantonnement de quarante bataillons sur la Censée; indique les manœuvres qu'il y aura à faire si les ennemis s'approchent d'Arras, ou s'ils restent dans l'inaction	//	420
M. le maréchal suspend l'exécution du projet des cantonnements sur		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
la Scarpe et la Censée; se décide à laisser de fortes garnisons dans les places de la tête de la frontière. — Nouvelles de la marche des troupes que les ennemis font venir de leurs derrières; dispositions de M. le maréchal pour les prévenir.....	17	"
État des troupes qui doivent marcher le 21 mars.....	"	422
Trois détachements partent, la nuit du 21 au 22, pour aller couper aux ennemis le passage vers Arras ou Cambrai, et pour intercepter la navigation de Lens à Arras; détails et succès de ces opérations. — La navigation de la basse Scarpe rétablie, les ennemis se disposent à travailler à celle du canal de la Deule; mesures qu'ils prennent à cet effet. — Nouvelles d'un convoi des ennemis sortis de Menin pour remonter la Lys et la basse Deule; entreprise infructueuse de M. le comte de Villars sur ce convoi.....	18	"
M. de Fraula détaché à la poursuite d'un détachement de six cents chevaux sorti de Mons; succès de cette expédition. — Les ennemis abandonnent la Sambre et Binch, rasent les ouvrages de ce poste; la garnison se retire le 22 à Mons. — Nouvelle tentative le 28 pour rétablir le pont de l'Écluse sur la Censée; troupes qui marchent, sous les ordres de M. le comte de Broglie, pour s'y opposer; détail et succès de cette affaire.....	19	"
Lettre de M. le maréchal de Montesquiou à M. Voysin, du 30 mars, sur l'expédition de M. le comte de Broglie.....	"	425
Inquiétudes des ennemis; ils font avancer de nouvelles troupes sur la Deule; mouvement ordonné, en conséquence, par M. le maréchal.	20	"
État des troupes qui ont ordre de marcher le 30 mars.....	"	428
AVRIL.		
Entreprise des ennemis, la nuit du 4 au 5 avril, sur les postes de Saint-Éloi et du Cateau-Cambrésis, sans succès. — La navigation du canal de la Deule rétablie, les ennemis commencent, le 7, à en faire usage pour remonter de Lille à Douai. — Disposition de M. le comte d'Albemarle pour l'assemblée de l'armée; établit son camp à Orchies.....	21	"

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Mesures que prend M. le maréchal de Montesquiou pour prévenir les ennemis ; soixante et douze bataillons doivent cantonner le long de la Scarpe et de la Censée.	22	"
État des troupes qui ont ordre de marcher et des lieux où elles doivent cantonner le 10 avril	"	429
M. le maréchal fait rapprocher la cavalerie ; position qu'elle doit prendre	22	"
M. d'Albemarle passe la Scarpe, le 11, avec quarante mille hommes ; menace les postes de la Censée ; détachements sous les ordres de MM. de Broglie et de Vieux-Pont, qui marchent sur cette rivière.	23	"
Mouvement des ennemis vers la Censée. Renfort que reçoivent MM. de Broglie et de Vieux-Pont. — M. le maréchal se rend de sa personne, le 13, sur la Censée. — Retraite des ennemis qui campent sur la Scarpe. — Ordres donnés pour perfectionner les retranchements de la Censée.	24	"
Réflexions sur la position des ennemis et sur leurs préparatifs. — Dispositions de M. le maréchal pour l'emplacement de la cavalerie qui doit s'avancer à la tête de la frontière.	25	"
État de la cavalerie qui a ordre de marcher le 15 avril.	"	430
Nouvelles précautions de M. le maréchal pour la sûreté de la Scarpe et de la Censée ; il se rend, le 17, au camp de Monchy-le-Preux ; dispositions qu'il fait conséquemment aux nouvelles du retard dans la marche de l'armée des ennemis	26	"
Arrivée de M. le maréchal de Villars, le 19, à Péronne ; se rend, le 21, à Cambrai ; y est joint par M. le maréchal de Montesquiou. — Moyens que prennent les deux généraux pour tenir les ennemis éloignés d'Arras et de Cambrai. — Force des garnisons d'Arras, de Cambrai et de Valenciennes. — Arrivée de toutes les troupes des ennemis, à l'exception de celles de l'Empereur et de l'électeur de Brandebourg ; position qu'elles prennent ; précautions de M. le maréchal pour ménager les magasins de la frontière.	27	"
État de la cavalerie qui va dans de nouveaux quartiers, le 26 avril. .	"	432
Nouvelles du départ du prince Eugène de la Haye et de son arrivée à Tournay ; nombre de bataillons et d'escadrons qui joignent l'ar-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
mée. — Vingt mille huit cent quarante hommes des troupes de l'Empereur sont en marche pour se rendre aux Pays-Bas. — L'artillerie de campagne part de Douai pour se rendre au camp; position de ce camp. — Le duc d'Ormond, destiné à commander l'armée des Anglais, part de Londres le 29; le mouvement général des troupes remis à son arrivée.....	28	"
État des troupes de Brandebourg le 28 avril.....	"	433
Nouvel état des troupes impériales qui viennent aux Pays-Bas, 28 avril.....	"	434
Position de l'armée du roi. — Mesures que prend M. le maréchal de Villars pour la sûreté de la frontière, et pour ménager les subsistances. — M. d'Albergotti chargé de la défense de la Scarpe, depuis sa source jusqu'à Arras; MM. de Broglie et de Vieux-Pont, de celle de la Scarpe et de la Censée, depuis Arras jusqu'à l'Escaut. M. le maréchal de Villars établit son quartier à Oisy; M. le maréchal de Montesquiou reste à Arras.....	29	"
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, de Cambrai, le 28 avril; il rend compte de ses dispositions et de la situation des affaires générales; demande à Sa Majesté ses ordres sur la conduite qu'il a à tenir, si les ennemis présentent la bataille.....	30	435
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, du 30 avril, pour approuver ses dispositions; il doit ne pas se laisser surprendre, et se poster de manière à n'être pas attaqué avec avantage de la part des ennemis.....	"	437
MAI.		
M. le maréchal de Villars va, le 1er mai, reconnaître le camp des ennemis; mouvement qu'ils font, la nuit suivante, par leur gauche, sans détendre leur camp. — Un détachement de la droite de l'armée, commandé par M. d'Hompesch, se porte vers l'écluse d'Arleux; un autre, sous les ordres du général Fagel, vers Bouchain; objet de ces détachements.....	30	"
Inquiétudes de M. le maréchal de Villars sur le mouvement des ennemis; dispositions qu'il fait pour prévenir leurs desseins. — Mouvement des troupes de M. le maréchal de Montesquiou.....	31	"

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Les ennemis commencent, le 3 au matin, un retranchement depuis Hordain jusqu'à Neuville; y laissent quarante bataillons aux ordres du général Fagel; le reste des troupes rentre au camp sous Douai. M. le maréchal de Villars renvoie les troupes dans leurs quartiers; laisse quelques postes d'infanterie sur l'Escaut, et fait rentrer toute la cavalerie dans ses cantonnements. — Conjectures de M. le maréchal sur l'objet du mouvement des ennemis et sur leurs véritables desseins; parti qu'il juge le plus convenable pour le prévenir	32	"
MM. de Puységur et de Coigny chargés de reconnaître le pays depuis les sources de l'Escaut jusqu'à la Sambre. — Moyens dont se sert M. le maréchal de Villars pour paraître en force devant les ennemis	33	"
État des escadrons qui manquent à l'armée, le 6 mai	"	439
M. le maréchal de Montesquiou se rapproche de M. le maréchal de Villars, et établit son quartier à Vis-en-Artois. — Préparatifs des ennemis. — Arrivée du duc d'Ormond à Tournay, où il joint le prince Eugène; M. le maréchal pense que les ennemis en veulent venir à une action; est d'avis de marcher au-devant d'eux; la cour pense différemment	34	".
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 10 mai; mesures qu'on prend pour renforcer l'armée du roi; danger qu'il y aurait à abandonner les postes de la Censée et de l'Escaut pour prendre une autre position; avantages que les ennemis en retireraient; importance de ne pas perdre de vue Arras et Cambrai	35	440
M. le maréchal de Villars va reconnaître par lui-même le pays; idées qu'il conçoit d'après cette reconnaissance	35	"
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du 14 mai; lui fait part de ses observations et de ce qu'il juge le plus utile à faire, suivant les mouvements des ennemis; insiste sur la nécessité de les combattre	35	441
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, le 17 mai; il doit prendre de préférence le poste du Marquion (ou la Gache) pour		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
y attendre les ennemis; avantages de cette position; ne doit ni chercher ni éviter les grandes actions.....	36	446
Projet de M. le maréchal de Montesquiou pour une ligne depuis le Catelet jusqu'aux sources du ruisseau de Vermand; difficultés pour son exécution; détail du pays.....	36	»
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, du 20 mai; le roi n'approuve point le projet de M. le maréchal de Montesquiou, et préfère le poste du Marquion (ou la Gache); manière dont il doit s'y placer; avantages qu'on peut en retirer.....	37	450
M. le maréchal de Villars expose à la cour les inconvénients qu'il a reconnus de l'occupation de ce poste.....	37	»
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du 22 mai, sur cet objet; pense que le parti le plus avantageux est de défendre les passages de l'Escaut jusqu'à sa source, si les ennemis longent cette rivière, et de se rassembler à Havrincourt pour marcher à eux, s'ils entrent dans la plaine.....	37	454
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, du 24 mai; sa majesté lui laisse la liberté de faire ce qu'il jugera le plus convenable. Le roi désire qu'il envoie sous Saint-Quentin vingt-cinq ou trente escadrons, si les ennemis s'avancent vers les sources de l'Escaut, et qu'il fasse fourrager tout le Cambrésis.....	»	456
Préparatifs des ennemis pour entrer en action; arrivée des troupes de l'empire au camp sous Douai, le 20 et le 21; le prince Eugène et le duc d'Ormond s'y rendent en même temps. — Ordre dans lequel campent les troupes des différentes nations.....	37	»
État dans lequel se trouve l'armée du roi. — Dispositions pour assurer la communication de Péronne à l'armée. — Arrivée de la tête des troupes venant des Évêchés. — Escarmouche dans le pays, entre la Selle et l'Escaut.	38	»
Mouvement d'une partie de l'infanterie pour s'approcher du Marquion (ou la Gache); le quartier général transféré d'Oisy à Cambrai. — Les ennemis passent l'Escaut sur huit ponts, la nuit du 25 au 26, et campent le long de la Selle; détail de leur position. — Mouvement de l'armée du roi; sa position; nombre de troupes dont elle est composée.....	39	»

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Ordre de bataille de l'armée du roi, 26 mai	//	461
Force des armées du prince Eugène et du duc d'Ormond; troupes qui les composent. — Progrès de la négociation avec l'Angleterre. — Conduite que doit tenir M. le maréchal de Villars à l'égard des troupes commandées par M. le duc d'Ormond; ordres que le général anglais reçoit de sa cour sur le même sujet	40	//
Lettre de M. le duc d'Ormond à M. le maréchal de Villars, du 26 mai, pour lui faire part des ordres qu'il a reçus de la reine d'Angleterre; le prévient du mouvement qu'il fera faire à ses troupes	//	462
Réflexions de M. le maréchal sur la lettre du duc d'Ormond. — Soupçons du prince Eugène sur la conduite des Anglais; propositions qu'il fait au duc d'Ormond; moyens qu'il emploie pour retenir les Anglais dans son parti; conduite du général anglais; réflexions de M. le maréchal de Villars à ce sujet	41	//
Inquiétudes de la cour, qui mande à M. de Villars d'envoyer vingt-cinq ou trente escadrons vers les têtes de la Somme	42	//
JUIN.		
Préparatifs des ennemis, qui annoncent le projet d'un siége; dispositions qu'ils font en conséquence; toute leur armée passe la Scarpe le 7; position qu'elle prend. — Le Quesnoy investi, la nuit suivante, par vingt-huit bataillons et quarante escadrons; le général Fagel, chargé du siége, établit son quartier à Ruesnes	43	//
M. le maréchal de Villars demande de nouveau à la cour la liberté de combattre le prince Eugène; rend compte des moyens qu'il emploiera pour y parvenir relativement à la conduite que tiendront les Anglais. — Intentions du roi sur cet objet	44	//
Le duc d'Ormond envoie une partie de ses troupes au siége; inquiétudes qu'en conçoit M. le maréchal de Villars	45	//
Lettre du duc d'Ormond à M. le maréchal de Villars, du 11 juin; se justifie sur l'envoi d'une partie de ses troupes au siége	46	462
M. le maréchal demande de nouvelles explications à M. le duc d'Or-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
mond; lui fait part des ordres qu'il a de combattre le prince Eugène	46	"
Lettre de M. le duc d'Ormond à M. le maréchal de Villars, le 12 juin, pour répondre à la demande de M. le maréchal de Villars; lui annonce que, si le prince Eugène est attaqué, il ne pourra se dispenser de le soutenir de toutes ses forces	"	463
M. le maréchal se rend aux raisons du duc d'Ormond; se détermine à ne rien entreprendre jusqu'à l'arrivée des nouvelles d'Angleterre; la cour l'approuve. — Parti qu'il doit prendre si quelque incident éloigne la paix	46	"
Lettre de M. Voysin à ce sujet	"	464
Incursion du comte de Grovestein dans le Soissonnais et la Champagne; cinquante-huit escadrons, envoyés à sa poursuite, ne peuvent l'atteindre; disposition que M. le maréchal fait de ces troupes	47	"
État des escadrons qui marchent le 11 juin	"	466
Le roi veut qu'on secoure le Quesnoy ou qu'on agisse par diversion. Obstacles qui s'opposent au secours de cette place et aux siéges de Bouchain et de Douai	47	"
Dispositions du général Fagel pour commencer le siége du Quesnoy. — Détail d'une sortie de la garnison du Quesnoy le 12. — Travaux des ennemis	49	"
Détails sur la ville du Quesnoy et sur sa garnison. — État de la garnison du Quesnoy, le 19 juin	49	468
La tranchée est ouverte en deux endroits la nuit du 19 au 20; disposition des attaques	49	"
Nouvelles qui annoncent que le prince Eugène se dispose à faire le siége de Landrecies ou de Maubeuge après celui du Quesnoy; ordres que donne la cour; mesures que prend M. le maréchal de Villars pour mettre ces deux places en état de défense	50	"
Propositions de la reine d'Angleterre pour une suspension d'armes entre les armées qui sont aux Pays-Bas	51	"
Articles proposés pour une suspension d'armes	"	469

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Harangue de la reine d'Angleterre à son parlement, le 17 juin; elle lui déclare sa négociation avec la France et lui en explique l'objet.	51	471
Le roi ratifie le traité. — Ordres que les deux généraux reçoivent de leurs cours respectives	51	"
Le duc d'Ormond cherche en vain à engager les généraux des troupes des alliés et de celles qui sont à la solde de l'Angleterre à accéder à la suspension d'armes; instruit M. le maréchal de Villars de leur refus; demande l'ordre pour que les troupes anglaises soient reçues dans Dunkerque	52	"
Lettre du duc d'Ormond à M. le maréchal de Villars, du 25 juin...	"	476
Lettre de M. le maréchal de Villars au duc d'Ormond, le 26 juin. — L'ordre pour la remise de Dunkerque doit être envoyé, par la cour, au commandant de la place. — Reproches sur les difficultés que font les généraux des troupes auxiliaires de s'éloigner du prince Eugène. — Observations de M. le maréchal de Villars sur les inconvénients de remettre Dunkerque aux Anglais, si les troupes étrangères à la solde d'Angleterre ne se retirent pas de l'armée des alliés; conduite de la cour à ce sujet. — Révocation de l'ordre pour la remise de Dunkerque aux Anglais	"	477
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, du 27 juin, pour lui mander de communiquer au duc d'Ormond les motifs qui obligent le roi à révoquer l'ordre pour la remise de Dunkerque	"	478
Le général anglais demande de nouveaux ordres à la reine. — Nouveaux obstacles de la part du prince Eugène et des Hollandais...	53	"
État du siége du Quesnoy, le 25 et jours suivants. — M. de la Badie bat la chamade le 3 juillet. — Difficultés pour la capitulation. — Le feu recommence. — M. de la Badie bat une seconde fois la chamade le 4 au matin; se rend prisonnier de guerre	55	"
JUILLET.		
Capitulation du Quesnoy, le 4 juillet	"	480
Journal du siége	"	483

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
État de la perte des ennemis et de la garnison pendant le siége. — Les troupes sortent de la place le 6; sont conduites à Bréda et à Bois-le-Duc. — M. de la Badie, accusé de n'avoir pas fait son devoir, a ordre de se rendre à la Bastille. — Positions de l'armée du roi. — Incertitudes de M. le maréchal de Villars sur la conduite qu'il doit tenir. — Demande des ordres; motifs qui obligent la cour de différer de s'expliquer; moyens qu'elle indique à M. de Villars pour prendre un milieu entre l'inaction et une bataille.....	56	»
Difficultés qu'entrevoit M. le maréchal de Villars pour l'exécution des projets de la cour; il prend l'avis de M. le maréchal de Montesquiou et des officiers généraux; différence des opinions; décision de la cour.....	57	»
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, le 6 juillet, pour lui expliquer les intentions du roi. — Moyens de soutenir Landrecies; nécessité de donner une bataille pour sauver cette place.....	60	486
La reine d'Angleterre persiste dans la résolution de retirer ses troupes et de faire sa paix particulière; déclare ses intentions aux princes alliés, dont elle paye les troupes. — La France demande que la suspension d'armes avec les Anglais soit générale, sur terre comme sur mer.....	60	»
Le roi se détermine à livrer Dunkerque aux Anglais, et à leur en laisser prendre possession le jour où l'armistice sera publié. — Précautions pour garantir le Soissonnais et la Champagne des courses des ennemis. — Sept escadrons partent, le 7, pour aller renforcer M. de Coigny à Ribemont; emplacement de ces troupes.	61	»
État des troupes aux ordres de MM. de Saint-Fremont et de Coigny, le 7 juillet.....	62	491
Détail d'une affaire arrivée entre un détachement, commandé par M. le comte de Broglie, et huit cents chevaux des ennemis. — Expédition de M. le prince de Tingry au village d'Anzin, près de Valenciennes.....	62	»
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, du 12 juillet, au sujet de l'exécution de la suspension d'armes; conduite qu'il doit tenir avec M. le prince Eugène.....	63	492
Arrivée de lord Stafford, le 12, à l'armée du duc d'Ormond.....	64	»

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Lettre du duc d'Ormond à M. le maréchal de Villars, le 13 juillet; lui fait part de l'ordre qu'il a reçu de publier la suspension d'armes dès que Dunkerque sera remis aux Anglais; demande que cette condition préalable soit remplie sans retardement.....	"	495
Déclaration du duc d'Ormond aux généraux des troupes alliées; ces derniers demandent du temps pour s'expliquer.....	64	"
Mouvement du prince Eugène, le 16; position qu'il prend; est suivi des troupes à la solde de l'Angleterre, excepté un bataillon et six escadrons; ces troupes seront payées par l'Empereur et les Hollandais. — L'armistice pour deux mois, publié, le 17, par M. le maréchal de Villars et par le duc d'Ormond. — Les Anglais lèvent leur camp de Cateau-Cambrésis le 17; vont à Avesnes-le-Sec, entre la Selle et l'Escaut; le 18, entre Pont-à-Raches et Flines; le 23, à Gand. — Difficultés qu'ils éprouvent dans leur marche de la part des Hollandais, qui refusent le passage à travers les places qu'ils occupent; route qu'ils sont forcés de prendre.....	65	"
Trois mille Anglais débarquent, le 19, à Dunkerque; la place leur est remise; la garnison se retire partie à Ypres, partie à Saint-Omer. — Bonne intelligence entre les Français et les Anglais. — Conjectures sur les projets de M. le prince Eugène. — Landrecies investi, le 17, par les troupes soldées précédemment par l'Angleterre; le prince d'Anhalt-Dessau, général des troupes de Brandebourg, chargé du siége.....	66	"
Position de l'armée d'observation. — Dispositions du prince Eugène relatives au siége de Landrecies. — Ligne depuis la source de l'Écaillon jusqu'à la Sambre. — Retranchement du Pont-de-Thiant, près de Denain; troupes qui l'occupent. — Ligne de communication de Marchiennes à Denain.....	67	"
M. le maréchal de Villars se fait rejoindre par la cavalerie campée près de Saint-Quentin et par la réserve; prend la résolution de marcher au prince Eugène; est autorisé, par la cour, à le combattre pour sauver Landrecies; fait part aux officiers généraux des dernières intentions du roi. — Quel est l'avis suivi par M. le maréchal de Villars.....	68	"
L'armée passe l'Escaut le 19; campe entre le bois de Beaurevoir et		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
celui de Vaucelles; s'avance, le 20, aux têtes de la Selle; campe à Cateau-Cambrésis. — M. le prince Eugène se rapproche de Landrecies; campe à Vaudegies-aux-Bois. — Position des troupes du siége.	69	"
Difficultés que trouvent MM. les maréchaux à attaquer les ennemis, tant à la gauche qu'à la droite de la Sambre. — Reconnaissance du pays. — M. de Villars demande de nouveau les ordres du roi.	70	"
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Fontainebleau, le 21 juillet: doit employer tous les moyens praticables pour secourir Landrecies et agir sans perdre de temps, pour ne pas donner aux ennemis celui de profiter du retardement.....	71	"
Facilité qu'on entrevoit à attaquer les ennemis à la droite de la Sambre; M. de Montesquiou insiste pour l'attaque du corps campé à Denain; dispositions en conséquence; motifs qui en empêchent l'exécution. — L'armée marche, le 22, vers la Sambre; va camper à Mazinghien, la réserve à Cateau-Cambrésis.....	72	"
Mouvement du prince Eugène, qui se rapproche de Landrecies....	73	"
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, du 23 juillet: le roi est mécontent de sa lenteur et de son incertitude; sa majesté craint que son opération sur Denain ne cause la perte de Landrecies...	74	"
M. le maréchal de Villars suit son projet de la Sambre; se dispose à passer cette rivière dans la nuit du 23 au 24; abandonne de nouveau ce projet pour marcher à Denain avec toute l'armée.....	75	"
Démonstration du côté de la Sambre pour tromper les ennemis. — *Note* sur la nature du terrain de la rive droite de la Sambre.....	76	"
L'armée se met en marche le 23 au soir; détail de la marche; ponts jetés sur l'Escaut, le 24 au matin, entre Bouchain et Denain. — Marche de la garnison de Valenciennes.....	77	"
COMBAT DE DENAIN. — Les retranchements des ennemis forcés; détails de ce qui s'est passé dans cette journée.....	78	"
Position que prend l'armée du roi après le combat. — Quatre mille pionniers commandés pour raser les retranchements. — Position de l'armée du prince Eugène, le 25. — Landrecies reste investi par le prince d'Anhalt.....	79	"

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Résumé des motifs qui ont dirigé la conduite de M. le maréchal de Villars; considérations sur la part que M. le maréchal de Montesquiou a eue à l'opération	80	//
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Denain, le 24 juillet, pour annoncer à sa majesté l'heureux succès de l'entreprise sur Denain	82	496
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Denain, le 25 juillet, contenant quelques détails sur le combat et sur ses suites; dangers auxquels on aurait exposé l'armée en combattant sur la Sambre	83	497
Lettre de M. de Contades à M. Voysin, du camp de Denain, le 25 juillet, renfermant des détails sur l'attaque des retranchements	83	497
Lettres du roi à MM. les maréchaux de Villars et de Montesquiou, de Fontainebleau, le 27 juillet: sa majesté marque à ces généraux sa satisfaction de leur entreprise et de l'heureux succès du combat; elle fait connaître, en même temps, à M. le maréchal de Villars ses intentions sur la conduite qu'il doit tenir pour en retirer tous les avantages qu'elle présume devoir en résulter	83	499
Lettres de M. Voysin à M. le maréchal de Villars et à M. le maréchal de Montesquiou, de Fontainebleau, le 27 juillet, sur les mêmes objets	83	503
Extrait de la lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Denain, le 29 juillet, sur l'audace avec laquelle les troupes ont marché aux ennemis; détails sur quelques circonstances du combat.	83	505
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp de Denain, le 29 juillet, pour lui marquer sa sensibilité, tant au sujet des reproches que ce ministre lui avait faits précédemment sur ses irrésolutions qu'à l'égard de ce que contient sa lettre à M. le maréchal de Montesquiou, du 25, relativement au projet de l'expédition de Denain	83	506
Extrait de la lettre de M. le maréchal de Montesquiou à M. Voysin, du 29 juillet, sur la fermeté dont il a eu besoin pour décider le passage de l'Escaut et l'attaque	84	507

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Extrait de la lettre de M. le maréchal de Montesquiou à M. Voysin, du 5 août, dans laquelle, en se plaignant de n'avoir reçu aucune grâce du roi, il marque positivement que c'est lui qui a dirigé l'action de Denain	84	508
Note concernant un mémoire de M. le maréchal de Montesquiou, lequel fait connaître la part qu'il a eue à la journée de Denain	84	"
Extrait du mémoire de M. le maréchal de Montesquiou	"	539
Dispositions de M. le maréchal de Villars pour s'emparer de Marchiennes, du dépôt général des ennemis et de tous leurs postes de la Scarpe. Les détachements destinés à cette opération se mettent en marche le 25, sous les ordres de MM. de Broglie et d'Albergotti, s'emparent d'Anchin, de Saint-Amand et d'un grand nombre de balandres arrivées sous Marchiennes. — Détails sur le poste de Marchiennes; M. le comte de Broglie l'investit; trente-sept bataillons destinés à en faire le siége, sous les ordres de M. le maréchal de Montesquiou, qui s'y rend le 26 et attaque les redoutes qui défendent la rivière	84	"
Tranchée ouverte devant Marchiennes, le 27. — Le commandant bat la chamade le 30. — La garnison est prisonnière de guerre, au nombre de quatre mille cinq cents hommes, quinze cents matelots, huit cents blessés ou malades, etc.	85	"
Capitulation de Marchiennes, le 30 juillet	"	508
Artillerie, munitions de guerre et de bouche et autres effets trouvés dans la place. — La perte des ennemis estimée à quatre millions, et douze mille hommes tués ou faits prisonniers, tant à Denain que depuis le combat	86	"
Note sur la force de l'armée des ennemis et celle de l'armée du roi	87	"
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, du 28 juillet, pour lui faire connaître de nouveau la nécessité de combattre le prince Eugène plutôt que de s'exposer à perdre Landrecies; doit faire usage de sa supériorité, soit pour couper aux ennemis la communication avec Mons, soit pour les obliger à lever le siége	88	"
Vingt escadrons se sont avancés, dès le 26, sous Condé pour cet objet	89	"

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
État des escadrons qui vont sous Condé, le 26 juillet.....	//	510
Conseil de guerre tenu le 29. — Tous les avis se réunissent pour le siége de Douai; avantages que peut procurer la prise de cette place; M. le maréchal de Villars se détermine à attendre que les ennemis aient pris un parti. — M. le prince Eugène marche le 26; campe, la droite, à Bavay; la gauche, à Poix.....	90	//
Situation critique de l'armée de M. le prince Eugène depuis le combat de Denain; découragement parmi ses troupes; embarras pour sa communication avec Mons; dispositions qu'il fait pour se rapprocher de cette place et pour abandonner le siége de Landrecies; retire du siége la grosse artillerie, qui va au Quesnoy.....	91	//
AOÛT.		
Douai investi, le 1er août, par M. le comte de Broglie; position qu'il prend devant la place.....	92	//
M. le maréchal de Montesquiou repasse la Scarpe, le 1er août, avec le reste des troupes du siége de Marchiennes; campe entre Écaillon et le prieuré de Beaurepaire. — Précautions que prend M. le maréchal de Villars pour la sûreté de Marchiennes. — M. le prince Eugène envoie ses bagages à Mons. — Le siége de Landrecies levé le 2. — L'armée entière va camper le même jour à Taisnières; la grosse artillerie reste au Quesnoy.....	93	//
L'armée du prince Eugène va camper, le 3, sous Mons; huit mille hommes sous Tournay. Le 4, l'armée campe à Lens; le 6, à Leuze, Pipaix et Braffe. — Ponts jetés sur l'Escaut. — Reconnaissance du pays par M. le maréchal de Villars; position à laquelle il se décide. — L'armée marche le 6, et va camper à Anchin; celle du prince Eugène se porte, le 7, à Cisoing, après avoir passé l'Escaut. — Le même jour, M. le maréchal de Villars se rapproche de Douai; position qu'il prend devant la place et sur la Scarpe.....	94	//
État de l'infanterie qui forme l'investissement de Douai.....	95	511
Le 8, les ennemis campent à Haubourdin et Ennetières. — L'armée du roi s'allonge vers Vitry et vers le Moulinet. — M. de Villars retranche son camp; détail de sa ligne.....	96	//

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Conjectures sur les mouvements que les ennemis peuvent faire.....	98	"
M. le maréchal de Villars rassemble toutes ses troupes. — Position que prend l'armée, le 11. — Emplacement de l'armée d'observation, le 11 août.....	"	514
Position des troupes au siége de Douai, le 11 août.....	100	517
Précautions que prend la cour pour concourir au succès du siége de Douai. — Dispositions de M. le maréchal. — Le prince Eugène tente le secours de Douai; s'avance, le 12, avec une partie de son armée sur les hauteurs de Raimbeaucourt.....	101	"
Dispositions que fait M. le maréchal pour la défense des retranchements. — Faiblesse de la garnison de Douai.....	102	"
État de la garnison de Douai, le 14 août.....	103	520
Tranchée ouverte le 14; M. d'Albergotti chargé de la principale direction du siége, M. de Valory de celle du génie, et M. le chevalier Destouches du commandement de l'artillerie.....	103	"
Détail du siége. — Le fort de Scarpe capitule le 27; la garnison prisonnière de guerre.....	104	"
Le prince Eugène abandonne le projet de secourir Douai; décampe, le 26, des hauteurs de Raimbeaucourt; retourne dans la plaine de Lille. — Inquiétudes de M. le maréchal de Villars pour Ypres; fait marcher à Saint-Omer deux régiments de dragons. — Le prince Eugène fait marcher deux détachements, l'un sur Menin, l'autre sur Tournay; objets qu'il a en vue.....	105	"
Troupes qui marchent, le 27, à Anzin, près de Valenciennes, et à Denain; changement dans la position de la droite de la cavalerie.	106	"
SEPTEMBRE.		
Détail du siége de Douai, depuis le 28 août jusqu'au 2 septembre. — Le prince Eugène se rapproche de l'Escaut; position qu'il prend sur Tournay. — Conjectures de M. le maréchal de Villars sur ce mouvement; fait marcher, le 28, de nouvelles troupes à Denain; rapproche sa gauche de sa droite.....	107	"
Attaque des demi-lunes avancées et du chemin couvert de Douai...	108	"

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du 7 septembre; rend compte de l'attaque et de son succès	"	521
L'armée ennemie passe l'Escaut le 7, et se dirige vers Leuze. — M. le maréchal fait marcher quarante-huit bataillons pour joindre les troupes campées entre Valenciennes et Denain; marche lui-même, le 8, avec le gros de l'armée à Valenciennes. M. d'Albergotti reste chargé du siége avec cinquante bataillons et trente-trois escadrons. — M. d'Hompesch bat la chamade le 8, et se rend prisonnier de guerre; la garnison est conduite à Beauvais. — État des munitions de guerre et autres trouvées dans Douai	109	"
Capitulation de Douai, le 8 septembre	"	522
Investissement du Quesnoy, le 8, par quarante-huit bataillons et cinquante-quatre escadrons, aux ordres de M. de Saint-Fremont, qui reçoit de nouvelles troupes le 9. — Le prince Eugène campe, le 8, près de Soignies, le 9, derrière la Trouille; passe cette rivière le 10, et campe, la droite, à Quaregnon, vers Saint-Ghislain; la gauche, à Gognies-Chaussée; ses postes avancés vers Malplaquet; son quartier à Béliant. — Dispositions qu'il fait pour la sûreté de Tournay et de Lille	110	"
M. le maréchal se rend, le 10, avec l'armée devant le Quesnoy; se fait joindre par les troupes du siége de Douai; laisse dans cette place dix bataillons et un régiment de dragons, sous les ordres de M. de Vieuxpont. — Détail de la position de l'armée devant le Quesnoy; préparatifs pour le siége. — Détail sur le Quesnoy; état de sa garnison, le 18 septembre	111	524
Tranchée ouverte la nuit du 18 au 19. — Détail du siége. — Attaque du chemin couvert, le 28 au soir	114	"
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, le 30 septembre; rend compte au roi du succès de l'attaque	"	524
OCTOBRE.		
Suite des détails du siége. — On se prépare à donner l'assaut le 4. — La place capitule; la garnison, prisonnière de guerre, est conduite à Reims. — État de l'artillerie et des munitions trouvées dans le Quesnoy le 4 octobre	116	527

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Dispositions pour le siége de Bouchain, 29 septembre. — Investissement de Bouchain, le 1er octobre	117	"
État de la cavalerie qui va investir cette place, le 1er octobre	117	529
Disposition pour l'emplacement des troupes du siége	117	"
État de l'infanterie destinée au siége de Bouchain et des lieux où elle cantonne, le 7 octobre	"	530
Position du prince Eugène. — Le fort de la Knocke est surpris, le 6, par un partisan d'Ostende. — Craintes pour Ypres et Furnes. — M. le maréchal de Villars envoie deux bataillons dans la première de ces places et un dans la seconde	118	"
Détail sur Bouchain; état de la garnison de cette place; disposition des attaques. — Détail du siége; dispositions pour l'assaut. — La place capitule le 19; la garnison prisonnière de guerre. — Artillerie et munitions trouvées dans la place	119	"
M. le maréchal de Villars se rend, le 21, à Valenciennes; y est joint par M. le maréchal de Montesquiou; est pourvu du gouvernement de Provence, vacant par la mort de M. le duc de Vendôme	121	"
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, le 21 octobre, pour lui marquer sa satisfaction des services qu'il lui a rendus pendant la campagne	"	531
La cour projette de s'emparer de Huy. — Représentations de M. le maréchal de Villars; inconvénients de faire cette entreprise dans l'arrière-saison	122	"
Mémoire de M. le maréchal de Villars (octobre 1712) ou projet d'opérations pendant l'hiver	"	531
Dispositions du prince Eugène pour la séparation de ses troupes, qui commencent à se mettre en marche le 19. — L'armée rassemblée, le 21, sous Mons; marche, le 22, à Soignies; se sépare entièrement les jours suivants. — Le prince Eugène part pour la Haye	122	"
M. le maréchal de Villars commence, le 21 et le 22, à mettre ses troupes en marche pour leurs quartiers d'hiver. — Séparation de l'armée le 25. — Débouchés pour la marche des troupes; quartiers qu'elles vont occuper. — M. le maréchal part de Valenciennes		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
le 27; se rend, le 29, à la cour. — M. le maréchal de Montesquiou est chargé du commandement pendant l'hiver, et établit son quartier à Douai.....	123	//
NOVEMBRE ET DÉCEMBRE.		
Mesures que prend M. le maréchal de Montesquiou pour arrêter les courses des ennemis sur la frontière et leurs entreprises du côté de la Scarpe. — Dispositions qu'ils font de leur côté.....	124	//
Progrès des négociations en Hollande. — Le roi de Portugal, le duc de Savoie et l'électeur de Brandebourg se séparent de la ligue; leurs troupes comprises dans la suspension d'armes.....	125	//
ANNÉE 1713.		
JANVIER.		
Les Hollandais emploient secrètement la médiation de la reine d'Angleterre; sont compris dans le plan général de pacification dressé par les ministres de cette princesse et par ceux du roi; signent, le 29 janvier, un traité pour leur barrière aux Pays-Bas. — Les troupes qui ont passé de la solde d'Angleterre à la leur sont renvoyées, le mois suivant, en Allemagne.....	125	//
MARS.		
Inquiétudes de M. le maréchal de Montesquiou sur un mouvement des garnisons voisines de Tournay; fait marcher des troupes vers Saint-Amand.....	125	//
Ordres envoyés pour le mouvement de ces troupes, le 7 mars.....	//	533
Les troupes hollandaises se retirent dans des cantonnements, vers Bruxelles et Ninove; M. de Montesquiou renvoie les siennes dans leurs quartiers.....	126	//
Mémoire sur les cantonnements des Hollandais, 22 mars.....	//	534
L'Empereur signe, le 14 mars, un traité pour l'évacuation de la Cata-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
logne et pour la neutralité de l'Italie; refuse d'accéder aux principaux articles du plan de pacification. — Traité de paix signé, le 11 avril, entre le roi et les autres puissances.....	126	"
AVRIL.		
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Montesquiou, le 20 avril; lui fait part de la conclusion de la paix et des conditions du traité; doit faire cesser les hostilités.....	"	535
Ordres et dispositions pour les évacuations.....	127	"
MAI.		
Ratification du traité fait avec les États généraux, 12 mai.....	127	"
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Montesquiou sur les évacuations, le 16 mai.....	"	536
Convention pour l'évacuation des places, signée à Orchies, le 21 mai, par M. le maréchal de Montesquiou et M. le comte de Tilly.....	127	537
Exécution de cette convention. — Détail des évacuations. — Dunkerque démoli.....	129	"
M. le maréchal de Montesquiou fait prêter le serment de fidélité aux villes rentrées sous la domination du roi; part, à la fin du mois de juin, pour se rendre à la cour; laisse le commandement à M. le prince de Tingry. — Une partie des troupes passe en Alsace pour joindre l'armée du Rhin, commandée par M. le maréchal de Villars. Situation des affaires dans cette partie. — Prise de Fribourg et de Landau. — Traité de paix entre le roi et l'Empereur, signé, le 6 mars, à Rastadt, par M. le maréchal de Villars et le prince Eugène.....	129	"

ITALIE.

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Situation dans laquelle se trouvent les affaires de l'Europe pendant l'hiver. — Effet que produit sur les ennemis de la France la signature des préliminaires entre Louis XIV et la reine d'Angleterre. — Assemblée d'un congrès à Utrecht; son peu de succès. — Prétentions exorbitantes des alliés de l'Empereur. — Conduite de la reine d'Angleterre envers ce prince; ordres qu'elle envoie au commandant de ses troupes jointes à l'armée des alliés en Flandre de ne point seconder ses opérations.....	131	//
Circonstances d'après lesquelles le roi règle la force de ses armées, tant en Flandre que sur le Rhin et en Espagne; généraux qui les commanderont; M. le maréchal de Berwick destiné, comme les années précédentes, à commander celle du Dauphiné.....	132	//
État de l'armée du Dauphiné.....	//	543
Troupes restées pendant l'hiver tant en Dauphiné et en Provence qu'en Savoie et dans le comté de Nice; généraux qui les commandent; différents arrondissements sous les ordres particuliers de chacun d'eux.....	132	//
Forces des troupes de M. le duc de Savoie et des Allemands qui doivent former l'armée; leur emplacement. — Détachements qui doivent passer d'Italie en Catalogne. — Mécontentement du duc de Savoie de la conduite de l'Empereur à son égard, qui fait juger qu'il restera sur la défensive; réforme dans ses troupes. — Liberté de commerce entre le Piémont et le comté de Nice; avantages que cette dernière province en retire.....	133	//
Nouveaux retranchements que M. le duc de Savoie fait faire sur toute la frontière pendant l'hiver; conjectures de la cour à ce sujet.....	134	//
MARS.		
Nouvelles dispositions de M. le duc de Savoie, qui font présumer des projets offensifs de sa part. — Établissement de magasins sur sa		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
frontière. — Mouvement que doit faire une partie des troupes allemandes et piémontaises.	134	"
Motifs auxquels la cour attribue les dispositions menaçantes de M. le duc de Savoie; mécontentement qu'il fait paraître sur la conduite de Louis XIV à son égard, dans les projets d'une conciliation générale; quelles sont ses prétentions. — *Note* sur les prétentions de M. le duc de Savoie	135	"
Incertitude de la cour sur l'objet des dispositions et des mouvements des troupes de ce prince. — Précautions que doit prendre M. de Medavi pour la sûreté du camp retranché de Briançon; troupes qu'il est en état d'y employer; bataillons qu'il fait avancer de Montélimart et de Vienne à Gap et Embrun; quel est son sentiment sur les entreprises que les circonstances mettent M. le duc de Savoie en état de faire. — Nouvelles du mouvement qu'ont fait, le 19 mars, quelques troupes allemandes pour se rendre du Modénais en Piémont. — Nouveaux renforts que l'Empereur doit faire passer en Italie. — Blocus de Porto-Hercole par un corps de troupes impériales; préparatifs pour le siége de cette place.	136	"
Troupes du roi destinées pour la Catalogne qui ont ordre de repasser en Dauphiné	137	"
AVRIL.		
Confirmation de la marche de douze bataillons piémontais qui se sont avancés à la tête de la frontière, et de celle du même nombre d'Allemands qui les ont remplacés dans leurs quartiers. — Mouvement des troupes du Modénais pour se rendre dans le Piémont. — Nouvelles troupes que l'Empereur lève dans le Milanais. — Quelle sera la force de l'armée austro-sarde, commandée, sous les ordres du duc de Savoie, par M. le comte de Thaun. Ce général part de Vienne pour se rendre à Turin.	137	"
Troupes que M. de Medavi fait avancer, le 7, dans des cantonnements sous Briançon. — Renforts qu'il pourra tirer de la vallée de Queiras et de la Provence. — Quel est son sentiment sur l'état dans lequel se trouve le camp retranché de Briançon. — Contradiction dans les nouvelles sur les projets de M. le duc de Savoie. — Précautions que prennent les officiers généraux qui commandent sur		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
la frontière. — Redoute que M. Le Guerchois fait construire au camp de Tournoux; pour quel objet.....	138	"
Dispositions de M. le duc de Savoie qui indiquent de nouveau le projet de défensive de sa part; quartiers qu'occupent ses troupes. — Position qu'ont prise les Allemands venus de la Lombardie. — Ouvrages qui se font tant à Exilles et dans les environs de cette place, qu'à la Brunette et dans les environs d'Oulx. — Le maréchal Rehbinder, général des troupes piémontaises, arrive à Suse.	139	"
Sentiment de M. le maréchal de Berwick sur les dispositions de M. le duc de Savoie, différent de celui des officiers généraux; projets offensifs qu'il suppose à ce prince. — Ordre qu'il envoie à M. de Grignan de faire marcher de Provence à Briançon six bataillons. Représentation de M. de Medavi sur l'inutilité de ce renfort; quels sont ses motifs. — Inconvénient de rassembler de si bonne heure un grand nombre de troupes à la tête de la frontière; moyens qu'il propose à la cour pour l'éviter. — Peu d'inquiétude qu'on doit prendre du mouvement qu'ont fait les ennemis. — Sentiment de la cour différent du sien; ordre qu'elle adresse aux officiers généraux de se rendre, le 1er juin, à leur destination.....	140	"
Nouvelles qui font connaître avec plus de certitude les mouvements qu'ont faits les ennemis; position de la plus grande partie de leur infanterie; dispositions qui font juger que toutes leurs vues se portent sur le Dauphiné.....	141	"
État des troupes cantonnées depuis Turin jusqu'à Pignerol et Fenestrelle, 29 avril.....	"	544
MAI.		
Motifs qui engagent MM. de Grignan et d'Asfeld à mettre en marche, plus tôt que la cour ne l'a ordonné, les six bataillons destinés à passer de Provence en Dauphiné. — Travaux pour retrancher le Var et pour ouvrir des communications depuis le comté de Nice jusqu'à la Savoie. — Camps retranchés à Briançon et à Barraux. — Arrivée des bataillons venant de la Provence, le 9 et le 14, à Queiras et sous Briançon.....	142	"
Renfort arrivé aux Piémontais sur la frontière du Piémont, près de		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Pignerol et de Suse; dépôts principaux de leurs vivres. — Troupes allemandes qui doivent joindre à la fin du mois. — Prise de Porto-Hercole, le 4, par le général Saumiong; destination de son corps. — Arrivée de l'escadre anglaise à la rade de Vado, le 13; détails sur son chargement; incertitude où l'on est sur sa destination. — Dispositions de MM. de Grignan et d'Asfeld.	143	"
Mouvement et destination des escadres d'Angleterre et de Hollande; troupes que cette dernière doit transporter en Catalogne.	144	"
Incertitude du duc de Savoie sur le parti qu'il doit prendre; dispositions qu'il continue de faire du côté de Suse, de Pignerol et de Busca. — Conjectures de M. de Medavi sur les projets de ce prince. — Départ de M. le maréchal de Berwick dans les premiers jours du mois pour se rendre sur la frontière; son arrivée, le 15, à Chambéry. — Détail de la distribution des troupes sur toute la frontière. — Position des troupes, le 15 juin.	145	"
Bon état des troupes. — Manque de fonds pour le prêt; désertion qu'il occasionne. — Nouvelles qui annoncent que les troupes allemandes sont en pleine marche pour se rendre dans la vallée de Suse, et que l'armée sera assemblée à la fin du mois. — Motifs qui déterminent M. le maréchal de Berwick à laisser les troupes dans la position qu'elles occupent. — Affaires des Suisses qui l'obligent à faire marcher à Annecy, le 17, deux régiments de dragons et deux bataillons.	146	"
M. le maréchal de Berwick visite différents postes en Savoie et sur le Rhône; son arrivée à Montmélian, le 26. — Inquiétudes des Bernois et des Génevois.	147	"
Le roi approuve les précautions qu'a prises M. le maréchal de Berwick du côté des Suisses; considérations qui doivent régler sa conduite à leur égard. — Motifs qui engagent M. le maréchal de Berwick à ne point retirer d'Annecy les troupes qu'il y a envoyées jusqu'à ce que les affaires du Dauphiné l'exigent; résolution qu'il prend d'aller occuper le camp de Jouvenceau dès que les subsistances le permettront	148	"
Nouvelles des ennemis. — Trente-six bataillons campés aux environs d'Exilles, de Suse et de Fenestrelle. — Position de quelques autres		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
troupes à Coni, Demonte et dans le val d'Aoste. — Mouvements de l'escadre de Hollande; son départ de la rade de Vado, le 17, pour la Catalogne; troupes qu'elle transporte.....	149	//
Nouvelles dispositions de M. le duc de Savoie, qui annoncent que son projet est de rester sur la défensive.....	150	//
JUILLET.		
Reconnaissance que fait M. le maréchal de Berwick dans la Savoie. — Motifs qui retardent ses mouvements pour aller occuper le camp de Jouvenceau. — Précautions qu'il prend pour ne point donner aux ennemis de soupçons sur son projet. — Nouvelles de l'arrivée de l'infanterie allemande en Piémont et de la marche de la cavalerie pour s'y rendre. — Les deux régiments de dragons envoyés à Annecy passent dans la Maurienne; deux des bataillons qui sont en Provence marchent à Colmars.....	150	//
Arrivée de M. le maréchal de Berwick, le 7, au camp du pont de Cervières.....	151	//
Nouvelles de la continuation de la marche des troupes allemandes vers la vallée de Suse. — Dispositions de M. le duc de Savoie pour la sûreté de ses places. — Motifs qui déterminent M. le maréchal de Berwick à accélérer son mouvement pour n'être pas prévenu par les ennemis; dernières dispositions qu'il fait. — Détails sur la nature du camp de Jouvenceau et sur celui de Saint-Sicaire, que peuvent occuper les ennemis. — Sentiment de la cour sur les projets de M. le duc de Savoie et sur la facilité de prévenir ses mouvements. — Mauvais état des affaires du roi d'Espagne dans le Lampourdan, qui fait craindre à la cour d'être obligée d'y faire passer des troupes de la frontière des Alpes. — Mort de M. le duc de Vendôme en Espagne.....	152	//
Considérations de M. le maréchal de Berwick sur le danger d'affaiblir l'armée et sur le peu d'utilité dont seront, dans le Lampourdan, les troupes que la cour pourra être dans le cas d'y envoyer.....	153	//
Nouvelles de l'arrivée prochaine de M. le duc de Savoie et de M. le comte de Thaun à Suse; marche des troupes de cette vallée à Exilles. — Nouvelles troupes arrivées à Fenestrelle; nombre de bataillons		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
rassemblés près de ces différentes places. — Mouvement du 11. Les troupes campées au pont de Cervières vont camper sur les hauteurs de Cézane; celles de la vallée de Queiras, à Bousson; celles de la Savoie, à Modane. — Détachements qui s'emparent, d'un côté, du col de la Roue, et de l'autre, des hauteurs de Cotteplane. — Les troupes campées à Cézane et à Bousson marchent, le 12, au Saulx-d'Oulx; le col du Bourget et les hauteurs d'Argueil occupées par des détachements; attaque de ces postes par les ennemis, qui sont repoussés. — Le corps campé à Modane, sous les ordres de M. de Cilly, passe le col de la Roue, le 12; campe à Bardonnèche, et joint l'armée le 13, au Saulx d'Oulx. — Douze bataillons marchent en Pragelas et campent au Duc, sur le Cluson. — Détail et avantages de la position de l'armée.....	155	"
Position du reste des troupes en corps séparés, depuis le comté de Nice jusqu'à la Savoie. — Précautions pour la sûreté des communications.....	156	"
État des troupes qui ont passé le mont Genèvre et leurs emplacements, 13 juillet.....	"	545
Nouvelles de la position des ennemis, depuis le col de Tende jusqu'au mont Cenis. — Arrivée du comte de Thaun, le 13, à Suse, avec le reste de l'infanterie allemande; dispositions qu'il a faites pour assurer sa communication avec Fenestrelle.....	157	"
Force de l'armée de M. le duc de Savoie. — Recrues que l'escadre de Hollande doit transporter en Catalogne sans troupes réglées...	158	"
État des troupes allemandes et piémontaises, 13 juillet.....	"	547
Avantages de la position qu'a prise M. le maréchal de Berwick, tant pour la subsistance des troupes que pour pouvoir prévenir de tous côtés les mouvements des ennemis. — Malheurs dont on est menacé par le manque de fonds pour le prêt, et pour fournir aux autres besoins; désertion et indiscipline parmi les troupes. — Avantages de la position des camps d'Oulx et du Duc, en Pragelas. — Résolution qu'a prise la cour de ne retirer, avant le mois de septembre, aucune troupe de la frontière des Alpes. — Publication de la suspension d'armes entre la France et l'Angleterre, le 17 juillet. — La reine d'Angleterre cesse de soudoyer les troupes étran-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
gères qui sont à sa solde; l'Empereur et les États généraux se chargent de les payer. — Les Anglais quittent l'armée des alliés. — Résolution où paraît être l'Empereur de continuer la guerre.....	159	//
Prise du Quesnoy par le prince Eugène, le 4 juillet; ses dispositions pour le siége de Landrecies. — Conjectures sur les négociations entre l'Empereur et le duc de Savoie. — Cession que lui fait sa majesté impériale de différents fiefs et du Vigevanasque. — Renouvellement du traité de l'Empereur et du duc de Savoie avec les États généraux. — Motifs qui font juger qu'il règne de la mésintelligence entre l'Empereur et le duc de Savoie, et qui font croire que ce prince ne se prépare point à l'offensive.....	160	//
Système sur lequel M. le maréchal de Berwick fonde ses dispositions sur toute la frontière. — Mouvement de quelques troupes des ennemis dans la vallée de la Stura, qui engage M. d'Asfeld à se porter, avec trois bataillons et deux escadrons, de son camp de Colmars à Faucon dans la vallée de Barcelonnette.....	161	//
Mouvement de la plus grande partie de l'armée ennemie, campée à Saint-Colomban et Exilles; incertitude sur la position qu'elle a prise. — Éclaircissements sur le mouvement qu'ont fait les ennemis; détail de leur position, le 27, tant à Exilles et Saint-Colomban qu'à Chaumont; leur quartier général à Fenestrelle, à Jallas, à Suse et dans la vallée de la Stura. — Confiance de M. le maréchal de Berwick dans ses dispositions. — Considérations sur l'état des affaires en Flandre, d'après lequel il offre à la cour de détacher un nombre de troupes de son armée pour soutenir cette partie, et d'aller lui-même servir sous M. le maréchal de Villars, quoique plus ancien maréchal de France que lui.....	162	//
Note. Investissement de Landrecies par le prince Eugène. — Avantage que M. le maréchal de Villars a remporté, le 24, sur un corps de l'armée des alliés retranché à Denain; influence que cette victoire doit avoir sur les affaires générales. — Motifs qui déterminent M. le maréchal de Berwick à faire une incursion dans le Piémont.	163	//
AOÛT.		
Enlèvement des principaux habitants du haut de la vallée de l'Arc et des environs du mont Cenis; motifs et détails de cette expédi-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
tion; avantage qu'on en retire. — Situation avantageuse de l'armée du roi relativement à la subsistance en fourrage.....	164	"
Malheurs auxquels elle est exposée par le manque de fonds. — Suites heureuses du combat de Denain, qui font espérer que M. le duc de Savoie se portera à des voies de conciliation. — Ratification du traité pour la suspension d'armes entre la France, l'Angleterre et l'Espagne.....	165	"
M. le maréchal fixe au 1er septembre son mouvement pour la course qu'il a projetée de faire dans le Piémont. — Mouvement dans le camp de Saint-Colomban, dont quelques troupes rejoignent l'armée; cinq bataillons détachés à Bussolino; le camp de Saint-Colomban reste gardé par des détachements.....	166	"
SEPTEMBRE.		
Dispositions de la part de la cour qui forcent M. le maréchal de Berwick à différer son mouvement jusqu'au 6; plan de son expédition dans le Piémont; ordre qu'il reçoit de détacher dix bataillons pour le Roussillon. — Importance de porter des secours dans la Catalogne. Nouveaux embarquements qu'ont faits et que doivent faire les ennemis à Vado.....	167	"
État des bataillons allemands qui seront embarqués.....	"	549
Nouveaux motifs qui peuvent mettre obstacle à l'expédition projetée par M. le maréchal de Berwick; nécessité où les mouvements des ennemis pourront le mettre de détacher des troupes pour l'Alsace; considérations qui l'engagent à continuer à faire ses dispositions; ordres qu'il donne en conséquence.....	167	"
L'armée décampe le 6, et va camper partie à Cézane, partie à Bardonnèche et partie à Bousson. — Le 7, toutes les troupes et la cavalerie, venant de Savoie, se réunissent au pont de Cervières; dix bataillons restent sous Briançon aux ordres de M. Dillon. — Mouvement du 8 : le gros des troupes campe à Arvieux, dans la vallée de Queiras; corps avancés qui se portent à Villevieille et à Molines; troupes qui restent au pont de Cervières. — Inaction de M. le duc de Savoie; position de la cavalerie de son armée.....	168	"
Le 9, les troupes campées à Arvieux se portent à Molines; les corps		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
détachés s'avancent à Chanas et à Saint-Pierre, et chassent les troupes des ennemis qui gardent les retranchements de la vallée de Vraita; les six bataillons restés au pont de Cervières se portent à Arvieux. — Le 10, M. le maréchal de Berwick passe le col de Lagniel et va camper à Chanas; corps avancé à Saint-Pierre; avant-garde qui s'avance jusqu'à Venasco; autre corps qui se porte dans la vallée de Mayra; les six bataillons campés à Arvieux marchent à Molines. — Expédition de M. d'Asfeld dans la vallée de la Stura; mouvements qu'il a faits le 8 et le 9. — Les ennemis, chassés du défilé des Planches, se replient sous Demonte.....	169	//
Avantages que l'on peut retirer de ces premiers succès pour l'exécution de la course projetée dans le Piémont. — Détail de la position des troupes restées pour la sûreté de Briançon et du reste de la frontière. — Mouvement et position des troupes.....	170	//
Lettre de M. le maréchal de Berwick au roi, du camp de Chanas, le 14 septembre, pour rendre compte de son expédition et de celle de M. le chevalier d'Asfeld; précautions qu'il a prises sur les mouvements qu'ont faits les milices des vallées de Luzerne et de Saint-Martin; dispositions pour sa retraite; époque à laquelle se mettront en marche les dix bataillons qu'il doit envoyer en Roussillon.....	171	//
Lettre de M. de Cilly à M. le maréchal de Berwick, du camp de Saint-Pierre, le 13 septembre, à deux heures après midi, contenant le détail de son expédition dans la plaine de Piémont.....	172	//
Lettre de M. le maréchal de Berwick au roi, du camp de Molines, le 15 septembre, sur ce qui s'est passé au Col-Vieux, occupé par une troupe de Vaudois; précautions qu'il a prises pour les contenir; continuation de sa retraite. — Lettre de M. le chevalier d'Asfeld, du camp des Planches, le 12 septembre; détail de son expédition dans la vallée de la Stura.....	175	//
Lettre de M. Le Guerchois, du camp des Planches, le 12 septembre, sur le même sujet.....	176	//
Quels sont les avantages qu'on retire des expéditions qu'on vient de faire. — *Note* sur les otages qu'on a amenés. — Les six bataillons campés à Molines se rendent, le 15, à Villevieille. — M. le chevalier		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
d'Asfeld abandonne le poste des Planches le 16, et rentre dans la vallée de Barcelonnette; les dix bataillons destinés pour le Roussillon se mettent en marche le 15 :	178	»
Continuation de la retraite des troupes qui ont été envoyées à l'expédition dans la plaine du Piémont; celles qui sont restées à Molines, sous les ordres immédiats de M. le maréchal de Berwick, se replient, le 16, sur Arvieux; le reste se rend à Villevieille. — Inaction des ennemis pendant ces mouvements. — Réunion de toutes les troupes, le 17 et le 18, au pont de Cervières; sept bataillons restent en Queiras; trois sont destinés pour remplacer dans la vallée de Barcelonnette les troupes de M. d'Asfeld, qui marchent en Provence. — Mouvement des ennemis qui ont commencé, le 15, à prendre une position moins avancée; douze bataillons se sont repliés d'Exilles et de Chaumont sur Avigliano; douze autres bataillons ont pris poste entre Saint-Colomban et Salbertran; trois bataillons à la Novalèze, cinq à Fenestrelle, la cavalerie vers Saluces.	179	»
Situation des affaires tant en Flandre qu'en Espagne et sur le Rhin. — Circonstances qui déterminent M. le maréchal de Berwick à renvoyer, le 20, la cavalerie en Savoie par le Monestier et le Galibier	180	»
Position générale des troupes	»	549
État et position des troupes le 22 septembre	»	553
Le roi permet de séparer l'armée et de congédier les officiers généraux.	181	»
OCTOBRE.		
Nouvelles qui confirment la prochaine séparation de l'armée ennemie. — Mouvements qu'ont faits différentes troupes pour se rendre dans l'Alexandrin et le Milanais. — Troupes qui sont restées tant à Chaumont que dans les environs d'Exilles et de Fenestrelle.....	181	»
La cavalerie de l'armée du roi commence à se mettre en marche, le 8, pour se rendre dans des quartiers en Flandre et sur le Rhin; cavalerie qui reste en Savoie et en Provence; époque à laquelle les troupes destinées pour la Savoie, la Provence et le Dauphiné entreront dans les leurs. — Nouvelle de l'arrivée de la plus grande partie de l'infanterie allemande à Montanara; circonstances qui		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
décideront du moment de la séparation de celle qui est restée à Chaumont et Exilles. — M. le maréchal de Berwick congédie les officiers généraux; se rend, le 10, à Briançon avec son état-major et arrive à Grenoble le 15; son départ, le 17, pour la cour. — M. Dillon fait partir, le 15, pour se rendre en Savoie les troupes du camp du pont de Cervières; obstacle qu'elles rencontrent au passage du Galibier, qui les force à reprendre la route de Grenoble	182	"
NOVEMBRE.		
Le reste des troupes commence à se mettre en marche le 25 pour se rendre dans les quartiers qui leur sont destinés. — Licenciement des équipages des vivres et de l'artillerie. — Répartition des officiers généraux pour commander sur la frontière pendant l'hiver. — Détail des quartiers des ennemis : Saorgio, seul poste qu'ils occupent dans le comté de Nice; avantages qu'en retirent les habitants de cette province. — Réforme que fait M. le duc de Savoie dans ses troupes. — Conjectures sur le dessein où peut être ce prince d'accéder aux préliminaires. — Situation des affaires de l'Empereur en Flandre et sur le Rhin	183	"
Note. Prise du Quesnoy et de Bouchain par les troupes du roi	184	"
Situation des affaires de l'Empereur en Espagne. — Gironne menacé par le comte de Stahremberg; résolution que prend le roi d'y porter des secours. — Nouveau détachement de l'armée du Dauphiné pour renforcer celle du Roussillon; M. le maréchal de Berwick destiné à commander cette armée	185	"
État des troupes qui doivent passer en Roussillon	"	555
Marche des troupes destinées pour le Roussillon à la fin du mois de novembre en deux divisions; officiers qui les conduisent; troupes qui restent sur la frontière des Alpes	185	"
DÉCEMBRE.		
Arrivée de M. le maréchal de Berwick à Perpignan, le 9; succès de son opération pour sauver Gironne; son retour en Roussillon, où ses troupes entrent dans leurs quartiers	185	"

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
ANNÉES 1713-1714.		
Traité de paix conclu à Utrecht, le 11 avril 1713; refus que font les plénipotentiaires de l'Empereur de le signer. — Ce prince accepte la neutralité pour la Catalogne. — Dispositions de l'Empereur pour continuer la guerre sur le Rhin; princes qui restent ses alliés; ses mauvais succès pendant la campagne de 1713. — Prise de Landau et de Fribourg par le maréchal de Villars. — Paix de Rastadt, le 6 mars 1714; articles principaux de ce traité relativement à la France et à M. le duc de Savoie.....	185	//
Changement dans le système sur la guerre des Alpes que doivent occasionner les cessions réciproques entre les deux puissances. — Mémoire de M. Dillon, relatif à cet objet et à la guerre offensive et défensive dans les Alpes.....	186	//
Mémoire de M. Dillon.....	//	556

ALLEMAGNE.

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Motifs qui engagent l'Empereur à se refuser aux vues pacifiques de la France et de la reine d'Angleterre. — Situation des affaires militaires tant en Flandre qu'en Italie, en Espagne et dans le Roussillon; dispositions que fait le roi pour soutenir la guerre dans ces différents pays; nécessité de donner la principale attention au côté de la Flandre; nombre de troupes dont les différentes armées du roi seront composées. — Motifs qui déterminent à rester en défensive sur le Rhin; troupes qui y seront employées; le commandement de l'armée destiné à M. le maréchal d'Harcourt, ayant sous ses ordres M. le maréchal de Besons.....	187	//
Quartiers qu'occupent les troupes du roi, tant en Alsace qu'en Franche-Comté et dans les Évêchés. — Position des troupes impériales restées sur le Rhin et commandées par M. le duc de Würtemberg. — Réparations des lignes de la Lauter et des fortifications de Hombourg; utilité de cette place.....	189	//
Dispositions qui se font en empire pour être en état de continuer la guerre, tant sur le Rhin qu'en Flandre. — Représentations de M. le comte du Bourg sur la nécessité de faire avancer, sans perdre de temps, en Alsace, les troupes destinées à former l'armée. — Quel est le sentiment de la cour sur les dispositions des ennemis.....	190	//
Renforts que l'Empereur se propose de faire passer aux Pays-Bas; troupes de ce prince qui resteront à l'armée du Rhin. — Les troupes de l'Empereur, destinées pour les Pays-Bas, se mettent en mouvement à la fin du mois de mars; direction de leur marche..	191	//
MAI.		
Celles qui doivent former l'armée impériale du Rhin ne commencent à s'assembler que le 1er, à portée de la ligne d'Ettlingen; mouvement que M. le comte du Bourg fait faire à celles du roi pour s'approcher des lignes de la Lauter; infanterie qui se porte à Seltz et à Motheren, le 3. — Avis de nouveaux mouvements des troupes des		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
ennemis, qui engagent M. le comte du Bourg à renforcer celles qui se sont avancées à Seltz, et à y faire camper, le 15, dix bataillons, sous les ordres de M. de Quadt.....	191	"
M. le duc de Würtemberg arrive, le 16, à Mühlberg; infanterie qui y est rassemblée; la cavalerie campe dans les environs de Durlach; arrivée prochaine du reste des troupes qui doivent composer l'armée impériale. — MM. les maréchaux d'Harcourt et de Besons se rendent, le 24, à Strasbourg, où doit s'assembler, dans les premiers jours de juin, la cavalerie qui a hiverné en Franche-Comté. — Corps avec lequel M. le maréchal d'Harcourt projette de passer le Rhin, après avoir pourvu à la sûreté des lignes de la Lauter et du cours de ce fleuve. — Nécessité d'être en force en haute Alsace pour imposer aux cantons suisses protestants.....	192	"
L'armée ennemie s'avance, le 30 mai, au camp de Mückensturm; quelle est sa force; troupes de l'Empereur qui doivent la joindre. — Peu d'inquiétude que conçoit M. le maréchal d'Harcourt du mouvement qu'elle a fait; attention particulière qu'il donne aux moyens de se procurer des subsistances; représentations qu'il fait sur cet objet à la cour; leur peu de succès. — Mésintelligence entre les généraux des ennemis en Flandre; avantages que la cour espère en retirer.....	193	"
Ordre de bataille de l'armée impériale, 30 mai.....	"	569
JUIN.		
Le roi approuve le projet de faire passer le Rhin à un corps de troupes; pluies continuelles qui empêchent M. le maréchal d'Harcourt de l'exécuter, et le déterminent à faire sortir l'armée des lignes de la Lauter. — Réunion des troupes, de l'artillerie et de l'équipage des vivres, le 15, à Lauterbourg. — Motifs qui engagent M. le maréchal d'Harcourt à faire descendre à Strasbourg les troupes destinées à rester en haute Alsace. — Dispositions des différents cantons suisses pour une conciliation générale. — Retard dans le mouvement de l'armée pour sortir des lignes; troupes qui resteront sous Strasbourg pour être à portée de retourner sur la frontière des Suisses, si le cas vient à l'exiger.....	194	"
Lettre du roi à M. le maréchal d'Harcourt, du 5 juin, pour approu-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
ver les dispositions qu'il a faites et lui expliquer ses intentions sur la conduite qu'il a à tenir à l'égard des Suisses. — Corps de troupes que sa majesté juge nécessaire de laisser sous Huningue, afin de leur imposer	//	570
L'armée sort des lignes le 17, et va camper à Rhinzabern; troupes dont elle est composée; bataillons qui restent à Strasbourg et dans les différents postes.—Moyens de subsistance que les communautés voisines du camp s'engagent à fournir	195	//
L'armée rentre dans les lignes le 24. — Neuf bataillons et trente escadrons détachés, sous les ordres de M. le maréchal de Besons, pour aller passer le Rhin à Kehl; un autre corps, sous le commandement de M. de Quadt, se rend au Fort-Louis; objet de cette disposition. — Les ennemis abandonnent leur camp de Mückensturm, et vont camper près des Capucins, dans la plaine de Philipsbourg. M. de Quadt campe à Selingen le 25. — Les troupes de M. le maréchal de Besons se rassemblent, le même jour, à Wantzenau, et vont camper, le 26, sous Kehl. — Troupes qui restent dans les lignes et à Strasbourg et Huningue; détachement qui continue d'occuper Hagenbach	196	//
État des troupes qui sont aux ordres de M. le maréchal de Besons	//	571
État des troupes aux ordres de M. de Quadt	//	572
Les ennemis passent le Rhin dans la nuit du 24 au 25, et vont camper à Langenfeld; une tête de leur troupe s'avance à Germersheim, le 26. — Traité pour une livraison de fourrage par les pays situés à la droite du Rhin, depuis la frontière de la Suisse jusqu'à Rastadt. — L'armée ennemie s'avance, le 28, à Langenkandel. — Le corps de M. de Quadt rejoint l'armée le 29, et une partie de celui de M. le maréchal de Besons se met, le même jour, en marche pour se rendre à Lauterbourg; l'infanterie s'embarque à Kehl	197	//
Nouvelles d'un mouvement des ennemis pour s'approcher des lignes, qui engagent M. le maréchal d'Harcourt à se rendre, le 30, à Weissembourg; M. le maréchal de Besons repasse, le même jour, le Rhin avec ce qui lui reste de troupes, et joint l'armée le 1er juillet; deux régiments de dragons restent à Selingen. — Quel a été l'objet des démonstrations de M. le duc de Würtemberg. — Motifs qui en-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
gagent M. le maréchal d'Harcourt à ne point abandonner le poste de Hagenbach, et à ne rien changer à la position qu'il a fait prendre aux troupes. — Course du partisan Growenstein dans la frontière de Champagne et les Évêchés. — Précautions que la cour mande à M. le maréchal d'Harcourt de prendre pour s'opposer à de nouvelles incursions; troupes qu'il doit envoyer sur la Sarre et la Moselle. — Représentations de ce général sur le danger de s'affaiblir devant un ennemi rassemblé à trois lieues de lui; étendue du pays qu'il a à garder; peu de secours qu'il peut tirer des troupes de garnison; indiscipline et désertion dans l'armée occasionnées par le manque du prêt; régiment de dragons qu'il propose d'envoyer sur la Sarre; demande qu'il fait à la cour de le remplacer par deux autres régiments qui sont à Besançon et à Luxembourg; motifs qui ne permettent pas de dégarnir ces places. — *Note.* Détail de la course qu'a faite, sur la frontière de Champagne et les Évêchés, le parti des ennemis commandé par le comte de Growenstein....	198	"
Cavalerie qui se met en marche, le 13, sous les ordres de M. le comte du Bourg, pour se rendre en haute Alsace; son arrivée, le 14, à Biesheim, près de Brisach; objet de ce mouvement.....	200	"
Situation des affaires en Flandre, qui force la cour à envoyer à M. le maréchal d'Harcourt l'ordre positif de détacher quelques escadrons de son armée pour le pays Messin. — Mouvement que fait, le 13, l'armée des ennemis pour aller camper à Rhinzabern; conjectures de M. le maréchal d'Harcourt sur ce mouvement. — Troupes qui se mettent en marche le 17, tant de l'armée que du camp de Biesheim, sous les ordres de M. de Quadt, pour se rendre sur la Sarre et la Moselle; leur réunion à Bouzonville, le 26. — Dispositions que fait M. de Quadt, de concert avec M. de Refuge, commandant dans les Évêchés, pour chasser les partis des ennemis qui ont pénétré en Lorraine.....	201	"
Avantage remporté à Denain par les troupes du roi sur l'armée des alliés. — Liberté que la cour laisse à M. le maréchal d'Harcourt de rappeler à l'armée le détachement de M. de Quadt; motif qui engage ce général à le laisser dans le pays Messin.....	202	"
AOÛT.		
Inaction des ennemis dans leur camp de Rhinzabern jusqu'au 14.		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Mouvement que fait leur armée, ce jour-là, pour se porter sur les hauteurs de Weissembourg. Conjectures de M. le maréchal d'Harcourt sur ce mouvement; peu d'inquiétude qu'il en conçoit. — Batteries que les ennemis établissent sur les hauteurs devant Weissembourg et le village d'Altstatt; canonnade de part et d'autre pendant la journée du 15. — Tentative infructueuse des ennemis sur la gauche des lignes, le 16; démonstration qu'ils font au village d'Altstatt. — Nouvelle canonnade de part et d'autre; les ennemis forcés de retirer leur canon et d'abandonner leurs batteries.....	202	//
Retraite de l'armée ennemie, le 18, dans son camp de Rhinzabern. — Les ennemis lèvent leur pont de Schreck, et vont camper, le 20, à Germersheim, où ils établissent deux ponts. — Circonstances qui font juger à M. le maréchal d'Harcourt que les ennemis feront un long séjour à Germersheim; troupes qu'il envoie sur ses derrières; mouvement qu'il fait faire à M. de Quadt pour se porter sur la Blies; position que cet officier prend, le 31, à Limbach, près de Hombourg; troupes qu'il a sous ses ordres.....	204	//
Embarras de M. le maréchal d'Harcourt pour faire subsister l'armée; irrégularité du prêt et des fournitures nécessaires aux troupes; peu de secours qu'il reçoit de la part de la cour. — Continuation des succès des armes du roi en Flandre.....	205	//
SEPTEMBRE.		
Inaction dans laquelle restent les armées respectives sur le Rhin. — Départ de M. le maréchal d'Harcourt pour se rendre aux eaux de Bourbonne; M. le maréchal de Besons reste chargé du commandement. — Les ennemis repassent le Rhin le 22, et vont camper à Linkenheim et Graben; leur cavalerie dans la plaine de Philisbourg; détachement de leurs troupes qui descend le Rhin pour se rendre en Flandre. — Renfort que M. le maréchal de Besons envoie, le 24, à M. de Quadt; ordre qu'il lui adresse de se rapprocher de la Sarre; pour quel objet.....	206	//
OCTOBRE.		
Arrivée de M. de Quadt, à Sarreguemines, le 1er octobre, avec sa cavalerie; l'infanterie rentre dans les places. — Motifs qui engagent la cour à mander à M. le maréchal de Besons de ne faire aucun		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
détachement pour l'armée de Flandre. — Situation avantageuse des affaires sur cette frontière. — Destination des troupes de l'armée impériale qui ont descendu le Rhin	206	"
Expédition de M. de Quadt dans le pays de Trèves; sa retraite sur Sarrelouis, le 23; cantonnements qu'il fait prendre à ses troupes dans les environs de cette place. — Inaction des deux armées. — Préparatifs de M. le maréchal de Besons pour la séparation de celle du roi. — L'artillerie se met en marche le 28 et arrive à Strasbourg le 31	207	"
NOVEMBRE.		
Position que prennent les troupes, le 4 novembre, pour être à portée de leurs débouchés pour se séparer. — Mouvement que fait, le 8, la cavalerie destinée à aller en Franche-Comté ou à rentrer dans d'autres provinces du royaume. — Les ennemis commencent à repasser le Rhin le 8 et le 9; leur arrière-garde passe ce fleuve le 12. — M. de Quadt fait partir ses troupes pour se rendre dans leurs quartiers. — Départ de M. le maréchal de Besons, le même jour, pour retourner à la cour; M. le comte du Bourg reste chargé du commandement	208	"
Entière séparation des armées respectives. — Troupes qui doivent hiverner en Alsace	209	"
État des quartiers de l'armée impériale	"	573
Précautions que prend M. le comte du Bourg pour être en état de s'opposer aux entreprises des ennemis pendant l'hiver. — Négociations entamées entre les puissances belligérantes	209	"
Disposition des troupes, 16 janvier 1713	"	574
Détail des courses et expéditions que font, pendant l'hiver, différents partis des ennemis et des troupes du roi	210	"
ANNÉE 1713.		
Effets qu'a commencé à produire sur différentes puissances la réconciliation de la France avec l'Angleterre. — Traité de paix conclu à		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Utrecht, le 11 avril, entre la France, l'Angleterre, le Portugal, le duc de Savoie, le roi de Prusse et les États généraux. — L'Empereur, déterminé à soutenir ses prétentions sur la couronne d'Espagne et à continuer la guerre, parvient à entraîner dans son parti la plus grande partie des États de l'empire, et obtient à la diète de Ratisbonne des fonds pour subvenir aux frais de la guerre.	215	//
État d'épuisement dans lequel la frontière d'Alsace est réduite.....	216	//
Peu de moyens que les malheurs de la campagne précédente et le parti qu'ont pris les alliés de l'Empereur laissent à ce prince pour faire des entreprises pendant l'hiver.....	217	//
Mauvais état des troupes du roi qui sont sur la frontière du Rhin; manque de fonds pour la solde; impossibilité où elles sont d'agir. — Motifs qui ont occasionné, de la part de la cour, du retard dans les approvisionnements; nécessité de tout forcer pour y suppléer. — Troupes restées en Alsace, sous le commandement de M. le comte du Bourg; leur emplacement — Disposition de la cour pour avoir la supériorité sur le Rhin. — M. le maréchal d'Harcourt destiné à commander l'armée conjointement avec M. le maréchal de Besons; mauvais état de sa santé, qui ne lui permet pas de faire campagne; sera remplacé par M. le maréchal de Villars.....	218	//
Troupes que l'Empereur fait marcher dans le courant de février pour se porter sur le Neckar et le Rhin; époque à laquelle la plus grande partie de l'armée impériale doit être rassemblée dans la ligne d'Ettlingen. — Inquiétudes de M. le comte du Bourg, commandant en Alsace; préparatifs qu'il juge nécessaires pour être en état de défendre les lignes de la Lauter. — Motifs qui engagent la cour à lui défendre de ne faire sortir qu'à la dernière extrémité les troupes de leurs quartiers et à les assembler alors sous Strasbourg. — Représentations de M. le comte du Bourg à ce sujet; nécessité de faire avancer successivement les troupes sur les lignes de la Lauter, plutôt que de les assembler sous Strasbourg. — Nouveaux ordres de la cour, qui enjoignent à M. le comte du Bourg de ne faire aucun mouvement avant les premiers jours du mois de mai.	219	//
Nouveaux avis de l'arrivée prochaine des ennemis à portée de la ligne d'Ettlingen; inquiétudes de M. le comte du Bourg pour celle de la Lauter. — Les Prussiens et les Hessois, en exécution du traité		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
fait à Utrecht, sortent d'Italie pour retourner dans leur pays. — Confirmation des dispositions que font les ennemis pour s'assembler dans la ligne d'Ettlingen. — Établissement de magasins; dans quels lieux. — Nouvelles représentations de M. le comte du Bourg, aussi infructueuses que les précédentes, sur la nécessité d'occuper des postes sur le bas Rhin.....	220	"
Troupes de l'armée du Dauphiné qui doivent se rendre en Alsace vers la fin du mois d'avril. — Nouvelles des ennemis qui engagent M. le comte du Bourg, malgré les ordres réitérés de la cour, à faire des dispositions pour porter les troupes sur les lignes de la Lauter.....	221	"
État des lieux où seront placés les bataillons de campagne.....	"	575
État des lieux où iront les bataillons de garnison, etc.....	"	576
Premiers mouvements que font les troupes, le 18; motifs qui font suspendre leur marche. — Circonstances d'après lesquelles M. le comte du Bourg cherche à se justifier de l'inexécution des ordres de la cour; mécontentement qu'elle lui témoigne, en lui prescrivant de renvoyer dans les places les troupes qu'il a fait marcher, à l'exception de quelques bataillons qu'elle lui permet de laisser à Strasbourg.....	222	"
Note sur les motifs qui engagent le roi à ne faire faire aucun mouvement à ses troupes sur le Rhin avant la fin du mois de mai.....	223	"
MAI.		
Les troupes retournent, le 4, dans leurs quartiers; il ne reste sur les lignes de la Lauter que deux bataillons de campagne. — Sécurité de la cour pour l'Alsace, malgré l'arrivée des ennemis, tant à portée de leur ligne d'Ettlingen que sur le Neckar; quelle sera la force de leur armée.....	223	"
Troupes que le roi peut retirer de ses autres frontières pour être supérieur sur le Rhin. — Résolution que prend sa majesté d'assembler une nouvelle armée sur la Moselle, aux ordres de M. le maréchal de Besons; époque à laquelle cette armée doit commencer à se former.....	224	"
Marche des troupes impériales venant de Flandre pour se rendre sur		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
le Rhin; route qu'elles tiennent; position de celles qui sont arrivées à portée de la ligne d'Ettlingen. — Conjectures sur les nouveaux ouvrages que font les ennemis à Landau et à Philisbourg; camp retranché auquel ils travaillent sous Mayence; approvisionnements qui se font dans cette place.....	125	"
Détail de la marche des différentes troupes ennemies venant des Pays-Bas; celles des alliés passent le Rhin, le 8, et se dirigent vers la Lahn; celles de l'Empereur passent ce fleuve, les 9, 10 et 11, pour les suivre et se rendre à la fin du mois dans les environs de Manheim et de Philipsbourg. Les troupes que ce prince retire d'Italie se mettent en marche dans les premiers jours du mois de mai. — Résolution qu'a prise la diète de Heilbronn de ne point abandonner l'Empereur. — Contingents de l'empire et troupes de différents princes qui doivent faire partie de son armée.....	226	"
Nouvelles troupes que le roi destine à renforcer son armée du Rhin; leur marche pour se rendre partie dans le pays Messin, partie en Alsace; le roi autorise M. le maréchal de Villars de retirer de l'armée de la Moselle celles dont il aura besoin. — M. le comte du Bourg rassemble, le 20, à Wantzenau la cavalerie qui est en haute Alsace. — Arrivée de M. le maréchal de Besons à Metz, le 19; position qu'il fait prendre aux troupes à mesure qu'elles arrivent; époques auxquelles le gros de la cavalerie et les chevaux de l'artillerie doivent se rendre sur la Moselle. — Corps aux ordres de M. de Cheyladet, qui se met en marche le 22 pour se rendre dans le pays de Trèves. — Différents postes que M. d'Imecourt fait occuper, en avant de la Moselle, par des compagnies franches....	227	"
Note sur les motifs qui ont déterminé la cour à faire marcher un corps de troupes à Trèves. — Moyens auxquels on est forcé d'avoir recours pour le transport des subsistances à Metz. Achats que le duc de Lorraine permet de faire dans ses États. — M. le maréchal de Villars arrive à Metz le 24. Ce général fait connaître à M. le maréchal de Besons que ses premières opérations, ayant pour objet le siége de Landau, l'armée du Rhin et celle de la Moselle, ne doivent faire qu'une seule et même armée, et que son intention est de faire marcher toutes les troupes pour le succès de cette entreprise, en ne laissant sur la Sarre que quelques régiments de dragons. — Représentations de M. le maréchal de Besons; motifs qui		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
engagent ce général à rapprocher de Sarrelouis les troupes qui se sont avancées sur la Zorn. — Dispositions pour faire passer en Alsace les troupes que demandera M. le maréchal de Villars.....	228	»
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, de Metz, le 25 mai; retard dans l'arrivée des caissons des vivres et des chevaux d'artillerie. — Motifs qui ont déterminé M. de Villars, malgré les représentations de M. de Besons, à faire marcher en Alsace toutes les troupes des deux armées; époque à laquelle elles arriveront devant Landau. — Peu d'utilité qu'on retirerait d'une diversion sur la Moselle et dans le Hundsrück; avantage qui pourrait en résulter pour les ennemis. — Inconvénients de laisser M. le maréchal de Besons sur la Moselle avec un état-major; nécessité d'accélérer la marche des troupes vers l'Alsace et de prévenir les ennemis à la Petite-Hollande.....	230	»
Lettre de M. le maréchal de Besons à M. Voysin, de Metz, le 25 mai, sur les nouveaux arrangements que M. le maréchal de Villars a faits, et pour lui demander quelles sont les intentions du roi, tant sur la destination des deux armées que sur la sienne.....	232	»
Corps aux ordres de M. de Verseilles, qui campe sous Kehl, le 26.— Nouvelle de l'arrivée du duc de Würtemberg à Ettlingen le 23. — Motifs qui font espérer à M. le maréchal de Villars de prévenir les ennemis devant Landau; force de la garnison de cette place. — Les troupes ennemies venant des Pays-Bas arrivent le 19 sur le Mein; leur destination. Quelle sera la force de l'armée impériale lorsqu'elle sera jointe par une partie de ces troupes. — Délibération des cercles associés en faveur de l'Empereur. — Obstacles qui s'opposent à la marche des contingents; avantages qui doivent en résulter pour les opérations de M. le maréchal de Villars. — Considérations qui doivent engager à ne point différer de faire marcher sur le Rhin le reste des troupes de la Moselle et à les faire suivre par celles dont le roi a résolu d'augmenter son armée. — Conduite désintéressée de M. le maréchal de Besons dans cette circonstance; M. le maréchal de Villars lui laisse le choix du poste qui lui sera le plus agréable dans l'armée jusqu'à ce que la cour ait prononcé sur sa destination.....	233	»
Conclusum de la diète de Heilbronn, 5 mai..	»	576

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
La cavalerie assemblée à Wantzenau passe le Rhin le 26, et campe sous Kehl; le même jour, M. le maréchal de Villars part de Metz pour se rendre à Strasbourg, et M. le maréchal de Besons, le 28, pour aller à Sarreguemines, où il établit son quartier le 30; M. d'Alègre, avec les troupes qui sont à ses ordres, arrive à Sarrelouis le 28, et va camper à Saint-Jean de Sarrebrück le 31. — Subsistances que le pays de Trèves s'est engagé à livrer dans les magasins de Sarrelouis.....	235	//
Nouvelles de l'arrivée du prince Eugène à Ettlingen le 24, et du départ du duc de Würtemberg avec un corps de troupes, pour occuper, dans les montagnes Noires et sur le haut Rhin, les principaux postes, et se placer entre Rottweil et Villingen; approvisionnements qui ont été faits dans cette dernière place.....	236	//
Dispositions de M. le maréchal de Villars, non-seulement pour augmenter les inquiétudes des ennemis, tant du côté de la forêt Noire et du haut Rhin que pour leur ligne d'Ettlingen, mais aussi pour être en état de les prévenir à la Petite-Hollande; importance de ce poste; précautions qu'il prend pour cacher aux ennemis son projet sur Landau, et pour assurer la subsistance de la prodigieuse quantité de troupes qui sera rassemblée en Alsace.....	237	//
Sentiment de M. le maréchal de Villars sur l'inaction des ennemis, dont les troupes sont rassemblées entre la ligne d'Ettlingen et le Neckar. —Nouvelles de l'arrivée des troupes venant des Pays-Bas et des Hessois à Sandhoffen, le 25; incertitude sur la destination de ces dernières troupes. M. le maréchal de Villars presse la marche de celles qui sont sur la Sarre; motif qui l'engage à les diriger sur Werdt plutôt que sur Weissembourg, et à fixer au 3 juin son mouvement pour se porter à la Petite-Hollande, quoique alors il ne puisse être joint que par une partie de ses troupes.....	238	//
Inquiétudes que cause à M. le maréchal de Villars la correspondance journalière entre M. le duc de Lorraine, l'Empereur et le prince Eugène; circonstances qui ne permettent pas de l'interrompre. — Difficulté de se procurer des nouvelles certaines sur les mouvements et les desseins des ennemis. — Avis de la marche de différentes troupes venant de Hongrie et d'Italie, pour joindre leur armée sur le Rhin.....	239	//

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Obstacles qui s'opposent à la célérité de la marche des troupes de la Sarre et de la Moselle; routes qu'elles tiendront; époques auxquelles elles déboucheront en Alsace	240	"
État de la marche des troupes qui doivent se rendre en Alsace	"	579
Dispositions que fait M. le maréchal de Villars pour que ses opérations ne soient point retardées, malgré le retard dans l'arrivée des troupes de la Sarre et de la Moselle; manque d'artillerie, qui le force à différer de deux jours son premier mouvement	241	"
Nouvelles dispositions que fait M. le maréchal de Besons pour accélérer la marche des troupes de la Sarre et de la Moselle; son départ, le 3, pour se rendre en Alsace; M. de Saillans reste chargé du commandement dans le pays Messin; troupes qui arriveront de l'intérieur du royaume sur la Moselle et dont il aura à disposer. — Régiments de cavalerie et de dragons qui restent à Bitche et Hombourg pour contenir la garnison de Kaiserslautern	242	"
Nouvelle disposition pour la marche des troupes qui doivent se rendre en Alsace	"	580
Inaction des ennemis, dont aucunes troupes n'ont passé le Rhin; Landau abandonné par eux à ses propres forces; pont qu'ils doivent jeter à Spire, indépendamment de celui de Philisbourg. — Nouvelles plus particulières sur le nombre des troupes ennemies que le général Vaubonne, et non le duc de Würtemberg, a menées dans la forêt Noire; position du reste des troupes de l'armée impériale. — Mouvement genéral que font, le 3, les troupes du roi pour descendre vers la Petite-Hollande	242	"
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Spire, le 5 juin : détail de ses mouvements qui, par leur célérité et le secret, ont trompé les ennemis; succès de son opération; quels avantages doivent en résulter; obstacles que les ennemis auraient pu lui opposer; troupes qu'ils ont portées sur la ligne d'Ettlingen; abondance des fourrages pour la subsistance de l'armée du roi; dispositions pour accélérer l'arrivée de tout ce qui est nécessaire pour commencer le siége de Landau	243	"
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp de Spire, le 6 juin, sur le même sujet et sur les dispositions qu'il a faites		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
pour se garantir des entreprises que pourraient faire les ennemis; position des différents corps séparés; nouvelles instances qu'il fait à la cour pour que le pont portatif joigne l'armée; facilité qu'auront les munitionnaires de faire, dans le pays, des achats de grains; nécessité d'accélérer les préparatifs pour le siége de Landau; conduite qu'il convient de tenir avec l'Empereur et les États de l'empire; attention qu'il apportera à vivre en bonne intelligence avec M. le maréchal de Besons; troupes qu'il se propose d'employer au siége; mesures qu'il prend avec M. de La Houssaye pour les transports de l'artillerie.....	245	"
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, du 30 mai, pour lui expliquer les intentions du roi sur le commandement des deux armées qui doit lui rester toutes les fois qu'elles seront réunies, sans néanmoins que les deux états-majors soient confondus; concert qui doit régner entre lui et M. le maréchal de Besons; sa majesté approuve que ce dernier soit chargé du siége de Landau; objet qu'elle a eu en vue en faisant marcher dans le pays de Trèves le corps de M. d'Alègre; peu de succès des négociations qui se font à Utrecht; nécessité de pousser la guerre avec vigueur; nouveaux officiers généraux que le roi a nommés pour servir à l'armée du Rhin.....	"	582
Marches de différentes divisions des troupes de la Sarre et de la Moselle, conduites par M. d'Alègre et par M. le maréchal de Besons en personne, pour se rendre en Alsace; leur arrivée, le 5 et le 6, à Niederbronn et à Werdt. — Mouvement de ces troupes le 7, pour aller camper, les unes, à Langenschleithal, les autres, à Rhinzabern. — M. le maréchal de Besons se rend de sa personne à Spire, le 8, pour conférer avec M. le maréchal de Villars. — Changement dans la destination des chefs des états-majors des deux armées. — Troupes qui marchent, le 9, sous les ordres de MM. d'Alègre et de Vatteville, pour masquer Landau; position qu'elles prennent devant cette place. — MM. les maréchaux se rendent, le même jour, à Rhinzabern. — M. le maréchal de Besons chargé de la conduite du siége; troupes qui seront à ses ordres; quelles seront celles qui formeront l'armée d'observation.....	250	"
M. le maréchal de Villars se détermine à faire attaquer Kaiserslautern; M. Dillon chargé de cette expédition; troupes qui y sont des-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
tinées; mouvement qu'elles commencent à faire le 18, sous les ordres de M. de Quadt. — M. le maréchal de Villars retourne à Spire le 10, M. le maréchal de Besons à Langenschleithal.....	251	"
État de l'armée destinée pour le siége de Landau.....	"	584
État des troupes qui composeront l'armée d'observation.....	"	586
Avantage de la position que M. le maréchal de Villars a fait prendre aux troupes. — Dispositions de M. le comte du Bourg, qui privent les ennemis de la navigation du Rhin depuis Philisbourg jusqu'à Schreck et à l'île de Dachsland. — M. le maréchal de Villars se détermine à faire avancer sur Worms le gros de sa cavalerie, pour interrompre de même la navigation des ennemis de Mayence à Manheim.....	251	"
Position de l'armée des ennemis dans la ligne d'Ettlingen et dans la plaine de Philipsbourg; troupes venant d'Italie et de Hongrie qui doivent la joindre. — Résolution prise par les États de l'empire pour la fourniture de leurs contingents; quelle sera la force de l'armée impériale lorsque toutes ces troupes l'auront jointe. — Peu d'inquiétude que conçoit M. le maréchal de Villars de l'assemblée d'un aussi grand nombre de troupes; renforts considérables qu'il doit recevoir; dispositions qu'il devra faire pour assurer la marche des convois et mettre les Évêchés à l'abri des courses des partis des ennemis.....	252	"
Conclusum de la diète de Ratisbonne, du 31 mai, en faveur de l'Empereur.....	"	586
Conjectures sur l'inaction de M. le prince Eugène; sécurité de M. le maréchal de Villars sur les entreprises que pourra tenter sur le haut Rhin le corps des ennemis qui s'est porté à la tête de la vallée de la Queich. — Difficultés qu'éprouvent les dispositions pour le siége de Landau, tant pour les subsistances que pour les transports de toute espèce; inutilité des démarches de M. de Saint-Contest, auprès du duc de Lorraine, pour obtenir des voitures de son pays. Le roi, mécontent de la conduite de ce prince, autorise M. le maréchal de Villars à contraindre ses sujets par la force.....	253	"
Dispositions qu'a faites M. de La Houssaye pour les transports. — M. de Saint-Perrier se rend à Strasbourg pour mettre en mouvement l'artillerie préparée dans cette place et à Huningue.....	255	"

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Résolution que prend la cour de ne point raser le fort de Kehl et de faire continuer seulement les travaux des mines au Vieux-Brisach. — Dispositions que fait M. le maréchal de Villars pour tenir le Rhin depuis Spire jusqu'à Mayence, et pour se procurer une défensive sur le Speyerbach; retranchements qu'il fait élever au pied de la hauteur de la Petite-Hollande; détails à ce sujet. — Corps qui marcheront à Worms et à Frankendal. — Résolution que prend M. le maréchal de Villars de faire attaquer la tête du pont de Manheim et d'en charger M. d'Albergotti.....	256	"
La quatrième division des troupes venant de la Sarre arrive à Lauterbourg le 11; le même jour, M. le maréchal de Besons commence l'investissement de Landau et établit son quartier à Impflingen. — Régiments de dragons et de cavalerie qui le joignent le 14; dispositions pour les troupes qui sont à ses ordres; le quartier général à Artzheim. — Escarmouche entre un détachement de la garnison de Landau et un régiment de dragons.....	257	"
Troupes qui marchent le 14, sous les ordres de MM. de Broglie et d'Alègre, du côté de Worms et de Frankendal; position que prennent les deux corps; camp volant des ennemis sous Manheim. — Corps, aux ordres de M. d'Albergotti, qui va camper le 15 à Monnerheim devant l'ouvrage de la tête du pont de Manheim; détachements des ennemis qui, à son approche, repassent le Rhin et rejoignent les troupes campées sous cette place.....	258	"
État des bataillons qui marchent le 15 juin.....	"	589
M. le maréchal de Villars et M. de Valory se rendent au camp devant Landau le 15; résultat de la reconnaissance qu'ils font avec M. le maréchal de Besons pour déterminer les points d'attaque; époque à laquelle la tranchée pourra être ouverte. — Motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à se préparer une ligne de défense sur le Speyerbach. — Nouvelles de l'arrivée prochaine des troupes qui doivent joindre M. le prince Eugène, et du projet qu'a ce général de passer le Rhin entre Manheim et Mayence. — Résolution que prend M. le maréchal de Villars de faire venir en Alsace toutes les troupes que le roi a destinées à renforcer l'armée; direction de la marche d'une partie de ces troupes sur Saverne et Sainte-Marie-aux-Mines; quel en est l'objet. — Avantages des dispositions de		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
M. le maréchal de Villars; difficultés qu'éprouvent les transports des subsistances et les achats de grains dans le pays; manque de fonds; retard dans l'arrivée des chevaux des vivres; moyens d'y suppléer, ruineux pour l'Alsace. — Soldats employés aux travaux à la place des pionniers; pour quel motif.....	259	"
Départ de l'artillerie, tant de Strasbourg que de Brisach et de Huningue, le 14, pour se rendre devant Landau; embarquement des munitions sur le canal de Seltz; arrivée du pont de bateaux à Seltz, le 15. — Moyens dont se sert M. le maréchal de Villars pour donner de la jalousie aux ennemis et pour intimider le Palatinat.	261	"
Démarche que fait à cette occasion l'électeur palatin auprès de M. le maréchal de Villars pour témoigner son empressement à concourir à l'avancement de la paix avec l'Empereur. — Détail sur la nature de l'ouvrage de la tête du pont de Manheim; représentations de M. d'Albergotti sur la difficulté d'en former l'investissement avec le peu de troupes et d'artillerie qu'il a à sa disposition, et de remplir tous les autres objets relatifs à son opération.....	262	"
Tranchée ouverte devant l'ouvrage dans la nuit du 17 au 18.....	263	"
Troupes des ennemis campées sous Manheim et répandues le long du Rhin, depuis Philisbourg jusqu'à Gernsheim. — Partis qui se font voir dans le Palatinat et qui sont forcés de se retirer à Mayence; troupes qui sont attendues dans cette ville. — Nouvelles de la marche des Prussiens et des Hanovriens pour joindre l'armée impériale. — Pont jeté sur le Mein pour leur passage.....	264	"
État des troupes des ennemis, etc.....	"	589
Obstacles qui retardent l'ouverture de la tranchée devant Landau. — Difficultés qu'éprouvent les transports. — Conditions auxquelles M. de Saint-Contest obtient de M. le duc de Lorraine des voitures de son pays, pour transporter en Alsace vingt-deux mille sacs de farine; route que tiendront les convois.....	264	"
Sentiment de M. le maréchal de Villars sur la position que les ennemis ont prise le long du Rhin jusqu'à Gernsheim; peu d'apparence qu'ils songent à agir offensivement. — Inquiétude que conçoit M. le maréchal de Villars d'un mouvement de cavalerie des ennemis sur le haut Rhin, et de l'envoi de nouvelles troupes dans		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
les montagnes Noires. — Corps qu'il fait marcher dans la haute Alsace, sous le commandement de M. le chevalier d'Asfeld, qui se rend à Brisach. — Motif qui fait craindre à M. le maréchal de Villars une tentative des ennemis sur cette partie par le territoire des Suisses; précautions qu'il prend en conséquence avec les Bâlois..	266	//
Nouveaux obstacles qui retardent d'un côté l'ouverture de la tranchée devant Landau, et de l'autre l'attaque de Kaiserslautern. — Motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à ne point porter de nouvelles troupes sur Worms et Mayence, avant l'arrivée de la plus grande partie de celles qui viennent de l'intérieur du royaume; son incertitude sur les entreprises qu'il fera après le siége de Landau. — *Note* sur les progrès de M. d'Albergotti à l'attaque de l'ouvrage à corne de Manheim.....	267	//
Motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à changer la marche des troupes de la Sarre et de la Moselle qui doivent le joindre, et à les diriger sur le camp de Selingen; ses inquiétudes pour la subsistance de l'armée, dont il craint que la lenteur des convois et le peu de ressources du Palatinat fassent manquer le service. — Réponse de M. le maréchal de Villars aux démarches qu'a faites l'électeur palatin, conforme aux intentions du roi. — État dans lequel M. le maréchal de Villars trouve le siége de l'ouvrage du pont de Manheim; incertitude sur la nature de cet ouvrage. — Dispositions qu'il fait pour la continuation du siége.....	268	//
Renfort de troupes et de l'artillerie qui joint, le 23, M. d'Albergotti.	269	//
Extrait de la lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars du 21, pour approuver la conduite qu'il a tenue avec l'électeur palatin et lui faire connaître les motifs qui engagent le roi à employer toutes ses forces pour amener l'Empereur et les princes de l'empire à des vues pacifiques.....	//	590
Reconnaissance que fait M. le maréchal de Villars jusqu'aux portes de Mayence; quel en est l'objet.....	269	//
Nécessité de donner aux ennemis des inquiétudes sur le Rhin, depuis Huningue jusqu'à Mayence. — Incertitude de M. le maréchal de Villars sur les moyens, soit de passer le Rhin près de Mayence, soit de faire le siége de Fribourg. — Lenteur des préparatifs pour		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
le siége de Landau. — Kaiserslautern se rend le 24 à M. Dillon; la garnison, prisonnière de guerre, est conduite à Châlons en Champagne. — M. Dillon reçoit ordre de s'emparer du château de Wolfstein, dont la garnison a interrompu la communication avec la cour par la Lorraine et les Évêchés.....	270	"
Motifs qui font juger que les partis de Coblentz et de Mayence ne s'éloigneront pas de ces deux places. — Traerbach occupé par des troupes hollandaises neutres. — M. Dillon se rend maître du château de Wolfstein le 28, et arrive au camp devant Landau, le 2 juillet, avec six bataillons et un régiment de cavalerie; troupes qu'il a laissées, tant à Kaiserslautern que sur la Sarre, aux ordres de M. de Quadt, pour couvrir cette frontière et assurer, de concert avec M. de Saillans, commandant dans le pays Messin, les communications avec l'Alsace. — M. de Kleinholt va commander à Kaiserslautern.....	271	"
Batteries établies devant l'ouvrage du pont de Manheim et sur le bord du Rhin, pour interrompre sa communication avec cette ville. — Difficultés qu'éprouve l'avancement du siége malgré le peu d'effet des batteries des ennemis; sentiment de M. le maréchal de Villars sur cet objet, différent de celui des ingénieurs.....	272	"
Arrivée des premières voitures de l'artillerie au parc devant Landau. — Ouverture de la tranchée dans la nuit du 24 au 25.....	272	"
Note. M. le maréchal de Besons retient au siége M. de Vallière, destiné à commander l'artillerie de l'armée d'observation; M. de Saint-Perrier commande celle du siége.....	273	"
Lettre de M. de Valory à M. Voysin, du camp devant Landau, le 22 juin; motifs qui ont déterminé le projet d'attaque; détail des nouveaux ouvrages que les ennemis y ont faits.....	"	590
Détail sur le siége. — Sortie des ennemis, repoussée par MM. de Levy et de Belle-Isle; dragons à pied employés à la tête des sapes; travaux des lignes de circonvallation.....	273	"
Note. Incertitude sur l'espèce de l'ouvrage avancé sur lequel l'attaque est dirigée.....	274	"
M. d'Albergotti se rend maître, le 27, de celui du pont de Manheim;		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
détails sur ce poste et sur les avantages que procure sa possession; ouvrages qu'on y fait pour le mettre à l'abri du canon de Manheim. — Lenteur dans les opérations du siége de Landau. — Motifs qui engagent M. de Valory à cheminer avec précaution; sentiment de M. le maréchal de Villars à ce sujet. — Batterie qui commence à tirer le 28; effet qu'elle produit. — La parallèle établie pour joindre la droite et la gauche de la tranchée est achevée dans la nuit du 30 juin au 1er juillet; quelle est sa distance du chemin couvert.....	275	//
Ménagements auxquels M. le maréchal de Villars se croit obligé à l'égard de M. le maréchal de Besons, malgré le peu d'activité qu'il donne au siége. — Grains que les députés des électeurs palatin et de Mayence se soumettent à fournir des pays situés à la rive gauche du Rhin; à quelles conditions; de quel avantage sera ce secours..	276	//
JUILLET.		
M. le maréchal de Villars se rend au camp devant Landau le 1er juillet; mécontentement qu'il témoigne sur l'éloignement auquel la tranchée a été ouverte et sur la conduite de l'attaque; reproches qu'il fait à M. le maréchal de Besons sur l'exécution de ce qui avait été convenu avec les ingénieurs sur le choix et le commencement de la véritable attaque. — Motifs qui ont engagé ce général et M. de Valory à la différer. — Extension de la tranchée à la droite et à la gauche.....	277	//
Activité que M. le maréchal de Villars cherche à donner à toutes les parties; dispositions qu'il se propose de faire, tant pour donner aux ennemis de l'inquiétude pour leur ligne d'Ettlingen que pour diminuer la fourniture du pain aux troupes.....	278	//
Sortie des assiégés le 2. — Détail de l'action; perte qu'on y a faite..	279	//
Nouvelles qui annoncent qu'un corps considérable des ennemis a passé le Rhin à Mayence et à Oppenheim, et que le prince Eugène marche avec tous les hussards pour se joindre au corps et attaquer MM. de Broglie et d'Alègre. — Renfort que M. le maréchal de Villars mande à M. de Saint-Fremont de conduire sans délai du camp de Spire à celui de M. d'Alègre. — M. le maréchal de Villars retourne au camp de Spire le 2 au soir. — Peu de fondement des nouvelles du mouvement des ennemis sur le bas Rhin. — Motifs		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
qui jusqu'alors ont empêché M. le maréchal de Villars de placer l'armée à Türckheim, pour couvrir le siége et y recevoir les ennemis; son départ, le 4, pour examiner lui-même les lieux et déterminer la position qu'y prendra l'armée.....	280	"
Continuation du siége. — Les ennemis abandonnent l'ouvrage à corne, dans la nuit du 4 au 5; logement en avant de la gorge de cet ouvrage. — Peu d'effet des fourneaux des assiégés. — Détail sur la nature de l'ouvrage dont on s'est emparé; difficultés qu'on aurait rencontrées si on l'eût attaqué de vive force.....	281	"
Établissement de nouvelles batteries. — Pièce non revêtue qu'on découvre entre l'ouvrage dont on s'est emparé et le chemin couvert; attention qu'elle attire de la part des ingénieurs. — M. le maréchal de Villars arrive à Ogersheim et visite le camp de MM. de Broglie et d'Alègre, où M. de Saint-Fremont s'est rendu, le 3, avec vingt bataillons et vingt escadrons du camp de Spire. — Motif qui l'engage à changer la position de ces troupes; quelle sera celle qu'il leur fera prendre si les ennemis se présentent. — Sept escadrons de l'armée les joignent; le reste des troupes ne fait aucun mouvement. — Nombre de celles qui sont aux ordres de MM. de Broglie et d'Alègre; détail de leur position. — Retenues d'eau, redoutes et retranchements que font, de leur côté, les ennemis, à la droite du Rhin. — M. le maréchal de Villars retourne au camp de Spire le 9.	282	"
Nouveaux secours en grains que s'engagent à fournir à Landau, pendant les mois de septembre et d'octobre, les États des pays à la rive gauche du Rhin.....	284	"
État des marchés de grains faits pour le compte du roi, etc.....	"	592
État des députés qui ne se sont pas présentés pour signer le marché de leur contingent, etc.....	"	593
Confiance de M. le maréchal de Villars dans les dispositions qu'il a faites; considérations qui l'engagent à renoncer au projet de surprendre Manheim et à celui de passer le Rhin au-dessus de la ligne d'Ettlingen, pour tenter d'entrer dans la montagne Noire..	284	"
Nouveaux projets de ce général pour la suite des opérations; motifs qu'il juge devoir déterminer à faire, immédiatement après la prise de Landau, les siéges de Traerbach ou de Fribourg de préférence à celui de Mayence.....	285	"

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Nécessité de préparer à l'avance les approvisionnements nécessaires pour le siége de Fribourg.....	286	"
Extrait de la lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp d'Ogersheim, le 8 juillet, contenant des éclaircissements sur les moyens d'établir des quartiers d'hiver.....	"	593
État du siége. M. le maréchal de Besons en rend compte à la cour, et cherche à justifier la conduite de M. de Valory sur la lenteur avec laquelle il avance. — Nouvelles parallèles et batteries établies le 9.	287	"
M. le maréchal de Villars, après avoir assuré la subsistance de l'armée et fait toutes ses dispositions pour la mettre en état de recevoir les ennemis, se rend, le 10, au quartier de M. le maréchal de Besons; état dans lequel il trouve le siége. — Attaque de l'ouvrage, le 11; son succès. — Logement qu'on fait en avant de la gorge de cet ouvrage. — Ce qui rend inutile l'effet de trois fourneaux des ennemis.....	288	"
Avantage de la prise de cet ouvrage. — Avancement de la parallèle, le 15, jusqu'à vingt toises des angles saillants des lunettes. — On débouche les sapes dans la nuit suivante. — Peu d'effet de nouveaux fourneaux des assiégés. — Batteries établies sur la parallèle pour ruiner les défenses du corps de la place. — Difficulté de battre en brèche.....	289	"
Objet pour lequel M. le maréchal de Villars reconnaît plus particulièrement la Queich; impossibilité qu'il trouve à défendre cette rivière, depuis Ottersheim jusqu'à Germersheim. — Incertitude dans laquelle il est sur le parti que prendra la cour après la réduction de Landau. — Motifs qui l'engagent à prendre de nouvelles connaissances sur le nombre des troupes ennemies qui gardent les passages des montagnes Noires et sur le cours du Rhin depuis Spire jusqu'à Mayence. — Abandon du projet de s'emparer de l'ouvrage de la tête du pont de Philisbourg, pour s'en tenir à celui de fermer par un canal le débouché de ce pont sur la Petite-Hollande.....	290	"
Peu de progrès du siége jusqu'à la nuit du 17 au 18. — Logement, pendant cette nuit, sur l'angle de la lunette de la droite; officiers et soldats tués et blessés à l'attaque de cet ouvrage. — Peu de succès des fourneaux des ennemis.....	291	"
Dispositions pour l'attaque du corps de la lunette. — Batteries qui		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
commencent à tirer le 20. — Plaintes que fait à la cour M. le maréchal de Villars sur la lenteur avec laquelle les ingénieurs conduisent le siége; préjudice qu'elle peut porter aux opérations ultérieures, le reste des troupes qui doivent joindre le prince Eugène étant à la veille d'arriver sur le Rhin. — *Note.* Troupes qui sont en marche pour joindre l'armée impériale.....	292	*
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp de Spire, le 20 juillet : époque à laquelle les forces des ennemis seront réunies; quelle sera, malgré les renforts qu'attend le prince Eugène, la supériorité de l'armée du roi; observations relatives aux opérations qui doivent suivre la prise de Landau; précautions à prendre avant de commencer le siége de Fribourg; position que prendront les troupes; avantages qui en résulteront	293	*
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, du 17 juillet, pour lui faire connaître quel est le sentiment du roi sur les différents projets qu'il a proposés : considérations qui paraissent devoir faire donner la préférence au siége de Fribourg; liberté que sa majesté lui laisse, malgré cette opinion, de faire ce qu'il jugera de plus avantageux pour le bien de son service; mesures qu'il aura à prendre si, après le siége de Fribourg, il ramène les troupes dans le Palatinat pour y finir la campagne.....	294	*
Sentiment de M. le maréchal de Villars, conforme à celui de la cour, sur l'entreprise du siége de Fribourg. — Observations sur les différents partis que le prince Eugène pourra prendre pendant cette opération. — Continuation du siége. — Logement qui se fait, le 22 et le 23, sur les angles saillants des chemins couverts des troisième et quatrième lunettes. — Prise de la lunette de la droite, la plus voisine de la basse Queich; détail de l'attaque....	299	*
Motifs qui engagent à retarder celle des trois lunettes de la gauche. — Nouveau logement pour communiquer de la droite du chemin couvert de la lunette de la droite au moulin de Damheim; objet de ce retard. — La parallèle dirigée vers la Queich inondée par les assiégés. — Interruption des travaux, repris dans la nuit du 26 au 27. — Batteries établies pour battre la contre-garde et le réduit. — M. de Valory cherche à se justifier sur la lenteur des opérations. — Dispositions qu'il fait pour s'emparer des trois lunettes sans courir le risque d'un combat désavantageux.....	300	*

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
M. le maréchal de Villars se rend, le 27, au camp de M. d'Alègre, et s'avance avec lui, sous l'escorte de six mille chevaux, jusqu'aux portes de Mayence, pour connaître la position des ennemis; détail des différents camps qu'ils occupent. — M. le maréchal de Villars remet après le siége de Landau à se décider sur le parti qu'il prendra; motifs qui l'engagent à retirer du camp de M. d'Alègre six bataillons, pour leur faire joindre l'armée.....	301	"
Peu de progrès du siége jusqu'au 30. — Attention que donnent les ennemis aux travaux qui se font à la droite de la lunette dont on s'est emparé; précautions qu'ils prennent pour la défense de cette partie; peu d'inquiétude qu'en conçoit M. de Valory.....	302	"
Nouveaux avis des dispositions que font les ennemis pour la défense du réduit; motifs qui obligent à retarder l'attaque de cet ouvrage.	303	"
Détail de l'attaque et de la prise des trois lunettes dans la nuit du 30 au 31; les ennemis restent maîtres seulement de la deuxième et des communications avec le chemin couvert de la place..... ..	304	"
AOÛT.		
Avantage que procure la prise des lunettes; motifs qui engagent néanmoins à cheminer avec précaution. — Sortie des ennemis; son peu de succès. — *Note.* Belle conduite de M. de La Villeneuve, commandant les deux compagnies de grenadiers qui ont repoussé les assiégés. — Les ennemis chassés de la gorge de la deuxième lunette dans la nuit du 2 au 3. — Autres ouvrages dont on s'empare en même temps. — Parallèle ouverte sur le glacis entre les deux chemins couverts. — Continuation des travaux pour approcher le réduit; M. de Valory déterminé à faire par ce côté la principale attaque de la place.....	305	"
Ouvrage de terre ou pâté placé sur la rivière en avant du réduit, servant à retenir les eaux de l'inondation, dont on s'empare dans la nuit du 4 au 5. — Grand feu des assiégés, qui retarde jusqu'au 6 l'établissement d'une communication avec cet ouvrage; moyens par lesquels on parvient à donner à une partie des eaux l'écoulement nécessaire pour l'établissement de cette communication; pont jeté sur le canal ouvert à cet effet. — Motif qui em-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
pêche M. de Valory de conduire une attaque sur l'ouvrage occupé par les ennemis à la rive gauche de la Queich, et qui l'engage à s'attacher à celui qu'ils ont construit dans l'angle rentrant du réduit. — Époque à laquelle MM. de Valory et de Vallière estiment que la place sera réduite. — Résumé des motifs qui engagent M. le maréchal de Villars, après avoir reconnu la difficulté de surprendre un passage sur le Rhin, à renoncer entièrement à ce projet et à s'en tenir à celui du siége de Fribourg, après que Landau sera réparé et approvisionné.....	307	»
Observations de M. de La Houssaye qui confirment M. le maréchal de Villars dans le projet du siége de Fribourg. — Lettre de M. de La Houssaye à M. Voysin, du 6 août, pour faire connaître à ce ministre l'impossibilité de rassembler le nombre de chevaux et de voitures nécessaire aux transports de toute espèce, pour l'exécution du projet de passer le Rhin; détails à ce sujet et sur les dispositions qu'il convient de faire, tant pour le siége de Fribourg que pour l'emplacement des quartiers d'hiver.....	»	596
Nouveaux projets de M. de Silly tendant à s'emparer de Manheim et à se rendre maître du Neckar et des derrières de la ligne d'Ettlingen. — La cour se détermine pour le siége de Fribourg.....	308	»
Lettre de M. de Silly à M. Voysin, du 6 août : détail de son projet et disposition pour son exécution.....	»	608
Projet pour passer le Rhin.....	»	612
Continuation du siége. — Motifs qui déterminent à attaquer successivement et de vive force les angles du chemin couvert; la première attaque fixée à la nuit du 8 au 9.....	308	»
Lettre de M. le maréchal de Besons à M. Voysin, du camp devant Landau, le 10 août : succès de cette attaque; détails sur différents objets relatifs au siége; motifs sur lesquels il se fonde pour justifier la lenteur qu'on lui reproche, et qui n'ont pas permis de former au commencement du siége la principale attaque par le côté du réduit.....	309	»
Travail pour perfectionner le logement sur l'angle dont on s'est emparé. — Batteries établies pour achever de ruiner l'épaule gauche de la contre-garde et la face gauche du réduit. — Précautions		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
qu'on est forcé de prendre à cause des mines. — Les ennemis abandonnent l'ouvrage qui leur est resté à la rive gauche de la rivière; logement qu'on y fait; dans quelle vue.....	311	//
Attaque de la place d'armes retranchée qui couvre les écluses pendant la nuit du 12 au 13; son succès; logement qu'on y fait. — Pont jeté sur la rivière; pour quel objet. — Manœuvre des assiégés, qui empêche d'attacher le mineur à la contre-garde de la demi-lune.....	312	//
Note. Manque de sacs à terre, auquel on a suppléé par des fascines pour les épaulements. — Logement dans le tambour de la place d'armes retranchée, dans la nuit du 13 au 14, et autour de la place d'armes. — Fourneaux qu'on fait sauter sous les angles du chemin couvert, entre les deux lunettes. — Le chemin couvert occupé dans toute son étendue jusqu'à l'attaque de la droite. — Travaux commencés le 15 pour la descente du fossé; manœuvre des ennemis, dans la nuit du 16 au 17, qui oblige à abandonner ce travail et à rapprocher le pont de l'angle saillant du réduit. — Dispositions que fait M. de Valory pour attaquer en même temps les deux contre-gardes et jeter un pont sur la rivière.....	313	//
Détail de l'attaque, le 18 au soir; son succès; perte qu'on y a faite; officiers qui s'y sont distingués.....	314	//
Logements sur les fossés du réduit et dans la contre-garde revêtue. — Ouvrage peu important dont on n'a pu chasser les ennemis. — Les assiégés arborent le drapeau blanc le 19. — Refus que fait M. le duc de Würtemberg, commandant dans la ville, de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison. — Le feu recommence le soir; la place capitule, le lendemain 20, aux conditions exigées par M. le maréchal de Villars. — Époque à laquelle la garnison doit sortir pour se rendre à Haguenau; motif qui engage M. le maréchal de Villars à demander à la cour qu'elle soit envoyée sur les terres de l'empire, à trente lieues au delà du Rhin; à quelle condition.	315	//
Capitulation de Landau, 20 août.....	//	615
Note. Observation que fait le prince Eugène sur la condition d'envoyer la garnison de Landau à trente lieues au delà du Rhin. — Considérations qui déterminent le roi à ne rien changer à cette		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
condition, et à ordonner que celles des troupes qui ne s'y soumettront point soient envoyées dans l'intérieur du royaume.— La garnison sort de Landau pour se rendre en trois marches à Haguenau; nombre d'officiers et soldats dont elle est composée.....	316	"
État de la garnison de Landau, 22 août.....	"	617
Note. Sur le nombre d'hommes que les ennemis ont perdus pendant le siége. — Troupes qui entrent dans Landau, dont le commandement est confié à M. de Beuil, maréchal de camp, en attendant que le roi ait disposé du gouvernement de cette place et réglé la force de la garnison. — Avantage que la prompte capitulation de Landau procure pour la suite des opérations. — Point de vue sous lequel M. le maréchal de Villars considère l'entreprise du siége de Fribourg; difficultés qu'elle doit rencontrer. — Troupes des ennemis qui, du bas Rhin, se mettent en marche le 18 pour joindre l'armée.....	317	"
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp devant Landau, le 23 août. — Observation sur l'entreprise du siége de Fribourg; difficultés qu'elle doit rencontrer. — Mesures qu'il convient de prendre tant par rapport à Landau que pour l'emplacement de l'armée d'observation; inconvénients qui pourraient résulter d'une trop grande distance entre elle et l'armée du siége. — Désir que paraît avoir M. le maréchal de Besons de commander l'armée d'observation; dispositions que fait en conséquence M. le maréchal de Villars. — Prodigieuse quantité de poudre qu'on a employée au siége de Landau; nécessité d'en faire venir, sans perdre de temps, de Strasbourg et du Fort-Louis. — Activité que M. le maréchal de Villars cherche à mettre dans les réparations de Landau. — Époque à laquelle il espère être en état de marcher vers Fribourg.....	318	"
Inquiétudes que cause à M. le maréchal de Villars la nouvelle de la marche du général Vaubonne, avec un corps de troupes, pour s'approcher de Fribourg, et les obstacles que peut opposer la ligne qu'ils ont construite dans les montagnes Noires. — Détail sur cette ligne et sur les avantages que les ennemis peuvent en retirer pour la défense de Fribourg.....	320	"
Peu d'apparence que l'armée puisse s'éloigner de Landau avant le 10 septembre, malgré la diligence qu'on emploie pour réparer et approvisionner cette place.....	321	"

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Lettre de M. de La Houssaye à M. Voysin, du 26 août, sur la situation des affaires et les difficultés infinies de pourvoir en même temps à tout ce qui est nécessaire pour mettre Landau en état d'être abandonné à ses propres forces, et assurer la subsistance de l'armée; mesure qu'il prend pour tâcher de satisfaire à tout et seconder l'empressement qu'a M. le maréchal de Villars de s'éloigner de Landau pour s'approcher de Fribourg.....	//	618
Résolution que prend M. le maréchal de Villars de s'ébranler le 5 septembre; pour quel objet. — Revue qu'il fait de l'armée; sa supériorité sur celle des ennemis. — Motifs qui l'engagent à se rendre le 27 à Landau. — État des travaux, qui le détermine à suspendre jusqu'au 10 ses premiers mouvements. — Considérations qui le font balancer sur le projet d'assiéger Fribourg; ses représentations sur cet objet à la cour.....	322	//
Nouvelles observations de M. le maréchal de Villars sur les motifs qui doivent engager à renoncer à ce siége; position qu'il propose de faire prendre à l'armée, afin de faciliter la rentrée des cinquante mille sacs de grains que doit fournir le Palatinat, et faire ensuite les siéges de Kirn et de Traerbach.....	323	//
Sentiment d'une partie des officiers généraux, conforme à celui de M. le maréchal de Villars; leurs représentations sur le danger auquel Landau sera exposé après le départ de l'armée; peu d'inquiétude de M. le maréchal de Villars à ce sujet. — Considérations qui l'engagent à demander à la cour des ordres positifs pour la suite des opérations. — Objet des dispositions qu'il fait en attendant ces ordres.....	324	//
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 28 août: considérations qui engagent le roi à prendre confiance dans le siége de Fribourg; supériorité de son armée sur celle des ennemis; moyens qu'elle lui procure de pourvoir en même temps à la sûreté de la basse Alsace et à la garde des lignes de la Lauter sans commettre Landau; examen des différents partis que le prince Eugène peut prendre; avantages qui résulteraient pour les affaires du mouvement que ce prince pourrait faire en remontant le Rhin pour chercher à combattre l'armée du roi; attention qu'on doit porter à l'empêcher de passer le Rhin, et d'entreprendre sur les		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
lignes de la Lauter; inconvénients qui résulteraient du succès d'une telle entreprise de sa part; liberté que le roi laisse à M. le maréchal de Villars sur le parti qu'il aura à prendre, en lui recommandant cependant de ne faire aucun mouvement avant de l'avoir informé de celui auquel il s'arrêtera. — M. le marquis de Vieux-Pont, lieutenant général, désigné pour commander dans Landau.	325	"
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp de Spire, le 2 septembre, pour lui expliquer plus particulièrement son sentiment sur le siége de Fribourg et sur les entreprises que pourront faire les ennemis; précautions qu'il croit nécessaire de prendre malgré sa supériorité; motifs qui l'engageront à se placer, pendant le siége, sur la Kinzig plutôt qu'à Turckheim et sur la Queich; importance dont il est de ne point laisser un trop grand intervalle entre son armée et celle de M. le maréchal de Besons; considérations qui doivent engager, si le siége de Fribourg n'a pas lieu, à placer l'armée devant Mayence ou à la ramener dans les lignes de la Lauter, et à se mettre en force sur la Kinzig, sans abandonner ces lignes; avantages de l'une ou l'autre de ces positions; demande les ordres positifs du roi sur ces différents objets.....	328	"
Projet pour l'entreprise du siége de Fribourg.....	"	622
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Fontainebleau, le 4 septembre: moyens par lesquels on pourra vaincre la difficulté des subsistances dans l'entreprise de Fribourg; corps de troupes qu'il sera nécessaire de laisser en basse Alsace lorsqu'on s'éloignera de Landau; pour quel objet; motifs qui déterminent le roi à ne donner à M. le maréchal de Villars aucun ordre positif et à lui laisser la liberté de faire ce qu'il croira de plus utile au bien du service. — Sa majesté approuve que, s'il juge le siége de Fribourg impraticable, il finisse la campagne dans le Palatinat; nécessité de faire alors travailler, sans perdre de temps, à la coupure du Rhin devant la Petite-Hollande; avantages qu'on en retirera pour les opérations du reste de la campagne. — Motifs qui doivent engager à conserver Kaiserslautern. — Quantité de grains que le munitionnaire doit faire remettre, avant le 1er novembre, dans les magasins d'Alsace.....	332	"
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Fontainebleau, le 6 septembre : le roi persiste à ne lui donner aucun ordre po-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
sitif sur l'entreprise du siége de Fribourg; sa majesté approuve les dispositions qu'il a faites et s'en remet à lui pour leur exécution; nouvelles observations sur les opérations qui doivent terminer la campagne, si le siége de Fribourg n'a pas lieu.....	335	"
Inaction des armées respectives. — Circonstance qui fait juger que l'intention du prince Eugène est de régler ses démarches sur celles de M. le maréchal de Villars.— Condition à laquelle MM. d'Alègre et de Puységur parviennent à assurer l'approvisionnement en grains de Landau, sans entamer ceux qui sont destinés pour l'armée. — Motifs qui ne permettent pas de laisser encore longtemps l'armée dans la position qu'elle occupe.....	337	"
Nouvelle incertitude de M. le maréchal de Villars sur le parti qu'il a à prendre. — Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp de Spire, le 9 septembre, relativement à la correspondance avec le baron d'Elein : avantages qu'on peut en retirer; circonstances qui ne permettent pas de demeurer plus longtemps dans l'inaction, ni de se porter sur le bas Rhin; époque à laquelle l'armée passera ce fleuve; réflexions sur l'entreprise de Fribourg; moyens qui pourront assurer le succès de l'investissement de cette place, ou présenter l'occasion favorable d'entreprendre sur la ligne d'Ettlingen; précautions qu'il y a à prendre dans la situation des affaires; dérangement que le moindre désavantage pourrait y apporter; opérations par lesquelles on pourra terminer la campagne si les manœuvres projetées n'ont pas de succès; démolition de l'ouvrage de la tête du pont de Manheim; Kayserslautern conservé; avis de l'abandon de Kirn sans fondement; peu d'apparence que le prince Eugène s'éloigne de Philipsbourg dans l'état où est cette place; demande de nouveau les ordres du roi.....	338	"
Mémoire de M. le baron d'Elein sur les dispositions relatives aux opérations du reste de la campagne.....	"	628
Nouveaux motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à ébranler l'armée le 11, et à faire détruire l'ouvrage de la tête du pont de Manheim.....	343	"
Distribution des troupes pour composer les deux armées; la tête de celle de M. le maréchal de Villars se porte à Strasbourg et à Kehl; M. le maréchal de Besons rassemblera la sienne à portée du Fort-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Louis; objet de ces dispositions. — Le général Vaubonne continue d'occuper les environs de Fribourg; renforts qui lui sont arrivés; lignes auxquelles il fait travailler. — Peu d'apparence d'éviter un combat si on se détermine à aller à lui. — Observations de M. le maréchal de Villars sur les suites que peut avoir un événement malheureux, relativement à la négociation entamée pour la paix..	344	″
Motifs qui ne permettent point à ce général d'attendre la décision de la cour pour exécuter les mouvements qu'il a projetés. — Le 11, les troupes destinées à former son armée marchent vers Strasbourg et Kehl; le 13, une partie de celles de M. le maréchal de Besons s'approche du Fort-Louis, l'autre campe sur la Lauter, et trente-six escadrons, aux ordres de M. de Quadt, se rassemblent dans les environs de Bitche. Biessheim, rendez-vous de celles qui sont en haute Alsace.....	345	″
Dispositions de la marche des armées, etc.....	″	635
Troupes laissées dans Landau pour former la garnison de cette place. — MM. les maréchaux se rendent à Strasbourg et au Fort-Louis, le 13 et le 15.....	345	″
Dépêches de la cour qui rendent M. le maréchal de Villars plus incertain que jamais sur le parti qu'il a à prendre. — Nécessité où sont les ennemis de se disperser pour pouvoir garder la grande étendue de pays qu'ils occupent; avantages que le roi juge que l'on peut en retirer. — M. le maréchal de Villars explique de nouveau à la cour les motifs qui l'ont empêché de faire un plus long séjour sur le Speyerbach et sur la Queich, et de tenter de passer le Rhin, soit près de Manheim, soit à l'île de Neckerau ou à Bingen.....	346	″
Nouvelles contrariétés relatives aux subsistances, qui forcent M. le maréchal de Villars à suspendre ses mouvements; inquiétudes qu'il en conçoit. — Considérations qui l'engagent à renoncer à toutes tentatives sur la ligne d'Ettlingen et à porter toutes ses vues sur Fribourg.....	347	″
Position que prennent, le 16 et le 18, les troupes de M. le maréchal de Besons, tant à Reschwog et dans l'île du Marquisat que sur la Lauter et la Moder et à Bitche; avantages de cette position pour le succès du projet de M. le maréchal de Villars. — Force de la garnison de Landau.....	348	″

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Position des troupes de M. le maréchal de Besons	//	638
État de la garnison de Landau	//	640
État des troupes aux ordres de M. de Quadt	//	640
Une partie des troupes destinées à masquer Fribourg passe le Rhin à Kehl, le 17, sous les ordres de M. le comte du Bourg, et va camper à Nonnenwihr. Époque à laquelle doit le joindre un autre corps commandé par M. le chevalier d'Asfeld	348	//
État des troupes qui marcheront sous les ordres de MM. du Bourg et d'Asfeld	//	641
Mouvement général, le 18. — M. le marquis d'Alègre, avec un corps de troupes, passe le Rhin au Fort-Louis et va camper dans les environs d'Offenbourg; pour quel objet. — M. le comte du Bourg s'avance à Oberhausen; M. le chevalier d'Asfeld passe le Rhin à Brisach, et M. le maréchal de Villars, avec les troupes qu'il a rassemblées sous Kehl, va camper à l'abbaye de Schuttern	349	//
État des troupes aux ordres de M. d'Alègre	//	642
État des troupes qui marchent avec M. le maréchal de Villars	//	643
Le 19, l'armée campe à Ringsheim, quartier général; M. d'Alègre à Watterswhir, et M. le comte du Bourg à Buchen, où il est joint par M. le chevalier d'Asfeld. — Ces deux corps réunis continuent leur marche le 20, et arrivent l'après-midi à Langendentzling. — Motif qui engage M. le maréchal de Villars à s'y rendre presque en même temps; troupes qu'il mène avec lui. — Dispositions qu'il fait pour marcher aux lignes des ennemis et les attaquer par trois côtés différents; succès de cette entreprise. Les ennemis, entièrement chassés de leurs retranchements, se replient sur le Hollgraben. Troupes que le général Vaubonne, en se retirant, a jetées dans Fribourg; force de la garnison de cette place. — Troupes qui se rassemblent à Langendentzling le 21. — Difficultés que présente la nature du pays pour l'établissement des communications	349	//
Investissement de Fribourg le 22; position que prennent les troupes devant cette place. — M. le comte de Broglie, avec la réserve et une brigade d'infanterie, campe à la gauche de l'armée et occupe le village de Muntzingen; le quartier général à Langendentzling.	350	//

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Objet de cette disposition. — Avis de l'assemblée des forces des ennemis derrière leur ligne d'Ettlingen, et de la marche de différents corps par les derrières des montagnes pour renforcer celui du général Vaubonne	352	"
Dispositions de M. le maréchal de Villars pour tenter de pénétrer dans l'empire à travers les montagnes; ordres qu'il envoie en conséquence à M. d'Alègre de se rapprocher de l'armée, et à M. le maréchal de Besons de s'allonger successivement sur Strasbourg; motifs qui l'obligent à différer jusqu'au 24 l'exécution de son projet; troupes qu'il mène avec lui. — Détail de cette expédition. — Retraite des ennemis dans la vallée de Saint-Georges. — Le détachement qui a passé les montagnes se replie à Hollgraben. — M. le maréchal de Villars se rend à l'abbaye de Saint-Pierre	353	"
M. d'Alègre marche à Schuttern le 24, campe à Ettenheim le 25, d'où, le lendemain, son infanterie se rend au camp devant Fribourg. — Dix bataillons et douze escadrons, détachés de l'armée de M. le maréchal de Besons, arrivent sous Strasbourg le 25 et le 27; troupes qui remplacent ces corps au camp de Reschwog. — M. le maréchal de Villars rentre au camp devant Fribourg le 26 avec son détachement; route qu'ont tenue les troupes. — Peu d'importance des ouvrages que les ennemis ont faits pour défendre le passage des montagnes et fortifier le Hollgraben. — Sentiment de M. le maréchal de Villars sur la facilité de pénétrer dans l'empire par les montagnes plutôt que par Philipsbourg	354	"
Considérations qui engagent M. le maréchal de Villars à porter sa principale attention au côté de la montagne; travaux qu'il fait faire en conséquence dans la vallée de Saint-Pierre et sur les hauteurs du Hollgraben. — Difficultés qu'on éprouve pour les communications	355	"
Précautions que prend M. le comte du Bourg pour mettre les convois à l'abri des insultes de la garnison. — Retranchements que M. le maréchal de Villars a ordonné de faire dans la plaine	356	"
Abondance de vivres et de fourrages à l'armée. — Conjectures de M. le maréchal de Villars sur la durée du siége de la ville et du fort Saint-Pierre, dont il juge que dépendra le sort des châteaux; impossibilité où sera le gouverneur d'y faire entrer toute sa garnison.		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
— Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Fontainebleau, le 13 septembre : considérations sur le nombre et la position des troupes des ennemis ; motifs qui déterminent le roi à lui ordonner d'abandonner le projet d'assiéger Fribourg, en continuant néanmoins d'en faire la démonstration, afin d'engager les ennemis à dégarnir leur ligne d'Ettlingen et de pouvoir les attaquer alors avec avantage ; nécessité d'agir avec vigueur, malgré les premières ouvertures faites par l'électeur palatin pour la paix ; liberté que le roi laisse à M. le maréchal de Villars de faire ce qu'il jugera de plus utile à son service ; sa majesté approuve qu'à la fin de la campagne il ramène l'armée au bas Rhin ; facilité qu'il pourrait avoir de faire le siége de Philipsbourg, s'il parvenait à forcer la ligne d'Ettlingen ; confiance que lui témoigne le roi, en lui donnant à lui seul des pleins pouvoirs pour traiter de la paix.....	357	"
Sa majesté, informée des mouvements qu'a faits M. le maréchal de Villars, approuve tout ce qu'il a fait. — Avantage de la position qu'a prise M. le maréchal de Besons, menaçante pour la ligne d'Ettlingen.....	361	"
Résolution que prend M. le maréchal de Villars sur le choix des attaques de Fribourg le 27. — Peu d'exactitude du plan de la ville que lui présentent les ingénieurs.....	362	"
OCTOBRE.		
Avis de mouvements, de la part du prince Eugène, qui engagent M. le maréchal de Villars à rapprocher de l'armée dix bataillons et douze escadrons des troupes envoyées par M. le maréchal de Besons sous Strasbourg. — Ces troupes se mettent en marche le 1er octobre, pour aller passer le Rhin à Brisach. — M. d'Alègre, avec la cavalerie qui est à ses ordres, passe la rivière d'Eltz le 1er octobre et va camper à Kintzingen.....	362	"
La garnison de Landau se met en marche le même jour : une partie passe le Rhin au Fort-Louis, pour aller prendre des quartiers à trente lieues au delà de ce fleuve ; le reste se rend à Verdun....	363	"
Tranchée ouverte devant Fribourg et devant le fort Saint-Pierre le 30 septembre ; la principale attaque conduite par M. de Valory, l'autre par M. du Portal. — Sortie de la garnison de la ville. —		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Détails sur les travaux faits pendant la nuit. — Demande que font les dames de la ville d'en sortir avec leurs équipages, refusée par M. le maréchal de Villars. — Nouvelle sortie des assiégés; son succès. — Manœuvre que fait M. de Saint-Fremont, qui les force à rentrer dans le chemin couvert.....	364	"
Les travaux recommencent la nuit suivante. — Établissement d'une seconde parallèle. — Difficultés pour conduire le canon aux batteries des deux attaques.....	365	"
Pertes occasionnées par le grand feu de la place. — Sortie de la garnison du fort Saint-Pierre, dans la nuit du 3 au 4, sans succès. — Sapes poussées en avant de la deuxième parallèle. — Reconnaissance que fait M. le maréchal de Villars dans le pays entre la montagne et le Rhin; motifs qui l'engagent à porter la droite de l'armée et le quartier général à Zeringen. — Retranchements qu'il fait faire dans la plaine; détails sur cette nouvelle position; observations de M. de Broglie sur les inconvénients dont il la croit susceptible.	366	"
Troupes que le prince Eugène a fait marcher vers la forêt Noire; camp qu'elles occupent sur le chemin de Philipsbourg à Pfortzheim. — Position du reste de son armée, depuis Ettlingen et Mühlberg jusqu'au-dessous de Manheim. — Renfort que M. le maréchal de Besons envoie dans l'île de Selingen.....	367	"
Note sur les motifs qui engagent M. le maréchal de Besons à faire cette disposition. — Les batteries commencent à tirer le 5 à l'attaque du fort Saint-Pierre, et le 6 seulement à celle de la ville; batteries à ricochet pour tirer sur tout le front du polygone et le flanc droit du bastion attaqué. — Sortie des assiégés, sans succès, le 7. — Nouvelles batteries qui commencent à imposer à celles des remparts. — Débouchés de la seconde parallèle, pendant la nuit du 8 au 9. — Différence du sentiment de M. le maréchal de Villars et de celui de M. de Valory sur la manière de cheminer pour l'attaque du chemin couvert. — Difficultés que la nature du terrain oppose à l'attaque du fort Saint-Pierre, tant pour les logements que pour l'effet des batteries. — Sortie des assiégés, le 9, à cette attaque.	368	"
Avis de la marche du prince Eugène, avec de nouvelles troupes, pour tenter le secours de Fribourg. — Nouveaux renforts que M. le maréchal de Besons fait partir, le 10, tant de l'armée que du camp de		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
M. de Quadt, pour se rendre sous Strasbourg et joindre l'armée de M. le maréchal de Villars lorsque les circonstances l'exigeront.	370	//
Résultat de la reconnaissance que fait M. le maréchal de Villars des vallées de Capel, de Stauffen et de Tottnau, par lesquelles il craint que les ennemis ne tentent le secours de Fribourg; motifs qui l'engagent à faire occuper les crêtes des montagnes du Kinderthal par un petit corps de troupes aux ordres de M. Dillon; précautions qu'il doit prendre pour fermer aux ennemis la vallée de Stauffen. — M. le maréchal de Villars fait perfectionner les retranchements tant dans les montagnes que dans la plaine. — Les batteries à ricochet commencent à tirer le 10. —Nouvelle batterie sur la parallèle du Rideau; autre batterie que M. de Valory a proposée à la gauche de l'attaque; pour quel objet.....	371	//
Sorties des assiégés, dans la nuit du 10 au 11, sans effet. — État des sapes dirigées sur le chemin couvert et sur la lunette. — Progrès des travaux à l'attaque du fort Saint-Pierre. — Logement, le 12, sur l'angle saillant du chemin couvert de la redoute; autre logement dans l'entonnoir de la mine que les assiégés ont fait sauter, vivement attaqué par eux et abandonné par les troupes du roi. — Progrès des sapes à l'attaque de la ville. — Résolution que prend M. le maréchal de Villars d'attaquer en même temps la lunette et le chemin couvert; avis de M. de Valory, conforme à celui de ce général. — Exécution de ce projet, le 14, à six heures du soir; son succès.....	373	//
Disposition de la tranchée et de l'attaque du chemin couvert, 14 octobre.....	//	644
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Zeringen, devant Fribourg, le 15 octobre: détail de ce qui s'est passé à l'attaque de la lunette et du chemin couvert; officiers généraux qui s'y sont distingués, ainsi que les troupes, et en particulier M. de Silly; avantage qu'on doit espérer du succès de cette attaque et peu d'espoir qui reste à la garnison d'être secourue; nombre de troupes dont elle est composée.....	374	//
Circonstance qui a empêché les ennemis de faire usage de leurs mines placées sous la lunette. — Les logements prolongés jusqu'aux places d'armes. — Six batteries établies sur le chemin couvert. —		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
Les ennemis font entrer l'eau dans les fossés de la place, restés secs jusqu'alors; moyens que l'on emploie pour n'être point incommodé par les eaux. — Obstacles qui retardent l'avancement de l'attaque du fort Saint-Pierre.....	378	"
Incertitude de M. le maréchal de Villars sur les projets de M. le prince Eugène; sentiment différent de M. le maréchal de Besons, qui se met en marche, le 14, avec sept bataillons et neuf escadrons, pour se rendre à Schilick, sous Strasbourg; officiers généraux qu'il mène avec lui. — M. le comte d'Estaing reste chargé du commandement en basse Alsace. — Activité que M. le maréchal de Villars cherche à donner aux opérations du siége. — Batteries qui commencent à battre en brèche, le 20. — Difficultés pour le passage du fossé qu'occasionnera la hauteur des eaux; nécessité de travailler à les écouler avant de commencer les ponts. — Contrariétés qu'on éprouve à l'attaque du fort Saint-Pierre; quel est le sentiment général sur la disposition de cette attaque...	379	"
Le mineur attaché à la redoute, dans la nuit du 21 au 22. — Dispositions pour le passage du fossé sur les deux faces des bastions et à la demi-lune; succès des batteries dans cette partie. — Augmentation considérable des eaux dans le fossé, qui engage à ouvrir un canal pour les écouler; quelle sera sa direction.....	380	"
Supériorité du feu des ennemis, qui retarde le travail des ponts et rend inutile celui de deux batteries. — Inquiétudes de la cour et de M. le maréchal de Villars; mécontentement de ce général sur le peu d'activité des ingénieurs et sur la disposition des attaques des châteaux. — Représentations qu'il fait à la cour sur les difficultés de faire vivre l'armée, après la prise de Fribourg, dans les environs de Mayence, et de prendre des quartiers d'hiver dans le Palatinat; impossibilité de travailler, pendant la mauvaise saison, à la coupure du Rhin, près de la Petite-Hollande. — Motifs qui déterminent la cour à persister dans son projet pour la fin de la campagne. —Moyens que doit employer M. le maréchal de Villars pour son exécution. — Précautions qu'on a prises pour lui procurer l'artillerie dont il aura besoin pour les siéges de Kirn et de Traerbach, et les fonds pour la coupure du Rhin.....	381	"
Contrariétés qu'on éprouve de la supériorité des batteries des		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
flancs des bastions des ennemis. — Augmentation de l'eau dans les fossés, haussée jusqu'au niveau du chemin couvert; inquiétudes de M. de Valory à ce sujet. — Nouveau canal qu'il fait ouvrir depuis la Chartreuse jusqu'à la hauteur du village de Metzhausen, pour détourner la rivière et ôter aux ennemis les moyens de diminuer ou d'augmenter l'eau dans leurs fossés. — Peu de progrès du travail des ponts. — Succès des batteries. — Manœuvre des ennemis pour embarrasser les brèches. — Contrariétés que l'on continue d'éprouver à l'attaque du fort Saint-Pierre. — Impatience où est la cour de voir Fribourg réduit, afin que l'on puisse achever la campagne sur le Rhin, et prendre des quartiers d'hiver dans le Palatinat et sur les terres d'empire entre le Rhin et la Moselle. — Moyens de faire subsister les troupes lorsqu'elles seront dans le Palatinat. — Nécessité d'exécuter la coupure du Rhin.....	382	//
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp devant Fribourg, le 30 octobre : obstacles qui s'opposent à l'entière exécution des intentions du roi, principalement pour la coupure du Rhin; quartiers qu'il sera possible de prendre entre les montagnes de la Moselle.....	386	//
État dans lequel sont les ponts sur les fossés, le 30. — Observations de M. de Valory sur les difficultés qu'il craint de rencontrer si le gouverneur soutient l'assaut.....	388	//
Avis de l'ordre qu'a reçu ce gouverneur de tenir jusqu'à la dernière extrémité. — Peu d'apparence que le prince Eugène songe à secourir la place. — Détail de la nouvelle position qu'il a fait prendre à ses troupes. — Inquiétude que conçoit M. le maréchal de Besons du corps des ennemis placé à portée de Philisbourg, qui l'engage à retourner de sa personne, le 27, à Reschwog et à rappeler une partie des troupes qu'il a fait marcher à Schilick. — Cavalerie bavaroise qui part de Landau, le 30, pour retourner en Flandre, remplacée par un escadron des troupes du roi.....	389	//
Attaque de la demi-lune le 31; son succès. — Circonstances qui ont empêché de perfectionner les autres ponts. — Prise du chemin couvert de la redoute du fort Saint-Pierre le même jour. — Logement fait dans l'entonnoir de la mine.....	390	//

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
NOVEMBRE.		
Le baron de Harrsch, gouverneur de Fribourg, se retire dans les châteaux, le 1er novembre, avec la garnison de la ville, la laissant, ainsi que les officiers et soldats blessés, à la discrétion de M. le maréchal de Villars. — Menaces de ce général pour engager M. de Harrsch à lui livrer en même temps les châteaux. — Somme qu'il fait demander aux habitants par M. de La Houssaye pour racheter la ville du pillage; démarche inutile des magistrats pour obtenir une diminution. — Suspension d'armes accordée par M. le maréchal de Villars jusqu'au retour de l'officier qu'il permet à M. de Harrsch d'envoyer au prince Eugène.....	391	"
Faux système qu'on a suivi pour l'attaque des châteaux; moyens qu'on aurait dû prendre. — Détail des précautions qu'ont prises les ennemis pour soutenir l'assaut des deux bastions.— Artillerie et munitions abandonnées par les assiégés tant dans la vieille enceinte que sur les remparts et dans les magasins. — Nombre d'officiers et de soldats malades ou blessés restés dans la ville. — Troupes qui entrent dans Fribourg, le 2, sous les ordres de M. le chevalier d'Asfeld. — Dispositions de M. le maréchal de Villars pour faire raser les fortifications; quels sont ses motifs. — Peu d'apparence que les châteaux fassent une longue défense. — État dans lequel sont réduits le fort Saint-Pierre, celui de l'Étoile et le donjon, par l'effet des bombes.....	392	"
Inutiles représentations de M. de Harrsch sur la rigueur des menaces de M. le maréchal de Villars, sur le sort des blessés et malades et des femmes de la ville. — Capitulation honorable que lui offre ce général; à quelle condition. — Son refus.....	393	"
Avantage que M. le maréchal de Villars retire de la suspension d'armes, pour donner le temps d'arriver à l'artillerie et aux munitions qu'il est obligé de tirer des arsenaux d'Alsace et de Landau. — Projet que forme M. le maréchal de Villars de percer avec un corps les montagnes pour se porter jusqu'aux sources du Danube. — Diversions que fait faire M. le maréchal de Besons du côté de la ligne d'Ettlingen; mouvement qu'il fait, en conséquence, le 4 et le 5, sur Lauterbourg, avec vingt-quatre bataillons. — Partis auxquels il fait passer le Rhin, et qui se font voir jusqu'à la communication de l'armée des ennemis avec le corps qu'ils ont à Rottweil.		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
—Difficultés pour la subsistance, qui obligent M. de Villars de renoncer à son projet. — Son sentiment sur l'attaque des châteaux; peu d'inconvénients qu'il trouve à les laisser au pouvoir des ennemis, si on détruit les fortifications de la ville.....	394	"
Sentiment de la cour différent du sien. — Ordre qu'il reçoit de continuer l'attaque des châteaux et d'employer tous les moyens pour les réduire, si M. de Harrsch refuse de les lui remettre.....	396	"
Mécontentement de la cour sur la conduite de M. de Valory. — Motifs auxquels ce dernier attribue le peu d'effet des batteries et les lenteurs qu'on a éprouvées à l'attaque du fort Saint-Pierre. — Côté par lequel on convient de faire celle des châteaux. — Système de M. le maréchal de Villars sur la manière de conduire cette attaque, combattue par M. de Valory.....	397	"
Refus que M. le maréchal de Villars fait à M. de Harrsch de procurer, à prix d'argent, des subsistances aux officiers et soldats malades et blessés qu'il a laissés dans la ville.....	398	"
Dispositions commencées le 6 pour l'attaque des châteaux du côté de la ville. — Condition de la suspension d'armes jusqu'au retour de l'officier envoyé par M. de Harrsch au prince Eugène. — Arrivée de cet officier, le 8 au soir. — Quelles sont les intentions de M. le prince Eugène. — Nouveau délai que demande M. de Harrsch. Considérations qui déterminent M. le maréchal de Villars à accorder cinq jours.....	399	"
Détail des préparatifs qui se font jusqu'au 15. — Arrivée du canon venant de Strasbourg. — Batteries établies. — M. de Harrsch demande, le 16, à capituler et obtient les honneurs de la guerre. — Une partie des forts est remise le 18 aux troupes du roi. — La garnison prend, le 20, la route de Rottweil, escortée par un détachement de carabiniers; perte qu'elle a faite pendant le siége. — Vivres et munitions qu'on a trouvés dans les forts et dans le château.....	400	"
Capitulation pour les châteaux de Fribourg, 16 novembre.....	"	645
État des provisions de bouche, etc.....	"	648
M. le duc de Fronsac chargé de porter au roi la nouvelle de la capitulation. — Motifs qu'on présume avoir engagé M. de Harrsch à l'accepter. — M. le maréchal de Villars abandonne entièrement le		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
projet de pénétrer jusqu'au Danube. — Objets qui fixent son attention. — Considérations qui ne permettent pas de travailler avant le mois de janvier à la coupure du Rhin	401	»
Obstacle que doit rencontrer l'attaque de l'ouvrage à corne de la tête du pont de Philisbourg	402	»
Contradiction que M. le maréchal de Villars éprouve de la part de la cour, relativement à la route qu'il se propose de faire suivre aux troupes destinées au siége de Kirn et de Traerbach, et à prendre des quartiers d'hiver dans le Hundsrück et dans les Évêchés de la Lorraine. — Départ de la maison du roi, le 19 et le 20, pour rentrer en France par Belfort et Sainte-Marie-aux-Mines. — Sentiment de M. le maréchal de Villars sur l'entreprise des siéges de Kirn et de Traerbach; importance qu'il attache à la prise de ce dernier château	403	»
Dispositions qu'il a faites pour détruire les fortifications de Brisach et de la ville de Fribourg; sa réponse aux représentations de M. le prince Eugène à ce sujet. — Observations de M. le maréchal de Villars sur la démolition de ces deux places	404	»
Progrès de la négociation entamée avec l'électeur palatin pour la paix. — Pouvoirs de l'Empereur adressés le 23 à M. le prince Eugène. — Rastadt indiqué pour le lieu des conférences; M. le prince Eugène et M. le maréchal de Villars s'y rendent le 25. — M. le comte du Bourg remplace M. le maréchal de Villars dans le commandement des troupes qui ont fait le siége et de celles qui sont en haute Alsace; M. le maréchal de Besons reste dans la partie basse de cette province. — Troupes que M. le comte du Bourg fait partir, du 23 au 27, pour rentrer en France; motifs qui engagent la cour à différer le départ de la cavalerie. — Projet de la cour pour l'emplacement des troupes pendant l'hiver. — Ordre qu'elle adresse à M. le maréchal de Villars de chercher à se rendre maître de Kirn sans s'attacher au siége de Traerbach	405	»
Route de la gendarmerie et des Bavarois	»	648
DÉCEMBRE.		
Les troupes commencent à se mettre en mouvement pour gagner leurs quartiers d'hiver. — Circonstances qui déterminent M. le ma-		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
réchal de Villars à suspendre la marche de celles qui ont pris le chemin du Palatinat.....	406	//
M. le maréchal de Besons arrive à Homberg le 4. — Détail de ses dispositions pour le siége de Kirn; M. de Quadt chargé de cette opération. — Époque de l'assemblée des troupes à Kaiserslautern.	407	//
État des troupes, etc.....	//	650
M. de Kleinholtz, détaché le 7 avec deux cents hommes d'infanterie et deux cents chevaux, arrive devant Kirn et somme le commandant. — Condition à laquelle ce dernier consent à remettre la place le lendemain. — La garnison sort le 9 et prend la route de Mayence, escortée par cinquante dragons. — Mauvais état de la ville; situation avantageuse du château; effets qui s'y sont trouvés.	408	//
Nouvelles de la séparation prochaine des ennemis, qui engagent M. le maréchal de Villars à mander à M. de Broglie de marcher avec une partie des troupes qui sont sur la Lauter pour s'emparer de Bergzabern et de Neustadt, et de n'envoyer le reste dans leurs quartiers que lorsque les ennemis seront éloignés. — La cour persiste dans la résolution de réformer plusieurs régiments. — Représentations de MM. du Bourg et de Maupeou. — Motifs qui doivent décider à faire cette réforme pendant la durée de la négociation; inconvénients qui résulteraient si on était forcé de la faire, si la négociation venait à échouer.....	409	//
Contre-ordre donné par M. le maréchal de Besons aux troupes et à l'artillerie destinées pour le siége de Kirn. — M. de Quadt se rend dans cette place pour y commander. — Postes qu'il devra occuper dans le Hundsrück; pour quels objets. — Départ de M. de Besons pour la cour.....	409	//
Bergzabern forcé par M. de Broglie de recevoir des troupes du roi, qui y entrent le 12. — Neustadt occupé le 13. — Détails sur ces deux postes. — Détachements envoyés à Kersviller, Eidesheim, Marientrault, Ziscam et Billikum. — Force de la garnison de Landau.	410	//
Départ d'une partie des troupes restées sur la Lauter pour aller, le 14, prendre des quartiers dans le Palatinat. Motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à retenir le reste sur la rivière. — Inquiétudes des généraux qui commandent sur la frontière. — Expéditions		

	PAGES du Mémoire.	PAGES des Pièces.
de M. d'Asfeld qui chasse les ennemis du bourg de Neustadt et des villages de Totmos et Bernau, situés dans la montagne Noire	411	"
Projets offensifs que la cour a en vue de faire exécuter, si la négociation vient à se rompre	412	"
Traité de paix conclu entre la France et l'Empereur, le 6 mars 1714, à Rastadt.— Congrès de Baden en Argovie.— Traité entre la France et l'empire, conclu le 7 septembre.— Conditions principales de ce traité et évacuations réciproques.....	413	"

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CARTES ET PLANS DE L'ATLAS

QUI CORRESPONDENT AU XI[e] VOLUME.

	NOMBRE de feuilles.	PAGES.
Plan de la bataille de Denain, 24 juillet 1712	1	78
Plan du siége de Douai, 8 septembre 1712	1	107
Plan du siége du Quesnoy, 4 octobre 1712	1	116
Plan du siége de Bouchain, 19 octobre 1712	1	119
Plan de la prise des lignes de Fribourg, 20 septembre 1713	1	349